Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



José Moselli

LA MONTAGNE DES DIEUX

Revue *Sciences et Voyages*

N° 354 du 10 Juin 1926 au n° 410 du 7 Juillet 1927

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

LE GRAND CATALYSEUR

I

WARÉ-ATUA

La nuit. Une nuit étoilée des tropiques où rayonne la splendeur de la Croix du Sud.

Un immense cratère de forme circulaire, dominé par des falaises à pic, aux sommets déchiquetés, hautes de plusieurs centaines de mètres.

Le sol, de lave solidifiée, est d'un noir d'ébène et réfléchit les moindres étoiles.

Au centre de ce cratère, une cavité de trente à quarante mètres de diamètre, qui semble dallée avec une matière dure, translucide, assez semblable à du jade qui serait intérieurement éclairé.

Une clarté verdâtre, laiteuse, phosphorescente, s'en dégage. Elle se reflète sur une large et basse muraille de corail qui entoure le cercle.

De légers sifflements, qui, par instants, se taisent, troublent seuls l'effrayant silence.

Ils sont produits par des jets de vapeur souterraine qui jaillissent des failles zébrant les falaises.

Ce cratère, c'est *Waré-Atua*, la Montagne des Dieux…

Une silhouette humaine vient de se profiler au sommet d'une des falaises.



IL LÈVE VERS LE CIEL SES BRAS OSSEUX.

C'est un vieillard canaque, de taille gigantesque. Un pagne de phormium l'enveloppe. Il lève vers le ciel ses bras osseux et décharnés, reste ainsi pendant quelques instants, puis descend avec lenteur une étroite piste creusée dans le basalte à flanc de précipice et qui tourne sur elle-même en épousant les sinuosités de l'entonnoir volcanique.

Deux autres vieillards, vêtus semblablement de pagnes de phormium, apparaissent à leur tour ; ils sont suivis par des guerriers.

Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une ceinture d'écorce tressée, à laquelle pendent des festons de dents de requins qui luisent comme des perles. Ils sont en grande tenue, mode canaque : chapelets de dents humaines tombant sur la poitrine, chevelures passées à la chaux, ce qui les fait ressembler à des perruques de laine rouge, pipes, soucoupes, roues de réveille-matin encastrées dans le lobe de l'oreille effroyablement distendu, colliers et jarretières de petits coquillages blancs que l'on dirait de porcelaine… Et puis, des armes : casse-têtes et massues aux extrémités renflées en forme de becs d'oiseau, javelines à pointes d'os humains, longues sarbacanes de bambou – et même quelques carabines.

Ces guerriers sont au nombre de plusieurs centaines. Ils avancent avec lenteur, avec gravité, en file indienne – sans prononcer un mot.

Chacun d'eux tient dans sa main gauche une torche résineuse dont la flamme rouge et fuligineuse monte droit dans l'atmosphère d'un calme absolu.

On n'entend que le sifflement intermittent des geysers que trahissent de légères bouffées de vapeurs blanches.

Un groupe de vieillards suit les guerriers. Ils ne sont pas vingt. Les hasards des combats, le poison empêchent qu'on vive trop longtemps dans la région de la Montagne des Dieux…

Après les vieillards, encore des guerriers. Ils sont tout jeunes, dix-huit à vingt ans, et n'ont pas d'armes.

Deux à deux, ils portent sur l'épaule de gros madriers de bambou auxquels sont suspendues, par les poignets et par les chevilles, comme des moutons fraîchement tués, des créatures humaines.

Cinq hommes et une femme. De race blanche. La femme est évanouie. Les hommes ne valent guère mieux.

Dix guerriers, en armes, farouches, terminent le défilé.



ET LA LONGUE FILE SERPENTE LENTEMENT SUR LA PISTE

Et la longue file, serpentant lentement sur la piste qui conduit au fond du cratère, avance.

Le sol de lave brillante est enfin atteint. Guerriers et vieillards se rangent autour du cercle phosphorescent que la clarté des torches a fait pâlir.

Les prisonniers sont étendus sur le sol, côte à côte, à quelques mètres de distance du mur de corail blanc.

Ensemble, les guerriers ont élevé leurs torches au-dessus de leurs têtes, et, immobiles comme autant de statues, fixent la mystérieuse matière.

Le grand vieillard apparu le premier sur le bord du cratère prononce alors, d'une voix rauque, une longue incantation, puis se prosterne, à plat ventre, devant la muraille. L'assistance l'imite comme un seul homme. Les torches, foulées aux pieds, sont éteintes. L'on n'entend plus que le crépitement des brandons qui achèvent de se calciner…

Des nuages, qui se sont accumulés au-dessus du cratère, cachent soudain les étoiles. Dans les ténèbres revenues, seule se voit la dalle d'émeraude où semblent passer des ombres mouvantes.

Un des prisonniers, petit homme râblé, rasé, complètement chauve, et dont les dents d'or luisent, tourne la tête vers son compagnon de droite et murmure :

— Qu'est-ce que vous croyez que c'est, que cette « chose » verte, hein ?

— Ma foi, mister White, je n'en sais rien !… Un gisement de métal phosphoreux, sans doute… répond l'interpellé, un vieillard obèse, au visage rond et bienveillant terminé par une minuscule pointe de barbe grise.

Cet homme, c'est Honoré Sanard, le chimiste, le « père Sanard », membre de l'Institut et d'innombrables sociétés savantes de tous pays.

« Mister White », ce n'est rien moins que M. William-Walter White, le grand fabricant de savons de San Francisco, à la marque WWW, que l'on dit cent fois millionnaire, en dollars.

Le hasard bienveillant a voulu que Mrs White ait été placée à son côté. Elle est toujours évanouie.

Viennent ensuite les trois autres prisonniers : le planteur Louis Escoffier, grand gaillard aux formes herculéennes, le négociant en coprah Pierre Marrin, et enfin un Luxembourgeois qui voyage pour son plaisir : M. Leonardt Klagendorf, quadragénaire à l'œil bleu, cheveux blonds coupés courts et moustaches en brosse à dents.

Quelques heures auparavant, les captifs, profitant de ce que le petit vapeur *Sarcelle*, à bord duquel ils étaient passagers, avait mouillé ses ancres devant une crique de l'île d'Espirito-Santo, étaient descendus à terre pour y excursionner.

Le capitaine de la *Sarcelle*, homme prudent, leur avait recommandé de ne pas s'éloigner de la plantation dont il venait embarquer le coprah, et, en tout cas, de ne pas perdre de vue le rivage.

Tout d'abord, ils avaient suivi ce sage conseil.

Mais Mrs White, une grande femme rousse à l'allure désinvolte, avait bien vite décidé ses compagnons à pousser jusqu'au village indigène où étaient recrutés les travailleurs de la plantation, et qui était situé à quelques centaines de mètres de la mer. Elle espérait y trouver quelques « curios », pour ramener à Frisco et éblouir les bonnes amies. Galamment, les cinq hommes, qu'accompagnait le mousse de la *Sarcelle*, Robert Lanni, chargé de porter l'appareil photographique et l'ombrelle de Mrs White, l'avaient escortée jusqu'au village canaque.

Tandis que Mrs White marchandait quelques-unes de ces bizarres *dents de cochons*, particulières aux Nouvelles-Hébrides, des cris d'épouvante avaient soudain retenti. Le

village était attaqué par les « Hommes de la Montagne », les farouches Canaques de l'intérieur de l'île…

En quelques instants, tout avait été fini. Les indigènes du village s'étaient enfuis, comme volatilisés. Et les Européens, avant d'avoir pu organiser une résistance quelconque, avaient été entourés, cernés, assommés à coups de manches de casse-tête, ligotés comme des bestiaux et emportés, suspendus à des perches de bambou, cependant que, derrière eux, les cases flambaient…

Le mousse de la *Sarcelle* avait disparu. Tué, sans doute. Dans les tristes conjonctures où ils se trouvaient, les prisonniers n'avaient plus pensé à lui.

Ceci se passait à trois heures de l'après-midi.

Pendant de longues heures, les captifs avaient été emportés à travers l'impénétrable forêt vierge, une forêt si épaisse que les rayons du soleil n'arrivaient pas jusqu'au sol.

Tout d'abord, ils avaient espéré que leurs ravisseurs allaient les enfermer dans quelque case de leur village, afin de tirer d'eux une rançon. Ce sont là des choses qui se voient encore, aux Nouvelles-Hébrides.

Ils s'étaient donc un peu rassurés – tant il est vrai que l'on croit toujours ce que l'on espère.

… À présent, ils comprenaient l'atroce vérité : ils allaient mourir, sacrifiés à l'extraordinaire et phosphorescente matière.

*** ***

Le vieillard qui s'était prosterné devant le mur de corail se releva lentement.

L'assistance l'imita.

Il poussa un cri guttural qui se répercuta longuement dans l'immense cratère, et qui fut immédiatement suivi par une formidable clameur hurlée par la foule entière des naturels.

Ranimée par ces vociférations, M[rs] White ouvrit les yeux. Elle voulut se redresser. Ses liens l'en empêchèrent. Elle « réalisa » la situation, et une exclamation de terreur jaillit de ses lèvres sèches.

— Soyez calme, ma chère !… C'est une mascarade… une sorcellerie ! Nous ne risquons rien ! voulut la rassurer W.-W. White.

Elle ne répondit pas. Elle regarda longuement autour d'elle, vit les guerriers dont les yeux luisaient férocement dans les ténèbres ; elle vit le gigantesque Canaque au pagne de phormium qui brandissait une javeline terminée par une douzaine de pointes d'os acérées comme des aiguilles, et un soupir d'horrible détresse s'échappa de sa bouche.

— Tout est fini ! murmura Pierre Marrin. Les « Hommes de la Montagne » ne gardent pas leurs prisonniers !

Il achevait à peine de parler que deux des vieillards aux pagnes de phormium s'approchèrent de lui, le soulevèrent et le traînèrent jusqu'au mur de corail, contre lequel ils le firent s'agenouiller, la tête appuyée sur les blocs calcaires.

Le grand escogriffe, d'un geste précis, plongea sa javeline au défaut de l'épaule du captif.

Un violent jet de sang jaillit de l'artère crevée, cependant que le négociant, atteint à mort, s'affaissait, sans un cri.

Deux guerriers s'avancèrent aussitôt. Ils soulevèrent l'agonisant et l'étendirent sur la crête du mur de corail. Deux autres Canaques s'approchèrent. Ils portaient une grande jarre de terre rouge qu'ils déposèrent contre la muraille. Le grand vieillard qui venait d'égorger Pierre Marrin se pencha sur la jarre, et, à l'aide d'une demi-noix de coco emmanchée à un bâton de bambou, y puisa environ un demi-litre du liquide qu'elle contenait et en aspergea le dallage phosphorescent.

Un long sifflement retentit.

Le vieillard saisit aussitôt une torche, qu'un de ses acolytes venait de rallumer, à l'aide… tout simplement, d'une allumette, et la tint au-dessus du mur de corail.

Un large jet de flamme blanche, éblouissante, fusa, illuminant violemment l'immense cratère.

Les Canaques s'étaient prosternés.

Ils se relevèrent peu après, dans un silence de mort.

Pierre Marrin avait expiré. Son sang s'était vidé en dedans de la muraille de corail…

Et ce fut au tour de Louis Escoffier de mourir. Il se laissa emporter et égorger sans prononcer un mot. Et, immédiatement après le sacrifice, le vieillard aspergea le cercle phosphorescent, d'où jaillit un nouvel éclair…

Honoré Sanard, malgré ses liens, avait réussi à se redresser légèrement. Il regardait, avec des yeux écarquillés par une ardente curiosité.

— On dirait du magnésium ! murmura W.-W. White, avec un flegme véritablement yankee.

— C'est mieux que cela ! murmura le chimiste. *C'est la plus grande découverte des temps modernes… de tous les temps !…* Et ce sont ces sauvages qui l'ont faite !

— Comment ? fit le fabricant de savon, qui crut que la peur de la mort faisait déraisonner son compagnon.

— Ce Canaque a jeté de l'eau… *de l'eau !…*

— De l'eau ? Eh bien ?

— Eh bien, *cette pierre… ce minéral… ce métal vert, un catalyseur… le catalyseur de l'eau…* que l'on cherche en vain depuis…

Un cri affreux l'interrompit :

— William ! À moi !

Les deux vieillards avaient saisi Mrs White.

La malheureuse femme, folle d'épouvante, se tordait dans ses liens, essayait de mordre, impuissante.

— William ! À moi ! appela-t-elle encore d'une voix déchirante.

Déjà, on la faisait agenouiller contre le mur de corail.

— L'infortunée ! murmura Honoré Sanard, oubliant qu'il allait lui-même subir un sort semblable.

La lueur éblouissante jaillit encore du cercle vert…

— De l'oxygène et de l'hydrogène qui brûlent ! murmura Honoré Sanard.

— Oh ! vous avez raison !… L’odeur ! s’exclama W.-W. White. Celui qui posséderait ce… catalyseur… dominerait le monde !… Vous croyez…

— Je crois que ça va être votre tour, monsieur White ! fit sardoniquement Leonardt Klagendorf.

II

L’OURAGAN

Tout semblait prouver que le Luxembourgeois était prophète à bon compte, car les deux vieillards qui assistaient l’égorgeur marchaient déjà vers William-Walter White.

— *Good bye !* cria celui-ci. Dommage ! Une si belle affaire !…

Un formidable coup de tonnerre couvrit sa voix, cependant que les nuages qui, depuis le commencement de l’horrible cérémonie, s’étaient accumulés au-dessus du cratère, crevaient en pluie furieuse.

Les trois vieillards poussèrent un même cri d’épouvante et se précipitèrent vers la torche embrasée qui avait été posée sur le petit mur de corail, à côté du corps pantelant de Mrs White.

Trop tard : l’averse, en s’abattant sur la matière phosphorescente, se décomposait à mesure en hydrogène et en oxygène, avec de terribles sifflements. Les gaz ainsi libérés s’enflammèrent soudain. Une trombe de feu sembla envahir le cratère qui, pendant quelques instants, fut transformé en fournaise…

Des hurlements d’enfer retentirent, mêlés au bruissement de la pluie. Les Canaques, épouvantés, affolés, s’enfuyaient, se poussant, se renversant, s’écrasant pour at-

teindre plus vite l'unique piste permettant de gagner le sommet de l'entonnoir de basalte.

Il n'y avait pas place pour tout le monde à la fois ; alors, poignards, javelines et zagaies entrèrent en jeu. Dans les ténèbres éclairées par intermittences par la lueur des gaz enflammés, des combats sauvages s'engagèrent, accompagnés de clameurs démoniaques.

Les prisonniers, impuissants, regardaient, se demandant vraiment s'ils n'étaient pas les jouets de quelque horrible cauchemar…

Une colonne gazeuse flambait maintenant au-dessus du cercle phosphorescent. Les rafales de vent qui s'engouffraient dans le cirque de basalte la faisaient tourbillonner, la transformaient en une gigantesque spirale paraissant reposer sur sa pointe et dont l'extrémité se perdait dans les ténèbres d'en haut.

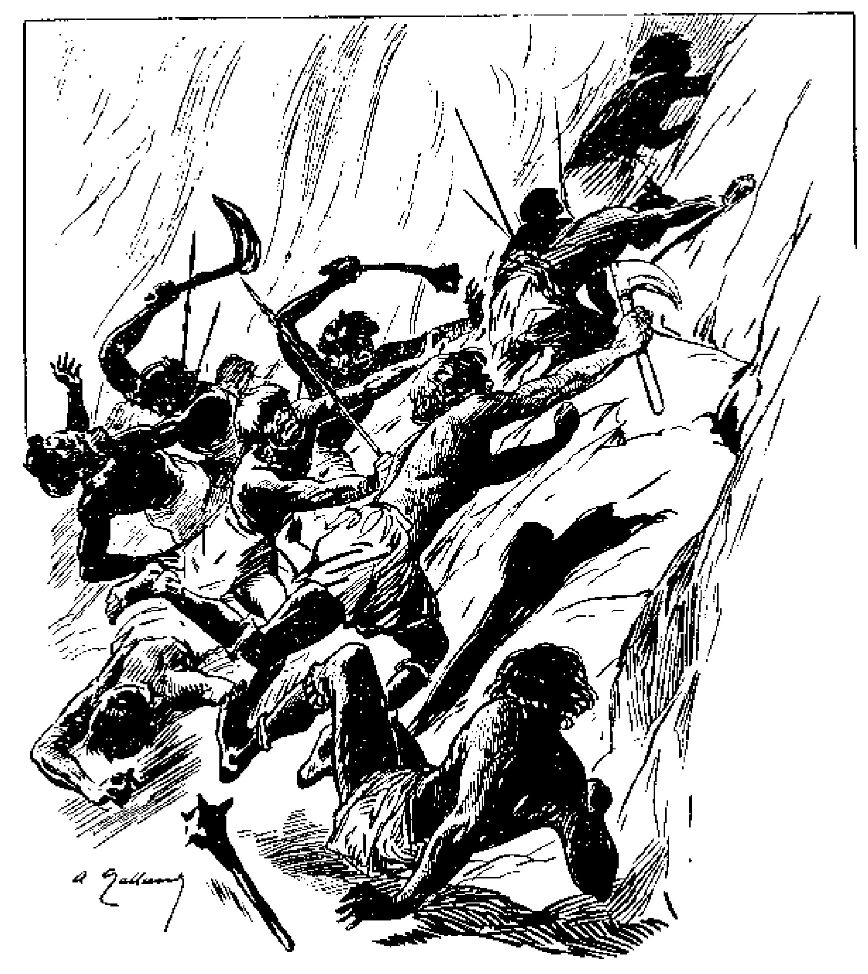
Ses reflets éclairaient fantastiquement les falaises déchiquetées dominant le cratère et y dessinaient des ombres étranges.

Les sifflements du vent se confondaient avec les clameurs et les cris des Canaques qui s'entretuaient avec une frénésie décuplée par la terreur.

Sur l'étroite piste conduisant au sommet du cratère, la file des naturels galopait, se pressant comme une tribu de fourmis chassées par l'orage.

En bas, cependant, les combats se terminaient déjà. Plusieurs dizaines de morts et de blessés jonchaient le sol, et les vainqueurs se pressaient pour passer sur la piste menant au salut.

Un formidable coup de tonnerre vint ranimer leur terreur : un éclair violet fit pâlir, pendant une fraction de seconde, la colonne de gaz enflammés jaillit du cercle vert : la foudre était tombée dans le cratère, à moins de dix mètres des prisonniers hagards.



CE FUT UNE SUPRÊME RUÉE.

La panique fut alors à son comble. Sur l'étroite piste, ce fut une suprême ruée, au cours de laquelle de nombreux Canaques furent projetés dans le vide et allèrent s'écraser sur la lave noire et brillante tapissant le fond du cratère.

Et rien ne bougea plus que quelque agonisant grattant le sol sous l'averse qui tombait avec une fureur accrue.

— Un cyclone qui est le bienvenu ! articula enfin W.-W. White.

— Pas un cyclone, un ouragan d'une rare violence, et c'est tout, rectifia Klagendorf. En tout cas, sans lui, nous serions chez Pluton !…

« Si nous pouvions en profiter pour fuir… car ces démons vont se rassurer et revenir !

Ces paroles ne reçurent pas de réponse.

W.-W. White et Honoré Sanard avaient parfaitement entendu, malgré les sifflements du vent et de la pluie et le fracas du tonnerre dont les grondements retentissaient à de brefs intervalles.

Les deux hommes, instinctivement, avaient tiré sur leurs liens, et avaient constaté qu'ils étaient solides ; la pluie, loin de les amollir, les avait encore resserrés…

— Si nous pouvions nous ronger mutuellement les cordes qui nous retiennent ! reprit Klagendorf. Moi, malheureusement, j'ai un dentier…

— Mes dents sont fausses aussi… des dents à pivot recouvertes d'or… bonnes à rien ! maugréa W.-W. White.

— Il m'en reste une demi-douzaine, de dents ! fit Honoré Sanard, et je doute qu'elles soient capables de broyer autre chose que des bouillies et des purées !… Mais il n'y a pas que ce moyen… Il faut chercher, trouver !…

« Il faut que nous nous sauvions pour faire connaître le merveilleux, l'extraordinaire catalyseur de l'eau, qui doit changer la face du monde !

« Moi, je ne suis bon à rien, messieurs, mais qu'importe ma personne !

« Vous deux, qui êtes vigoureux, vous allez tout tenter pour fuir, et au plus vite ! Pensez qu'en vous sauvant vous pouvez faire avancer la civilisation de plusieurs siècles peut-être !

Klagendorf et W.-W. White ne répondirent pas. Ils se souciaient peu de la civilisation, du moins pour l'instant.

Pendant une longue minute, aucune parole ne fut plus échangée entre les captifs.

Pluie et vent continuaient à faire rage, et la lueur précipitée des éclairs luttait avec la clarté tourbillonnante des gaz en ignition.

— Misère de nous ! grommela enfin le Luxembourgeois. Ces sauvages vont revenir et nous égorger ! Et ne pouvoir rien faire !

— Il faudrait rechercher quelque zagaie, quelque poignard abandonné par les Canaques ! fit Honoré Sanard, et essayer de nous en servir pour couper nos liens !

— Facile à dire, mais nous ne pouvons bouger ! observa W.-W. White.

Il disait vrai. Les prisonniers étaient tellement bien ligotés que le moindre mouvement leur était pour ainsi dire interdit. Les Canaques avaient immobilisé leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au poignet, contre leur torse. Leurs jambes, des chevilles aux genoux, étaient maintenues par un entortillement compliqué de cordes de phormium, minces et dures comme autant de fils de fer. Quant aux nœuds, ils étaient serrés de façon à rendre vaine toute tentative de les défaire.

Klagendorf et Honoré Sanard se rendirent compte de la justesse de l'observation de l'Américain. Ni l'un, ni l'autre n'insista.

Aussi bien, les trois hommes étaient épuisés, rompus de coups, perclus de fatigue, et les émotions qu'ils venaient de ressentir avaient achevé de les démoraliser.

Klagendorf, sans prononcer un mot, essaya de ramper vers le mur de corail que la trombe de gaz enflammés éclairait fantastiquement.

Il dut aussitôt y renoncer : malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à avancer sur la surface polie de la lave, que la pluie rendait glissante comme un marbre.

Une exclamation de rage s'échappa de ses lèvres :

— Rien à faire ! grommela-t-il en allemand.

Jusqu'alors, les trois hommes s'étaient exprimés en anglais, langue que M. Sanard parlait à peu près couramment, et que Leonardt Klagendorf connaissait à la perfection.

L'exclamation du Luxembourgeois fit tressaillir Honoré Sanard. Il avait reconnu un accent indubitablement allemand, prussien même. Il ne fit aucune observation. Qu'importait, d'ailleurs, la nationalité de ce compagnon de malheur ?

— Ma pauvre femme ! entendit-il.

C'était W.-W. White qui regrettait la mort de son épouse.

— Je vous croyais consolé, mister White ! ricana Klagendorf. Ça vous reprend ?

— Je ne voulais pas penser à ma douleur quand je croyais qu'il valait mieux penser à nous sauver ; mais, puisque nous ne pouvons rien, je songe à ma chère Kate !… Elle n'avait pas toujours bon caractère, mais elle…

— Sans sa ridicule obstination à se rendre dans le village canaque, nous ne serions pas ici, mister White ! remarqua le Luxembourgeois. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait, et nous autres, innocents, que…

— Je vous défends de parler ainsi de Mrs White ! interrompit le fabricant de savons, furieux.

— Vous me défendez ? Ah, ah, ah ! Si nous n'étions pas ici, ligotés comme des veaux à l'abattoir, je vous boxerais comme un vil mercanti d'Amérique que vous êtes !

— Messieurs… messieurs… voulut interrompre Honoré Sanard, conscient du ridicule de cette dispute entre deux hommes qui allaient sans doute mourir d'un moment à l'autre.

— Vous ! Laissez-nous ! On ne vous demande rien ! gronda Klagendorf.

« Sans ces marchands de cochons et de confitures, *nous vous aurions écrasés comme des chenilles !*

— *Vous nous auriez écrasés ?* Je vous croyais Luxembourgeois, monsieur Klagendorf ? fit tranquillement le savant.

— Je suis Allemand, et je m'en vante !

— Il fallait vous en vanter à bord de la *Sarcelle*, au lieu de renier votre nation ! Cela nous aurait évité de vous emmener ! remarqua Honoré Sanard.

— Et vous auriez conservé votre précieuse peau ! acheva W.-W. White. Mais je vous préviens que, si nous nous tirons de là, je vous infligerai la correction que mérite votre…

— Vous vous mettrez à dix-huit contre un, comme pendant la guerre, l'homme aux dollars ? ricana Klagendorf. Escroquez les gens, mais ne vous mêlez pas de vous battre, ça ne vous va pas !

« Quant à votre idiote de femme, vous pouvez continuer à la pleurer… *ou de nous dire que nous la pleurez pour que nous ne sachions pas que, ce que vous pleurez, c'est votre sale carcasse de mercanti !*

Ces insultes étaient hurlées. Les deux hommes, pour mieux se faire entendre, en étaient arrivés à crier de toutes leurs forces. Les éclairs et la lueur des gaz enflammés illuminaient leurs faces tordues par la rage et la haine. Ils frissonnaient dans leurs liens, et, s'ils l'eussent pu, auraient essayé de se mordre avec leurs dents fausses.

Honoré Sanard, calme, les regardait avec un immense mépris mélangé de pitié. Ces fous furieux étaient de race blanche, comme lui, et voués au même terrible sort…

À chaque seconde, le savant s'attendait à voir apparaître les Canaques sur la crête aux arêtes aiguës dominant le cratère, et alors, ce serait la fin…

Il entendit un cri de rage : W.-W. White avait craché à la figure de Klagendorf :

— Si vous ne crevez pas, aboya l'Allemand, je vous…

— Je me moque de vos menaces, espèce de sauvage, plus sauvage que ces Canaques ! l'interrompit W.-W. White. Ils…

— Chut ! Il me semble qu'on appelle ! cria Honoré Sanard, d'une voix qui s'entendit à peine dans le vacarme de l'ouragan.

— Vous êtes fou ? maugréa Klagendorf.

Honoré Sanard dédaigna de répondre. Il avait parfaitement entendu un cri, *et il avait même cru reconnaître son nom !*

Dressé sur son séant, le seul mouvement qui lui fût permis, il explora du regard l'immense entonnoir de lave et distingua, à moins de cent mètres de lui, dans la direction du sentier conduisant à la crête, une silhouette humaine qui sautillait d'un pas mal assuré.

Les trombes d'eau qui tourbillonnaient de toutes parts l'empêchèrent d'en voir davantage et d'identifier l'inconnu, lequel était de petite taille.



CELUI-CI AVANÇAIT EN ZIGZAG.

Celui-ci, qui avait atteint le fond du cratère, avançait en zigzags, allant de gauche à droite, de droite à gauche, revenant sur ses pas, se penchant sur les corps des Canaques qui

s'étaient entretués au moment de la panique. Tout montrait qu'il cherchait quelque chose ou quelqu'un.

Peu à peu, il se rapprochait du cercle d'où jaillissait la colonne de gaz enflammés, et, par conséquent, des prisonniers.

Klagendorf et W.-W. White, en même temps, l'aperçurent et cessèrent de s'insulter.

— Un Canaque qui vient détrousser ses congénères morts ! ricana l'Allemand, à mi-voix.

Ses compagnons ne l'entendirent pas. Toute leur attention était tournée vers l'inconnu.

— *Oh ! Mais c'est le mousse !* s'écria soudain W.-W. White.

— Le mousse de la *Sarcelle !* fit Honoré Sanard.

Les deux hommes ne se trompaient pas. C'était bien le jeune garçon descendu à terre avec eux pour porter les *impedimenta* de feu Mrs White. Il était revêtu d'un pantalon et d'une vareuse de toile bleue déchirés, souillés de sang et de boue, et avait la tête nue.

— Mousse ! Par ici ! cria W.-W. White, de toutes ses forces.

— Vous voulez nous faire massacrer ? grommela Klagendorf, mais d'un ton singulièrement radouci.

Le mousse avait entendu. Il s'élança vers le groupe des captifs qu'il eut rapidement rejoint.

— D'où viens-tu ? Tu es seul ? l'interpella Klagendorf.

— Coupe nos liens, mon petit, et fais vite ! demanda Honoré Sanard.

Le mousse, sans répondre, tira de sa poche un grossier couteau à manche de corne, avec lequel, en un tournemain, il eut tranché les cordelettes qui garrottaient M. Sanard.

— Dépêche ! À moi ! clamèrent ensemble Klagendorf et W.-W. White.

Toujours en silence, le mousse libéra l'Allemand, qui, lui arrachant le couteau des mains, se précipita sur W.-W. White et coupa les cordelettes qui le garrottaient.

L'Américain avait poussé un cri.

— Ne craignez rien, monsieur White : je ne suis pas un assassin ! fit Klagendorf, qui semblait tout à fait calmé.

Le mousse de la *Sarcelle*, après un moment de surprise, s'était précipité vers Honoré Sanard qui, debout, immobile, contemplait, comme fasciné, le tourbillon de flammes jailli du cercle phosphorescent :

— Faut filer d'ici, m'sieur Sanard, parce que les Canaques ils ne sont pas loin ! lui cria-t-il dans l'oreille.

III

DANS LES TÉNÈBRES

L'archipel des Nouvelles-Hébrides est, on peut le dire, un des derniers repaires, sinon le dernier, de la sauvagerie et du cannibalisme.

Paresseux, cruels, féroces et brutaux, les Canaques qui l'habitent sont parmi les races humaines les plus attardées.

Il serait facile de les réduire à merci, et, sinon de les civiliser, du moins de les obliger à renoncer à leurs atroces pratiques, ainsi que les Anglais, par exemple, l'ont fait aux îles Fidji.

Seulement, aux Fidji, les Anglais étaient les maîtres. Aux Nouvelles-Hébrides, il n'y a pas de maîtres.

L'archipel est administré par un condominium anglo-français. Il serait trop long de résumer ici les événements qui ont donné lieu à cette situation unique dans l'histoire coloniale. Bornons-nous à dire que, à la suite de la convention signée à Londres le 20 octobre 1906 entre la France et l'Angleterre, et promulguée à Paris le 11 janvier de l'année suivante, les Nouvelles-Hébrides constituent actuellement une colonie indivise.

Elles sont administrées par deux commissaires qui résident à Port-Vila, dans l'île Vaté : le commissaire français dépend du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et le commissaire anglais relève du gouverneur général de l'Australie. (Et

n'oublions pas de mentionner que, suivant le droit strict, les Nouvelles-Hébrides devraient être françaises ! Mais ceci nous entraînerait trop loin !)

Il n'existe pas de troupes aux Nouvelles-Hébrides. Le corps de police aux ordres du tribunal mixte est absolument insuffisant.

Alors, les Canaques sont libres, ou à peu près, de commettre toutes les atrocités possibles.

Ils se divisent en deux rameaux tout à fait différents : les *man salt-water*, hommes de la mer, dans le jargon des traitants, et les *man bush*, hommes de l'intérieur.

Les *man salt-water* sont de mœurs assez tranquilles. Cela vient surtout de ce que leurs villages se trouvent sur le rivage, sous le feu des canons des croiseurs anglais et français. C'est parmi les *man salt-water* que se recrutent les travailleurs employés dans les nombreuses plantations de l'archipel, lesquelles sont également situées non loin de la mer.

Les *man-bush*, eux, vivent dans l'intérieur, dans les impénétrables forêts qui recouvrent l'archipel, forêts si épaisses qu'une expédition d'infanterie de marine, débarquée en 1886 dans l'île de Mallicolo, ne réussit à progresser qu'à raison de *quatre kilomètres par jour*, et ce au prix des plus grands efforts.

Les *man-bush* vivent surtout de rapines. Presque tous, sinon tous, sont cannibales. Comme armes, ils emploient principalement les javelines et les flèches à pointes d'os humains, dûment empoisonnées.

Ils exécutent des « raids » sur les villages du rivage, enlèvent les femmes, s'emparent de tout ce qui peut s'emporter et disparaissent dans leurs forêts.

À l'occasion, ils ne dédaignent pas de tenter un coup de main sur les habitations des planteurs.

Ils opèrent généralement par traîtrise. Un serviteur indigène, gagné par les promesses ou les menaces, leur ouvre de nuit la palissade qui entoure chaque habitation, et c'est l'attaque, le massacre terminé par l'incendie de la maison et des hangars à coprah.

L'affaire est vite connue. Si le planteur tué est français, l'on envoie un bâtiment de guerre français qui, généralement, se borne à envoyer au hasard quelques obus dans la forêt où l'on suppose que gîtent les assassins… il en est de même si la victime est anglaise : en ce cas, c'est un vaisseau britannique qui bombarde la brousse…

L'on comprend qu'étant donnée cette situation, les Canaques ne se gênent pas !

Honoré Sanard et ses compagnons avaient été enlevés par des *man-bush*, et l'ouragan seul leur avait évité une mort atroce…

Mais ils étaient encore loin d'être sauvés !

Le savant, tout comme Klagendorf ou W.-W. White, ne l'ignorait pas.

Les mugissements du vent et les sifflements assourdissants des flammes qui tourbillonnaient au-dessus du cercle mystérieux l'empêchèrent de comprendre ce que disait le mousse de la *Sarcelle*. Mais il le devina.

Il tressaillit, s'arracha à sa contemplation, et, se penchant vers le jeune garçon, hurla, car il fallait hurler pour se faire entendre :

— Je te suis !

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? intervint Klagendorf, qui s'était approché.

— Hé ! Il nous le dira plus tard ! Fuyons ! observa rudement W.-W. White, qui n'était pas fâché d'interrompre son ennemi.

L'Allemand ne se fâcha pas :

— Allons ! dit-il.

Robert Lanni, déjà, s'était élancé dans la direction de l'étroite piste menant au sommet du cratère.

Avant de le suivre, Honoré Sanard, Klagendorf et W.-W. White eurent une pareille hésitation : ils éprouvaient une sorte de regret de s'éloigner du phénomène étrange qui se manifestait sous leurs yeux.

Pour des motifs différents, ils auraient voulu emporter un fragment, une parcelle de l'extraordinaire matière qui décomposait l'eau et la transformait, pour ainsi dire, en flammes.

W.-W. White pensait à une affaire gigantesque… Klagendorf songeait aux possibilités de puissance renfermées dans ce catalyseur idéal. Honoré Sanard imaginait les progrès que permettrait l'utilisation de ce qu'il appelait déjà « le grand catalyseur ».

Mais il fallait fuir, d'abord. *Primum vivere*, disaient les anciens. Premièrement, vivre. Si les trois hommes périssaient, l'existence de la matière phosphorescente risquait fort de rester très longtemps un secret pour l'humanité…

Tous trois, oubliant leur état d'épuisement, galopèrent à la suite du mousse.

En quelques instants, ils eurent atteint le débouché de la piste sur laquelle ils s'engagèrent : W.-W. White le premier, Klagendorf le suivant, et Honoré Sanard fermant la marche.

La pluie tombait toujours avec la même violence. Une de ces pluies comme l'on n'en voit que sous les tropiques, et qui font penser au déluge : de véritables cataractes d'eau s'abattant par paquets d'un ciel de suie d'où jaillissait, à de courts intervalles, le zigzag éblouissant d'un éclair accompagné d'une formidable détonation…

Tout d'abord, tout alla bien. Quoique la piste, grossièrement taillée dans le roc, fût très glissante, elle était suffisamment large et sa déclivité était modérée. De plus, les flammes des gaz en ignition l'éclairaient avec netteté.

Mais bientôt elle se rétrécit, jusqu'à ne mesurer que quarante à cinquante centimètres à peine, et sa pente devint abrupte, inclinée à plus de quarante degrés.

Le mousse et ses compagnons, pour ne pas glisser et dégringoler dans le vide, durent s'agenouiller, et avancer ainsi, en rampant presque.

À mesure qu'ils s'éloignaient du fond du cratère, les ténèbres s'épaississaient autour d'eux.

La piste, qui serpentait le long de la roche à pic, suivait les moindres méandres des falaises de basalte.



LE MOUSSE ET SES COMPAGNONS, POUR NE PAS GLISSER, DURENT S'AGENOUILLER.

Par endroits, elle s'enfonçait dans une anfractuosité de la pierre, décrivait des virages en « épingle à cheveux », se redressait, revenait sur elle-même, dessinant tour à tour toutes les figures de la géométrie, depuis la ligne droite jusqu'au demi-cercle, en passant par les angles obtus, aigus, droits, les sinuosités les plus compliquées, et toujours enserrée entre le roc vertical et le vide.

Avec cela, la pluie qui fouettait les fugitifs au visage, les aveuglait, rendait la roche glissante comme de la glace, et les éclairs qui les éblouissaient.

« Mais il fallait avancer ou périr. Chacun ne s'occupait que de lui. Nul ne tournait seulement la tête. Oui, il fallait avancer.

Le sommet du cratère, cependant, se rapprochait, avec une lenteur désespérante.

Honoré Sanard, poussif, ahanant et soufflant, le corps ruisselant de sueur, les poumons haletant comme un soufflet de forge, souffrait atrocement. Ses genoux étaient en sang. Sa tête lui semblait une bille de plomb, et des nuages rouges, par instants, passaient devant ses yeux, cependant que des cloches sonnaient à ses tempes. Pour ne pas rester en arrière, il devait faire de douloureux efforts. Chaque mouvement lui était une torture ; ses souffrances étaient telles qu'il devait chasser la pensée lancinante de se laisser choir dans le vide, d'en finir.

Mais le *Grand Catalyseur*… Laisser ce secret à cet Américain, à cet Allemand ? Ce n'était pas possible !

Et le chimiste suivait…

La crête fut enfin atteinte, sous les torrents d'eau qui continuaient à s'abattre du ciel noir.

Les fugitifs, à bout de souffle, transis, boueux, épuisés, mains et genoux écorchés ou contusionnés par le contact des arêtes du basalte, purent enfin se mettre debout.

Les épaisses ténèbres qui régnaient au sommet du cratère les rendaient invisibles.

Vers le sud-ouest, à moins de cinq cents mètres d'eux, ils distinguèrent, groupées sur un éperon rocheux qui, sur trois côtés, dominait la vallée, les cases du village canaque, de grossières huttes de forme cylindro-ogivale, assez semblables à d'énormes ruches d'abeilles.

Une palissade, faite de pieux hauts de trois à quatre mètres, de la grosseur de la cuisse, les entourait. Entre les

cases, de faibles et tremblotantes clartés rougeâtres apparaissaient ; elles étaient évidemment produites par des torches que la pluie et le vent faisaient vaciller.

— Par quel côté es-tu venu, petit ? demanda Honoré Sanard au jeune mousse.

— Je ne sais pas trop, m'sieur Sanard !… Quand les Canaques, ils nous ont attaqués, j'ai réussi à mettre les voiles et je me suis caché dans un arbre…

« Toutes les cases flambaient… J'ai attendu que les Canaques se soient éloignés… avec vous… et puis, je suis redescendu…

« Je comptais revenir vers la mer, pour aller avertir à bord… Mais je me suis égaré dans la forêt… J'ai tourné, j'ai viré… enfin j'ai entendu du bruit !

« Vous savez ce que c'était. C'étaient les Canaques qui vous transportaient ! J'étais allé me jeter en plein dans leurs jambes !… Heureusement qu'ils ne m'ont pas flairé !…

« Comme je ne savais que faire, je les ai suivis au petit bonheur… dans l'idée que peut-être je pourrais vous délivrer…

« Ils ne marchaient pas très vite, heureusement. Ils s'arrêtaient à chaque minute ! Ils avaient l'air de se méfier de quelque chose, comme s'ils s'attendaient à être attaqués… Enfin, ils sont arrivés là-bas, devant la palissade !… J'ai entendu une espèce de trompe marine… Il y avait des guetteurs…

« Les Canaques ont passé la palissade, un à un. Moi, comme de juste, je suis resté dehors… J'aurais sûrement été repéré ! J'ai attendu… Je comptais passer quand même…

Mais rien à faire ! Il y avait des factionnaires, et je ne sais pas comment ils ne m'ont pas vu…

« … Enfin, ils sont ressortis… une vraie mascarade… On se serait cru au mardi gras !…

« Mais il n'y avait pas de quoi rire, pas vrai !… Vous étiez pendus comme des bestiaux, à des bambous… J'ai suivi… et je suis arrivé dans le volcan… Ça n'a pas été facile de descendre, et voilà-t-y pas que, comme j'étais presque rendu en bas, la pluie s'est mise à tomber et le feu a pris au milieu du cratère, et les Canaques se sont mis à courir, à galoper comme des fous…

« J'ai eu que le temps de me jeter dans une espèce de trou, entre deux blocs de pierre. J'ai bien cru que ça y était !…

« Mais ils ne pensaient qu'à fuir !… Ils ne m'ont pas vu !

« Je suis descendu, je vous ai cherchés… et voilà !…

« Quant à dire par où que j'ai passé pour arriver ici, y a rien à faire ! J'y comprends rien !

— Enfin, tu es bien venu par le nord, par l'est, par l'ouest, ou par le sud ? grommela Klagendorf qui, au côté de W.-W. White, s'était approché et avait tout entendu.

— Sûr que je suis venu par une de ces directions, mais je ne sais pas laquelle ! fit le mousse, froissé par le ton du pseudo-Luxembourgeois.

— La *Sarcelle* avait mouillé sur la côte ouest de l'île, fit W.-W. White, non loin de Tasselle-Mana ! Nous avons été emmenés dans l'intérieur, c'est-à-dire approximativement

vers l'est. Dirigeons-nous donc vers l'ouest, nous sommes sûrs d'atteindre la mer !

— Sans doute ! objecta Honoré Sanard. Mais l'île d'Espirito-Santo mesure environ cinquante kilomètres de largeur devant Tasselle Mana.

« Si nos Canaques nous ont fait franchir trente kilomètres vers l'est, nous sommes plus près de la côte est que de la côte ouest, et, au surplus, rien ne nous dit que la *Sarcelle* nous attend !

« Le capitaine Beaufort doit nous croire tués et se sera hâté de regagner Port-Vila, afin de prévenir la commission navale de notre sort !...

« ... Je pense donc que le plus simple, c'est de gagner le fond de cette vallée où doit se trouver quelque cours d'eau que nous suivrons jusqu'à son embouchure, ce qui nous évitera le risque de nous égarer !

— Et vous n'avez pas tort, monsieur Sanard ! approuva Leonardt Klagendorf. Faisons donc ce que vous dites.

— Oui. Cela vaudra mieux que de discuter inutilement ! fit W.-W. White. Mais dépêchons ! Ces Canaques ont des chiens... eux-mêmes ont un flair de dogues ! Dès qu'ils auront découvert notre fuite, ils ne seront pas longs à nous poursuivre !

— Allons ! conclut Honoré Sanard.

En groupe, les trois hommes et le mousse, ayant tourné le dos à l'agglomération canaque, entreprirent de descendre dans la vaste vallée dont ils distinguaient le fond à plusieurs centaines de mètres sous eux.



— ALLONS ! CONCLUT HONORÉ SANARD.

Le versant extérieur du cratère était en pente assez douce, mais, de toutes parts, des ronces, de hautes herbes, dures et coupantes comme des rasoirs, hérissaient le sol.

Les fugitifs ne tardèrent pas à être égratignés et écorchés sur toutes les parties du corps.

Personne ne se plaignit : il s'agissait d'avancer !

Les trois hommes et le mousse, trébuchant sur le sol imbibé d'eau, tournaient instinctivement la tête, presque à chaque pas, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas poursuivis. Mais les buissons leur cachaient le village des naturels, ils ne pouvaient rien voir.

Derrière eux, la lueur des gaz qui continuaient à brûler au fond du cratère se réverbérait sur le ciel d'encre…

Un aboiement rauque, soudain, les fit sursauter.

IV

CHACUN POUR SOI…

Immobiles, les trois hommes et le mousse regardèrent autour d'eux. L'obscurité était complète. À deux mètres, les buissons de plantes épineuses se distinguaient à peine.

Les aboiements, cependant, continuaient, tout proches. Et, soudain, une ombre surgit d'un fourré. Un grondement rauque retentit, suivi d'un bruit mou, à peine perceptible.

— Je l'ai eu ! cria Robert Lanni.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Klagendorf, qui se trouvait tout près du mousse de la *Sarcelle*.

— Le chien ! Je lui ai envoyé une zagaie dans le ventre ! précisa le jeune garçon.

— Une zagaie ?

— Oui. Je l'avais ramassée dans le volcan… Venez voir.

Et Robert Lanni s'élança vers le fourré d'où avait jailli la bête.

Celle-ci se tordait sur le sol, dans les affres de l'agonie.

— Je te félicite ! fit Klagendorf.

Il se baissa, ramassa une grosse pierre contre laquelle son pied venait de trébucher et en écrasa la tête du chien, un dogue de forte taille.



— Je l'ai eu ! cria Robert Lanni.

Il arracha alors la zagaie du corps de l'animal et la garda :

— Tu n'en as pas besoin ! dit-il au mousse qui étendait la main pour reprendre son bien.

— Il a pourtant montré qu'il savait s'en servir ! objecta Honoré Sanard qui, au côté de W.-W. White, s'était approché.

— Je sais encore mieux m'en servir que lui ! déclara l'Allemand, péremptoirement, d'un ton de défi.

— Ça va ! conclut philosophiquement Robert Lanni. Je trouverai autre chose : je n'ai besoin de personne, moi, pour m'armer !

— Quoi ? Répète ? siffla Klagendorf, une menace dans la voix.

— Je ne suis pas votre domestique, monsieur, et je n'ai pas l'habitude de répéter ce que je dis ! déclara fièrement le mousse de la *Sarcelle*.

— Bien répondu ! appuya W.-W. White.

— Nous ferions mieux de continuer notre route au lieu de discourir ! intervint Honoré Sanard qui craignait une nouvelle altercation entre l'Américain et l'Allemand et le mousse. Il y a peut-être d'autres chiens ! Ne les attendons pas !

Ces paroles étaient le bon sens même. Tout le monde le comprit.

Les fugitifs reprirent leur marche vers le fond de la vallée. Ils franchirent encore environ un kilomètre à travers les taillis épineux, et atteignirent la lisière d'une épaisse forêt, dont les arbres, entremêlés de lianes, de végétaux de toutes sortes, semblaient se toucher et former une véritable muraille.

Impossible de passer.

Les trois hommes et le mousse, bon gré mal gré, durent longer la barrière végétale, dans l'espoir d'y trouver une brèche.

L'averse tombait toujours et l'obscurité était absolue. Une épaisse couche de végétaux pourris recouvrait le sol ; les pieds y glissaient, s'y enfonçaient comme dans de la vase.

Pas un mot n'était échangé. Les fugitifs, pour le moment, poursuivaient le même but : la liberté. Mais tous se détestaient ou se méprisaient mutuellement.

Robert Lanni, de sa propre initiative, avait pris les devants et cheminait en éclaireur.

Ses compagnons, soudain, l'entendirent pousser une exclamation de joie. Ils le rejoignirent :

— Ici ! fit le mousse de la *Sarcelle*. Il y a un sentier !

« C'est pas large, mais on peut passer ! Suivez-moi, m'sieur Sanard ! J'ai une liane ! Prenez-en le bout ; comme ça, vous ne risquerez pas de me perdre !

— Tu es un brave garçon, mon petit ! fit le savant, touché de cette attention.

Il sentit le jeune garçon lui pousser dans la main l'extrémité d'une liane mince et flexible, et s'en saisit.

Robert Lanni ne s'était pas trompé. Une piste, un sentier large de soixante centimètres à peine, trouait la muraille d'arbres et de racines.

À moins de deux mètres du sol, d'ailleurs, lianes et branches de toutes sortes se rejoignaient. Cette piste ressemblait à un souterrain…

Elle était assez bien entretenue. Le sol était à peu près débarrassé de tous obstacles, et, latéralement, branches et branchettes étaient coupées avec une suffisante régularité.

La voûte feuillue était si épaisse que les cataractes d'eau s'abattant sans trêve des cieux ne parvenaient pas jusqu'au

sol. Les fugitifs ressentirent un certain soulagement de n'être plus arrosés.

La piste décrivait de nombreux méandres. Elle zigzaguait, dessinait des angles aigus que rien, en apparence, ne justifiait. La cause en était très simple : *les Canaques qui l'avaient percée ne voulaient pas qu'elle pût servir à leurs ennemis éventuels.* Ces zigzags, ces méandres étaient destinés, en cas d'alerte, à faciliter la défense et les embuscades…

Sous les arbres, un bruissement sourd régnait : murmure de l'averse, tout en haut, sur les feuilles et les branches, agitation des myriades d'êtres – larves, rongeurs, oiseaux, reptiles, fauves, animaux de toutes sortes – qu'abritait l'impénétrable forêt…

Un sifflement bref s'entendit, accompagné du craquement d'une branche.

Robert Lanni poussa une brève exclamation.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Honoré Sanard qui le suivait à moins de deux mètres.

— *Quelque chose !…* Il m'a semblé qu'on me tirait une flèche ! expliqua le mousse. J'ai entendu siffler, juste au-dessus de ma tête !

— Tu as la berlue, mon garçon ! grommela Klagendorf, avec rudesse. Avance, et pas de bavardages !

— D'abord, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous ! protesta le jeune garçon.

« Et quant à avoir la berlue, peut-être bien que je l'ai eue pour vous avoir délivré ! Si je vous avais laissé dans le volcan, vous ne crâneriez pas comme vous le faites !

— Voilà qui est parlé ! approuva W.-W. White. Très bien, mon garçon !

— Avançons ! conclut Klagendorf, qui ne jugea pas à propos de continuer la discussion.

Robert Lanni, sans insister, se remit en marche. Ses compagnons l'imitèrent en silence.

Ils n'avaient pas parcouru dix mètres que Leonardt Klagendorf poussa un grognement de fureur et s'étala de tout son long sur la piste.

— *Der Teufel !* grommela-t-il. J'ai trébuché contre une corde tendue en travers de la piste !… Oh ! Je la tiens !… Attendez !… Ah, ah !

— Quoi ? questionna W.-W. White qui, tout comme Honoré Sanard et Robert Lanni, s'était immobilisé.

— Un arc !… *Un arc tendu perpendiculairement à la piste !*… Un arc colossal ! maugréa Klagendorf. Heureusement qu'il n'y avait pas de flèche dedans !

— La flèche, c'est moi qui ai dû la faire partir ! observa le mousse de la *Sarcelle*.

— Ces gueux de Canaques ! grommela l'Allemand, sans répondre à la remarque du mousse.

— En avant ! En avant ! Nous n'allons pas rester ici ! fit W.-W. White.

Klagendorf ne répondit pas. La petite troupe se remit en marche.

Elle venait de passer devant un des pièges familiers aux *man-bush* des Nouvelles-Hébrides, qui sèment les pistes de

toutes sortes d'embûches : arcs placés de façon à lancer une flèche empoisonnée si l'on touche du pied une liane tendue au ras du sol, en travers du sentier ; pointes de bambou dissimulées sous le feuillage recouvrant la terre, et dont le simple contact cause une blessure mortelle.

Ces pointes, tout comme les flèches employées par les Néo-Hébridais, sont plantées pendant plusieurs jours dans le cadavre d'un animal en putréfaction, où elles s'imbibent de poisons qui tuent…

La découverte de l'arc avait causé une profonde impression sur les fugitifs, déjà démoralisés par les épreuves et les fatigues de toutes sortes qu'ils avaient affrontées. Ils avancèrent sans plus échanger un seul mot.

Robert Lanni qui, courageusement, avait continué à tenir la tête du petit groupe, avait fortement ralenti sa marche. À l'aide d'un bâton de bambou qu'il avait ramassé, il tâtait avec soin le sol devant lui et promenait son gourdin dans le feuillage de chaque côté de la piste.

Trois kilomètres environ furent franchis, sans qu'aucun nouveau piège ait été rencontré.

La piste, maintenant, était en pente très prononcée ; le sol, assez dur jusqu'ici, s'amollissait de plus en plus. Les pandanus, les palmiers, les fougères arborescentes, les ébéniers, les araucarias, les myrtes géants, les cèdres à feuilles d'olivier peu à peu étaient remplacés par d'énormes bambous qui, bientôt, formèrent l'unique végétation, cependant que le terrain devenait franchement marécageux.

— Nous ne devons pas être loin d'une rivière ! murmura Honoré Sanard.

Nul ne lui répondit.

Le mousse, d'instinct, accéléra le pas, imité par ses compagnons.

La piste s'élargissait légèrement. Après un dernier détour, très prononcé, elle déboucha à quelques mètres de la berge d'un large cours d'eau gonflé par la pluie.

Les fugitifs, arrêtés entre deux hautes murailles de bambous géants qui se touchaient de la racine à la pointe, purent constater, malgré l'obscurité, que le cours d'eau, quel qu'il fût, coulait avec une formidable violence.

Il charriait d'énormes souches, des arbres entiers déracinés par l'ouragan et dont les branches feuillues crépitaient sous l'averse.

— N'y a qu'à se jeter à l'eau et à s'embarquer sur un de ces arbres ! opina le mousse de la *Sarcelle*.

« … Vous savez nager, m'sieur Sanard ?

— Malheureusement non, mon garçon ! avoua le savant. Je connais le calcul différentiel, mais je ne sais pas nager !

— Vous en faites pas : on vous aidera !

— Moi, je sais juste assez nager pour me tenir sur l'eau ! grommela Klagendorf.

— Et je me demande, moi, si je suis capable de m'y tenir ! murmura W.-W. White.

— Eh bien, m'sieur Sanard, je me débrouillerai ! s'écria Robert Lanni, indigné. Laissez-moi…

Il n'en dit pas plus : plusieurs flèches sifflèrent au-dessus des têtes des fugitifs et allèrent s'abattre dans l'eau clapoteuse.

— Les Canaques ! s'écria W.-W. White.

Des hurlements féroces couvrirent sa voix et se mêlèrent au vacarme de l'ouragan.

L'Américain, sans hésiter, fonça vers la rivière. Klagendorf l'avait déjà précédé.

Presque ensemble, les deux hommes se mirent à l'eau et tirèrent leur coupe vers un gros arbre que le courant entraînait et qui se trouvait à une vingtaine de mètres à peine de la berge. Quoi qu'ils en eussent dit, c'étaient tous deux de solides nageurs. Ils eurent rapidement atteint la souche sur laquelle ils se juchèrent.

— *Et si je vous crevais le ventre, maintenant, espèce de mercanti yankee ?* ricana aussitôt Klagendorf en brandissant sa javeline qu'il n'avait pas lâchée.

— Essayez ! fit W.-W. White en arrachant de sa ceinture une longue flèche à pointe d'os humain, la flèche qui avait failli tuer Robert Lanni.

Le fabricant de savons l'avait sentie tomber presque à ses pieds, et l'avait ramassée sans mot dire. À présent, elle lui servait d'argument.

Un éclair illumina la rivière. Klagendorf vit la longue flèche à multiples pointes d'os, acérées comme autant d'aiguilles :

— Je ne suis pas un barbare ! Je plaisantais ! déclara-t-il. Quels qu'aient pu être nos dissentiments, monsieur White,

n'oublions pas que nous sommes de race blanche et que nous devons nous entr'aider en d'aussi affreuses conjonctures !… Oublions ce que nous avons pu nous dire, notre tragique situation a pu nous faire déraisonner, et, pour moi, j'ai la plus haute estime pour la noble Amérique !

— Comme vous voudrez ! fit W.-W. White, qui s'assit à l'intersection de deux maîtresses branches, d'où il pouvait observer l'Allemand.

Celui-ci s'installa à quelques mètres de lui et n'essaya pas – pour le moment – de renouer la conversation…

Tous deux pensaient à Honoré Sanard et à Robert Lanni qu'ils avaient lâchement abandonnés et songeaient que, maintenant, ils n'étaient plus que deux, sans doute, à connaître l'existence du merveilleux catalyseur.

Derrière eux, la rivière était déserte.



LE TRONC D'ARBRE SERVANT DE FLOTTEUR AUX DEUX HOMMES DÉRIVAIT.

Ils n'avaient plus qu'à se laisser aller au courant. Ils étaient certains d'arriver au rivage de l'océan, chez des Ca-

naques plus civilisés, d'où ils gagneraient facilement un des établissements de la côte.

Et chacun d'eux réfléchissait aussi que, si l'autre mourait, il serait seul possesseur du secret. Et chacun d'eux savait que l'autre pensait la même chose que lui…

Le tronc d'arbre servant de flotteur aux deux hommes dérivait de plus en plus rapidement.

Klagendorf et W.-W. White, sans cesser de s'observer, avaient changé de place, de façon à s'abriter tant bien que mal des rafales furieuses qui se succédaient et lançaient sur la souche de véritables paquets d'eau limoneuse, lesquels venaient frapper les fugitifs.

— Attention ! hurla brusquement Klagendorf. Malheur !

— Quoi ? grommela l'Américain, qui crut son compagnon devenu fou.

V

À LA DÉRIVE

Robert Lanni, le mousse de la *Sarcelle*, avait à peine quatorze ans ; à l'âge où tant d'autres ne connaissent que l'école ou le lycée, il avait déjà couru maintes aventures.

Niçois de naissance, il avait, de bonne heure, perdu son père. Pour aider sa mère à élever sa demi-douzaine de frères et de sœurs, il avait exercé bien des métiers : cireur de chaussures, porteur de bagages, chasseur de restaurant, crieur de journaux.

Finalement, il s'était engagé comme mousse sur une tartane faisant le cabotage sur la côte provençale. Il était ainsi allé à Marseille, y avait débarqué et avait trouvé une place de mousse sur un paquebot des Messageries maritimes allant en Australie.

Grièvement brûlé à la jambe par l'éclatement d'un treuil, il avait été laissé à l'hôpital, à Sydney.

Une fois guéri, il avait fait connaissance, dans le modeste hôtel où il attendait son rapatriement, d'un matelot de la *Sarcelle*, lequel lui avait appris que le capitaine de ce navire cherchait un mousse.

La *Sarcelle*, un petit vapeur d'environ six cents tonneaux, naviguait entre Sydney, la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides. Il poussait parfois, lorsqu'il y avait du fret, jusqu'aux Fidji.

Robert Lanni s'était enthousiasmé à la pensée de voir des « sauvages », des vrais ! Il s'était présenté au capitaine de la *Sarcelle* qui, sur sa bonne mine, l'avait aussitôt embauché…

Robert Lanni avait dû renoncer à son rapatriement. Mais il n'était pas pressé de revenir en France. Les aventures l'attiraient. Il ne se doutait pas qu'il allait, comme l'on dit, être servi – et amplement.

Il était de taille, d'ailleurs, à tout affronter. Plutôt petit, mais râblé et musclé, l'œil noir, la mâchoire un peu forte, il donnait une impression de force et d'audace. À bord de la *Sarcelle*, il avait parfaitement rossé un matelot qui prétendait le brimer.

En voyant Klagendorf et W.-W. White fuir lâchement, le jeune Niçois ne s'était ni indigné, ni lamenté.

— Venez, m'sieur Sanard ! avait-il crié au savant. Je suis bon nageur : je vous soutiendrai !

Le chimiste avait voulu protester, refuser – mais les Canaques arrivaient. Javelines et casse-têtes au poing, ils venaient d'apparaître entre les bambous ; plusieurs avaient en bandoulière les grands arcs avec lesquels ils avaient envoyé leurs flèches.

Leur flair plutôt que leurs yeux leur avait fait découvrir les fugitifs. Ils poussaient des cris de triomphe, croyant bien que leurs proies ne pouvaient leur échapper.

— Baissez-vous, m'sieur Sanard ! cria le mousse en se jetant lui-même à plat ventre sur le sol détrempé.

Honoré Sanard l'imita de confiance, et apprécia aussitôt le conseil en entendant siffler au-dessus de lui une rafale de longues javelines à pointes d'os.

— Vite ! Venez ! fit le mousse en se redressant.

Il saisit la main du savant, et, rudement, le releva et l'entraîna vers la rivière.

Soufflant, titubant, trébuchant, Honoré Sanard réussit pourtant – comment ? il ne le sut jamais ! – à ne pas tomber. Il eut bientôt les pieds dans l'eau. Il avança encore, toujours traîné par le mousse. L'eau atteignit ses genoux, ses aisselles.

Il eut un haut-le-corps. Robert Lanni, qui ne l'avait pas lâché, lui fit, d'une secousse, perdre l'équilibre. Il se débattit, barbota, avala une ample rasade d'eau boueuse, et se crut perdu.

De fait, il s'enfonça. Mais il sentit qu'on le redressait. Il étendit en avant sa main libre et la referma sur le bras du mousse :

— Laissez-vous aller, m'sieur Sanard ! Vous ne risquez rien ! entendit-il.

Se laisser aller ? Transi, éperdu, le pauvre homme non seulement ne lâcha pas prise, mais resserra ses doigts sur le bras de Robert Lanni.

— Lâchez-moi ! Vous m'empêchez de nager !

Il ne lâcha pas et reçut sur le menton un vigoureux *direct* qui l'étourdit. Il ouvrit la bouche but, une nouvelle gorgée d'eau, et lâcha prise.

— Mettez la main sur mon épaule, et tenez bon, m'sieur Sanard ! fit le mousse qui l'avait immédiatement saisi par le col de son veston. Là ! Comme ça ! Et ne vous en faites pas !

Instinctivement, Honoré Sanard fit ce qui lui était commandé. Il n'était plus qu'une pauvre chose, un vieil homme sans force.

Le courant, cependant, entraînait le mousse et son protégé.

Robert Lanni, qui nageait comme un marsouin, eut bientôt gagné le milieu de la rivière.

L'obscurité, heureusement pour lui et le chimiste, était complète. Elle empêchait les Canaques massés sur la berge, entre les bambous, d'apercevoir leurs victimes. Ils lancèrent, au hasard, une nouvelle bordée de flèches et de zagaies à l'endroit où ils croyaient que se trouvaient les fugitifs – mais ceux-ci étaient déjà loin…

Honoré Sanard, s'il était poussif et maladroit, ne manquait pas de sang-froid. Il eut vite reconquis son calme et s'arrangea de façon à gêner le moins possible les mouvements du mousse.

Robert Lanni, ayant repéré, un des nombreux arbres déracinés par l'ouragan et que le courant emportait, tira sa coupe dans sa direction, et, non sans peine, parvint à s'accrocher à lui.

Sur son conseil, Honoré Sanard s'agrippa à une des grosses branches de la souche. Le mousse, libéré, grimpa sur l'arbre, se mit à cheval sur le tronc et aida le chimiste à le rejoindre, – ce qui ne fut ni aisé, ni rapide.

Après une longue demi-heure d'efforts surhumains, le chimiste fut enfin installé à califourchon sur une maîtresse branche, ses courtes jambes plongeant jusqu'aux mollets dans l'eau clapoteuse.

— Tu m'as sauvé la vie, petit ! Je ne l'oublierai pas ! déclara-t-il.

« Vois-tu, moi, je n'étais pas fait pour les voyages ! Pour une fois que ça m'arrive, ça ne me réussit pas !… Enfin, espérons que nous nous tirerons de là !

— Sûrement, qu'on s'en tirera, m'sieur Sanard ! affirma Robert Lanni, avec conviction.

— J'y compte, petit, parce que, vois-tu, il faut absolument que nous fassions connaître…

— … la façon dont ces deux dégoûtants nous ont abandonnés, hein, m'sieur Sanard !

— Non… oui… enfin, ce n'est pas de cela que je veux parler !… En tout cas, je me charge de toi, petit ! Tu iras à Paris avec moi, et je veillerai à ton avenir !

— Je vous remercie, m'sieur Sanard ; mais, vous savez, Paris… j'aime autant continuer à naviguer !

— Tu n'as pas tort ! Enfin, nous verrons ça ! Tu n'auras qu'à me laisser faire !

Honoré Sanard n'insista pas.

L'indignité de Klagendorf et de W.-W. White, il l'avait déjà oubliée. S'il pensait aux deux hommes, c'était au sujet du « grand catalyseur ». Il avait deviné les espérances secrètes des compères. Il comprenait qu'ils ne voyaient, dans

cette sublime découverte, que l'occasion d'assouvir, l'un son appétit de gain, l'autre son ambition. Et, cela, il ne le fallait pas.

Comme il venait de le dire au mousse de la *Sarcelle*, c'était la première fois qu'il accomplissait un grand voyage.

Honoré Sanard, à soixante ans passés, n'avait guère quitté Paris. Si. Il était allé deux fois à Vincennes, pour participer à un Congrès de chimistes…

Mais Honoré Sanard avait un cousin. Ce cousin, Jacques Ledru, était banquier.

Un matin, Jacques Ledru avait pénétré dans le petit appartement du savant :

— Tu peux me rendre un immense service, Honoré ! avait-il déclaré. Et surtout, rendre un grand service à la science. (Jacques Ledru connaissait bien le chimiste ! Il savait qu'il mettait la science au-dessus de tout !) Écoute-moi avec attention !

« … L'agriculture manque de bras. Et il faut manger, pourtant !

« Alors, comme tu ne l'ignores pas, l'on supplée à la pénurie de main-d'œuvre en employant des machines agricoles et en augmentant le rendement de la terre par l'emploi des phosphates.

« Or, l'on vient de découvrir, non loin des îles des Amis, dans le Pacifique, tout un archipel qui est, pour ainsi dire, composé d'îles de phosphate presque pur.

« Cet archipel appartient à un Anglais avec qui je me suis associé. Mais il faut des fonds pour exploiter cette ma-

gnifique affaire !… Alors, j'ai mis l'affaire en société, et je lance prochainement les actions du *Phosphate Austral*, actions qui feront vite prime !

« Cependant, avant de commencer les travaux, d'acheter le matériel, de signer les contrats, je veux m'assurer que les phosphates en question sont tout à fait excellents.

« J'ai donc pensé à toi. Tu vas partir pour Suva, îles Fidji, où tu rencontreras M. Hutchinson, c'est le nom de mon Anglais, lequel te conduira aux gisements.

« Tu prendras des échantillons, des prélèvements, que tu examineras, que tu analyseras. Et tu reviendras ici pour me soumettre ton rapport, qui, j'y compte, sera concluant.

— Il me semble que tu devrais attendre ce rapport, avant de lancer ta société, Jacques ? avait fait observer Honoré Sanard.

— *Time is money*, mon cher Honoré. Il faut faire vite. Et, si l'on s'embarrassait de toutes ces formalités à la Bourse, on ne ferait rien !

« D'ailleurs, j'ai confiance en M. Hutchinson, et, si je te demande un rapport, c'est, pour ainsi dire, par acquit de conscience.

« … Et j'allais oublier de te dire que, naturellement, tous tes frais sont payés et qu'il te sera attribué cinquante parts de fondateur, lesquelles, j'en suis certain, atteindront vite de très hauts cours, nous y veillerons !

— Tu sais, ces questions d'argent me sont complètement indifférentes, Jacques ! Je préfère rester en France. Cherche un autre chimiste… Il n'en manque pas, et je t'en

indiquerai, si tu le désires ! Je ne tiens pas du tout à aller voir les îles Fidji ! avait protesté le savant.

Mais Jacques Ledru était tenace et énergique. Et puis, ce qu'il ne disait pas, c'était que, dans le prospectus d'émission des actions du *Phosphate Austral*, il avait eu soin de mentionner que le grand chimiste Honoré Sanard, membre de l'institut, avait analysé les phosphates appartenant à la société et les avait trouvés parfaits. Ce qui devait encourager fortement les souscripteurs.

Après une longue discussion, le pauvre Honoré avait cédé.

Il était parti pour Marseille, avait pris le paquebot pour Sydney, où il s'était embarqué sur la *Sarcelle* à destination de Suva…

Pendant l'escale de la *Sarcelle* sur la côte de l'île d'Espirito-Santo, le savant avait eu la malencontreuse idée d'accompagner à terre le groupe de passagers comprenant notamment M. W.-W. White et sa femme, ainsi que M. Klagendorf.

Ce qui avait failli lui coûter la vie, et lui valait d'être, présentement, perché sur un arbre mort que le courant entraînait… Mais ce qui lui avait valu de découvrir le *grand catalyseur !*

« Ce brave Jacques, songeait-il, j'ai eu du flair d'accepter son offre ! Il ne se doute pas de ce qui m'arrive !

« Quel retentissement, lorsque je ferai ma communication à l'Académie des sciences !… La face du monde changée !… Le *Catalyseur Sanard !* »

Dans son enthousiasme, le savant en oubliait presque sa critique situation, et les tourbillons de pluie qui lui fouettaient le visage, et l'eau boueuse dont les rafales, par moments, le couvraient.

— M'sieur Sanard ! La jambe ! Votre jambe droite ! Levez-la ! entendit-il.



JUSTE A TEMPS POUR ÉVITER LA GUEULE BÉANTE D'UN ÉNORME SAURIEN.

Machinalement, il obéit – juste à temps pour éviter la gueule béante d'un énorme saurien, laquelle se referma comme un couvercle de malle.

— Mettez-vous là… ici ! fit le mousse en l'attirant vers la naissance des maîtresses branches de l'arbre. Vous serez tranquille et ne risquerez pas d'être boulotté !

Sans mot dire, le pauvre savant alla se nicher dans le creux que lui indiquait Robert Lanni, et se demanda mélancoliquement s'il vivrait assez pour faire sa sensationnelle communication.

Le courant augmentait d'intensité.

Par moments, de violents tourbillons faisaient pivoter, tournoyer la souche, qui menaçait de chavirer.

Robert Lanni, qui s'était placé non loin du savant, ne pouvait rien et le comprenait. Des yeux, il essayait de percer les ténèbres, dans l'espoir d'apercevoir enfin l'océan. Mais vainement…

Le vent, dont la force s'était encore accrue, soulevait l'eau de la rivière qui, mêlée à la pluie, formait un rideau opaque au sein duquel le tronc d'arbre oscillait, virevoltait, penchait, plongeait sans trêve.

Honoré Sanard et le mousse ne pouvaient même plus échanger un mot. Le fracas des éléments étouffait tout autre bruit.

Quelques minutes passèrent. La vitesse du courant était maintenant vertigineuse. Les fugitifs se sentaient entraînés en avant, aspirés par une force irrésistible. Ils comprenaient pourquoi les Canaques ne les avaient pas poursuivis sur l'eau : la rivière était coupée par une cataracte dans laquelle l'arbre qui leur servait de flotteur allait être broyé comme un fétu – et eux aussi.

Honoré Sanard songea au « grand catalyseur », dont l'existence allait rester inconnue, et ne serait peut-être jamais découverte.

Il eut soupir de regret, tourna la tête vers le jeune mousse que la pluie et les embruns l'empêchaient de voir et murmura – pour lui seul :

— Dommage ! Le pauvre petit !…

Un grondement, à peine perceptible, mais distinct de celui produit par l'ouragan, parvint à ses oreilles : il devina qu'il était produit par la cataracte. La fin était proche !

Et rien à faire, rien à tenter…

Le rugissement de la cataracte se rapprochait avec une rapidité toujours plus grande. Il s'intensifia bientôt au point de dominer le vacarme de la tempête. Le tronc d'arbre cessa de tournoyer : aspiré comme par une gigantesque pompe, il fila droit, sans une embardée, avec la rectitude d'une flèche.

Autour d'eux, Honoré Sanard et son jeune compagnon distinguèrent des ombres mouvantes – d'autres épaves accrochées, çà et là, à quelque pointe de roc ou échouées sur les hauts-fonds qui, de toutes parts, barraient la rivière.



ILS ÉTAIENT PRÉCIPITÉS DANS LE VIDE.

Le bruit de la chute devint assourdissant. La souche, brusquement, pivota sur elle-même – et, à la même seconde, Robert Lanni et le savant sentirent qu'ils étaient précipités dans le vide…

VI

LA LUTTE POUR LA VIE

Tombé de plus de trente mètres de hauteur, l'arbre sur lequel étaient accrochés Honoré Sanard et Robert Lanni alla s'abattre sur un des plateaux de roc contre lesquels s'écrasait la masse d'eau.

La chance des fugitifs voulut que la souche tombât sur les deux maîtresses branches où ils n'étaient pas, lesquelles maîtresses branches furent brisées net par l'effroyable secousse.

Robert Lanni et Honoré Sanard, à demi assommés par le choc, furent précipités dans l'eau bouillonnante.

Robert Lanni était un admirable nageur. Ainsi que beaucoup de gamins de son âge, à Nice, il avait souvent passé des journées entières dans l'eau. Son endurance était remarquable.

Après être resté étourdi pendant quelques secondes, et avoir bu abondamment, il revint à la surface, s'ébroua, cracha, renifla, souffla, se secoua – et pensa au vieux savant.

Autour de lui, ce n'étaient que chaos et ténèbres. Sous l'ondée que les rafales faisaient tourbillonner, la cataracte déversait sur les rocs d'énormes masses d'eau qui se transformaient instantanément en une écume blanche, phosphorescente. Et le grondement infernal de la chute empêchait de rien entendre.

Robert Lanni se sentit entraîner à une vitesse vertigineuse. Il comprit qu'il ne pouvait rien, qu'Honoré Sanard était perdu ; sa haine et son mépris pour Klagendorf et W.-W. White augmentèrent encore.

Un fort choc l'arrêta net. Il sentit une violente douleur à sa jambe gauche, celle qui avait été brûlée par le treuil quelques semaines auparavant. Devant lui, il distingua une masse noire : un rocher contre lequel le courant venait de le projeter.

L'instinct de la conservation lui fit étendre les mains en avant et refermer les doigts sur une saillie de la pierre. Il resta ainsi pendant une dizaine de secondes, à reprendre ses sens.

Le courant, excessivement violent, tendait à l'entraîner, à lui faire lâcher prise. Il tint bon, rassembla ses forces, et, après avoir failli être enlevé à plusieurs reprises, finit par atteindre le sommet du rocher, sur lequel il s'assit.

Il était complètement épuisé, et sa jambe le faisait beaucoup souffrir.

Il la tâta, sentit qu'elle saignait, mais qu'elle n'était pas brisée comme il l'avait craint. Son bras droit était également contusionné. Il le frotta – mais, presque aussitôt, se redressa : il lui avait semblé entendre un appel, tout proche de lui. Il écouta, frémissant. Rien que le grondement de la cataracte…

Pourtant, le mousse était certain d'avoir entendu appeler. Il se pencha dans la direction d'où il croyait qu'était parti l'appel – et ne vit rien que l'eau bouillonnante.

Il pensa que, décidément, il avait été victime d'une illusion, et se redressa.

À ce moment, l'appel retentit de nouveau… Cette fois, Robert Lanni fut certain d'avoir réellement entendu. Il regarda encore, courbé sous l'ondée, et ne vit rien. Il attendit, dans l'espoir d'entendre encore le cri.

Il ne fut pas déçu. Tout près de lui, il perçut un gémissement. Il crut reconnaître la voix d'Honoré Sanard !

Au risque de retomber dans la rivière bouillonnante, il se mit à plat ventre sur la roche, et se pencha en avant, jusqu'à ce que sa tête et son torse surplombassent le vide.

Parmi les tourbillons d'écume blanche, il lui sembla distinguer une tache noire. Il écarquilla les yeux et vit que la « tache » remuait.

Un nouveau cri parvint à ses oreilles. Pas de doute ! La « tache » noire, c'était, ce devait être, la tête de M. Sanard !

Le savant était sans doute cramponné à quelque rocher, à fleur d'eau ; n'ayant pas la force de chercher un refuge plus sûr, il clamait sa détresse.

Robert Lanni, de toute sa voix, cria :

— M'sieur Sanard ! C'est vous ?

Il ne reçut pas de réponse. La « tache » ne bougea pas. Si c'était le savant, il n'avait pas entendu – ce qui était tout naturel, la voix ayant tendance à monter et le vacarme des eaux couvrant à peu près tout autre bruit.

Le mousse le comprit. Il vit la « tache » s'agiter… Si c'était Honoré Sanard, peut-être faisait-il un suprême effort avant de lâcher prise et de périr…

Cette pensée décupla les forces du jeune garçon. Bravement, témérairement, il s'avança un peu plus au-dessus de l'onde écumante – et s'y laissa tomber, la tête en avant.

Il plongea à une très faible profondeur, – car un tourbillon, aussitôt, le saisit, – et revint presque immédiatement à la surface.

Il se rendit compte alors de son imprudence : impossible de remonter le courant. Un navire même ne l'eût pu.

En quelques instants, le mousse fut à plus de cent mètres du roc qui lui avait servi de refuge.

Il ne désespéra pas, pourtant, et imagina sur-le-champ un moyen de revenir en arrière : c'était d'atterrir, de suivre la rive dans le sens contraire au courant, et, une fois en amont du roc d'où il était parti, de se remettre à l'eau.

La violence du courant, les ténèbres, la pluie et la bourrasque rendaient ce projet presque irréalisable.

Le mousse n'y pensa pas. Semblable au Taciturne – dont il ignorait le nom et l'existence – il n'avait pas besoin d'espérer pour entreprendre…

Nageant avec la rage du désespoir, il parvint à avancer en suivant une ligne diagonale, et, en quelques minutes, eut pris pied sur un banc de sable parallèle à la berge.

Son épuisement était tel qu'il tremblait de tous ses membres. Il fit appel à ses dernières forces et, serrant les mâchoires, tous ses muscles tendus par un effort suprême, il

franchit les quelques mètres de gravier recouvert d'eau qui le séparaient de la terre ferme.

Il se mit alors à galoper, parcourut au jugé environ huit à neuf cents mètres et s'arrêta.



L'OBSCURITÉ L'EMPÊCHAIT DE VOIR OU IL SE TROUVAIT.

L'obscurité l'empêchait de voir où il se trouvait exactement mais le grondement de la cataracte tout proche lui permit de s'orienter. Il respira longuement, et, sans vouloir penser à son épuisement, au péril, se remit à l'eau. Il était à moins de cinquante mètres de la cataracte. Dans les ténèbres, il distinguait, à travers la muraille liquide tombant du ciel noir, les phosphorescences laiteuses de l'eau pulvérisée…

À peine eut-il perdu pied que le courant l'emporta.

Il entrevit des taches livides, produites par le bouillonnement de l'eau entre les têtes de roc. Il sentit qu'il côtoyait de larges masses de pierre.

Ses forces étaient à bout. Il comprit qu'il allait perdre l'équilibre, qu'il allait être roulé par les eaux – et submergé. Il oublia Honoré Sanard, et, d'un dernier effort, réussit à s'accrocher à un bloc de roc contre lequel, pendant une longue minute, il resta immobile, à haleter.

Ayant repris quelque force, il entreprit de se hisser sur la pierre, pour s'y reposer. Le roc, poli par l'incessant frottement des eaux, était uni comme une glace. Après plusieurs tentatives infructueuses, Robert Lanni abandonna son projet. Il aspira une ample gorgée d'air, et, lâchant prise, essaya de se diriger vers un autre roc, dont il distinguait, tout près de lui, les contours ourlés d'écume laiteuse.

Le courant l'y entraîna en quelques secondes. Il étendit les mains en avant, pour s'y accrocher – et sentit sous ses doigts un corps mou. Il s'y cramponna et reconnut que c'était un être humain qui se tenait, lui-même, à la pierre.

L'être poussa une faible exclamation :

— M'sieur Sanard ! s'exclama le mousse, stupéfait.

C'était bien le savant qui, depuis de longues minutes, était agrippé au rocher.

Robert Lanni, toutes ses forces revenues, chercha et trouva un point d'appui le long de la pierre :

— Bougez pas, m'sieur Sanard ! Je vais vous aider à monter ! expliqua-t-il.

Il ne reçut pas de réponse. Le savant ne l'avait pas entendu.

Sa joie était si grande qu'il en oubliait presque sa fatigue. Il put, sans bien savoir comment, se jucher sur le roc, s'y étendit à plat ventre, et, ayant, à tâtons, saisi Honoré Sanard sous les bras, le hissa jusqu'à lui et le coucha à ses côtés.

— Ça va mieux, hein, m'sieur Sanard ? demanda-t-il, penché sur le vieillard.

Celui-ci ne répondit pas : il avait perdu connaissance.

Robert Lanni, sans penser à sa fatigue, le massa vigoureusement et réussit à le ranimer :

— C'est toi, petit ?… Tu m'as sauvé encore une fois ! murmura Honoré Sanard. Je suis resté cramponné à ma branche, et elle s'est coincée entre deux rochers… J'ai craint que le courant ne l'entraînât ! J'ai réussi à m'accrocher à cette pierre.

« J'ai appelé, sans savoir ce que je faisais… qui aurait pu m'entendre ?… Mais je pensais au catalyseur…

— Au *cataliquoi*, m'sieur Sanard ?

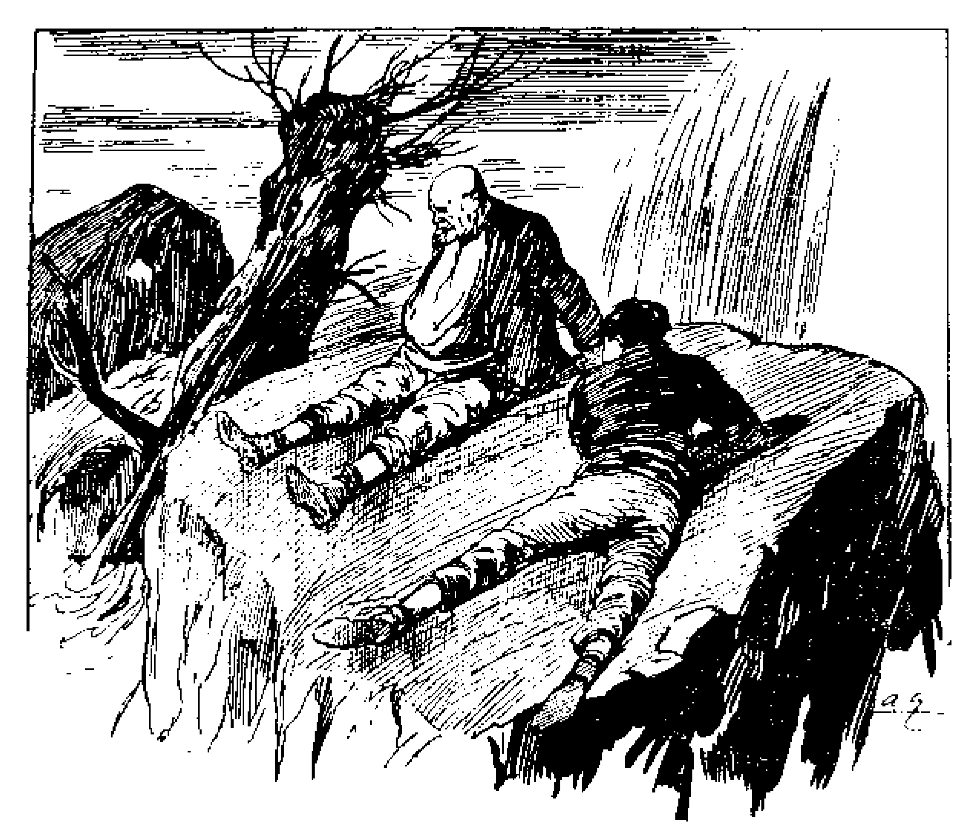
— Je t'expliquerai cela ! Le principal, c'est que nous soyons vivants !… Je suis moulu, mon pauvre petit ! Si je m'en tire, je pourrai dire que je reviens de loin !

« … À mon âge ! Courir les aventures !… Lorsque je ferai ma communication à l'Académie, on ne voudra jamais me croire !

— Alors, c'est pas la peine de rien raconter, m'sieur Sanard ! observa Robert Lanni, avec simplicité.

Le chimiste ne répondit pas. Il était dans un état de faiblesse extrême.

Robert Lanni, qui ne valait guère mieux que lui, s'étendit à ses côtés. Sous l'averse, tous deux restèrent immobiles, anéantis.



PEU APRÈS, LE CIEL S'ÉCLAIRCIT, ET BRUSQUEMENT CE FUT LE JOUR.

Peu après, le ciel s'éclaircit, et, brusquement, ce fut le jour, un jour jaune, sale, livide. Les fugitifs virent qu'ils étaient sur un bloc de roc de forme trapézoïdale, mesurant une vingtaine de mètres carrés à peine.

Sur leur droite, entre le rocher où ils étaient juchés et un roc plus petit, une des maîtresses branches de l'arbre qui leur avait servi de flotteur était encore encastrée.

Le vent s'était un peu apaisé, mais la pluie tombait toujours.

À travers le voile gris de l'averse, ils reconnurent que la rive la plus proche était à quinze ou vingt mètres d'eux, à peine. Un coude de la rivière leur cachait la cataracte dont ils entendaient le grondement. Dominant les hauts bambous de la berge, un bouquet de palmiers se balançait désespérément dans le ciel gris.

— Si vous voulez, m'sieur Sanard, on va essayer de traverser et de débarquer ? proposa le mousse.

— Crois-tu que ce soit prudent ? Le pays est peuplé de Cannibales, et nous ne savons pas à quelle distance nous sommes encore de la mer !

« Il me semble qu'il serait plus simple de nous percher sur la branche qui m'a amené ici et qui est assez grande pour nous soutenir tous deux. Nous la dégagerions et nous laisserions de nouveau dériver !

— Et s'il y a d'autres cataractes, m'sieur Sanard ?

— Nous le verrons bien maintenant ; il fait jour.

Robert Lanni se rendit aux raisons de son compagnon. Tous deux s'approchèrent de la branche, laquelle avait un diamètre de près d'un mètre et une longueur dix fois plus grande.

Ils n'eurent pas de peine à la dégager et s'y installèrent, l'un auprès de l'autre.

La branche, aussitôt saisie par le courant, dériva avec rapidité.

Elle faillit, à plusieurs reprises, rester accrochée à d'autres têtes de roc, mais put passer, et, bientôt, eut laissé derrière elle le dernier des brisants.

La rivière, large de plus d'un kilomètre, était parsemée d'épaves végétales, arbres de toutes grosseurs, lianes, racines énormes. Sur certains de ces radeaux naturels, de gros rats gris étaient perchés et poussaient des cris plaintifs. L'ouragan et l'inondation les avaient surpris.

Le temps s'améliorait. La pluie, enfin, cessa. Entre les lourds nuages, le soleil tropical apparut. En quelques minutes, le ciel fut entièrement déblayé.

— Nous nous en tirerons, petit ! murmura M. Sanard. Nous ne devons plus être loin de l'océan, maintenant !

« Regarde ! Le courant est moins violent. Ce doit être l'heure de la marée haute…

Robert Lanni eut un hochement de tête entendu :

— La mer doit être derrière la pointe, là-bas à gauche ! dit-il.

Se penchant vers la rivière, il prit un peu d'eau dans le creux de sa main et la goûta :

— Elle est saumâtre ! ça va ! déclara-t-il.

Pendant quelques minutes, les fugitifs n'échangèrent plus un mot.

Toute leur attention était dans leurs yeux. Ils regardaient devant eux, dans l'espoir d'apercevoir enfin le large.

La pointe dont avait parlé le mousse fut dépassée – et la branche déboucha dans un large estuaire dominé de chaque côté par des falaises disparaissant sous une luxuriante végétation.

Le courant, à présent, était presque nul. La souche ne dérivait plus qu'avec une lenteur désespérante.

— Maintenant, va falloir débarquer, si on ne veut pas être entraînés au large ! observa Robert Lanni. Et ça ne va pas être commode !

« Vous voyez ces deux points noirs, m'sieur Sanard ?

— Oui ? Eh bien ?

— Eh bien, ce sont des ailerons de requins-marteaux !… Et quand on en voit deux, il y en a d'autres pas loin !

« Si on quitte notre perchoir, on sera mangés !… Sale affaire !

Honoré Sanard soupira. Les cannibales, les alligators – et, à présent, les requins ! C'était complet…

Les ailerons se rapprochèrent. Ils n'étaient plus deux, mais cinq.

— Si on avait seulement un fusil ! murmura Robert Lanni.

Il achevait à peine de parler, qu'une détonation s'entendit. Les fugitifs se retournèrent et distinguèrent, à cinq cents mètres d'eux, une longue embarcation qui venait de se détacher de la côte et filait à toute vitesse dans une direction parallèle au rivage.

— Un canot automobile ! s'écria Robert Lanni.

— Pourvu que ceux qui sont dedans nous voient ! observa le savant.

— On va faire ce qu'il faut, m'sieur Sanard ! fit le mousse qui, arrachant un des rameaux restés à la branche, y attacha sa ceinture de flanelle rouge et agita le tout au-dessus de sa tête.

VII

LA CORYSANDRE

Précédant Robert Lanni et Honoré Sanard de quelques minutes à peine, l'arbre sur lequel s'étaient juchés W.-W. White et Leonardt Klagendorf avait atteint la cataracte.

Klagendorf, en entendant le grondement de la chute, s'était cru perdu. Il avait poussé une exclamation de désespoir : l'arbre, avait-il pensé, allait se briser sur les rocs – et ses occupants avec.

Et rien à faire ! Le courant était trop violent pour que des nageurs, si vigoureux fussent-ils, pussent le couper et atteindre la berge.

— Quoi ? avait répété Klagendorf, en réponse à la demande de son compagnon. Eh bien, il y a que nous allons être précipités dans une cataracte que j'entends, *moi*, et que nous pouvons faire nos malles !

W.-W. White avait pâli, – mais n'avait rien répliqué.

Et, à la minute suivante, l'arbre avait fait le saut.

Les deux hommes avaient tenu bon. Pendant quelques instants, l'arbre, dont plusieurs branches avaient été brisées par le choc – mais pas celles sur lesquelles se tenaient Klagendorf et son compagnon, avait tournoyé sur lui-même, puis, entraîné par le courant, avait passé entre les rocs et s'était remis à dériver.

Les deux hommes avaient ressenti une telle frayeur qu'une fois le péril passé ils s'étaient retrouvés, sinon amis, du moins apaisés, et n'avaient plus échangé que des propos sans fiel.

La joie de se sentir en vie leur avait fait oublier leur haine et leur méfiance. Mais, bientôt, ils avaient de nouveau pensé au merveilleux catalyseur du cratère, sans en parler toutefois, et s'étaient lancé à la dérobée des regards peu amicaux.

L'arbre, dérivant toujours, avait atteint, au jour, l'estuaire du fleuve inconnu.

Les deux hommes, aux aguets, avaient aussitôt aperçu, venant du large, une petite goélette qui, à sec de toile, se rapprochait de la terre sous l'impulsion d'un moteur à gazoline.

La direction qu'elle suivait la rapprochait de l'arbre servant de perchoir aux fugitifs. Klagendorf et W.-W. White s'étaient démenés et avaient été aperçus.

Un homme gros et petit, debout à l'arrière du schooner, leur avait fait signe, de son bras levé, qu'il les voyait, et leur avait crié dans un porte-voix de cuivre quelque chose qu'ils n'avaient pas entendu…

Le schooner avait poursuivi sa course. Il avait bientôt ralenti, et, arrivé à quatre cents mètres de terre, avait battu en arrière et mouillé une de ses ancres.

Un canot automobile s'en était détaché et avait filé à la rencontre de l'arbre que le reflux emportait vers la haute mer.

— Pas un mot sur le catalyseur, naturellement ? avait soufflé W.-W. White à son compagnon.

— Me prenez-vous pour un imbécile ? avait riposté l'Allemand. Racontons notre histoire, sans parler du catalyseur, un point, c'est tout !

— Yes ! avait approuvé le fabricant de savons.

Peu après, le canot, qui n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de l'arbre, avait stoppé son moteur.

Un grand gaillard vêtu de toile kaki, qui était debout à l'avant de l'embarcation, avait crié :



— JETEZ-VOUS A L'EAU ET NAGEZ A BORD !

— *Well !* Jetez-vous à l'eau et nagez à bord ! Je n'ai pas le temps d'attendre !

Klagendorf et W.-W. White avaient hésité. Ils savaient que les côtes des Nouvelles-Hébrides fourmillent de requins de toutes sortes.

— Et alors ? avait repris l'homme en kaki. Vous venez, ou non ? Il vous faut un tapis rouge, comme au roi d'Angleterre, peut-être ?

À ce sarcasme, Klagendorf s'était jeté à la mer – et W.-W. White, par amour-propre, l'avait aussitôt imité.

Les deux hommes, n'ayant pas fait de « mauvaises rencontres », autrement dit aucun squale n'étant dans les environs, avaient rejoint le canot.

Celui-ci avait à son bord quatre hommes : l'individu qui avait interpellé les naufragés et qui paraissait être le patron, le mécanicien (un mulâtre borgne, vêtu d'une combinaison de toile bleue devenue noire par la crasse), et deux passagers affublés de costumes blancs et de casques d'aloès, carabines en bandoulière, qui étaient assis à l'arrière. Tous quatre avaient des physionomies de coupe-jarrets, de ces physionomies que l'on voit au bagne.

L'individu en kaki avait daigné aider Klagendorf et W.-W. White à escalader le bordage et avait ricané :

— Et d'où vient-on ? On a l'air de vrais vagabonds, hé ?

— Drôle de façon d'accueillir les gens ! avait protesté Klagendorf.

— *Well !* Si vous n'êtes pas contents, gentlemen, sautez ! Je ne vous force pas à rester ici !… Et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas faire les malins une fois sur le schooner – le vieux Stickney en a maté de plus forts que vous !… Ça va !

« Asseyez-vous sur ce banc et ne bougez pas ! Vous raconterez votre histoire au « grand mât » !… En avant, Luiz !

L'hélice avait été embrayée et le canot, à toute vitesse, avait piqué sur le schooner.

Il en avait doublé la poupe, ce qui avait permis à Klagendorf de lire, au passage, le nom du petit bâtiment :

Corysandre
Brisbane.

La *Corysandre*, vue de près, ne payait pas de mine. Sa coque « blanche » était éraillée, rafistolée avec de vieilles planches, dont les clous, rouillés par l'eau salée, avaient produit d'innombrables taches rousses.

Le gréement n'était pas en meilleur état. Le grand mât, fendu en deux, avait été renforcé par un long rail maintenu contre lui par des ligatures de fil de fer goudronné.

Étais, haubans et galhaubans, gris d'usure, étaient réparés – et mal réparés – en maints endroits.

À l'avant, des hardes séchaient sur la filière de la tente, laquelle tente était un véritable manteau d'arlequin et se composait de morceaux de prélarts goudronnés, de vieux sacs ayant contenu du coprah, de lambeaux de toile à voile, assemblés tant bien que mal.

La *Corysandre* était une de ces goélettes, de plus en plus rares, qui s'adonnent au *recrutement des travailleurs*.

L'Australie, le Queensland particulièrement, manquent de main-d'œuvre pour leurs immenses plantations.

Or, les Canaques des Nouvelles-Hébrides sont vigoureux – et l'archipel est la terre la plus proche où l'on peut se pro-

curer ce que les Allemands ont appelé le « matériel humain ».

Alors, les planteurs offrent une prime, qui varie de vingt à cinquante livres sterling, pour chaque *travailleur* qui leur est fourni.

Les *recruteurs*, gens que n'embarrassent pas de vains scrupules, se rendent aux Hébrides, de préférence dans les endroits où n'existent ni missionnaires, ni plantations.

Deux d'entre eux descendent à terre, emportant toutes sortes d'objets judicieusement choisis pour tenter la cupidité des naturels : cotonnades aux couleurs voyantes, colliers de verroterie, couteaux, haches à très bon marché…

Ils étalent ces trésors sur le sable. Quelques Canaques, qui ont vu arriver la goélette, s'approchent – avec précaution et méfiance, comme des chats.

Ils suspectent – non sans raison – les blancs. Mais la tentation est bien forte… Les Canaques succombent. Ils viennent admirer les splendeurs étalées sur le sable.

L'embarcation qui a amené les tentateurs, cependant, reste à proximité, à trente à quarante mètres de la plage ; à bord sont restés deux hommes de confiance armés de carabines à répétition ; leur rôle est de *couvrir* leurs compagnons débarqués et, en cas d'attaque des indigènes, de faire feu sur ces derniers de façon à permettre à leurs acolytes de se rembarquer.

Et, inévitablement, la même scène se renouvelle.

Les blancs déclarent qu'ils ne vendent pas leurs trésors : ils les donnent ! Joignant l'acte aux paroles, ils distribuent aussitôt quelques menus objets aux assistants. Le chef de la

tribu ne tarde pas à être mis au courant de cette générosité. Il arrive. Un riche présent le rend conciliant.

Les blancs font alors connaître le but de leur visite. Ils viennent recruter des travailleurs pour la grande terre.

Quel bonheur sera celui de ces *travailleurs !* Ils seront logés dans de belles cases, nourris de viandes succulentes, richement habillés. Ils resteront vingt lunes, soit moins de deux ans, dans la grande terre, et reviendront avec des pièces d'or et des étoffes et des armes… Ils seront riches.

Quoique cela, les Canaques se méfient. Deux ou trois, cependant, de pauvres hères, se laissent tenter. Le chef en décide d'autres dont il « souhaite » l'éloignement. Finalement, une demi-douzaine de recrues sont embauchées.

À ce moment, deux alternatives se présentent : ou bien le recruteur se contente de sa « récolte », et appareille pour recommencer plus loin, ou bien il préfère *aller vite*.

Dans ce dernier cas, il annonce une grande fête pour célébrer le départ des heureux engagés, une fête où le whisky coulera avec abondance.

La fête a lieu à bord.

Les Canaques se rendent à l'invitation. On ne les a pas trompés : le whisky est abondant. Seulement, on y a versé un soporifique.

Les invités ne tardent pas à s'endormir. Lorsque c'est fait, la goélette prend le large.

Les dormeurs sont solidement ligotés et descendus à fond de cale, où on les laisse quelques jours sans manger, de façon à les rendre calmes.

Et en route pour le Queensland !

Pour peu que les « recrutés » soient une centaine, à trente livres en moyenne par tête, l'affaire n'est pas mauvaise.

Les malheureux Canaques, qui ne savent pas s'expliquer, sont examinés par des médecins qui les visitent comme des vétérinaires le font pour les chevaux, et envoyés dans les plantations où leur vie est celle de véritables esclaves. Bien peu reviennent aux Nouvelles-Hébrides.

Le gouvernement australien a bien édicté toutes sortes de règlements pour mettre fin à cette « traite ». Le *Polynesian Labourers Act* réglemente le recrutement de ce que l'on appelle, par euphémisme, les « travailleurs libres ».

Mais trop d'intérêts sont en jeu – et la situation s'éternise.

Les stationnaires français et anglais donnent la chasse aux recruteurs, dont le métier devient de plus en plus difficile, d'autant plus difficile que les Néo-Hébridais ont la mémoire longue. Malheur au recruteur qui vient opérer là où a passé, fût-ce dix ans auparavant, un de ses « collègues ». Les naturels l'accueillent avec enthousiasme ; ils acceptent toutes ses propositions, et, une fois à bord, massacrent l'équipage et coulent le navire – après l'avoir congrûment pillé.

L'an dernier encore, deux goélettes ont fini ainsi. Elles appartenaient, d'ailleurs, à d'honnêtes commerçants. Mais les Canaques n'y regardent pas de très près !

La *Corysandre* était un des plus notoires recruteurs de l'archipel.

Le vieux Stickney, son capitaine, avait souvent failli être surpris par les avisos anglais ou français qui surveillent les côtes.

Chaque fois, il avait réussi à prouver qu'il était un innocent caboteur transportant du coprah… L'on chuchotait sur lui, à Port-Villa, à Luganville et à Port-Sandwich, des histoires à donner le frisson.

C'était lui qui avait interpellé les fugitifs dans son porte-voix.

Ce fut lui qui les reçut, lorsque, le canot ayant accosté la goélette, ils grimpèrent sur le pont par l'échelle de corde suspendue au bastingage :

— Dépêchez ! grommela-t-il. Et vous, Gobson, à terre tout de suite ; ça fait vingt minutes de perdues !

Gobson, c'était l'homme au costume kaki.

Il cria un ordre au mécanicien du canot ; l'embarcation, aussitôt, déborda et fila à toute vitesse vers le rivage.

— Qu'est-ce que vous faisiez, perchés comme des écureuils sur cet arbre ? fit Stickney, en considérant les deux nouveaux arrivants avec une insolence méprisante.

— Pas d'insultes, s'il vous plaît ! articula nettement Leonardt Klagendorf, qui, étendant la main vers la lisse, y prit un lourd cabillot de fer – une barre plus grosse que le pouce, longue de trente centimètres et servant à « tourner » les manœuvres.

« Nous vous sommes reconnaissants de nous recueillir, et vous rembourserons tous les frais que pourra vous occasionner notre présence à votre bord. C'est tout !

« Mon nom est Leonardt Klagendorf, et je ne suis pas homme à me laisser bafouer, même par vous ! J'ai dit !

Stickney, d'abord abasourdi par cette diatribe, s'était aussitôt remis.

Il enfonça les mains dans les poches du veston de toile grise qui le vêtait et ricana :

— Moi, je suis le capitaine Stickney, Herr Klagendorf ! Et, s'il me plaisait, vous auriez sur le dos dix Canaques qui vous feraient changer de ton avant de vous jeter aux requins !

« Lâchez ce cabillot, ou…



— Lachez ! répéta Stickney.

La main droite du vieillard apparut hors de la poche, serrant un browning dernier modèle dont la gueule était tournée vers l'Allemand :

— Lâchez ! répéta Stickney dont les petits yeux gris luirent.

Klagendorf laissa tomber sa barre de fer.

— Très bien. Grincez des dents si vous le voulez !… Je le permets !…

— Et vous, l'autre ? (« l'autre », c'était W.-W. White !) Votre nom ? Votre histoire – ne m'impatientez pas, s'il vous plaît !

— Je suis M. William-Walter White, le grand fabricant de savons de San Francisco…

— W.-W. White ? Cette fripouille, qui achète le coprah au-dessous des cours ? J'ai entendu parler de vous, monsieur W.-W. White. Vous êtes une belle canaille, hé ?… Et riche, comme de juste !

« … Je vais vous emmener à Brisbane. Ce sera cent livres sterling !… Je ne suis pas un mercanti, moi !… Et comment êtes-vous ici ? Venu pour exploiter les planteurs, hé ?

W.-W. White haussa les épaules. Le ton de Stickney l'amusait. En quelques phrases, il fit le récit de ses aventures depuis le moment où il avait eu la malencontreuse idée de débarquer de la *Sarcelle*.

— La chance est pour les canailles. Je l'ai toujours dit ! Et je ne m'en dédis pas ! ricana Stickney.

« Vous allez me signer une reconnaissance de dette de deux cents livres, pour votre passage et celui de votre acolyte, avec qui vous vous arrangerez.

« Je vais vous vendre aussi des vêtements. Un peu cher. Prix de la mer. Vous rattraperez ça sur les imbéciles à qui vous vendez votre savon !…

« Après, nous déjeunerons : la nourriture est comprise dans le prix du passage.

VIII

COMBINAISONS

Pour qui savait le comprendre – et l'apprécier – le capitaine Eliezer Stickney était, somme toute, facile à vivre.

Klagendorf et W.-W. White, ayant accepté de lui signer une reconnaissance de deux cents livres, pour prix de leur passage jusqu'à Brisbane, et ayant également accepté d'en signer une autre de cent livres, en échange de quelques vêtements et d'un peu de linge – le tout valant bien cinq ou six livres – furent aussitôt dans les meilleurs termes avec lui.

Ils partagèrent son premier déjeuner, qu'un gros Canaque, répondant au nom pompeux de Montgomery, leur servit.

— J'ai eu, dans le temps, expliqua Eliezer Stickney, un lieutenant qui s'appelait Montgomery. J'étais mousse alors. Ce Montgomery me caressait avec sa botte chaque fois qu'il le pouvait – et c'était souvent. Alors, pour me rappeler le *good old time*, j'ai appelé ce Canaque Montgomery et je le rosse de temps en temps. Il me semble que c'est sur l'autre Montgomery que je tape !

« Ho ! Montgomery ! Face de vent debout ! Arrive ici !

Le Canaque accourut.

— Tourne-toi, brute !

Montgomery fit demi-tour et reçut, sur le côté postérieur de son individu, un superbe coup de botte qu'il encaissa sans protester.

— Maintenant, file !

Le Canaque fila.

W.-W. White crut devoir sourire. Klagendorf resta impassible.

— Nous appareillerons cette nuit ! déclara Eliezer Stickney. J'attends mon second, celui qui vous a sauvés.

« Il est allé à terre, embaucher quelques naturels pour les plantations… Il nous ramènera sans doute une douzaine de Canaques !…

« La cale est pleine de coprah. Notre chargement sera complet : ils coucheront dans le poste d'équipage…

« Encore un peu de bière, Herr Klagendorf ?

— Merci ! fit l'Allemand.

Eliezer Stickney n'insista pas. Il but une large rasade et fourra dans sa bouche une chique qui était bien aussi grosse qu'un poing d'enfant.

Avec sa face ridée et rasée, son collier de barbe grise en fer à cheval, les anneaux d'or passés dans ses oreilles larges et plates, le capitaine de la *Corysandre* ressemblait parfaitement à ces marins « classiques », tels que nous les montrent les estampes de la seconde moitié du XIXe siècle.

Le capitaine Stickney avouait soixante ans. Il en avait bien vingt de plus…

Il n'était pas curieux. Le repas terminé, il descendit dans sa cabine et ne se montra plus.

Klagendorf et W.-W. White allèrent s'asseoir sur la tamisaille (plancher à claire-voie qui recouvre le mécanisme de la barre du gouvernail).

— Un homme original, ce capitaine Stickney ! observa le fabricant de savons.

Klagendorf lui lança un coup d'œil pénétrant :

— Si nous parlions un peu de la chose – du catalyseur ? dit-il. Vous avez sans doute des projets là-dessus ?

— Heu… Ça dépend !… Est-ce bien sûr, que cette matière phosphorescente possède les propriétés que lui attribue Honoré Sanard ? remarqua W.-W. White, d'un ton sceptique.

« Il se peut qu'il s'agisse tout simplement d'une roche volcanique contenant une forte proportion de phosphore !…

« Quant aux flammes que nous avons vues, elles sont peut-être produites par quelque gaz naturel qui s'échappe d'une fissure du cratère !…

« Ce gaz, d'ailleurs, peut parfaitement contenir de l'hydrogène et de l'oxygène. Rien ne s'y oppose !

— Somme toute, vous ne croyez pas à l'existence d'un corps catalysant l'eau, M. White ?

— Je vous avoue que non ! Notre chimiste, qui doit s'être occupé de la question, a pris ses désirs pour des réalités. Cela arrive souvent !

— Vous êtes un philosophe, M. White ! fit Klagendorf, sérieux.

— Non !… Mais je raisonne !

— Enfin, *vous vous désintéressez de l'affaire ?*

— Heu… *Je ne dis pas que je m'en désintéresse !* Qui sait ? On n'est jamais sûr de rien !…

« Et je vous avoue que, si le professeur Sanard ne s'était pas trompé, il y aurait de quoi monter une magnifique affaire ! Mais il faudrait d'immenses capitaux. Et qui croirait cette histoire invraisemblable ?

— Je suis bien de votre avis !… Je pense même qu'il vaudra mieux que nous ne soufflions jamais un mot de cet hypothétique catalyseur : l'on nous prendrait pour des hâbleurs et des fumistes ! assura l'Allemand.

— Je me suis fait la même réflexion que vous, *cher* monsieur Klagendorf !… Et puis, la vie est courte… Mieux vaut s'intéresser aux choses tangibles, faisables !…

« Mes fabriques de savon, vous pouvez me croire, m'occupent suffisamment !… Si vous saviez la difficulté que l'on éprouve maintenant à se procurer des matières premières ! Je viens de conclure quelques contrats avec des planteurs de l'archipel. Les affaires sont de plus en plus difficiles. Les planteurs ont tous des appareils de TSF. Ils connaissent, jour par jour, les prix pratiqués à Brisbane, à Sydney, à Frisco, pour l'huile de coprah… Je plains ceux qui nous succéderont !…

— Je vous comprends ! déclara Klagendorf qui tendit à l'Américain un étui de cigares acheté au prix fort au capitaine Stickney.

W.-W. White en prit un et l'alluma. Les deux hommes, sans plus parler, firent mine de contempler l'océan. Chacun

d'eux espérait que l'autre se désintéresserait du catalyseur, et chacun d'eux avait fait mine de s'en désintéresser.

Ils étaient ainsi depuis quelques minutes, plongés dans leurs pensées, lorsque, du côté de terre, plusieurs détonations retentirent.

Eliezer Stickney apparut aussitôt sur le pont, et, de ses jumelles, fouilla la côte.

Un effroyable blasphème lui échappa.

— Le rascal ! s'exclama-t-il. Le damné idiot ! Il s'est laissé surprendre !

Klagendorf et W.-W. White regardèrent dans la direction vers laquelle étaient braquées les jumelles du capitaine de la *Corysandre*.

Ils distinguèrent des flocons de fumée rousse, et, presque aussitôt, aperçurent, surgissant de derrière une petite pointe boisée, le canot automobile du schooner, celui qui les avait sauvés.

Il filait à toute vitesse, et, debout, à l'arrière, deux de ses occupants tiraillaient dans la direction du rivage.

L'embarcation franchit environ trois cents mètres, et, brusquement, infléchit sur sa gauche et se dirigea vers l'estuaire du fleuve par lequel Klagendorf et son compagnon avaient atteint l'océan.

— Ah çà ! Il est fou ! grommela Eliezer Stickney. Oh ! Mais…

Il se retourna vers ses deux « passagers » et grommela :

— Dites donc ? *Vos compagnons ne sont pas tous morts, comme vous me l'aviez raconté ?* En voilà deux autres, perchés sur un arbre, comme vous ! Est-ce qu'il y en a beaucoup ?

L'Allemand et le fabricant de savons eurent un haut-le-corps.

Ils pensèrent à Robert Lanni et à Honoré Sanard. Ce ne pouvait être qu'eux ! *Dans ce cas, cela faisait deux personnes de plus qui connaissaient le secret du catalyseur.*

— Voulez-vous me prêter vos jumelles, capitaine ? demanda Klagendorf.

Stickney les lui tendit sans mot dire. Il les porta à ses yeux, les régla – et aperçut la branche sur laquelle étaient perchés M. Sanard et Robert Lanni, qu'il reconnut parfaitement.

Les gens du canot les avaient vus. L'embarcation filait dans leur direction.

— Ce sont eux ! grommela l'Allemand à l'adresse de W.-W. White.

— Qui, *eux ?* questionna Eliezer Stickney, qui avait entendu.

— Des passagers de la *Sarcelle*, qui étaient prisonniers avec nous, et que nous, croyions morts ! fit l'Américain.

— Ils sont riches ? demanda Stickney.

— Il y a le mousse, et un Français… *un vieux fou qui a des visions !* déclara Klagendorf.

W.-W. White lui lança un coup d'œil complice et admiratif. Il avait compris son jeu : il fallait faire passer le savant pour fou, au cas où il parlerait du catalyseur.

— Ah oui ! appuya le fabricant de savons. Le vieux qui croit voir partout des phénomènes extraordinaires !… Un bien brave homme… et inoffensif !

« À bord de la *Sarcelle*, il nous divertissait bien !

Le canot, cependant, avait stoppé à quelques mètres de la branche.

Gobson, ayant su que le vieux savant était incapable de nager, se montra plus conciliant qu'avec Klagendorf et W.-W. White, et, habilement, accosta l'embarcation contre la souche.

Aidé du mousse, le chimiste prit place dans le canot, qui, aussitôt, revint vers le schooner.

— On le fait passer pour gâteux, hein ? chuchota W.-W. White, profitant de ce que le capitaine Stickney était allé s'accouder à la lisse, au-dessus de l'échelle.

— Oui. *Mais pas trop !* approuva Klagendorf. Le vieux Stickney est un fin renard : il s'apercevrait bien vite que Sanard n'est pas si idiot que nous voulons le faire croire.

« Laissons seulement entendre qu'il a une marotte et qu'il croit voir partout des produits extraordinaires…

— Compris ! fit l'Américain.

Tous deux rejoignirent Eliezer Stickney.

Le canot n'était plus qu'à quelques mètres de la *Corysandre*.

Il accosta sous l’échelle.

— Envoyez un palan ! cria l’athlétique Gobson. Le vieux ne peut monter !… *He is half croaked !* (Il est à moitié… mort !)

— Oui… Mais montez d’abord, Gobson ! ordonna Stickney. Que s’est-il passé ?

— Hé ! Les Canaques ont déjà été « visités » par d’autres que nous !… Ils ont envoyé quelques-uns des leurs pour marchander nos bibelots… tandis que d’autres s’approchaient, en se cachant entre les arbres, pour nous faire un mauvais parti !

« Heureusement que je me suis aperçu du coup et que je leur ai envoyé quelques balles !



Ils ont bondi vers Watson et Robic.

« Ils ont bondi vers Watson et Robic, qui n’ont eu que le temps de se mettre à l’eau et de se rembarquer…

— Et alors, les marchandises sont restées sur la plage ? grommela Stickney.

— Oui… Il n’y avait pas grand’chose…

— Pas grand’chose ! Je le retiendrai sur votre part de bénéfices, à toute l’équipe ! Vous êtes de damnés idiots !…

« … Faites-moi hisser ce vieux !… Et toi, le jeune, grimpe !

Robert Lanni parlait à peu près l’anglais. Il comprit les paroles du capitaine de la *Corysandre* – et comprit également qu’il devait obéir.

Il escalada agilement l’échelle de corde et sauta sur le pont :

— Eh bien, mousse… l’interpella Klagendorf en l’apercevant.

Robert Lanni eut un sursaut. Sans répondre, il regarda l’Allemand et l’Américain et eut une grimace de mépris si éloquente que les deux hommes froncèrent les sourcils.

— Qu’est-ce que… voulut dire W.-W. White.

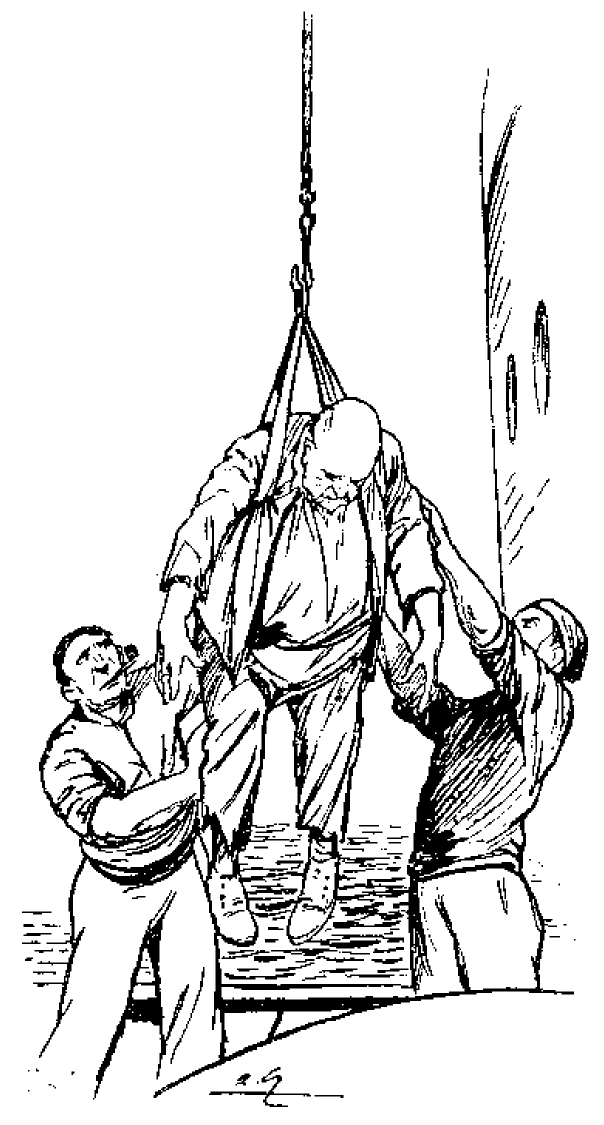
Le mousse, déjà, avait tourné le dos au fabricant de savon et à l’Allemand qui échangèrent un coup d’œil éloquent.

Sur l’ordre de Stickney, cependant, un palan, frappé à la corne de misaine, avait été descendu dans le canot.

Honoré Sanard, complètement épuisé, y fut accroché au moyen d’une élingue passée sous ses bras.

Quatre robustes matelots canaques saisirent le garant et hâlèrent. En quelques secondes, le chimiste, enlevé dans les

airs, fut à la hauteur du bastingage. On le déposa sur le pont où il s'affaissa.



LE CHIMISTE ENLEVÉ DANS LES AIRS.

Robert Lanni, qui s'était précipité vers lui, l'aida à se mettre debout.

— À hisser le canot, et au poste d'appareillage ! commanda Stickney. Veillez à la manœuvre, Gobson !

L'interpellé fit entendre un grognement affirmatif.

— Des idiots, ces Canaques, hé ? ricana le capitaine de la *Corysandre*, en se tournant vers Honoré Sanard. Laisser

échapper un morceau comme vous ! Deux cents livres de bonne viande… De la viande coriace, c'est vrai !…

« Allons !… On va vous faire boire un coup de whisky, le gros père !… Ça vous remettra !… Vous êtes bon pour cent livres ?

— Bon pour cent livres ? répéta le chimiste, ahuri.

— *Yes*. Cent livres sterling, prix du passage jusqu'à Brisbane ! Vous pouvez payer ?

— Cent livres ?… Eh bien, je les paierai ! fit simplement le savant, incapable de discuter, bien qu'il estimât la somme plutôt forte.

Satisfait, Stickney appela Montgomery qui alla chercher une bouteille de whisky de traite et deux verres. Un pour M. Sanard, l'autre pour le capitaine de la *Corysandre*.

Stickney les remplit :

— Le mousse aussi aurait besoin d'un cordial ! observa Honoré Sanard.

— Bah ! Il est jeune ! À son âge, on a surtout besoin de coups de botte où je sais ! ricana le capitaine du schooner.

« À votre santé, gros père !… Elle n'est pas fameuse, votre santé, à ce que je vois ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?…

— La même chose qu'à ces messieurs ! Nous avons été capturés par les Canaques, et, sans le mousse qui est là, nous périssions tous égorgés !…

« Mais je ne me plains pas de ce qui s'est passé ! *Nous avons découvert, chez les Canaques, le plus merveilleux des trésors !* Le…

— Voilà le vieux qui recommence à parler de son idée fixe ! intervint Klagendorf, qui s'était approché avec W.-W. White et avait tout entendu. Si vous l'écoutez, capitaine, il ne…

— Je ne vous demande rien, à vous ? fit sèchement Stickney, très intéressé. Allez donc voir si j'y suis sur le gaillard d'avant !

« Tiens, mousse ! bois !

Et le capitaine de la *Corysandre* tendit à Robert Lanni son propre verre qu'il avait vidé et rempli.

— Venez avec moi, gros père, continua-t-il à l'adresse d'Honoré Sanard. Dans ma cabine, nous serons mieux pour causer !

IX

BUSINESSES ARE BUSINESSES

Honoré Sanard était de caractère à la fois ferme et craintif. Il avait toujours détesté, il détestait le scandale, les discussions. Mais, une fois qu'il avait pris un parti, nul être au monde ne l'en eût fait démordre.

Il regarda tranquillement Eliezer Stickney, et murmura :

— Je ne vois pas très bien, capitaine, pourquoi vous vous dérangeriez pour moi !… Si vous avez des questions à me poser, je me ferai un plaisir d'y répondre ici même, d'autant plus que je vous avoue que je suis assez sujet au mal de mer et qu'en descendant à l'intérieur de votre navire, je craindrais d'être pris de nausées !

W.-W. White qui, au côté de Klagendorf, s'était éloigné de quelques pas, eut une grimace à l'adresse de Stickney qui signifiait clairement : « On vous a prévenu ! Vous voyez bien qu'il déraisonne ! »

Stickney ne tint aucun compte de ce muet conseil.

— Ma cabine est très bien aérée ! remarqua-t-il. Mais, puisque vous craignez de « donner à manger aux poissons », mon petit père, je ne veux pas vous contrarier !

« Vous disiez donc, que vous aviez découvert, chez les Canaques, le plus merveilleux des trésors ? Je parie qu'il s'agit de perles, hein ?

— Vous n'y êtes pas ! fit Honoré Sanard. Il s'agit d'un catalyseur idéal, qui doit révolutionner le…

— Quoi ? Un *cataplasme révolutionnaire ?* Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? interrompit Stickney, sourcils froncés.

« Vous savez, mon vieux bonhomme, il ne faudrait pas vouloir se payer la tête d'Eliezer Stickney, parce que ça n'irait plus !…

« Vous avez parlé d'un trésor merveilleux… maintenant, vous avez changé d'idée et vous faites l'idiot pour ne rien dire ! Mais ça ne prend pas et…

— M. Sanard est de bonne foi ! intervint Klagendorf, en s'avançant. Seulement, il a ses idées à lui… des idées particulières qui…

— Oh ! Assez, le mangeur de saucisses ! Allez-vous-en avec votre camarade à l'avant… sinon, je vous y fais accompagner par quatre Canaques ! Allez, hein ?

Klagendorf et W.-W. White, furieux autant que dépités, durent descendre de la dunette et s'en aller sur le gaillard.

— Voyons un peu ! fit Stickney, en revenant vers Honoré Sanard. On va essayer de s'expliquer ! Vous ne m'avez pas l'air d'un idiot !

— Vous êtes bien aimable, capitaine ! remercia le savant, sans s'émouvoir ni s'indigner.

— Je dis ce que je pense !… Je dis toujours ce que je pense !… Et toi, le mousse, file voir devant si j'y suis, si tu ne veux pas que je prenne la mesure de ton derrière avec la semelle de ma botte !

— Faudrait que vous soyez plus dégourdi que vous l'êtes pour ça, capitaine ! fit Robert Lanni qui, prudemment, se mit aussitôt hors de la portée d'Eliezer Stickney.

— Insolent ! Racaille ! Je te trouverai la marche, grommela le capitaine de la *Corysandre* en brandissant son poing osseux dans la direction du mousse.

Mais celui-ci, déjà, était descendu sur le pont.

Stickney revint vers Honoré Sanard, qui n'avait pas bougé.

— Alors, dit-il, expliquez-moi votre histoire de révolution et de cataplasme !

— Je me suis mal exprimé, sans doute ! admit le savant, avec calme. Il ne s'agit pas de cataplasme, capitaine, mais de catalyse.

— Catalyse ? *What's that ?*

— La catalyse est l'ensemble des réactions produites par les agents catalyseurs !

— Les agents catalyseurs ? répéta Stickney, de plus en plus ahuri.

— Oui. Les agents catalyseurs. Dans la nature, chaque corps est soumis à un certain nombre de réactions, produites par les agents physiques ou chimiques… La chaleur, la pression, la lumière modifient la composition des corps…

« Le sodium, par exemple, jeté dans de l'eau, attaque immédiatement ce liquide ; le zinc commercial attaque l'acide sulfurique dilué dès la température ordinaire…

« Des réactions qui, dans certaines circonstances, semblent ne pas se produire (probablement parce qu'elles se produisent à des vitesses extrêmement lentes), ou bien qui ne se produisent que très lentement, peuvent, soit être mises en marche, soit être accélérées lorsqu'on fait intervenir certains corps qui, la réaction terminée, se retrouvent intacts. *Ces corps sont les agents catalyseurs !*… Vous me comprenez ?

— Oui… assura Stickney, qui n'avait rien compris du tout, mais qui voulait en arriver au plus vite à la fin des explications du savant.

— Très bien !… Donc, vous savez que l'eau…

— Je n'en bois jamais, je dois vous le dire ! observa le capitaine de la *Corysandre*.

— Cela ne fait rien ! Donc, l'eau est composée d'un mélange de deux gaz : l'hydrogène et l'oxygène, autrement dit une partie d'hydrogène et deux d'oxygène.

« Ces deux gaz sont très coûteux à produire, et leurs applications sont pour ainsi dire infinies… L'oxygène, notamment, dégage, en brûlant, une chaleur intense, et peut être employé à faire fonctionner des moteurs… Vous me suivez ?

— Parfaitement !… Du gaz, hein ?… Pour éclairer les maisons ?

— Si vous voulez ! J'ai terminé, capitaine !

— Vous avez terminé ? s'exclama Stickney, ahuri.

— Pas encore ! Je veux dire que je vais terminer !…

« Je vous disais donc que l'oxygène et l'hydrogène sont des gaz très utiles, mais coûteux à produire… Décomposer l'eau est une opération dispendieuse à l'heure actuelle…

« Eh bien, nous avons découvert un corps, une substance, qui, mis en présence de l'eau, *la décompose instantanément en ses deux éléments, hydrogène et oxygène !*

« Ce corps, que j'ai nommé le *grand catalyseur*, constitue un gisement très important au fond d'un volcan éteint, près d'un village canaque où nous étions prisonniers !

— Vous croyez que ça vaut cher, ce *catalyseur ?* interrompit Stickney, qui paraissait assez déçu.

— Un prix inestimable ! Plus cher que l'or ! Songez que les réactions où l'eau est décomposée ne libèrent jamais qu'une partie des gaz dont elle est faite… tandis qu'avec l'aide de *mon* catalyseur, tout me fait croire que les deux gaz sont entièrement libérés ! Ce qui permettrait d'actionner des machines, de produire de l'hydrogène pour un prix nul, de…

— Combien croyez-vous que ça se vendrait la livre ? interrompit Stickney.

— Eh ! cela dépend de la quantité nécessaire à produire les phénomènes que je vous ai indiqués pour une quantité donnée. *Comme les corps catalyseurs se retrouvent intacts après avoir agi*, tout me fait croire que le *grand catalyseur* se vendrait… plus cher que l'or ! Beaucoup plus cher ! Un prix extraordinaire !

— Vous en êtes sûr ?… Vous êtes sérieux, insista le capitaine Stickney qui, maintenant, avait oublié d'être familier avec le savant.

— Absolument certain, capitaine !

« J'ai, comme mes compagnons, assisté au phénomène, dont j'ai noté toutes les phases. Il ne saurait y avoir aucune espèce de doute : le catalyseur de l'eau, que l'on cherche depuis si longtemps, est trouvé !…

« Je vais d'ailleurs, faire, à ce sujet, une communication à l'Académie des sciences, aussitôt mon retour à Paris !

— Oui… Mais si, avant… nous allions chercher un peu de ce *catalyseur ?* Hein ? Il y aurait de l'argent à gagner ! remarqua le capitaine de la *Corysandre*. En recrutant quelques gaillards solidement armés, on pourrait, tout de suite…

— Ça me paraît risqué ! observa Honoré Sanard. Il faudrait une forte expédition ! Les Canaques sont nombreux, et, pour arriver à la montagne où est le *grand catalyseur*, il y aura pas mal de difficultés…

— Avec de la poigne, on arrive à tout ! assura Eliezer Stickney en lançant un regard dédaigneux au savant.

« … Je vais réfléchir à tout ça ! conclut-il.

« Naturellement, vos deux amis… amis, c'est une façon de parler, hé ?… savent tout sur votre *catalyseur ?*… C'est pour cela qu'ils ont voulu me faire croire que vous étiez idiot !… Ha, ha !

« Mais, moi, je ne le suis pas ! On va voir ça !…

« Mais vous n'avez pas déjeuné… Ho ! Montgomery ! Apporte quelque chose pour le vieux gentleman !…

— Le mousse non plus, n'a rien mangé… observa Honoré Sanard.

— Votre petit rascal ! Il est dans la cuisine en ce moment, en train de se remplir la soute à pain ! Je l'ai vu rentrer, le damné gueux ! Il ne se laissera pas mourir de faim, celui-là ! Un vrai limier d'escadre !…



— VOTRE PETIT RASCAL ! IL NE SE LAISSERA PAS MOURIR DE FAIM.

Montgomery, qui était, lui aussi, dans la cuisine, apparut. En quelques instants, il eut dressé une petite table sur la dunette.

M. Sanard, s'il était épuisé, était aussi affamé. Il fit honneur au repas qui lui fut servi et qui, d'ailleurs, était appétissant : conserves de saumon, bœuf salé au raifort et petits pois en conserves.

Stickney, qui s'était installé en face de lui afin d'avoir de plus amples détails sur le *catalyseur*, l'invita à le suivre dès qu'il eut fini et le fit descendre dans une cabine, où Montgomery lui apporta des vêtements et du linge…

Honoré Sanard n'en pouvait plus. S'étant débarrassé des hardes qu'il portait sur lui, s'étant rasé et ayant fait une ra-

pide toilette, il s'étendit sur la couchette mise à sa disposition et s'endormit pesamment.

Eliezer Stickney, étant remonté sur le pont, avait rejoint Leonardt Klagendorf et W.-W. White à l'avant du petit navire.

Les deux compères étaient dépités et inquiets. L'apparition du capitaine de la *Corysandre*, la bouche détendue par un ricanement cynique et moqueur, augmenta encore leur gêne.

— On a voulu refaire le petit père Eliezer, hé ? dit-il de sa voix sifflante. Nés trop tard, les amis !… J'en revenais lorsque vous y alliez !…

« Le *catalyseur*, hein ? L'eau qui servira à gonfler les ballons et à faire marcher les machines… Ah, ah ! Il m'a tout raconté, le vieux !

« Vous m'avez dit qu'il était idiot, et vous avez pensé que j'en étais un autre – d'idiot !…

« … *Well !* Écoutez-moi hein ! Ce *catalyseur*, hein, il est à tout le monde, en ce moment !… *Il sera à celui qui ira le chercher le premier !…*

« Alors, nous, nous pouvons être les premiers ! La *Corysandre* est un bon navire. Je le mets à votre disposition !…

« Vous, le marchand de savon, vous avez des dollars !… Avec ces dollars, nous recrutons du personnel… des gaillards qui n'aient pas peur de se faire crever la panse… des gens maigres, enfin !…

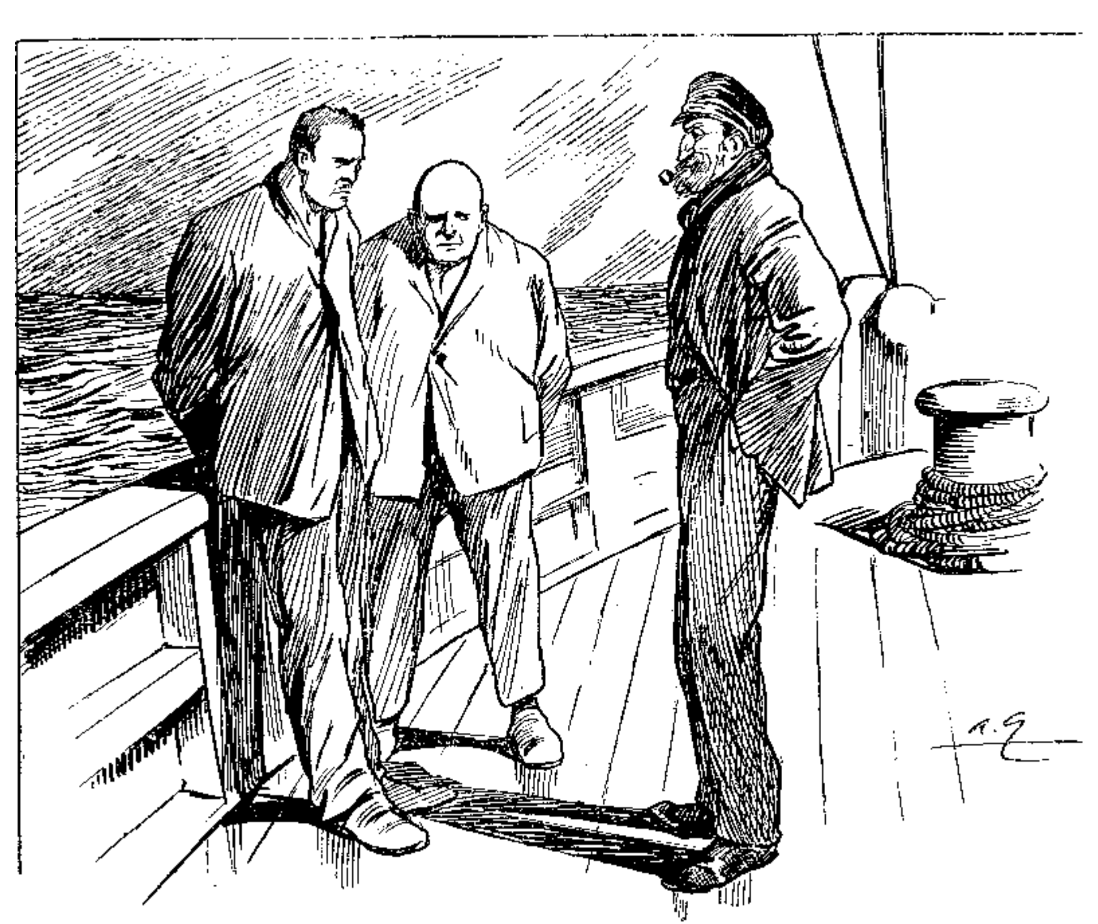
« Au Domaine, à Sydney, ils ne manquent pas ! !

« On leur dira que c’est pour chercher des plantes… des papillons !… Il y a des imbéciles qui risquent leur carcasse pour ça… des naturalistes… des géologues… Alors, on nous croira !… Bon.

« Bien armés, avec des grenades et des mitrailleuses, nous irons chercher du *catalyseur*… Nous en chargerons la *Corysandre*, et nous le vendrons !…

« Parts égales. Nous sommes entre gentlemen, n’est-ce pas ! Vous, Herr Klagendorf, vous vous chargerez de la partie militaire de l’affaire… Et nous serons millionnaires !…

« Naturellement, un bon contrat, pour commencer ! Après, je débarque ma pacotille à Brisbane, et nous mettons le cap sur Sydney !



AUTOUR DES TROIS HOMMES, LE GAILLARD D’AVANT DU « CORYSANDRE » ÉTAIT DÉSERT

Eliezer Stickney avait débité d'une traite ce petit boniment, tout en ne quittant pas des yeux W.-W. White et Leonardt Klagendorf.

Autour des trois hommes, le gaillard d'avant de la *Corysandre* était désert. Les matelots canaques, allongés sur le pont, à l'abri de la vieille tente, ou bien endormis dans leur poste, ne pouvaient rien entendre. Les blancs étaient dans leurs cabines, à faire la sieste.

W.-W. White et Klagendorf ne s'attendaient pas à une pareille proposition. Mais tous deux avaient des âmes d'hommes d'affaires. Ils envisagèrent instantanément le côté pratique de la situation.

Ils échangèrent un long et éloquent regard. Et W.-W. White laissa tomber ces mots :

— *Vous avez soumis cette proposition à M. Sanard ?* (Car l'Américain, à présent, tout aussi bien que Klagendorf, jugeait inutile de continuer sa comédie ou de nier. Puisque Stickney était au courant de tout, le plus simple était d'en tenir compte et d'agir au mieux !)

— *Pas encore !* déclara diplomatiquement le capitaine de la *Corysandre*.

« Vous me paraissez, gentlemen, plus hommes de réalisation que le vieux !… Et puis, il faut de l'argent !…

« Naturellement, nous pourrons… *s'il le faut*… lui donner… une part… raisonnable…

Tout en parlant, Stickney continuait à fixer ses éventuels associés. Ceux-ci ne bronchèrent pas.

— Il y aurait pas mal de frais à faire !… murmura W.-W. White. Et, avant qu'ils soient récupérés…

— *Surtout que nous serons quatre à partager !* acheva Klagendorf.

— Il est certain que, si nous étions trois, les parts seraient plus fortes ! admit Eliezer Stickney. *Moi, je ne demanderais pas mieux !*

Nouveau silence. Les trois hommes se comprenaient. Mais, prudents, ils n'osaient prononcer la parole décisive.

— Il y aura beaucoup de frais… répéta W.-W. White.

— Moi, je prête mon navire, qui est tout prêt… ce qui évite une perte de temps ; et, pour *notre* affaire, le temps a une énorme importance ! observa Stickney.

— Avec des avions bien armés, on pourrait aller encore plus vite ! laissa tomber Klagendorf. Et, dans ce cas, tout serait terminé avant que le vieux puisse divulguer le secret !

« … En somme, capitaine Stickney, nous vous apportons la découverte !… Nous connaissons seuls le gisement exact du catalyseur !… Nous n'avons en rien besoin de vous !… Et nous pouvons facilement, grâce à *notre* argent…

— Vous voulez dire *grâce à celui de mister White !* observa Stickney.

— C'est la même chose !… Nous sommes d'accord, mister White et moi !…

« Donc, il serait tout naturel que… puisque vous désirez participer à l'affaire… à une affaire dont vous n'avez connu

le secret que par indiscrétion ! – il serait naturel, juste, équitable et raisonnable que nous n'y perdions rien !…

— Que vous n'y perdiez rien ? insista le capitaine de la *Corysandre*, qui avait compris, pourtant.

— Oui. Avant votre… intervention, *nous étions trois* dans l'affaire !… Eh bien, pour que les choses soient ce qu'elles doivent être, *nous devons continuer à n'être que trois !* précisa Leonardt Klagendorf.

— Voilà ! ajouta W.-W. White, avec simplicité.

« … Et nous pourrions ensuite signer le contrat dont vous nous avez parlé ! acheva-t-il négligemment.

X

EN MER

Honoré Sanard, après avoir dormi une quinzaine d'heures, c'est-à-dire jusqu'au lendemain, s'était réveillé un peu après sept heures du matin et était monté sur le pont.

Klagendorf et W.-W. White, qui avaient conféré très tard dans la soirée avec le capitaine de la *Corysandre*, n'y étaient point. Mais Stickney, qui ne dormait jamais, y causait avec son second, l'athlétique Gobson. Tous deux, appuyés au couronnement du navire, semblaient préoccupés. À la vue du chimiste, ils se séparèrent : Gobson se borna à toucher sa casquette de la main droite, cependant que Stickney, les lèvres fendues par une grimace qui voulait être un sourire, s'avançait vers Honoré Sanard.

— *By devil !* dit-il plaisamment, savez-vous, mister Sanard, que je commençais à me demander si vous vous réveilleriez jamais ?… Ah, ah !

« Vous avez bien dormi ? Pas de mal de mer ? Non !… Les vieux n'ont presque jamais le mal de mer !… Nous allons déjeuner, hein ? J'ai une faim de requin !

— Moi, pas trop ! Et je vous remercie, capitaine, de votre aimable hospitalité, si je peux dire ! J'ai excellemment dormi… comme il y a longtemps, en effet, que cela ne m'était arrivé !… Et le mousse ?

— Le petit rascal ? Regardez-le, à l'avant ! Je l'ai mis avec les Canaques !… Il lave le pont ! Il paiera son passage en travaillant !

— Je pense que c'est inutile, capitaine : je paierai pour lui ! Laissez-le se reposer ! fit le vieux savant.

Le visage d'Eliezer Stickney prit une expression cynique et railleuse :

— Si vous voulez dépenser de l'argent pour rien, à votre aise, mister Sanard !… Moi, ce que j'en faisais, c'était pour vous, et, aussi bien, l'oisiveté est mauvaise conseillère, et cette petite racaille me paraît avoir besoin d'être dressée !

— Robert Lanni, capitaine, est un honnête et brave garçon. Nous lui devons tous la vie, ces messieurs comme moi ! Ainsi donc, je vous réglerai son passage, et je désire qu'il soit, en conséquence, traité comme moi-même !

— Chacun ses idées, mister Sanard !… Ho ! mousse ! Arrive ici !… Laisse ton balai ! Te voilà passager ! cria Stickney.

Robert Lanni, qui, debout entre deux Canaques, frottait vigoureusement avec un balai le pont de la goélette que le bestial Watson arrosait à mesure à coups de seaux d'eau tirée à la mer, laissa aussitôt ses compagnons et se dirigea vers la dunette. Watson, au passage, lui lança un regard peu amical.

— Bonjour, m'sieur Sanard ! dit-il en retirant le bonnet de toile à voile qui lui avait été fourni. Salut, capitaine !…

— C'est bon ! Remercie mister Sanard qui veut faire de toi un passager ! grommela Stickney. Et tâche de te tenir !



Robert Lanni, qui, debout entre deux Canaques, frottait vigoureusement le pont.

— Puisque je suis passager, alors, faut pas me parler comme ça ! D'abord, j'ai besoin de personne pour savoir comment que je dois me tenir, capitaine ! protesta le mousse.

— Allons, allons ! intervint Honoré Sanard. J'ai dit au capitaine Stickney que nous te devions la vie et qu'il ne devait faire aucune différence entre toi et nous… Tu vas manger avec nous dorénavant, n'est-ce pas, capitaine ?

— Et pourquoi pas dans mon assiette ? éclata Eliezer Stickney qui se contenait à grand peine – et pensait que la présence du mousse, à l'arrière, pouvait être embarrassante pour l'exécution de certains projets qui lui tenaient à cœur.

« … Ce boy est passager, ajouta-t-il, plus doucement ; il mangera comme un passager et ne fera rien.

« Pour le reste, défense de monter sur la dunette et de se faire entendre !… Si vous voulez le voir, monsieur Sanard, vous n'aurez qu'à descendre sur le pont. Chacun à sa place et la barque est droite !

« Tu entends, mousse ? Le cuisinier te servira ! Maintenant, file d'ici !

— Dans ce cas, je descendrai aussi sur le pont ! protesta aussitôt M. Sanard, outré. J'ai l'honneur de vous saluer, capitaine !… Viens, petit !

Les yeux gris d'Eliezer Stickney étincelèrent. Un tremblement nerveux agita sa mâchoire. Mais il pensa au *catalyseur*.

Il parvint à se contenir :

— Mister Sanard ! s'écria-t-il d'une voix que la colère rendait plus rauque que d'habitude. Une seconde !… Vous n'avez sans doute jamais navigué ?… Vous devriez savoir qu'un capitaine de navire ne reçoit à sa table que des passagers qu'il veut honorer !…

« Je ne doute pas des qualités de ce boy. Mais je suis persuadé qu'il comprend lui-même qu'il ne serait pas à sa place ici ! Il me paraît intelligent. Sans doute sera-t-il officier un jour… Pour l'instant, c'est un mousse qui, à cause de votre bonté et générosité, navigue comme passager.

« Je ne peux, sans me rendre ridicule, l'admettre en ma société… Il sera aussi bien traité que vous, je vous en donne l'assurance ! Et je ne veux pas vous rappeler que je suis capitaine de ce navire, maître après Dieu à bord, et que, s'il me plaisait, je continuerais à faire travailler ce boy avec les Canaques !… Si je n'en fais rien, c'est par pure déférence pour

vous, mister Sanard ; je veux croire que vous saurez le reconnaître !

Ce petit discours, qui ne manquait pas d'habileté, avait un peu calmé le savant. Les raisons d'Eliezer Stickney, somme toute, n'étaient pas sans valeur.

Et, surtout, la menace explicite du capitaine de la *Corysandre* valait qu'on s'y arrêtât.

Robert Lanni, d'ailleurs, avait encore mieux compris la situation :

— Le capitaine Stickney a raison, m'sieur Sanard, dit-il. Les torchons avec les torchons et les serviettes avec les serviettes !… et puis, je serai aussi bien sur le pont qu'ici !

« … Quand vous aurez le temps, vous viendrez… je vous ferai visiter le bateau !… À tout à l'heure, m'sieur Sanard, et merci encore !… C'est la première fois que je navigue comme passager !

— Tu es un brave garçon… Une fois à Brisbane, nous verrons à te dédommager ! fit le savant, ému et un peu honteux de ne pouvoir mieux protéger son sauveur.

« Va donc, et, si tu as besoin de n'importe quoi, n'hésite pas à le demander !

— Entendu, m'sieur Sanard ; mais je suis sûr que j'aurai besoin de rien… Je suis déjà très bien avec le coq !

Et le mousse, sur ces mots, redescendit sur le pont.

Eliezer Stickney eut un sourire d'hyène pour prier Honoré Sanard d'aller s'asseoir avec lui devant la table que le nègre Montgomery venait de dresser. Le savant l'y suivit et

trempa quelques biscuits secs dans un mélange de café et de lait condensé.



LE SAVANT L'Y SUIVIT ET TREMPA QUELQUES BISCUITS SECS DANS UN MÉLANGE DE CAFÉ ET DE LAIT CONDENSÉ.

— Vous avez réfléchi à ce que nous avons dit du *catalyseur ?* lui demanda Stickney.

— Je vous avoue que non ! fit le savant, avec simplicité.

« D'ailleurs, nous avons le temps pour cela !… Mais une chose, avant tout, me paraît à considérer : l'archipel des Nouvelles-Hébrides est sous la souveraineté de la France et de l'Angleterre… dont les gouvernements, lorsqu'ils connaîtront l'existence du *grand catalyseur*, voudront sans doute prendre les mesures qui s'imposent !

— Quoi ? Quelles mesures qui s'imposent ! s'écria Stickney, devenu écarlate. Ce gisement, il appartient à ceux qui l'ont découvert, d'abord ! Et puis, avant que les damnés gou-

vernements aient mis la patte dessus, nous pouvons en avoir pris honnêtement notre part !

— C'est une considération à envisager, certes, capitaine !… Mais, pour ma part, mon devoir est de signaler le plus rapidement possible au gouvernement français l'existence du *grand catalyseur !* On avisera ensuite à ce qu'il faudra faire !

« À Brisbane, je verrai le consul de France !

Stickney, déjà, s'était calmé. Il murmura :

— Je comprends vos scrupules, mister Sanard !… Des scrupules honorables !… Ne parlons donc plus de cette affaire ! Après tout, moi j'ai assez de mon commerce sans me mettre encore sur les bras toute une histoire de *catalyseur* à laquelle je ne comprends rien !

Et Eliezer Stickney changea sa chique de côté avec un hochement de tête sceptique.

Peu après, il se leva et alla rejoindre Klagendorf et W.-W. White, qui venaient de monter sur le pont. Les trois hommes échangèrent des poignées de mains énergiques, des poignées de mains d'associés :

— Ce vieil idiot, grommela Stickney, après s'être assuré du regard que M. Sanard, accoudé à la lisse, ne pouvait l'entendre, cette vieille croûte parle maintenant d'avertir le gouvernement français de la découverte du *catalyseur !*

— Comme si cette découverte lui appartenait exclusivement ! observa Klagendorf.

— Avec son air bête, il est plus fin que nous le croyons ! fit W.-W. White.

— Fin ou pas fin, il ne nous nuira pas ! déclara énergiquement le capitaine de la *Corysandre*. *Je me charge de lui !*

— Nous comptons sur vous, capitaine ! fit W.-W. White, d'un air entendu.

— Et le plus tôt sera le mieux ! ajouta sobrement Klagendorf.

Sur quoi, les trois hommes parlèrent d'autre chose et rejoignirent Honoré Sanard qui arrivait à leur rencontre.

Le temps restait beau. La *Corysandre*, bien que sa carène, qui n'avait pas été nettoyée ni peinte depuis plusieurs années, fût incrustée de coquillages et de longues algues, filait allègrement ses neuf à dix nœuds.

Une semaine passa. Klagendorf et W.-W. White, à qui Honoré Sanard, ingénument, avait parlé de son intention d'informer le gouvernement français, par l'entremise du consul de France à Brisbane, de la découverte du *grand catalyseur*, n'avaient fait que des objections de détail, pour ne pas exciter ses soupçons. Klagendorf avait simplement remarqué que le fameux catalyseur n'existait peut-être pas, et que le phénomène observé dans le cratère provenait sans doute de quelque roche phosphorescente non loin de laquelle jaillissaient des gaz volcaniques à base d'oxygène et d'hydrogène.

W.-W. White avait laissé entendre – poliment – qu'il était de l'avis de Leonardt Klagendorf, toutes réflexions faites… Et l'on n'avait plus parlé *grand catalyseur*.

Ned Gobson, le premier officier de la goélette, et le gigantesque Tom Watson, maître d'équipage, manifestaient aux « rescapés » un respect imposé par Stickney. La traversée semblait devoir s'effectuer sans incidents.

Robert Lanni mangeait avec le cuisinier, un Chinois maigre et taciturne répondant au nom de Kô, et le maître d'hôtel nègre Montgomery.

Il n'en était pas plus malheureux pour cela ! Le premier café passé, les meilleurs morceaux de viande n'étaient pas pour la table de Stickney !… Tout d'abord, Kô se servait, puis il servait Montgomery et Robert. Et encore, il arrivait souvent que le mousse, profitant d'une absence du Céleste ou d'un moment d'inattention de sa part, intervertît cet ordre et goûtât le premier aux plus succulentes victuailles.

Comme il était serviable et débrouillard, et, avec cela, toujours de bonne humeur, Kô et Montgomery l'avaient aussitôt pris en amitié et recherchaient sa compagnie.

Robert Lanni, lorsqu'il n'était pas dans la cuisine, se promenait sur le pont ou s'étendait dans un hamac que lui avait prêté Kô. Il l'avait accroché sous les haubans de misaine, à deux mètres du pont, un peu au-dessus du bastingage. De là, il voyait, sans se déranger, tout ce qui se passait sur le navire.

Entre quatre et cinq, chaque soir, Honoré Sanard venait causer quelques moments avec lui. Il lui demandait quels étaient ses projets, le faisait parler sur son existence antérieure, sur sa famille, sur Nice, où il n'était jamais allé.

Le savant avait expliqué au mousse ses projets sur le grand catalyseur, et, naturellement, il lui avait fait part du « désistement » de Klagendorf et de W.-W. White :

— Je ne les crois pas désintéressés, vois-tu, mais ils ont renoncé à s'occuper de cette affaire parce qu'ils me prennent pour une vieille bête… Ils se figurent que je me suis trompé… que le grand catalyseur n'existe pas ! Ils verront !

— Vous êtes sûr, m'sieur Sanard, qu'ils ne vous font pas marcher ? avait objecté le mousse. Peut-être qu'ils vous disent ça pour vous endormir, et pour pouvoir manigancer une affaire en douce !… Un Allemand et un Américain ?… Vous savez…

« D'abord, après le tour qu'ils nous ont joué… j'ai de la méfiance !

— Je crois que tu as tort ! avait murmuré le vieux savant, en riant. Va ! Je m'y connais en hommes ! (Honoré Sanard se trompait !) Ceux-là sont des gens d'affaires, incapables de rien comprendre à la science, et qui me prennent vraiment pour un vieux fou !…

« Tout d'abord, ils ont cru ce que je disais… et puis, ils ont réfléchi plus froidement… Maintenant, ils sont sûrs que je me suis trompé… que j'ai été victime d'une illusion ! Et j'aime mieux ça !…

Le mousse qui, maintenant, s'était entièrement remis de ses épreuves, se laissait vivre en sybarite. Le capitaine Stickney ne lui adressait presque jamais la parole. Ned Gobson pas du tout. Ce qui lui était bien indifférent !

Parfois, Tom Watson, le maître d'équipage, en entrant dans la cuisine pour avaler en hâte une « moque »[1] de café ou un verre de rhum, jetait à Robert Lanni, s'il le trouvait là, un regard peu amical. Mais c'était tout.

---

[1] Timbale faite d'une vieille boîte à conserves.

Les deux autres blancs de l'équipage, Joseph Robic, un français de cinquante à soixante ans, et le mulâtre borgne Luiz da Silva, qui remplissait les doubles fonctions de mécanicien du canot automobile et de charpentier, se montraient très aimables envers lui.

Joseph Robic, surtout, était plein d'attentions pour Robert Lanni. Lorsqu'il n'était pas de quart, il venait se planter auprès du hamac du mousse, et lui posait d'innombrables questions sur la France, qu'il avait quittée depuis bientôt vingt ans, sur Nice, sur Marseille, sur la Côte d'Azur.

Bien que Joseph Robic parlât une langue châtiée, qu'il racontât d'amusantes histoires, Robert Lanni, sans savoir pourquoi, ressentait une instinctive répugnance envers le gros homme qu'il estimait, trop poli pour être honnête…

Il ne se sentait pas à l'aise sur la *Corysandre*, et, bien qu'il n'eût rien à faire, qu'il fût bien nourri, il languissait d'arriver à Brisbane pour débarquer.

Il était pourtant loin de se douter de ce qui se préparait !

XI

L'ANNIVERSAIRE D'ELIEZER STICKNEY

Chaque soir, après son dîner en compagnie du capitaine Stickney, de Leonardt Klagendorf et de W.-W. White, Honoré Sanard, avant de descendre dans sa cabine, allait s'accouder au couronnement… Pendant une heure, pendant deux parfois, il restait ainsi, immobile, à contempler l'infini de la mer et du ciel, le sillage phosphorescent laissé par le petit navire, les ébats des bonites et des poissons-volants.

Stickney et ses deux « associés », qui n'étaient pas de caractère contemplatif, entamaient alors une interminable partie de bridge ou de poker.

Deux fois seulement, le savant était resté avec eux. Il s'était prodigieusement ennuyé.

W.-W. White ne savait parler que de ses spéculations. Klagendorf, lui, écoutait, se bornant à lancer, de temps à autre, une observation cynique ou sarcastique. Quant à Eliezer Stickney, il buvait, chiquait, crachait et racontait des histoires triviales.

Le huitième soir qui suivit l'arrivée à bord des « rescapés », le dîner dura plus que de coutume.

Eliezer Stickney, dont c'était l'anniversaire (il n'avait pas dit lequel !), avait voulu commémorer dignement sa naissance. En plus d'un poulet emprunté à la basse-cour du bord, qui en contenait trois enfermés dans une cage de bois, d'un

plat de petits pois au lard et d'une soupe à la queue de bœuf, Kô avait confectionné un énorme et succulent pudding.

Stickney, qui s'y connaissait, avait arrosé cette friandise avec une bouteille de rhum spécialement choisie. Le punch avait flambé. Autour des flammes bleues, la conversation s'était animée. Klagendorf et W.-W. White avaient rivalisé d'amabilité. Stickney avait raconté des histoires à faire rougir un orang-outang… Le punch aidant, elles avaient été trouvées drôles. Le premier officier Gobson, qui, pour la circonstance, avait été invité à la table de son capitaine, en avait ri à se faire éclater le ventre…

Stickney n'avait pas oublié l'équipage. Il avait fait distribuer aux Canaques ; en plus de leur menu habituel, un quart de tafia par homme, un cigare et un morceau de fromage.

Les blancs, eux aussi, avaient eu leur ordinaire amélioré. Aussi la joie régnait-elle à bord du petit navire.

À onze heures du soir, personne n'était encore couché.

À l'avant, les Canaques dansaient au son d'un gros harmonica manœuvré par Tom Watson, lequel en tirait de véritables mugissements. Joseph Robic se faisait remarquer par sa gaieté. Il avait aligné devant lui plusieurs bouteilles inégalement remplies d'eau. Il les frappait avec un petit cabillot de buis et en tirait tout un accompagnement qui remplissait de joie les Canaques.

Luiz da Silva, taciturne, regardait de son œil unique et se bornait à donner de fréquentes accolades à la bouteille de tafia posée à ses côtés.

Robert Lanni s'était contenté de se réserver d'avance un vaste morceau du pudding préparé pour Stickney et ses

hôtes. Le gâteau mangé, il était allé s'étendre dans son hamac et attendait que les Canaques se fussent calmés pour dormir.

Honoré Sanard, bien qu'il fît tous ses efforts pour paraître s'amuser, s'ennuyait ferme. La grossièreté de ses compagnons de table l'écœurait, et il devait faire appel à sa politesse pour ne pas le leur montrer.

Finalement, il avait écarté un peu sa chaise, et, ayant renversé sa tête en arrière, contre le dossier, avait baissé les yeux et s'était laissé aller à un demi-sommeil.

La voix de Stickney le rappela à la réalité :

— Vous êtes fatigué, mister Sanard ?… Peut-être que si vous alliez prendre l'air, à votre place habituelle, ça vous ferait du bien ?… Après, nous ferons un autre punch !

— Oui… vous avez raison ! répondit le savant, en saisissant, si l'on peut dire, la perche qui lui était tendue. Je vais aller un peu respirer… Après, si je vais mieux, je reviendrai… sinon, je descendrai me coucher !

— Oh ! mister Sanard ! Vous ne me ferez pas cette injure ! Mon anniversaire… Je ne sais plus bien lequel… mais ça ne fait rien !… Ça n'arrive qu'une fois par an !… Vous reviendrez, n'est-ce pas ? insista le capitaine de la *Corysandre*.

— Je ferai mon possible… je vous le promets ! fit le chimiste qui, s'étant levé, se dirigea vers l'extrême arrière du navire et s'accouda à la lisse.

Une légère houle agitait l'océan, et la brise était irrégulière.

Une risée ayant fait embarder et tanguer le navire, Honoré Sanard, pour garder son équilibre, se pencha légèrement en avant : un craquement s'entendit : la lisse et le montant de bois qui la soutenait à cet endroit venaient de se rompre !

Le vieux savant poussa un cri et s'abattit dans le vide, la tête la première.

Personne ne bougea – sauf Robert Lanni !

Le mousse, à qui rien de ce qui se passait sur la dunette n'échappait, avait vu Honoré Sanard se lever et se diriger vers le couronnement. (La clarté des deux verrines suspendues au support de la tente, éclairait nettement tout l'arrière du navire.). Et Robert Lanni avait vu également le savant disparaître…

Sautant de son hamac, il bondit vers l'échelle de la dunette, l'escalada et arriva devant les soupeurs :

— M'sieur Sanard est tombé à la mer ! cria-t-il. Là-bas !

Les quatre hommes, ensemble, se dressèrent :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit ? demandèrent Klagendorf et W.-W. White en lançant au mousse un coup d'œil d'assassins.

— Veux-tu redescendre sur le pont, racaille, ou je te casse ta sale tête de fouine ! gronda Stickney, prêt à frapper.

Robert Lanni avait déjà reconnu la cause de l'accident : il bondit vers la brèche, empoigna une bouée de liège accrochée à la rambarde un peu plus loin, la jeta à la mer, et, s'étant retourné vers les dîneurs, répéta :

— C'est par là que mister Sanard est tombé !...

— M. Sanard... à la mer ? fit Stickney avec le plus grand étonnement. Tu es fou ! Il est descendu dans sa cabine à l'instant !

— Non ! Il est tombé à la mer ! Je l'ai vu tomber ! Par là... où la lisse est cassée !

Et Robert Lanni, de toutes ses forces, hurla :

— Un homme à la mer ! Un homme à la mer !...



IL SAUTA PAR-DESSUS LE BASTINGAGE ET PIQUA UNE TÊTE DANS L'EAU NOIRE.

Puis, ayant vu les matelots canaques accourir vers l'arrière, il sauta par-dessus le bastingage et piqua une tête, dans l'eau noire.

Quand il revint à la surface, la *Corysandre* était déjà loin. Il lui tourna le dos, et, se guidant sur le sillage laissé par le schooner, nagea à la recherche du vieux savant.

D'après le temps écoulé depuis qu'il était tombé, M. Sanard devait être déjà à plus de cinq cents mètres en arrière. Et il ne savait pas nager ! Mais peut-être avait-il vu et pris la bouée que lui avait lancée le mousse ?

Cette bouée, Robert Lanni la chercha.

Autour de lui, c'étaient les ténèbres complètes. C'était à peine si, de-ci, de-là, la frange phosphorescente d'une vague apparaissait.

Après avoir franchi deux cents mètres, le mousse ne distingua plus le sillage de la *Corysandre*. Il se retourna, pour se repérer d'après la position du schooner par rapport aux étoiles, et retint un cri de joie : la *Corysandre* avait mis en panne et un canot descendait le long de ses flancs ! Décidément, le capitaine Stickney valait mieux qu'il ne l'avait cru.

Mais, avant que le canot retrouvât le savant, celui-ci avait mille fois le temps de se noyer !

Robert Lanni reprit ses recherches. Entre chaque brasse, il appelait :

— M'sieur Sanard ! Ho ! m'sieur Sanard !

Mais il n'entendait que le sifflement du vent et le murmure des vagues.

Le canot de la *Corysandre*, cependant, voguait dans sa direction. Sans l'attendre, il continua à explorer les flots noirs.

Tout à coup, alors qu'il commençait à perdre tout espoir, il lui sembla distinguer, sur sa droite, à quelques mètres de lui, une tache livide. Il fonça dans sa direction :

— M’sieur Sanard ! appela-t-il encore.

Il crut entendre une sorte de grognement, et, presque aussitôt, aperçut le rond blanc de la bouée de la *Corysandre* – avec un homme qui y était accroché : Honoré Sanard !

Robert Lanni agrippa la bouée :

— C’est moi, m’sieur Sanard ! dit-il. Vous ne m’aviez pas entendu, alors ?

— Non… je… j’ai bu… je suis revenu à la surface et j’ai attrapé cette bouée, qui était tout près de moi… balbutia le pauvre savant. Le garde-fou était pourri… Il s’est affaissé sous moi !

« À moins qu’on l’ait scié d’avance ! » pensa Robert Lanni.

— … Tenez-vous bien, m’sieur Sanard ! On vient à notre secours ! Ils ont mis un canot à la mer !… Ah !…

L’embarcation de la *Corysandre*, dont les occupants ne devaient pas voir les naufragés, voguait dans une direction qui l’éloignait d’eux !

— Par ici ! Par ici ! hurla le mousse, de toutes ses forces. Ah ! Ils ne nous voient pas !

Honoré Sanard ne répondit rien. Il avait dû avaler une grande quantité d’eau de mer, car un violent hoquet le secouait.

Robert Lanni recommença ses appels. L’embarcation continuait ses recherches ; mais, comme si un mauvais sort l’eût égarée, elle parcourait la mer dans toutes les directions, excepté dans la bonne.

Robert Lanni, presque aphone à force de hurler, vit enfin le canot se diriger vers la bouée. Il donna tout ce qui lui restait de voix.

L'embarcation se rapprocha. Le mousse hurla à s'en rompre les cordes vocales. Mais le canot, arrivé à une quarantaine de mètres des naufragés, vira brusquement de bord et revint vers le schooner qui dérivait lentement, à environ un demi-mille dans l'est.

— Oh ! Ils l'ont fait exprès ! murmura Robert Lanni, frémissant de rage et de désespoir.

Honoré Sanard ne répondit pas – peut-être n'avait-il pas entendu…

Le mousse, muet, regarda l'embarcation qui continuait à s'éloigner dans la direction de la *Corysandre*. Encore quelques instants, et il ne la vit plus. La goélette elle-même disparut dans les ténèbres.

Les deux infortunés furent seuls dans l'immensité…

Pendant toute la nuit, ils restèrent cramponnés à la bouée, sans parler. La houle les berçait. Enfin ce fut le jour.

Robert Lanni vit que le vieux savant avait le visage livide. Il tremblait de froid :

— La *Corysandre* n'est plus là ? demanda-t-il. Regarde un peu, petit ?

— La *Corysandre ?* Elle est loin, m'sieur Sanard !

« Ah ! ils ont bien combiné leur coup ! J'aurais dû me douter de quelque chose ! Depuis avant-hier, le charpentier, vous savez, ce borgne… il me regardait drôlement !… Je me

rappelle, maintenant, qu'il est venu plusieurs fois sur la dunette et a causé avec le capitaine Stickney… *Ils étaient justement à l'endroit où vous vous mettiez chaque soir… et d'où vous êtes tombé à la mer !*

« C'est lui qui a tout préparé ! Il a dû scier la lisse… pour faire croire que vous étiez tombé par accident…

« Et après, ils ont amené le canot, parce que j'ai crié !… Sans ça, ils auraient fait semblant de ne s'apercevoir de rien !… C'est un coup monté, allez !…

« Et le canot, il ne nous a pas trouvés parce qu'il ne voulait pas !… Il a tourné autour de nous pendant une heure… histoire de dire qu'on nous a cherchés !

Le savant ne répondit rien. Il se demandait si une telle scélératesse était possible. Il ne parvenait pas à le croire, malgré tout. Mais sa raison lui disait que le mousse ne se trompait pas. Il se rappelait la lâcheté de Klagendorf et de W.-W. White lors de l'attaque des Canaques… Il revoyait certains regards des deux hommes, à bord du schooner. Oui, tout s'expliquait ! Klagendorf et W.-W. White avaient feint de ne plus croire à l'existence du catalyseur afin d'endormir sa méfiance.

Puis, de concert avec Eliezer Stickney, ils avaient préparé sa perte, afin de rester seuls maîtres du secret…

— On n'est pas encore morts, m'sieur Sanard ! fit Robert Lanni. Avec la bouée, on peut tenir deux ou trois jours… D'ici là, peut-être qu'on rencontrera un bateau !

— Dieu le veuille, mon garçon ! murmura le chimiste.

Pendant les heures qui suivirent, plus une parole ne fut échangée. Les deux naufragés sentaient l'épuisement les ga-

gner, et, surtout, ils avaient soif… La chaleur torride du soleil augmenta leurs souffrances. Le sel de la mer rongea leurs lèvres, brûla leurs yeux.

Autour d'eux, l'océan restait vide.

— Je ne me sens pas bien, murmura enfin le vieux savant. Je crois que… je vais être obligé de lâcher !… Toi, tiens bien, mon petit !… Je suis sûr que tu seras sauvé…

— Mais vous aussi, m'sieur Sanard ! D'un moment à l'autre, on peut voir un bateau !… Du courage ! Voulez-vous que je vous attache à la bouée, avec vos bretelles ?… Comme ça, vous n'aurez pas besoin de vous tenir !…

« Moi, je suis sûr qu'on s'en tirera !… Et on leur fera voir, à ces canailles, qu'on…

— Toi, tu te sauveras, parce que tu es jeune et résistant ! Mais moi… je suis fini !… Je le sens !…

« Si tu reviens en France, n'oublie pas… le *grand catalyseur*… le catalyseur de l'eau !…

« Tu iras voir M. Schlossberger… mon collègue à l'Académie des sciences… Il demeure…, rue des Ormeaux… à Paris !…

« Tu lui diras… le catalyseur de l'eau… tu sais… le catalyseur !… Tu raconteras… le cratère… l'eau qui se décompose en deux gaz, rien qu'au contact du catalyseur !… Tu n'oublieras pas, petit !

— Mais, m'sieur Sanard, puisque je vous dis que vous…

— Ma vie importe peu, petit… et je suis assez vieux pour mourir ! Mais il ne faut pas… il ne faut pas que le secret du catalyseur périsse avec moi ! Ce serait trop triste !…

« Promets-moi qu'aussitôt en France, tu iras à Paris… rue des Ormeaux, chez M. Schlossberger… tu te rappelleras ce nom ?… Schlossberger ? de l'Institut ! Répète !

— Monsieur Schlossberger ! Mais, m'sieur Sanard…

— Tu iras le voir !… Tu lui diras : le catalyseur de l'eau… Un catalyseur naturel !… Tu te souviendras de ce nom, le *catalyseur ?*

— Mais oui, m'sieur Sanard… le catalyseur de l'eau !… C'est entendu ! Mais j'vous dis qu'on s'en sortira… Vous verrez !…



ROBERT LANNI, DES YEUX, FIT LE TOUR DE L'HORIZON
RIEN QUE LE CIEL ET L'EAU.

Le savant ne répondit pas. L'effort qu'il avait fait pour s'expliquer avait encore augmenté sa faiblesse. Un violent accès de fièvre l'avait pris ; il claquait furieusement des dents…

Robert Lanni, des yeux, fit le tour de l'horizon : rien que le ciel et l'eau…

XII

STRUGGLE FOR LIFE…

Robert Lanni avait deviné la vérité !

D'un accord tacite avec Klagendorf et W.-W. White, – mais sans que ceux-ci eussent eu à intervenir, – Eliezer Stickney avait machiné la perte de M. Sanard.

Sur son ordre, le mécanicien-charpentier Luiz da Silva, habilement, avait arrangé de telle sorte la main courante, à l'endroit où Honoré Sanard allait s'accouder chaque soir, qu'elle devait céder à la plus petite secousse. Ce qui s'était produit.

L'intervention de Robert Lanni avait dérangé les plans du capitaine Stickney, qui avait espéré que la disparition de l'illustre chimiste passerait inaperçue.

Le bandit, on l'a vu, ne s'était pas troublé. Il avait aussitôt fait amener une embarcation, dont il avait confié le commandement à Gobson, *en lui faisant comprendre de laisser les naufragés où ils étaient*. Gobson avait agi en conséquence. Et le canot, après une heure de recherches vaines – naturellement ! – était revenu à bord…

La *Corysandre* avait aussitôt remis à la voile…

Eliezer Stickney, descendu dans sa cabine en compagnie de Leonardt Klagendorf et de W.-W. White, avait immédiatement consigné l'événement sur son livre de bord.

Klagendorf et l'Américain avaient pu lire par-dessus son épaule ces mots tracés d'une écriture serrée et irrégulière :

… À onze heures du soir, à l'issue du dîner, M. Honoré Sanard, qui paraissait un peu souffrant, est tombé à la mer, la lisse du couronnement, qui était en mauvais état, s'étant affaissée sous son poids.

J'avais, à plusieurs reprises, averti M. Sanard du danger qu'il courait en allant s'appuyer au couronnement. Malheureusement, il n'avait jamais voulu tenir compte de mes avis.

Une embarcation, immédiatement mise à la mer sous le commandement de M. Gobson, mon premier officier, a vainement recherché M. Sanard ainsi que le mousse Robert Lanni qui s'était courageusement jeté à la mer pour lui porter secours.

Après une heure et demie d'investigations inutiles, l'embarcation est revenue à bord, tout indiquant que M. Sanard et Robert Lanni avaient coulé à pic ou avaient été happés par les requins, nombreux dans ces parages.

Ce double malheur a frappé tout le monde de consternation, l'illustre savant et le jeune mousse s'étant concilié l'affection de tous.

— Et voilà ! fit Stickney, dès qu'il eut fini d'écrire. J'en ai une crampe dans la main, vous savez !…

— Une oraison funèbre admirable ! fit gravement Klagendorf.

— Si j'ai une nouvelle marque de savon à lancer, capitaine Stickney, je veux que ce soit vous, et pas un autre, qui

prépariez les boniments pour la publicité ! Vous avez le don ! apprécia W.-W. White.

— Je n'ai eu qu'à écrire la vérité, gentlemen ! déclara le capitaine de la *Corysandre*, sans rire. Cette fripouille de mousse, hein ?… Je peux dire que je m'en méfiais !… Mais *all's well that ends well*[2]. Je crois que j'ai bien manœuvré, hé ?

— Admirablement ! fit W.-W. White.

— Oui… Mais il faudra voir un peu cette lisse, qui s'est brisée… Parce que les experts, s'il y a une enquête… observa Klagendorf.

— Les experts ? ricana Stickney. Mais la lisse était vraiment pourrie !… Il y avait une plaque de fer qui la maintenait… On n'a eu qu'à l'enlever !…

« On croira que ce sont les vis qui sont tombées !

« Me prenez-vous pour un enfant, gentlemen ?… Je tiens à ma peau, comme vous à la vôtre !…

— Pourvu qu'ils se soient bien noyés, au moins ! fit Klagendorf.

— Gobson a vu la bouée… Il y avait quelqu'un accroché après… Ce devait être le mousse !

« Nous sommes à trois cents milles de la côte australienne : vous ne pensez pas qu'il franchira cette distance à la nage ?

---

[2] Tout est bien qui finit bien !

« Au reste, nous n'avons rien à nous reprocher ! et, quand on a la conscience tranquille, on ne risque rien !…

… Là-dessus, gentlemen, je vous souhaite le bonsoir ! Je remonte sur le pont… Mais pas pour continuer à manger, ni boire, *la disparition de M. Sanard me fait trop de peine.*

Klagendorf et W.-W. White échangèrent un coup d'œil admiratif. Décidément, leur nouvel associé était un homme fort. Trop fort, peut-être…

Ils lui serrèrent la main et gagnèrent la cabine qu'ils partageaient ; un réduit meublé de deux cadres suspendus l'un au-dessus de l'autre.

— Votre avis, White ? demanda l'Allemand à voix basse, aussitôt la porte fermée.

— Hum ?… Nous voilà débarrassés du Français et du mousse… et, somme toute, *Stickney ne connaît pas exactement où se trouve le gisement du catalyseur !*

« En fait, nous ne sommes plus que deux à posséder le secret ! observa le fabricant de savons. Et alors, nous n'avons plus intérêt à nous hâter – *ce qui équivaut à dire que nous n'avons en rien besoin de Stickney !*

— C'est à réfléchir ! murmura Klagendorf, sans faire de commentaires. Je me sens la tête lourde, ce soir… Demain, si vous le voulez, nous causerons de tout cela !

— La chose en vaut la peine ! conclut le fabricant de savon.

Les deux hommes se déshabillèrent, et, après s'être souhaité bonne nuit, s'étendirent dans leurs couchettes respectives.

Peu après, ils s'endormirent.



IL TENAIT A LA MAIN UNE LANTERNE SOURDE ET UN FLACON DE VERRE BLEU.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la porte de leur cabine s'ouvrit sans bruit. Eliezer Stickney apparut. Il tenait à la main une lanterne sourde et un flacon de verre bleu.

Ayant refermé la porte et posé le fanal sur le plancher, il se pencha sur W.-W. White, qui occupait la couchette inférieure, et lui tint sous le nez le flacon qu'il avait préalablement débouché.

W.-W. White tressaillit, éternua, ouvrit les yeux et se dressa sur son séant :

— Qu'est-ce que c'est ? grommela-t-il, sans comprendre.

— Chut ! souffla Stickney. J'ai à vous parler ! Passez votre pyjama et venez !

— À me parler ? Quoi ? demanda l'Américain, encore à demi endormi.

— De quelque chose qui vous intéresse ! Pas de votre grand'mère, sûrement ! Arrivez !

Et, tout en parlant, le capitaine de la *Corysandre* avait saisi W.-W. White par le bras et le secouait avec énergie.

— Et M. Klagendorf ? fit le fabricant de savon en levant les yeux vers la couchette de son « associé ».

— Il dort… solidement, comme vous dormiez ! Je vous ai fait avaler de la drogue qui me sert à endormir les Canaques, quand je « recrute » ! C'est de la bonne marchandise ! Il en a pour jusqu'à demain matin !… Dépêchez !

Pleinement réveillé, à présent, mais plutôt inquiet en se rappelant son entretien avec l'Allemand, W.-W. White enfila le plus vite qu'il put le pyjama que lui tendait Stickney et, sans poser de nouvelles questions, sortit de la cabine, suivi du vieillard qui en referma la porte sur lui.

Tous deux gagnèrent la cabine du capitaine de la *Corysandre*.

Stickney fit asseoir son visiteur sur le divan placé au-dessous des deux sabords.

— Nous allons causer ! dit-il. Écoutez-moi bien, mister White !

« … Il s'agit d'une conversation d'affaires, carrée, entre gentlemen ! Vous me suivez ?

— Oui… Mais…

— Attendez !… *Tout à l'heure, vous avez envisagé la question de me berner !*… Chut ! C'était votre droit ! Les affaires sont les affaires, et chacun cherche son intérêt !

— Mais c'est stupide ! protesta le fabricant de savon qui, malgré son flegme yankee, avait un peu pâli. Je me demande ce qui peut vous avoir fait croire…

— *Je vous ai entendus !* J'entends tout ce qui se dit dans la cabine que je vous ai donnée !… C'est là où je place mes passagers…

« Ne perdons donc pas notre temps à des enfantillages ! Je vous ai dit que c'était votre droit de vouloir m'évincer de l'affaire, comme vous avez déjà évincé le Français !

« La vie est un combat où il s'agit d'être le plus fort : vous en savez quelque chose, mister White !… Vous en avez étranglé quelques-uns, de vos concurrents !… Mais ne nous égarons pas !…

« … Je vous disais donc que j'aurais fait comme vous… que j'étais de votre avis ! Une affaire où l'on est trois ne va jamais bien : il y en a toujours deux qui s'entendent pour rouler le troisième – et c'est d'ailleurs, ce que vous avez voulu faire, en vous entendant avec Herr Klagendorf !

« J'ai eu la même idée que vous : les grands esprits se rencontrent, disent les Français. Je me suis demandé avec qui je devais m'entendre.

« J'ai décidé que c'était avec vous. Vous êtes plus riche que Herr Klagendorf… et de beaucoup. Donc, vous avez les plus puissants moyens ! *Secundo*, je n'aime pas les Allemands : ils sont trop brutaux en affaires… de vrais hippopotames !… Troisièmement, la proposition que vous avez faite

à Herr Klagendorf, de me berner, prouve que vous vous entendez en affaires, que vous êtes un homme sans préjugés. J'aime ça !

« Alors, je vous propose ceci : *je vous débarrasse de l'Allemand, et nous nous associons !…* J'ai préparé l'acte tout à l'heure !… Hein ?

W.-W. White était bouleversé, si bouleversé qu'il ne songeait plus à nier. Il ressentait même une secrète admiration pour ce petit capitaine marin qui se révélait homme d'affaires accompli. Quoique cela, il ne voulut pas se découvrir entièrement, ni engager l'avenir :

— En principe, dit-il, je pense que votre proposition est à envisager, capitaine ! Cependant, étant donnés les risques de toutes sortes… à affronter, vous voudrez bien m'accorder un peu de temps de réflexion !

— Quoi ? Réflexion ? *No shenanigans*[3], comment disent vos compatriotes, mister White !

« Voilà le papier ; vous allez le lire et le signer – ou je vous envoie une balle dans la peau : je dirai que je vous ai surpris dans ma cabine en train de fouiller mes papiers !… Regardez ! *Il y a des traces d'effraction à la serrure : c'est moi qui les ai faites – d'avance !*

« Lisez, et signez !

---

[3] Pas de blagues.



IL BRAQUAIT SUR LUI UN BROWNING.

Ce disant, Stickney, de la main gauche, tendit une grande feuille de papier à l'Américain, cependant que, de la droite, il braquait sur lui un browning.

— Ce ne sera pas Herr Klagendorf qui se plaindra de votre mort ! ajouta-t-il sarcastiquement.

« … Et on me croira ! *Je connais le secret de l'existence du* « *catalyseur* » ; *il est tout naturel que vous veuillez me supprimer !*

W.-W. White ne répondit pas. Il était anéanti. Stickney était plus fort – et de beaucoup ! – qu'il ne l'avait cru.

En silence, il prit le papier qui lui était tendu. Ces lignes y étaient « tapées » à la machine à écrire :

Entre le capitaine Eliezer Stickney, commandant la goélette britannique Corysandre, *et M. William-Walter White, industriel à San Francisco, soussignés il a été convenu et arrêté ce qui suit :*

MM. Stickney et White, uniques possesseurs du secret du gisement d'une matière possédant la propriété de décomposer l'eau, s'engagent réciproquement à exploiter ensemble leur découverte, tous profits en dérivant, quels qu'ils soient, devant être également partagés entre eux, après déduction des dépenses faites dans l'intérêt de l'affaire.

Le capitaine Eliezer Stickney met son navire à la disposition de l'association.

M. W.-W. White s'engage, dans les trente jours qui suivront la date de la signature de cet acte à mettre deux cent mille dollars à la disposition de M. Eliezer Stickney.

Au cas où, pour n'importe quelle cause, l'association viendrait à être dissoute, ladite somme de deux cent mille dollars resterait acquise, à titre de dommages et intérêts, au capitaine Eliezer Stickney.

Fait en double et de bonne foi à bord du schooner Corysandre, *par 158° 43' 30'' de longitude est et 24° 51' de latitude sud.*

— J'ai été modeste ! observa Stickney. J'aurais pu stipuler un million de dollars !

W.-W. White ne répondit pas. La somme, après tout, n'était pas immense, mais il comprenait que Stickney n'était

pas homme à s'en tenir là si l'affaire ne se faisait pas, et, surtout, il se sentait profondément humilié d'avoir été ainsi deviné et… roulé.

— Herr Klagendorf, à votre place, aurait déjà signé ! reprit le capitaine de la *Corysandre*.

W.-W. White eut un haussement d'épaules agacé. Ce fut sa dernière protestation.

D'une main ferme, il signa.

— *All right !* fit Stickney après avoir pris le papier. C'est en règle ! Je vais maintenant vous en dicter le double et nous échangerons ensuite les deux documents ! J'aime les affaires nettes !

— Comme vous voudrez ! fit l'Américain qui, sur-le-champ, recopia le singulier acte d'association.

— Je me charge du reste ! conclut Stickney. Vous pouvez aller vous recoucher, *mon cher associé !*

Ce disant, le bandit tendit sa main sèche et hâlée que W.-W. White serra dans la sienne, en souriant. L'Américain avait déjà pris son parti de l'affaire. Stickney allait le débarrasser de Klagendorf. Cela valait bien les deux cent mille dollars stipulés dans l'acte. Après, on verrait – et on agirait suivant les circonstances.

Il souhaita une bonne nuit au capitaine de la *Corysandre* et revint dans sa cabine. Leonardt Klagendorf ronflait. Tranquillisé, W.-W. White se coucha, et ne tarda pas à se rendormir.

Le lendemain matin, il se rendit compte que l'Allemand ne s'était aperçu de rien, ce qui dissipa les inquiétudes que, malgré tout, il ressentait.

Les deux hommes montèrent ensemble sur le pont et rejoignirent Stickney qui était levé depuis longtemps, et qui, avec eux, alla s'asseoir devant la table où attendait un succulent café au lait.

— Dans trois jours, si le vent tient, nous serons à Brisbane ! fit le capitaine de la *Corysandre*. Nous y resterons quarante-huit heures et gagnerons Sydney, pour y préparer notre expédition…

W.-W. White remarqua le naturel parfait avec lequel avaient été prononcés ces mots…

À part lui, il se demanda comment Stickney allait le débarrasser de l'Allemand… tout en se promettant de se tenir lui-même sur ses gardes !

La journée, ainsi que celle du lendemain, s'écoulèrent sans incident. Brisbane se rapprochait.

Qu'allait-il se passer ?

XIII

LA SOUPE À LA TORTUE.

La pratique des affaires avait appris à W.-W. White à être prudent et à estimer les gens à leur valeur.

Pour donner le change à Leonardt Klagendorf, dont il craignait, malgré tout, la perspicacité, le fabricant de savon avait cru devoir lui reparler de sa proposition relative à Stickney, ou plutôt à son éviction de l'affaire :

— J'y ai réfléchi ! avait répondu l'Allemand. Notre skipper[4] est une vieille canaille, et, ici à bord, il est le maître ! S'il apprenait que nous tramions quoi que ce soit contre lui, il serait parfaitement capable de nous faire un mauvais parti…

« Comme je suppose que, comme moi, vous ne tenez pas à rejoindre Honoré Sanard dans le royaume de Neptune, il me semble que le plus prudent est d'ajourner nos projets jusqu'à ce que nous soyons débarqués !

W.-W. White n'avait pas insisté. À part lui, il avait même admiré la perspicacité de Klagendorf et avait regretté de n'avoir pas suivi son conseil plus tôt… Et les deux hommes n'avaient plus parlé de la chose.

---

[4] Capitaine.

Quatre jours après la disparition de M. Sanard et de Robert Lanni, Eliezer Stickney, ayant fait le point, vers trois heures de l'après-midi, déclara à ses passagers que Brisbane n'était plus qu'à soixante et onze milles marins dans le nord-ouest, et que, si la brise se maintenait, la *Corysandre* y mouillerait le lendemain aux premières heures du jour.

Cette annonce amena un demi-sourire de satisfaction sur les lèvres de Klagendorf. W.-W. White, lui aussi, crut devoir marquer son contentement, tout en se demandant si le capitaine Stickney n'avait pas oublié ses « engagements »…

Le restant de l'après-midi s'écoula sans incident. Vers six heures du soir, W.-W. White, profitant de ce qu'il était seul sur la dunette avec Stickney, le regarda et prononça ces simples mots :

— *Et alors ?*

Le capitaine de la *Corysandre* comprit parfaitement :

— Je sais ce que j'ai à faire, dit-il. Et, ce que j'ai à faire, je le fais !

L'Américain dut se contenter de cette réponse.

Elle augmenta son inquiétude. Il se demanda si, par hasard, Stickney n'avait pas « tourné casaque », et si, toutes réflexions faites, il ne s'était pas allié à Klagendorf. Il l'en croyait capable !

À sept heures, heure du dîner, W.-W. White monta sur la dunette, où la table était dressée. Il ressentit un léger étonnement en n'apercevant pas Klagendorf, dont il avait remarqué la ponctualité toute militaire. Il en fit la remarque à Stickney dès que celui-ci l'eut rejoint :

— M. Klagendorf est souffrant ! expliqua le capitaine de la *Corysandre*. Il m'a fait dire qu'il ne dînerait pas… Je vais aller voir ce qu'il a…

Des yeux, W.-W. White interrogea Stickney : cette maladie… était-ce celle qui devait débarrasser les « associés » de l'Allemand ? Le skipper fit comme s'il n'avait rien vu. Il ne sourcilla pas.

— Mettez-vous à table, monsieur White, dit-il. *Et attendez-moi pour manger !…* Je vais aller voir M. Klagendorf… Je m'y connais un peu en médecine… et puis, j'ai le médecin de papier dans ma cabine !

Le *médecin de papier*, sur les petits navires qui n'ont pas de docteur à bord, c'est le manuel définissant les principales maladies et les remèdes à y apporter.

Sans attendre de réponse, Stickney, cette explication fournie, disparut dans une écoutille. Deux matelots canaques, qui venaient de monter sur la dunette, serrer les rideaux des tentes, s'y engouffrèrent derrière lui.

— Est-ce que, par hasard, il va aller assassiner Klagendorf ? se demanda l'Américain, un peu inquiet. Ce ne serait pas prudent… surtout après la disparition d'Honoré Sanard !…

« … Ce Stickney m'a l'air trop enclin aux solutions radicales ! Enfin, après tout, je n'y suis pour rien, moi !

Cinq minutes s'écoulèrent. Pour tromper son impatience, W.-W. White avait allumé une cigarette et regardait les matelots canaques qui, accroupis à l'avant, auprès du mât de misaine, dînaient en gesticulant.

Le capitaine Stickney reparut enfin, suivi des deux Canaques qui portaient sur leur dos une voile de rechange serrée comme un énorme saucisson.

— Posez ça là ! leur dit-il. Nous l'enverguerons tout à l'heure… Et attendez !

« … Ho ! Montgomery, fils d'une truie galeuse ! Apporte la soupe !

Il se mit à table sur ces mots. W.-W. White l'imita, de plus en plus intrigué.

— Comment va M. Klagendorf ? demanda-t-il.

— Beaucoup mieux ! Je pense que, demain, il sera guéri ! fit Stickney, avec simplicité.

« … Ah ! voilà cette soupe !… Elle sent bon ! C'est de la soupe à la tortue ! J'adore ça !… Et vous, monsieur White ? Pose ça là, Montgomery !… Et attends pour la remporter !…

« … Monsieur Gobson !… Il me semble que la flèche est bien mal étarquée ?… Venez un peu ici !

Le premier officier, qui était de quart et se promenait sur l'arrière de la dunette, auprès de l'homme de barre, accourut.

Stickney se retourna vers lui et chuchota quelques paroles que W.-W. White ne put entendre.

Gobson, sans un mot, s'éloigna. Il descendit sur le pont et se dirigea vers l'avant.

Assis autour d'une petite table de bois blanc le mécanicien-charpentier Luiz da Silva, le maître d'équipage Tom Watson et le commis aux écritures Joseph Robic dînaient.

Gobson s'approcha d'eux, et, à l'improviste, déchargea un formidable coup de poing sur la nuque de Joseph Robic. Celui-ci, assommé net, tomba en avant, sur la table, écrasant l'assiette posée devant lui.

— Une drisse, vite, que je l'amarre ! fit Gobson.

Luiz da Silva, qui ne paraissait en rien étonné par cet incident, courut prendre un filin lové autour d'un cabillot et le tendit au premier officier.

En quelques secondes, Joseph Robic fut réduit à l'état de saucisson… de saucisson bien ficelé !



L'athlétique Gobson le chargea sur son dos.

L'athlétique Gobson le chargea sur son dos et se dirigea vers la dunette :

— Mangeons ! fit Luiz da Silva à l'adresse de Tom Watson qui le regardait avec des yeux arrondis par la stupeur.

— Qu'est-ce qui arrive ? grommela le maître d'équipage.

— Rien !… Tu le sauras tout à l'heure !… Une sale affaire !… Le skipper m'en avait parlé, mais je n'y croyais pas… expliqua vaguement le mécanicien-charpentier.

De la dunette, cependant, Stickney avait suivi cette scène des yeux.

Au moment où Gobson assommait Joseph Robic, le capitaine de la *Corysandre* s'était brusquement dressé. Il avait un browning au poing.

Tourné vers Montgomery, il l'empoigna par le cou, cependant qu'il lui appuyait sur le front le canon d'un browning qu'il avait tiré de sa ceinture :

— Monsieur White ! dit-il. Servez-vous de cette excellente soupe à la tortue !… Plein votre assiette !… Je sais ce que je dis ! *Et venez ici, la faire manger à ce sale nègre !*

« Tu entends, face de suie ? *Tu vas manger cette assiette de soupe à la tortue !* Et vite, hein ?

Le noir pâlit, son visage camard devint couleur de cendre :

— Moi pas aimer soupe à la tortue ! bégaya-t-il.

— Tu mens, porc ! Je sais que tu l'aimes ! Mange ! ordonna Stickney.

— Moi pas aimer ! répéta Montgomery. Moi pas aimer du tout !

— Immonde gabier de poulaine ! Je sais que tu l’aimes ! Mais, même si tu ne l’aimes pas, avale-la, ou c’est une dragée de mon pistolet que tu avaleras ! Monsieur White, enfoncez-lui la cuiller dans la bouche !

Le fabricant de savon, ahuri, mais comprenant que Stickney n’agissait pas sans raison, emplit une cuiller de soupe et voulut l’approcher des lèvres du nègre. Celui-ci se rejeta convulsivement en arrière.

— Grâce ! râla-t-il, hagard.

— *Pourquoi ne veux-tu pas manger de cette soupe ?* demanda Stickney. Allons, réponds ou mange, parce que je tire, moi !



GRACE ! RÉPÉTA MONTGOMERY, DONT LE VISAGE GRIMAÇAIT.

— Grâce ! répéta Montgomery, dent le visage grimaçait une abjecte terreur.

— Pourquoi ne veux-tu pas manger de cette soupe ? répéta le capitaine de la *Corysandre*, Réponds, ou je t'abats !

— Parce qu'elle… *parce qu'elle est… empoisonnée !* bafouilla le misérable.

— C'est toi qui l'as empoisonnée ? Réponds vite ! Je sais tout, tu t'en doutes !

— Oui… c'est moi qui… ai jeté… la poudre dedans !… Mais c'est mister Robic qui me l'a donnée ! haleta Montgomery, qui sentait contre sa tempe le contact froid du canon du browning.

Stickney éclata de rire :

— Ligotez-moi ce sale gibier ! ordonna-t-il aux deux Canaques restés auprès de la voile de rechange. Et souquez dur, si vous ne voulez pas être rossés !

Son browning au poing, il attendit que Montgomery fût dûment garrotté, puis, se tournant vers W.-W. White ricana :

— Vous comprendrez tout à l'heure ! Occupons-nous de ce gentleman Robic, que je croyais moins bête !

Joseph Robic venait d'être déposé sur la dunette par Gobson. Il était toujours sans connaissance.

Stickney lui planta une fourchette dans le biceps, ce qui le fit tressauter et le rappela à la réalité :

— À nous deux, maître Robic ! fit le capitaine de la *Corysandre*.

« Mister White, Gobson ! Approchez-vous, *please*, que vous entendiez les explications de cet imbécile !

« Tu m'entends, Joseph Robic ? Ne fais pas l'idiot – tu l'es déjà assez ! – sinon, j'enfonce la fourchette dans l'autre bras… pour commencer !

Joseph Robic poussa un gémissement. Il lança sur les trois hommes qui l'entouraient un regard de bête traquée.

— Tu as fait jeter du poison, par Montgomery, dans cette excellente soupe à la tortue… une soupe qui me coûte trois shellings six pence la boîte, canaille !

« Tu vas me dire pourquoi tu as failli nous donner une indigestion et as gâché une soupe aussi succulente !

Le prisonnier darda un nouveau regard sur les trois hommes, mais ne répondit pas. Il avait repris une sorte de calme, et seul le tremblement de ses lèvres minces et rasées décelait son émotion.

Stickney eut un ricanement méprisant :

— Gobson ! appela-t-il. Prenez Luiz et Watson avec vous, et faites une fouille dans le coffre de cette fripouille ! N'oubliez rien ! Allez !

« … Tu as entendu, Joseph ? Le mieux que tu as à faire est de nous révéler la vérité !… Les juges t'en tiendront compte ! Montgomery a tout avoué !… Il est là, à ta droite ! Tu peux le regarder !…

« Alors, le plus simple est d'en finir, parce qu'autrement, je te fais pendre au gui par les pouces jusqu'à ce que tu avoues !

— Vous pouvez même me tuer, capitaine Stickney ! fit le prisonnier. Vous en avez le pouvoir ! Mais vous n'avez pas le

pouvoir, ni vous ni personne, de faire un coupable de l'innocent que je suis !

— Ah ! ah ! ah ! Innocent ! Tu continues à être innocent, *comme quand les jurés français t'ont envoyé à Nouméa pour avoir empoisonné un de tes amis, après lui avoir fait faire un testament en ta faveur !…*

« Quelle ingratitude, Joseph Robic ! Moi qui t'ai pris à bord, en sachant d'où tu venais ! Et, en échange, non seulement tu veux m'empoisonner, tu gâches une boîte de merveilleuse soupe à tortue, qui m'a coûté trois shellings et six pence, mais encore tu joues la comédie, tu fais du drame ! Tu nous fais perdre du temps !… Je n'aurais jamais cru ça de toi, Joseph !

… Dans une minute, je te fais suspendre par les pouces, tu sais !

Stickney tira sa montre.

Joseph Robic lui lança un effroyable regard :

— Je suis sensible à la douleur, dit-il, et je sais que, sous son influence, j'avouerai ce que vous voudrez ! Mais cela ne prouvera pas que je suis coupable !

— Peut-être ! Mais les aveux de Montgomery et ceux de Herr Klagendorf le prouveront ! rétorqua le capitaine de la *Corysandre* qui, se tournant vers W.-W. White qui commençait à comprendre, expliqua :

— Oui ! Ce gentleman Joseph Robic avait manigancé notre empoisonnement, pour le compte de Herr Klagendorf !… Heureusement que quelqu'un les a entendus pendant qu'ils combinaient leur affaire !… Montgomery devait toucher vingt livres sterling et Joseph Robic cinq mille !…

« Je les ai laissés faire, et, lorsque la soupe a été servie, j'ai agi !… Ah ! ah, ah, ah !

« … Alors, Joseph Robic ? Tu avoues ?

L'ancien forçat ferma les yeux, pour se recueillir. Il se demandait sans doute qu'elle était l'alternative la plus avantageuse pour lui.

— Je suis innocent de toute cette machination ! déclara-t-il enfin.

— Ah ? Eh bien, on va te fouiller et te pendre par les pouces, Joseph Robic ! répondit Stickney, sans s'émouvoir.

Il s'agenouilla contre le prisonnier, et, à l'aide d'un couteau de table, lacéra vivement ses vêtements.

Les poches ne contenaient qu'un paquet de cigarettes, un petit agenda, un mouchoir, un briquet à essence et une lime à ongles. Les doublures ne cachaient rien.

— Je suis innocent ! répéta Joseph Robic.

Sans lui répondre, Stickney arracha les bottines de cuir jaune qu'il avait aux pieds. Il les examina longuement, puis, de la pointe de son couteau, fit sauter la plaque de cuir placée sous le talon de l'une d'elles.

— Ah ! ah ! s'exclama-t-il.

Le talon était creux et contenait une petite boîte d'étain rempli d'une poudre verte.

— *Veux-tu avaler cette poudre. Joseph Robic ?* ricana le capitaine de la *Corysandre*, en approchant son couteau de la bouche serrée du prisonnier.

Celui-ci eut un léger frémissement.

— C'est un médicament pour ma maladie de cœur ! dit-il. Pris à haute dose, c'est un poison ! J'en ai toujours sur moi pour combattre mes crises !…

— Vous êtes témoins, gentlemen ! fit simplement Stickney… Ah ! voilà Gobson !… Vous n'avez rien trouvé ?

— Non ! fit le premier officier, qui arrivait, flanqué de Luiz da Silva et de Watson.

— Naturellement ! Joseph avait le poison sur lui… prêt à servir : à portée de la main !…

« Descendez dans la cabine de Herr Klagendorf ! Il est sur son lit, bien ligoté ! Vous le monterez ici !

XIV

À FOND DE CALE

Une minute ne s'était pas écoulée que Leonardt Klagendorf apparut, porté par Gobson et Watson. Il était en pyjama, pieds nus. Ses poignets étaient liés derrière son dos, ses chevilles réunies par de solides cordelettes goudronnées.

Son visage était impassible, en apparence. Mais la contraction de ses mâchoires, la crispation de ses lèvres et, surtout, l'éclair de rage et de haine faisant luire ses yeux bleus, révélaient ses sentiments véritables.

Sur l'ordre de Stickney, il fut déposé sur le pont, entre Montgomery et Joseph Robic.

— Vous ne vous demandez plus pourquoi l'on vous a fait subir ce « traitement ignominieux », comme vous disiez tout à l'heure, lorsque je vous ai fait ligoter par mes Canaques, Herr Klagendorf ? ricana Stickney. Vous devez être fixé, à présent !

« … Je suppose que, pour nous éviter une perte de temps inutile, vous avouerez la vérité… ceci, afin que nous ne vous l'arrachions pas par des moyens appropriés !

« … Quand même, je vous croyais moins bête, Herr Klagendorf !… Quelle noirceur ! Vouloir nous empoisonner, nous, vos associés ! Ce n'est pas bien ! Vous avouez ?

— Je n'avoue rien ! grommela l'Allemand. Demain, nous serons à Brisbane ! Il y a des juges, à terre. Je m'expliquerai avec eux. C'est tout ce que j'ai à vous dire !

« Et vous pouvez être sûr, répugnant rascal, que vous me paierez cher tout cela !

— Il a voulu nous faire empoisonner ! Il m'a fait gâcher une boîte de soupe à la tortue de trois shillings six pence ! Il me traite de répugnant ! Et de rascal ! Oh !…

« … Gobson ! Collez-moi aux fers ces trois gentlemen, le nègre et les deux autres !… Nous établirons ensuite le procès-verbal de ce qui s'est passé !…

« Appelez Kô ! Qu'il m'apporte une bouteille vide ! Nous y mettrons la soupe… une si bonne soupe à la tortue !… Nous la cachetterons. Et les experts jugeront !

« Ah, ah ! Je comprends pourquoi, Herr Klagendorf, vous ne vous sentiez pas d'appétit, ce soir !…

Eliezer Stickney se frotta les mains. Il était visiblement satisfait de lui-même.

En quelques minutes, une partie du contenu de la soupière eut été transvasé dans une ancienne bouteille de champagne, dont le bouchon fut maintenu à l'aide d'une quadruple ficelle dûment cachetée.

Après quoi, Leonardt Klagendorf, Joseph Robic et Montgomery, les mains enserrées dans des menottes en fils d'acier, les pieds passés dans des anneaux de fer enfilés eux-mêmes dans une barre de même métal, furent descendus à fond de cale, dans le compartiment situé à l'avant de la goélette, qui servait ordinairement de soute à sable, et, dans les

cas urgents, de cachots pour les « engagés » canaques recrutés aux Nouvelles-Hébrides.

Ce réduit, haut de deux mètres cinquante, affectait la forme d'un triangle équilatéral de deux mètres de côté. La trappe percée dans le plafond en constituait la seule ouverture. Une cloison de teck le séparait de la cale.

La trappe refermée, Eliezer Stickney ordonna à Luiz da Silva, qui avait toute sa confiance, de n'en plus bouger. Il devait y coucher et y manger jusqu'à ce que les prisonniers eussent été remis aux autorités de Brisbane. Un matelot lui apporterait à manger…

Tout ayant été ainsi réglé, Stickney descendit dans sa cabine, accompagné de W.-W. White.

— Et voilà ! dit-il avec une modestie pleine de simplicité. Vous vous demandez comment tout cela est arrivé, mister White ? Je n'ai pas à vous le cacher !

« Mon intention était d'en finir avec cet Allemand, en arrangeant un second accident… C'est facile : une poulie qui tombe… une écoute qui casse… J'avais même préparé quelque chose qui devait… Mais inutile que je vous le dise : *mon invention peut me servir pour une autre fois !*

— J'espère que cela ne sera pas pour moi ! crut devoir observer le fabricant de savon.

— Moi aussi ! fit tranquillement Stickney, sans protester autrement.

« Donc, je méditais ma petite affaire, lorsqu'un de mes hommes, en qui j'ai toute confiance et qui me tient au courant de ce qui se passe à bord… qui remplit le rôle, enfin,

d'*Intelligence* Service, m'avertit qu'il avait surpris une conversation entre Herr Klagendorf et Joseph Robic.

« Klagendorf, qui se doutait peut-être de nos projets, avait voulu prendre les devants et avait offert cinq mille livres sterling à Joseph Robic, pour qu'il nous empoisonnât !…

« … Il faut vous dire que Joseph Robic est un ancien médecin, et qu'il s'y connaît en empoisonnements, puisque c'est pour cela qu'il a été envoyé au bagne…

« Comment Klagendorf a-t-il su ce détail ? Je l'ignore. Toujours est-il que les deux porcs s'entendirent. Robic, qui est très bien avec Montgomery depuis qu'il l'a guéri d'un panaris, n'a pas eu de peine à le mettre dans l'affaire, d'autant plus qu'il lui a promis vingt livres. Je paie Montgomery une demi-livre par mois, moins les amendes…

« Et alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai laissé agir les deux compères.

« Le moment venu, la soupe à la tortue servie, – c'était dans cette soupe que Montgomery devait verser la poudre fournie par Robic, parce que la soupe à la tortue en conserves est très épicée – oui, la soupe servie, je suis descendue dans votre cabine, où Herr Klagendorf, qui se disait malade pour ne pas avaler sa drogue, était couché.

« Deux Canaques m'accompagnaient. Nous n'eûmes pas de peine à surprendre le « Herr », à le maîtriser et à le ligoter. Ensuite, ce fut le tour de Montgomery, *et cætera, et cætera !…*

« … Nous voilà débarrassés de ce Prussien !… Bon voyage !… La tentative d'empoisonnement est patente, fla-

grante !… Et le fait, pour Klagendorf, de s'être associé à un forçat évadé, empoisonneur lui-même, aggravera singulièrement sa situation ! Il ne s'en tirera pas à moins de dix ans de *hard labour*[5]… Pendant ce temps, nous aurons tout le temps d'exploiter le *catalyseur !*

« … Ah ! J'ai travaillé pour deux cent mille dollars, je peux le dire !

Stickney soupira.

— Et… au sujet de ce Robic ? observa W.-W. White. Compter un forçat évadé parmi votre équipage ne peut-il pas vous attirer des ennuis ?

— Moi ? Je ne suis pas obligé d'embaucher des ambassadeurs ? ou des prix de vertu ! Joseph Robic avait des papiers en règle ! S'il les a volés quelque part, je ne suis pas chargé de le savoir !

« … Si nous allions dîner, maintenant ? Je vais faire mon rapport après… Quand j'ai le ventre vide, je suis bon à rien !

« … Comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, *nous mangerons des conserves dont j'ouvrirai moi-même les boîtes*, conclut le capitaine de la *Corysandre*.

Les deux hommes remontèrent sur le pont.

La nuit était venue depuis longtemps. Les « associés » mangèrent, puis redescendirent dans la cabine d'Eliezer Stickney, confectionner le rapport qui devait envoyer Klagendorf au pénitencier…

---

[5] Nom du service d'espionnage britannique.

Un peu avant minuit, W.-W. White alla se coucher. Tous comptes faits, il était satisfait. Honoré Sanard avait disparu. Klagendorf allait subir plusieurs années de bagne… Le catalyseur était à lui… et à Stickney. Mais W.-W. White songea qu'il trouverait bien la combinaison pour se débarrasser de l'astucieux personnage.

Il remit à plus tard l'examen de ce problème et s'endormit d'un sommeil plein de rêves agréables…

Une furieuse secousse le réveilla. Instantanément redressé, les yeux grands ouverts, il reconnut Stickney, un Stickney qu'il n'avait jamais vu.

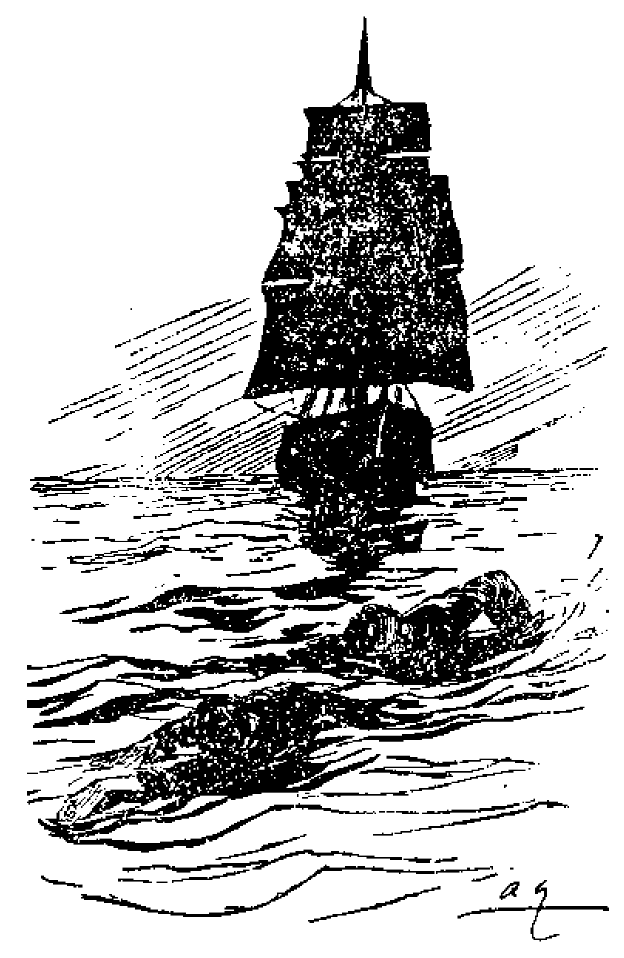
Le capitaine de la *Corysandre* était positivement hideux. Son collier de barbe grise était embroussaillé. Des filets de sang striaient ses petits yeux gris et un rictus de rage tordait ses livres violacées et laissait voir les énormes chicots jaunes qui paraient sa bouche :

— Eh bien ?… commença W.-W. White, ahuri et inquiet à la fois, car, avec ce diable d'homme il fallait s'attendre à tout !

— Eh bien… *yes !*… Klagendorf et Joseph Robic se sont évadés après avoir assassiné Montgomery ! siffla le capitaine de la *Corysandre*.

— Klagendorf s'est enfui ? répéta stupidement le fabricant de savon.

— Oui, enfui, évadé, filé, appareillé, disparu ! gronda Stickney. Et moi, j'ai failli tuer cette ordure mouvante de Luiz, qui n'a rien entendu !



KLAGENDORF ET ROBIN S'ÉTAIENT ENFUIS.

— Mais enfin… comment cela s'est-il fait ? demanda W.-W. White, qui, assis sur son lit, s'habillait avec des gestes fébriles.

— Je n'en sais rien ! Ou plutôt, je le sais !… Ils ont démoli… Mais commençons par le commencement !…

« Nous sommes immobilisés depuis trois heures du matin devant le cap Lookout, à l'ouest de Stadbrocke-Island, devant Brisbane.

« J'espérais que la brise donnerait au lever du soleil. Mais le jour vint, et le calme persista.

« Je résolus d'appeler un remorqueur, pour ne pas perdre de temps…

« Et, il y a quelques minutes de cela, je voulus voir mes prisonniers.

« Luiz ronflait sur un matelas que je lui avait fait descendre, sur le panneau de la soute à sable.

« Je l'éveillai. Il souleva la trappe. Je descendis dans la soute, avec mon browning et ma torche électrique.

« J'aperçus tout d'abord Montgomery, qui dormait. Du moins, je le crus. Je passai par-dessus lui et cherchai des yeux Klagendorf et Joseph Robic.

« Je pourrais les chercher encore, et jusqu'au jugement dernier !… Ils n'y étaient plus ! Ils avaient seulement laissé la barre de fer à laquelle ils étaient attachés !…

« Mais ce n'est pas tout !… La cloison de teck qui sépare la soute à sable de la cale était percée d'un trou rond, assez grand pour qu'un homme pût y passer !…

« C'était par là que les rascals s'étaient enfuis !

« Je lançai un coup de pied à Montgomery, pour le réveiller – je croyais qu'il faisait semblant de dormir ! – et le faire s'expliquer.

« Il ne bougea pas. Je tapai plus fort, de quoi lui enfoncer toute une rangée de côtelettes ! Il ne bougea pas encore !

« Je me baissai, le secouai, et m'aperçus qu'il était mort. La gorge ouverte. Son sang s'était entièrement vidé dans le sable !

« Eh bien, je passai à travers le trou de la cloison et pénétrai dans la cale. Elle était vide, vous entendez !… Vide… *Vide des dix-sept Canaques que j'avais recrutés* à Espirito San-

to, Mallicolo et Ambrym… Dix-sept fois quarante-cinq livres sterling. C'est mon tarif !…



JE M'APERÇUS QU'IL ÉTAIT MORT.

« … Et ce n'est pas tout : il y avait un autre trou, dans la carène, au ras de l'eau… C'était par ce trou que Klagendorf, Joseph Robic et mes dix-sept « travailleurs » avaient filé…

« Ils s'étaient laissés glisser à la mer, sans bruit… Et personne ne s'était aperçu de rien !

Stickney se tut et changea sa chique de côté.

— Et comment, expliquez-vous cela, capitaine ? demanda W.-W. White, qui était presque habillé.

— Je ne l'explique pas… pas encore !… Mais il me semble, oui, que quelqu'un nous a trahis… a aidé les prisonniers… Celui-là, si jamais je le connais… oh ! oh !…

Les énormes chicots grincèrent les uns contre les autres. La face crispée du capitaine de la *Corysandre* prit une expression infernale. Il lança sur le parquet un long jet de salive

brune et eut un hochement de tête plus éloquent que tout discours.

— Il faut les signaler à la police ! dit enfin W.-W. White.

— Oui… bien sûr !… murmura Stickney. Ah ! Tout cela, c'est de ma faute ! Je dois le dire ! Oui, c'est de ma faute !

— De votre faute ?

— De ma faute ! J'aurais dû, comme j'y avais pensé, envoyer une balle dans la tête de Klagendorf ! J'aurais expliqué à la justice qu'il avait tenté de me poignarder lorsque j'avais découvert sa criminelle tentative !

« … Je suis trop bon, trop sensible !… C'est plus fort que moi !…

W.-W. White avait retrouvé son calme d'homme d'affaires :

— Klagendorf fugitif, accusé d'empoisonnement, n'est guère plus redoutable que s'il était en prison ! observa-t-il. Certes, il connaît le secret du catalyseur… Mais, même en prison, il aurait pu le communiquer à son avocat !… Ne pensons plus à tout cela et ne nous occupons plus de cet individu !

— C'est vite dit, monsieur White ! Mais vous oubliez une chose, c'est que Klagendorf voudra se venger, et que, quelque jour, moi ou vous recevrons quelque balle dans les tripes ou ailleurs !…

« À propos, les huit cents livres que je perds… par suite de l'évasion de mes Canaques… doivent rentrer dans les frais généraux de l'affaire, comme de juste !… Je vais les marquer !

— Entendu ! acquiesça le fabricant de savon.

Il était maintenant complètement habillé.

Au côté de Stickney, il remonta sur le pont.

Le schooner était immobile sur l'eau grise. Vers l'ouest, à moins de trois milles, se distinguaient les falaises de Moreton-Island, qui ferme la baie du même nom, au fond de laquelle est bâti Brisbane.

— Il faut agir ! déclara W.-W. White, et le plus vite, le mieux !

« Vous allez faire amener le canot automobile. Nous irons à Brisbane, faire notre déclaration à la justice.

« Vous donnerez des ordres pour le débarquement de vos marchandises, et nous prendrons le plus prochain bateau pour Frisco !

— Pour Frisco ? répéta le capitaine de la *Corysandre*.

— Oui. Nous y serons dans une quinzaine de jours, et y trouverons mon yacht…

— Votre yacht ? Mais il n'y a qu'à le faire venir ici !

« J'en prendrai le commandement : nous recruterons quelques « blackballs[6] » à Sydney, avec lesquels nous aurons vite fait de nous emparer d'une forte quantité du « catalyseur » ! Je me charge de tout !

---

[6] Aventuriers.

W.-W. White pinça légèrement les lèvres : il trouvait que le capitaine Stickney exagérait un peu, et même beaucoup. Il prenait des airs de tout commander, de tout décider.

— Faites amener le canot, répéta le fabricant de savons. Une fois à terre, notre déclaration faite à la police, *je déciderai* ce que nous devons faire !

XV

LES PASSAGERS DU *KOSMOS*

Honoré Sanard et Robert Lanni, depuis une longue heure, n'avaient plus échangé un mot. Toutes leurs forces, tout ce qui leur restait de forces, concentré dans leurs mains agrippées à la bouée de la *Corysandre*, ils attendaient la fin.

Le grand chimiste avait les yeux mi-clos, la bouche entr'ouverte. Il haletait. Par moments, ses lèvres, brûlées par le sel, s'agitaient. Aucun son n'en sortait. C'était à peine s'il avait un frisson lorsqu'une ondulation de la mer, plus forte que les autres, secouait la bouée et déferlait sur ses occupants.

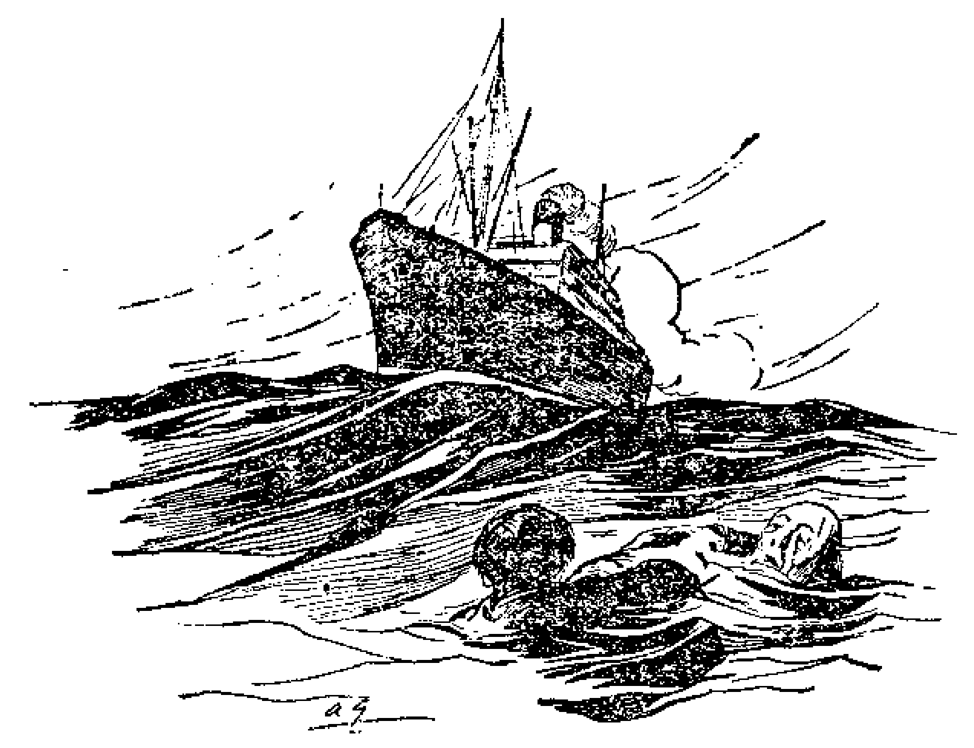
Il avait toute sa connaissance, pourtant, mais il se sentait mourir, et c'était uniquement pour ne pas décourager le mousse qu'il se retenait encore au flotteur de liège et ne se laissait pas couler…

Tout lui était devenu indifférent… Le grand catalyseur était bien oublié !…

Robert Lanni conservait encore un peu d'optimisme – très peu. À mesure que les secondes s'ajoutaient aux secondes, les minutes aux minutes, que le soleil ardent brûlait sa peau, que la soif fouillait son gosier d'un fer rouge, il se rendait compte de l'inanité de tout espoir. Plus vigoureux que le vieillard, il souffrait plus que lui. La fièvre l'avait pris et, par moment, il croyait voir passer devant ses yeux des nuages d'un rouge ardent, puis c'étaient des visions de prai-

ries verdoyantes, de ruisseaux frais et clairs… Il voyait – il croyait voir ! – l'eau cristalline couler entre les roseaux… Il se penchait avidement pour boire – et le mirage disparaissait. Le mousse n'apercevait plus que le ciel incendié de soleil et la mer bleue, brillante comme une glace…

Un cri rauque s'échappa, soudain, de ses lèvres tuméfiées… Était-ce encore une vision ? Il apercevait, à moins de cinq cents mètres, la coque noire d'un grand vapeur à deux mâts, dont la cheminée vomissait des tourbillons de fumée rousse…



Il aperçevait la coque noire d'un grand vapeur.

Indécis sur la réalité de cette apparition, il porta la main à ses yeux, les frotta vigoureusement, les rouvrit. Le vapeur s'était encore rapproché. Robert Lanni distingua les deux volutes d'écume qui se déroulaient de chaque côté de son étrave.

— M'sieur Sanard ! M'sieur Sanard ! clama-t-il. On est sauvé ! Un navire !

Le grand chimiste souleva ses paupières.

— Un navire ? répéta-t-il d'une voix presque inintelligible.

Robert Lanni n'eut pas à répondre. La sirène du vapeur mugissait, pour faire comprendre aux naufragés qu'ils avaient été vus.

Le mousse aperçut un bouillonnement blanc à l'arrière du navire, bouillonnement produit par ses hélices qui battaient en arrière.

— M'sieur Sanard ! Ça y est !… Ils amènent un canot !… Regardez !… Ah ! Les voilà qui arrivent !

Robert Lanni disait vrai. Du vapeur, maintenant stoppé, une embarcation était mise à la mer. Maniée par six matelots, elle ne fut bientôt plus qu'à quelques mètres de la bouée…

Moins de cinq minutes plus tard, Honoré Sanard, soutenu par deux marins, gravit lentement l'échelle de coupée du navire sauveteur, suivi de Robert Lanni à qui la joie avait fait retrouver toute sa vigueur.

Les naufragés, immédiatement emmenés à l'infirmerie, furent réconfortés d'un cordial.

Honoré Sanard, qui était presque sans connaissance, fut couché dans un lit. Robert Lanni, ayant changé de linge et de vêtements, déclara au médecin qui l'interrogeait qu'il se sentait tout à fait bien.

On le conduisit sur la passerelle, où l'attendait le capitaine. Celui-ci lui apprit qu'il était à bord du *Lancaster*, allant

de Suva (îles Fidji), à Sydney, où il arriverait probablement le surlendemain.

Robert Lanni, diplomatiquement, se borna à expliquer ce qui s'était passé à bord de la *Corysandre*, mais sans faire connaître les soupçons, et, surtout, sans parler du catalyseur.

Le capitaine du *Lancaster*, d'ailleurs, n'insista pas. En sa qualité de marin, il ne s'étonnait que rarement, et le sauvetage des deux naufragés ne constituait pour lui qu'un banal « incident de mer ».

Dans la soirée, Robert Lanni descendit à l'infirmerie, voir comment allait M. Sanard. L'illustre chimiste était très faible, mais la fièvre qui le rongeait avait cédé devant quelques cachets de quinine. Robert Lanni lui fit part de sa conversation avec le capitaine du *Lancaster*, et fut entièrement approuvé par le vieillard.

Moins de quarante-huit heures plus tard, le *Lancaster* accosta le quai Wooloomooloo, à Sydney.

M. Sanard, après avoir chaleureusement remercié le capitaine anglais, et l'avoir prié de ne pas ébruiter son sauvetage, débarqua en compagnie de Robert Lanni.

Le capitaine du *Lancaster*, qui avait passé sur mer les neuf dixièmes de sa vie, n'avait jamais entendu parler d'Honoré Sanard. Il ne se doutait donc pas qu'il avait recueilli un des plus illustres savants du monde…

Il trouva toute naturelle la demande de son passager inattendu.

Le chimiste, bien que très faible encore, était à peu près remis de ses terribles épreuves. Un taxi, dans lequel il prit place avec Robert Lanni, le conduisit en quelques minutes au

consulat de France. Il n'eut qu'à se nommer pour être aussitôt reçu par le consul. Il lui fit connaître son histoire, sans faire la moindre allusion à Leonardt Klagendorf et à W.-W. White, et sans parler du « grand catalyseur ».

Renouvelant sa recommandation au capitaine du *Lancaster*, il pria le consul de garder secrets son sauvetage et sa présence à Sydney. Le diplomate le lui promit, et, sur sa demande, lui avança une somme largement suffisante pour renouveler sa garde-robe et prendre deux passages de première classe pour la France.

Le paquebot français *Ville-de-la-Ciotat* partait le lendemain pour Marseille.

Honoré Sanard et Robert Lanni, confortablement vêtus, s'y embarquèrent.

En moins d'une semaine, l'état du grand chimiste, grâce à la vie calme du bord, s'améliora considérablement.

Quant à Robert Lanni, il s'était sur-le-champ adapté à son rôle nouveau de passager de première classe, comme s'il n'eut jamais navigué autrement !

Vêtu d'un élégant complet de flanelle, chaussé de toile blanche, une chemise molle ornée d'une cravate de soie ornant son torse juvénile, il s'était rapidement acquis la sympathie de tous ses compagnons de voyage dont la plupart le prenaient pour un parent de M. Sanard.

Il laissait dire, parlait peu et, quand il n'était pas au côté du savant, jouait au tonneau ou aux palets… Mais, malgré lui, il regrettait sa vie du gaillard d'avant, avec les matelots. Sans se l'avouer, l'oisiveté lui pesait.

Lorsqu'Honoré Sanard fut entièrement rétabli, il ne le quitta presque plus.

Le savant, qui avait apprécié les qualités de loyauté, de rectitude et de sérieux du mousse, lui confia ses projets :

— Tu comprends, il est hors de doute que Klagendorf et William White – si, comme je le crois de plus en plus, ce sont eux qui ont machiné ma perte – vont essayer de monopoliser – de se réserver le secret et l'exploitation du grand catalyseur !

« Mais nous les devancerons !

« Aussitôt arrivé à Paris, je vais faire une communication à l'Académie des Sciences… une communication qui sera véritablement retentissante !

« Le gouvernement sera prévenu ! L'on enverra un stationnaire aux Nouvelles-Hébrides avec des troupes, une expédition qui prendra possession du cratère où est le catalyseur !

« Le *catalyseur Sanard !…* Sais-tu, petit, que ce catalyseur résoudra la question sociale !… Plus besoin de pétrole pour faire marcher les moteurs, plus besoin de charbon !… On fabriquera l'électricité pour rien !… L'éclairage électrique sera, pour ainsi dire, gratuit, le chauffage électrique également… et puis les locomotives marcheront sans feu… et aussi les automobiles !…

« Plus besoin de charbon, plus besoin d'aucun combustible ! Comprends-tu ? Tous les moteurs, sauf les moteurs électriques ou ceux qui sont actionnés par des chutes d'eau, marchent par la compression suivie de la dilatation d'un liquide ou d'un fluide…

« Les deux principaux types de moteurs sont actionnés, soit par de la vapeur d'eau, qui demande du combustible pour sa production, ou par l'explosion de gaz d'essence de pétrole, de houille ou autres carburants !

« Eh bien, grâce au *catalyseur Sanard*, tu m'écoutes ? les moteurs ne consommeront que de l'eau… *aqua simplex !…*

« De l'eau qui, au contact de « mon » catalyseur, se décomposera en ses deux principaux éléments constitutifs : l'oxygène et l'hydrogène.

« Ces gaz rempliront le rôle des gaz d'essence ; ils actionneront des moteurs appropriés, de puissance illimitée !…

Honoré Sanard soupira :

— Bien sûr… Klagendorf et White vont tout essayer pour se rendre maîtres des gisements du Grand Catalyseur… Mais le gouvernement français… et le gouvernement anglais interviendront, puisque l'archipel des Nouvelles-Hébrides est indivis entre la France et l'Angleterre…

— Alors, les Anglais, ils nous chiperont tout ! observa Robert Lanni.

— Oh ! Nous ne nous laisserons pas faire !…

« Pour le moment, nous avons pas mal d'atouts dans nos mains !… D'abord, Klagendorf et White me croient mort. Ils ne se hâteront donc pas d'agir ! Naturellement, ils garderont le secret de la découverte le plus longtemps possible !…

« J'ai l'intuition que tout s'arrangera !…

« Tu as de la chance, petit ! Tu vas voir l'aube d'une ère nouvelle pour l'humanité ! Le prix de revient de toutes

choses sera infime ! Plus besoin de travailler… ou presque !… Le bien-être pour tout le monde ! Ce sera l'âge d'or !

Et le candide savant d'énumérer tous les bonheurs qui allaient échoir à la race humaine…

La *Ville-de-la-Ciotat*, cependant, faisait successivement escale à Melbourne, à Adelaïde, à Freemantle.

Puis ce fut la traversée de l'océan Indien. Et le paquebot, ayant laissé Djibouti, se lança dans la mer Rouge.

À mesure que le navire se rapprochait de France, Honoré Sanard devenait de plus en plus fébrile et agité.

Lui, l'homme calme et pondéré, il attendait avec impatience l'arrivée sur le pont-promenade du timonier qui, chaque jour à midi, affichait le point sur la carte.

Si le paquebot avait bien marché, Honoré Sanard exultait. Avait-il été retardé ? le savant restait triste et préoccupé jusqu'au lendemain !

Suez fut atteint. La *Ville-de-la-Ciotat* y resta deux heures, le temps d'embarquer le pilote, et, à la nuit, s'engagea dans le canal.

Honoré Sanard, trépignant d'impatience, ne se coucha pas.

Par deux fois, le paquebot se *gara* pour laisser passer un convoi de navires allant vers le sud : le canal de Suez, dans une grande partie de son parcours, étant trop étroit pour que deux bâtiments puissent s'y croiser, des évasements y ont été creusés, de distance en distance, afin que, lorsque deux convois de navires se rencontrent, l'un d'eux se « gare » dans

un de ces évasements et laisse passer l'autre. (C'est le convoi le moins nombreux qui se gare).

Le lendemain de son passage à Suez, vers midi, la *Ville-de-la-Ciotat* s'amarra le long du quai François-Joseph, à Port-Saïd, pour y faire une dernière fois du charbon avant d'arriver en France.

Une demi-douzaine de mahonnes – grands chalands plats – vinrent se ranger le long de ses flancs. Tout aussitôt, par les sabords de charge et les trous de soute, l'embarquement du combustible commença, cependant qu'une fine et pénétrante poussière noire se répandait partout sur le navire.

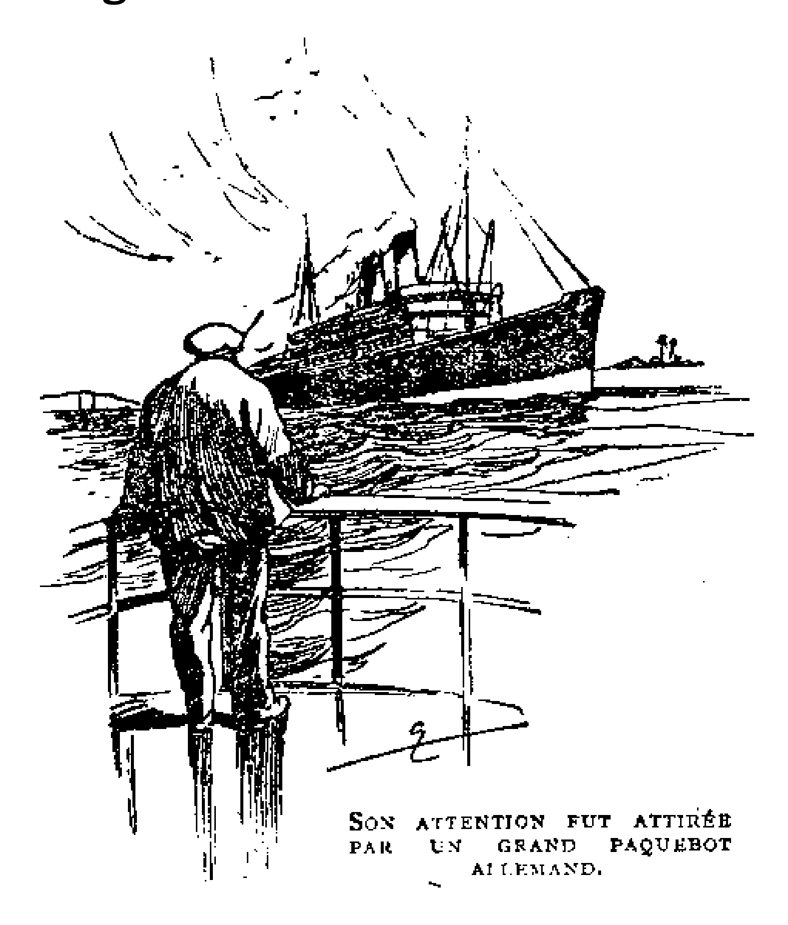
Pour la fuir, la plupart des passagers, aussitôt les amarres à quai, étaient descendus à terre et s'étaient répandus dans les nombreux « cafés-chantants » et autres établissements de plaisir qui, à Port-Saïd, ne ferment jamais, ni jour, ni nuit…

Honoré Sanard n'avait aucune envie de descendre à terre ; il ressentait une crainte maladive de manquer le départ du paquebot. Il resta donc à bord, ainsi que Robert Lanni, naturellement, et, pour fuir l'envahissante poussière de charbon, s'en fut à l'extrémité-avant du paquebot qui était relativement à l'abri du fléau noir.

Sur le gaillard, une foule de petits marchands se pressaient, offrant en toutes langues des boîtes de cigares, des tricot-filets, des vues d'Égypte, des bibelots chinois ou japonais fabriqués à Nuremberg ou à Hambourg…

Des matelots, des passagers de troisième ou de quatrième classe les entouraient et discutaient âprement les prix.

Honoré Sanard alla s'accouder à la rambarde de fer et contempla le canal dont l'eau jaune se confondait, vers le sud, avec les berges de sable de même couleur.



SON ATTENTION FUT ATTIRÉE PAR UN GRAND PAQUEBOT ALLEMAND.

Son attention fut attirée par un grand paquebot allemand qui venait de déborder du quai, et, ses pavillons claquetant à la brise, se dirigeait vers la passe faisant communiquer Port-Saïd avec la Méditerranée.

Le savant, mélancoliquement, envia ses heureux passagers, qui partaient avant la *Ville-de-la-Ciotat !*

Ils étaient plusieurs centaines. Massés sur les ponts multiples du navire, ils regardaient curieusement les quais et le paquebot français.

Honoré Sanard lut le nom du bâtiment :

« KOSMOS »
Bremen

Il ne put s'empêcher de sourire en voyant ses passagers agiter leurs mouchoirs ou leurs chapeaux… Eux aussi venaient de loin, sans doute, ils étaient heureux à la pensée de revoir bientôt le *Vaterland*…

M. Sanard se retourna, en se sentant tirer par la manche. C'était Robert Lanni.

— Qu'est-ce qu'il y a, petit ? demanda le chimiste.

— Sous la passerelle du *Kosmos !*… Regardez ! L'homme qui se tient au montant de fer !… Vous le voyez ?

— Je… Ah !

Honoré Sanard venait de reconnaître Leonardt Klagendorf !

L'Allemand était enveloppé dans un ample manteau de drap gris. Il fumait d'un air béat un énorme cigare bagué d'or.

Un individu, plus petit que lui, qui était debout à son côté, l'interpella soudain.

— Et Joseph Robic est avec lui ! s'écria Robert Lanni, en reconnaissant le commis aux écritures de la *Corysandre*.

Leonardt Klagendorf avait tiré de l'étui de cuir qu'il portait en bandoulière une jumelle prismatique. Il la dirigea sur Honoré Sanard et Robert Lanni qu'il fixa longuement.

— Il nous a vus ! fit le mousse.

Le *Kosmos*, cependant, prenait de la vitesse… Encore quelques secondes, et il eut dépassé la *Ville-de-la-Ciotat*…

Robert Lanni et Honoré Sanard, immobiles, le virent s'engager dans la passe et disparaître.

XVI

À PARIS

Un peu moins de six jours après leur rencontre à Port-Saïd avec Klagendorf et Joseph Robic, Honoré Sanard et Robert Lanni arrivèrent à Paris.

Ces six jours leur avaient paru six siècles. Surtout au grand savant. Contrairement à ce qu'il avait cru – car on croit toujours ce que l'on espère ! – Klagendorf s'était hâté. Klagendorf n'avait pas voulu perdre de temps. Klagendorf était parti pour l'Europe sans délai, et pourquoi, sinon pour aviser aux moyens de s'emparer du *grand catalyseur !*

Honoré Sanard avait pu apprécier l'énergie, le sens pratique, le manque de scrupule de l'Allemand. Il comprenait, plus que jamais, que c'était un adversaire redoutable…

En quelques minutes, le taxi pris par les voyageurs à la gare de Lyon les eut amenés sur le quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis, devant l'immeuble contenant le modeste appartement du savant.

— Je te laisse ici ! dit M. Sanard au mousse. Tu es chez toi ! En descendant, je vais dire à la concierge qu'elle prévienne ma vieille bonne, qui est chez un de ses frères, dans le quartier. Tu lui demanderas ce que tu auras besoin ! Je serai sans doute de retour à midi !… À tout à l'heure !

Et le vieux savant, qui semblait avoir retrouvé sa jeunesse, redescendit quatre à quatre les marches de l'antique

escalier de pierre et s’enfourna dans le taxi qu’il avait gardé et qui attendait devant la porte de l’immeuble :

— À l’Institut ! Vite ! dit-il au chauffeur.

L’auto fila.

Dix minutes plus tard. Honoré Sanard pénétrait dans le cabinet de travail de M. Fernand Gastier, le secrétaire perpétuel de l’Académie des Sciences (sciences physiques).



M. SANARD SE RENDIT A L'INSTITUT.

M. Fernand Gastier était un petit vieillard rasé au nez mince, aux cheveux blancs plaqués sur le crâne, aux oreilles pointues, ce qui l’avait fait surnommer *la souris.*

Auteur d’un remarquable traité sur les Métalloïdes, qui faisait autorité dans le monde entier, M. Fernand Gastier avait sans cesse aux lèvres un sourire aimable qui découvrait ses petites dents aiguës qu’il avait conservées malgré l’âge :

— Bonjour, Sanard ! dit-il en voyant entrer le chimiste. D'où diable venez-vous ? On vous croyait mort, vous savez !… On racontait que vous étiez aux antipodes…

— J'en arrive ce matin ! fit Honoré Sanard.

— Alors, c'est le cas de le dire : vous êtes fatigué : prenez donc une chaise !

Et Fernand Gastier, heureux de sa plaisanterie ; eut un léger sourire.

Honoré Sanard s'assit, en face du monumental bureau de chêne derrière lequel était installé son collègue.

— Et alors ? reprit le secrétaire-perpétuel. Puis-je savoir, mon cher ami, ce qui me vaut l'honneur et le plaisir de votre visite, à peine arrivé de si loin ?

— Je vais vous le dire !… Je vous apporte la plus merveilleuse découverte des temps passés, présents, et, je peux presque ajouter à venir !

— Ffff ! siffla Fernand Gastier, admiratif. Et c'est aux antipodes que vous avez fait cette découverte-là ?

— Pas tout-à-fait, mais pas bien loin ! Il s'agit du catalyseur de l'eau !

— Du catalyseur de l'eau ?

— Oui. Il existe. À l'état naturel. En grande quantité !… Et son action est instantanée ! À son contact, l'eau, à la température ordinaire, se dissocie instantanément ! L'expérience a été faite en grand devant moi !

Fernand Gastier avait ouvert des yeux ronds. L'étonnement, la stupeur, pendant une seconde – pas plus ! – se lu-

rent sur son visage. Une expression d'incrédulité leur succéda aussitôt :

— Je suppose que vous êtes sûr, certain, archi-certain de ce que vous avancez, Sanard ! dit-il.

— Je le suis !…

Et le chimiste, légèrement enfiévré, fit le récit de son voyage dans le Pacifique.

Il raconta comment, aux Nouvelles-Hébrides, il avait été capturé par les Canaques en compagnie de plusieurs passagers de la Sarcelle.

Il relata son transport dans le cratère éteint… le sacrifice de plusieurs de ses compagnons sur le mur de corail qui entourait le gisement de matière translucide à reflets de jade, l'ouragan, l'averse, et comment l'eau, au contact de la mystérieuse matière, s'était volatilisée, décomposée en gaz inflammables ayant tous les caractères de l'hydrogène et de l'oxygène…

Poursuivant son récit, Honoré Sanard raconta sa délivrance par le mousse Robert Lanni, leur repêchage par la *Corysandre*, puis l'accident vraisemblablement machiné par Leonardt Klagendorf et W.-W. White…

— Et nous avons revu Klagendorf, à Port-Saïd, sur un paquebot allemand ! conclut-il. Ce qui prouve que cet homme se rend très bien compte de l'immense importance de notre découverte !… *Il faut agir sans tarder !*

Honoré Sanard se tut, un peu essoufflé par son long récit.

Le petit visage de « la souris » avait repris une impassibilité souriante.

— Mais c'est un vrai roman d'aventures que vous me racontez-là, Sanard ! dit-il. Vous feriez du cinéma, que je n'en serais pas étonné ! Eh, oh !

— Il ne s'agit pas de mes aventures, mais de catalyseur de l'eau !… J'ai tenu à vous faire part le premier de ma découverte !… Je vous demande votre appui !

« Vous connaissez très bien M. Mucas-Resquillard, le ministre de l'Instruction Publique ! Je désirerais obtenir de lui une audience dans le plus bref délai.

« Comprenez-vous ? Il faut faire vite !… Klagendorf va agir… et aussi White, qui est millionnaire !…

« Et je ne parle pas des Anglais qui, en leur qualité de copropriétaires des Nouvelles-Hébrides, ne manqueront pas de s'immiscer dans l'affaire, dès qu'ils en auront vent ! Pensez à ce qu'ils font pour s'assurer les gisements de pétrole ! Le catalyseur de l'eau leur permettrait, s'ils parvenaient à s'en assurer le monopole, à établir définitivement leur hégémonie sur le monde entier…

« Rien ne dit que le gisement que j'ai vu soit considérable ! Quels seraient nos regrets, si nous arrivions trop tard, si d'autres – Klagendorf, par exemple ! – s'en emparaient avant nous ! Vous comprenez, Gastier ?

— Vous vous exprimez trop clairement, mon cher ami, pour que je ne comprenne point !… Cependant, vous me permettrez de vous faire remarquer, avec tout le respect que j'ai pour vos travaux et toute l'estime que m'inspire votre

personnalité et votre intégrité, *que vous n'apportez aucune preuve de l'existence de ce catalyseur idéal !...*

« Votre histoire est tout à fait intéressante, mais elle eut gagné – permettez-moi de vous le dire ! – à être accompagnée d'un fragment, si petit soit-il, de cet hypothétique catalyseur !...

« Somme toute, vous apportez des présomptions... des impressions... et, si grand soit votre courage, si immense soit votre sang-froid, il me semble que, ligoté, vous attendant à être égorgé d'une seconde à l'autre, vous étiez dans de mauvaises conditions pour étudier les modalités d'un phénomène aussi complexe que la catalyse de l'eau !

« Je ne doute pas que vous ayez senti une odeur d'oxygène et d'hydrogène... Mais vous étiez dans un cratère !... Qui vous prouve que les gaz que vous avez vus s'enflammer ne sont pas des gaz naturels, jaillis de la montagne, *gaz qui peuvent très bien contenir de l'hydrogène et de l'oxygène !...* Avant de vous avancer davantage, mon cher ami, il me semble que...

— Je vous ai dit les raisons pour lesquelles, mon cher secrétaire, la plus grande célérité s'impose ! interrompit Honoré Sanard. Leonardt Klagendorf et M. White...

— ... ne sont pas des savants, ni des techniciens !... Libre à eux de poursuivre des chimères ! observa Fernand Gastier. Pour ma part, je me vois obligé de constater, mon cher ami, que ce ne sont pas des faits que vous me soumettez, mais des impressions, des présomptions ! Et la science ne vit que de *faits !*

— Alors, vous ne croyez pas à l'existence de *mon* catalyseur ? s'écria Honoré Sanard, impatienté.

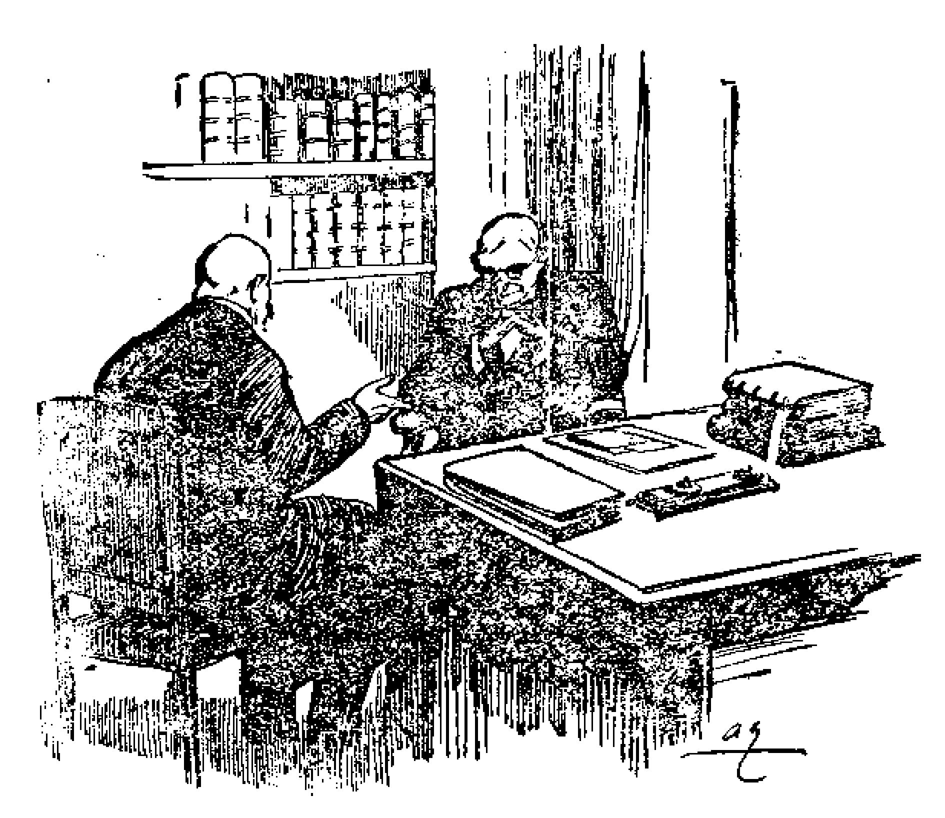
— J’y crois sur votre foi, mais ce n’est pas suffisant !…

« Entre nous, je laisserai cela, mon cher !… À moins que vous n’ayez l’envie de retourner aux Nouvelles-Hébrides, pour vous assurer de l’existence de *votre* catalyseur !…

« Les voyages forment la jeunesse !… Je ne désespère pas de vous voir devenir lauréat de notre section de Géographie et Navigation !…

« Et, si *votre* catalyseur existe…

« Je crois avoir, fait mes preuves d’homme pondéré et méfiant. Si je vous dis que *j’ai vu* le catalyseur de l’eau, c’est que je l’ai vu ! Je sais me servir de mes yeux, de tous mes sens !…



JE VOUS CROIS AVEC MES SENTIMENTS ET NON AVEC MA RAISON.

— Je suis étonné, mon cher Gastier, de vous voir traiter ainsi une question aussi sérieuse, d’une importance : je peux le dire, primordiale pour l’humanité !…

« Je crois avoir, fait mes preuves d'homme pondéré et méfiant. Si je vous dis que *j'ai vu* le catalyseur de l'eau, c'est que je l'ai vu ! Je sais me servir de mes yeux, de tous mes sens !…

— Qui sont sujets à erreur, surtout en présence de la mort ! remarqua « la souris ».

« Moi, je vous crois. Je suis persuadé que vous ne vous trompez pas, que vous êtes de bonne foi… Mais je n'en jurerais pas !… Je veux dire que c'est, chez moi, une simple *croyance qui n'est étayée par aucune preuve*. Je vous crois avec mes sentiments, mais non avec ma raison !

« Pour le reste, je vais téléphoner au ministre et vous obtiendrai une audience dans le plus bref délai !…

« Mais, un conseil, cher ami : ne parlez à personne de votre découverte… Oui, je sais, vous serez discret pour qu'on ne vous la souffle pas !… *Soyez-le aussi par crainte du ridicule !*

— Je vous remercie de vos leçons, mon cher secrétaire ! fit Honoré Sanard, dont la provision de patience était épuisée.

« Le catalyseur de l'eau existe !…

« Son existence, je dirais même, est beaucoup plus prouvée, plus réelle, que celle de certains dérivés des métalloïdes, découverts par vous, et qui n'ont jamais pu être retrouvés !…

« … Inutile de voir le ministre ! Je saurai me faire recevoir par lui sans risquer de vous englober dans mon ridicule !

« … Et encore merci de votre aimable accueil, mon cher collègue !

Honoré Sanard, qui s'était levé, s'inclina et sortit, suivi par le sourire ironique – et un peu jaune – de M. Fernand Gastier.

Grâce à un député qu'il connaissait, il put être reçu, le surlendemain, par M. Mucas-Resquillard.

Le ministre de l'Instruction Publique devait avoir été averti par Fernand Gastier, car, à la vue de M. Sanard, il eut un sourire où l'amabilité s'agrémentait d'une légère ironie.

Il laissa parler le grand chimiste sans l'interrompre.

— C'est très, très intéressant ! assura-t-il, dès qu'Honoré Sanard eut terminé.

« Aussi, dois-je, avant tout, vous assurer de toute notre admiration et de toute notre sympathie pour les épreuves que vous avez si courageusement endurées !

« Vous êtes un grand Français, M. Sanard ! Un de ces savants illustres autant que courageux et modestes, qui font honneur à notre pays !…

« … Nul mieux que moi ne peut comprendre votre ferveur patriotique, vos craintes…

« Cependant, ne croyez-vous pas que votre découverte avant d'être rendue publique, mériterait d'être plus amplement, plus soigneusement étudiée ?… Que diriez-vous d'une mission dont je vous chargerais ? »

— Une mission… Monsieur le Ministre ?

— Oui !… Nous vous donnerions d'amples recommandations pour le commandant du stationnaire français dans le Pacifique, et aussi pour le haut-commissaire de la France aux Nouvelles-Hébrides !…

« Vous pourriez ainsi nous apporter des certitudes… des preuves !… Quelle gloire ce serait pour notre cher pays, si vous réussissiez !…

« … Malheureusement, je ne dispose pas de fonds libres en ce moment…

« Le budget est en déficit, et l'on nous rogne les crédits !… Nous ne pourrons vous donner aucune subvention… à notre grand regret !…

« Si vous étiez venu au début de l'exercice… peut-être que… Nous vivons à une très dure époque, M. Sanard ! »

Et M. Mucas-Resquillard eut un mélancolique hochement de tête.

Honoré Sanard était navré.

Il ne désespéra pas encore, pourtant :

— Je crains, monsieur le Ministre, insista-t-il, que je n'aie pas suffisamment attiré votre attention sur l'importance formidable du catalyseur de l'eau ! Il permettrait de…

— Je sais ! Je sais ! fit M. Mucas-Resquillard, avec un geste de la main.

« Seulement, il faudrait des preuves… un fragment de cette matière !… L'on nommerait alors une commission qui ferait procéder à des expériences décisives !…

« Ma bonne volonté, mon concours moral vous sont acquis, cher M. Sanard !

« Je vais, dès aujourd'hui même, faire préparer les différentes pièces vous accréditant comme chargé de mission !…

« Et ce sera avec un immense plaisir que j'accueillerai les résultats probants que vous nous apporterez immanquablement !…

Un sourire, une légère inclinaison de tête soulignèrent cette affirmation et firent comprendre au savant que l'audience était terminée.

Il regarda le ministre. Il comprit que son insistance serait déplacée et surtout inutile.

Ayant remercié M. Mucas-Resquillard, il se retira.

Le lendemain matin, en ouvrant son journal, il put lire, parmi les échos :

« Un de nos plus illustres savants, M. H.S., qui nous revient d'Océanie, a rapporté de là-bas toutes sortes d'impressions très curieuses !

M. H.S. a failli être dévoré vivant par les Canaques. Entr'autres aventures, il a échappé à grand'peine à une mort atroce, causée par une substance chimique dont les Canaques détiendraient le secret et qui serait capable de décomposer l'eau.

Plusieurs des compagnons de M. H.S. ont ainsi été victimes du mystérieux produit qui, entr'autres propriétés, « jouit de celle de rendre fou… »

— Ça ! C’est du Fernand Gastier ! murmura le chimiste, furieux. L’envie ! *La Souris* est jaloux de moi !

« Eh bien, je me passerai de l’Institut, du gouvernement ! Le catalyseur, je l’aurai !… Quand je pense que Leonardt Klagendorf vogue déjà pour les Nouvelles-Hébrides, peut-être !…

« … Quelle misère ! »

Tout en revenant à pied, vers sa demeure, Honoré Sanard fit, mentalement, l’inventaire de sa fortune… Deux petites fermes en Normandie et une centaine de mille francs en fonds d’État. Ce n’était pas avec cela qu’il pouvait organiser une expédition assez puissante pour chasser les Canaques du Volcan sacré !

— Il faut que je réussisse ! se jura-t-il. Mais comment ?

XVII

J.L.

À son retour du ministère de l'Instruction Publique, où il venait de subir une deuxième désillusion, Honoré Sanard trouva une lettre qui l'attendait.

Rien qu'en en voyant l'enveloppe, il fronça les sourcils.

Dans un angle, ces simples lettres étaient gravées :

J.L.

Autrement dit Jacques Ledru.

— C'est de mon cousin, le banquier, pour qui j'étais parti… à cause de qui j'ai découvert le catalyseur ! expliqua-t-il à Robert Lanni.

La lettre était bien de Jacques Ledru. Elle était courte et concise :

Mon cher Honoré,

J'apprends indirectement ton retour de Paris et te félicite d'avoir si vite fait. Je serais heureux de te voir le plus vite possible.

À toi, J.L.

Jacques Ledru !

Honoré Sanard avait complètement oublié, et son existence et la mission qu'il lui avait confiée. Plein de remords, il pensa à ce M. Hutchinson, qui avait dû l'attendre à Suva, pour le conduire à l'archipel des phosphates…

— Déjeunons ! dit-il au mousse. Après, j'irai voir mon cousin…

« Ça n'a pas marché, chez le ministre, petit ! Ce sera plus difficile que je le croyais !… Enfin, on verra !

Robert Lanni ne répondit pas. Tenu au courant des démarches du savant, il n'osait faire aucune observation, mais chaque nouvelle déconvenue de l'excellent homme l'emplissait de colère et d'indignation.

Honoré Sanard ne lui avait pas caché qu'il avait, partout, été écouté avec incrédulité. Et le mousse, qui ne pouvait rien, se désolait… Il s'ennuyait à Paris. Pendant que le savant faisait ses démarches, il errait sur les quais, passant de longues heures à regarder le petit vapeur du service Londres-Paris, un vrai navire de mer, qui lui rappelait le bon temps où il naviguait.

Il n'osait, pourtant, en interpeller les matelots… Et puis, il ne voulait pas quitter M. Sanard, pour qui il s'était pris d'une respectueuse affection.

Le savant lui avait demandé de rester avec lui, jusqu'au moment où partirait l'expédition qui devait rechercher le « grand catalyseur »… Hélas, le départ de cette expédition, du train dont allaient les choses, ne paraissait pas devoir être prochain…

Honoré Sanard et son protégé se mirent à table ; la vieille bonne du savant les servit. Dès le café avalé, M. Sanard annonça qu'il ressortait et rentrerait de bonne heure :

— Aussitôt de retour, je vais travailler à mon rapport sur le catalyseur ! Dans quinze jours a lieu la séance solennelle des cinq Académies.

« Je ferai connaître ma découverte. L'on m'entendra. Les journaux en parleront, et l'on verra bien s'il reste encore en France des esprits capables de comprendre l'intérêt du pays et celui de l'humanité !

« J'aurais préféré agir plus discrètement ! Mais, puisque partout l'on me repousse, tant pis ! Je ferai ce qu'il faut ! Chacun prendra ses responsabilités !

Le mousse ne répondit rien… Le sentiment de son impuissance absolue, en l'occurrence, lui enlevait tous ses moyens.

— À tout à l'heure ! conclut le savant.

Les bureaux de son cousin étaient situés boulevard Haussmann, dans un immeuble d'aspect cossu : ascenseur, large escalier aux parois de marbre, aux marches tapissées d'épaisse moquette, aux lustres de fer forgé.

Au second étage, une plaque de cuivre portant ces deux lettres : *J.L.* indiquait les bureaux du banquier.

Reçu dans une vaste antichambre aux murailles garnies de tapis d'Aubusson, par un valet en livrée. Honoré Sanard, au vu de sa carte, fut immédiatement introduit dans le cabinet de travail du financier : un vaste salon à trois fenêtres,

aux murailles stuquées, ornées de tableaux de maîtres, aux meubles anglais, signés d'un ébéniste fameux.



JACQUES LEDRU.

Jacques Ledru, un petit homme chauve et replet, face rasée, monocle à l'œil, physionomie aimable et retorse, était assis derrière un bureau vaste comme un billard, en acajou incrusté de cuivre.

Devant lui, un écritoire monumental, en cristal taillé, voisinait avec un appareil téléphonique et une boîte de cuivre où venaient s'inscrire, au fur et à mesure de leur annonce, les différents cours de la Bourse des valeurs.

— Ah ! Te voilà, le voyageur ! s'écria le financier, souriant. Tu es à Paris depuis bientôt une semaine, et tu ne viens pas !… Ma police est bien faite, hein ?



— AH ! TE VOILA, LE VOYAGEUR !

« Et alors ? Que t'arrive-t-il ? Tu as vu Hutchinson, à Suva ? Et les phosphates ?

« L'affaire marche, tu sais ! Les actions font déjà deux cents francs de prime ! Qu'est-ce que ce sera, quand on va publier ton rapport !… Elles gagnèrent encore deux cents francs, au moins ! Je vais t'en acheter un millier… Ça te fera un beau bénéfice !

— Oui ! fit Honoré Sanard, qui n'avait pu placer un mot. Le malheur, c'est que je n'ai pas été à Suva, et que je n'ai, par conséquent, pu voir ton ami Hutchinson ! Il…

La face du banquier s'était durcie. Mais ce ne fut qu'un nuage :

— Eh bien, tu me feras ton rapport quand même ! dit-il. Le principal c'est qu'il soit bon !…

« Je te donnerai des échantillons que j'ai gardés ! Le *Phosphate Austral* est une excellente affaire… pour le moment ! Dès que j'aurai vendu mes actions et mes parts… peu m'importe ce que cela deviendra !…

« Mais où as-tu été, alors ? J'ai pourtant reçu des cartes postales de toi, venant de Colombo, de Sydney… est-ce que je sais ?

« Me les aurais-tu fait expédier par une agence ? Ce serait drôle !

Et le financier se mit à rire.

Jacques Ledru n'était pas plus malhonnête que bien d'autres. Il s'occupait d'affaires. Il choisissait, de préférence, les affaires « intéressantes », c'est-à-dire susceptibles de donner des bénéfices. En ce cas, ses clients gagnaient de l'argent. Et lui aussi. Lui surtout.

Si les affaires se révélaient mauvaises, les clients perdaient leurs fonds – mais Jacques Ledru encaissait quand même un bénéfice…

Il avait lancé, jusque là, plus de bonnes affaires que de mauvaises, aussi sa réputation était-elle excellente.

— Écoute, Jacques ! fit Honoré Sanard. Laisse-moi te dire, tout d'abord, qu'il n'y a aucunement de ma faute…

« Au reste, je suis prêt à te rembourser les frais que tu as faits pour moi – car, malgré mon désir de t'être agréable, tu dois comprendre que je ne peux mentir et faire un rapport sur des gisements que je n'ai pas vus !

— Enfin, tu es allé à Sydney, ou non ?

— J'y suis allé. Je suis allé ensuite aux Nouvelles-Hébrides – et c'est là que j'ai fait une découverte fabuleuse à laquelle personne ne veut croire !

— Une découverte fabuleuse ?

— Oui ! Le catalyseur de l'eau !

— Le catalyseur de l'eau ? répéta le banquier, en examinant son cousin avec attention, comme l'on examine quelqu'un que l'on craint de voir perdre sa raison.

— Le ca-ta-ly-seur de l'eau ! répéta Honoré Sanard. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un catalyseur ?

— C'est une machine, un moteur, un produit chimique ? Éclaire ma lanterne, Honoré !

— Mais que t'a-t-on appris au lycée ! Tu es bachelier-es-sciences, Jacques ?

— Oui… Mais, tu sais, il y a vingt cinq ans que j'ai passé mon bachot ! Parle-moi d'un report, d'un pied de prime, d'une émission, je te répondrai ! Enfin, explique-moi ce que c'est qu'un catalyseur !

— Bien ! C'est un corps qui accélère les réactions chimiques.

— Compris !

— Merci ! Donc, j'ai découvert un catalyseur qui permet de décomposer l'eau en quelques secondes !

« Tu n'ignores pas que l'eau est formée de deux parties d'hydrogène et d'une d'oxygène, gaz qui ont de multiples applications.

« Seulement, la décomposition de l'eau est longue et coûteuse. Cette décomposition se fait à l'aide de différents procédés, qui ne donnent pas tous les mêmes résultats. Ainsi, quand le fer décompose l'eau au rouge, tout l'oxygène de l'eau s'unit au fer et tout l'hydrogène est mis en liberté.

« Le potassium, lui, en agissant sur l'eau, en fait dégager la moitié de l'oxygène, tandis que lui-même s'unit à l'hydrogène restant et à tout l'oxygène pour donner la potasse…

« Le baryum…

— Oh ! Assez ! Et alors, ton catalyseur ?

— Mon catalyseur ? Eh bien, c'est un produit qui, mis en contact avec l'eau, la décompose instantanément… je ne sais par quel processus… et libère les deux gaz dont elle est faite et que l'on a qu'à capter !

« Tu n'ignores pas, je suppose, que l'oxygène est un gaz coûteux, qui a de multiples applications, et qu'il en est de même de l'hydrogène…

— Oui. Je sais ? Et où est ce catalyseur ?

— Aux Nouvelles-Hébrides !…

Et Honoré Sanard fit le récit de ses aventures depuis le moment où il avait eu la malencontreuse idée d'accompagner à terre les passagers de la *Sarcelle*, dans l'île d'Espirito-Santo, jusqu'à son retour à Paris.

Il raconta ensuite ses démarches infructueuses auprès du secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences et du ministre de l'Instruction Publique :

— Enfin, comme tu le vois, dit-il, tout le monde me prend pour un fou, un illuminé ou un fumiste !… Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ! Mon rapport, que je vais lire devant les cinq Académies, obligera bien…

— Tu es un idiot, Honoré ! coupa Jacques Ledru.

— Hein ? Toi aussi, alors…

— Moi aussi ! Écoute-moi bien !

« Je te sais un homme sérieux. Je n'ai pas vu ton catalyseur. Mais, si tu ne t'es pas trompé, c'est la plus merveilleuse affaire des temps modernes ! Heureusement qu'on ne t'a pas écouté ! Et tu n'étais pas venu m'en parler ! Ce n'est pas gentil, Honoré !

« Je la prends, ton affaire ! *Société du Grand Catalyseur*, comme tu dis !… Attends un peu !… Je vais rédiger le boniment, cette nuit même !…

« On est tout à la science, en ce moment !… Nous mettrons ça au capital de dix millions, pour commencer, en nous réservant, comme de juste, des parts de fondateur… Vingt mille actions de cinq cents francs. Cent *actions A* et dix-neuf mille neuf cents actions B.

« Les *actions A* auront droit à cent voix chacune aux assemblées. Les actions B devront se mettre à cent pour avoir une voix.

« Nous nous réserverons les *actions A ;* comme cela, nous serons les maîtres de l'affaire, sans avoir besoin d'immobiliser un grand capital.

« Toi, tu vas faire un rapport technique. Tu n'oublieras pas de mentionner ta visite au ministre de l'Instruction Publique et les encouragements… verbaux que tu as reçus de lui…

« C'est la vérité, n'est-ce pas ?

— Oui… Mais…

— Mais quoi ? Tu ne veux pas faire un rapport sur « mes » phosphates, parce que tu crains de mentir ! Maintenant qu'on te demande de dire ce que tu penses, ce qui est, tu hésites ?

— Si je m'étais trompé, pourtant, Jacques ?

— Je suis certain que tu ne t'es pas trompé !… Tu es allé voir cette vieille bête de Fernand Gastier, ce roublard de Mucas-Resquillard, c'est donc que tu étais sûr de toi !

« Pense que tu vas donner le bonheur à l'humanité, Honoré – tu viens de me le dire ! Que tu enrichiras la France… et moi aussi, et toi avec par surcroît !…

« Ah ! Je peux dire que j'ai eu une fière idée, de t'envoyer là-bas !… Laisse-moi cette histoire de phosphate : elle ne m'intéresse plus ! Vive le *Grand Catalyseur !*

« … Je veux que les actions soient toutes souscrites en deux jours, et avec prime encore ! Je vais, ce soir même, envoyer des notes aux journaux financiers !…

« … Et, dans quinze jours, je veux que l'expédition parte ! Nous achèterons un navire, nous l'armerons de mitrailleuses, de grenades… Et nous recruterons un équipage de solides lascars, bien payés, avec promesses de primes énormes pour les stimuler !

— Tu oublies, Jacques, que les Nouvelles-Hébrides ne sont pas françaises complètement ! Les Anglais y sont, pour le moment, chez eux comme nous !

Jacques Ledru se mordit la lèvre inférieure. Il n'avait pas songé à cet obstacle :

— Si les Anglais apprennent l'affaire, nous sommes dedans ! maugréa-t-il.

Il retira son monocle, et, pendant quelques instants, le frotta entre ses doigts.

— Ennuyeux ! murmura-t-il. Il faudrait garder le secret… Mais, alors, comment procéder à l'émission ?…

« J'ai trouvé ! Nous annoncerons que le catalyseur est situé au Congo !… Tu vois cela d'ici. Nous mettrons : au *Congo Français et en autres lieux, connus seulement de M. Honoré Sanard.*

« Ainsi, nous ne mentirons pas : il y a peut-être de ton catalyseur, au Congo ? Tu n'en sais rien, ni moi non plus. En tous cas, il y en a « en autres lieux »… que tu connais !

« Ainsi, les Anglais seront roulés ! C'est bien leur tour !

« J'ajouterai… nous ajouterons que les membres du Conseil d'Administration, dont je serai président et dont tu feras partie, auront été explicitement renseignés par toi ! Tu y es ? »

— Oui…

— Quoi ? Tu cherchais des appuis pour exploiter « ton » merveilleux catalyseur ! Maintenant que tu les as, voilà que tu hésites !

« C'est toi qui apportes l'affaire ; elle est bonne : je ne la rendrai pas mauvaise !

— Si, pourtant, je m'étais trompé !… Je ruinerais de braves gens !

— D'abord, tu ne t'es pas trompé !… Ensuite, ces braves gens jouent à pile ou face… Ils paieront leurs actions six ou sept cents francs…

— Tu disais cinq cents ?

— Oui… plus la prime d'émission ! Donc, si l'affaire réussit, ils gagneront dix fois cette somme. Ils risquent sept cents francs pour en gagner dix mille !

« … D'autre part, il te faut de l'argent pour réaliser ton projet et exploiter le catalyseur.

« Si tu hésites, si tu perds du temps, ce sera Klagendorf ou W.-W. White – je le connais de nom, celui-là : c'est le plus beau flibustier de San Francisco, – qui feront l'affaire !

« Ils ont tenté de t'assassiner : c'est donc qu'ils croient que cela en vaut la peine ! Tu risques de faire perdre quelques centaines de francs à des capitalistes… en échange, si tu réussis, tu feras le bonheur de l'humanité ! Il n'y a pas à hésiter !

— J'accepte. Mais il est bien entendu que je ne veux aucun bénéfice, sous quelque forme que ce soit, que les statuts de la société me seront soumis, et que je me réserve le droit, si, par hasard, je m'étais trompé, de le faire savoir sans délai ! déclara le savant avec fermeté. Sinon, non !

Jacques Ledru le regarda ; il eut une légère hésitation accompagnée d'une grimace de pitié et d'un haussement d'épaules en pensant à la candeur de son cousin, et conclut :

— Soit !

XVIII

LE *LARANDA*

L'annonce de la formation de la Société *Le Grand Catalyseur* provoqua un vif intérêt, non seulement chez les savants mais aussi chez les gens de Bourse.

Un « syndicat » d'hommes d'affaires proposa à Jacques Ledru de lui prendre ferme la totalité des actions à souscrire, moyennant une prime de deux cents francs par titre… Bien que cette offre eût fait gagner au banquier près de quatre millions, il la refusa. Et il n'eut pas tort, car les actions du *Grand Catalyseur*, introduites au prix de huit cents francs, atteignirent mille en moins d'une semaine.

Les journaux, en effet, s'étaient emparés de l'affaire. C'était à qui publierait des interwiews de savants sur la catalysation en général et sur la catalysation de l'eau en particulier.

Presque tous les « interviewés » déclarèrent que la découverte d'Honoré Sanard était dans les choses possibles, et qu'elle devait révolutionner la mécanique moderne en apportant aux ingénieurs une nouvelle et inépuisable autant que formidable source d'énergie.

Les actions des sociétés pétrolifères baissèrent de soixante pour cent…

Seul, le secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Fernand Gastier, émit quelques réserves :

« *Sans vouloir douter un seul instant de la découverte de mon illustre collègue*, fit-il remarquer à un journaliste venu lui demander son opinion sur le catalyseur de l'eau, *je ne vois pas encore comment elle pourra donner des résultats au point de vue industriel ?…*

« Actuellement, l'on décompose l'eau à une température de 1 200 degrés environ. Le catalyseur trouvé par mon ami Sanard permettra certainement d'abaisser cette température… Mais de combien ?

« Je ne veux pas insister là-dessus, mais, enfin, il me semble que cet enthousiasme est un peu prématuré !…

« Mon ami Sanard, dont je connais la loyauté et le désintéressement, doit certainement être de mon avis »…

Ces déclarations perfides n'influèrent en rien sur la faveur dont jouissaient en Bourse les actions du *Grand Catalyseur*. D'autant plus que le ministre de l'Instruction Publique, M. Mucas-Resquillard, ne démentit pas qu'il avait accordé son patronage à Honoré Sanard…

Cent fois par jour, l'on sonnait à la porte du petit appartement du quai Bourbon. Des curieux, des savants, des spéculateurs, des industriels venaient aux renseignements. Mais Jacques Ledru, qui avait prévu cette invasion, avait éloigné Honoré Sanard qui, dans une petite villa des environs de Marseille, attendait, dans le calme, que l'expédition fût prête à partir.

Jacques Ledru, parmi ses innombrables relations, avait déniché un capitaine au Long-Cours, Simon Ferragut, à qui il avait donné carte blanche pour tout organiser.

Simon Ferragut était un petit homme maigre, osseux, aux yeux noirs, aigus comme des vrilles, au menton énorme terminé par une barbiche à double pointe, couleur de cirage.

Bien qu'il eût, depuis longtemps, dépassé la quarantaine, Simon Ferragut était vif comme un mousse.

De caractère rageur, autoritaire, il avait beaucoup d'ennemis et peu d'amis. Les ennemis le détestaient. Les amis se seraient fait tuer pour lui.

Simon Ferragut passait la moitié de son temps à terre. S'il aimait la discipline, c'était pour les autres. Lui n'avait jamais pu s'y plier !

Successivement renvoyé de toutes les compagnies de navigation pour son peu d'empressement à obéir, il était obligé d'accepter, pour vivre, toutes sortes de combinaisons hétéroclites.

À vingt ans, il avait, pour le compte d'un armateur chinois, forcé le blocus de Port-Arthur, alors assiégé par les Japonais. Il avait fait entrer dans la place un chargement de trois mille tonnes de riz. Mais, en ressortant, son navire avait été coulé par un torpilleur nippon.

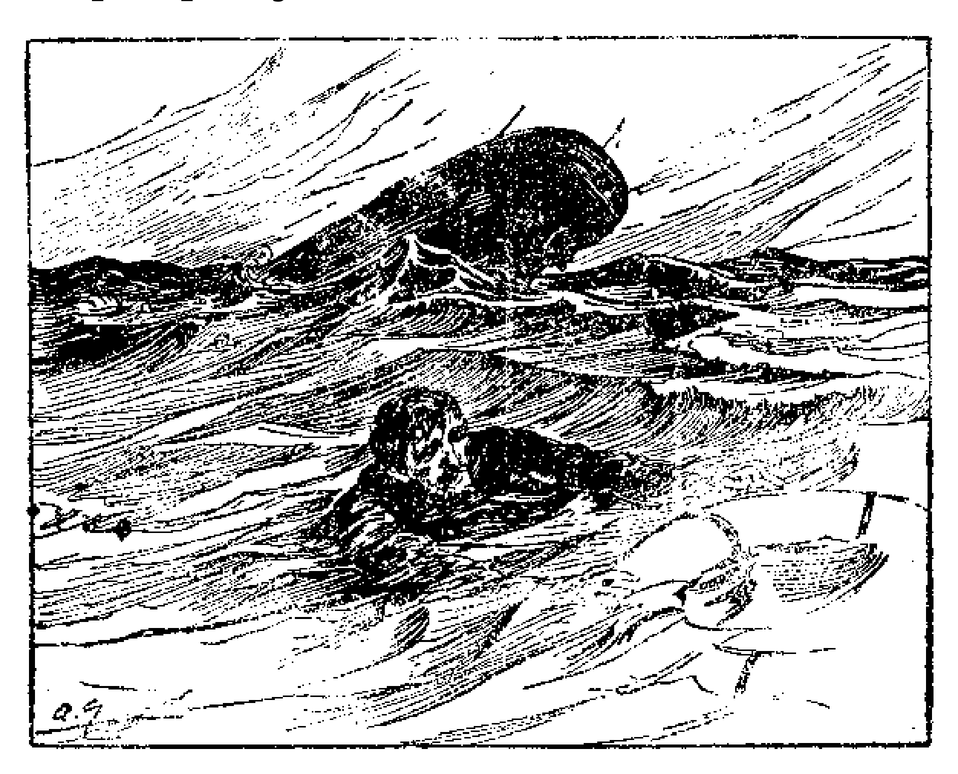
Fait prisonnier, il s'était évadé. Lorsqu'il était arrivé à Saïgon, pour se faire régler par son Chinois, celui-ci avait levé le pied depuis longtemps…

Simon Ferragut s'était alors embauché comme matelot sur un vapeur anglais retournant en Europe.

À Bordeaux, il avait trouvé une place de second capitaine sur une drague qu'il s'agissait d'amener à Puntas-Arenas, dans le détroit de Magellan.

En mer, le capitaine et deux hommes avaient été enlevés par les lames. Simon Ferragut avait pris le commandement, et, avec un équipage réduit, était arrivé à bon port.

Ce qui lui avait valu une prime qu'il avait joyeusement mangée en quelques jours…



Plusieurs bateaux avaient coulé sous lui.

Il était allé chercher des navires sur leurs chantiers de construction, avait commandé des bâtiments classés à la dernière côte du Veritas et où personne ne voulait s'embarquer par peur de la noyade. De fait, plusieurs d'entre eux avaient coulé sous lui… Il s'en était tiré, tant bien que mal – pour recommencer ses recherches d'un gagne-pain…

Jacques Ledru, alors qu'il était administrateur d'une société de constructions navales, avait eu sous les yeux un

rapport de Simon Ferragut, dans lequel ce dernier, chargé de procéder aux essais d'un navire d'un modèle nouveau, racontait comment ledit navire avait chaviré.

Ce rapport était conçu dans un style plein de rudesse et d'humour, qui avait d'autant plus amusé le banquier qu'il ne perdait rien dans l'affaire.

Il avait voulu connaître Simon Ferragut et l'avait fait engager comme capitaine sur un grand remorqueur marseillais chargé plus spécialement du sauvetage des navires échoués.

Simon Ferragut venait, une fois de plus, de se faire congédier par ses armateurs qu'il avait fort proprement rabroués au cours d'une discussion technique, lorsque Jacques Ledru l'avait chargé de mettre sur pied l'expédition du *Grand Catalyseur*.

Simon Ferragut avait fait rapidement les choses. En huit jours, il avait découvert et acheté un ancien chasseur de sous-marins, transformé en yacht, et dont le propriétaire venait de se ruiner à la Bourse.

Ce petit navire, dénommé le *Laranda*, était en parfait état. Ses deux moteurs à pétrole lui imprimaient une vitesse de plus de vingt nœuds. À allure réduite, il pouvait franchir deux milles sans se ravitailler.

Simon Ferragut le fit immédiatement passer au bassin de radoub où sa carène fut visitée, nettoyée, repeinte.

Après quoi, d'abondantes provisions y furent embarquées : pétrole pour les moteurs, eau douce, vivres de toutes sortes.

Ferragut n'oublia pas l'armement ! Il acheta six fusils-mitrailleurs, plusieurs caisses de grenades à main, ainsi que de nombreux pistolets automatiques.

Le côté matériel de l'expédition assuré, Simon Ferragut s'occupa de recruter l'équipage. En deux jours, qu'il employa à visiter les principales hôtelleries de marins de Marseille, il eut trouvé ce qu'il voulait : une vingtaine de rudes gaillards, dont tous n'étaient pas sans reproches, mais qui, sans exception, avaient du cœur au ventre et savaient regarder la mort en face sans trembler.

Comme second capitaine et unique officier, Ferragut embarqua un jeune Lyonnais, qui venait d'obtenir son diplôme de capitaine au Long-Cours.



LOUIS RIVAUD AVAIT A COUPS DE CHAISE ASSOMMÉ UNE DEMI-DOUZAINE DE BRITANNIQUES.

Louis Rivaud était son nom. Ferragut ne le connaissait que par les journaux, qui lui avaient appris que Louis Rivaud, le soir du jour où il avait été reçu capitaine, avait célébré son

succès en buvant un peu trop avec des camarades. Des marins anglais, qui étaient dans le même café avaient voulu imposer silence aux jeunes gens. Sur quoi, Louis Rivaud, à coups de chaise, avait assommé une demi-douzaine de Britanniques.

Cet exploit lui avait valu huit jours de prison avec sursis et l'estime du capitaine Ferragut qui avait tenu à avoir avec lui un luron aussi distingué…

Le maître d'équipage, Yves Scornec, était un placide Breton de quarante ans, à grosses moustaches blondes. Il avait navigué avec Ferragut qui avait apprécié son énergie et son calme.

Le *Laranda* emmenait deux mécaniciens. Le chef, Pierre Berthet, avait cinquante-cinq ans. Parvenu à la limite d'âge, il avait été remercié par la compagnie de navigation au service de laquelle il naviguait depuis vingt-cinq ans. Sa retraite ne suffisant pas à le faire vivre, il avait été heureux d'accepter l'offre de Ferragut.

Comme Pierre Berthet, une fois aux Nouvelles-Hébrides, ne devait pas quitter le *Laranda*, son âge importait peu.

Le capitaine Ferragut lui avait donné toute liberté pour choisir son second. Pierre Berthet avait engagé un ancien mécano parisien, Jules Lepetit, qu'il avait eu sous ses ordres quelque temps auparavant.

Jules Lepetit justifiait son nom. Il était petit, maigre, tignasse rousse, bouche énorme et yeux rieurs. Un véritable titi, actif et débrouillard…

Simon Ferragut, ayant visité une dernière fois la cambuse, la cale et les soutes aux vivres et au pétrole du *Laran-*

da, ayant fait l'inspection de l'équipage, s'en fut à La Pomme, dans la banlieue de Marseille, où attendait Honoré Sanard.

Le vieux savant, avait demandé à Robert Lanni de rester avec lui. Il s'ennuyait seul. Le mousse, après être allé passer une huitaine de jours avec sa mère, à Nice, avait rejoint M. Sanard et ne l'avait plus quitté.

Ce fut avec la joie que l'on devine que Robert Lanni apprit que tout était « paré », et que l'on pourrait partir dans les quarante-huit heures – et même avant, si M. Sanard le voulait.

Le grand chimiste, pour occuper ses loisirs forcés, lisait chaque jour de nombreux journaux. Le bruit fait autour du *Grand Catalyseur*, les controverses engagées à son sujet le préoccupaient et l'irritaient.

À travers les éloges dont le comblaient un grand nombre de ses collègues de l'Académie ou d'ailleurs, il discernait de l'ironie et de l'envie… Et surtout, il se demandait si, vraiment, il n'avait pas été victime d'une illusion ! S'il s'était trompé, pourtant ! Il en arrivait à douter de lui !

Il fut aussi heureux que le mousse en apprenant que tous les préparatifs étaient terminés :

— Eh bien, capitaine, répondit-il à Simon Ferragut, nous partirons après demain !

« Comme, malgré tout, je ne pensais pas que vous seriez aussi vite prêt, j'ai retardé divers achats… Demain, j'y emploierai ma journée entière, et j'irai coucher à bord.

« Nous pourrons donc partir après-demain, à l'heure qu'il vous plaira !

— Entendu. Appareillage après-demain à huit heures du matin, monsieur Sanard ! déclara le capitaine du *Laranda*. Votre cabine est prête ! À demain soir, donc !

Il quitta le savant sur ces mots, après avoir murmuré un négligent « bonjour » en réponse au salut du mousse.

— Notre capitaine Ferragut est un vrai loup de mer ! fit Honoré Sanard. Il paraît que c'est un homme d'élite, m'a dit mon cousin.

« Somme toute, il nous faut quelqu'un de rude pour une pareille affaire !… Ah ! vois-tu, petit, je me demande comment tout cela va finir !… J'aurais dû être plus circonspect…

Honoré Sanard soupira.

Pour changer ses idées, il relut une fois de plus les instructions que Jacques Ledru lui avait envoyées quelques jours auparavant.

Le banquier, qui n'avait pas voulu venir à Marseille pour éviter les indiscrétions – car il avait tenu secrètes la résidence d'Honoré Sanard, la date du départ de l'expédition ainsi que sa composition – avait précisé au savant la conduite à tenir jusqu'au retour en France : tout d'abord, ne pas se faire connaître dans les escales que ferait le *Laranda :* faire passer le *Laranda* pour un yacht de plaisance, appartenant au capitaine Ferragut et faisant le tour du monde.

Une fois aux Nouvelles-Hébrides, débarquer en un point désert du littoral. Atteindre le plus rapidement possible le gisement du catalyseur, et revenir à la côte à marches forcées.

Puis, retour en France, toujours dans les mêmes conditions de secret absolu, les gens de l'équipage du *Laranda* ne devant, sous aucun prétexte, communiquer avec la terre, et

le but de l’expédition ne devant leur être révélé qu’une fois le navire en mer.

Si possible, enfin, utiliser le rapide et puissant canot automobile que Jacques Ledru avait fait expédier à Marseille et que le *Lavanda* emportait.

Ce canot, qui pouvait filer vingt-cinq nœuds et calait à peine quarante centimètres, devait permettre de remonter, le plus loin possible, la rivière par laquelle Honoré Sanard et Robert Lanni, après leur évasion, étaient parvenus à l’océan.

Belles instructions, qui n’oubliaient rien, sinon le prix à payer. Le prix du sang.

Honoré Sanard, malgré lui, songeait que toute l’affaire ne se ferait pas sans combats, sans blessés, sans morts. Mais il le fallait…

Pendant le restant de la journée, le savant et Robert Lanni travaillèrent sans relâche à empiler dans les malles les différents équipements que Jacques Ledru leur avait envoyés de Paris.

À huit heures du soir, ils dînèrent et ne tardèrent pas à se coucher.

Le lendemain, Honoré Sanard et le mousse prirent un taxi pour effectuer leurs derniers achats. À six heures du soir, le grand chimiste, qui avait quelques lettres à écrire, envoya Robert Lanni à bord avec ses emplettes, en le chargeant d’annoncer au capitaine du *Laranda* qu’il arriverait lui-même avant huit heures.

— Il me l’a dit hier, gamin ! grommela Simon Ferragut. Pas besoin de me le répéter !… Il paraît que tu lui as sauvé la

peau !… C'était ton devoir ! Mais ne va pas te figurer que, pour ça, tu pourras faire à ta guise à bord !…

« Tu es mousse ! File à l'avant ! Si M. Sanard veut te garder avec lui, comme secrétaire ou comme garçon, il le dira !… Va !

— J'y vais, capitaine ! fit tranquillement Robert Lanni qui se dirigea vers le poste d'équipage.

Les matelots choisis par Ferragut, mauvaises têtes mais braves cœurs, l'accueillirent gaiement :

— Ah ! Voilà le *castor*[7] *!…* T'arrives tard, tu sais ! On a déjà dîné !… Va voir le coq… il te donnera quelque chose !

Robert Lanni expliqua qu'il n'avait pas faim. Ayant reçu un hamac du matelot faisant fonction de magasinier, il le suspendit aux crocs qui lui étaient réservés, y installa sa couverture et ressortit sur le pont pour guetter le retour de M. Sanard.

Il lui avait semblé, pendant les courses qu'il avait faites avec le savant, qu'on les suivait… Une vague inquiétude le tenaillait.

À huit heures, un matelot accoudé à la lisse, non loin de lui, alla prendre la garde à la coupée. M. Sanard n'était pas encore arrivé…

Neuf heures sonnèrent à la cloche d'un navire voisin, puis dix heures, sans que le savant eût reparu.

---

[7] Sobriquet désignant les mousses.

Puis ce furent onze heures, puis minuit…

Le cœur serré par un atroce pressentiment, Robert Lanni s’en fut frapper à la porte de la cabine du capitaine Ferragut, pour lui faire part de ses soupçons…

XIX

COLLIBARD

Simon Ferragut, estimant que chaque chose doit être faite en son temps, employait ses nuits – lorsqu'il le pouvait ! – à dormir.

En entendant frapper contre la porte de sa cabine, il crut que quelque sinistre menaçait son navire, que les amarres s'étaient rompues, que le feu venait de se déclarer…

En moins de dix secondes, il eut passé un pantalon et ouvert sa porte :

— C'est toi ? grommela-t-il en reconnaissant Robert Lanni. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as la colique ?

— Capitaine ! fit le mousse, sans se troubler, je viens vous dire qu'il est minuit et que M. Sanard, qui devait être à bord à huit heures, n'est pas encore revenu !

— Et c'est pour cela que tu me réveilles, petite canaille ? M. Sanard sait que nous partons demain… je veux dire aujourd'hui, puisqu'il est minuit passé… Ce n'est pas un enfant, je pense ? S'il n'est pas à bord encore, c'est qu'il a ses raisons !… Il est allé au théâtre… est-ce que je sais ?… File te coucher – et ne recommence pas, hein – parce qu'il t'en cuirait, mon garçon !

Et le capitaine du *Laranda*, furieux, allait refermer sa porte, lorsque Robert Lanni reprit vivement :

— Capitaine ! Écoutez-moi ! Je vous dis que si M. Sanard n'est pas encore à bord, c'est qu'on l'a assassiné ! Si vous saviez !… Cela fait déjà deux fois qu'on a essayé de le tuer !… Écoutez-moi, je vous en supplie !

Simon Ferragut s'immobilisa.

En l'engageant, Jacques Ledru n'avait pas été sans lui faire comprendre que M. Sanard avait des compétiteurs, des rivaux, et des rivaux sans merci. Les paroles du mousse l'ébranlèrent. Il se calma instantanément :

— Entre ici ! ordonna-t-il en s'effaçant.

Robert Lanni franchit le seuil.

La porte de la cabine refermée, Simon Ferragut le fit asseoir et lui demanda de lui faire connaître avec tous ses détails l'emploi de sa journée, jusqu'à sa séparation avec l'illustre chimiste.

Le mousse précisa qu'il avait laissé Honoré Sanard dans un café de la Canebière, où il voulait écrire quelques lettres avant de rallier le yacht.

Simon Ferragut se fit indiquer le café et conclut :

— Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire !… Malgré tout, il se peut que M. Sanard soit allé au théâtre ou ait rencontré quelqu'ami… Attendons… Demain matin, j'agirai !

— Est-ce qu'on ne pourrait pas prévenir la police, capitaine ? hasarda le mousse.

— Est-ce que je te demande l'heure qu'il est, clampin ? Je ferai ce qu'il faudra !… File te coucher – demain, il fera jour !

Force fut à Robert Lanni d'obéir. Il gagna le poste d'équipage et, sans bruit, s'étendit dans son hamac.

Il ne put dormir. Il n'avait pas exagéré ses craintes : il était persuadé que M. Sanard avait été victime de ses ennemis – Klagendorf ou White… Mais il ne pouvait rien. Et cette impuissance l'enrageait. Autour de lui, il entendait les ronflements paisibles et monotones des matelots…

Les heures passèrent. Robert Lanni tressaillait au moindre bruit. Chaque fois que le factionnaire de la coupée pénétrait dans le poste pour appeler son camarade devant le relever, le mousse sursautait ; malgré lui il espérait que l'homme allait lui apprendre l'arrivée du savant.

Ses espérances furent vaines. À six heures, lorsque le maître d'équipage vint appeler les matelots à l'ouvrage, M. Sanard n'avait pas paru à bord.

— Toi, le mousse ! fit Yves Scornec, va trouver le capitaine… Il t'espère ! Et, que tu sais, il n'aime pas à attendre !

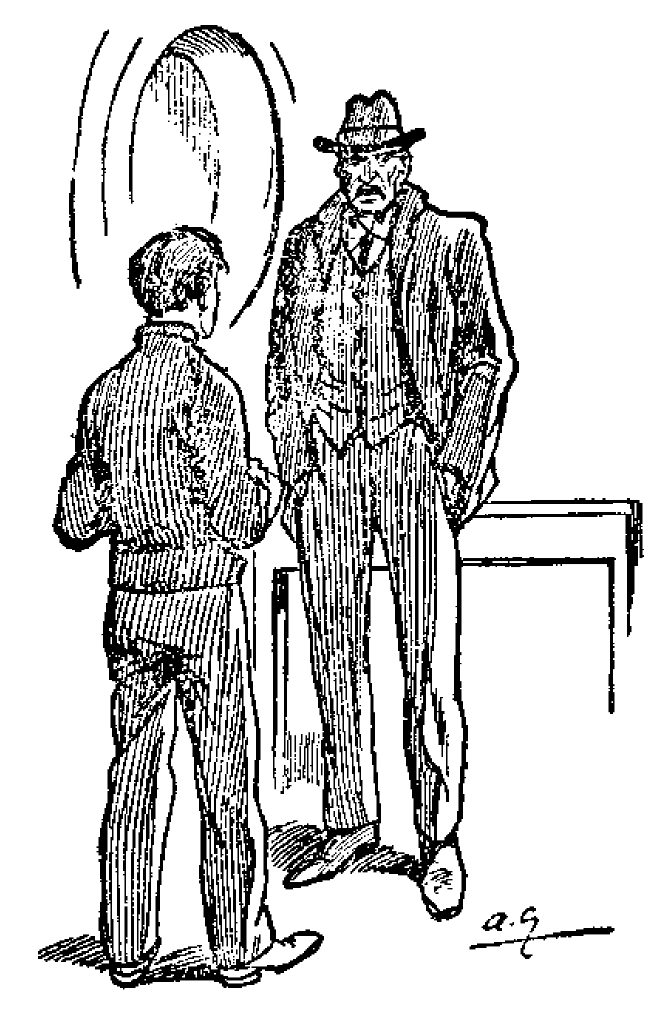
Robert Lanni ne s'était pas déshabillé. Il sauta sur le plancher, empaqueta son hamac qu'il mit en place dans la case qui lui était réservée, et se dirigea vers la cabine du capitaine du *Laranda*.

Simon Ferragut était déjà habillé, chapeau sur la tête :

— Arrive ! dit-il au mousse. Nous allons prévenir la police !

— La police ? Je crois qu'elle ne fera pas grand'chose, cap'taine !

— Je t'ai demandé ton avis, racaille ? Quand je te le demanderai, tu me le donneras !



— Arrive ! dit-il au mousse.

Robert Lanni n'insista pas.

Le *Laranda* était accosté à l'extrémité du môle D, entre un paquebot allemand et un cargo anglais.

Le capitaine Ferragut et le mousse, étant descendus à terre, prirent place dans un tram qui, en quelques minutes, les déposa au centre de la villa. Ils gagnèrent la permanence centrale de la police, où Simon Ferragut exposa ses inquiétudes au sujet de la disparition du savant.

Le commissaire à qui il s'était adressé lui promit de lancer immédiatement ses meilleurs limiers à la recherche de M. Sanard.

Simon Ferragut et le mousse se retirèrent ; un taxi les emmena à la Pomme, où avait résidé le savant.

Le capitaine du *Laranda* conservait encore un léger espoir : M. Sanard, pris de quelqu'indisposition, pouvait s'être fait transporter chez lui.

Il n'en était rien. Le concierge de la villa, un gros Marseillais grisonnant, à l'air placide, déclara qu'il n'avait pas revu le savant. Simon Ferragut, par acquit de conscience, lui demanda s'il n'avait rien remarqué de suspect, s'il n'avait pas vu des rôdeurs… L'homme répondit négativement.

— Rien à faire de ce côté !… fit Ferragut. Arrive, mousse !… La police va certainement interroger les gens du café où tu as laissé M. Sanard !… Mais je doute que, s'il a vraiment été enlevé, ses ravisseurs se soient fait remarquer !

… Je vais toujours télégraphier à M. Ledru, qui nous croit déjà en mer !… Arrive !

Le télégramme fut expédié.

— À présent, il ne nous reste plus qu'à attendre les événement, mon garçon ! fit le capitaine du *Laranda*.

— Bien sûr !… Mais, vous savez, capitaine, moi, je crois bien que nous ne reverrons jamais M'sieur Sanard ! Ils vont le tuer !… Vous comprenez ? Il est seul avec eux à connaître le secret du machin… du catalyseur qu'ils disent !… Et ça m'étonne, même, qu'ils n'aient pas cherché à me dégringoler, moi aussi !… Si j'avais su…

Robert Lanni s'interrompit : Ferragut ne l'écoutait pas. Il semblait plongé dans une profonde rêverie. Brusquement, il se tourna vers le mousse :

— Nous allons faire intervenir Collibard ! dit-il.

— Collibard ? répéta Robert Lanni.

— Oui, Collibard. Il est chez ma logeuse, en pension. Je le laisse toujours à Marseille, car il craint la mer…

Si les bandits qui ont enlevé M. Sanard sont encore ici, il les découvrira !

— Il est de la police ? demanda le mousse.

— Non ! C'est un amateur !…

— Cap'taine ?

— Quoi ?

— À côté de nous, il y a un paquebot allemand !… Le *Furst-Bismarck !*… Si c'était M. Klagendorf qui avait enlevé M. Sanard et qu'il l'avait caché à bord !…

Simon Ferragut regarda le jeune Niçois :

— Non, mon garçon ! Si c'est ce Klagendorf qui a enlevé M. Sanard, il n'a pas été assez stupide pour le cacher juste à l'endroit où l'on sera tenté de le rechercher !

… Quoique cela, je vais téléphoner à la police, qu'on fasse une perquisition à bord… On ne peut jamais savoir ! Pourvu que le *Furst-Bismarck* n'ait pas appareillé !

Ferragut entraîna le mousse vers la Bourse.

Au bureau de poste, il téléphona au commissaire-central, puis se rendit à la Chambre de Commerce où on lui apprit que le paquebot allemand ne partait que dans la soirée.

Une perquisition fut faite à bord ; elle ne donna aucun résultat. Les douaniers de garde sur le quai où était accosté le *Furst-Bismarck*, déclarèrent n'avoir rien remarqué de suspect. Il fallut abandonner cette piste.

La journée se passa sans que l'enquête ait fait un pas.

Honoré Sanard avait bien été vu dans un des cafés de la Canebière. Le garçon qui l'avait servi fut facilement retrouvé. Il déclara que le savant avait pris un verre d'eau minérale, s'était fait apporter de quoi écrire et avait libellé quelques cartes postales qu'il était allé lui-même jeter à la boîte aux lettres placée à l'entrée de l'établissement. Il paraissait soucieux. Sa consommation payée, il était sorti. À partir de ce moment, l'on perdait sa trace.

Les journaux du lendemain publièrent le portrait du grand chimiste et annoncèrent sa mystérieuse disparition, mais sans mentionner, naturellement, les noms de ceux que l'on soupçonnait d'en être les auteurs : White et Klagendorf. Rien en effet, ne permettait de les accuser.

Ces nouvelles, aussitôt connues à Paris, firent baisser de plusieurs centaines de francs les actions du *Grand Catalyseur*. Ce fut une véritable panique.

Jacques Ledru, heureusement, intervint et acheta pour son compte la majeure partie des titres mis en vente. Averti depuis la veille par Simon Ferragut, il avait d'avance, vendu au prix fort une grande partie des actions qu'il détenait. Il les racheta presque à moitié prix – ce qui lui permit de réaliser une fructueuse opération.

Naturellement, on le sut. Et le bruit courut aussitôt que la disparition de M. Sanard n'était qu'une manœuvre de

Bourse, et que le savant devait être tranquillement caché dans quelque confortable retraite…

Des concurrents, des ennemis de Jacques Ledru ne craignirent pas d'affirmer que l'affaire du *Grand Catalyseur* n'était qu'une « grande » escroquerie, et que Honoré Sanard s'était enfui, sachant fort bien que le catalyseur qu'il prétendait avoir découvert n'avait jamais existé que dans son imagination.

Un journal financier que Jacques Ledru avait refusé de subventionner, publia un long article de M. Fernand Gastier, le secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, dans lequel ce savant expliquait que la catalysation de l'eau était un problème aussi insoluble que la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel. M. Fernand Gastier terminait en insinuant que l'âge et la fatigue devaient avoir beaucoup diminué les facultés de son confrère et qu'il n'était pas entièrement responsable !

Des députés de l'opposition annoncèrent qu'ils allaient interpeller M. Mucas-Resquillard, le ministre de l'Instruction Publique, qui avait si légèrement patronné la « gigantesque escroquerie » machinée par le banquier Ledru et son compère Honoré Sanard !…

La police marseillaise qui n'avait toujours pas découvert le plus petit semblant de piste, abandonna l'affaire après trois jours de recherches vaines…

En bourse, les actions du *Grand Catalyseur* étaient tombées à une centaine de francs. Jacques Ledru, assailli par les clients qu'il avait « mis dans l'affaire » et qui le traitaient d'escroc et de faiseur, avait pris le parti de disparaître en annonçant qu'il allait lui-même rechercher son cousin. Déjà, le

bruit courait qu'en fait de recherches, c'était à celles de la police qu'il avait voulu se soustraire, et qu'un mandat d'amener n'allait pas tarder à être décerné contre lui.

Simon Ferragut, cependant, n'était pas resté inactif. Il ne doutait pas de l'honnêteté du savant. Les récits de Robert Lanni l'avaient impressionné. Il se demandait seulement si M. Sanard était encore vivant…

Après avoir appris l'inutilité des perquisitions effectuées sur le *Furst-Bismarck*, le capitaine du *Laranda*, toujours accompagné de Robert Lanni, à qui il avait recommandé de bien s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, s'était rendu dans la rue Torte, où habitait sa logeuse.

La rue Torte est une des voies les plus pittoresques du vieux Marseille. Étroite et sinueuse, elle est bordée de maisons qui semblent prêtes à se rejoindre par-dessus la chaussée.

Simon Ferragut, qui, depuis bien longtemps, ne roulait plus sur l'or, habitait dans une chambre meublée, au troisième étage d'une maison lépreuse.

Sa « propriétaire », une petite vieille femme que son visage plat orné d'un nez crochu et de deux yeux ronds faisait ressembler à une chouette, poussa un cri de stupeur en l'apercevant :

— Le capitaine !… Je vous croyais déjà en mer. Monsieur Ferragut !

— Je suis ici ! lui fit constater son locataire avec simplicité. Et où est Collibard ?

— Vous ne l'entendez pas ? Il est dans la chambre du fond !... On dirait qu'il vous a senti... Il ne fait que crier depuis quelques minutes !... Attendez !

Et la vieille femme, laissant ses visiteurs, disparut derrière une porte.

Robert Lanni, qui se demandait qui était ce Collibard, entendit des aboiements furieux ; soudain, un chien jaillit dans le vestibule et sauta sur Ferragut qu'il se mit à lécher avec fureur.



— Mon brave Collibard !

Et quel chien ! Un horrible chien roux au poil hirsute, au museau plat ; les yeux regardaient chacun de leur côté ; ils avaient une couleur jaune qui les faisait ressembler à de petites billes de crottin de cheval. La queue était coupée en biseau, comme celle d'une tortue... Quant aux pattes, d'un gris sale, elles étaient énormes, larges, aplaties, garnies d'ongles qui s'écaillaient.

— Mon brave Collibard ! disait Simon Ferragut en tapotant affectueusement l'affreuse bête qui remuait sa queue avec frénésie. On va te faire travailler, mon petit ! Allons ! du calme !… Mousse ! Voilà Collibard ! À bas, Collibard !

Le chien, calmé, s'assit, le museau vertical, la queue frémissante, et regarda son maître avec admiration.

— Madame Vintier ! fit Simon Ferragut, en tendant quatre billets de cent francs à sa logeuse. Vous allez tout de suite descendre ! Vous achèterez un complet de flanelle bleue pour ce jeune homme, et aussi un chapeau, en feutre. Vous voyez à peu près ce qui lui va ? Bon. Filez. On vous attend !

— Tout de suite, capitaine ! acquiesça la vieille femme qui s'inclina et disparut.

— Arrive, mousse ! ordonna Simon Ferragut. Je vais changer de vêtements dans ma chambre… et aussi me grimer, et te grimer !…

J'ai ce qu'il faut !… J'ai gardé toute une boîte de fards, qui servait aux matelots à se maquiller pour la fête du passage de la Ligne, du temps où j'étais second sur l'*Île-de-Formose*… Ce n'est pas hier !…

Il ne faut pas, comprends-tu, que ceux que nous allons chercher nous reconnaissent !… Viens, Collibard !

XX

UNE PROMENADE EN TAXI

Simon Ferragut, au cours de ses randonnées à travers le globe, avait dû faire bien des métiers. Son mauvais caractère l'avait obligé à débarquer dans toutes sortes de ports et à y gagner sa vie.

Entr'autres professions, il avait exercé celle de détective-amateur. Sans doute y aurait-il réussi, mais un de ses « clients » – c'était à Buenos-Aires – l'avait félicité avec des paroles un peu distantes, trop distantes même, car Simon Ferragut avait riposté en giflant ledit client. Ce qui lui avait valu huit jours de prison et avait été la fin de sa carrière de policier privé…

Grimé, camouflé avec art, méconnaissable à ses plus vieux amis, Simon Ferragut, accompagné de Robert Lanni et du chien Collibard, se mit immédiatement en campagne.

Il s'était « fait » la tête d'un de ces Levantins que l'on rencontre un peu partout à Marseille : visage olivâtre, moustaches noires comme du cirage, physionomie équivoque. Un complet de drap gris clair, à carreaux, une cravate rouge où brillait un brillant gros comme le bouchon d'un flacon de parfumerie, un chapeau mou couleur noisette et des souliers d'un jaune éclatant, composaient son accoutrement.

Robert Lanni, avec son costume de drap bleu, trop court, son « jokey », pouvait passer pour son fils, ou pour son domestique. Avec les Levantins, on ne sait jamais… Le capi-

taine Ferragut lui avait passé le visage, les mains et les avant-bras au brou de noix. Il avait placé dans chacun de ses souliers une forte talonnette de liège qui le grandissait de plusieurs centimètres et, enfin, lui avait enfoncé dans chaque narine une petite boule de paraffine qui lui grossissait démesurément le nez.

— Vous savez, capitaine, je ne suis pas beau ! avait observé le jeune Niçois.

— Et qui te dit que tu es beau ? avait riposté Ferragut.

Tous deux, mêlés à la foule et suivis du chien Collibard à qui le capitaine du *Laranda* avait longuement fait flairer des vêtements appartenant à Honoré Sanard, avaient parcouru les rues de Marseille.

Simon Ferragut, plein de confiance dans le nez subtil de son chien, espérait que Collibard finirait par rencontrer un des ravisseurs du vieux savant… Le reste, il s'en chargeait !

Les Anglais prétendent que tout homme, au moins une fois dans sa vie, passe sur le Strand, l'artère la plus fréquentée de Londres. Les Marseillais en disent autant de la Canebière.

Après deux jours de courses infructueuses à travers Marseille, Simon Ferragut, toujours accompagné de Robert Lanni et du chien Collibard, alla s'installer à la terrasse d'un des cafés de la Canebière.

— Si « nos » hommes sont encore ici, ils finiront par passer sur ce trottoir ! avait-il assuré au mousse.

Robert Lanni était plutôt incrédule… Mais, aussi bien, il ne voyait aucun moyen de retrouver l'illustre chimiste…

Hélas, l'officier et le mousse, se relayant, passèrent des heures et des heures à regarder défiler les passants devant eux. Collibard, assis sous la table, levait de temps à autre son mufle plat, humait l'air, mais ne bougeait pas… Si les bandits qui avaient enlevé M. Sanard étaient encore à Marseille, du moins évitaient-ils de passer sur la Canebière.

Deux jours encore s'étaient ainsi écoulés, sans résultat. Robert Lanni, à part lui, désespérait. Il n'osait, pourtant, faire connaître ses pensées à Simon Ferragut, lequel était plus sombre, plus silencieux, plus taciturne, plus sinistre que jamais.



Le chien Collibard traversa la chaussée comme un trait.

Il était un peu plus de minuit, le second jour de guet, et Robert Lanni, assis devant son quatrième café crème, se disposait à payer ses consommations et à regagner la rue Torte

– car le café, vide de consommateur, allait fermer, lorsque, soudain, le chien Collibard bondit entre les guéridons, traversa la chaussée comme un trait, au risque de se faire écraser par un tramway, et sauta dans un taxi qui venait de s'arrêter en face du café.

Robert Lanni, stupéfait, eut le temps de voir les deux personnes – un homme et une femme – qui venaient de descendre de l'auto, s'engouffrer dans l'immeuble le plus proche.

Le chauffeur, qui avait vu le chien sauter dans son taxi, dont la portière était restée ouverte, descendit sur la chaussée et frappa l'animal d'un violent coup de sa casquette cirée. Collibard lui sauta au visage. Mais l'homme, un grand et gros gaillard, empoigna la bête par les pattes de devant et, d'un élan, l'envoya rouler, hurlante, sur la chaussée.

Robert Lanni qui avait aussitôt jeté sur la table un billet de dix francs, accourait. Le pauvre Collibard, étourdi, boitillant, grondant, s'élança de nouveau vers le taxi. Mais le chauffeur, s'étant rassis au volant, embraya. L'auto partit en troisième vitesse et eut rapidement disparu.

Collibard, après avoir essayé de suivre le taxi sur quelques mètres, comprit son impuissance, et, sa queue frémissant comme un roseau au vent, revint vers le mousse.

Robert Lanni s'était gravé dans la tête le signalement du couple qu'il avait vu descendre du taxi. Il nota le numéro de la maison où les inconnus étaient entrés, et, suivi de Collibard qui grondait sourdement, se dirigea vers la rue Torte.

— Alors ? Du nouveau, hein ? l'accueillit Simon Feragut. Je vois cela au nez de Collibard !

Moi, je n'ai rien ! À la police, ils ont abandonné l'affaire et m'ont presque traité de fumiste !… Je t'écoute !

Robert Lanni, tout d'une traite, raconta ce qui s'était passé :

— Les gens qui sont rentrés dans la maison, je les reconnaîtrais entre mille ! conclut-il. Quant à la maison, je l'ai dans l'œil !…

— Nous verrons cela demain ! fit le capitaine du *Laranda*. Je te l'avais bien dit, que Collibard était un chien étonnant et que nos gibiers finiraient par passer sur la Canebière !…

« Moi, je n'ai pas été aussi heureux que toi ! J'ai passé ma soirée dans un tas de bars plus infâmes les uns que les autres, à essayer de faire parler toutes sortes de canailles… Nul ne sait rien sur l'enlèvement de M. Sanard !… Enfin, ayons espoir !…

Le jour suivant, de très bonne heure, Simon Ferragut, qui, pour la circonstance, avait revêtu un complet tout neuf, se présenta à la concierge de la maison où Robert Lanni avait vu entrer le couple descendre du taxi.

Il expliqua que, la nuit précédente, à minuit, il avait vu deux personnes, dont il donna le signalement, descendre d'une auto et pénétrer dans la maison. Presque aussitôt, il avait ramassé, sur le trottoir, devant la porte, une broche qu'il montra à la concierge et qui paraissait être de grande valeur. Elle était simplement en cuivre doré…

— C'est sûrement M. et Mme Corbett dont vous parlez !… Il n'y a qu'eux qui sortent le soir, dans la maison ! ex-

pliqua la concierge. Ils habitent au deuxième. Vous les trouverez sûrement ! Ils doivent encore être en train de dormir !

Simon Ferragut grimpa au deuxième. Il fut reçu par une soubrette qui l'introduisit dans un petit salon luxueusement meublé, où M. Corbett le rejoignit.

Son signalement répondait parfaitement à celui que Robert Lanni avait donné au capitaine du *Laranda*. Mis au courant de la cause de la visite de Simon Ferragut, il déclara qu'il était bien rentré chez lui, avec sa femme, la nuit précédente, à un peu plus de minuit, mais avoua honnêtement que le bijou n'appartenait pas à son épouse.

Le capitaine du *Laranda* n'insista pas et se retira en s'excusant.

Pendant le restant de la matinée, il se renseigna sur le ménage Corbett et apprit que le mari était établi à Marseille depuis plusieurs années et dirigeait l'agence d'une grande compagnie de navigation.

Un homme connu et honoré. Était-il pour quelque chose dans l'affaire ? Simon Ferragut se le demanda. Perplexe, il rejoignit le mousse rue Torte et lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre.

— Qu'en penses-tu ? termina-t-il.

— Je pense, capitaine, que je suis un idiot !… Pendant que vous alliez chez ces personnes, j'ai pris Collibard avec moi et j'ai été me promener sur la Canebière. J'ai passé devant la maison en question. *Collibard n'a même pas tourné la tête !* Alors, je me suis dit que j'avais été un idiot ! *Ce n'était pas M. Corbett qu'il fallait pister, c'était le taxi !…* C'est dans ce

taxi qu'a été enlevé M. Sanard ! C'est pourquoi Collibard a sauté dedans !…

Simon Ferragut eut un léger froncement de sourcils. Il était un peu vexé de n'avoir pas tout de suite raisonné comme le faisait le mousse :

— Je pense que tu as raison ! admit-il sans hésiter. Malheureusement, nous n'avons pas le numéro du taxi… Sauras-tu le reconnaître ?

— Sûrement, capitaine ! Il est vert avec une bande jaune et deux petits filets rouges, et son pare-boue de bâbord-devant est tout cabossé !… C'est un Renault !

— Eh bien, nous allons le rechercher ! décida Ferragut. Flanqué du mousse, il redescendit, prit un taxi et se fit promener dans tout Marseille. Comme l'auto qui le portait passait devant la Bourse, Robert Lanni, soudain, s'écria :

— Le voilà !

De sa main, il désignait un taxi arrêté au bord du trottoir, à la station de voitures.

Simon Ferragut fit immédiatement arrêter l'auto qui le transportait, paya le chauffeur et se dirigea vers le taxi que venait de reconnaître le mousse.

Le chauffeur, assis devant son volant, lisait un journal illustré. C'était un homme de forte corpulence, dont le visage rasé, large et rouge comme un jambon d'York, exprimait une ruse joviale.

Simon Ferragut lança un coup d'œil à Robert Lanni, pour lui demander s'il ne se trompait pas.

— C'est lui ! Je le reconnais ! souffla le mousse.

Le capitaine du *Laranda* s'approcha du taxi :

— Hé, mon brave ! demanda-t-il. Vous avez de l'essence ?

— Si j'ai de l'essence ? Vous ne voulez pas m'en acheter, peut-être ? demanda le chauffeur en dévisageant le marin.

— Non. Mais je veux aller à Toulon ! Vous pouvez m'y mener ?

L'homme fronça les sourcils :

— C'est loin ! grommela-t-il. Ce sera deux cents francs !

— C'est cher ! crut devoir protester Ferragut.

— Si vous n'avez pas d'argent, prenez le chemin de fer ou allez à pied ! ricana le chauffeur. Et vous savez, *cash*, l'argent d'avance ! On ne me la fait pas !

— C'est bon ! J'accepte ! fit le capitaine du *Laranda*, comme à regret. Voilà cent francs. Je vous donnerai le reste à l'arrivée à Toulon !

— Hum… Enfin, montez ! Vous ne m'avez pas l'air d'une pratique, mais, vous savez, n'essayez pas de me refaire ! Je ne suis pas un bleu !

Simon Ferragut, sans répondre, s'assit dans le taxi. Robert Lanni prit place à ses côtés. L'auto démarra et, en quelques minutes, fut hors de Marseille. Une bonne voiture et qui filait ses quarante kilomètres à l'heure sans avoir besoin d'être poussée…

Aubagne, La Ciotat, Bandol furent dépassés sans que Simon Ferragut et le mousse aient échangé un mot.

Les gorges d'Ollioules furent atteintes : la route traversa un paysage désolé et désert : entassement chaotique de rochers gris, rongés par le vent et le soleil, ravins, falaises à pic…

Simon Ferragut, sous prétexte de chaleur, avait abaissé les glaces de devant, afin de mieux respirer ; il jeta un coup d'œil au chauffeur et put constater que l'homme grâce à un miroir rétroviseur placé devant lui, ne perdait rien de ce que faisaient ses « clients ».

— Tu as une allumette ? demanda le capitaine du *Laranda*, en se tournant vers le mousse.

— Non… Pas une ! répondit Robert Lanni.

Simon Ferragut esquissa une grimace de mécontentement. Il considéra la cigarette qu'il avait à la main, et, se dressant, cria au chauffeur :

— Et vous ? Vous n'auriez pas de quoi allumer ma cigarette ?

Sans répondre, l'homme plongea sa main droite dans la poche du manteau de toile blanche qui l'enveloppait – et reçut sur la nuque un coup de poing si rudement et si savamment appliqué par le capitaine du *Laranda*, qu'il s'affaissa, sans connaissance, sur son volant.

Simon Ferragut, avec une merveilleuse rapidité, ouvrit la portière, sauta sur le marchepied, coupa l'allumage et freina. L'auto s'arrêta en quelques mètres.

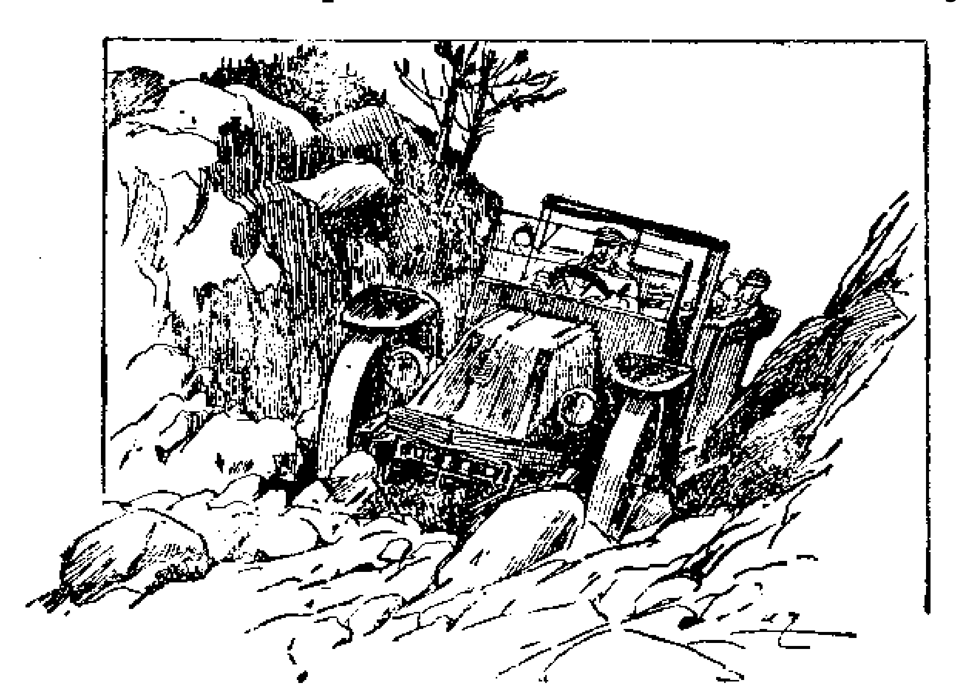
La route était déserte.

— Mousse ! Ici ! Aide-moi à lui retirer son manteau et à le ligoter ! Faisons-vite ! ordonna Simon Ferragut.

L'opération fut rapidement menée. Le capitaine Ferragut revêtit le manteau de toile du chauffeur, se coiffa de sa casquette, cependant que le prisonnier, pieds et poings liés, était déposé dans la voiture et recouvert d'une bâche prise dans le coffre placé sous la banquette.

Simon Ferragut, qui s'était installé au volant, inventoria le portefeuille de sa victime, dont il s'était emparé. Il contenait environ huit cents francs en billets de banque et un permis de conduire au nom de Marius Darbuc, né à Winnipeg, Canada, de parents français.

— Hum ? ce papier serait faux que je n'en serais pas étonné ! murmura le capitaine du *Laranda*. On verra ça !



QUITTANT LA ROUTE, IL LANÇA L'AUTO A TRAVERS UN CHAOS DE ROCHERS.

Il fourra le portefeuille dans sa poche et embraya. Car Simon Ferragut avait également exercé, entr'autres métiers, celui de chauffeur… Et c'était un chauffeur émérite ! Quittant

la route, il lança l'auto à travers un chaos de rochers, dans des passages qui paraissaient accessibles seulement à des chèvres. La voiture tangua, roula, faillit chavirer à plusieurs reprises ; les roues patinèrent, dérapèrent, le moteur fit mine de caler…

Finalement, Simon Ferragut arrêta le taxi au fond d'une faille étroite envahie par les ronces et les agaves et où elle était à peu près invisible.

— Maintenant, souffla-t-il en sautant à terre, nous allons voir ce que ce gentleman Marius Darbuc a dans le ventre !

XXI

LA MAISON DANS LE VALLON

Le « gentleman » Marius Darbuc dont le visage naturellement rouge avait passé au cramoisi et dont les petits yeux lançaient des éclairs, fut soulevé par les épaules et par les jarrets et déposé dans une cavité de la roche par Simon Feragut et Robert Lanni.

Le capitaine du *Laranda* tira de sa poche un de ces couteaux à multiples usages, qui contiennent, en plus des lames, un poinçon, une scie, un tire-bouchon et un ouvre-boîte à conserves.

Il le montra au prisonnier :

— Tu vois cet outil ? questionna-t-il. Il peut me servir, au choix, à te crever les yeux, à te faire sauter les dents ou les ongles ou à mettre tes tripes au soleil !…

… Chut ! Si tu parles avant que je te le dise, ça ira mal !

… Tu vas me faire connaître ce qu'est devenu M. Honoré Sanard, le vieux savant que tu as enlevé il y a quatre jours !

… Je t'écoute !

Le prisonnier s'était calmé.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! déclara-t-il. Je suis un honnête chauffeur de taxi, et si c'est mon portefeuille que vous voulez, gardez-le !

Une autre fois, je serai plus prudent !… Ah ! Je me doutais presque de ce qui est arrivé !… Quand même, vous auriez pu choisir un autre que moi !… Je sors de maladie…

— Oh ! Assez de boniments, mon garçon ! Ta maladie, on la connaît – paresse et abus de bonne nourriture !… Suffit ! Si tu veux continuer ta petite comédie, je t'avertis que tu n'en auras aucun bénéfice !

Oui ou non, veux-tu me dire ce qu'est devenu Honoré Sanard ou je te troue l'œil droit, pour commencer !

Et le capitaine du *Laranda* approcha le poinçon de l'œil de Marius Darbuc. Celui-ci eut un frisson. Il ouvrit la bouche pour crier, pour appeler au secours – la pointe toucha presque sa prunelle. Sa gorge se serra. Sa pomme d'Adam remonta.

— J'attends dix secondes : je compte ! reprit l'impitoyable Simon Ferragut qui, d'ailleurs, n'avait aucune envie d'éborgner son prisonnier. Il n'était même pas certain de sa culpabilité. Mais, désireux d'en finir, il bluffait, il jouait le grand jeu.

Marius Darbuc avala sa salive. Il regarda le capitaine du *Laranda*. Il lut – ou crut lire – dans ses yeux une farouche, une inébranlable résolution.

— Je vais vous expliquer… balbutia-t-il, hésitant.

— Explique ! ordonna Ferragut.

— Je… C’est vrai que j’ai chargé… il y a quelques jours… un vieux Monsieur… avec deux autres personnes !… Le vieux Monsieur était… il paraissait souffrant…

— Où l’as-tu chargé ? interrompit Ferragut, se réservant de revenir plus tard sur le récit du chauffeur.

— … Heu… dans une petite rue… derrière la Canebière… la rue Pavillon, je crois…

— Après ?

— Après ?… Nous sommes allés sur la Corniche… et, près du Vallon de l’Oriol… il y avait une autre auto qui attendait !… Mes clients m’ont payé et sont montés dedans… avec le vieux Monsieur ! Voilà tout ce que je sais !



DIS LA VÉRITÉ OU TE VOILA BORGNE !

— C’est bien peu !… Je le regrette pour toi, car je vais te faire sauter l’œil… en attendant de te faire sauter l’autre, si tu persistes à me prendre pour un imbécile !… Si les individus en question avaient possédé une auto, ils n’auraient pas

eu besoin de la tienne, et ne se seraient pas fiés à toi !… Donc, tu mens ! Une dernière fois, dis la vérité ou te voilà borgne !

La pointe du poinçon se rapprocha de l'œil du prisonnier. Elle allait le toucher, mais l'homme rejeta sa tête en arrière, avec une telle violence qu'elle heurta le roc. Il poussa un gémissement de douleur :

— Tu veux démolir la pierre ? Elle est solide ! remarqua Simon Ferragut. Oui – ou non !

— Attendez !… Je vais tout vous dire !… J'ai conduit les clients… de l'autre soir, dans une villa du côté de Saint-Antoine… près du Vallon de l'Assassin… On m'a donné cinq cents francs pour cela !…

— Une seconde ! Où as-tu chargé ces clients – *exactement ?*

— Sur la Canebière… Le vieux Monsieur paraissait évanoui !

— Et qui était avec lui ?

— Je… ne sais pas !

— Si, tu le sais !… Ceux qui se sont fiés à toi te connaissaient ! On n'emmanche pas une affaire pareille avec le premier venu ! Parleras-tu ? Je vais me fâcher ! Une fois que tu auras l'œil crevé, tu seras plus bavard – alors, autant ne pas perdre ton temps et le nôtre !

— Vous me laisserez en liberté, après ?

— Je ferai ce que j'ai à faire ! Tu es un bandit !… À toi de réparer le mal que tu as fait, sinon tu seras coffré ! Va !

— Je vous jure que je ne connais pas les hommes qui m'ont payé pour les emmener à Saint-Antoine…

— Tant pis pour ton œil !…

— Non ! Non !… Je vais tout vous dire ! C'est Slag et un de ses copains !

— Qui est Slag ?

— Un Hongrois ou un Tchécoslovaque… ou un Moldo-Valaque, je ne sais pas bien !… Il était barman, quai du port… je crois que, maintenant, il est croupier dans un « cercle »… C'est lui qui m'a proposé l'affaire !

— Et l'autre, qui était avec lui ?

— Je ne le connais pas ! C'est un de ses amis… un Français !…

— Quel âge a-t-il à peu près ? intervint Robert Lanni à qui le capitaine du *Laranda* lança un coup d'œil furibond.

— Heu… une cinquantaine d'années…

— Il a une figure ronde et rasée, hein ? Et il parle doucement, en s'écoutant parler ? poursuivit le mousse.

— Oh ! Tu… vous le connaissez ? s'exclama le prisonnier.

— Oui. Son nom, c'est Joseph Robic, un médecin empoisonneur, qui a fait quelques années de bagne ! précisa Robert Lanni.

Marius Darbuc eut un petit frisson et resta coi.

— *Et c'est sans doute au bagne que Slag et Robic se sont connus*, reprit Simon Ferragut, *et que tu les as connus !*

— Oh ! Pour qui me prenez-vous ! protesta le prisonnier.

— Je ne te prends pas, je te laisse !… Tu t'appelles Darbuc comme moi je suis l'empereur de Chine ! Mais peu importe ! Nous allons t'installer dans ta voiture. Tu nous conduiras à la villa de tes amis… Oh ! Pas la peine de jubiler : tu auras les pieds et les mains liés, et, à la moindre traîtrise, ce garçon qui est là et qui n'est pas une moule, t'enfonceras deux pouces de fer dans les tripes !… D'ailleurs, je vais emmener quelques-uns de mes gaillards du… Suffit !… Tant pis pour toi si tu as menti : c'est maintenant ta dernière chance de dire la vérité ! Mais, si nous nous apercevons de quelque chose, nous te ferons coffrer, et la police découvrira peut-être sur toi des choses intéressantes !… Tu as dit la vérité ? Tu en es bien sûr ? Absolument sûr ?

— Je vous jure…

— Pas besoin de jurer !… On te croit !

— Je… je voudrais boire…

— Tu boiras quand nous en aurons le temps !… Il y a de quoi boire dans ta guimbarde ?

— Non… Mais… si vous alliez chercher de l'eau… je…

Un large rire dilata la face sévère de Simon Ferragut :

— Décidément, tu nous prends pour des nouveaux débarqués, mon ami ! Tu as tort !… Mousse ! Aide-moi à emballer ce gentleman ! Fais vite ! Nous sommes pressés ! Et plus un mot, mister Darbuc, s'il vous plaît !

Le gros chauffeur semblait hébété. Ses sourcils froncés, ses yeux fixes, sa bouche tordue, exprimaient une angoisse qu'il essayait en vain de dissimuler.

Simon Ferragut et Robert Lanni le portèrent dans le taxi. Le capitaine du *Laranda* se remit au volant, et, non sans peine, regagna la route de Marseille.

Il s'arrêta quelques instants pour arracher les épines de cactus qui avaient pénétré dans les enveloppes des pneumatiques – sans percer les chambres à air, heureusement, puis remit la voiture en marche.

À deux heures de l'après-midi, le taxi était de retour dans la vieille cité phocéenne.

Simon Ferragut l'arrêta devant un garagiste, refit son plein d'essence et d'huile, envoya Robert Lanni acheter quelques victuailles accompagnées d'un couple de bouteilles d'eau minérale, puis fila vers le port.

Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta à une centaine de mètres du quai où était accosté le *Laranda*.

Simon Ferragut, après s'être assuré que nul ne l'avait suivi ni ne l'épiait, s'en fut à bord. Il put constater que son déguisement était parfait. Le matelot en faction à la coupée ne le reconnut pas et voulut l'empêcher de monter sur le yacht. Ferragut dut faire appeler le second capitaine, Louis Rivaud, à qui, en quelques phrases, il expliqua la situation et se fit connaître :

— Prenez deux hommes avec vous, Rivaud, conclut-il, et arrivez ! Chacun un pistolet automatique et un cabillot de fer ! On ne sait comment *ça* se passera !… Prenez Levaillant et Richaud. Ce sont des gars à poigne ! Je vous attends dans l'auto verte qui est là-bas, au coin du hangar ! Faites vite !

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le taxi reprenait sa course ; il emportait, en plus de Simon Ferragut, Ro-

bert Lanni et Marius Darbuc, deux des matelots du *Laranda* et son second capitaine.

À toute vitesse, le capitaine Ferragut, qui connaissait parfaitement la banlieue de Marseille, dirigea la voiture vers Saint-Antoine.

La montée de la Viste fut gravie ; le col fut atteint :

— C'est encore loin ? demanda Simon Ferragut à Marius Darbuc qu'il avait fait asseoir à côté de lui, enveloppé d'une couverture qui cachait ses pieds et ses mains ligotés. Et ne te trompe pas, hein ?

— Encore deux kilomètres !… murmura Darbuc d'une voix rauque ; mais la route est mauvaise…

— Ne t'inquiète pas de ça, et n'oublie pas que, si nous étions attaqués, ta peau ne vaudrait pas cher !

L'homme ne répondit pas.

Pendant quelques minutes encore, l'auto roula à allure moyenne. Sur les indications de Darbuc, elle avait quitté la grande route et avançait sur un chemin creusé d'ornières et envahi par la végétation.

L'endroit était complètement désert. Rien que des éboulis de pierre grisâtre entre lesquelles poussaient des pins rabougris, tordus par le mistral, et dont le feuillage, badigeonné de poussière, avait pris la couleur du sol.

Un kilomètre environ fut ainsi franchi. Après un coude brusque que faisait le chemin, la voiture déboucha devant un étroit vallon, véritable entonnoir de pierre, recouvert d'une végétation touffue.

Entre les branches des pins et des cyprès, Simon Ferragut distingua la tache rouge d'un toit de tuiles :

— C'est là ! murmura Darbuc, d'une voix à peine perceptible.

— Est-ce qu'il y a un chien ? demanda Ferragut, méfiant.

— Je ne sais pas… je crois que non !…

— Où est l'entrée ?

— Il y a une grille, derrière le bouquet de cyprès qui est là-bas…

Sans répondre, Simon Ferragut ralentit l'allure de l'auto, et, quittant la route, amena la voiture entre un énorme figuier sauvage et un buisson de ronces où elle fut à peu près invisible.

— Tu vas rester ici avec ce gentleman, mousse ! dit-il à Robert Lanni. Si quelqu'un s'approchait, tentait de le délivrer… tu me comprends ?… Envoie une balle dans la panse de mister Darbuc, pour commencer !… Défends-toi – et, attends nous ! Compris ?

— Oui, capitaine ! Mais j'aurais préféré vous accompagner pour…

— Tes préférences, mon garçon, personne ne te les demande ! Chacun à son poste, et la barque est droite !… Arrivez, vous autres !

Louis Rivaud et les deux matelots du *Laranda* sortirent de l'auto, et, sans mot dire, emboîtèrent le pas à leur chef.

En quelques instants, tous quatre eurent regagné le chemin, et, en silence, se dirigèrent vers le bouquet de cyprès désigné par Marius Darbuc.

Ils l'atteignirent rapidement et aperçurent, à quelques pas plus loin, une vieille muraille lézardée, haute de plus de trois mètres et surmontée d'un chaperon garni de tessons de bouteilles.

Une grille de fer blindée de plaques de tôle y était aménagée. À droite de cette grille, un anneau de cuivre rouillé, aboutissant à une sonnette, était fixé.



IL GRIMPA LESTEMENT SUR SES ÉPAULES.

Simon Ferragut s'arrêta. Le silence le plus complet régnait. De la main, il fit signe à Levaillant de s'approcher, et, l'ayant fait placer contre la muraille, grimpa lestement sur ses épaules et jeta, sur les tessons garnissant le chaperon une couverture prise dans l'auto.

Cet expédient lui permit de se percher sans risque de se blesser sur la cime du mur. Il put ainsi voir le jardin qui était dans le plus complet abandon : lauriers-roses, genêts, chênes verts, pins y avaient poussé de toutes parts et formaient des fourrés presque ininterrompus, qui cachaient la maison.

— Richaud, M. Rivaud, faites comme moi ! Toi, Levaillant, tu resteras à faire le guet ! S'il y avait du nouveau, tu siffleras deux fois ! Dépêchons !

Ce disant, le capitaine du *Laranda* se laissa glisser le long de la face intérieure de la muraille, et, s'aidant des lézardes, mit pied à terre.

Louis Rivaud et le matelot Richaud le rejoignirent presque aussitôt.

Tous trois, l'un derrière l'autre, se dirigèrent vers la maison, en amortissant le bruit de leurs pas et en évitant de froisser le feuillage.

Ils aperçurent bientôt la villa. C'était une ancienne bastide, toute en longueur, élevée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et qui était dans un état de vétusté incroyable.

Plusieurs des tuiles du toit manquaient. De nombreuses lézardes fendaient les murailles. Les volets, qui étaient fermés, semblaient prêts à tomber en pourriture. La peinture en avait disparu depuis longtemps ; plusieurs lames manquaient à chacun.

La porte d'entrée, également fermée, avait été récemment réparée avec des planches que l'on ne s'était pas donné la peine de peindre.

Simon Ferragut fronça les sourcils :

— Ou bien ce Darbuc s'est moqué de nous, grommela-t-il en se tournant vers son second, ou bien les oiseaux ont décampé ! Enfin, on va bien voir !

XXII

LA CITERNE

Debout derrière un massif de lauriers-roses, Simon Ferragut resta pendant quelques instants immobile, à observer la vieille bâtisse.

Il craignait un piège, un guet-apens. Mais rien ne bougeait. Aucune fumée ne sortait des cheminées écornées.

— Richaud ! dit-il en se tournant vers le matelot du *Laranda* qui, au côté de Louis Rivaud, attendait. Tu vas grimper le long du tuyau de gouttière… Tu le vois ? Bon. Tu feras attention, car tout m'a l'air pourri, dans cette cambuse !… Tu grimperas sur le toit… et gare à démolir les tuiles… j'en vois plusieurs qui sont brisées !… Tu t'introduiras dans une cheminée… Elles sont assez larges pour ça !… Et pas de bruit, surtout !… Tu tâcheras de descendre jusqu'au rez-de-chaussée… Et tu nous ouvriras une des fenêtres et ses volets… Si tu étais surpris, sers-toi de ton browning ! Nous entendrons les détonations et te rejoindrons !… Tu as compris ?

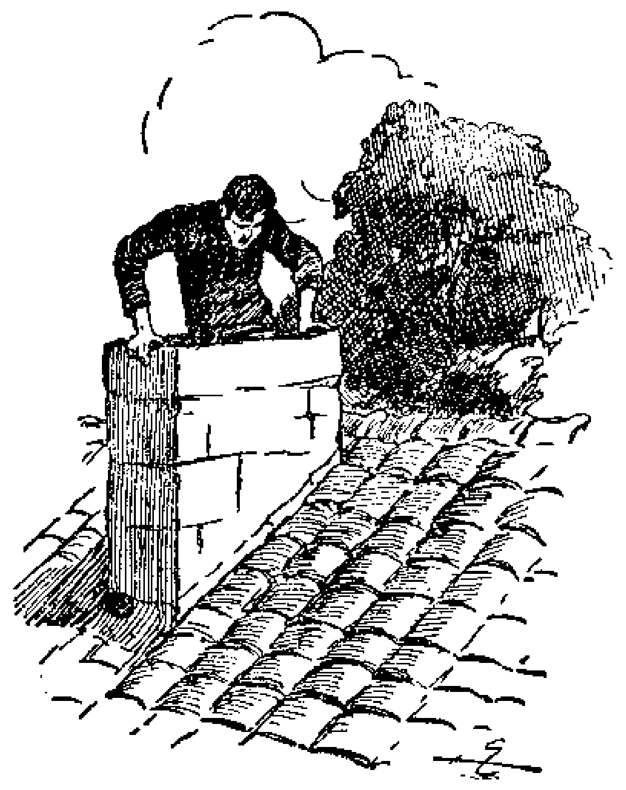
— Tout à fait, capitaine ! assura Richaud. Mais, m'est avis qu'il n'y a personne dans la baraque, vous savez !

— Ça, mon brave, nous le verrons lorsque nous y serons ! Va ! conclut Ferragut.

Richaud, un petit homme maigre et noir comme une sauterelle, se glissa hors des lauriers-roses, et, en quelques en-

jambées, eut atteint le tuyau de gouttière fixé à l'angle de la mystérieuse maison.

Il le saisit dans ses mains, l'ébranla et constata qu'il était encore solide. Avec une agilité de clown, il s'éleva le long de la bâtisse, exécuta un rétablissement sur le chéneau bordant le toit, et, rampant sur les tuiles, atteignit une des cheminées dans laquelle il disparut, les pieds les premiers.



IL DISPARUT LES PIEDS LES PREMIERS.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent.

Simon Ferragut commençait à s'impatienter – et aussi à s'inquiéter, lorsqu'il entendit un grincement métallique. Presque aussitôt, les volets de la fenêtre placée à droite de la porte d'entrée s'ouvrirent.

Les bras, puis la tête et les épaules de Richaud apparurent. Le brave garçon, complètement recouvert de suie, était méconnaissable ! De la main, il fit signe aux deux hommes qu'ils pouvaient le rejoindre. Ils s'élancèrent vers la fenêtre

dont ils enjambèrent l'appui, et prirent pied dans une petite salle à manger garnie de vieux meubles : buffet branlant, chaises dépaillées, table fendue. Au milieu du plafond était accrochée une suspension en simili-bronze dont l'abat-jour de porcelaine verte était fêlé. Les papiers des tentures, pourris par l'humidité, s'étaient décollés en plusieurs endroits ; les carreaux pavant le sol étaient disjoints ou arrachés. Une odeur de renfermé et de moisi régnait.

— Voilà une maison inhabitée depuis longtemps ! fit Simon Ferragut, à mi-voix… C'est par ici que tu es descendu, Richaud ?

— Non, cap'taine !… Je suis descendu dans une espèce de cuisine, qui est de l'autre côté du vestibule !… Mais il y a des barreaux de fer à la fenêtre… alors, je suis venu ici !

— Il n'y a personne ? Tu n'as rien entendu ?

— Non, capitaine !

— Nous allons voir !… Venez ! Et prenez vos brownings parés à tirer ! On ne sait pas ce qui peut arriver !

Sans mot dire, Richaud et Louis Rivaud emboîtèrent le pas à Simon Ferragut.

Étant sortis de la salle à manger, les trois hommes passèrent dans un étroit vestibule sur lequel donnait un petit escalier aux marches défoncées.

De l'autre côté du vestibule, c'était une cuisine, de même grandeur que la salle à manger. Elle était meublée d'une table faite de deux longues planches posées sur des tréteaux, et de deux chaises bancales. Sur la cheminée de briques que recouvrait un ample manteau de maçonnerie,

quelques casseroles en terre étaient posées. L'une d'elles contenait des restes d'aliments recouverts de moisissure.

Simon Ferragut ouvrit les volets et la fenêtre et inspecta rapidement la pièce :

— Rien ! murmura-t-il. Et il n'y a pas de cave ! On va voir au premier étage ! Venez !

Le premier étage contenait deux chambres et un petit cabinet, misérablement meublés comme le reste de la maison. Tout démontrait que, depuis longtemps, nul n'y avait séjourné.

— Je crois que ce Darbuc s'est offert notre tête ! grommela Simon Ferragut. Nous aurions dû emmener Collibard !… Mais, s'il n'y a rien, il n'aurait rien trouvé !… Attendez !

Au-dessus de la cage de l'escalier, une trappe était percée dans le plafond. Simon Ferragut, s'étant juché sur les épaules de son second, l'ouvrit et pénétra dans les combles. Il n'y découvrit rien et rejoignit ses compagnons, plus furieux que jamais !

— Je vais lui chanter une chanson, au Darbuc ! maugréa-t-il. S'il s'est moqué de moi, il va le regretter ! Venez !

Les trois hommes redescendirent au rez-de-chaussée. Ils sortirent de la maison, dont ils firent le tour.

Mais, soudain, Louis Rivaud s'arrêta net devant une plaque de fer encastrée dans les carreaux de terre cuite de la terrasse qui s'étendait le long de la façade principale de la mystérieuse villa :

— Il y a une citerne ! observa-t-il. Si on regardait dedans ?

Et, avant que Simon Ferragut eût pu répondre, il empoigna l'anneau fixé à la plaque et l'attira à lui.

La plaque ne bougea pas. Louis Rivaud, l'ayant examinée, reconnut qu'elle était maçonnée – *et que le ciment était frais !*

En homme de précaution, le capitaine du *Laranda* s'était muni, à tout hasard, d'une petite pince d'acier. Il l'inséra entre le rebord de la plaque et son cadre et pesa dessus. Un craquement retentit La plaque, arrachée de son alvéole, se souleva. Louis Rivaud n'eut plus qu'à l'ouvrir.

Simon Ferragut se pencha dans l'ouverture et constata que la citerne était à sec.

— Il faut voir ce qu'il y a dedans ! murmura-t-il.

Ayant laissé pendre ses jambes dans le vide, il se laissa choir et prit pied, à trois mètres plus bas, sur le fond cimenté de la citerne.

Il pressa sur le commutateur de la torche électrique qu'il avait emportée. Il distingua, dans les angles de la citerne, d'énormes toiles d'araignées épaisses comme des couvertures. À sa droite, il aperçut un tas de sable et de cailloux. Il s'en approcha, écarta du pied quelques pierres – et eut un sursaut en apercevant la pointe d'un soulier de cuir jaune !

S'étant agenouillé sur le sol, il eut rapidement déblayé la pierraille et mit à découvert un corps inerte – le corps d'Honoré Sanard !



Et mit à découvert un corps.

Il l'attira doucement à lui, l'assit sur le dallage de ciment, adossé à la paroi, et vit que le veston du vieux savant était imbibé de sang coagulé !

Ce sang provenait d'une blessure de son dos, située auprès de l'omoplate gauche.

— Hum ! Il est mort ! murmura Simon Ferragut. Pauvre vieux !… Voilà notre voyage terminé !… Je n'ai jamais eu de veine !

Il se releva et alla prévenir ses compagnons de sa découverte.

Louis Rivaud, sur son ordre, se plaça à plat ventre sur la terrasse, les bras pendant dans l'ouverture de la citerne. Le capitaine du *Laranda* souleva le corps de M. Sanard, qu'il tint au-dessus de sa tête, jusqu'à ce que son second pût le saisir.

L'infortuné savant fut ainsi sorti tant bien que mal de la citerne.

Simon Ferragut, à son tour, remonta à la surface du sol.

Honoré Sanard fut étendu sur le dos, avec précaution. Son veston, son gilet, sa chemise furent entr'ouverts. Ferragut colla son oreille contre la poitrine de l'illustre chimiste :

— Ma parole ! murmura-t-il après quelques instants d'observation. Je crois que le cœur bat encore ! Écoutez un peu, Rivaud !

Le second capitaine du *Laranda* obéit :

— Oui… je crois que j'entends quelque chose !… Mais ce n'est pas très net !…

— *Ils* l'ont poignardé et jeté dans cette citerne où *ils* croyaient bien qu'on ne le retrouverait jamais ! fit Simon Ferragut. On va, pour commencer, le ramener à bord ! On verra ensuite ce qu'on peut faire ! Dépêchons !

Richaud et Louis Rivaud, le plus délicatement possible, soulevèrent le vieux savant, et, flanqués du capitaine du *Laranda* se dirigèrent vers la grille du jardin.

En quelques instants, le trio eut regagné l'automobile dans laquelle M. Sanard fut installé le plus confortablement possible, cependant que le matelot Richaud revenait dans la sinistre villa refermait fenêtres et volets et remettait en place la trappe de la citerne.

— Le paroissien s'est bien comporté ? demanda Ferragut à Robert Lanni.

— Oui… Il m'a seulement offert dix mille francs si j'allais me promener pendant cinq minutes !

— Ce n'est pas lourd ! observa Ferragut. Tu n'es pas généreux, mon garçon !

— Tu t'estimes dix mille francs ?… Après tout, tu ne vaux pas ça !… Mais, entre ce qu'on vaut et ce qu'on s'estime, il y a de la marge !…

— Le… le petit a mal compris ! larmoya le gros homme. Je lui ai dit que je donnerais bien dix mille francs pour ne pas m'être mêlé à cette sale affaire !…

— Enfin, vous avez vu que je ne vous ai pas menti !… Vous allez me lâcher, n'est-ce pas ?

— Te lâcher ? Nous verrons ça, mon garçon ! Ça dépendra de ce qui va se passer ! Si M. Sanard est mort, nous te livrerons à la justice !… Et assez ! J'ai d'autres explications à te demander, mais chaque chose en son temps !

Ce disant, Simon Ferragut prit la place du mousse au volant de l'auto. Il lança le moteur, embraya, et, à petite allure, se dirigea vers la route conduisant à Saint-Antoine.

Celle-ci atteinte, il mit l'auto à toute vitesse. Il évita de justesse deux camions automobiles, s'entendit interpeller par un agent qui voulait lui dresser procès-verbal et fut enfin en vue du quai où était accosté le *Laranda*. Peu d'instants après, l'auto stoppa devant la passerelle unissant le yacht à la terre.

Louis Rivaud alla aussitôt chercher deux hommes avec une civière qui servit à transporter Honoré Sanard à l'infirmerie du bord. La cordelette entravant les chevilles de Marius Darbuc fut coupée, ce qui permit au gros homme de monter à bord du *Laranda* où, malgré ses protestations il fut

immédiatement enfermé dans la soute à sable, à fond de cale.

Simon Ferragut, après avoir présidé à l'installation de M. Sanard dans un bon lit et s'être assuré que Darbuc ne pouvait s'évader, remonta dans l'auto, et, en quatrième vitesse, roula vers la ville.

Il alla sonner chez le docteur Refou, un médecin de ses amis – et eut la chance de le trouver chez lui. En quelques phrases, il lui expliqua la situation, le médecin, abrégeant sa consultation, descendit aussitôt dans l'auto qui, à une vitesse d'express, revint vers le *Laranda*.

Le docteur Refou, après un examen approfondi, fit connaître son opinion sur Honoré Sanard :

— Encore un peu de vie !… Syncope due à une énorme perte de sang, suivie d'une lente asphyxie ! Le malade a dû être à demi-écrasé sous le sable qui le recouvrait, mais c'est ce sable qui, peut-être, lui a sauvé la vie, en comprimant ses vaisseaux et en arrêtant l'hémorragie !… Je ne réponds de rien, mais, avec de la chance, le malade peut s'en tirer !

— Ah ! Docteur ! Si vous pouviez dire vrai ! s'exclama Ferragut, frémissant.

Le médecin ne répondit que par un geste vague.

Il sonda, nettoya et pansa la blessure de M. Sanard, blessure produite par un coup de poignard à large lame. L'arme, heureusement, avait dévié le long de la clavicule et n'avait pas pénétré profondément. Les assassins, qui étaient sans doute pressés d'en finir, n'avaient pas pris la peine de s'assurer de la gravité de la blessure de leur victime, et l'avaient jetée telle quelle dans la citerne.

Ce fut difficilement que le docteur Refou parvint à faire reprendre ses sens au grand chimiste. Celui-ci était d'une faiblesse extrême.

Il ne fallait pas songer, pour l'instant, à l'interroger, ni même à se faire reconnaître de lui.

Après deux longues heures passées auprès du blessé, le médecin se retira en promettant de revenir dans la soirée.

Simon Ferragut, somme toute, était satisfait. Il avait retrouvé M. Sanard. Mais dans quel état !

Après mûres réflexions, il s'était décidé à ne pas prévenir la police. Il voulait laisser les assassins d'Honoré Sanard dans l'ignorance de ce qui était advenu. Les bandits, croyant que M. Sanard était mort et qu'ils étaient désormais les seuls possesseurs du secret du « Grand Catalyseur », agiraient désormais sans gêne ni précautions, et seraient plus faciles à combattre…

Mais M. Sanard survivrait-il ? Là était le point noir !

Et fallait-il prévenir le banquier Ledru ? Simon Ferragut n'en fit rien. Il craignait que le financier bavardât…

Il recommanda le silence le plus complet à son second et aux deux matelots qui l'avaient accompagné dans son expédition, et, une fois la nuit venue, alla abandonner l'auto de Marius Darbuc dans un terrain vague, derrière les bassins de radoub.

De retour à bord, il dîna rapidement et descendit dans la soute à sable pour reprendre l'interrogatoire de Darbuc.

La soute à sable du *Laranda* était située à fond de cale, à l'extrême-avant du navire, dont elle épousait les formes.

C'était un compartiment triangulaire, aux parois d'acier, qui n'avait d'autre ouverture qu'une trappe percée dans son plafond. Il était à demi rempli de sable destiné à nettoyer et à blanchir le pont du yacht.

Le capitaine Ferragut, muni d'une lanterne, y descendit. Darbuc était étendu ; pieds et poings liés, sur le sable humide emplissant à demi le réduit. À ses côtés, deux baquets de bois contenant l'un des haricots bouillis, l'autre de l'eau, étaient posés.

— À nous deux, maître Darbuc ! fit délibérément Ferragut. Tu vas maintenant t'expliquer avec moi, à moins que tu ne préfères réserver tes explications à la police… Tu me comprends ? Tu vas me donner des détails sur tes amis – surtout sur le barman Slag… afin que je puisse les retrouver !… Je t'écoute !

XXIII

LE MYSTÉRIEUX M. LAG

Marius Darbuc avait repris quelque sang-froid. Sa plus grande crainte – celle d'être livrée à la police – s'était un peu calmée. Il préférait encore – et de beaucoup ! – être enfermé dans cette sentine plutôt que d'avoir à comparaître devant la justice.

Tout cela. Simon Ferragut le devina rien qu'à voir le visage apaisé du gros homme.

— Vous savez bien que je vous ai dit tout ce que je savais ! murmura Darbuc, en réponse à la question du capitaine du *Laranda*. La preuve, c'est que vous avez retrouvé le vieux… monsieur !…

— Hum ! Tu aurais pu mieux nous expliquer où il était ! observa Ferragut. Mais peu importe ! Où as-tu connu Slag ? Au bagne, hein ?

— Oh ! Pour qui me prenez-vous, Monsieur !

— Pas de blagues ! Si tu ne réponds pas explicitement à mes questions, je t'adresse au plus prochain commissaire de police qui saura bien, lui, te délier la langue !… Et alors, où as-tu connu ce Slag ?

— Mais… sur le port… je vous l'ai dit !… Il était barman !

— Oui, hein ? Et vous vous êtes beaucoup fréquentés ?

— On se voyait de temps en temps… C'est pour cela que je ne sais pas grand-chose sur lui !

— Écoute, mon garçon, tu perds ton temps et le mien ! Tu mens trop bêtement ! *Si tu ne connaissais que peu ce Slag, comment aurait-il été assez naïf pour te mêler à une histoire pareille !* Je te le répète une dernière fois : dis la vérité, je t'en saurai gré – sinon, aujourd'hui même, tu coucheras au violon, en attendant la suite !

Le prisonnier ne répondit pas. Il était évidemment impressionné.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire… où j'ai connu Slag ? remarqua-t-il enfin en fixant le capitaine Ferragut d'un regard méfiant et haineux.

— Assez ? Veux-tu répondre ? Ou j'envoie chercher la police !

— Eh bien, admettez, si vous voulez, que j'ai connu Slag *là-bas !* murmura Darbuc d'une voix basse et rauque.

— Ah ! On se dégonfle ? Bon, ça ! Puisque tu as connu Slag *là-bas*, tu peux me donner des renseignements sur ce gentleman ! Où le trouve-t-on ?

— Je vous l'ai dit, je crois qu'il est en ce moment croupier au *Cercle Artistique de Provence et du Sud-Est !*

— Où est ce tripot ?

— Dans la rue Saint Ferréol… Au 263 !

— Et l'ami de Slag ?

— Je ne le connais pas… Je l'ai vu juste le jour de… l'enlèvement !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Slag l'appelait Monsieur le comte… Il m'a dit que c'était le comte de Saint-Barnin !

Simon Ferragut fit entendre un sifflement d'admiration :

— Il a de belles relations, ton ami Slag ! Nous allons le rechercher ! Nous…

— Et… vous n'allez pas me lâcher ?

— Te lâcher ? Tu es pressé, mon ami ! N'es-tu pas bien, ici, au frais, tranquille, garé des autos, pas d'impôts à payer, pas à travailler – un vrai coq en pâte !… Il ne faut pas être exigeant, vois-tu ! À bientôt !

Tout en prononçant ce sentencieux discours, Simon Ferragut s'était levé.

Sans écouter les protestations du prisonnier, il remonta dans le faux-pont, surveilla lui-même la fermeture du panneau de fer de la soute à sable et regagna sa cabine.

Il changea rapidement d'habits, s'en fut dans la chambre de M. Sanard, lequel somnolait, et, ayant laissé des ordres à son second, descendit à terre et sauta dans le premier tram qui passa.

Une demi-heure plus tard, il pénétrait dans le vestibule du *Cercle Artistique de Provence et du Sud-Est*.

Un gros homme, en habit, l'interpella :

— Pour avoir accès aux salons. Monsieur, il faut être membre du Cercle !…

— Je désirerais seulement…

— Mais vous pouvez être membre tout de suite ! Je vais appeler deux de mes amis qui vous serviront de parrains… et, en attendant que votre admission soit prononcée par le comité, ce qui demandera vingt-quatre heures, vous pourrez, provisoirement, pénétrer dans les salles de jeu !… Le droit d'entrée est de cinq francs !

— Ce n'est pas cher ! observa le capitaine Ferragut qui tendit un billet de cent sous à son interlocuteur.

Celui-ci l'empocha et demanda :

— Votre nom, Monsieur ?

— Hippolyte Durand !

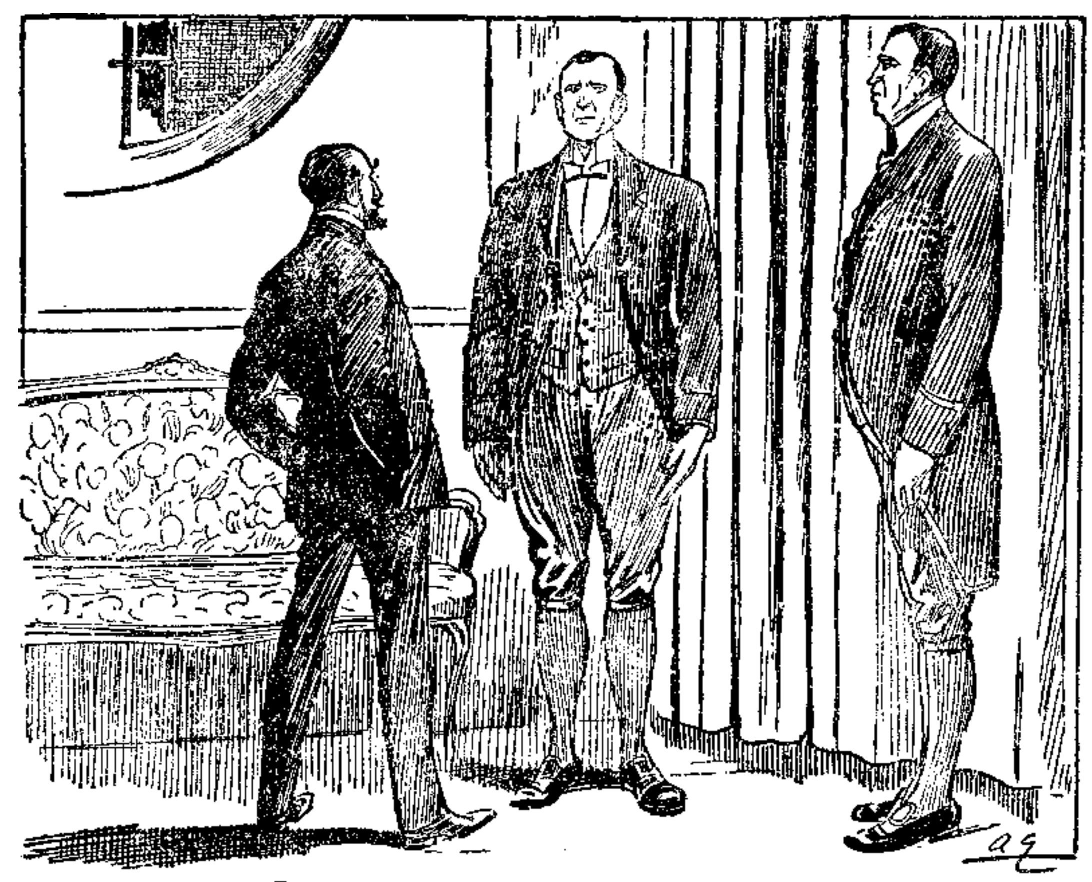
— Très bien !… Je vais arranger toutes les formalités ! Vous pouvez entrer !

Et le gros homme, s'effaçant, souleva l'épais rideau de velours rouge qui masquait une porte faisant face à celle par où était entré le capitaine du *Laranda*.

Cette porte donnait sur une petite pièce dans laquelle se tenaient deux robustes gaillards en livrée vert-olive à boutons dorés, les mollets gainés de bas de soie blanche. Le faux Hippolyte Durand se fit la réflexion que ces pseudo-valets étaient surtout là pour expulser les joueurs mécontents…

Ils s'écartèrent devant lui. L'un d'eux ouvrit le battant d'une large porte qui donnait sur une enfilade de pièces brillamment éclairées.

Toutes étaient uniformément meublées de longues tables recouvertes de tapis verts, et autour desquelles des joueurs, assis ou debout, étaient groupés.



DEUX ROBUSTES GAILLARDS EN LIVRÉE VERT-OLIVE.

La partie battait son plein. Par-dessus les conversations chuchotées, les voix nettes des croupiers retentissaient :

— Faites vos jeux… Les jeux sont faits ! Rien ne va plus…

Les billes des roulettes faisaient entendre leur bruit de crécelle.

Simon Ferragut risqua quelques billets de dix francs – le minimum de mise – et les perdit.

Il avisa alors un des employés du Cercle qui l'œil vigilant, se promenait entre les tables, et lui demanda où était M. Slag, le croupier.

— Monsieur Slag ? *Vous voulez dire M. Lag ?* Il n'est plus ici depuis une semaine ! Il a donné sa démission !

— Pourrais-je au moins avoir son adresse ? J'ai une commission pour lui ?

— Je ne pense pas, Monsieur !… M. Lag habitait dans la maison, au sixième !… Il ne nous a pas dit où il allait ! Je pense qu'il est parti pour son pays !

— Son pays ? La Tchécoslovaquie ?

— Non, l'Amérique ! M. Lag était de Chicago !

Simon Ferragut n'insista pas. Il n'était pas étonné de ce qu'il venait d'apprendre. Slag ou Lag, son coup fait, avait prudemment disparu. C'était naturel !

Le capitaine du *Laranda* revint vers une table de jeu. Il risqua encore vingt francs, qu'il perdit, et sortit du tripot.

De retour à bord du yacht, il apprit que le docteur Refou venait d'arriver et le rejoignit dans la chambre de M. Sanard. Le médecin achevait de vérifier le pansement du grand chimiste. Il fit signe d'attendre à Simon Ferragut et l'entraîna dans une cabine voisine :

— Toujours grande faiblesse ! dit-il. Heureusement que le cœur est bon !… Mais il faudrait opérer la transfusion du sang… sans cela, je crains que le malade ne s'éteigne !

— Eh bien, je suis là pour un coup, docteur ! s'offrit Ferragut, sans hésiter.

— Je vais aller chercher ce qu'il faut – et aussi un infirmier ! Je n'avais pas prévu cette complication ! Dans une heure, je serai de retour ! déclara le médecin. Je vous avertis, cependant, que cette opération vous affaiblira fortement !

— J'ai de quoi tenir le coup ! affirma Ferragut.

Le docteur Refou n'insista pas, et, peu après, quitta le yacht, où il revint dans le courant de la soirée avec un infirmier.

La transfusion du sang fut opérée. Honoré Sanard, tout aussitôt, sembla revivre. Pour la première fois depuis son sauvetage, il ouvrit les yeux et sortit de sa torpeur. Ses lèvres remuèrent.

Le médecin lut une question dans ses yeux :

— Chut ! Vous êtes en sûreté à bord du *Laranda !* Vous êtes sauvé – mais ne vous agitez pas !

D'une palpitation des paupières, le savant fit signe qu'il avait compris, et, peu après, s'assoupit.

Le lendemain, Simon Ferragut, bien qu'affaibli par son généreux sacrifice, n'en continua pas moins son enquête.

Il s'en fut à Saint-Antoine, dans une agence de locations et de ventes de villas.

Il expliqua qu'il avait eu l'occasion de voir la maison – celle où il avait découvert M. Sanard – que cette maison lui plaisait, et qu'il était disposé à l'acquérir :

— Ah ! Oui ! La villa du Vallon des Pins ! fit l'agent de locations. Cela fait plusieurs personnes qui nous la demandent… des artistes, spécialement !…

« Elle est située dans un site plutôt sauvage et pittoresque !…

« Malheureusement, elle n'est pas à vendre ! Elle appartient à un capitaine marin, M. Coulomb, que je connais

bien… Il est quelque part en Chine, depuis bientôt cinq ans… Je crois qu'il revient l'année prochaine…

« Il avait laissé des gardiens, mais ils sont partis deux mois après son départ. Depuis, la maison est abandonnée. Heureusement qu'elle ne contient rien de précieux et qu'on le sait !…

« De temps en temps, pourtant, des vagabonds s'y introduisent !…

… Mais j'ai d'autres maisons, encore mieux placées, et si vous voulez en visiter quelques-unes, je suis persuadé que…

— J'étais fixé sur celle-là ! déclara le capitaine du *Laranda*. N'importe, je reviendrai ces jours-ci voir les villas que vous avez à la vente !

Et, ayant remercié le marchand de biens, Simon Ferragut prit congé de lui.

Son enquête était à peu près terminée : non seulement, les agresseurs d'Honoré Sanard avaient disparu, mais ils s'étaient arrangés pour cacher leur victime dans une maison qu'ils savaient abandonnée ! Pour les retrouver, il eut fallu disposer de moyens que ne possédait pas le commandant du *Laranda*.

— Bah ! songea-t-il. Nous les rencontrerons toujours ; si ce n'est pas eux, ce sera ceux qui les ont fait agir ! Et on réglera alors notre petit compte !

De retour à bord, Simon Ferragut rendit visite à Honoré Sanard dont l'état avait continué à s'améliorer.

Le savant ne dormait pas.

— Capitaine ! s'exclama-t-il d'une voix à peine perceptible. Je suis content de vous voir… pour vous remercier !… Le mousse ? Il ne lui est rien arrivé ?

— Mais non ! Il est à bord, bien tranquille – et je peux dire même que c'est grâce à son flair et à celui de Collibard… Collibard, c'est mon chien ! que nous vous avons retrouvé ! Que vous est-il arrivé ?

— Je ne sais !… Je suis sorti du café… J'ai hélé un taxi… Il s'est arrêté… Quelqu'un m'a poussé dedans… À l'intérieur, je crois avoir vu un autre homme, mais je n'en suis pas sûr !… Et j'ai senti une piqûre au bras !… On a dû m'injecter un formidable stupéfiant… de la nature de ceux qu'emploient les Hindous !… J'ai perdu connaissance – et… je ne sais rien d'autre !

— Le principal, c'est que vous soyez sauvé, monsieur Sanard ! Le docteur dit que, dans deux ou trois semaines, vous serez sur pied ! Alors, il n'y a pas à s'en faire !…

« Mais, vous savez, faut rester tranquille, ne pas vous agiter !… C'est le principal !… Tout se tassera et on pourra bientôt appareiller – si vous voulez toujours partir !

— Plus que jamais ! déclara fermement le savant.

Simon Ferragut, soulagé, fit remarquer à M. Sanard qu'il ne devait pas se fatiguer, et, peu après, le laissa.

Pendant les jours qui suivirent, le grand chimiste reprit des forces avec rapidité.

Simon Ferragut jugea le moment venu de prévenir le banquier Jacques Ledru de la situation.

Ledru, discrètement, prit le train pour Marseille, où il eut une entrevue avec le capitaine du *Laranda*. Il apprit de lui ce qui s'était passé et approuva sans réserve sa conduite. Par prudence, le financier renonça à se rendre à bord du yacht.

Son avis corrobora celui de Simon Ferragut : M. Sanard avait été agressé par des gens à la solde de Klagendorf ou de White… Il fallait les laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance de la résurrection du savant…

L'état d'Honoré Sanard continuait à s'améliorer. Dix-sept jours seulement s'étaient écoulés depuis son dramatique sauvetage, lorsqu'un matin, il fit appeler Simon Ferragut :

— Me voilà hors de danger, capitaine ! dit-il. Le docteur me l'a affirmé hier soir. Je vais pouvoir commencer à me lever. L'air du large achèvera de me rétablir.

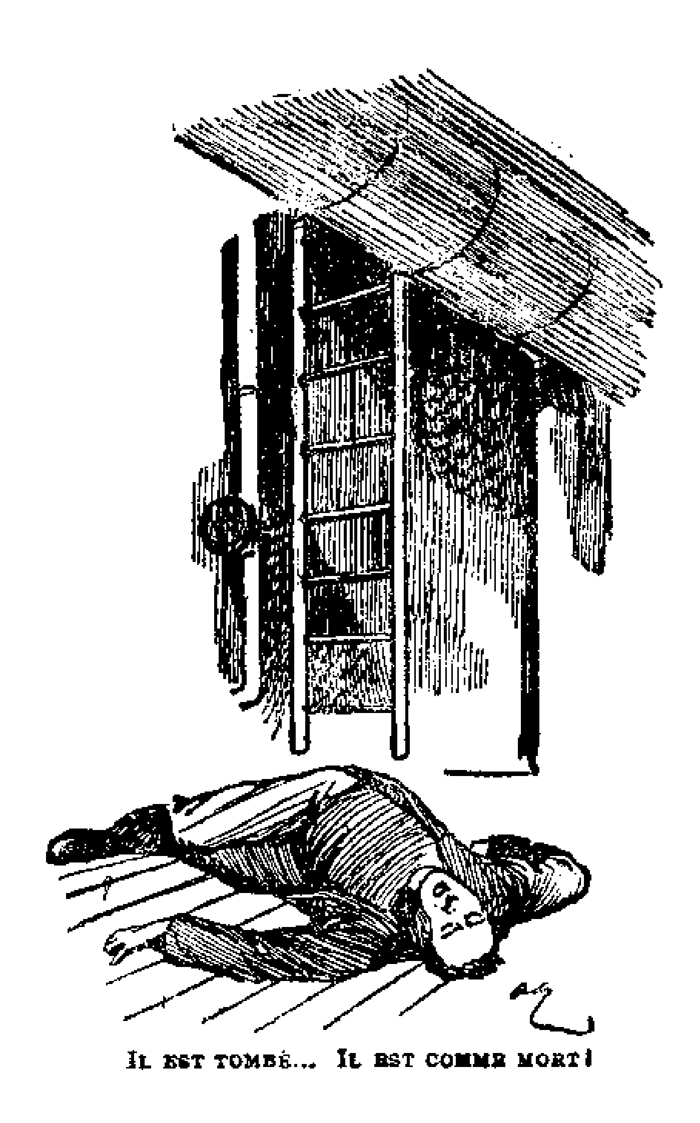
« Nous pouvons donc partir, et le plus tôt sera le mieux !… Nous avons déjà perdu trop de temps à la suite de mon stupide accident, temps que nos ennemis n'ont pas manqué de mettre à profit !…

« Je suppose que tout est prêt pour le départ ? Oui ?… Alors, tout ne dépend plus que de vous, capitaine !

— Demain, nous appareillerons, monsieur Sanard ! déclara Ferragut, qui ne demandait pas autre chose.

Mais l'homme propose et le sort dispose ! Simon Ferragut venait à peine de quitter le chimiste et, étant remonté sur le pont, se dirigeait vers sa cabine, lorsqu'il vit un des chauffeurs du yacht, très rouge, galoper dans sa direction :

— Eh bien ? Qu'est-ce que tu veux, toi ? l'interpella-t-il.



IL EST TOMBÉ… IL EST COMME MORT !

— Capitaine, c'est M. Berthet, le chef mécanicien !… Il vient de glisser le long de l'échelle de la machine !… Il est tombé… Il est comme mort !

Simon Ferragut retint un juron :

— Qu'on le monte sur le pont… à l'infirmerie ! grommela-t-il. Et qu'on aille chercher un médecin ! Ah ! Nous avons donc la guigne !

… Le docteur Refou, prévenu, n'arriva qu'une heure plus tard et diagnostiqua une fracture du bassin. Le malheureux chef-mécanicien fut transporté à l'hôpital par une auto-ambulance aussitôt appelée.

— Et maintenant, il va falloir chercher un autre chef ! songea le capitaine du *Laranda*, furieux et rageur… Encore un retard !

XXIV

COLOMBO

Simon Ferragut, sans perdre un instant, se mit à la recherche d'un autre chef-mécanicien. Il se rendit, le matin même, au siège du syndicat des officiers-mécaniciens. Le secrétaire de ce groupement, à qui il s'adressa, ne fut pas encourageant :

— Vous tombez mal, capitaine !… Nous n'avons guère de camarades à terre !…

« Presque rien que des jeunes, et qui ne peuvent faire votre affaire, surtout pour un voyage pareil !

« Je vais convoquer deux ou trois anciens – des officiers de cinquante-cinq à soixante ans, qui ont dû abandonner leurs postes dans les grandes compagnies de navigation par suite de l'inexorable limite d'âge, qui, comme vous ne l'ignorez pas, est de cinquante-cinq ans.

« Mais je ne peux rien vous promettre ! En tous cas, dès que j'aurai vu mes collègues, je vous enverrai un pneumatique !

Force fut au capitaine du *Laranda* de se contenter de cette réponse.

Sans se décourager, il s'en fut sur la Canebière et à la Joliette, dans l'espoir de rencontrer un mécanicien de sa connaissance susceptible de faire son affaire. Pour un voyage aussi long, exécuté par un si petit navire, il lui fallait absolu-

ment un homme d'expérience, capable de réparer une avarie par les moyens du bord, un débrouillard enfin. Et il se rendait compte que ce n'était pas facile à trouver en un si court délai.

Dans l'après-midi, il revint à bord et fit connaître ses démarches à M. Sanard qu'il avait avisé, avant de partir, de l'accident survenu à M. Berthet.

Pour que le yacht pût partir aussitôt l'arrivée à bord du nouveau chef-mécanicien, les préparatifs d'appareillage suivirent leur cours. Mais la journée se termina sans que Ferragut eût reçu aucun message.

Le lendemain, un peu avant midi, on lui remit enfin un pneumatique du secrétaire du syndicat des officiers-mécaniciens : il expliquait qu'aucun des anciens chefs ou officiers disponibles ne voulaient s'embarquer pour une campagne aussi lointaine, sur un si minuscule bâtiment, d'autant plus qu'ils seraient licenciés au retour. Ils préféraient une situation moins bien payée, mais stable.

Furieux, Simon Ferragut revint en ville et reprit ses recherches. Elles furent vaines. Plusieurs navires neufs venaient d'être armés, et le nombre des mécaniciens sans emploi était très restreint.

— Si je ne trouve personne demain, décida-t-il, je prendrai n'importe qui, mais nous partirons ! Après tout, s'il le faut, je le ferai moi-même, le chef-mécanicien !

Le jour suivant, il allait, une dernière fois, descendre à terre, lorsqu'un grand individu, plutôt élégamment vêtu, s'engagea sur la passerelle de bois reliant le *Laranda* au quai.

C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage rasé, blond, les yeux bleus, la physionomie assez sympathique :

— Le commandant du *Laranda ?* demanda-t-il en s'approchant de Simon Ferragut, la main à son chapeau de feutre gris.

— C'est moi ! Vous désirez ?

— Capitaine, on m'a dit que vous cherchiez un chef-mécanicien… Je viens me proposer !

— Vous ? Vous avez déjà navigué en cette qualité ? demanda Ferragut, en dévisageant l'inconnu.



VOILA MON CERTIFICAT, CAPITAINE !

— Voilà mes certificats, capitaine ! J'étais, en dernier lieu, chef-mécanicien à bord du *Leda*, de Dunkerque, un vapeur de six mille tonneaux.

« Nous avons été abordés dans le port de Gênes par un pétrolier qui nous a fait de telles avaries que notre armateur a préféré vendre le navire… Voilà, d'ailleurs, mon fascicule et mes papiers !

Sans répondre, Ferragut prit les documents que lui tendait son interlocuteur.

Ils étaient en règle et portaient toutes sortes de cachets de consulats et d'administrateurs de l'inscription maritime.

Le dernier certificat mentionnait bien que M. Jacques Spanger, de Rosendaël, près de Dunkerque, avait navigué pendant deux ans en qualité de second-mécanicien, et, pendant un an, comme chef à bord du vapeur *Léda*. Ce certificat datait d'une huitaine de jours à peine.

— C'est bien ! Je vous prends ! fit le capitaine du *Laranda* après avoir encore une fois dévisagé son interlocuteur. Les conditions sont : trois mille francs par mois, douze mois de salaires assurés et une prime de cinq mille francs à l'issue du voyage. Deux mois d'avances avant le départ. Nous partons dans une heure.

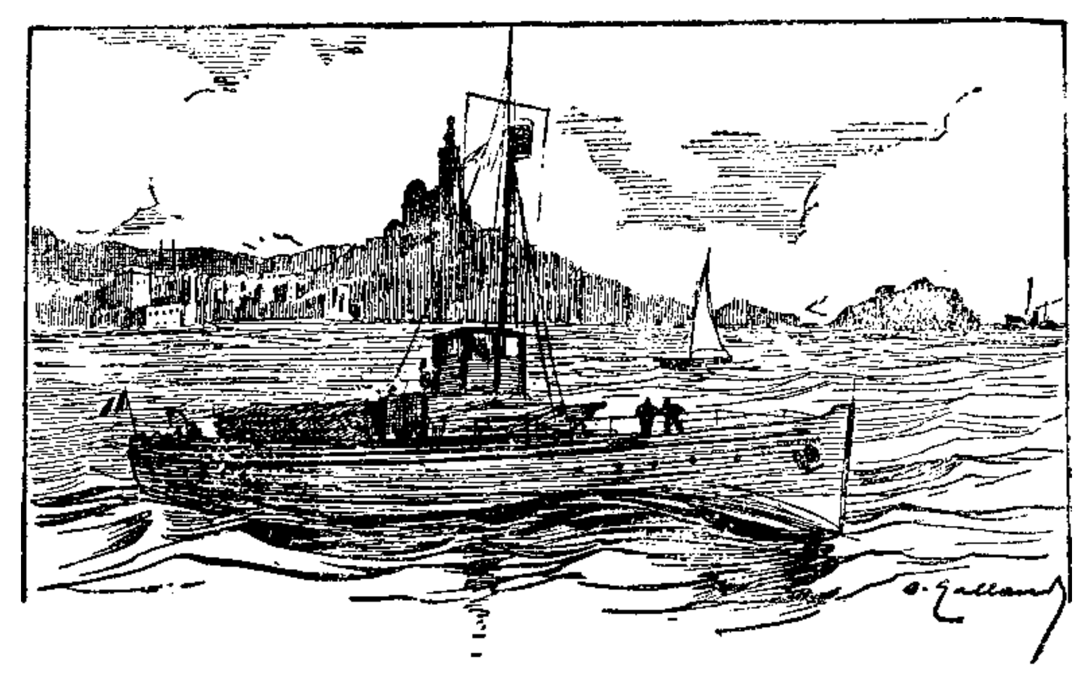
« Ça vous va ?

— Parfaitement, capitaine !

— Alors, venez avec moi à la Marine et allez prendre vos affaires ! Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Je suis à votre disposition ! déclara sobrement Jacques Spanger.

Il emboîta le pas à Simon Ferragut, et, derrière lui, descendit sur le quai et prit place dans le premier tram se dirigeant vers la ville.



A MIDI ET DEMI, LE *Laranda* APPAREILLA...

Une heure et quart plus tard, exactement, le *Laranda*, ses pavillons claquetant à la brise, embouchait la passe nord du port de Marseille, et, à vingt nœuds de vitesse, se dirigeait vers l'est, vers Port-Saïd.

Simon Ferragut, de la passerelle, avait dirigé lui-même la manœuvre. Il alluma un cigare, huma l'air marin d'un air satisfait, et, ayant passé le quart à son second, Louis Rivaud, redescendit sur le pont, et, de là, dans la cabine où était étendu M. Sanard :

— Ça y est ! lâcha-t-il avec un soupir qui déplaça le rideau du hublot.

« Je commençais à croire que nous ne partirions plus, M. Sanard ! Le mécanicien que j'ai embauché me paraît bon !... je lui ai parlé, en route, des moteurs Diesel ; il a l'air de les connaître parfaitement !...

« Dans quatre jours, nous serons à Port-Saïd… Ouf ! J'en ai eu chaud !

— Et moi, je vais parfaitement bien ! déclara le savant.

« Je vais déjeuner, et, après, monterai sur le pont…

« À vrai dire, je suis resté dans ma cabine jusqu'à maintenant surtout pour ne pas être vu : je craignais que nous fussions épiés !…

« Mais, depuis deux jours, il me semble que je possède des forces suffisantes à me lever !… Lorsqu'il aura fini de déjeuner, vous m'enverrez le mousse !

— Il doit être dans les machines ; ça l'intéresse, les moteurs à pétrole ! Il ira loin, ce petit ! fit Ferragut qui s'était, lui aussi, pris d'intérêt pour le jeune Niçois.

Pendant quelques minutes, les deux hommes causèrent, puis M. Sanard observa qu'il était l'heure de déjeuner et que le capitaine Ferragut devait avoir faim. Celui-ci, souriant, convint que telle était, la vérité et prit congé du savant.

Robert Lanni, comme l'avait dit Ferragut, était dans la machine.

Depuis que M. Sanard avait été ramené à bord, le jeune Niçois ne l'avait guère quitté, relayant l'infirmier, puis, quand l'état du chimiste s'était amélioré, lui servant lui-même d'infirmier. Et quel infirmier ! Un fils n'eut pas eu de soins plus attentifs !… M. Sanard avait été obligé, à plusieurs reprises, de l'envoyer se reposer.

Le mousse, qui s'intéressait à tout, avait, depuis la veille, manifesté une grande curiosité pour les moteurs de l'ancien chasseur de sous-marins. À plusieurs reprises, il était des-

cendu dans la chambre des machines et s'était fait expliquer le fonctionnement des Diesels par les mécaniciens, ce qui lui avait valu les sarcasmes du capitaine Ferragut.

À une heure de l'après-midi, le mousse, qui prenait ses repas avec le maître d'équipage, Yves Scornec, descendit chercher M. Sanard et l'aida à monter sur le pont où il s'étendit dans une chaise-longue en rotin.

La blessure du vieillard était à peu près cicatrisée. Seule, une faiblesse persistante, due à l'énorme perte de sang consécutive à sa blessure, lui rappelait le mystérieux guet-apens où il avait failli laisser la vie.

Enveloppé dans une couverture, il se laissa bientôt aller à sa rêverie en contemplant la mer bleue dont les vaguelettes, brillantes et aiguës comme du verre pilé, venaient bruyamment clapoter contre la coque du petit navire…

Dans la nuit, la côte de Corse fut en vue, puis ce fut le détroit de Bonifacio, et, le jour suivant, les îles Lipari, Messine…

Un peu moins de quatre jours après avoir quitté Marseille, le *Laranda*, à l'aube, emboucha les jetées de Port-Saïd et vint accoster le long du quai François-Joseph.

Simon Ferragut s'en fut immédiatement à terre, accomplir les formalités pour le passage du canal et commander une provision de mazout.

Jacques Spanger débarqua également, pour aller acheter quelques outils de rechange, dont il avait constaté l'absence en faisant l'inventaire du matériel de la machine. Il revint à bord presque en même temps que Ferragut, ayant trouvé ce qu'il désirait.

À midi et demi, le *Laranda*, ayant fait son plein d'eau douce et de mazout et ayant embarqué des vivres frais, appareilla, et, à la suite d'un convoi de trois navires, s'engagea dans le canal.

Celui-ci fut franchi sans incident, et, le jour suivant, aux premières lueurs du soleil levant, le yacht stoppa en rade de Port-Tewfick[8]. Il y resta une vingtaine de minutes, juste le temps d'attendre le canot automobile qui vint prendre le pilote, et reprit sa course.

La mer Rouge fut traversée en quatre jours, sous un ciel gris qui semblait de plomb chauffé à blanc. La chaleur était si ardente, dans la chambre des machines que le second mécanicien, Jules Lepetit, et le chef de quart Norbier, durent, à plusieurs reprises, interrompre leur service, à demi asphyxiés par la température.

Jacques Spanger, qui semblait insensible aux variations du thermomètre, les remplaça. C'était vraiment un excellent mécanicien. Il savait discerner, rien qu'au son, si son moteur chauffait – et il avait tôt fait de repérer la pièce mal graissée.

Pendant la traversée de Marseille à Port-Saïd, il avait admirablement mis au point les deux moteurs, ce que le vieux Pierre Berthet n'avait pu réussir que très approximativement. Avec cela, bon garçon, pas fier, n'hésitant pas à « mettre la main à la pâte », causant familièrement avec le cuisinier ou les matelots, ayant toujours un mot aimable pour chacun, et aussi un cigare dont il possédait une provision.

---

[8] Suez.

Robert Lanni était son favori. Non seulement, il tolérait la présence du mousse dans la salle des machines, mais il lui avait patiemment et clairement expliqué le fonctionnement compliqué des moteurs Diesel et de leurs délicates machines auxiliaires.

La mer Rouge passée, le *Laranda* fit escale pendant quelques heures à Aden, où il compléta sa provision de mazout et d'eau douce, puis repartit à destination de Colombo.

Le golfe d'Aden dépassé, Ferragut, d'accord avec M. Sanard, fit faire à l'équipage quelques exercices destinés à le familiariser avec le maniement des mitrailleuses et des grenades.

Le capitaine du *Laranda* profita de l'apparition d'une troupe de requins-marteaux, dont les ailerons, affleurant la surface de l'eau, lui servirent de but, pour juger de l'entraînement et de l'habileté de ses hommes.

Le temps restait beau. Le *Laranda*, à quinze nœuds de vitesse, filait allègrement sur les longues ondulations de l'Océan Indien.

Six jours après son départ d'Aden, il mouilla en rade de Colombo. Il s'y ravitailla.

M. Sanard, qui avait presque entièrement repris ses forces, en profita pour descendre à terre avec Robert Lanni.

Tous deux, installés dans un taxi abrité d'une tente de toile, parcoururent la ville. Ils descendirent de voiture devant le monumental Post-Office où Robert Lanni expédia quelques cartes-postales à des « copains » de Nice. M. Sanard jeta à la boîte la lettre qu'il avait écrite à bord pour son cousin Ledru.

Comme ils sortaient de la poste, Robert Lanni : se pencha vers le chimiste :

— M'sieur Sanard ! Vous retournez pas ! *On nous suit !…*

— On nous suit ?

— Oui !… Un espèce de type à face de pain d'épices ! souffla le jeune Niçois.

Tout à l'heure, il était dans un taxi, derrière nous… Maintenant, il vient d'entrer ici presque en même temps que nous !

— C'est peut-être une coïncidence !…

— Non ! Je l'avais déjà vu sur le quai, quand nous avons débarqué ! Il lisait un journal… et ça m'a même épaté en voyant que le journal était à l'envers, signe qu'il ne lisait rien du tout !… Il nous suit encore !… Il est sur l'autre trottoir, devant nous…

— *Devant nous ?* Et tu dis qu'il nous suit ?

— Bien sûr !… Il a un petit miroir dans sa main… Il nous voit comme si on était à côté de lui !… Je crois qu'on ferait bien de rallier le bord !

— Mais comment… nos ennemis peuvent-ils savoir que nous sommes ici, voyons ! observa le savant.

— Je n'en sais rien, quoique… je me comprends ! – qui vivra verra !…

« D'abord personne n'ignore que le *Laranda* a quitté Marseille !… C'est dans les journaux ! Ceux qui ont essayé de vous assassiner ont dû se renseigner et savoir qu'on vous avait retrouvé, allez : ça ne leur a pas été bien difficile !… Et,

comme ils savent où va le *Laranda*, et, par conséquent, qu'il fera escale ici, ils n'ont eu qu'à télégraphier !…

« Bougez pas !… Voilà qu'il parle à un autre !

Robert Lanni disait vrai. L'individu dont il venait de parler, un Hindou de haute taille vêtu à l'européenne, venait de s'arrêter et d'échanger quelques mots avec un indigène couvert de haillons, qui ressemblait plus à un mendiant qu'à autre chose.

Presque aussitôt, tous deux se séparèrent et le « suiveur » continua son chemin, toujours dans la direction prise par le savant et Robert Lanni.

M. Sanard regarda autour de lui, dans l'espoir d'apercevoir un taxi. Il n'y en avait pas.

Trois heures de l'après-midi venaient de sonner. L'heure de la sieste. Les rues, embrasées de soleil, étaient vides de passants.

— Le quai doit être de ce côté ! fit Honoré Sanard. Hâtons le pas !… C'est regrettable qu'il n'y ait pas un policeman en vue !

Robert Lanni ne répondit pas : il observait l'énigmatique individu.

Pendant quelques minutes, le mousse et son compagnon, qui avaient accéléré leur allure, avancèrent sans plus parler.

Ils virent soudain leur suiveur, qui marchait à quelques pas en avant d'eux, disparaître au tournant d'une rue et ne plus se montrer.

Mais, presque aussitôt, ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis par une demi-douzaine d'individus, de maigres mahrattes à demi-nus, qui leur lançaient des regards peu rassurants.

La rue où ils s'étaient engagés était complètement déserte. Les fenêtres des maisons qui la bordaient étaient toutes garnies de leurs volets… Aucun secours à espérer s'ils étaient attaqués !

XXV

LE DÉTROIT DE TORRÈS

— Ils vont nous faire un sale coup, comme à vous à Marseille, M'sieur Sanard ! murmura Robert Lanni qui, avant que le savant ait pu deviner son intention, bondit vers la porte de la maison la plus proche de lui, et, de toutes ses forces, en tira le cordon de sonnette.

Les loqueteux, qui n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres du mousse et de son compagnon, s'arrêtèrent, stupéfaits. Ils n'étaient pas encore revenus de leur étonnement que la porte de la maison s'ouvrit, laissant voir un grand vieillard de race hindoue, lequel, en apercevant Robert Lanni, demanda en mauvais anglais :

— Que voulez-vous, jeune homme ?

— Nous sommes passagers à bord d'un navire, expliqua le jeune Niçois, et nous avons perdu notre chemin !… Nous ne savons comment retourner sur le quai !

Le vieillard sourit :

— Vous lui tournez le dos ! dit-il. Mais, à deux cents yards d'ici, il y a la Victoria-Street, où vous trouverez un tramway à disque bleu, qui se rend sur le port !…

Pendant que son interlocuteur parlait, Robert Lanni avait constaté que les mystérieux malandrins s'étaient écartés et avaient disparu dans une ruelle voisine. Sans doute atten-

daient-ils que M. Sanard et le mousse eussent repris leur route pour leur sauter dessus ?

— Vous êtes bien aimable, monsieur, fit le savant, qui s'était avancé ; aussi vous avouerai-je que non seulement nous nous sommes égarés, mais que nous sommes suivis par plusieurs individus de mauvaise mine qui paraissent nourrir de peu charitables intentions à notre égard… Ils étaient à quelques yards derrière nous, lorsque le jeune homme a sonné à votre porte !… Ils se sont éloignés, mais ne doivent pas être loin ! Et nous ne sommes pas armés.



LES LOQUETEUX S'ARRÊTÈRENT !…

Le vieillard sourit :

— Je les ai vus, dit-il. Je ne serais pas étonné que ce soient des Thugs[9] ! … Il y en a à Colombo ! Mais je vous accompagnerai moi-même : je vais aller chercher mon revolver !… Entrez, en attendant !

Robert Lanni et M. Sanard passèrent le seuil et pénétrèrent dans un vaste vestibule dont le sol dallé disparaissait sous de fines nattes de rotin. Quelques kakémonos pendaient aux murailles. Une sorte de divan, le seul meuble de la pièce, était accoté à une des cloisons.

Le vieillard pria ses visiteurs de s'y asseoir et disparut derrière une porte.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'il revint :

— J'ai un revolver ! dit-il en portant la main à la poche de son veston de toile. Mais, en vous voyant avec moi, je ne pense pas que l'on osera vous attaquer ! Je suis à votre disposition, gentlemen !

Honoré Sanard et le mousse, qui s'étaient levés, emboîtèrent le pas à leur hôte et sortirent avec lui.

La rue était déserte. Les bizarres malandrins devaient être cachés et tout voir… Quoi qu'il en fût, ils ne se montrèrent pas.

En quelques minutes, M. Sanard, le mousse et leur guide eurent atteint une grande et large avenue bordée de flamboyants et d'aréquiers, au milieu de laquelle courait la double voie d'un tramway.

---

[9] Secte d'étrangleurs.

Le vieillard tint à rester avec ses visiteurs inattendus jusqu'au passage d'un tramway, lequel se fit attendre un bon quart d'heure :

— Bonne chance, gentlemen ! dit-il simplement, en s'inclinant.

Et, sans écouter les remerciements que tentaient de lui adresser le chimiste et Robert Lanni, il s'éloigna d'un pas égal.

Presque aussitôt, le mousse et son compagnon prirent place dans le tram. Ils arrivèrent sans encombre sur le quai et s'embarquèrent aussitôt dans un des nombreux canots automobiles qui attendaient au bas des escaliers de pierre.

En quelques minutes, ils eurent atteint le *Laranda*.

— Eh bien, bonne promenade, monsieur Sanard ? demanda Simon Ferragut qui, insensible au soleil tropical, surveillait, accoudé à la lisse, l'embarquement des vivres.

— Oui… assez bonne ! fit le savant, qui se réserva de faire connaître plus tard au capitaine Ferragut ce qui lui était advenu.

— Dans une heure, tout sera terminé ! expliqua le marin. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrons appareiller !

— Le plus tôt sera le mieux, capitaine ! déclara sobrement Honoré Sanard.

Trois quarts d'heure plus tard, en effet, le *Laranda*, son ancre vivement dérapée, doubla le musoir de l'immense jetée qui protège Colombo des formidables lames produites par la mousson du Sud-Ouest, et piqua droit vers le sud…

Au dîner, M. Sanard raconta au capitaine Ferragut ce qui lui était arrivé.

Le marin fronça les sourcils :

— Si vous n'avez pas été victime d'une… hallucination, monsieur Sanard, observa-t-il, à demi-incrédule, cette affaire est plutôt inquiétante !… *Elle prouve que nos moindres mouvements sont épiés*, et que, peut-être, il y a à bord un émissaire de nos ennemis… White ou Klagendorf !…

— Darbuc pourrait-il communiquer avec quelqu'un, par hasard ? demanda le savant.

— Non. Chaque jour, et quelquefois la nuit, je me rends inopinément dans la soute à sable. Je n'ai jamais constaté la moindre négligence de la part de nos hommes. Ils savent que le succès de l'expédition peut être rendu impossible par le prisonnier, et seraient plutôt disposés à lui rompre le cou qu'à favoriser une évasion ! De ce côté, je suis tranquille !

— Auriez-vous des soupçons… ailleurs ? insista M. Sanard.

— Aucun, je l'avoue !… Mais j'ouvre l'œil au bossoir – et, s'il y a quelque chose, je le saurai vite !…

« En attendant, si vous voulez bien me permettre de vous donner un conseil, monsieur Sanard, eh bien, vous ne descendrez plus à terre jusqu'aux Nouvelles-Hébrides ! Nous risquons moins des Canaques que des Blancs ! Voilà mon avis !…

« Pensez que nos ennemis ne doivent pas ignorer que nous nous dirigeons sur Singapore !… C'est notre chemin le plus court, et le seul port où nous soyons certains de nous procurer du mazout.

« À Singapore, donc, ils vont organiser quelque chose. Mais nous verrons à les tenir à longueur de gaffe ! Fiez-vous à moi !

— Et je m'y fie entièrement, capitaine ! Sans vous, je serais encore au fond de la citerne… Je ne l'oublie pas !

— Et vous feriez mieux de l'oublier, monsieur Sanard ! grommela Ferragut. Le temps est beau… baromètre à 770 !… Nous avons de la veine, car, avec un petit rafiot comme celui-là, nous serions vite obligés de mettre à la cape, en cas de mauvais temps…

Et, modestement, Simon Ferragut continua sur ce ton.

Pendant les jours qui suivirent, il fit exécuter à l'équipage quelques exercices à la mitrailleuse et à la grenade, et constata avec satisfaction que les braves marins connaissaient parfaitement, maintenant, le maniement de ces deux engins.

Cinq jours après avoir quitté Colombo, le *Laranda* atteignit Singapore. Par prudence, Ferragut, au lieu d'accoster le quai de Tandjong-Pagar, mouilla en rade.

Il s'en fut seul à terre, avec un browning dans chaque poche – dont il n'eut pas, d'ailleurs, à se servir.

En vain, regarda-t-il autour de lui, il dut reconnaître que nul ne le suivait.

Par ses soins, le *Laranda*, en cinq heures de temps, fut ravitaillé en mazout, en eau potable, en vivres frais, et, avant la nuit, put reprendre sa route pour Batavia.

Le yacht resta dans ce port une douzaine d'heures puis repartit, ses soutes et sa cambuse pleines, sans le moindre incident.

De Batavia, le *Laranda*, après avoir franchi la mer de Java et celle de Banda, laissa sur sa droite l'île de Timor et s'engagea dans la mer d'Arafura.

L'intention de Simon Ferragut était de passer le détroit de Torrès et de tirer droit sur les Nouvelles-Hébrides.

Le temps resta beau. Le yacht, à la vitesse économique de douze nœuds, glissait sans un ressaut sur une mer d'huile.

Son voyage semblait devoir se terminer sans incident, lorsqu'à une demi-douzaine de milles de l'île Mulgrave qui borne au Nord la partie ouest du détroit de Torrès, Simon Ferragut, qui se trouvait sur la passerelle, reconnut soudain que les moteurs ne tournaient plus régulièrement ; ils « tapaient », ralentissaient, faisaient entendre des gargouillements de mauvais augure…

Le moment n'était guère choisi !

Trois heures du matin venaient de sonner. C'était nuit noire ; une pluie fine et épaisse tombait, et le yacht naviguait parmi les écueils.

Simon Ferragut, qui avait fait monter l'homme de bossoir dans le capelage de l'unique mât, pour qu'il pût mieux surveiller l'horizon, était seul avec l'homme de barre :

— Va voir ce qu'il y a dans la machine ! dit-il à ce dernier, en saisissant la roue du gouvernail. Fais vite !… Tu diras au mécanicien de quart de t'expliquer…

Ferragut s'interrompit. Un choc venait de faire trembler le petit navire dans toute sa carcasse…

Le capitaine du *Laranda* constata aussitôt qu'un des moteurs avait stoppé. Il perçut des cris étouffés par le crépitement de la pluie sur les tentes. Ils provenaient de la machine. Un second choc, moins violent, ébranla le yacht.

Ferragut n'entendit plus rien. Le second moteur, lui aussi, s'était arrêté.

Ferragut lâcha une bordée de blasphèmes effroyables :

— Ils ont choisi leur moment, ces faillis-chiens ! gronda-t-il. Et toi, cours dans la machine, tu entends ? File ou je t'enfonce ma botte dans les tripes !

Le matelot, terrifié, bondit vers l'échelle de la passerelle. Comme il l'atteignait, il se heurta à un homme qui montait et qu'il faillit renverser. Il s'écarta vivement.

L'homme, en deux bonds, eut rejoint Ferragut :

— Capitaine ! appela-t-il.

Ferragut reconnut la voix de Jacques Spanger, le chef mécanicien.

— C'est vous ? s'exclama-t-il. Vous êtes fou, de stopper ici ? Nous avons des brisants à moins d'un mille de chaque bord !

— Je n'ai pas stoppé, capitaine ! Ce sont les moteurs… je veux dire les arbres de couche… qui viennent de se briser tous les deux, presque ensemble ! D'ailleurs, vous avez dû percevoir les chocs qui ont…



— Capitaine ! appela-t-il.

— Les arbres de couche brisés ! Tous les deux ? C'est un acte de banditisme !

— Je le crois comme vous, capitaine !… Ils se sont rompus dans les paliers de butée[10]…

« On aurait mis du sable dans les godets graisseurs que je n'en serais pas étonné !… Et pourtant, j'étais allé les voir il n'y a pas une demi-heure !

— Qui était avec vous dans la machine ?

— Un seul homme, le graisseur Vestrier, un garçon sérieux et honnête !… Il est absolument incapable d'un pareil crime !

Un silence suivit ces paroles. Ferragut réfléchissait :

---

[10] Le *palier de butée* est un bloc de fonte, fixé à la quille du navire, et sur lequel s'exerce la poussée de l'hélice.

— Pascal ! cria-t-il à l'homme de barre qui, arrêté à quelques pas de lui, attendait. Reprends ton poste et gouverne comme ça… pour l'instant !… D'ailleurs, nous sommes presque immobiles !… Nous ne pouvons rester ainsi !… Il y a des courants de tous côtés… et qui sont violents !…

« Monsieur Spanger ! Appelez-moi M. Rivaud ! Vite !… Nous allons nous faire remorquer par le canot automobile ! Nous essaierons de rallier Port Moresby, qui est à deux cent cinquante milles d'ici… Allez !

Sans insister, le chef-mécanicien descendit quatre à quatre l'étroite échelle de la passerelle.

À la minute suivante, des trilles aigus retentirent : c'était Yves Scornec, le maître d'équipage, qui appelait les matelots non de quart.

Louis Rivaud, qui avait vivement passé un pantalon et un veston, arriva, haletant sur la passerelle. Simon Ferragut, en quelques mots, le mit au courant de la situation :

— Faites immédiatement amener le canot automobile ! Vous élongerez une remorque d'environ quarante mètres, que vous passerez par un écubier.

« Vous prendrez place dans le canot avec un mécanicien et un matelot, et vous munirez d'un compas d'embarcation.

« Nous sommes parmi les écueils. Il faut faire vite ! Allez !

— Comptez sur moi, capitaine ! fit simplement le jeune officier.

Il disparut dans les ténèbres.

Quelques minutes s'écoulèrent. Un peu partout, des ampoules électriques avaient été accrochées, aux filières et aux montants des tentes, à l'avant de la passerelle, sur les étais de l'unique mât.

La chaloupe automobile, une embarcation longue d'une dizaine de mètres, qui, avec ses deux puissants moteurs, pesait près de trois tonnes, fut hissée à ses bossoirs et mise à la mer.

Tout aussitôt, Ferragut qui, de la passerelle, avait présidé à la manœuvre, entendit des exclamations de dépit. Il pressentit un nouveau malheur. Robert Lanni surgit devant lui brusquement, sans qu'il l'ait entendu venir :

— Ah ! Capitaine ! On a scié les arbres des hélices du canot automobile ! dit-il tout d'une traite. M. Lepetit, le second mécanicien, vient de s'en apercevoir !

— Il y a un traître à bord ! siffla Ferragut, en proie à une formidable rage.

D'un violent effort sur lui-même, il parvint à se calmer.

— Tu es sûr de ce que tu dis là, mousse ? demanda-t-il.

— C'est M. Lepetit lui-même qui m'a envoyé, capitaine !

— Bon. Reste ici… Je te rejoindrai tout à l'heure !

Simon Ferragut, en deux bonds, fut sur le pont.

Il rejoignit le groupe formé par l'équipage entier du petit navire qui, assemblé entre les bossoirs qui avaient servi à amener le canot automobile, échangeait toutes sortes de réflexions plutôt pessimistes.

Les hommes s'écartèrent devant leur capitaine.

Simon Ferragut, penché sur le bastingage, put voir Jules Lepetit qui, éclairé par une ampoule électrique pendant le long de la coque du yacht, était accroupi entre les moteurs de l'embarcation :

— Eh bien, Lepetit ? demanda-t-il.

— Rien à faire, capitaine ! Faudrait forger de nouveaux arbres !… Et encore, je crois que les moteurs aussi ont été sabotés !… Je suis en train de les vérif…

Un cri d'agonie, soudain, couvrit les paroles du second mécanicien.

XXVI

DEUX CONFESSIONS

— Qu'est-ce que c'est ? cria Simon Ferragut en se retournant.

Le cri venait de l'avant du petit navire, sur la droite, c'est-à-dire du côté opposé à celui où avait été amené le canot automobile.

La voix aiguë de Robert Lanni retentit :

— C'est moi, capitaine !… Venez !

Ahuri, Ferragut, repoussant brutalement les marins groupés autour de lui, bondit vers le guindeau du yacht.

Avant de l'atteindre, il fut rejoint par le mousse :

— C'est toi ? Je t'avais dit de rester sur la passerelle ! observa rudement le capitaine du *Laranda*.

— Je sais bien, capitaine, mais c'est à cause…

— C'est toi qui as crié ?

— Non ! C'est le chef mécanicien ! Je lui ai envoyé un cabillot[11] dans la tête… Il est là, contre le treuil…

---

[11] Fiche de bois ou de fer servant à « tourner » (fixer) les manœuvres ou cordages.

« Et puis, il y en a un autre qui s'est jeté à l'eau… Je crois que c'est Darbuc !… Il ne doit pas être loin !… Mais n'y a pas de temps à perdre si on veut le rattraper !

Simon Ferragut était ahuri. Son ahurissement ne dura qu'un couple de secondes. Instantanément, il comprit que le mousse disait la vérité. Il bondit vers le treuil placé entre le mât et le panneau de la cale et aperçut un corps inerte, étendu sur le pont. C'était bien Jacques Spanger. Un filet de sang coulait le long de sa joue. Autour de ses aisselles était fixée une légère ceinture de sauvetage.

— Ici, tous ! cria Ferragut. Amenez le youyou !… Monsieur Lepetit ! Remontez à bord et allumez le projecteur électrique !

« Monsieur Rivaud ! Sur la passerelle, tout de suite !… Scornec ! Descendez avec quatre hommes dans le youyou : le prisonnier s'est évadé et jeté à la mer !

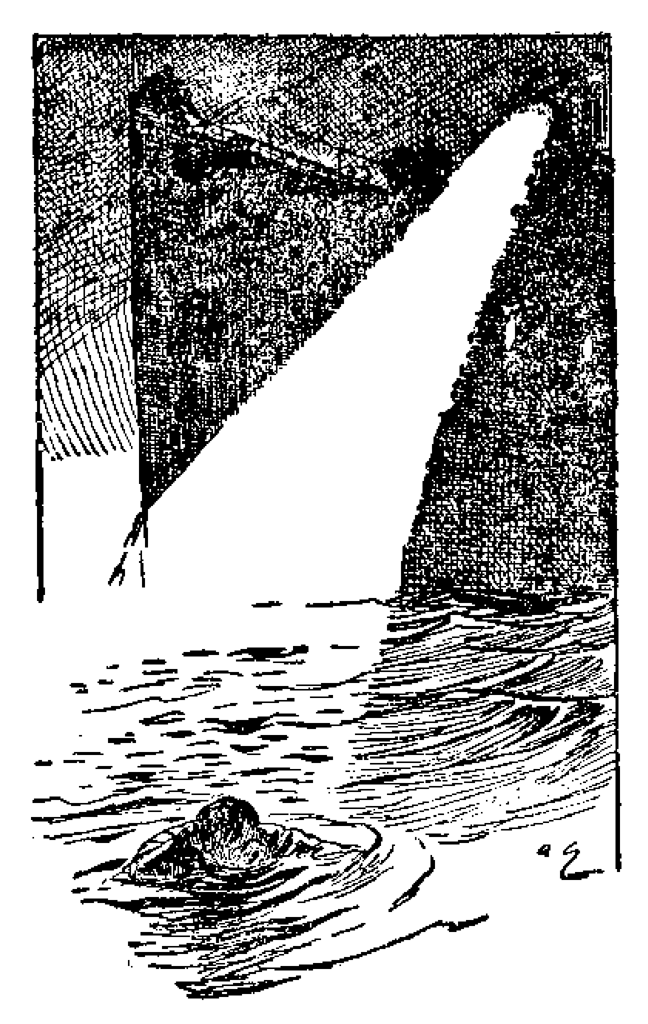
Ces quelques phrases, dominant le monotone bruissement de la pluie, eurent un résultat immédiat.

En moins d'une minute, le puissant projecteur du *Laranda*, placé au-dessus du kiosque des cartes, sur la partie arrière de la passerelle, s'irradia et promena son faisceau lumineux sur l'océan, cependant que le youyou du yacht, aussitôt mis à la mer, entreprenait de rechercher le prisonnier.

Presque aussitôt, le jet éblouissant du projecteur se posa sur une minuscule boule noire qui dépassait à peine la surface de l'eau. C'était Marius Darbuc !

Des cris retentirent, venant du youyou :

— Le voilà ! Le voilà !…



LE JET PUISSANT DU PROJECTEUR SE POSA SUR UNE MINUSCULE BOULE NOIRE...

Des acclamations, parties du *Laranda*, y répondirent.

Simon Ferragut, cependant, laissant son second capitaine à la manœuvre du projecteur, avait fait porter Jacques Spanger, toujours évanoui, sur le panneau de la cale.

— Raconte ce qui s'est passé ! ordonna-t-il à Robert Lanni, qui ne l'avait pas quitté. Et pas de phrases, hein !

— Eh bien, capitaine, depuis quelque temps, je me méfiais de ce gibier-là ! – et le mousse désigna le chef mécanicien.

« Vous vous rappelez ? Dans la mer Rouge, il ne craignait pas la chaleur !... Il ne quittait pas les machines, il

dormait dans sa cabine, alors que tout le monde couchait sur le pont pour avoir un peu d'air ?

— Et alors ?

— *Eh bien, depuis trois jours, M. Spanger couchait sur le pont, ici, près du panneau de la cale*… et, pourtant, il ne fait pas si chaud que dans la mer Rouge !…

« Ça m'avait intrigué !… D'abord, le chef était trop aimable avec moi… Ça me semblait louche !… Tenez ! Un jour, j'étais dans la machine ; il venait de me serrer la main, au moment où j'allais remonter sur le pont – eh bien, j'ai vu qu'il me lançait un de ces regards !… Son visage s'est reflété dans le cadran de porcelaine du transmetteur d'ordres !… Alors, j'ai compris qu'il jouait un double jeu… et je me suis tenu sur mes gardes !

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Qu'est-ce que je pouvais vous dire, capitaine ? Vous m'auriez répondu de me mêler de ce qui me regardait, et, aussi bien, je n'avais rien à vous dire…

« Bon ! Alors, donc, j'avais trouvé drôle que le chef dorme sur le pont… Je le guettai… Mais je ne découvris rien !…

« Il resta comme ça plusieurs heures chaque nuit, à dormir… ou à faire semblant, puisque, chaque fois, il se leva une demi-heure avant de prendre le quart… *signe qu'il n'avait pas dit où il était et qu'il voulait que l'homme chargé de le réveiller le trouvât dans sa cabine…*

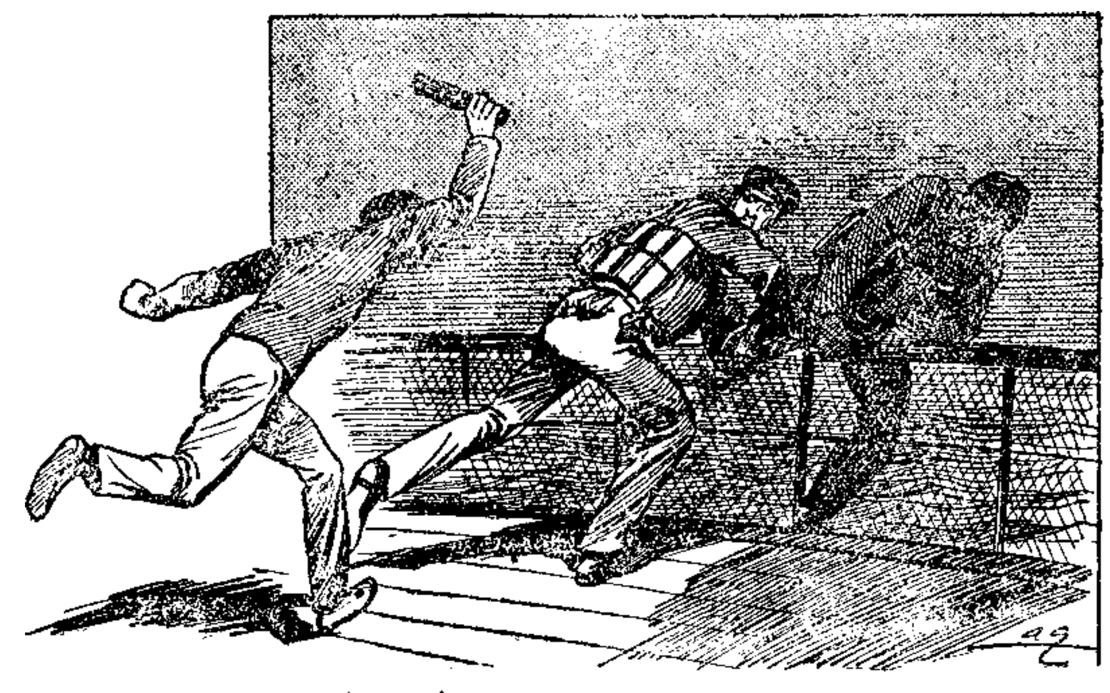
« Voilà que les machines cassent ! « Ça, que je me dis, c'est sûrement un coup de Spanger ! »… Mais je n'avais pas

de preuve !… Alors, vous me commandez de rester sur la passerelle. J'y reste, mais j'ouvre l'œil !…

« … Et, presque aussitôt, qu'est-ce que je vois ? Un homme qui se dirige vers l'avant, pendant que tout le monde était occupé à amener la chaloupe automobile !… Malgré l'obscurité, je le reconnais, cet homme !

« C'était M. Spanger !

« Je le vois qui soulève un des panneaux de la cale… Un autre homme en sort !… Je devine qui que c'était : le gibier de Marseille ! Ça ne pouvait être que lui !…



« Alors, j'ai pris le cabillot de fer…

« Aussitôt, les deux bonshommes se mettent à courir vers l'avant, et Darbuc enjambe le bastingage !

« Je compris tout ! Après avoir démoli les machines, ces deux sales pirates voulaient fuir !… Ah ! Ce que j'aurais voulu avoir un revolver ! Je ne les aurais pas manqués… Mais je n'en avais pas !…

« Alors, j'ai pris le cabillot de fer qui sert à amarrer la drisse de pavillon, et, de toutes mes forces, je l'ai lancé dans la tête de M. Spanger… J'ai tapé dans le mille ! Il a crié comme un malamoch et est tombé… Et je suis descendu…

Robert Lanni s'interrompit. Le capitaine Ferragut, le laissant, avait bondi vers le bastingage : des cris venaient de l'avertir que le youyou, ramenant Darbuc, venait d'accoster le yacht.

— Vous l'avez ? demanda-t-il, penché sur la lisse. Il n'est pas blessé ?

— Non, capitaine !… On l'a seulement « un peu » accroché avec la gaffe : il ne voulait pas venir ! expliqua la voix rude d'Yves Scornec.

— Montez-le à bord ! Faisons vite ! Et ligotez-le solidement !

— N'ayez pas peur, cap'taine ! On va l'amarrer comme un vaisseau de haut bord ! assura le maître d'équipage.

Sans répondre, Simon Ferragut rejoignit Louis Rivaud sur la passerelle.

Le *Laranda* était maintenant complètement immobile sur l'eau calme, aussi immobile « qu'un bateau peint sur une mer peinte ».

— Nous devons être en train de dériver ! fit Simon Ferragut. Les courants nous entraînent, mais dans quelle direction ?… Il faut aviser !…

« Le plus simple serait de mouiller… Mais y a-t-il du fond ? Vous allez sonder tout de suite ! Et nous verrons ce qu'il y aura lieu de faire !

— J'y vais ! répondit le second capitaine qui alla prendre la ligne de sonde dans le coffre placé contre le kiosque des cartes.

Il rejoignit presque aussitôt son supérieur :

— Quarante-sept mètres de fond ! dit-il. Sable coralligène !

— Allez mouiller six maillons[12] !… Si le vent ne se lève pas, nous aurons le temps de voir venir et de déterminer notre position ! conclut Ferragut.

Rivaud descendit sur le pont. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le ronflement de la chaîne de l'ancre à travers l'écubier s'entendit.

Le capitaine du *Laranda*, un peu rassuré sur le sort de son bâtiment, descendit à son tour et s'approcha du panneau de la cale où Marius Darbuc avait été déposé, au côté de Jacques Spanger.

Le chef-mécanicien était toujours sans connaissance. Ferragut envoya Robert Lanni chercher le coffre à pharmacie et fit respirer de l'alcali au blessé.

Celui-ci eut un bref tressaillement. Ses yeux s'ouvrirent – et se refermèrent aussitôt, cependant qu'un soupir s'échappait de ses lèvres.

— Hum ? Je crois bien qu'il a son compte ! grommela Ferragut.

---

[12] Une chaîne d'ancre se compose généralement de sept fragments ou *maillons* d'environ 30 mètres de longueur chacun.

Il se pencha sur le blessé, cependant que, sur son ordre, le mousse tenait une ampoule électrique contre la tête du patient.

Rapidement, Ferragut lava la plaie du chef-mécanicien, puis la banda. Il ne pouvait rien d'autre pour l'instant.

Deux hommes vinrent, avec une civière, et emportèrent Spanger dans le petit réduit, situé près du poste d'équipage, et qui servait d'infirmerie.

Simon Ferragut s'occupa de Marius Darbuc. L'ancien chauffeur de taxi portait une plaie à l'épaule, plaie produite par le fer de la gaffe avec laquelle Scornec l'avait « croché ».

La blessure était superficielle et sans danger.

Ferragut saisit le prisonnier par le bras et le secoua avec rudesse :

— Tu m'écoutes ? demanda-t-il, d'un ton péremptoire. Le nom de ton complice ? Comment t'a-t-il délivré ? Pour le compte de qui il agit ?

« Réponds, où l'on va préparer tout de suite la corde pour te pendre, racaille !

Marius Darbuc resta muet, mais se mit à frissonner comme s'il eut été soudain atteint d'une fièvre violente.

— Préparez un cartahu de tête, vous autres ! ordonna Ferragut en se retournant vers les matelots qui, rangés en cercle, regardaient en silence. Dépêchons !

Plusieurs hommes se précipitèrent vers le mât.

— Attendez, capitaine ! gémit Darbuc. Je vais tout vous dire !… Vous ne me pendrez pas ?

— Oh ! Le porc ! Je te pendrai s'il me plaît – mais je peux aussi bien te mettre à la trempe le long du bord, jusqu'à ce qu'un requin vienne te gober ! Parleras-tu ?

— Oui, oui !… Le chef mécanicien… je vous en avais parlé… *c'est Slag !*

— Slag ?

— Oui… Le croupier du cercle !… Son vrai nom est Andréas Lag !… C'est un ancien officier allemand, je crois… mais je n'en suis pas bien sûr !…

— Tu agis donc pour le compte de Klagendorf, misérable ! gronda Simon Ferragut. Mousse ! Va appeler M. Sanard ! Fais vite !

Robert Lanni s'éloigna en courant.

— Klagendorf ? répéta Marius Darbuc, d'un ton surpris dont la sincérité était évidente. Je ne connais pas Klagendorf !

— Comment as-tu connu ce Lag ou Slag ? Dépêche !

— À… à Marseille !… Il fréquentait le même bar que moi.

« J'étais alors « pisteur » dans un hôtel… Je crois qu'il voulait s'engager dans la Légion Étrangère… Il était dans la misère…

« Il se « refit » un peu un soir, au cercle… Je lui avais prêté des habits… Je crois qu'il trichait au jeu… On le surprit… mais on l'engagea comme croupier !…

« Quand même, il n'était pas bien riche, lorsque, quelques jours avant… de faire votre connaissance, il reçut

de l'argent !… Il me raconta qu'il avait fait un héritage… Il m'acheta le taxi… et il me proposa… l'affaire que vous savez… et qui tourna mal pour moi !

« … Je me croyais bien perdu, lorsque vous m'avez enfermé dans la soute à sable et que j'ai entendu les machines tourner. Je me suis demandé si vous n'alliez pas, une fois au large, me jeter à la mer, pour me faire disparaître…

« Quelques jours passèrent… je ne sais pas combien : j'étais tout le temps dans l'obscurité et ne me rendais pas compte du temps…

« Enfin, j'entendis un grincement… puis un bruit de lime… L'on faisait un trou dans la cloison étanche qui séparait la soute à sable de la cale !… Par ce trou, un homme se montra : c'était Slag ! Il me raconta qu'il avait réussi à se faire embaucher ici à bord, comme chef-mécanicien !…

— Oh ! Ce doit être lui qui a machiné l'accident dont a été victime ce pauvre Berthet ! ne put s'empêcher de s'écrier Simon Ferragut.

— Je ne sais pas ! observa Darbuc, avec simplicité. Enfin, Slag m'expliqua qu'il allait saboter les machines, en vue de terre, et qu'une fois ce moment venu, il viendrait me chercher, et qu'à la faveur de la confusion, nous gagnerions facilement la côte à la nage, d'autant plus qu'il s'était muni de ceintures de sauvetage perfectionnées !… C'est ce qui arriva…

Marius Darbuc se tut. Il avait prononcé ses dernières paroles d'une voix rauque, comme quelqu'un qui manque de salive.

— J'ai soif ! murmura-t-il.

Ferragut ne lui répondit pas. Il réfléchissait.

Soudain il se pencha de nouveau vers le prisonnier et gronda :

— Tu ne sais rien de plus ? Attention à ta peau ! Tu ne sais rien de plus ?

— Non ! Je vous le jure !

— C'est bon ! Nous verrons cela !

Tournant le dos au misérable, Simon Ferragut descendit dans l'infirmerie. Il pressentait que Darbuc n'était qu'un comparse et qu'il ne savait qu'une partie de la vérité. C'était Slag qu'il fallait interroger ! Slag – un Allemand – autrement dit un émissaire de Klagendorf !

Le capitaine du *Laranda* avait à peine fait trois pas qu'il aperçut Honoré Sanard qui accourait.

Le savant ne s'était aperçu de rien. Sans l'intervention de Robert Lanni, il eut continué à dormir.

Ferragut, en quelques phrases, le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Allons voir ce Slag ! conclut-il. Il est en piteux état, mais, avant qu'il passe, s'il doit passer, il faudra qu'il parle ! Venez, M. Sanard !

En silence, le vieillard, accablé par ce qu'il venait d'apprendre, emboîta le pas à Ferragut.

Tous deux descendirent dans l'infirmerie.

Slag ou Lag avait repris connaissance. Ses yeux brillaient comme des braises dans sa face pâlie.

Il vit venir Simon Ferragut et Honoré Sanard. Ses lèvres se tordirent en un rictus cynique.

— On est réveillé ? fit le capitaine du *Laranda*. Tant mieux ! Je suppose, monsieur Lag, que vous voudrez, au moins, nous faire connaître le nom de l'honorable individu pour qui vous travaillez ?

Le rictus du blessé s'accentua :

— Je vais mourir ! siffla-t-il. Je le sais. Tant pis pour moi : j'ai perdu, je paie !

« Mais je ne m'en irai pas seul !… Il y a une bombe à bord ! Une bombe ! Avant une heure, elle vous aura tous expédiés ! Cherchez-la si vous voulez !…

XXVII

LA BOUTEILLE À LA MER…

Les paroles du blessé tombèrent comme la foudre.

Simon Ferragut et M. Sanard, pâlis, se regardèrent :

— C’est sans doute un dernier bluff, maître Lag ! fit le capitaine du *Laranda*. Il ne te servira à rien !

« … Monsieur Sanard ? Voulez-vous essayer de tirer la vérité de ce paroissien ? Je vais faire amener la seconde chaloupe et préparer l’évacuation du navire. Nous verrons bien s’il saute !… Vous me rejoindrez sur le pont quand vous le voudrez… mais je crois que nous avons le temps !

— Je n’ai plus rien à dire ! ricana Slag. Je meurs content !

— Ça va ! Ça va ! conclut Ferragut. Celui qui rira le dernier rira le mieux ! Venez, monsieur Sanard !

— Je crois, en effet, qu’il est inutile d’interroger davantage ce misérable ! opina le grand chimiste qui, sur ces mots, emboîta le pas à Ferragut.

Le capitaine du *Laranda*, arrivé sur le pont, fit immédiatement préparer l’abandon du navire, sans en expliquer la cause. La troisième et dernière embarcation, une grande chaloupe à rames, fut amenée. Des vêtements, des vivres, des cartes, de l’eau douce, des armes, y furent entassés, ainsi que dans le canot automobile et le youyou. En moins d’un quart

d'heure, tout fut terminé et il ne resta plus qu'à évacuer le petit bâtiment.

Simon Ferragut fit alors descendre la moitié des marins dans les embarcations qui reçurent l'ordre de rester à quelques mètres du yacht, prêtes à recueillir le reste de l'équipage. Les hommes restés à bord furent divisés en plusieurs groupes dirigés par les officiers et le maître d'équipage.

Simon Ferragut leur fit connaître les paroles de Spanger-Lag et ordonna la fouille minutieuse de tout le bâtiment. Il se mit lui-même à la besogne, ainsi que Robert Lanni et M. Sanard, lequel, malgré ses objurgations, n'avait pas voulu quitter le *Laranda*.

Avec une hâte fébrile, les cabines, la cambuse, la chambre des machines, la cale, le puits aux chaînes des ancres, la soute à sable, les coquerons furent visités. Nulle part rien qui ressemblât à une bombe. Le vaigrage, (doublage en bois de la coque), fut soigneusement examiné. Il ne portait aucune trace d'éventration. Les réservoirs à mazout furent sondés en tous sens. Ils ne contenaient que du liquide.

M. Sanard, resté sur le pont, avait entrepris d'interroger Marius Darbuc. Il s'aperçut aussitôt, à la terreur manifestée par l'ancien chauffeur, que celui-ci ignorait complètement la dernière infamie de son complice. Spanger-Lag, méfiant, ne l'avait pas mis au courant…

Les recherches, cependant, se poursuivaient, sans aucun résultat. Si Lag n'avait pas menti, il pouvait se flatter d'avoir magistralement caché l'engin de mort. Les plaques de tôle du parquet de la chambre des machines furent soulevées.

Jules Lepetit, pataugeant entre les varangues, dans un mélange d'huile et d'eau sale, explora les moindres recoins des « fonds » du petit bâtiment. Sans aucun succès, d'ailleurs.

M. Sanard, comprenant qu'il n'y avait rien à tirer de Marius Darbuc, avait rejoint Simon Ferragut, au moment où celui-ci remontait de la cale :

— Savez-vous, capitaine, observa-t-il, que j'ai une idée ! Si Spanger-Lag n'a pas menti, il a dû régler le mécanisme de sa bombe de façon à ce que celle-ci n'éclate pas avant son départ.

« Il est en ce moment quatre heures et demie du matin. Dans moins d'une heure, il fera jour… Spanger-Lag savait qu'avant le jour il devait avoir quitté le yacht avec son complice.

« Tout ceci pour vous dire qu'il a réglé le mécanisme de la bombe depuis moins de vingt-quatre heures !

« Si l'on parvenait à connaître ses faits et gestes depuis vingt-quatre heures, nous saurions où nous devons, avec certitude, chercher la bombe !

— Seulement, comme nous ne les connaissons pas, ses faits et gestes, M. Sanard, grommela Ferragut, et qu'il ne nous les dira pas, votre raisonnement ne vaut rien !… Je vais chercher dans la bibliothèque du fumoir… Spanger y allait souvent ! Je ne serais pas étonné qu'il ait caché la bombe derrière les livres !

Et, plantant là le pauvre M. Sanard éberlué, Simon Ferragut courut vers l'arrière du petit bâtiment, dans la direction

du rouffle qui contenait à la fois l'escalier de descente et le fumoir.

M. Sanard, embarrassé de sa propre personne et ne sachant que faire, allait se décider à descendre dans un des canots lorsqu'il se sentit saisir par le bras. C'était Robert Lanni.

— J'étais là, M'sieur Sanard, expliqua le mousse ; je cherchais voir si la bombe n'était pas cachée dans l'aussière[13] qui est entre la claire-voie et la descente des machines… Je vous ai entendu !… Je crois que vous avez raison !… Faudrait savoir ce que ce gueux a fait depuis hier…

« Tiens, voilà M. Pierre !… Dites donc, monsieur Pierre, vous n'avez rien remarqué du chef-mécanicien, depuis hier, vous ?

« M. Pierre », un mulâtre de l'île Maurice, était le maître d'hôtel du *Laranda*. Servant les officiers, il se considérait un peu comme officier lui-même :

— Hier soir… oui, dit-il après une brève réflexion, M. Spanger est venu au carré et m'a demandé ce qui restait à manger… Je le lui ai dit… Il y avait du jambon… Mais il a voulu du thon et m'a demandé d'aller en chercher à la cambuse…

— Et vous y êtes allé ? interrompit Robert Lanni.

— Naturellement, mon garçon, que j'y suis allé ! Je n'avais personne à y envoyer !

---

[13] Gros cordage servant à amarrer un navire.

— Oh ! Mais c'est dans l'office que la bombe est cachée ! s'écria le mousse. J'y suis !

En un clin d'œil, il eut disparu dans l'écoutille voisine. Il dégringola l'étroit escalier aux marches garnies de plaques de caoutchouc, et, lancé comme un bolide, pénétra dans l'office.

Tout y était en désordre : vaisselle, verrerie, linge, gisaient un peu partout, sur les crédences, sur le plancher… Tout montrait que l'endroit avait déjà été fouillé et minutieusement.

Le mousse regarda longuement autour de lui, à la recherche d'une inspiration.

Dans une des crédences, qui était ouverte, il aperçut, rangées dans un râtelier de bois destiné à les empêcher de se renverser sous l'influence du roulis, plusieurs bouteilles de champagne.

Machinalement, il les prit l'une après l'autre. L'une d'elles lui parut plus lourde que ses pareilles. Elle semblait intacte, pourtant, sa coiffe d'étain n'avait pas une écorchure, son étiquette pas une tache.

Robert Lanni la regarda par transparence, mais ne put rien distinguer : elle était faite d'un verre épais, de teinte très foncée.

Le mousse prit un couteau dans le tiroir de la crédence et arracha le capsulage d'étain recouvrant le bouchon et la plus grande partie du goulot de la bouteille.

Il tressaillit en constatant que, sous la mince carapace d'étain, le bouchon était traversé, en son milieu, par un petit tube de métal dans lequel passait une minuscule mèche :



— ÇA Y EST ! JE L'AI !

— Ça y est ! Je l'ai ! s'écria-t-il en s'élançant vers la porte, sans songer au péril.

Mais il s'arrêta en pensant que la bouteille truquée n'était peut-être pas seule de son espèce.

Il la posa doucement sur une table et examina les autres, ce qui ne lui demanda que quelques secondes. Toutes contenaient d'honnête champagne…

Robert Lanni reprit la bouteille truquée et bondit sur le pont, juste pour se trouver nez-à-nez avec Simon Ferragut qui venait de démonter la *tamisaille*, (ensemble du mécanisme du gouvernail), pour s'assurer qu'elle ne recelait pas l'engin…

— Te voilà, toi ? grommela-t-il en reconnaissant le mousse. On te cherche partout ! Embarque ! Et qu'est-ce que c'est que cette bouteille de champagne ? Jette-moi ça ! Tu es fou ?…

— Capitaine ! *Elle contient la bombe !* Regardez-la ! fit le jeune Niçois.

Simon Ferragut, malgré lui, se rejeta en arrière :

— Quoi ? Fais voir ! ordonna-t-il.

— Allez-y doucement, cap'taine ! conseilla le mousse en lui tendant la bouteille.

Ferragut la prit sans répondre, et, pour mieux l'examiner s'approcha d'une des ampoules électriques éclairant le pont.

— Tonnerre du diable ! gronda-t-il. C'est bien une bombe ! Le gueux !...



UNE FORMIDABLE GERBE D'EAU.

Il courut vers l'avant du navire, et, de toutes ses forces, lança la bouteille à la mer.

Une détonation sourde retentit, un éclair rouge illumina les ténèbres en même temps qu'une formidable gerbe d'eau, soulevée par la déflagration de l'explosif, jaillissait dans les airs et s'éparpillait en pluie épaisse sur le *Laranda* et sur les embarcations qui l'entouraient :

— Tous à bord ! commanda Ferragut, d'une voix tonnante.

Des acclamations, poussées par les marins, couvrirent sa voix.

En quelques instants, l'équipage complet du yacht se fut rembarqué. Simon Ferragut envoya tout le monde se reposer jusqu'au jour et ordonna au cuisinier de distribuer aux hommes une double ration de rhum, pour les dédommager de leurs fatigues. Dès que le soleil eut paru, le capitaine du *Laranda*, qui s'était étendu dans la chambre de veille, entreprit de déterminer la position exacte du navire.

De tous côtés, d'innombrables îlots, engrisaillés par la brume matinale, se distinguaient. Simon Ferragut reconnut l'île de Banks et l'île Booby. Quelques relèvements lui firent connaître que le yacht se trouvait à environ dix milles de l'île Thursday.

La pluie avait cessé. Une légère brise d'ouest s'était levée et creusait la mer de petites vaguelettes.

L'ancre avait bien tenu. Le malheur était moins grand, somme toute, qu'il eut pu être ! Le capitaine Ferragut rejoignit M. Sanard qui somnolait dans la chambre des cartes, et lui fit connaître le résultat de ses observations :

— À moins d'avis contraire de votre part, M. Sanard, dit-il, je pense que le plus simple est que nous hissions des si-

gnaux de détresse : nous sommes exactement sur la ligne suivie par les vapeurs qui traversent le détroit de Torrès.

« Nous ne tarderons pas à en apercevoir un. Nous nous ferons remorquer dans quelque port australien où nous réparerons nos avaries… Car, pour ce qui est d'aller à la voile, avec le gréement que nous possédons, autant vouloir faire marcher un moulin à vent avec un soufflet de cuisine !…

— Faites à votre idée, capitaine : j'approuve tout ! déclara le savant.

— Et puis, il y a les prisonniers ! Ne portons pas plainte : à quoi bon ? Cela ne nous servirait à rien… *Et mieux vaut ne pas faire parler de nous !…*

« Spanger-Lag va mourir… S'il ne meurt pas, nous le pendrons. De toutes façons, nous serons sûrement débarrassés de lui !…

« Pour ce qui est de l'autre, il n'est plus bien dangereux, maintenant qu'il est seul ! Nous le débarquerons, à notre retour des Hébrides, dans le premier port où nous toucherons !

— Vous croyez que… si Lag ne meurt pas… il est bien nécessaire de le pendre ? observa timidement le savant.

— Oh ! Non ! Nous pouvons le noyer ou le revolvériser ! Ce sera à votre choix, M. Sanard ! proposa aimablement Ferragut.

Le chimiste n'insista pas.

Le capitaine du *Laranda* le quitta peu après pour faire hisser en tête de mât les boules noires demandant assistance. Il ne voulait pas se servir de l'appareil de TSF : il crai-

gnait que quelque navire, appartenant à White ou à Klagendorf, se trouvât dans les environs.

Quoique cela, Ferragut, pris d'une idée subite, alla examiner le poste radiotélégraphique – et, sans aucune surprise, constata qu'il avait été mis hors de service… Spanger-Lag avait décidément tout prévu.

Ce ne fut que dans l'après-midi qu'un vapeur apparut enfin.

C'était un gros cargo anglais, le *Severn*.

Ayant aperçu le signal de détresse du yacht, il stoppa à quelques centaines de mètres de lui.

Le youyou du *Laranda*, emmenant Simon Ferragut et quatre matelots, vogua aussitôt dans sa direction.

Le *Severn* allait à Brisbane. Moyennant deux mille livres sterling, son capitaine consentit à remorquer le *Laranda* jusqu'en ce port, mais en spécifiant bien qu'il ne garantissait pas les avaries du yacht en cas de mauvais temps.

Simon Ferragut revint aussitôt à bord du *Laranda*, pour consulter M. Sanard, qui accepta.

Le contrat fut signé sur-le-champ à bord du *Severn*, lequel, une heure plus tard, reprit sa route, entraînant le yacht auquel le reliaient deux solides aussières longues chacune d'une centaine de mètres.

La traversée, bien que contrariée, au sortir du détroit de Torrès, par la forte houle du Pacifique, s'accomplit sans incident.

Contrairement aux prévisions de Simon Ferragut, Spanger-Lag ne succomba pas. Après être resté deux jours dans un état d'inconscience absolue, le bandit fut saisi d'une forte fièvre qui faillit l'emporter. Il s'en tira, et, immédiatement après, entra en convalescence.

Le capitaine Ferragut, en guise d'infirmiers, plaça deux hommes de confiance, se relayant jour et nuit, au chevet du bandit.

Spanger-Lag, dont chevilles et poignets avaient été solidement liés, ne tenta d'ailleurs rien, soit pour s'enfuir – il se sentait trop faible pour cela ! – soit pour corrompre ses gardiens. Il se laissa soigner, indifférent, sans prononcer un mot. Sans doute se doutait-il du sort que lui réservait Ferragut !…

— Nous le pendrons une fois que nous serons seuls au large, après notre départ de Brisbane ! avait décidé le capitaine du *Laranda*. Il a voulu assassiner M. Sanard, il a voulu nous faire sauter tous… trente personnes !… Il sera pendu !…

À huit nœuds de vitesse, cependant, le *Severn* progressait sans arrêt.

Onze jours après sa rencontre avec le *Laranda*, le vapeur anglais, par une matinée brumeuse, fut en vue de North-Point, la haute falaise qui termine au nord Moreton-Island, à l'entrée de la baie de Brisbane.

À midi, le *Severn* et le *Laranda* accostèrent le quai de Brisbane après une habile manœuvre.

Simon Ferragut, qui avait déjeuné avant l'accostage, descendit immédiatement à terre et en revint avec les ingénieurs d'un chantier naval.

Ceux-ci, après avoir examiné les arbres des hélices du yacht, déclarèrent que leur réfection demanderait environ trois semaines.

Quelle que fut la hâte de Ferragut et de M. Sanard, ils durent accepter ce délai.

Les travaux commencèrent le lendemain.

XXVIII

SHENANDOAH

En homme prudent, Simon Ferragut, non seulement fit changer les arbres des hélices du *Laranda*, mais fit examiner de fond en comble la coque du petit navire : Spanger-Lag pouvait, en effet, avoir causé d'autres avaries au yacht.

Il n'en était rien, heureusement, et, un mois après son arrivée à Brisbane, le *Laranda*, sa carène nettoyée et repeinte, ses moteurs remis au point, ses arbres d'hélices remplacés, quitta la capitale du Queensland, à destination de la côte des Nouvelles Hébrides.

Spanger-Lag était maintenant tout à fait remis. Il gardait toujours un silence dédaigneux.

Le lendemain du départ de Brisbane, Simon Ferragut pénétra dans la cabine servant de prison au bandit.

— Bonjour, Andréas Lag ! dit-il.

« Vous avez tenté d'assassiner M. Sanard. Vous avez essayé de faire couler ce navire, en causant la mort de tout son équipage. Vous avez causé la grave blessure de M. Berthet, le chef mécanicien que vous avez remplacé.

« Un seul de ces crimes mériterait à lui seul la mort. Je vous avertis donc que vous allez être pendu demain à l'aube. Si vous avez quelque révélation à me faire, ne serait-ce que pour vous venger de vos complices qui vous ont amené à cette extrémité, je l'écouterai avec plaisir !

« Slag » eut un ricanement désabusé :

— À quoi bon ? dit-il. On m'a payé pour agir. J'ai agi. J'aurais pu réussir : je n'ai pas réussi. Tant pis.

« Il faut mourir tôt ou tard, et vous faites aussi bien de me pendre, car ceux qui m'ont payé ne me pardonneraient pas mon échec !

… C'est bien moi qui suis la cause de l'accident de M. Berthet. Je me suis introduit à bord et ai passé du suif sous ses souliers, de façon à rendre sa chute presque inévitable. Si ce « truc » n'avait pas donné, j'aurais tenté autre chose.

« Pour le reste, vous en savez autant que moi !

… Et, puisque vous devez me pendre, finissez-en. Le plus tôt sera le mieux !

— Tout vient à point à qui sait attendre ! observa froidement Ferragut, sans se laisser démonter par le cynisme désabusé du bandit. Pendu, vous le serez. Ne soyez pas impatient. Mais se venger est une consolation ! Vous le pouvez en me révélant le nom de celui qui vous emploie !

— Vous devez le deviner ! ricana amèrement le prisonnier.

— Herr Klagendorf ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire !

— C'est donc, Klagendorf, qui est un Prussien, comme vous !

— Je vous demande pardon, je suis de Szegedin ! protesta « Slag » avec son étonnant sang-froid.

« Tenez, ajouta-t-il, je veux encore essayer de sauver ma carcasse ! Donnez-moi votre parole de me laisser la vie sauve et de me débarquer en oubliant tout ce que vous savez sur moi, *et je vous sauve tous d'une mort assurée !*

— Il y a une autre bombe ? demanda Ferragut, sceptique.

— Oh ! non ! ricana « Slag ». Le péril qui vous menace est plus certain, plus inévitable… Acceptez-vous ma proposition ?

— Qui me dit que tu ne mens pas ?

— Puisque vous me tiendrez, vous pourrez toujours me pendre si vous vous apercevez que j'ai menti !

Ferragut ne répondit pas. Le cynisme et le calme du prisonnier l'impressionnaient. « Slag », ou quel qu'il fut, avait du cran !

La première impulsion du capitaine du *Laranda* fut de repousser net la suggestion du bandit. Se fier à un assassin, à un faussaire, c'était folie ! Morte la bête, mort le venin !

La prudence, le bon sens le plus élémentaire ordonnaient d'en finir avec Slag. Ce serait un dangereux ennemi de moins. Tant qu'il vivrait, Andréas Lag serait une menace pour l'expédition.

Mais, d'autre part, *s'il disait vrai ?* Si réellement un péril nouveau menaçait le *Laranda* et ses occupants ?…

Brusquement, Simon Ferragut sortit de la cabine dont il referma soigneusement la porte sur lui. Il rejoignit M. Sanard qui, étendu sur une chaise-longue, contemplait les longues lames du Pacifique.

En quelques mots, il lui eut fait connaître les demi-confidences conditionnelles du prisonnier.

— Il faut traiter avec Lag ! s'écria M. Sanard, qui n'était pas fâché, à part toute autre considération, d'empêcher l'exécution du prisonnier.

« Klagendorf… et White sont capables de tout, et il importe, si c'est possible, de pénétrer leurs machinations !

— Je pense que nous serons roulés, M. Sanard ! grommela le capitaine du *Laranda*. Si vous voulez venir, vous vous rendrez compte de la sincérité du paroissien !

— Allons ! acquiesça le chimiste qui, peu après, pénétra derrière Ferragut dans la cabine servant de prison à Andreas Lag.

Celui-ci était toujours assis sur sa couchette, ses mains liées pendant entre ses genoux écartés.

Sans mot dire, il dévisagea les deux hommes.

— M. Sanard est d'avis de vous écouter ! fit Ferragut. Parlez. Si vos confidences en valent la peine, nous vous épargnerons la corde et vous libérerons dès que cela sera possible !

— Oh ! Pardon ! Mes confidences valent parfaitement « la peine ! » Mais je n'entends pas me mettre à votre discrétion ! protesta le prisonnier.

« … Je vous ai dit qu'un péril vous attend ; je vais vous faire connaître l'endroit où ce péril vous menace.

« En échange, vie sauve et liberté dans le délai de… trois mois ! Vous voyez que je ne suis pas pressé !

« … Si cela vous va, donnez-moi votre parole, tous deux, que vous tiendrez l'engagement que je vous demande. Sinon, pendez-moi !

— C'est accepté ! déclara Honoré Sanard.

— Puisque M. Sanard accepte, c'est entendu ! grommela le capitaine du *Laranda*.

— Eh bien, vous vous rendez sur la côte des Nouvelles-Hébrides, à un endroit que connaît M. Sanard… et que connaissent également MM. White et Klagendorf ! fit le prisonnier. *Si vous vous rendez à cet endroit, le Laranda sera détruit !*

« C'est tout !

— Hein ? Détruit ? Comment ? Tu te moques de nous ? s'écria Ferragut.

— Je ne me moque de personne ! Je vous dis que votre navire sera détruit ! *Et je sais ce que je dis !…*

« Allez-y, vous le verrez… et moi aussi, malheureusement !… J'ai tout à perdre dans ce marché stupide que je vous ai proposé ! Ou vous irez à l'endroit en question, et le yacht ira au fond, et moi avec !… Ou vous n'irez pas, et vous garderez des doutes sur ma sincérité !…

« Ah, ah ! C'est toujours quand on dit la vérité que l'on n'est pas cru !…

Andréas Lag haussa les épaules et affecta de fixer la glace du lavabo placée en face de lui.

Honoré Sanard et le capitaine Ferragut se regardèrent :

— On peut toujours surseoir à… l'exécution ! murmura le savant. Nous allons réfléchir ! conclut-il.

— Oui… nous allons réfléchir ! répéta Ferragut en lançant une œillade peu tendre au prisonnier.

Celui-ci demeura impassible.

M. Sanard et Simon Ferragut, sans ajouter un mot, sortirent de la cabine.

— Nous sommes roulés ! Voilà ce que nous sommes, M. Sanard ! grommela Simon Ferragut.

— Qui sait ?… Le fourbe le plus fieffé n'est pas parfait : il y a des moments où il dit la vérité, et ce « Slag » me paraît ne pas avoir peur de la mort…

— On peut ne pas avoir peur de la mort, mais ne pas la désirer ! observa Ferragut. Enfin, nous verrons !…

« Êtes-vous toujours d'avis de nous rendre sur le point de la côte où vous avez été recueilli par la *Corysandre ?*

— Il faut absolument que nous y allions, pour nous orienter !… Que pensez-vous, capitaine, de ce « péril » qui nous menacerait ?

— Hum ?… D'abord, il faudrait savoir s'il existe !… Il se peut que Klagendorf ou White soient déjà là-bas, avec un bâtiment armé de canons, et que ce bâtiment nous coule sans avertissement ! En ce cas, nous serions massacrés jusqu'au dernier : quand on commence une affaire comme ça, on va jusqu'au bout et on ne laisse pas de témoins !…

« Enfin, on ouvrira l'œil !…

« Mais, quand même, j'aurais préféré pendre ce sale gibier !

L'entretien s'arrêta là. Le jour suivant, le chimiste et Ferragut reprirent leur discussion sur les mesures qu'il convenait de prendre.

Le capitaine du *Laranda*, à mesure que le temps passait, était de plus en plus persuadé d'avoir été joué par « Slag ». Il pensait que si Klagendorf ou White avaient préparé quelque chose contre le yacht, ils avaient été assez prudents et avisés pour ne pas le faire savoir au bandit dont ils devaient connaître la mentalité…

Quoi qu'il en fût, le plus simple était de se tenir en éveil.

D'après les propos échappés à Eliezer Stickney, et aussi d'après ses propres observations, M. Sanard était à peu près certain que le point où il avait été recueilli par la *Corysandre* se trouvait sur la côte nord-ouest de l'île d'Espirito-Santo, à environ quarante kilomètres au nord de l'agglomération indigène de Tessélé-Mana.

C'était là où il fallait se rendre, de façon à reconnaître l'embouchure du petit fleuve par lequel les fugitifs avaient regagné la côte.

L'expédition s'embarquerait immédiatement dans la chaloupe automobile – qui avait été réparée à Brisbane – et remonterait le cours d'eau inconnu aussi loin qu'elle le pourrait.

Dans la chaloupe devaient s'embarquer, en plus de M. Sanard et du capitaine Ferragut, le maître d'équipage Yves Scornec, le second mécanicien Jules Lepetit et seize hommes.

Louis Rivaud, le second capitaine, resterait à bord avec trois marins, le cuisinier et le maître d'hôtel – qui formaient

un équipage plus que suffisant pour manœuvrer le petit navire. Pour éviter quelque guet-apens de la part de Klagendorf ou de W.-W. White, le *Laranda* devait, aussitôt la chaloupe partie, s'éloigner de la côte, tout en en restant en vue, et croiser devant l'estuaire du petit fleuve, prêt à rembarquer Honoré Sanard et ses compagnons aussitôt qu'ils reparaîtraient.

À l'aube du cinquième jour qui suivit son départ de Brisbane, le *Laranda* reconnut le cap Lisburn, un gigantesque éperon haut de plusieurs centaines de mètres, recouvert d'une luxuriante végétation, qui termine au sud-ouest l'île d'Espirito-Santo.

Le yacht, infléchissant sur sa gauche, piqua vers le Nord en longeant la côte ouest de l'île.

Vers dix heures du matin, Honoré Sanard qui, depuis la pointe du jour, avait rejoint le capitaine Ferragut sur la passerelle, désigna de la main une vaste baie en arc de cercle irrégulier, que dominaient de toutes parts des falaises revêtues d'une verdure sombre :

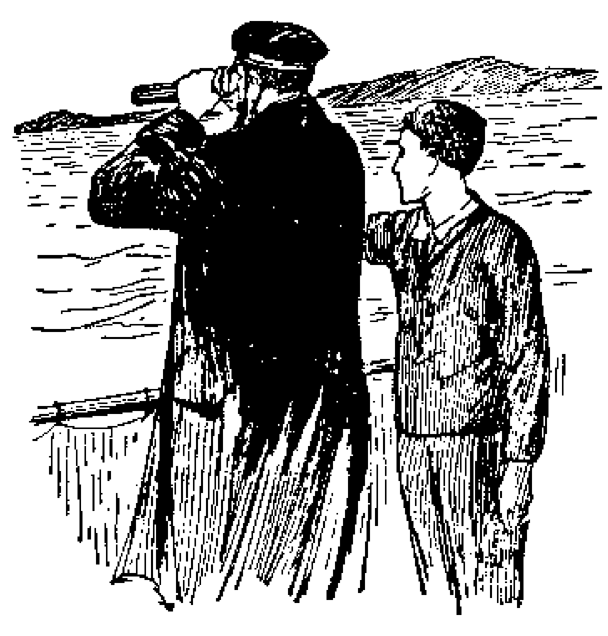
— Je crois que c'est là, capitaine ! dit-il. Il me semble me rappeler que c'est derrière la pointe qui est sur la gauche que se trouve l'estuaire du fleuve par lequel nous avons atteint l'océan !… N'est-ce pas, petit ?

— Oui, on dirait !… Mais, vous savez, M. Sanard, la côte d'ici se ressemble de partout ! remarqua le mousse qui, debout dans un angle de la passerelle, ne cessait de fouiller l'horizon avec une paire de jumelles.

— Oh, oh ! s'exclama-t-il.

— Quoi ? Tu as la colique ? grommela Ferragut.

— On voit une fumée, capitaine… *Je crois qu'il y a un bateau derrière la pointe :* il me semble que je vois sa guibre qui dépasse !



— On voit une fumée, capitaine !…

Sans répondre, Simon Ferragut empoigna la longue-vue suspendue à la rambarde, et, l'ayant appuyée à un des montants soutenant la tente, pour ne pas trembler sous l'influence des trépidations du navire, examina le point désigné par le mousse.

— Tu as raison ! murmura-t-il. On voit la guibre et même l'étrave d'un navire peint en blanc… Bâbord un peu !

Le yacht vint légèrement sur la gauche. Ferragut ordonna à l'homme de barre de gouverner de façon à passer à deux cents mètres environ de la pointe qui, vers le nord, délimitait la baie inconnue.

Les moteurs accélérèrent leur allure. Bientôt, Honoré Sanard put apercevoir à l'œil nu la partie avant d'un grand navire peint en blanc, puis son mât de misaine, sa passerelle,

son énorme cheminée peinte en ocre, ses rangées d'embarcation, sa dunette…

C'était un yacht, mais un yacht de milliardaire : un yacht grand comme un paquebot.

Sa coque était d'une blancheur immaculée ; ses embarcations, recouvertes de leurs étuis de toile, n'avaient pas une tache. Les tringles des rambardes, soigneusement argentées, les lisses d'acajou, les cercles de cuivre des deux lignes de hublots brillaient gaiement au soleil.

À l'avant, fixée à la guibre, un buste de femme en métal doré s'apercevait.

Amarrés à l'échelle d'acajou de l'élégant bâtiment, deux canots automobiles se balançaient doucement à la houle. Sur le pont inférieur, quelques marins en uniforme de toile kaki s'apercevaient. Sur la passerelle, des officiers, en costumes blancs, coiffés de casquettes à écussons d'or et de casques insolaires, étaient immobiles ; leurs jumelles aux yeux, ils examinaient le *Laranda*.

— Mais… c'est M. White ! s'écria M. Sanard. C'est son yacht !… Attendez, on lit son nom à l'arrière :

SHENANDOAH

— Alors, c'est lui ! fit Ferragut. J'ai assez regardé l'annuaire !… Je me doutais qu'il serait ici ! Eh bien…

— M. White est sur la passerelle ! Il nous regarde !… Et il y a aussi Eliezer Stickney… le capitaine de la *Corysandre*, vous savez ? reprit le grand chimiste.

— Je sais, oui ! murmura Ferragut. Mais qu'est-ce qu'ils font ? Ils dérapent ?

À l'avant du *Shenandoah*, une gerbe d'écume blanche venait de jaillir, cependant qu'à l'arrière la mer bouillonnait…

Presque aussitôt, le grand yacht s'ébranla, l'avant tourné vers le large :

— Est-ce qu'ils nous laissent la place libre ? maugréa Ferragut. Ma parole ! Ils ont laissé filer leur chaîne pour appareiller plus vite !… C'est drôle !… *Ils ne doivent pas être seuls, peut-être ?…*

Il s'interrompit pour signaler au mécanicien d'être « paré à manœuvrer ».

Le *Shenandoah*, cependant, prenait de la vitesse. Il devait être pourvu de machines très puissantes.



LE SHENANDOAH, PRENAIT DE LA VITESSE…

Soudain, il vira de bord presque sur place, une de ses hélices tournant en avant et l'autre en arrière, et, à toute allure,

piqua droit sur le *Laranda* qui venait de ralentir pour mouiller.

— Mais ils vont nous aborder ! Ils sont fous ! s'écria Ferragut. Tribord ! Tribord toute !

Le *Laranda* vint d'un coup sur sa droite – mais c'était déjà trop tard…

Le *Shenandoah*, à vingt-deux nœuds, arrivait sur lui. L'abordage était inévitable.

Simon Ferragut lâcha un juron furieux.

XXIX

L'IMPRÉVU…

Tandis qu'Honoré Sanard se débattait contre l'indifférence du monde officiel français, qu'il manquait laisser ses os dans la citerne de Saint-Antoine d'abord, et dans les eaux du détroit de Torrès ensuite, W.-W. White ne restait pas inactif.

Aussitôt après son arrivée à Brisbane avec la *Corysandre*, le fabricant de savons avait mené rondement les choses.

S'il était débarrassé d'Honoré Sanard – qu'il croyait noyé – il savait qu'il allait avoir à combattre Klagendorf.

Il avait su apprécier l'Allemand. Certes, Leonardt Klagendorf ne possédait pas sa fortune, mais il était doué d'une énergie sauvage, d'une de ces énergies qui viennent à bout de tout…

White n'ignorait donc pas que l'Allemand ne s'endormirait pas – d'autant plus qu'à sa hâte de s'emparer du « Grand Catalyseur » devait s'ajouter maintenant sa haine contre l'homme qui avait voulu le déshonorer et le tuer…

W.-W. White, donc, après avoir envoyé Eliezer Stickney « affirmer » son rapport de mer, avait conféré avec lui.

Cette fois, le fabricant de savons avait joué franc jeu – et Stickney aussi, autant qu'il en était capable…

Les deux hommes, après une longue discussion dans la cabine du capitaine de la *Corysandre*, avaient décidé de désarmer le schooner.

La *Corysandre* était, trop petite, non pas pour entreprendre l'expédition aux Hébrides, *mais pour combattre Klagendorf*. Car W.-W. White, aussi bien qu'Eliezer Stickney, était convaincu qu'ils allaient retrouver l'Allemand sur leur route et que ce serait avec lui une lutte au couteau…

En exécution de ce plan, la *Corysandre* était repartie le jour même, avec White et Stickney, pour Grafton, un petit port situé à une centaine de milles au sud de Brisbane.

À Grafton, le schooner avait été désarmé et laissé à la garde d'un couple de matelots qui devaient en assurer l'entretien.

White et Stickney, emmenant l'équipage de la *Corysandre*, avaient regagné Brisbane par le chemin de fer, et, de cette ville, s'étaient rendus à Sydney où ils étaient descendus, pour ne pas se faire remarquer, dans un modeste hôtel de Bourke-Street.

Eliezer avait alors jugé le moment venu d'expliquer à ses hommes qu'il allait les emmener à San Francisco, pour armer un grand yacht, où la vie serait aussi agréable que dans un « palace… »

— Oui, mes garçons, avait-il affirmé, vous aurez du gin et du whisky à volonté, et des cabines de luxe, et du poulet, et des gigots… et une paie triple !… Vous voyagerez comme des milliardaires ! Une campagne rapide… et, à la fin, mille dollars à chacun !

— Merci ! Faire le pirate, je n'en suis pas ! avaient grommelé quelques marins, non par honnêteté, mais parce qu'ils craignaient la potence.

— Pirate ! Pour qui me prenez-vous ? avait grommelé le vertueux Eliezer indigné. Nous naviguerons sous le pavillon d'Amérique, et nous ne craindrons rien de personne !… Et, au bout, il y aura une jolie *excursion*…

Ces paroles avaient convaincu les gens de la *Corysandre*, sauf toutefois Luiz da Silva, le mécanicien mulâtre, qui avait déclaré qu'il préférait retourner aux Açores, son pays, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

Eliezer, qui savait da Silva une canaille accomplie, avait insisté pour le garder avec lui. Mais le Portugais avait été inébranlable. Il s'était fait payer et avait disparu.

Quatre jours plus tard, Stickney, White et l'équipage de la *Corysandre* avaient pris place comme passagers à bord du courrier de San Francisco, où ils étaient arrivés après une traversée exempte d'incidents.

Toujours sur les conseils de Stickney, W.-W. White avait licencié l'équipage entier du *Shenandoah*, son yacht, et l'avait remplacé par les marins de la *Corysandre*.

Comme ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour armer à eux seuls un navire de l'importance du *Shenandoah*, Stickney s'était chargé de leur trouver des camarades.

Il s'était rendu sur la *Barbary Coast*, le front de mer de San Francisco où sont les pensions pour marins, les assommoirs, où vit toute une population hétéroclite et inquiétante, et avait procédé au recrutement de son nouveau personnel.

Se réservant le commandement du *Shenandoah*, il avait embauché comme premier et second officiers, deux lascars dignes de lui : l'un, John Bruck, avait quatre fois été traduit en justice pour piraterie – perte volontaire de son navire. Il avait réussi à s'en tirer de justesse ; c'était un gros homme de quarante-cinq ans, rasé, aux paupières lourdes, au nez aplati, qui parlait peu et hochait presque constamment la tête d'un air entendu ; l'autre, Bill Crummins, n'avait que vingt-deux ans. Il sortait de prison, pour avoir été surpris dans la cale d'un paquebot, où il était lieutenant, en train d'éventrer une caisse de cigares de luxe… Il était maigre et long, et possédait une physionomie pateline et modeste. On l'eut dit timide et effacé… C'était une apparence.

Les mécaniciens, des ingénieurs chassés de partout pour incapacité et ivrognerie, ne valaient pas mieux que les officiers de pont !

Quant aux matelots et aux chauffeurs, ils formaient la plus belle collection de bandits réunie depuis longtemps.

La plupart n'avaient jamais navigué ; il y avait parmi eux d'anciens cow-boys, des *hobœs*[14] traqués par la police, des cambrioleurs sans emploi, des agents électoraux sortant de prison…

Lorsque W.-W. White vit arriver tout ce monde à bord de son yacht, il ressentit une certaine gêne.

Il fit quelques timides observations à Stickney qui grommela :

---

[14] Vagabonds, trimardeurs.

— Bien sûr, M. White, ce ne sont pas des prix de vertu, ni des sénateurs, ni des académiciens !…

« Mais nous allons avoir à combattre les Canaques, et aussi les gens de Klagendorf… Il me faut des gaillards qui n'aient pas froid aux yeux. Ceux-là l'ont montré…

« Croyez-vous que les conquistadores de l'Amérique étaient des séminaristes ?

« Non ? Well ! Alors, laissez-moi à mon affaire ! Je sais ce que je fais !

Le fabricant de savons n'avait pas insisté.

De concert avec Stickney, il s'était occupé de l'armement du *Shenandoah*. Il avait acheté un canon de trois pouces avec ses munitions, une douzaine de mitrailleuses, plus un nombre respectable de grenades, d'explosifs de toutes sortes, sans compter tout un assortiment de carabines à répétition et de pistolets automatiques. De quoi armer l'équipage d'un cuirassé !

Pour l'approvisionnement, le *Shenandoah* était abondamment pourvu.

En deux semaines, tout avait été terminé.

Tout était allé bien jusqu'au départ…

Mais, une fois en mer, les hommes recrutés par Stickney s'étaient révélés lamentablement inférieurs à leur tâche. La pression nécessaire aux machines n'avait pu être maintenue… Puis, les machines elles-mêmes avaient refusé de fonctionner.

En plein Pacifique, le grand yacht avait dû stopper. Non sans peine, les « mécaniciens » avaient réussi à réparer, à repartir, après une immobilisation de près de deux semaines, pendant lesquelles le *Shenandoah* avait retenti des ignobles blasphèmes d'Eliezer Stickney…

Enfin, le yacht était arrivé aux îles Hawaï, où W.-W. White avait fait remettre les machines au point par des mécaniciens de terre…

À Honolulu, W.-W. White avait appris, par les dépêches des journaux, que, non seulement Honoré Sanard n'était pas noyé, mais qu'une société, *Le Grand Catalyseur*, venait de se former à Paris, pour l'exploitation des gisements du « Catalyseur Sanard… » Les télégrammes ne disaient pas où se trouvaient ces gisements, mais White le savait, lui…

De retour à bord, il avait appris la nouvelle à Stickney, qui avait fait entendre une bordée d'immondes jurons…

— Deux à nous occuper ! avait-il glapi. Klagendorf et le vieux !…

« Patience ! Qu'ils nous tombent sous la patte, et on verra !…

« Enfin, nous sommes avertis !… Mais j'aurais voulu savoir surtout ce que devient l'Allemand. C'est le plus dangereux !

De Leonardt Klagendorf, aucun journal ne parlait, malheureusement…

Après douze jours d'escale forcée dans la capitale des Hawaï, le *Shenandoah* avait pu repartir et avait filé droit sur les Nouvelles-Hébrides.

Grâce aux relèvements soigneusement pris par Stickney à bord de la *Corysandre*, le *Shenandoah* avait rejoint sans hésitation la baie où avaient été recueillis W.-W. White, Klagendorf et Honoré Sanard.

Personne n'y avait abordé depuis le départ du schooner, ainsi que Stickney avait pu s'en assurer en explorant le rivage le jour même de son arrivée. Aucune trace de débarquement, ancien ou récent.

De ce côté, tout allait bien.

Sans perdre un instant, les deux chaloupes à moteurs devant emmener l'expédition avaient été mises à la mer. Achetées spécialement à San Francisco, elles calaient à peine quatre-vingts centimètres et pouvaient contenir chacune quinze hommes, des vivres pour vingt-cinq jours et un formidable armement : trois mitrailleuses et leurs munitions, six caisses de grenades, ainsi que des outils de toutes sortes destinés à se frayer un passage à travers la forêt tropicale…

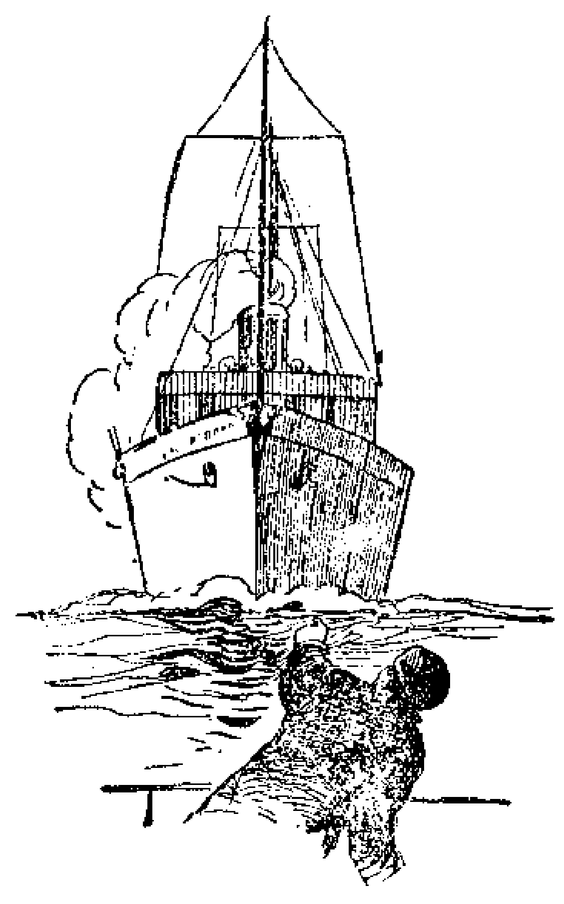
Le *Shenandoah* était au mouillage depuis un peu plus de vingt-quatre heures, et le débarquement avait été fixé au lendemain matin, lorsque le *Laranda* était apparu.

Les formes du bâtiment d'Honoré Sanard – un ancien chasseur de sous-marins – avaient tout d'abord fait croire à W.-W. White que c'était un navire de guerre.

Eliezer Stickney et certains membres de l'équipage du *Shenandoah* en avaient ressenti une certaine gêne.

Mais le *Laranda* s'étant approché, White et Stickney ensemble avaient aperçu et reconnu Honoré Sanard…

— *Le vieux !* avait glapi Eliezer, tout rouge. Oh ! Oh ! Il est à nous !



— Le vieux ! avait glapi Eliezer...

— Que… que voulez-vous faire ? avait demandé le fabricant de savons, impressionné par le ton du vieux bandit.

Sans répondre, l'ancien capitaine de la *Corysandre* avait sifflé, et, à Ned Gobson accouru (il occupait sur le *Shenandoah* son ancien poste de maître d'équipage), avait ordonné de *filer* sur le champ la chaîne de l'ancre – et en vitesse.

Les chaînes des ancres sont généralement longues de deux cents mètres environ.

En certains cas, lors d'un cyclone, par exemple, lorsqu'un navire à l'ancre veut appareiller sur-le-champ, il laisse « filer » sa chaîne, c'est-à-dire qu'au lieu de remonter l'ancre, ce qui demanderait un certain délai, il l'abandonne ainsi que la chaîne à laquelle elle est fixée. Cette manœuvre, on le conçoit, n'exige que quelques secondes. (Une fois le danger

passé, le navire revient reprendre sa chaîne et son ancre, ce qui se fait en draguant le fond).

Ned Gobson bondit vers le gaillard du *Shenandoah*…

La chaîne était à peine au fond, que Stickney sautait sur le transmetteur d'ordre aux machines et télégraphiait : *En avant, toute !*

Par mesure de sécurité, les chaudières du yacht américain avaient été gardées en pression : les ouragans, en effet, sont fréquents et subits sur les côtes des Nouvelles-Hébrides. Malheur au navire qui, surpris par la tempête, n'est pas prêt à manœuvrer. Les chaînes de ses ancres sont bientôt rompues. S'il ne peut, au moyen de ses voiles ou de sa machine, s'éloigner au plus vite de terre, il est inévitablement jeté à la côte…

Le *Shenandoah*, obéissant à la puissante poussée de ses hélices, s'était instantanément ébranlé et avait aussitôt pris de la vitesse.

Eliezer Stickney, ses mains rouges et osseuses crispées à la mignonne roue du gouvernail, avait fait pivoter le yacht sur lui-même, jusqu'à ce qu'il fût tourné vers le *Laranda*, et l'avait lancé sur le petit navire français…

W.-W. White, un peu pâle, avait maintenant compris la pensée de son « associé » : écraser le *Laranda* sous la formidable masse du *Shenandoah !*

L'on pourrait feindre un accident. D'autant plus que l'on sauverait les survivants du bâtiment français. On les sauverait – *et on les tiendrait à discrétion*.

— Ce diable d'Eliezer, décidément, vaut les deux cent mille dollars qu'il m'a extorqués ! avait cyniquement pensé le fabricant de savons.

À bord du *Laranda*, cependant, Simon Ferragut s'était rué vers le porte-voix des machines :

— *En avant ! À toute vitesse !* avait-il hurlé, tandis que le petit navire obéissant à son ordre, venait en grand sur tribord (droite).

Mais le *Shenandoah*, qui, pour éviter l'abordage, eut dû exécuter la même manœuvre, c'est-à-dire venir sur sa droite également, « évita » sur sa gauche, de façon à aborder le *Laranda* juste en son milieu et à le couper en deux…

Les marins du bâtiment français avaient tout vu… Des cris retentirent :

— Tribord ! Tribord, donc, bande de faillis chiens !

— Silence, tous ! tonna Ferragut qui, empoignant la roue du gouvernail, renversa la barre.

Le *Laranda* vint brusquement sur sa gauche, juste au moment d'être atteint par l'étrave du *Shenandoah*. Celle-ci, au lieu de le frapper à angle droit, heurta obliquement sa coque, bien sur l'arrière du maître-bau.

Une secousse formidable ébranla le petit navire qui, sous la violence du choc, se coucha sur le flanc, comme s'il allait chavirer.

Parmi les craquements du bois, les grincements des tôles crevées ou bossuées, des hurlements furieux retentirent… Déjà, le *Shenandoah*, pour se dégager, faisait machine en arrière. Il y eut encore quelques craquements, quelques cris-

sements, et le yacht américain, tiré par ses hélices, se sépara du *Laranda* dont il s'éloigna avec rapidité.

Simon Ferragut, que son sang-froid n'avait pas abandonné, avait aussitôt fait stopper les moteurs.

Tourné vers l'arrière, il se rendit compte, d'un coup d'œil, que son navire avait une forte brèche par laquelle l'eau s'engouffrait, au ras de la flottaison.

Au dessus de cette brèche, le pont était béant et les bastingages n'étaient plus que planches écrasées et déchiquetées.

— Bande de pirates ! gronda-t-il. On se retrouvera !

« M. Rivaud ! Allez voir si la cloison étanche de la machine tient : l'abordage a eu lieu sur son arrière… Faites vite !

… Et vous autres, commanda-t-il en se tournant vers les marins massés sur le pont, au poste d'abandon, tous ! Parez à amener les canots !…

… Je crois que nous allons nous en tirer, M. Sanard !…

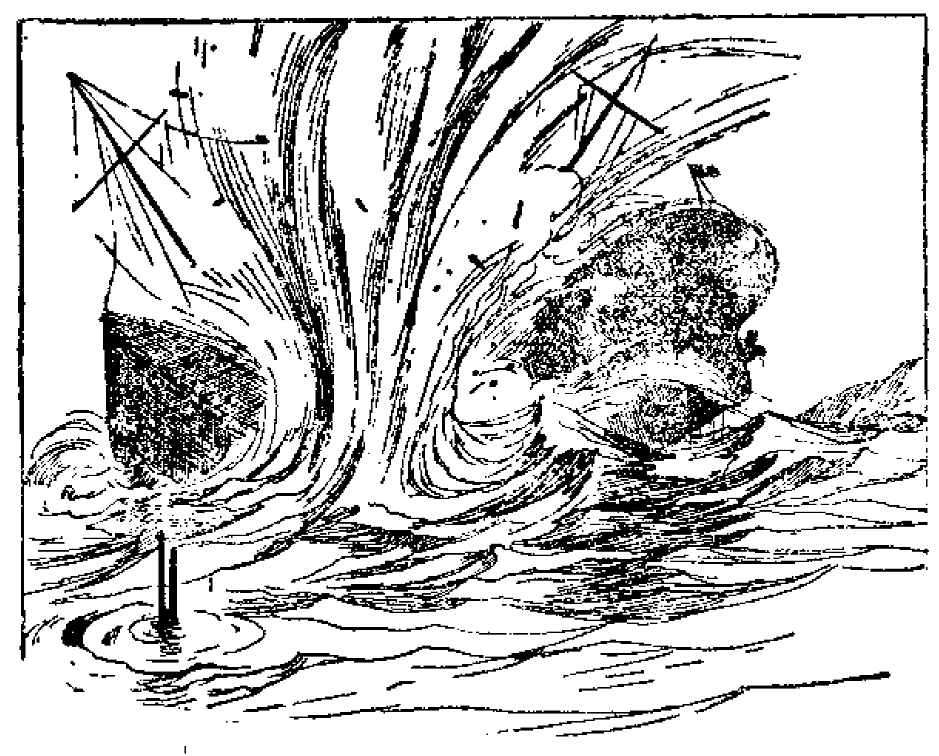
« Malheureusement, il y a ici un fond de corail, nous risquerions de nous crever dessus… sans cela, je me serais simplement échoué !…

« Ce White ! Si nous restons à flot, on s'expliquera à coups de mitrailleuses ! Un pirate pareil !… Les Américains…

Une clameur éperdue couvrit la voix du capitaine du *Laranda*. Il vit ses marins immobiles, tournés vers le *Shenandoah*… Il fit comme eux…

Il eut le temps d'apercevoir, juste par le travers ; de l'énorme cheminée du yacht américain, une gigantesque gerbe d'eau écumante… À la même seconde, il vit jaillir de l'eau bleue une bouffée de vapeurs soufrées…

N'en croyant pas ses yeux, il vit le grand yacht, brisé en deux, s'enfoncer par le milieu.



IL VIT LE GRAND YACHT, BRISÉ EN DEUX.

La statue dorée de sa guibre menaça le ciel… Ses deux hélices, soulevées hors de l'eau, tournèrent furieusement, affolées, cependant que, de ses trois ponts, les hommes, épouvantés, sautaient à la mer…

Et, avant que la tragique minute se fût écoulée, il ne resta plus, du splendide navire, que quelques débris noircis parmi lesquels des hommes, à moitié fous, nageaient convulsivement…

XV

LES RESCAPÉS

Un silence pesant, angoissé, suivit l'extraordinaire catastrophe. Et, dans ce silence, s'entendit soudain la voix aiguë de Robert Lanni :

— *Un périscope !…*

Toutes les têtes se tournèrent vers la passerelle où était le mousse. Et tous les regards, aussitôt, suivirent la direction de son bras étendu : à environ trois cents mètres de la nappe écumante produite par le *Shenandoah* en s'engloutissant, un cylindre vert-foncé, un peu plus gros qu'une bouteille, haut de soixante centimètres environ, se déplaçait sur l'eau clapoteuse en laissant derrière lui un mince sillage.

— Au canon ! clama Ferragut. Feu sur lui ! Feu !

… Amener la chaloupe automobile ! Deux mitrailleuses dedans ! Vite, par les tripes du diable ! Vous voulez être torpillés, vous aussi ?

Les marins se précipitèrent, qui vers le gaillard d'avant où était fixé un petit canon de trente millimètres, qui vers la chaloupe à moteur qui reposait sur ses chantiers, au centre du navire.

Le périscope continuait à cheminer. Il s'éloignait du *Laranda* immobile.

Une détonation retentit : Simon Ferragut avait tiré son browning et faisait feu sur l'engin. Ses balles allèrent frapper l'eau autour du périscope, mais sans l'atteindre.

Presque aussitôt, le grondement du canon du *Laranda* couvrit tous les bruits. L'obus s'engloutit à quelques mètres du périscope, en faisant rejaillir une énorme gerbe d'écume. Quand celle-ci fut retombée, le périscope avait disparu.

— Amenez aussi le youyou ! commanda Ferragut. Essayons de sauver quelques-uns de ces pirates d'Amérique !

Son ordre fut instantanément exécuté.

Quelques instants plus tard, la chaloupe à moteur et le youyou s'éloignèrent du *Laranda*, l'une dans la direction hypothétique du périscope disparu, l'autre vers les rares survivants du *Shenandoah* qui barbotaient convulsivement parmi des débris de toutes sortes.

— Cessez le tir ! ordonna Ferragut aux deux hommes debout derrière le canon du gaillard. Vous ferez feu lorsque je vous le dirai… si le périscope se montre de nouveau !

… C'est Klagendorf ! reprit-il en se tournant vers Honoré Sanard. Ce ne peut être que lui !

— Oui ! fit le savant, à mi-voix.

— Le gueux a un sous-marin !… Il ne doit pas être là depuis longtemps, sans ça le *Shenandoah* aurait déjà été coulé !…

« Si nous n'avions pas une maudite voie d'eau, j'aurais essayé de l'éperonner… mais nous ne devons pas donner dix nœuds, maintenant !… et, même le pourrions-nous, que nous

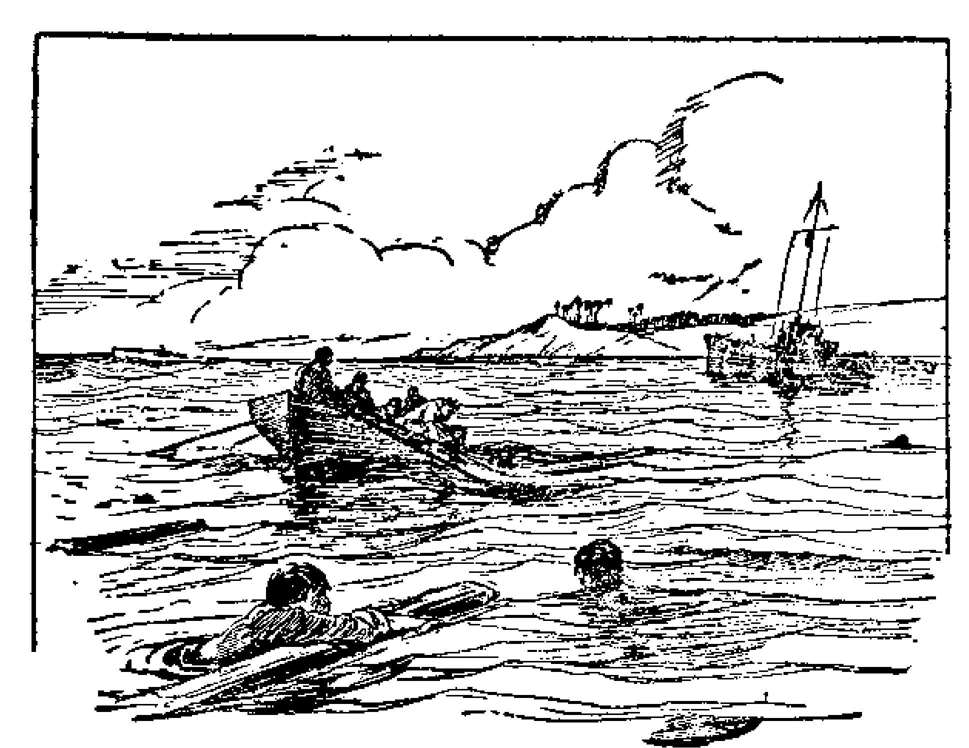
risquerions de faire céder la cloison étanche… Ah ! Voilà M. Rivaud ! Eh bien ?

— La cloison de la machine a tenu bon, capitaine ! déclara Louis Rivaud. Je suis descendu dans le compartiment des moteurs. Il n’y a pas une goutte d’eau !

« M. Lepetit croit que ça tiendra… En attendant, il va faire consolider la cloison avec des arcs-boutants.

— Bon. Appelez le charpentier ! Vous allez faire le nécessaire pour aveugler la voie d’eau avec des planches et des paillets… Si la mer se levait, nous aurions vite la cale-arrière pleine d’eau… Dépêchez !

Tandis que Louis Rivaud s’éloignait. Ferragut, flanqué de M. Sanard, remonta sur la passerelle d’où il pouvait mieux voir ce qui se passait autour du yacht.



LE YOUYOU QUI AVAIT RECUEILLI PLUSIEURS SURVIVANTS.

Le youyou, qui avait déjà recueilli plusieurs survivants du *Shenandoah*, continuait ses recherches ; il voguait lentement à travers les débris informes flottant autour de lui.

La chaloupe automobile, à toute vitesse, deux de ses hommes debout à l'avant, prêts à faire feu de la mitrailleuse, décrivait de grands zigzags sur l'eau bleue, à la recherche du sous-marin, mais sans succès…

— Le sous-marin ne se risquera pas à nous attaquer en plein jour – maintenant que nous sommes sur nos gardes ! observa Simon Ferragut.

« À la nuit, ce sera autre chose !… Mais nous allons nous mettre à l'abri !…

« Le *Laranda* cale moins de trois mètres ; en nous plaçant sur des fonds de cinq à six mètres, nous sommes certains que le pirate ne s'approchera pas et serons tranquilles…

« … Enfin, nous sommes toujours débarrassés de White : c'est déjà quelque chose !…

« S'il survit, hein, M. Sanard, on lui fera cracher une confortable indemnité pour nous avoir abordés. Fiez-vous à moi : je ferai un rapport pommé !…

… Ah ! Voilà le youyou qui revient !… Il a l'air chargé !…

Le capitaine du *Laranda* disait vrai : le canot revenait avec lenteur. Il était plein à couler.

— M. White est à bord ! Et le capitaine Stickney ! s'écria Honoré Sanard, qui avait porté à ses yeux une paire de jumelles.

— Oh ! Je m'en vais lui chanter une chanson, à ce failli chien ! déclara Ferragut.

— N'oubliez pas, capitaine, que ces hommes sont des naufragés et…

— *S'ils n'avaient pas raté leur coup, ce serait nous qui en serions, des naufragés !* grommela Ferragut. Aux fers, tous – pour commencer ! Je…

— Oh ! Capitaine !… Il faut…

— Monsieur Sanard, je suis le capitaine de ce navire, maître après Dieu à mon bord ! Eh bien, ces gueux seront mis aux fers – ils le seront !…

« Belin !… Farnaud !… Montez plusieurs barres de justice sur le pont pour y accrocher ces pirates ! Faites vite !

Les deux matelots à qui s'adressait cet ordre disparurent sous le gaillard d'avant et en revinrent presque aussitôt avec plusieurs longues barres de fer dans lesquelles étaient enfilés des maillons de même métal. Ces anneaux étaient destinés à retenir par les chevilles les indisciplinés qu'aucun autre moyen n'aurait pu mâter. Les *barres de justice*, d'ailleurs, n'avaient jamais servi à bord du *Laranda*.

Ferragut les fit déposer sur le panneau de la cale, puis, accoudé à la rambarde de la passerelle, il regarda s'approcher le youyou.

Quelques instants plus tard, l'embarcation accosta sous l'échelle de corde pendant le long des flancs du petit bâtiment.

— M. White, montez le premier !… Ensuite, vous, capitaine Stickney ! ordonna Ferragut, en anglais. Et qu'on se hâte, hein ?

Comme ces paroles étaient appuyées de la menace d'un browning braqué dans la direction du groupe des naufragés, elles furent immédiatement obéies.

W.-W. White, livide, grelottant, empoigna maladroitement l'échelle, et, avec des mouvements grotesques, en gravit les degrés.



ILS LE DÉPOSÈRENT SUR LE PONT, SANS DOUCE

Arrivé à la hauteur de la lisse, il fut vigoureusement saisi par les bras par deux marins français qui l'attirèrent à eux, lui firent franchir le bastingage et le déposèrent sur le pont – sans douceur :

— Aux fers ! commanda Ferragut.

— Ca… capitaine… ! Je proteste ! bafouilla le fabricant de savons. Je suis M. William-Walter White…

— C'est justement pour ça, canaille ! Et tais-toi, ou je te fais bâillonner ! lui cria Ferragut.

W.-W. White n'insista pas.

Eliezer Stickney arrivait.

Malgré son âge, le vieux bandit avait escaladé l'échelle avec une légèreté de mousse. Ayant atteint le bastingage, il voulut échapper à l'étreinte des deux matelots qui l'attendaient. Il n'en eut pas le temps. Saisi aux bras, à la ceinture, il fut étendu au côté de W.-W. White, et dut passer ses chevilles dans deux des anneaux de la barre de fer où était déjà « embroché » le millionnaire yankee.

En plus des deux *associés*, le youyou avait recueilli sept hommes du *Shenandoah*, parmi lesquels Kô, le cuisinier chinois, et l'athlétique Ned Gobson, le maître d'équipage. Ils furent également enferrés. Seul, Gobson tenta de protester. Ferragut lui fit immédiatement passer trois tours de corde autour de la tête, ce qui lui immobilisa les mâchoires et le fit taire.

Entre temps, la chaloupe automobile continuait, toujours inutilement, à rechercher le mystérieux sous-marin.

Ferragut lui fit signaler de rallier le bord, puis, à petite vitesse, il dirigea le *Laranda* vers le fond de la baie.

Un matelot, perché à un angle de la passerelle, sonda à mesure que le petit bâtiment avançait. Les fonds, qui étaient de vingt-cinq mètres à l'endroit où le *Laranda* avait été abordé par le *Shenandoah*, diminuaient en se rapprochant de terre.

À environ cent cinquante mètres de la côte, ils ne furent plus que de cinq à six mètres.

Ferragut fit mouiller les deux ancres. Il était certain que le sous-marin, quel qu'il fut, ne pouvait rien contre lui. Par mesure de précaution, cependant, il fit entourer le *Laranda* d'une sorte d'estacade faite de troncs d'arbres reliés entr'eux, et que les hommes de la chaloupe étaient allés couper à terre.

Il était près de quatre heures de l'après-midi lorsque tout fut terminé. Ferragut put enfin faire déjeuner l'équipage et déjeuner lui-même en compagnie de M. Sanard, de Louis Rivaud et de Jules Lepetit.

Le repas terminé, Ferragut, accompagné de M. Sanard, alla voir les prisonniers.

W.-W. White et Stickney devaient leur salut à ce qu'ils se trouvaient sur la passerelle du *Shenandoah* au moment du torpillage. Les autres « rescapés », dont Gobson, étaient sur le gaillard d'avant.

Tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur du yacht, ou à sa partie médiane ou arrière, avaient péri.

W.-W. White avait repris quelque courage. Il ne manquait ni d'énergie, ni de ressources. Et il avait profité du répit qui venait de lui être accordé pour s'entendre avec Stickney.

Les deux « associés » avaient bâti tout un plan qui, ils l'espéraient, allaient leur permettre de se tirer d'affaire – la naïveté du grand chimiste aidant.

— M. Sanard ! s'exclama W.-W. White, je suppose que vous voudrez bien écouter avant de continuer à me faire subir ce traitement aussi ignominieux qu'immérité !…

« Quels que soient les intérêts qui nous séparent, permettez-moi de vous exprimer mon étonnement de voir un

homme tel que vous laisser ainsi traiter des naufragés qui sont ses hôtes et qui…

— … sont d'ignobles pirates-assassins ! acheva Ferragut.

— Je voudrais savoir ce qui vous autorise à parler ainsi, Monsieur ! interrompit W.-W. White.

— La piraterie. Mister White, précisa le capitaine du *Laranda*, consiste à détruire, en temps de paix, les navires, dans un but de lucre ! C'est ce que vous avez tenté de faire en nous abordant traîtreusement avec votre yacht !

— Oh ! Voilà la cause du traitement que vous nous faites subir ! s'exclama W.-W. White, avec un douloureux étonnement. Il est vrai que nous avons appareillé précipitamment et que nous vous avons causé des avaries, mais…

— Mais ce n'est pas de notre faute ! intervint Stickney.

« J'avais vu le périscope du sous-marin qui nous a torpillés et je voulais essayer de lui échapper !… C'est pour cela que j'ai fait « bâbord » au lieu de « tribord », et que je vous ai heurtés…

« Je ne pouvais guère faire autrement… et d'ailleurs, cela ne m'a pas empêché d'être coulé, par ce damné sous-marin !…

« Le porc ! C'est ce bandit d'Allemand ! Il est capable de tout !… Je me doutais déjà qu'il était pour quelque chose dans votre disparition… Damnée canaille !… Il a essayé de m'empoisonner ainsi que M. White, à bord du schooner… et il a disparu !… Vous pouvez interroger les hommes qui sont là !… Ils vous diront si je mens !… Nous aurions dû porter plainte, à Brisbane !… Nous ne l'avons pas fait ; je le regrette bien !

— C'était pour éviter du bruit autour de notre découverte ! observa W.-W. White.

— En tous cas, je suis sûr, capitaine, reprit Eliezer Stickney en s'adressant à Ferragut, qu'à ma place, vous auriez agi comme je l'ai fait !… Tout honnête et brave marin aurait agi ainsi !…

M. Sanard regarda Simon Ferragut. L'argumentation de Stickney l'avait troublé. Somme toute, il se pouvait très bien que le capitaine du *Shenandoah*, voyant apparaître le sous-marin, ou du moins son périscope, eut perdu la tête et eut mal manœuvré, ce qui avait causé l'abordage.

Ferragut eut un petit rire moqueur :

— Est-ce que vous *l'êtes* ou est-ce que vous *le faites*, l'imbécile, maître Stickney ? questionna-t-il.

« Regardez-moi dans les yeux !…

« Pour échapper au sous-marin, votre manœuvre était claire : c'était de gagner le large et de fuir. Grâce à la vitesse du *Shenandoah*, vous le pouviez facilement…

« Mais non ! Quand vous avez laissé filer votre chaîne, c'était pour couper en deux mon navire !… À ce moment-là, vous ne voyiez pas le périscope, vous ne vous doutiez de rien ; autrement, au lieu de vous diriger sur nous, *c'est-à-dire vous diriger vers le fond de la baie*, ce qui vous a obligé ensuite à faire en arrière, vous auriez vogué vers le large – et vous vous en seriez tiré !… Des boniments comme ceux-là, faites-les à des soldats, mais pas à des marins !…

« Quant à vos histoires avec Klagendorf, d'après ce que je sais, vous êtes aussi canailles l'un que l'autre !… Vous al-

lez donc rester aux fers : et vous serez surveillés, c'est moi qui vous le dis !

— Oui. Vous abusez de votre pouvoir ! observa dignement Stickney, sans insister sur la prétendue opportunité de sa manœuvre. Je ne serais même pas étonné que vous demandiez une rançon à M. White !… Ah ! Ah ! Il est riche et vous le savez !

— Assez, vieille racaille, ou je te boxe, moi ! gronda Ferragut. Ton ami White n'aura pas de rançon à nous payer ; il nous suffira qu'il nous verse une indemnité pour les avaries que tu nous as causées en voulant nous couler !… Venez, M. Sanard ! Nous n'avons rien à tirer de ces sales gibiers !

Et Ferragut, tremblant d'indignation, entraîna le savant.

W.-W. White et Eliezer Stickney échangèrent un coup d'œil plein de dépit…

À six heures du soir, ils reçurent, ainsi que les autres prisonniers, une demi-boule de pain, deux quarts d'eau et une gamelle de soupe…

Et, le lendemain matin, à la première heure, ils purent voir commencer les préparatifs de l'expédition qui allait partir, sous leurs yeux, rechercher le « Grand Catalyseur ».

XXX

À TRAVERS LA FORÊT TROPICALE

Le drame du *Shenandoah* avait encore augmenté la hâte de M. Sanard et de Simon Ferragut.

Ce ne pouvait être que Leonardt Klagendorf qui avait coulé le yacht américain !… Comment s'était-il procuré un sous-marin ? Peu importait. Le fait était que le sous-marin existait et que Klagendorf était à pied d'œuvre et allait tout faire pour s'emparer de l'entier gisement du catalyseur.

À tout prix, il fallait essayer de le devancer.

Pendant la traversée du *Laranda*, les moindres détails de l'expédition avaient été pesés et médités. Tout ce qui pouvait être prévu l'avait été.

Aussi la chaloupe automobile put-elle être chargée en quelques heures.

Vivres, armes, munitions, outils, équipements de toutes sortes y furent casés, aux places qui leur avaient été réservées.

En plus de M. Sanard, de Simon Ferragut et du mécanicien Jules Lepetit, l'embarcation emmenait douze hommes – et le mousse Robert Lanni.

À midi précis, le lendemain de la dramatique arrivée du *Laranda* sur la côte néo-hébridienne, la chaloupe automobile s'éloigna lentement du yacht, saluée par les vivats de Louis

Rivaud, à qui avait été confié le commandement du petit bâtiment, d'Yves Scornec et des marins qui restaient avec eux…

Ils étaient tristes, à vrai dire, les braves matelots, et il avait fallu tirer au sort les noms des heureux partants. Yves Scornec avait attesté tous les saints du paradis que sa présence n'était pas nécessaire à bord et que les faillis chiens de prisonniers étaient bien inoffensifs. Mais Ferragut était resté inflexible…

En quelques tours d'hélice, la chaloupe eut atteint le promontoire derrière lequel débouchait le fleuve inconnu dont le courant avait ramené Honoré Sanard et Robert Lanni à la côte.

L'embarcation, peu après, s'engagea dans le vaste estuaire ; celui-ci se rétrécit rapidement, et, moins de deux heures après avoir quitté le *Laranda* la chaloupe vogua entre deux rives éloignées l'une de l'autre de moins d'un kilomètre et recouvertes de bambous géants.

De tous côtés des débris végétaux flottaient sur l'eau boueuse, souches, troncs et branches d'arbres, lianes à demi pourries. Simon Ferragut, qui dirigeait l'embarcation, avait fort à faire pour ne pas heurter ces épaves ; il craignait surtout d'engager l'hélice dans les nombreux paquets d'herbes flottantes épars à la surface de l'eau.

Le courant était d'une violence extrême. La chaloupe, malgré la puissance de ses moteurs, filait à peine huit à neuf milles à l'heure.

— Nous sommes au moment de la marée descendante, avait observé Ferragut à l'adresse de M. Sanard qui était assis à son côté ; au moment du flux, nous irons plus vite !

Dans la chaloupe, les marins, immobiles, contemplaient la somptueuse végétation recouvrant les berges… Par moments, un cri d'étonnement retentissait :

— Guette voir le singe, dans le cocotier !… T'as vu ?

— Oui… Et les cacatoès !… Ils en font un branle-bas !

— Oh ! Le bambou, là-bas ! Il est gros comme un chêne !…

Puis le silence reprenait. Peu à peu, les braves mathurins se blasaient : le spectacle, si beau fut-il, ne changeait pas…

Pendant toute l'après-midi, la chaloupe avança sans arrêt. Le fleuve restait désert. De temps à autre, la gueule triangulaire et verdâtre d'un caïman apparaissait entre les bambous, pour disparaître aussitôt, épouvantée par les crépitements des moteurs de la chaloupe… Mais pas trace de Klagendorf.

Vers quatre heures, l'embarcation, ayant laissé derrière elle un coude très prononcé que faisait le cours d'eau, fut en vue des rapides s'étendant en aval de la cataracte où Honoré Sanard et Robert Lanni avaient failli laisser leur vie.

— On va essayer de passer entre les rocs ! fit Ferragut. Il doit y avoir de la place – et ce sera toujours autant de gagné, car la marche à travers la forêt sera dure !

En quelques minutes, la chaloupe ne fut plus qu'à une centaine de mètres des premiers brisants. D'un coup d'œil, Simon Ferragut se rendit compte de l'impossibilité de passer. Les rocs formaient un barrage pour ainsi dire ininterrompu et la violence du courant, entr'eux, était telle qu'une épaisse nappe d'écume blanche les recouvrait :

— On va aborder ! fit, à haute voix, le capitaine du *Laranda*. Doucement, les moteurs !

Jules Lepetit ralentit aussitôt. La chaloupe, prenant une direction oblique par rapport au courant se dirigea vers la rive gauche du fleuve, où une petite grève de sable blanc s'étendait sur une cinquantaine de mètres, à quelque distance en aval des brisants.

— Stop ! ordonna Ferragut.

Les hélices furent débrayées. L'embarcation, mue par la vitesse acquise, vitesse que le courant annihilait rapidement, glissa vers la grève sur laquelle elle vint s'échouer avec douceur.

Deux hommes sautèrent aussitôt à l'eau, emportant une corde fixée à un taquet de la chaloupe, et dont ils allèrent attacher l'extrémité à un gros bambou de la berge.

Le débarquement commença sur le champ. Une légère passerelle, faite de quatre bambous liés ensemble, permit à tout le monde de descendre à terre à pied sec.

Simon Ferragut, carabine en bandoulière, se mit à la recherche, sans perdre un instant, d'un lieu de campement pour la nuit. Il choisît une éclaircie voisine de la berge, éclaircie produite par la foudre qui, à cet endroit, avait frappé et incendié les bambous.

Armes, munitions, vivres, outils furent mis à terre ; lorsque tout fut terminé, la nuit était proche.

Quelques boîtes de bœuf en conserves, froid servirent de repas. Après quoi, les factionnaires pour la nuit furent désignés et tout le monde s'étendit sur le sol pour dormir.

La nuit fut calme.

Au matin, après un rapide déjeuner, armes, munitions et vivres, furent répartis en un certain nombre de colis, pesant chacun une vingtaine de kilos, et dont chaque membre de l'expédition chargea un sur son dos.

Seul, Honoré Sanard, en considération de son âge, fut dispensé de toute charge. Et encore protesta-t-il, voulant à toute force porter quelque chose. Finalement, il se rendit aux raisons de Simon Ferragut.

À sept heures du matin, tout étant réglé, la petite troupe se mit en marche, en longeant d'aussi près que possible le rivage du fleuve inconnu.

Un peu avant midi, elle arriva à la hauteur de la cataracte dans laquelle Honoré Sanard et le mousse avaient failli être écrasés.

En amont des chutes, la marche devint plus pénible et plus lente. Arbres et arbustes étaient si serrés que l'expédition dut, en maints endroits, s'y frayer un passage à la hache.

Impossible de suivre la berge du fleuve : le cours d'eau était maintenant encaissé entre deux lignes de falaises à pic, recouvertes d'une végétation touffue, presque aussi impénétrable qu'une muraille ! Pandanées, palmiers, fougères arborescentes, myrtes, cèdres, araucarias, acajous, bois de fer poussaient les uns contre les autres, leurs troncs jaillissant d'un fouillis de racines énormes que recouvrait une épaisse couche d'humus. Le soleil avait peine à traverser les frondaisons des géants de la forêt. Une demi-obscurité régnait, cependant que, du sol, montaient des bouffées d'humidité chaude…

Haletants, leurs corps ruisselants de sueur, les marins du *Laranda* cheminaient en file indienne, les trois premiers s'ouvrant un passage à coups de hache, travail tellement épuisant qu'ils devaient être relevés toutes les dix minutes.

Simon Ferragut, tout comme Jules Lepetit, avait tenu à partager cette corvée, et il n'était pas jusqu'à Robert Lanni qui ne maniât à son tour la lourde hache…

Aux premières approches de la nuit, Ferragut ordonna la halte. Le campement fut rapidement établi en plein cœur de la forêt, dans un étroit espace aussitôt déblayé.

D'accord avec M. Sanard, Ferragut, qui craignait d'attirer l'attention des Canaques dont les villages ne devaient plus être loin maintenant, défendit de faire du feu, et même de fumer. Les braves marins se soumirent sans murmurer à cette interdiction dont ils comprenaient le bien-fondé. Quelques boîtes de conserves constituèrent le dîner.

D'après les souvenirs d'Honoré Sanard et de Robert Lanni, la chaîne de montagnes comprenant le Waré-Atua, le cratère au fond duquel se trouvait le mystérieux catalyseur de l'eau, devait être situé à quelques milles dans le sud-est.

Mais ces quelques milles constituaient la partie du trajet la plus pénible à accomplir.

Accroupis en tailleurs sur le sol, Honoré Sanard, Simon Ferragut et Jules Lepetit tinrent conseil, assistés du mousse dont les indications pouvaient être précieuses.

D'après les souvenirs de Robert Lanni et de M. Sanard qui concordaient, l'expédition n'était plus loin de la vallée dominée par l'éperon rocheux sur lequel était bâti le village des Canaques.

Une fois cette vallée atteinte, l'on apercevrait le sommet du Waré-Atua. L'on se rapprocherait le plus possible du cratère sacré, et, si l'on rencontrait les Naturels, le combat serait accepté.

Grâce à la mitrailleuse et aux grenades, l'affaire serait rapidement réglée. Une fois les Canaques en déroute, l'expédition accomplirait un raid vers le volcan, s'emparerait d'une centaine de kilos de catalyseur, et, le plus rapidement possible, rallierait l'endroit où était restée la chaloupe automobile.

Ces décisions prises, Honoré Sanard et ses compagnons s'étendirent sur le sol tiède et spongieux et essayèrent de s'endormir.

Ce fut en vain ! Des myriades d'énormes moustiques les assaillirent furieusement.

Aucun des membres de l'expédition, on le conçoit, n'avait emporté de moustiquaire ! Pendant toute la nuit, ce fut une bataille ininterrompue et inutile contre les terribles bestioles.

Enfin, les premières lueurs du jour filtrèrent à travers l'épais feuillage. Un rapide repas fut avalé, et la petite troupe se remit en route. Après avoir franchi environ deux kilomètres, les aventuriers débouchèrent brusquement sur un large sentier parfaitement entretenu.

La marche put être accélérée.

Honoré Sanard ne manqua pas de rappeler à ses compagnons l'existence des pièges canaques dont Robert Lanni et Klagendorf avaient failli être victimes, quelques mois auparavant.

De fait, deux grands arcs dissimulés dans la verdure et disposés de façon à lancer une flèche empoisonnée, déclenchée par une liane tendue en travers de la piste, purent être découverts à temps et détruits.

À mesure que la petite troupe avançait, la végétation se faisait moins dense. Vers midi, Simon Ferragut envoya Robert Lanni au sommet d'un gigantesque cèdre, pour s'orienter. Le mousse en redescendit presque aussitôt et déclara que, du haut de l'arbre, l'on distinguait parfaitement l'éperon rocheux supportant les huttes des Canaques. Il se trouvait à environ quatre à cinq kilomètres dans le sud.



ON DISTINGUAIT PARFAITEMENT L'ÉPEROI ROCHEUX.

Les bords déchiquetés du Waré-Atua s'apercevaient également, couronnés d'épais nuages rouges.

Cette annonce, immédiatement transmise à tous les membres de l'expédition, ranima les courages.

Simon Ferragut, prudent, fit préparer la mitrailleuse, dont les morceaux, démontés, avaient été répartis entre plusieurs matelots. Une bande de cartouches y fut insérée. Magnien et Leguen, deux colosses, portèrent l'arme au moyen d'une sangle, prête à faire feu.

Mais tout paraissait tranquille. Le murmure du feuillage agité par le vent s'entendait seul, mêlé aux criaillements des singes et aux cris aigus des cacatoès et autres volatiles…

En moins d'une heure, l'expédition eut atteint le fond de la vallée.

Les arbres étaient de plus en plus clairsemés. Entr'eux se profilait à l'horizon l'éperon rocheux et ses huttes coniques, et, plus loin, se silhouettant sur le ciel bleu, la masse tourmentée du Waré-Atua.

— Courage, garçons ! Cette nuit, nous prendrons le chemin du retour !… annonça Ferragut.

Des murmures satisfaits accueillirent cette annonce.

Pendant quelques minutes, la petite troupe avança en silence, en file indienne, car la piste, qui faisait de nombreux zigzags, était large d'à peine cinquante centimètres.

Des racines aériennes, aux formes tourmentées, la bordaient, formant deux véritables murailles végétales. Entre ces racines croissaient toutes sortes d'arbres dont le feuillage entrelacé constituait comme un tunnel de verdure.

Et toujours le silence, un silence qui, à la fin, devenait inquiétant.

L'éperon rocheux se rapprochait.

— Il me semble qu'il serait prudent d'attendre la nuit pour aller plus loin ! murmura M. Sanard. Ne pensez-vous pas que nous pourrions camper, capitaine Ferragut ?

« Je me rappelle que les Naturels ont des chiens ! Nous pouvons être éventés d'une minute à l'autre !

— J'attendais la première éclaircie dans ces maudites racines ! maugréa le capitaine du *Laranda*.

Un demi-kilomètre, environ, fut encore franchi ; la petite troupe, à la suite de Ferragut qui en avait pris la tête, s'engagea dans une étroite trouée qui serpentait parmi les racines.

Les marins, pour avancer, durent se mettre à genoux… Ils parcoururent ainsi un peu moins de deux cents mètres, *après plus d'une heure d'efforts*, car les colis dont ils étaient chargés les alourdissaient et surtout les embarrassaient.

Ils s'arrêtèrent dans un espace libre, où les racines, pourries par l'humidité, s'étaient décomposées.

Assis sur le sol putride, ils restèrent pendant plusieurs heures sans parler, haletants. L'atmosphère, saturée d'humidité chaude, était presque irrespirable…

Tous avaient soif, mais la provision d'eau était épuisée… M. Sanard, surtout, souffrait atrocement, non seulement de soif mais de fatigue. Il ne se plaignait pas… Il pensait au *Grand Catalyseur*… au Catalyseur Sanard !…

Enfin, le ciel rougit, annonçant le coucher du soleil.

Simon Ferragut, suivi de ses compagnons, revint sur ses pas, et sortit de la galerie de racines quelques instants avant la nuit complète.



ILS S'ARRÊTÈRENT DANS UN ESPACE LIBRE.

Une belle nuit des tropiques, calme et étoilée…

En silence, la petite expédition marcha vers le Waré-Atua, éloigné maintenant d'une demi-douzaine de kilomètres à peine.

La moitié de cette distance avait été parcourue, lorsque soudain, une série de détonations parvint aux oreilles des aventuriers… Sur l'éperon rocheux, situé maintenant sur leur gauche, des lueurs rouges apparurent : ils virent très distinctement les cases de roseaux qui, les unes après les autres, flambaient comme des meules…

Des cris sauvages retentirent, tout proches.

— Halte ! ordonna Ferragut. Armez la mitrailleuse ! Et parés à faire feu, tous !…

DEUXIÈME PARTIE

LE PIRATE MONDIAL

I

SOUS LES BALLES

Les hurlements se rapprochaient avec rapidité. Entre les arbres, des silhouettes gesticulantes apparurent : des Canaques qui fuyaient, en proie à une terreur panique.

Un crépitement caractéristique retentit, dominant les autres détonations :

— Une mitrailleuse ! s'écria Simon Ferragut.

— *C'est Klagendorf !…* dit Honoré Sanard.

Le capitaine du *Laranda* n'entendit pas. La main crispée sur la détente de sa carabine, il observait.

Les Canaques arrivaient, de plus en plus nombreux. Quelques-uns étaient blessés : cela se voyait à leur sautillement, aux bonds irréguliers qu'ils décrivaient… Tous, valides ou non, paraissaient affolés. Plusieurs passèrent à quelques mètres à peine du groupe formé par les marins français. Leur épouvante et leur hâte de fuir étaient telles qu'ils ne virent même pas les blancs.

Immobiles, Honoré Sanard et ses compagnons regardaient.

Pendant un long quart d'heure, le défilé des fuyards continua.



LES CASES ONTINUAIENT A FLAMBER.

À gauche de la petite troupe, les cases groupées sur l'éperon rocheux dominant la vallée continuaient à flamber.

Les détonations s'espaçaient de plus en plus. Le *tacatac* sinistre de la mitrailleuse cessa de se faire entendre. Quelques coups de feu isolés retentirent seuls, accompagnés de clameurs poussées sans doute par les blessés.

— Qu'est-ce que nous faisons, capitaine ? demanda Honoré Sanard en se penchant vers Ferragut.

— *Nous faisons ce que nous sommes venus faire*, il me semble ! déclara le marin, nettement. Ce ne serait vraiment pas la peine d'être venus de si loin pour s'en retourner comme des bons à rien une fois arrivés !

— Oui… Mais… d'après les détonations… tout me fait croire que la troupe de Klagendorf… si c'est la sienne, est très nombreuse !

— Je ne dis pas non ! Mais nous avons un avantage sur ces gibiers, c'est que nous savons qu'ils sont ici et qu'ils ignorent notre présence !…

— Ils viennent pour le catalyseur ! Nous allons les rencontrer dans le cratère !

— Eh bien, on se crochera !…

« Maintenant, vous savez, M. Sanard, moi, je suis ici pour vous obéir ; si vous voulez virer de bord, allons-y !

Le savant ne répondit pas. Il était désespéré.

Plus pondéré que Simon Ferragut, il se rendait compte de la disproportion existant entre sa petite expédition et les forces qui venaient de mettre en fuite les guerriers canaques. Il avait vu passer plusieurs centaines de naturels en proie à la panique. Pour obtenir un pareil résultat, il fallait que les Canaques eussent été attaqués par une troupe relativement considérable – en tous cas pas par une douzaine d'hommes, si bien armés fussent-ils…

Alors, si bataille il y avait, les Français seraient exterminés !

— Je pense, capitaine, fit le grand chimiste, qu'il serait prudent de nous dissimuler, et d'attendre les événements.

« Nous ne sommes pas venus ici pour nous battre, mais bien pour ramener une certaine quantité de catalyseur !…

« Laissons-donc Klagendorf – si c'est lui qui est ici ! – s'approvisionner et s'éloigner. Il ne prendra pas tout le gisement. Et ensuite, allons chercher à notre tour du « catalyseur » et revenons à la côte !…

— Vous avez raison, M. Sanard ! admit Ferragut, à regret. Il n'y a guère autre chose à faire !…

« Mais voulez-vous que je vous le dise, ce qui va se passer ? Klagendorf va revenir à la côte et détruire le *Laranda !*

— Y pouvons-nous quelque chose ?

— Peut-être ! Ce serait de guetter la troupe des Allemands et d'organiser une embuscade, de façon à les détruire jusqu'au dernier !…

— Vous n'y allez pas de main morte, Ferragut !

— Ou eux, ou nous ! déclara le marin.

« … Voulez-vous me laisser carte blanche, M. Sanard ?

— Je me fie entièrement à vous, capitaine !

— Alors, ça va barder ! fit Ferragut, entre ses dents… Garnier ! Arrive ici ! Tu vas…

Une détonation retentit : un Canaque de haute taille venait de surgir d'entre deux arbres, et, son casse-tête levé, de se ruer sur le groupe des marins du *Laranda*…

Son arme, un gourdin de bois de fer terminé par un renflement en forme de bec de vautour, retomba sur le crâne d'un des hommes du yacht, qui éclata sous le choc, cepen-

dant qu'à la même seconde, un autre matelot envoyait une balle dans la poitrine du naturel.

Le Français et le Néo-Hébridien, également atteints à mort, tombèrent ensemble…

Et des cris retentirent :

— *Par ici, camarades ! Il y a des Blancs !…*

Ces paroles étaient proférées en langue allemande !

Des jets de lumière blanche, provenant évidemment de torches électriques, percèrent les ténèbres, et, après des zigzags précipités dans le vide, se posèrent sur le groupe des marins du *Laranda :*

— *Par ici ! Par ici !* hurlèrent les voix.

— Des Prussiens ! Les gens de Klagendorf ! rugit Ferragut, hors de lui. Feu partout ! La mitrailleuse ! Arrosez-les ! Feu ! Feu ! Feu !

Pistolets automatiques, carabines, mitrailleuse crachèrent instantanément les balles. Les torches électriques, ensemble, s'éteignirent. Ce fut de nouveau l'obscurité complète ; les cris poussés par les Allemands cessèrent.

Couverts par les détonations, quelques rares gémissements, seuls, s'entendirent.

Ferragut essaya, des yeux, de percer les ténèbres. Il ne put rien distinguer. Les Allemands s'étaient éloignés ou, plus probablement, s'étaient couchés sur le sol.

La petite expédition n'avait malheureusement pas emporté de projecteur.

— Cessez le feu ! ordonna Ferragut, qui ne voulait pas gaspiller inutilement les munitions.

Il fut aussitôt obéi. Les râles des blessés résonnèrent seuls.

Pendant une longue minute, le calme persista. Autour de la petite troupe, rien ne bougeait, du moins en apparence.

— Personne n'est blessé ? demanda Ferragut.

— Il n'y a que Lorsin, qui a été tué par le Canaque ! fit un des matelots.

— C'est bon ! Ouvrez l'œil tous, et parés à faire feu !… Ils vont sûrement recommencer…

Un crépitement sec, semblable à celui produit par de la toile que l'on déchire, couvrit la voix du capitaine du *Laranda*. Des cris de douleur suivirent. Ferragut entendit les balles siffler, par milliers, autour de lui, au-dessus de lui… Il vit plusieurs de ses hommes s'abattre sur le sol…

Les Allemands, il le comprit, avaient amené plusieurs mitrailleuses. Ayant repéré le groupe des gens du *Laranda*, ils « l'arrosaient » de projectiles.

— Tous à terre ! Couchez-vous ! tonna Ferragut – qui resta debout lui-même.

De toutes parts, la mitraille sifflait, sans interruption, hachant arbres et feuillage, sans que les tireurs fussent visibles.

Ferragut, par un hasard prodigieux, n'avait pas encore été atteint. Il se laissa, lui aussi, tomber sur le sol, et, étendu à plat ventre, fit feu de sa carabine dans la direction d'où venaient les balles.

À ses côtés, Guéguen et Courlague, les deux matelots chargés de la mitrailleuse, avaient réussi à mettre leur arme en position, et, sans souci des projectiles qui grêlaient autour d'eux, faisaient feu sans discontinuer.

Courlague, le premier, tomba, littéralement haché par les balles… Guéguen, héroïque, ne bougea pas, l'épaule appuyée à la crosse caoutchoutée de son arme. Robert Lanni, qui avait tout vu, vint prendre la place de Courlague et garnit à mesure les bandes de cartouches destinées à alimenter la Maxim's…

Les autres marins, dont la plupart étaient blessés, tiraillaient désespérément. Les rafales de balles qui fouettaient l'air autour d'eux, sans arrêt, et, surtout, l'invisibilité de leurs ennemis, finissaient par les impressionner…

Guéguen, un colosse de près de deux mètres de hauteur, fit entendre un mugissement de bœuf à l'abattoir :

— J'y suis ! clama-t-il. Adieu, cap'taine !…

Il tomba comme une masse.

Simon Ferragut, oubliant toute prudence, bondit vers la Maxim's – et poussa un cri de rage : la mitrailleuse, atteinte par plusieurs projectiles, la crosse brisée, le mécanisme faussé, était hors de service…

Toute défense devenait à peu près impossible, et la petite troupe semblait irrémédiablement vouée à la destruction.

Simon Ferragut le comprit :

— Attention, tous, à me suivre quand je vous le dirai ! Il faut passer ! hurla-t-il. Distribuez les grenades, ceux qui les ont !

Deux des trois hommes qui portaient les colis de grenades, étaient encore en vie.

Ils ouvrirent les caissettes, et, rampant sur le sol, remirent à chacun de leurs camarades une douzaine des meurtriers engins.

— Ça y est ? demanda Ferragut, d'une voix qui domina le sinistre claquement des mitrailleuses.

Des cris affirmatifs lui répondirent.

— Mousse ! Veille sur M. Sanard ! reprit le capitaine du *Laranda*. Et en avant, vous autres ! Suivez-moi !



ET LA TÊTE BAISSÉE, UNE GRENADE D'UNE MAIN, SON BROWNING DE L'AUTRE.

Il se redressa, un bissac de toile rempli de grenades lui battant le ventre, et, tête baissée, une grenade d'une main, son browning de l'autre, fonça en avant.

Instantanément, les balles convergèrent vers lui. L'une d'elles lui enleva la partie supérieure de l'oreille gauche, une autre pénétra en séton dans son épaule.

Derrière lui, il perçut des clameurs d'agonie. Il se retourna et ne vit plus personne. Les marins – ceux qui n'avaient pas été atteints, s'étaient instinctivement couchés sur le sol.

Passer était impossible.

Ferragut dut se rendre à l'évidence. Il se jeta à terre, lui aussi, et, pendant un couple de secondes, resta immobile et muet, étourdi, frémissant de rage impuissante.

— Ici, tous ! clama-t-il. Que je vous parle !

Il vit quelques ombres noires ramper dans sa direction. Les balles pleuvaient toujours, plus serrées que jamais. Il semblait que les mitrailleuses s'étaient rapprochées. Le feuillage, autour des marins français, n'existait plus.

Et, soudain, l'averse de projectiles, changea de direction et frappa obliquement le sol. Ferragut entendit le cri de mort de Gorgier, un de ses meilleurs marins, qui venait d'être atteint de plusieurs projectiles.

Il regarda autour de lui et ne vit plus que Robert Lanni, Honoré Sanard et trois matelots : Mahec, Rambaud et Berthier.

— N'y a que vous ? demanda-t-il. Et les autres ?

— Morts… ou pareils ! fit Berthier, un gros homme rieur, le boute-en-train de l'équipage du *Laranda*, mais qui, à présent, ne riait plus.

— On ne peut rester ici !… expliqua Ferragut. Approchez-vous encore… que je ne sois pas obligé de crier !…

« On va avancer en rampant… sans tirer !… On finira bien par arriver aux mitrailleuses !… Et on verra à s'emparer de l'une d'elles !…

« Pas de bruit, surtout… Et ne me perdez pas de vue !… Aucun de vous n'est blessé ?

Des grognements négatifs répondirent.

— Et vous, M. Sanard ? Vous pouvez suivre ?

— Parfaitement ! Parfaitement ! murmura le vieux savant.

Il avait oublié le « catalyseur Sanard »… Il avait oublié le péril. Il pensait à tous ces morts autour de lui et se reprochait d'en être la cause. Son cœur était rempli d'amertume et de regrets…

— Allons-y ! commanda Simon Ferragut.

Aplati sur le sol amolli d'humidité, il avança lentement sur le ventre… Ses compagnons l'imitèrent.

Pendant la première minute, tout se passa bien. Les Allemands ne s'étaient pas encore avisés de la manœuvre et continuaient à arroser de balles l'endroit précédemment occupé par Ferragut et ses compagnons.

Ceux-ci accélérèrent leur allure et franchirent environ une centaine de mètres dans la direction d'où venaient les projectiles. Mais, soudain, un rai lumineux, éblouissant, perça les ténèbres, hésita, se posa sur le sol qu'il balaya et vint se fixer sur les gens du *Laranda*.

Des cris rauques retentirent :

— *Ils sont là !*

De nouveau, les balles grêlèrent autour des survivants de la petite expédition.

Ferragut laissa échapper une exclamation de douleur : un projectile venait de lui briser la clavicule gauche.

Furieux, désespéré, enragé, il se redressa d'un bloc :

— En avant ! Il faut passer ! En avant ! clama-t-il en se ruant, tête baissée, dans la direction de la mitrailleuse la plus proche.

Ses compagnons, électrisés, l'imitèrent… Un cri d'agonie retentit aussitôt : Mahec venait d'avoir la tête traversée d'une balle…

Derrière Simon Ferragut, Berthier et Rambaud, Robert Lanni et Honoré Sanard, foncèrent, comme des fous.

Comment ne furent-ils pas hachés par les balles ? C'est ce que la raison se refuse à expliquer. Disons que ce n'était pas leur destin.

Ferragut, qui précédait ses compagnons de quelques mètres, arriva sur la mitrailleuse dont le canon crachait sans interruption son jet d'un rouge sombre. Les deux servants le virent… Ils abaissèrent l'arme dans sa direction.

D'un saut de côté, il évita la rafale jaillie de la Nordenfeldt, et, se redressant, projeta de son bras valide une grenade dans la direction des Allemands.

La grenade alla frapper le canon de la mitrailleuse contre lequel elle explosa. Deux cris retentirent – et la Nor-

denfeldt se tut : ses deux servants n'étaient plus que bouillie…

— En avant ! En avant ! aboya Ferragut, comme ivre.

Derrière lui, les deux matelots du *Laranda*, le mousse et M. Sanard galopèrent… Robert Lanni avait voulu saisir le vieux savant par le bras pour l'entraîner, mais le désespoir décuplait les forces d'Honoré Sanard. Il courait comme jamais il ne l'avait fait de sa vie, même au temps lointain de sa jeunesse !

Deux cents mètres furent franchis – et les fugitifs, soudain, entendirent derrière eux les glapissements de leurs ennemis qui, après un bref flottement, s'étaient ressaisis et les poursuivaient.

II

LA COURSE À LA MORT

En certaines situations, les paroles sont de trop. Pour Honoré Sanard et ses compagnons, une seule chose s'imposait : *fuir*, fuir éperdument, de toutes leurs forces – et aussi ne pas se disperser.

Tous le comprenaient.

Plus un mot ne fut échangé. Les fugitifs ne furent plus que de pauvres êtres cherchant à échapper à la mort lâchée à leurs trousses…

Formant un petit groupe qui, par moments, se resserrait pour se disperser à la seconde suivante, ils foncèrent droit devant eux, à travers arbres et buissons.

Les cris des Allemands de Klagendorf, les sifflements des balles, le fracas des détonations les éperonnaient. Mais, véritablement, ils ne pensaient plus aux projectiles ; ils ne pensaient plus à rien, sinon à courir. Et quelle course !…

Rambaud et Berthier, les deux marins du *Laranda*, venaient en tête. Ils avaient épuisé leurs grenades et leurs cartouches. Et ils avaient jeté leurs carabines inutiles.

Ils fonçaient comme des bêtes traquées, sans regarder derrière eux, sans baisser la tête sous les balles qui grêlaient en sifflant.

Simon Ferragut bondissait derrière eux, se retournant presque à chaque pas pour voir ce que devenait Honoré Sanard. Son omoplate brisée le faisait durement souffrir. À chacune de ses foulées, il lui semblait qu'on lui plantait un poignard dans l'épaule : les os brisés déchiraient les tissus autour d'eux. Et la blessure saignait abondamment. Mais Ferragut semblait ne pas s'en apercevoir. De temps à autre, il lâchait une balle dans la direction des poursuivants que les hautes herbes lui masquaient.

À deux ou trois mètres en arrière de lui, Honoré Sanard et Robert Lanni galopaient. Le vieux savant était hagard. Une branche épineuse lui avait balafré le front. De cette écorchure coulait un mince filet rouge que M. Sanard, sans s'arrêter, épongeait fréquemment, d'un geste convulsif de son bras droit. Il haletait avec violence ; à le voir, on eut dit quelque fou furieux… Robert Lanni, les dents serrées, le cœur étreint par un farouche désespoir, courait à son côté – en s'attendant à chaque seconde à le voir s'abattre sur le sol. Mais le vieux savant conservait son équilibre, sans d'ailleurs rien faire pour cela. L'instinct de la conservation vivait seul en lui.

Les Allemands de Klagendorf, s'ils ne se rapprochaient pas, ne s'éloignaient pas non plus. Ils ne devaient pas être à plus de cent cinquante mètres des fugitifs que l'obscurité et les hautes herbes cachaient à leur vue. Ils avançaient au jugé, s'éclairant de leurs petites torches électriques et se guidant sur les traces laissées par ceux qu'ils poursuivaient : branchettes brisées, herbes froissées.

De temps à autre, ils échangeaient des appels, des cris de ralliement que scandait le claquement des coups de feu ti-

rés par ceux qui étaient en avant. Évidemment, ils voulaient en finir avec les Français – ne pas en laisser un vivant.

Honoré Sanard et ses compagnons le sentaient. Et ils détalaient dans les ténèbres, comme des fous.

Un kilomètre, environ, fut ainsi franchi, sans que la distance entre poursuivants et poursuivis se fut modifiée.

Les fugitifs n'avaient pas desserré les dents. Tous se demandaient comment cela allait finir.

Autour d'eux, c'était toujours la plaine semée de broussailles touffues et épineuses qui, au passage, leur écorchaient le visage et les mains. Çà et là, des bouquets de cocotiers ou de palmiers s'élevaient au-dessus des hautes herbes ; les fugitifs étaient obligés de les contourner.

Ils atteignirent enfin l'extrémité de la vallée.

Machinalement, instinctivement, sans se retourner pour demander l'avis de leurs compagnons, Rambaud et Berthier, l'un derrière l'autre, s'engagèrent dans une étroite piste aménagée par les Canaques à flanc de coteau.

Simon Ferragut, Honoré Sanard et Robert Lanni suivirent – sans formuler d'observation.

La pente était raide et les pluies récentes avaient détrempé le sol, mettant à nu des arêtes de pierre dure, aiguës, comme des diamants. Les fugitifs, trébuchant dans la boue argileuse, s'accrochant aux racines qui, en maints endroits, avaient envahi la piste, durent ralentir leur allure. Haletants, suants, frémissants de rage et de désespoir, ils progressèrent, tête basse. La piste, bientôt, se rétrécit et serpenta entre la paroi à pic de la montagne et le vide. Les fugitifs durent encore ralentir pour ne pas glisser dans le précipice.

Pourtant, les Allemands s'étaient rapprochés. Cent mètres à peine les séparaient de la petite troupe. Eux aussi s'étaient engagés sur la piste ; ils avançaient en poussant des « hoch ! hoch ! » d'encouragement.

À présent, ils distinguaient parfaitement ceux qu'ils poursuivaient. Mais, étant obligés de cheminer comme eux en file indienne, ils ne pouvaient plus tirer comme ils l'auraient voulu.

Par moments, l'un d'eux se penchait et lâchait un projectile ou deux, mais sans résultat. Les balles allaient s'écraser contre le flanc de la montagne, à distance respectable des Français.

La piste décrivait des zigzags irréguliers. À un certain moment, Honoré Sanard et ses compagnons se trouvèrent à une trentaine de mètres au-dessus de leurs poursuivants qui exécutèrent dans leur direction une salve nourrie. Par suite de la disposition de la piste, aucun projectile n'arriva à destination.

À mesure que la crête de la montagne se rapprochait, cependant, la montée devenait plus rude. La piste décrivit bientôt un angle de près de quarante-cinq degrés avec l'horizon. Impossible de courir. Impossible de marcher, même. Il fallut ramper, avancer péniblement sur les genoux et sur les mains.

— Courage ! Une fois en haut, nous sommes sauvés ! cria Simon Ferragut.

Ses compagnons l'entendirent à peine. Ils étaient tellement épuisés, tellement harassés qu'ils n'avaient plus de force que pour ramper. Leurs sens étaient pour ainsi dire fermés à tout ce qui n'était pas le péril !…

Rambaud et Berthier, pourtant, accélérèrent un peu leur allure – et leurs compagnons les imitèrent. Pas longtemps ! La fatigue reprit le dessus, et, de nouveau, la petite troupe rampa avec la même lenteur que précédemment.

Une tempête de balles, soudain, déchira l'air. Les projectiles passèrent à quelques mètres à peine au-dessus de Simon Ferragut et de ses compagnons. Tous, d'un même mouvement, tournèrent la tête. Dans les ténèbres, ils purent distinguer, à moins de cinquante mètres d'eux, des ombres noires qui grouillaient sur la piste – les Allemands. D'un moment à l'autre, ils allaient les rejoindre – et ce serait la fin…

Cette pensée redonna des forces aux infortunés. Un sursaut d'énergie les souleva. Ils foncèrent en avant, se déchirant les paumes, crevant leurs genoux aux arêtes de silex, glissant douloureusement dans les flaques de boue, se retenant tant bien que mal aux racines barrant le sentier pour ne pas être précipités dans le vide.

Et les balles, par rafales, continuaient à bourdonner autour d'eux, au-dessus de leurs têtes, ricochant contre la pierre qui éclatait sous le choc ou s'enfonçant dans l'argile avec un bruit mou.

Une exclamation retentit.

— Qui a été touché ? demanda Ferragut.

— Moi ! Ce n'est rien, cap'taine ! fit Berthier d'une voix rauque.

Simon Ferragut n'insista pas.

Déjà, la petite troupe ralentissait, arrivée au bout de son effort… Mais la crête n'était plus loin : cent mètres à peine :

la piste la franchissait à travers un col étroit dominé, des deux côtés, par des masses de granit à pic, dont les silhouettes géométriques se profilaient sur le ciel étoilé.



— En avant !

— En avant ! En avant ! cria Ferragut.

Nul ne lui répondit.

Les Allemands avaient perdu quelque peu de leur avance. Près de soixante mètres les séparaient des fugitifs. Comme s'ils eussent voulu en finir, ils tiraillaient sans presque discontinuer. Ils ne prenaient pas le temps de viser, aussi leurs balles passaient-elles assez loin des trois hommes et du mousse. Ceux-ci avaient encore ralenti : la pente devenait de plus en plus raide – presque verticale.

La piste, ravinée par les pluies récentes, devenait une véritable rigole encombrée de pierres et de racines.

— Courage ! Nous y sommes ! cria Ferragut dont les détonations couvrirent la voix. Du nerf, Berthier !… Et toi aussi, Rambaud !

Les deux marins ne répondirent que par des grognements indistincts.

Et le col fut enfin atteint.

Honoré Sanard et ses compagnons, hagards, époumonés, tremblants de faiblesse, virent devant eux un étroit défilé plongé dans d'épaisses ténèbres.

— En avant ! En avant ! cria Simon Ferragut. Mousse ! Occupe-toi de M. Sanard !… Il faut prendre de l'avance !

— Ne… vous inquiétez… pas de moi ! haleta le vieux savant d'une voix à peine perceptible.

Déjà, Rambaud et Berthier, les bras au corps, s'étaient élancés dans le défilé, au grand galop. Simon Ferragut, Honoré Sanard et Robert Lanni les suivirent.

Ils franchirent ainsi un peu plus de cent cinquante mètres. Et, soudain, des hurlements accompagnés d'un tonnerre de détonations leur apprirent que leurs poursuivants venaient d'atteindre le col.

Un cri d'agonie retentit.

— C'est Rambaud ! hurla Berthier, sans cesser de galoper.

Simon Ferragut, qui courait derrière les deux marins, faillit trébucher contre le corps du malheureux. Il se pencha sur lui. Rambaud avait été transpercé par une balle qui, en-

trée au-dessous de l’épaule gauche, lui avait traversé le cœur, le tuant net.

Ferragut cracha un juron rageur ; il enjamba d’un saut le corps inerte du marin et reprit sa course. Honoré Sanard et Robert Lanni durent faire un crochet pour éviter le cadavre.

Les balles sifflaient sans discontinuer ; leurs ronflements se mêlaient aux détonations. Les Allemands ne criaient plus. Ils réservaient toutes leurs forces pour galoper – pour se rapprocher de leurs ennemis afin d’en finir avec eux.

Tout leur montrait que les fugitifs étaient à bout, qu’un dernier effort allait les leur livrer…

Honoré Sanard et ses compagnons, couraient comme ils ne l’avaient jamais fait ; dents serrées, yeux désorbités, ils fuyaient devant la mort.

Le défilé, d’abord tout droit, infléchissait brusquement sur la gauche, puis décrivait de nombreux méandres.

Pendant quelques minutes, les fugitifs n’entendirent plus bourdonner les balles ; ils étaient hors de la vue de leurs poursuivants. Ils continuèrent leur course furieuse dans un silence seulement troublé par le bruit de leurs foulées sur le sol détrempé.

— Plus vite ! *Nous sommes sauvés !* hurla tout-à-coup Simon Ferragut, qui s’était placé au côté de Berthier et précédait ainsi Honoré Sanard et Robert Lanni.

Ses compagnons le crurent devenu fou.

Il ne l’était pas.

De ses yeux de marin, accoutumés à percer les ténèbres, il venait de reconnaître que le défilé débouchait devant un large précipice enjambé par une sorte de passerelle de lianes.

Si les fugitifs parvenaient à atteindre ce rustique ponceau et à le détruire derrière eux, ils seraient définitivement hors de l'atteinte des hommes de Klagendorf !

— Plus vite ! Plus vite ! répéta Ferragut. Plus vite !… Mousse ! Remorque M. Sanard !… Il y a un pont !… Nous le couperons !… Vite ! Vite ! Vite ! ! ! Vite ! ! !…

Têtes baissées, leurs corps penchés en avant, les fugitifs galopèrent désespérément. Encore quelques secondes, et tous distinguèrent le pont aperçu par Ferragut.

Ils voulurent courir plus vite encore – mais c'était impossible.

La piste, large de près de deux mètres, montait légèrement pour atteindre la plate-forme de roc à laquelle était suspendue la passerelle de lianes. Deux énormes troncs d'arbres non écorcés, plantés dans le sol et entourés à leur base d'un tas de pierres, servaient d'arcs-boutants à ce pont rudimentaire. Les lianes y étaient attachées.

Les trois hommes et le mousse n'en étaient plus qu'à vingt mètres à peine, lorsque, une fois de plus, les balles grêlèrent autour d'eux, cependant que des cris de rage accompagnaient les détonations : les Allemands venaient de déboucher du défilé. Ils avaient vu le ponceau. Ils avaient compris la pensée des fugitifs…

Plusieurs projectiles vinrent s'enfoncer dans les troncs d'arbres soutenant la passerelle, lesquels vibrèrent sous le choc.

En quelques bonds formidables, Simon Ferragut eut dépassé Berthier et atteint les madriers.

— Vite ! vite ! gronda-t-il en se retournant vers ses compagnons.

Ceux-ci, presque aussitôt, le rejoignirent. Détonations et cris redoublèrent. Un véritable ouragan de projectiles s'abattit autour des trois hommes et du mousse.

Sans un mot, ils s'élancèrent vers la passerelle. Celle-ci était composée de deux lianes tendues au-dessus du gouffre : l'une tenant lieu, si l'on peut dire, de tablier, et l'autre, placée à un mètre au-dessus, de garde-fou.

— Passez, M. Sanard ! fit Simon Ferragut, en s'effaçant.

— Mais, je… Passez, vous ! haleta le vieux savant.

— Tripes du diable ! C'est à vous de passer ! Passez le premier ou je vous… *jette* dedans ! gronda le capitaine du *Laranda*, hors de lui. (Et il n'employa pas le mot « jeter », mais un autre, plus énergique.)

Honoré Sanard, tremblant, médusé, s'agrippa à la liane servant de main-courante et posa les pieds sur le second câble.

Il avança d'un mètre, à peine, et, en proie au vertige, s'immobilisa.

Simon Ferragut, qui l'avait suivi, gronda :



Il avança d'un mètre, a peine.

— Allons ! Avancez, tonnerre ! Vous voulez nous faire massacrer tous ! Du nerf !

— Je… vais… tom… me laisser tomber !… Vous passerez plus facilement ! fit doucement le savant. Adieu !…

— Oh !… cracha rageusement Ferragut qui, empoignant l'illustre chimiste par le col de son veston, le redressa avec rudesse.

« … Laissez-vous glisser le long des lianes… Attention où vous posez les pieds ! Je vous maintiendrai, moi ! reprit le capitaine du *Laranda*. Si nous tombons, nous tomberons tous les deux ! Ça y est ?

Simon Ferragut n'entendit pas la réponse d'Honoré Sanard, car une salve furieuse domina tous les autres bruits.

III

LE « MANGROVE »

Il fallait passer. Le reste n'existait pas.

Simon Ferragut, poussant, maintenant devant lui le pauvre M. Sanard qui tremblait comme la feuille au vent, avança lentement – trop lentement à son gré ! – le long des deux lianes accrochées au-dessus du gouffre.

Il sentit aux balancements, aux secousses agitant les câbles que ses compagnons le suivaient. Pendant quelques-unes de ces secondes qui semblent plus longues que des éternités, les trois hommes et le mousse progressèrent le long des deux lianes qui, sous leur poids, se distendaient dangereusement.

Il leur semblait, à chacun de leurs mouvements, entendre des craquements annonçant la rupture…

Les gens de Klagendorf, entre temps, s'étaient encore rapprochés. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du précipice. Ils ne tiraient plus, certains, croyaient-ils, de tenir les fugitifs à leur merci.

— Ne coupez-pas ! Ne coupez pas ! ordonna une voix, en allemand. Attendez !

Des grognements suivirent.

L'organe de Klagendorf, s'entendit :

— Silence ! cria-t-il en allemand.

Cris et détonations cessèrent complètement.

— Monsieur Sanard ! reprit Klagendorf, en français. Revenez ou je fais couper les lianes ! Je ne vous veux pas de mal !

Honoré Sanard n'eut pas à répondre.

Simon Ferragut, d'une secousse rageuse, lui fit lâcher prise et le souleva comme un enfant. Puis, se retenant de sa main libre à la liane qui servait de garde-fou, le capitaine du *Laranda*, d'un suprême effort, atteignit le bord opposé du précipice sur lequel il prit pied. Il déposa – ou plutôt – il jeta Honoré Sanard sur le sol boueux, et, se penchant sur le vide, saisit brutalement Robert Lanni par le bras et l'attira à lui.

— Vite, Berthier ! gronda-t-il.

L'obscurité avait empêché Klagendorf et les siens de voir exactement ce qui se passait au-dessus du gouffre.

— Monsieur Sanard… répéta l'Allemand.

— Va au diable, failli chien de Teuton ! lui cria le capitaine Ferragut en aidant Berthier à le rejoindre.

— Feu ! Feu ! hurla Klagendorff, exaspéré.

Une rafale de projectiles, jaillis des carabines allemandes, s'abattit autour des fugitifs – sans en atteindre aucun. M. Sanard, en effet, était resté étendu sur le sol, à l'endroit où Simon Ferragut l'avait abandonné. Quant à Robert Lanni et à Berthier, ils s'étaient instantanément couchés sur la terre humide.

Le capitaine du *Laranda* fit entendre un éclat de rire nerveux qui résonna bruyamment entre deux salves. Et, sans plus se soucier des balles que si elles eussent été d'inoffensives gouttes de pluie, il tira de sa gaine de cuir le couteau à large lame lui battant les flancs et entreprit de trancher les deux lianes qui enjambaient le précipice.

Il sentit, à leur tension, qu'un homme venait de s'engager sur elles. Il ne perdit pas son temps à regarder ! Presque en même temps, il sectionna les deux câbles… Un cri d'agonie retentit, aussitôt suivi de clameurs sauvages.

Simon Ferragut, tranquillement, remit son couteau dans sa gaine, sans daigner se baisser. Sa chance voulut qu'aucune balle ne l'atteignît.

Il porta la main à la blessure de sa clavicule brisée. La plaie s'était élargie, en suite des efforts qu'il venait de faire, et elle saignait abondamment.

Ferragut, rejoignit Robert Lanni.

— Tu as un mouchoir, le castor ?… Non ?… Prends ta chemise… vite !… et bande moi ma blessure ! dans le dos, tu la sentiras, si tu ne la vois pas, elle saigne assez ! Et dépêche-toi ! Tu serreras aussi fort que tu le pourras !… Va !

Sans répondre, le mousse fit ce qui lui était ordonné. Il se dépouilla de sa propre chemise, la déchira en quatre lambeaux qu'il noua les uns aux autres. Du mouchoir de Ferragut, il confectionna un rudimentaire tampon qu'il appliqua sur la plaie béante et maintint avec la bande qu'il venait de confectionner avec les débris de sa chemise.

— Ça va mieux ! déclara sobrement le capitaine du *Laranda !*

Sur le bord opposé du précipice, Klagendorf et ses gens, immobiles, se concertaient. Ils avaient cessé de tirer. L'obscurité les empêchait de distinguer les fugitifs, et ils comprenaient qu'ils gaspillaient leurs munitions sans espoir de succès. Ces munitions, sans doute pensèrent-ils qu'ils en avaient besoin, car ils ne tirèrent plus une seule balle.

Simon Ferragut, sa blessure bandée, avait rejoint Honoré Sanard. Le célèbre chimiste, étendu sur le sol, continuait à haleter. L'épouvantable effort qu'il avait fourni pour suivre ses compagnons semblait avoir tari en lui les sources de la vie. Ce n'était plus qu'une loque humaine. Le capitaine Ferragut savait admirer le courage.

— Vous êtes un homme, M. Sanard ! dit-il doucement, penché sur le vieillard. Je ne vous aurais jamais cru aussi résistant et énergique !… Je tire mon chapeau devant vous et je vous prie de m'excuser si, sur la liane, j'ai été « un peu » brusque… *Il fallait passer !…*

« Maintenant, nous sommes hors de danger… du moins pour le moment ! Faut pas s'en faire ! On se tirera de là et on aura le catalyseur, que ça plaise ou non à herr Klagendorf !…

« Seulement, il ne faut pas rester ici… Le jour n'est pas loin. Sitôt qu'il fera un peu clair et que les pirates de Klagendorf pourront voir exactement où nous sommes, ils nous canarderont tout à leur aise – comme au tir aux pigeons !…

— Hélas, capitaine, je ne peux me relever ! Je suis sûr que mes jambes ne peuvent pas me porter ! gémit le pauvre savant.

— Je vous soutiendrai… Nous vous soutiendrons !… N'est-ce pas, mousse ?

— Comme vous dites, cap'taine !… Moi, je ne me suis jamais aussi bien senti !…

« Hein ? Vous avez entendu le type, quand vous avez coupé les lianes ? ! Il a dû faire un de ces plongeons ! Dommage qu'on n'ait pu le voir !…

— Pas de boniments, le castor ! coupa sévèrement Ferragut. Aide-moi à soulever M. Sanard, et plus un mot, pas de bruit ! On nous tirerait dessus !… Préviens Berthier ! Qu'il nous suive !

— J'ai entendu, capitaine ! chuchota le matelot qui se trouvait à moins d'un mètre de Ferragut.

— Appareillons, alors !…

Honoré Sanard n'avait plus de force – pas même pour protester. Docile, il se laissa soulever comme un enfant par Simon Ferragut et Robert Lanni qui l'avaient chacun saisi par un bras. À pas lents, ils l'entraînèrent dans la direction opposée à celle du précipice. Berthier suivit en silence.

Que faisaient les gens de Klagendorf ? Leurs voix s'étaient tues. Aucune détonation ne s'entendait plus…

Sans parler, les fugitifs s'engagèrent dans un large défilé encombré par la végétation. Parmi les fourrés de fougères arborescentes et d'arbustes épineux, une piste était grossièrement aménagée. Elle ne devait pas avoir été utilisée depuis bien longtemps, car herbes et ronces l'avaient presque complètement envahie, au point que par endroits son tracé disparaissait.

Après avoir fait quelques pas, soutenu par Simon Ferragut et Robert Lanni, M. Sanard déclara qu'il avait repris un

peu de forces et croyait se sentir suffisamment vigoureux pour marcher seul, sans appui.

— Je vais toujours vous couper un gourdin, sur lequel vous vous appuierez, M. Sanard ! maugréa le capitaine du *Laranda*. Aussi bien, cela devient difficile de passer trois de front sur ce sentier de malheur !

Les arbres ne manquaient pas. Simon Ferragut n'eut que l'embarras du choix. À tâtons, il confectionna, d'une solide branche, une canne qu'il remit au vieux savant. Et la marche fut reprise.

Les fugitifs, à présent, n'avançaient plus que très lentement. Ils étaient presque constamment obligés de se frayer un passage à travers l'épaisse végétation.



PENDANT UNE LONGUE HEURE, ILS CHEMINÈRENT AINSI, SANS PARLER,

Pendant une longue heure, ils cheminèrent ainsi, sans parler, dans les ténèbres.

Brusquement, Simon Ferragut, qui marchait en tête, en s'appuyant sur une canne de sa fabrication, s'arrêta :

— Je crois que nous avons quitté la piste depuis longtemps ! grommela-t-il. Il y a des racines partout !… Enfin, ça ne fait rien !…

« Cette piste nous aurait conduits dans quelque village canaque où nous aurions risqué d'être mangés !…

« Pouh !… Quel pays macaque ! Vous auriez dû découvrir votre catalyseur dans une contrée plus hospitalière, M. Sanard, je peux le dire !

« Attendons le jour !… Il ne va pas tarder, d'ailleurs !… Et reposons-nous !…

« Berthier ! Mousse ! Vous allez m'aider à débroussailler un peu le terrain, qu'on puisse se coucher ! Ce sera vite fait !… Une fois le soleil levé, nous verrons à nous orienter et à décider ce que nous devons faire !

— Il ne nous reste qu'à regagner la côte et à retourner à bord du *Laranda !*… murmura Honoré Sanard.

— *S'il existe encore !* fit Simon Ferragut, entre ses dents.

Le vieux savant, heureusement, n'entendit pas.

Tout aussitôt, Simon Ferragut, Berthier et Robert Lanni se mirent courageusement à l'ouvrage. En quelques minutes, ils eurent arraché herbes et arbustes sur un espace d'une douzaine de mètres carrés. Les herbes coupées, après avoir été soigneusement triées et débarrassées des branchettes épineuses qui y étaient mêlées, furent éparpillées sur la terre humide. Les trois hommes et le mousse s'y étendirent et ne tardèrent pas à succomber à la fatigue et au sommeil.

Il faisait grand jour, et le soleil était haut sur l'horizon, lorsque, le premier, le capitaine Ferragut s'éveilla. Il bailla, considéra ses compagnons endormis, se redressa et s'étira – ce qui lui fit pousser une exclamation de douleur aussitôt réprimée : la blessure de sa clavicule venait de se rappeler à lui !

Il grinça des dents.

Autour des fugitifs, c'était ce que les Anglais ont appelé le *Mangrove*, un fouillis de lianes et d'arbustes dont les innombrables branches et les racines aériennes forment une masse pour ainsi dire impénétrable.

Si, jusqu'ici, Ferragut et ses compagnons avaient réussi à avancer, ils ne le devaient qu'au hasard qui les avait conduits sur une ancienne piste.

À la vérité, ils avaient marché sans but, zigzaguant, contournant les buissons, se pliant, pour ainsi dire, aux caprices de la végétation.

Ferragut, des yeux, chercha quelqu'arbre à fruits. Il avait faim – et surtout soif. Une noix de coco verte, remplie d'eau parfumée, eut été la bienvenue. Hélas, aucun cocotier, aussi loin que pouvait porter la vue ! Rien que des arbres noueux, épineux, desséchés, entre lesquels des lianes garnies de fleurs étranges, qui eussent ravi un botaniste, serpentaient.

Dans le feuillage hostile, des oiseaux étaient nichés. Ferragut entendait, çà et là, quelques pépiements, mais il ne distinguait aucun volatile.

À la position du soleil, il calcula que midi ne devait pas être loin.

Rudement, il réveilla ses compagnons :

— Debout, tous ! maugréa-t-il. *À la soupe !*

Honoré Sanard, Berthier, Robert Lanni se dressèrent, ahuris.

— Oui. À la soupe ! ricana Ferragut. Mais, cette soupe, *il faut que nous la trouvions* – et ce ne sera pas ici… à moins que vous ne vouliez manger des orchidées… qui sont presque toutes vénéneuses !

Nul ne lui répondit. Ni les deux hommes, ni le mousse n'avaient le cœur à la plaisanterie.

— Il faut avancer, pour trouver une source, des fruits, quelque chose ! Ici, il n'y a rien ! Appareillons ! reprit le capitaine du *Laranda*…

« … Ça va mieux, M. Sanard ?

— Oui… comme ça ! murmura le vieux savant, sans préciser.

Mais son visage jauni, ses traits tirés, ses yeux cernés et injectés de sang disaient son épuisement et sa fatigue. Robert Lanni et Berthier ne valaient guère mieux ! Simon Ferragut, lui, restait droit, malgré tout – malgré sa blessure, malgré le sang perdu. Une indomptable énergie faisait luire ses yeux de loup.

— Nous y sommes ? dit-il après avoir attendu quelques instants pendant lesquels Honoré Sanard, le mousse et Berthier se mirent debout en soupirant.

« … On va avancer, doucement… On finira bien par trouver quelque chose à manger… et à boire !… Qu'est-ce qui a encore des cartouches ?

Berthier et Robert Lanni possédaient chacun un browning. Il restait au mousse une vingtaine de cartouches et à Berthier onze. Honoré Sanard était aussi dénué d'armes que de munitions. Et Ferragut ne possédait que son couteau.

— Trente cartouches, dit-il, c'est beaucoup si elles sont bien employées !… Mousse, donne-moi… Non ! Gardes-les, tu es un débrouillard et un bon tireur !…

« Toi, Berthier, fais-moi passer ta seringue et ses cartouches !… Mais oui !… Tu n'en ferais rien de bon !… Et avançons !

« Vous avez votre bâton, M. Sanard ? Oui. Très bien. En avant !

Sans qu'une parole de plus ait été prononcée, les trois hommes et le mousse se remirent en marche. La chaleur était étouffante ; ils furent bientôt en nage et leur soif, déjà intense, augmenta. Mais aucun ne se plaignit.

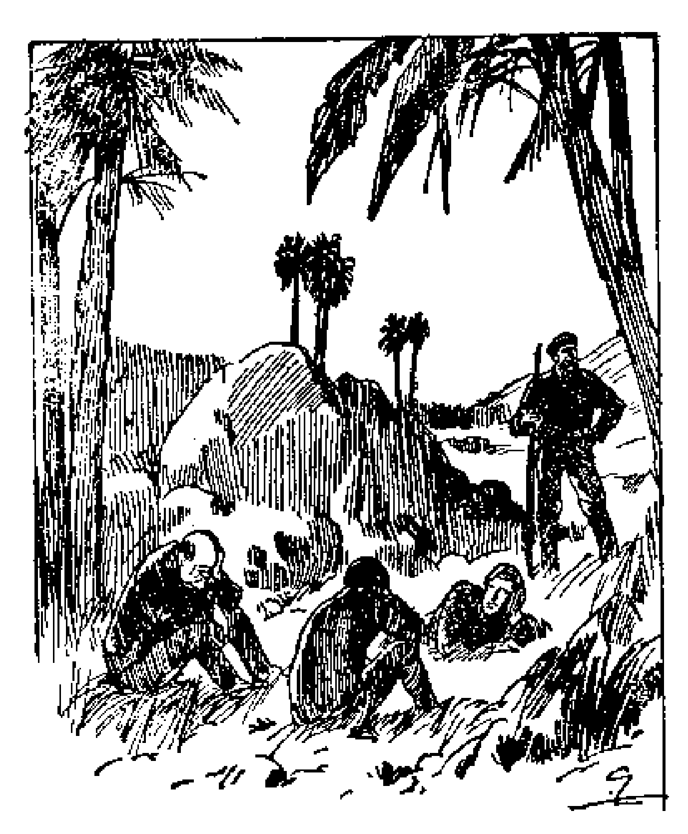
Quatre à cinq kilomètres furent parcourus en silence. Ces quatre ou cinq kilomètres, d'ailleurs, n'en constituaient pas un à vol d'oiseau, tant les fugitifs avaient dû faire de détours pour pouvoir avancer.

Autour d'eux, cependant, la végétation se modifiait peu à peu. Les arbres, devenaient plus vigoureux, plus grands. Des fougères arborescentes apparaissaient, de plus en plus nombreuses. Des myrtes géants, des cèdres, des ébéniers croissaient par bouquets, mais pas le moindre cocotier. Robert Lanni, envoyé à la cime d'un énorme cèdre, pour inspecter l'horizon, expliqua, en descendant, qu'il n'avait vu aucun palmier et que la forêt s'étendait dans toutes les directions, sans aucune éclaircie.

Simon Ferragut, pris de pitié pour le pauvre M. Sanard qui se traînait plus qu'il ne marchait, ordonna la halte.

Le mousse lui refit tant bien que mal son pansement. Le capitaine du *Laranda*, infatigable, s'éloigna peu après, en déclarant qu'il allait chercher à manger.

Nul ne lui répondit : à l'exemple d'Honoré Sanard, Berthier s'était laissé tomber sur le sol herbeux. Et Robert Lanni, assis sur une grosse pierre recouverte de mousse jaune, ne bougeait pas plus qu'une statue. Peu après, il s'étendit au côté de ses compagnons et resta ainsi à méditer tristement.



LA SITUATION N'ÉTAIT PAS GAIE...

La situation n'était pas gaie…

Une heure, deux heures passèrent, sans que Simon Ferragut reparût.

Les deux hommes et le mousse, bien que plongés dans une demi-somnolence, commençaient à s'inquiéter, lorsqu'une détonation, toute proche, les fit sursauter.

IV

THOR

Le *Shenandoah* avait bien été coulé par un sous-marin…

Et ce sous-marin appartenait bien, on plutôt était bien commandé par Leonardt Klagendorf.

L'Allemand, après s'être entendu avec Joseph Robic, à bord de la *Corysandre*, avait bien cru ses projets anéantis ; il avait même pu croire sa vie elle-même, en péril lorsque Stickney et ses marins, après l'avoir surpris dans sa cabine, l'avaient ligoté et jeté à fond de cale.

Robic y était déjà. Les deux hommes avaient échangé quelques réflexions pessimistes. Cependant, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils n'avaient point récriminé l'un contre l'autre ; ils ne s'étaient pas accusés mutuellement de l'échec de leurs machinations.

C'étaient deux hommes forts.

Leonardt Klagendorf, ancien capitaine de corvette de la marine impériale allemande, avait des défauts, des vices, même. Mais il possédait, sinon des vertus, du moins de solides qualités. Il était opiniâtre, énergique, tenace. Il avait le sentiment de sa valeur. Il savait prendre ses responsabilités. Il n'avait donc fait aucun reproche à Joseph Robic.

Le médecin-empoisonneur, de son côté, avait évité de vaines récriminations. Déjà une fois, il avait perdu une partie, lorsqu'après avoir empoisonné un ami pour en hériter, il

avait été arrêté et expédié au bagne. À présent, la fatalité avait voulu que Stickney devinât ses menées. Tant pis. Une autre fois, il prendrait mieux ses précautions !

Pendant leurs premières heures à fond de cale, les deux bandits, pour passer le temps et pour se donner du courage, avaient échangé leurs confidences.

Pas des confidences *entières !* Des bribes de confidences. Ils s'étaient à peu près dit la vérité sur eux-mêmes. Mais pas *toute* la vérité. Chacun avait révélé à l'autre ce qu'il avait cru bon de lui révéler…

Joseph Robic avait avoué à Klagendorf l'empoisonnement qui lui avait valu le bagne, mais il avait entouré son crime de toutes sortes de circonstances atténuantes. Klagendorf avait cru ce qu'il avait voulu. Au reste, l'Allemand n'avait pas tenté d'approfondir les confidences de son « associé »…

Les deux hommes, qui avaient fait connaissance quelques jours auparavant sur le pont de la *Corysandre*, s'étaient aussitôt jugés, compris, entendus. Klagendorf avait deviné que Robic accepterait sans hésiter sa proposition d'empoisonner W.-W. White. Robic n'avait marqué aucun étonnement lorsque l'ancien officier de la marine impériale lui avait laissé entendre ce qu'il attendait de lui.

Malheureusement, les projets des deux compères n'avaient pu être menés à bien. Cela n'avait en rien diminué la « sympathie » qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre. Et puis, dans la cale de la *Corysandre*, ils s'étaient dit – non sans raison – qu'en réunissant leur astuce et leur ingéniosité, ils auraient plus de chances de s'en tirer sans trop de dégâts. L'union fait la force !

La présence du nègre Montgomery n'avait gêné en rien leurs confidences. Ils tenaient le noir pour un être complètement abruti et incapable de comprendre ce qu'ils disaient.

Quelques heures après leur descente dans la cale, on leur avait apporté de quoi manger – et qui ? Luiz da Silva !

En vertu de l'adage qui assure que s'assemblent ceux qui se ressemblent, Joseph Robic et le borgne Portugais, dès leur rencontre à bord, avaient fortement sympathisé. Luiz da Silva, s'il n'avait pas fait de séjour au bagne, avait commis suffisamment de méfaits pour y rester toute sa vie. Seulement, il avait été assez habile – ou assez chanceux – pour éviter que la justice connût ses petites affaires.

Il avait flairé en Joseph Robic un émule, un égal, un allié. Mais les deux hommes, prudents, s'étaient bien gardés de laisser connaître leur intimité à Stickney. D'ailleurs, ils s'étaient bornés à conclure un pacte d'alliance tacite, un pacte destiné à leur permettre de profiter des *circonstances favorables*…

Lors de l'arrivée inattendue à bord de W.-W. White, d'Honoré Sanard et de Leonardt Klagendorf, aucune *circonstance favorable* ne s'était encore produite, de sorte que les deux compères n'avaient pu utiliser leurs « compétences »…

Luiz da Silva était doué de cette fidélité et de cette loyauté spéciales que les criminels professent envers leurs « pairs ».

En quelques mots rapides, si élégamment prononcés que les matelots qui l'accompagnaient ne s'étaient aperçus de rien, il s'était entendu avec Joseph Robic.

Ce qui s'était passé ensuite – on le sait.

Luiz da Silva avait facilement réussi à faire passer aux prisonniers une lime, une scie, un poignard, un vilebrequin et sa mèche.

Le poignard avait servi à « expédier » Montgomery qui, vraiment, était trop stupide pour jouir plus longtemps de la vie – et qui eut pu être indiscret. Sait-on jamais avec ces nègres ?

Les prisonniers avaient employé la lime à couper les fers qui les entravaient et le vilebrequin à percer la cloison séparant la soute à sable de la cale de la *Corysandre*. Ce même vilebrequin leur avait permis de pratiquer, concurremment avec la scie, une ouverture dans la carène du schooner.

Par cette ouverture, Klagendorf et Joseph Robic (et aussi les « travailleurs volontaires » canaques enfermés dans la cale), avaient sans bruit quitté le petit navire et gagné à la nage la côte australienne.

Cela se passait à peu de distance de Brisbane. Les deux « amis » avaient pris terre non loin de la capitale du Queensland. Ils possédaient quelques livres sterlings – des avances faites par Luis da Silva – qui leur avaient permis de se rendre à Sydney par un petit paquebot côtier.

À Sydney, Klagendorf s'était présenté au consul du Reich. En suite de cette visite, l'ancien officier de la marine impériale et l'ex-forçat avaient pu prendre passage pour Bremerhaven à bord du paquebot *Kosmos*.

À Port-Saïd, le *Kosmos*, en appareillant, avait passé devant le paquebot français *Ville-de-la-Ciotat*.

Klagendorf et Joseph Robic avaient pu reconnaître, sur le pont-promenade du navire français, Honoré Sanard, qu'ils

croyaient noyé dans le Pacifique, et le mousse Robert Lanni…

Klagendorf, beau joueur, ne s'était pas troublé !

— Nous aurons deux *ennemis* à combattre, avait-il murmuré (en désignant de ce nom le savant français et W.-W. White). Nous les vaincrons !

Pendant la traversée du *Kosmos* entre Port-Saïd et Brême, l'ancien officier de la marine impériale n'avait plus mentionné le nom de ses « ennemis ».

Mais, débarqué dans la grande ville hanséatique, il s'était immédiatement mis à l'ouvrage.

Il s'était abouché avec plusieurs chimistes et physiciens choisis parmi les plus illustres. Il leur avait fait connaître la découverte faite par lui dans ce cratère éteint des Nouvelles-Hébrides, chez les Cannibales…

Et il s'était heurté au même scepticisme, à la même incrédulité qu'Honoré Sanard à Paris.

On l'avait pris pour un fou – et certains n'avaient même pas hésité à le tenir pour un escroc…

Un seul savant avait cru en lui : Albert Leduke-Krahm.

Ancien directeur du laboratoire d'essais des Constructions navales d'une des plus grandes compagnies de navigation allemandes, c'était un ingénieur et un technicien renommé. Ses capacités étaient certaines, immenses. Il avait attaché son nom à d'importantes découvertes dans la physique et dans la chimie. Mais la vérité oblige à dire qu'il s'était également fait connaître par plusieurs escroqueries notoires, géniales, pourrait-on dire, qui avaient décidé ses

employeurs à se passer de ses services. Depuis, il avait occupé différents emplois et vivait de ressources mal définies.



C'ÉTAIT UN PETIT HOMME D'ENVIRON 60 ANS.

C'était un petit homme d'environ soixante ans à la face plate, piquetée de taches de petite vérole, ornée, si l'on peut dire, d'un long nez de tapir et de deux petits yeux d'une nuance indécise, tantôt marrons, tantôt gris. Une courte moustache, soigneusement teinte en noir, soulignait les lèvres minces qui s'ouvraient sur un râtelier mal entretenu.

Leduke-Krahm portait beau. Il se tenait raide, la tête rejetée en arrière, le maintien insolent – le maintien d'avant la découverte de ses escroqueries.

Il s'était immédiatement intéressé aux confidences de Leonardt Klagendorf. Il lui avait posé quelques questions précises, auxquelles l'ancien officier de marine avait répondu de façon satisfaisante.

Convaincu, Albert Leduke s'était aussitôt mis en campagne :

— Il vous faut un sous-marin avait-il précisé. Je sais ce que je dis !…

« W.-W. White est millionnaire, millionnaire *en dollars*. Il possède un grand yacht, le *Shenandoah* – c'est sur l'Annuaire de la marine marchande.

« Ce yacht, il va l'armer. Que pourrons-nous contre lui – *sinon le torpiller !*

« Nous emploierons donc un sous-marin.

« Je vais, tout de suite, mettre au point un moteur auquel je travaille depuis longtemps, une turbine fonctionnant à l'oxygène !… De l'oxygène, nous en aurons autant que nous le voudrons, par la catalysation de l'eau. Et le catalyseur, nous l'avons.

« Grâce à ce moteur et à l'inépuisable combustible qu'il utilisera, notre sous-marin sera pratiquement invulnérable… *On pourra, avec lui, réaliser des profits*… des profits colossaux !…

— Je travaille pour l'Allemagne, herr Leduke ! avait riposté froidement Léonard Klagendorf – qui était sincère. Ne l'oubliez pas !

« Je me suis adressé à vous parce que vos confrères… je veux dire les savants officiels… ne m'ont pas cru ; mais je vous avertis d'avance que je compte tout simplement m'emparer du catalyseur de l'eau et en faire don au Reich… puisque c'est ainsi qu'ils appellent maintenant l'Allemagne !

« Je ne suis pas un pirate, herr Leduke !

Leduke-Krahm avait eu un petit ricanement, qui avait découvert les dents jaunes de son vieux râtelier :

— *La nécessité conduit ceux qui la suivent*, herr Klagendorf, avait-il répliqué ; *elle force ceux qui lui résistent !*

« … Mon opinion est peu de chose. Mais, pour posséder le sous-marin en question, il faudra l'acheter. Avez-vous un capitaliste ?… Non ?…

« Moi, j'en ai un – *mais je vous avertis qu'il n'engagera pas son argent sans la certitude d'en retirer non seulement un fort intérêt, mais un intérêt proportionné, comme de juste, aux risques encourus, et ces risques, vous ne l'ignorez pas, sont grands ! Non seulement les risques, mais aussi l'incertitude sur la valeur de votre découverte !*

Klagendorf avait réservé sa décision.

Après quelques jours de démarches humiliantes, cependant, il s'était rendu compte de l'impossibilité pour lui de réunir les capitaux nécessaires, à la réalisation de son entreprise.

Il s'était rabattu sur Leduke. Et celui-ci, dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi, était arrivé à l'hôtel où logeait Klagendorf.

Il était accompagné d'un gros homme à face jaune, et rasée, dont le crâne luisant s'entourait d'une couronne de cheveux d'un noir d'encre, et dont le nez camard supportait une paire de lunettes rondes à monture d'or.

— Je vous présente herr Adolf Sauerkopf, capitaine Klagendorf !

« Herr Sauerkopf, à qui j'ai fait part de votre colossale découverte, serait disposé, je crois, à s'y intéresser – sous certaines conditions, comme de juste !

— Des conditions très naturelles ! avait ajouté Sauerkopf, d'une petite voix de fausset. Les affaires sont les affaires, capitaine !

— Le capitaine le comprend très bien…

Et, après une longue discussion, l'on s'était entendu.

Adolf Sauerkopf consentait à financer l'entreprise, à fournir les fonds pour acquérir un des nombreux sous-marins, épaves de la grande guerre, que le gouvernement du Reich vendait à la démolition. Herr Sauerkopf devait également faire les frais de l'installation, à bord dudit sous-marin, du moteur à oxygène inventé par Albert Leduke-Krahm, à payer six mois de solde d'avance à l'équipage, à ravitailler et à armer ledit navire.

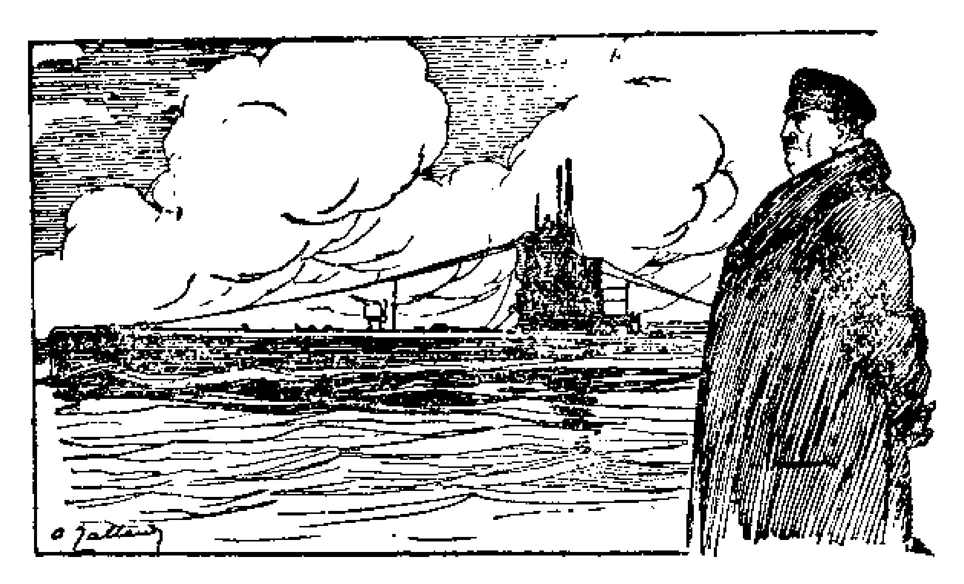
De son côté, Klagendorf acceptait d'employer le sous-marin aux *entreprises* désignées par Sauerkopf, *jusqu'à ce que celui-ci eut récupéré cinq fois le capital engagé*. Les *entreprises* envisagées par Sauerkopf étaient d'ailleurs très simples : elles se résumaient en un seul mot : piraterie…

Qui veut la fin veut les moyens. À des résultats augustes par des voies étroites, comme disaient les conjurés d'Hernani, et les plus belles omelettes ne se font pas sans casser des œufs.

Leonardt Klagendorf avait accepté.

Le sous-marin réformé avait facilement été acquis, grâce aux relations de Klagendorf. Il avait été remis à neuf et secrètement rebaptisé *Thor*.

Thor, le fils d'Odin, le dieu de la guerre des anciens Germains…



Le « Thor » et Klagendorf.

En quelques semaines, Leduke-Krahm avait mis au point sa turbine à oxygène qui avait immédiatement été usinée. Et Leonardt Klagendorf, tout en surveillant l'équipement du *Thor*, avait procédé au recrutement de son équipage, composé en majeure partie d'hommes qui avaient fait la guerre avec lui. Il les avait engagés, sans leur dire avec précision le but exact de la « croisière » qu'allait entreprendre le sous-marin.

Sur ces entrefaites, Klagendorf avait appris par les journaux la constitution, à Paris, sous les auspices du banquier Jacques Ledru, de la Société *Le Grand Catalyseur*, ayant à sa tête l'illustre chimiste Honoré Sanard.

Klagendorf s'attendait à apprendre cette nouvelle ou quelqu'autre semblable. Il ne s'était pas ému. Il avait fait intervenir Joseph Robic, qu'il avait retenu à Brême dans cette intention.

Joseph Robic, muni de faux-papiers au nom du comte de Saint-Barnin, avait regagné la France. Il emportait une forte

somme en marks-or et des instructions pour se débarrasser, par n'importe quels moyens, d'Honoré Sanard.

À Paris, Joseph Robic n'avait pas eu de peine à filer M. Sanard et à connaître ses projets. Il avait appris l'achat du *Laranda* et son prochain départ… son prochain départ pour les Nouvelles-Hébrides.

Joseph Robic, ou plutôt le comte de Saint-Barnin, s'était rendu à Marseille où se trouvait le *Laranda*.

Dans les bas-fonds de la vieille cité phocéenne, il avait facilement retrouvé des « camarades » du bagne, de la discrétion desquels il était sûr. Il avait acheté à l'un d'eux, Marius Darbuc, le taxi avec lequel avait été enlevé Honoré Sanard.

Malheureusement, le flair du chien Collibard avait tout gâté et fait retrouver M. Sanard dans la villa inhabitée de Saint-Antoine.

Le « comte de Saint-Barnin » avait alors changé son fusil d'épaule. Un ancien mécanicien sans emploi de la marine allemande, Andréas Lag, avait pris la place du chef-mécanicien Berthet à bord du *Laranda*.

Et celui-ci avait appareillé, emportant dans ses flancs l'homme chargé de le détruire.

V

AU BUT !

Pas plus que celles de « Marius Darbuc », les machinations d'Andréas Lag, on se le rappelle, n'avaient abouti !

Entre temps, le *Thor*, emportant plusieurs torpilles et un assortiment complet de grenades à main, de carabines et de mitrailleuses, avait appareillé de Bremerhaven ; il avait à son bord Leonardt Klagendorf, qui le commandait, Albert Leduke-Krahm, promu à la dignité de chef-mécanicien, et le commanditaire Adolf Sauerkopf, lequel avait voulu se rendre compte par lui-même que ses capitaux étaient intelligemment employés et qu'ils n'étaient pas détournés de leur destination.

Le *Thor*, savamment maquillé et devenu le *Yuen*, sous-marin construit – soi-disant – pour le gouvernement chinois, avait, sans encombre, passé le canal de Suez, grâce à ses faux-papiers.

À Port-Saïd, il avait embarqué deux anciennes connaissances de Klagendorf : le comte de Saint-Barnin qui, après avoir préparé la perte du *Laranda*, avait quitté Marseille pour l'Égypte (c'était plus prudent !), et Luiz da Silva, lequel s'était fait débarquer de la *Corysandre* sous le prétexte du mal du pays, et, sur les instructions de Robic, avait rejoint ce dernier à Port-Saïd.

Klagendorf, qui savait apprécier les hommes, avait volontiers pris avec lui l'ancien médecin et le mulâtre borgne.

Ils pouvaient lui être utiles en certaines occasions délicates, et, au surplus, il se promettait de les tenir à l'« œil ». (Un homme averti en vaut deux !)

De Suez, le pseudo *Yuen* avait gagné Djibouti où il avait renouvelé son approvisionnement de mazout, sans que les confiantes autorités françaises se doutassent de rien.

Après Djibouti, le sous-marin avait fait escale à Bombay, puis à Singapore, où il était arrivé un jour après le *Laranda*.

De Singapore, le sous-marin allemand, redevenu le *Thor*, avait filé à toute vitesse vers le détroit de Torrès où il devait recueillir Andréas Lag et Darbuc, sitôt que ceux-ci auraient préparé la bombe devant anéantir le *Laranda*…

Mais, une fois de plus, les machinations des gens de Klagendorf avaient échoué.

Le *Thor* embossé à cinq milles au sud de l'île Mulgrave, à l'entrée du détroit, avait vainement attendu l'apparition des deux bandits.

Inquiet, Klagendorf avait envoyé à la découverte un canot du sous-marin, soigneusement camouflé.

Les gens de l'embarcation avaient facilement trouvé le *Laranda*, qui était stoppé. Ils avaient pu, à l'aide d'une longue-vue, distinguer les deux boules noires hissées en tête de mât du yacht, ce qui signifiait que le petit bâtiment était en détresse – donc que la première partie du plan d'Andréas Lag avait réussi.

Mais pourquoi Lag et Darbuc n'apparaissaient-ils pas ?

Le canot du *Thor*, continuant sa faction, avait assisté, de loin, à l'apparition du *Severn*, lequel avait pris le *Laranda* en remorque.

L'embarcation du sous-marin avait rallié son bord. Et Klagendorf, de plus en plus inquiet, avait fait plonger son navire et suivi le *Severn*, dans l'espoir d'assister, d'un moment à l'autre, à l'explosion et à la destruction du *Laranda*.

Il en avait été pour ses espérances.

Le *Laranda* n'avait pas sauté.

Klagendorf, furieux, avait un moment songé à le torpiller. Mais il y avait aussitôt renoncé : le *Severn* possédait la TSF : son antenne, tendue entre les deux mâts, s'apercevait parfaitement. Avant d'être torpillé lui-même, le cargo anglais, en voyant sombrer le *Laranda*, aurait peut-être le temps d'appeler au secours.

Or, pour le moment, le *Thor* était obligé d'employer ses moteurs Diesel. Il ne possédait pas encore le catalyseur de l'eau. Force était à Klagendorf d'être prudent, de ne pas signaler sa présence, enfin d'attendre.

Le *Laranda* avait donc été épargné, sans que ses occupants s'en doutassent.

Leonardt Klagendorf n'était pas homme à hésiter ou à tâtonner. Puisque le *Laranda* n'avait pas sauté, c'était qu'Andréas Lag, qui avait réussi à l'immobiliser, avait été surpris ou que sa bombe n'avait pas fonctionné.

Klagendorf avait abandonné Lag à son sort. Dans toute bataille, n'est-ce pas, il y a des tués.

Et le *Thor* avait repris sa route vers les Nouvelles-Hébrides.

Il avait atteint sans encombre l'estuaire du fleuve inconnu où, quelques mois auparavant, Klagendorf et ses compagnons avaient été recueillis par la *Corysandre*.

Leonardt Klagendorf, accompagné par Leduke-Krahm et Adolf Sauerkopf, était immédiatement parti à la découverte dans un rapide canot automobile. Il avait exploré avec soin le rivage de la mer et les berges du fleuve. Il n'y avait découvert aucune trace de débarquement ou de campement, et s'était ainsi rendu compte que W.-W. White, non plus, n'était pas encore arrivé.

Ainsi le *Thor* avait atteint le premier l'archipel néo-hébridais !

Klagendorf, d'accord avec Sauerkopf, avait décidé de ne pas profiter de son avance pour se rendre aussitôt au Waré-Atua. Le gisement du mystérieux catalyseur pouvait attendre. Chaque chose en son temps. Avant tout, il fallait se débarrasser des deux concurrents : de M. Sanard et de White.

Le *Laranda*, une fois ses avaries réparées, ne tarderait pas à apparaître. Quant au *Shenandoah*, plusieurs jours s'étaient écoulés déjà, depuis que le poste de TSF, du *Thor* avait capté un « radio » émané de San Francisco, qui annonçait le départ du yacht de W.-W. White.

Qu'était devenu ensuite le *Shenandoah*, c'était ce que Klagendorf et ses « associés » se demandaient.

Ils étaient depuis vingt-quatre heures à peine au mouillage, lorsqu'un message, recueilli par le poste récepteur du

Thor, leur apprit enfin que le *Shenandoah* avait appareillé d'Honolulu, îles Hawaï, où il avait réparé ses avaries.

Quelles avaries ? Le radio ne le disait pas. Mais peu importait.

— Le *Shenandoah* sera ici dans huit à dix jours – et je peux dire que son affaire est claire ! avait déclaré Klagendorf avec un de ces rires épais et pesants dont les Germains ont le secret.

Leduke-Krahm avait approuvé d'un hochement de tête sentencieux.

— Il faudra, s'arranger à ne pas le manquer du premier coup ! avait ajouté Adolf Sauerkopf.

Les jours avaient passé. Klagendorf avait utilisé les loisirs de l'attente à mettre complètement au point l'expédition destinée à s'emparer du « grand catalyseur ».

Le *Shenandoah* était arrivé, pendant la nuit.

Klagendorf, qui ne voulait pas le manquer, avait décidé d'attendre le jour pour l'envoyer au fond, d'autant plus que l'opération s'était annoncée difficile. Le *Shenandoah*, en effet, avait mouillé ses ancres par un fond de dix mètres à peine, ce qui avait pour résultat d'interdire au *Thor* de s'approcher de lui. Il allait donc falloir envoyer la torpille de très loin.

Vers dix heures du matin, alors que les dernières dispositions venaient d'être prises, à bord du *Thor*, pour couler le yacht américain, le *Laranda* était apparu.

Klagendorf, qui était de caractère méthodique, avait sursis à ce qu'il appelait déjà l'exécution. Il avait craint de manquer son affaire et d'avoir à soutenir un combat, à la fois

contre le *Laranda* – un ancien chasseur de sous-marins, rapide et maniable – et contre le *Shenandoah* dont les canons étaient à respecter…

Mais, à la grande joie de l'Allemand, le *Shenandoah*, laissant filer ses ancres, avait foncé sur le yacht français pour l'aborder et le couler.

L'abordage avait eu lieu, mais, comme le *Shenandoah* battait en arrière pour se dégager, Klagendorf, aux aguets, ne l'avait pas manqué ! Il lui avait décoché une torpille chargée de cinq cents kilos de trinitrotoluène. L'engin, frappant le bâtiment américain par le travers des chaudières, l'avait éventré, coupé en deux…

Après quoi, le *Thor*, prudemment, avait aussitôt rentré son périscope et s'était éloigné vers le large…

Une fois en sécurité, hors d'atteinte, Leonardt Klagendorf avait stoppé et réuni dans le « carré » (salle à manger), du sous-marin une sorte de conseil de guerre pour délibérer sur la nouvelle situation.

D'un accord commun, Leduke-Krahm, Adolf Sauerkopf et Joseph Robic avaient opiné pour que, sans autre délai, l'expédition chargée de recueillir le « catalyseur » se mit en route.

Mieux valait qu'elle devançât celle d'Honoré Sanard et qu'elle l'attendît dans la jungle pour l'anéantir !

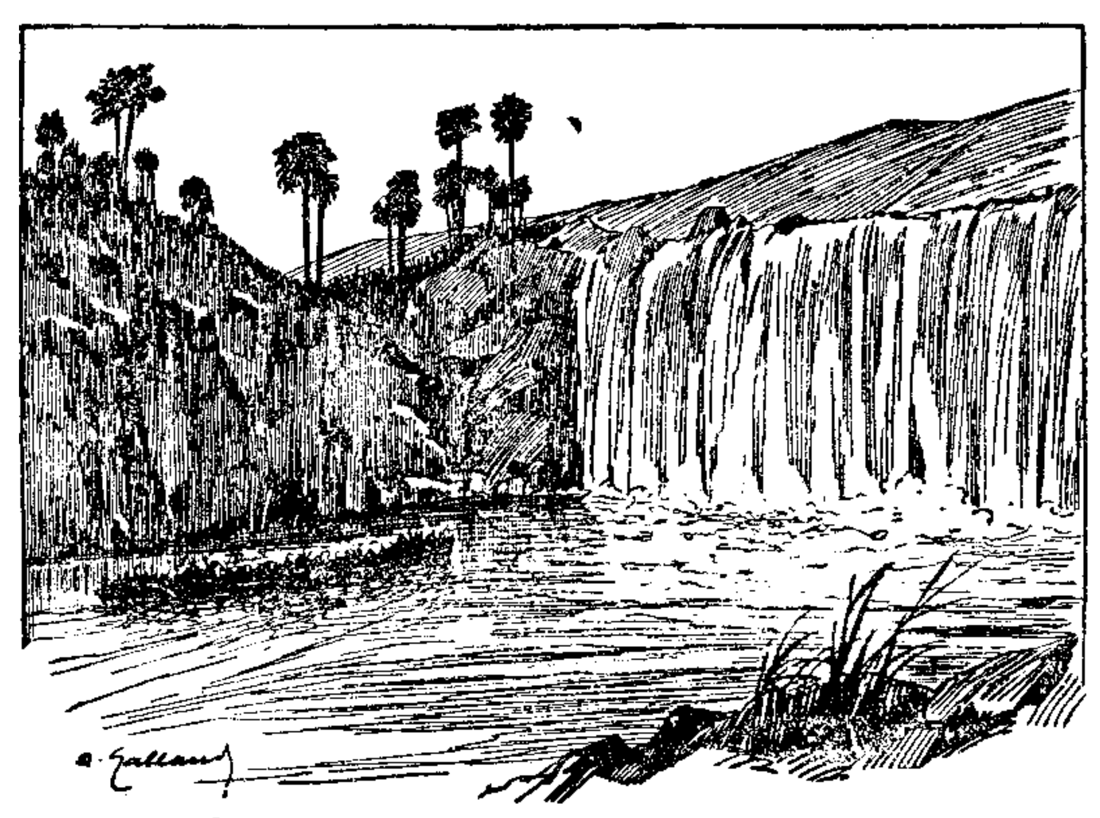
D'après les renseignements recueillis par Joseph Robic, Klagendorf savait que l'équipage du *Laranda* n'était pas très nombreux. L'affaire paraissait donc exempte de tout aléa.

Quant au *Laranda* lui-même, rien ne serait plus facile, une fois que la majorité de ses occupants l'auraient aban-

donné, de l'envoyer au fond – sans laisser aucun survivant. Les morts seuls ne parlent pas.

Le soir même, une troupe de quatre-vingt-deux hommes, sous le commandement de Klagendorf, avait débarqué à quelques milles au sud de l'embouchure du fleuve inconnu.

Elle emportait, en plus d'un assortiment imposant de grenades et d'armes de toutes sortes, une embarcation démontable, pourvue d'un moteur léger et puissant. Leduke-Krahm et Joseph Robic, dont Klagendorf se méfiait et ne voulait pas laisser derrière lui à intriguer avec Sauerkopf, en faisaient partie. Leduke-Krahm devait, d'ailleurs, examiner sur place le mystérieux catalyseur.



L'embarcation s'était arrêtée au pied de la cataracte.

Adolf Sauerkopf était resté à bord du sous-marin dont le commandement avait été confié au premier officier. Julius Helmers, un ancien lieutenant de vaisseau de la marine impériale germanique.

L'expédition, en deux étapes, avait atteint la berge du fleuve. L'embarcation, remontée, avait été mise à l'eau et avait appareillé. Elle s'était arrêtée au pied de la cataracte. Klagendorf et ses gens l'avaient démontée et soigneusement cachée dans le feuillage, à une distance suffisante de la berge, puis ils avaient continué à pied leur voyage vers le Waré-Atua, vers la Montagne des Dieux…

Klagendorf, qui ne voulait rien laisser au hasard, avait campé pendant plusieurs jours dans la vallée dominée par l'éperon rocheux où se trouvait le village cannibale.

Ce n'avait été qu'après s'être bien rendu compte des forces des Canaques, de leur nombre, de l'armement dont ils disposaient qu'il avait ordonné l'attaque.

Les Allemands, divisés en trois troupes d'égale force, avaient attaqué de nuit les naturels.

Ceux-ci, surpris, décimés à coups de grenades, fauchés par les mitrailleuses, n'avaient offert qu'une courte résistance ; pris de panique, ils s'étaient enfuis, cependant que leurs huttes, criblées de pastilles incendiaires, flambaient comme des meules…

Klagendorf, qui voulait frapper de terreur les Canaques, avait ordonné une poursuite féroce.

Et c'était en relançant les naturels, que les hommes du *Thor* s'étaient avisés de la présence d'Honoré Sanard et de sa petite troupe.

Averti, Klagendorf, sans plus s'occuper des Canaques en fuite, avait concentré tous ses efforts sur le chimiste et ses compagnons. Puisque le hasard lui livrait Honoré Sanard, il s'était instantanément juré d'en finir avec lui – pour toujours.

Une sauvage attaque de la petite troupe française s'était engagée dans la nuit.

À plusieurs reprises, Klagendorf et ses hommes avaient bien cru que leurs ennemis étaient à eux. Leurs espoirs, finalement, avaient été déçus. Honoré Sanard et ses compagnons ayant réussi à traverser la passerelle de lianes enjambant le précipice et à la couper derrière eux.

Force avait été à Klagendorf et à sa troupe de s'arrêter.

La rage de l'ancien officier de marine était immense – elle était égale à sa déception. Avoir laissé échapper le vieux chimiste, alors qu'il le tenait presque, l'emplissait de dépit.

Pour une fois, son habituel sang-froid lui avait fait défaut. Il avait craché toute une série de blasphèmes furieux.

Il s'était calmé, enfin, et avait raisonné plus froidement :

Honoré Sanard et ses trois compagnons, fugitifs et sans armes comme ils l'étaient (car Klagendorf avait remarqué que les Français, au cours de la poursuite, n'avaient plus tiré, ce qui semblait indiquer qu'ils ne possédaient plus de munitions), devaient, dans un délai rapproché, périr de faim et d'épuisement – si les Cannibales ne les massacraient pas avant. Leur mort n'était donc qu'une question de jours, peut-être d'heures…

Alors, inutile de perdre davantage un temps précieux à s'occuper d'eux.

Leonardt Klagendorf avait donc fait cesser le tir et fait faire demi-tour à ses gens.

Dans la nuit, les hommes du *Thor* s'étaient remis en route, vers la vallée, non sans quelques grognements. Car la

furieuse poursuite qu'ils venaient d'effectuer les avait épuisés, et ils eussent aimé se reposer un peu. Mais on ne répliquait pas à un ordre de Klagendorf – ils le savaient.

Et les Allemands, en file indienne, avaient refait, en sens inverse, le chemin parcouru derrière les fugitifs.

Un peu avant le jour, ils avaient atteint la vallée.

Klagendorf, qui marchait en avait, avec Leduke-Krahm et Joseph Robic, avait ordonné enfin la halte.

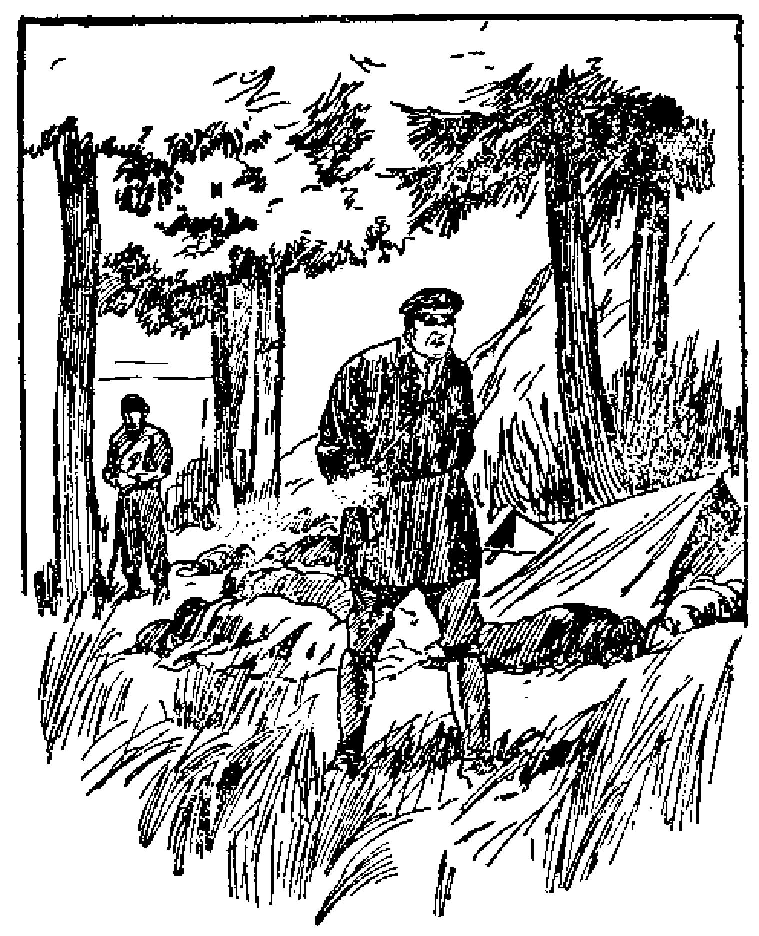
Malgré son énergie de fer, il sentait lui-même la fatigue. Il avait, quoique cela, désigné avec soin les factionnaires, et ce n'avait été qu'après s'être assuré que toutes précautions étaient prises contre une attaque possible des naturels, qu'il avait consenti à s'étendre sur le sol et à s'endormir enfin.

Il pouvait être dix heures du matin, lorsqu'il se réveilla. À ses côtés, Leduke-Krahm, la bouche ouverte, ce qui découvrait son ignoble râtelier, ronflait sourdement ; Joseph Robic, lui, dormait sans bruit, une expression de calme et d'innocence détendant sa physionomie…

Klagendorf eut un ricanement de mépris à l'adresse des deux dormeurs. D'un coup d'œil, il remarqua que les factionnaires étaient à leur poste, puis il se mit debout et, à pas lents, fit le tour du campement.

Déjà, la chaleur était forte. De lourds nuages gris, chargés de pluie, passaient dans le ciel sombre, poussés par un fort vent d'ouest.

Vers le Sud, la cime déchiquetée du Waré-Atua, de la Montagne des Dieux, se perdait dans les nuées.



PUIS IL SE MIT DEBOUT, ET, A PAS LENTS, FIT LE TOUR DU CAMPEMENT.

Klagendorf eut une grimace de triomphe :

— C'est aujourd'hui que nous allons nous emparer du Grand Catalyseur ! murmura-t-il. Et, si nous ne pouvons l'emporter tout, nous serons, du moins, les seuls à en connaître le gisement – je le jure !...

« ... *Deutschland über alles !...* Toujours !

VI

DANS LE CRATÈRE

D'un coup de sifflet strident, Klagendorf réveilla ses hommes. C'étaient, pour la plupart, d'anciens subordonnés qui avaient fait la guerre avec lui. Il avait fait facilement régner parmi eux une discipline toute militaire.

En quelques minutes, chacun eut refait son paquetage, et la petite troupe, au pas accéléré, se dirigea vers le Waré-Atua.

Les Canaques de la région n'avaient pas tous été exterminés, mais Klagendorf, avec ses grenades et ses mitrailleuses, leur avait infligé de telles pertes que les survivants s'étaient enfuis le plus loin possible.

Les hommes du *Thor*, au cours de leur suprême étape, ne devaient pas rencontrer un seul être vivant.

Le Waré-Atua était plus loin que ne l'avait estimé Klagendorf : erreur de perspective ! Ce ne fut qu'aux approches de la nuit que l'expédition atteignît la base du volcan.

Klagendorf fit faire à ses hommes une courte pause, pour dîner. Il leur restait encore à chacun une ration de vivres.

Tout avait été prévu. Une fois achevée l'extraction du catalyseur, la petite troupe reviendrait vers le dépôt que l'ancien officier de la marine impériale avait fait aménager à quelques milles dans le nord-ouest du volcan, et se dirigerait

ensuite vers le fleuve pour y retrouver la chaloupe qui lui avait servi à le remonter.

Les pentes extérieures de la Montagne des Dieux étaient plutôt abruptes.

Sur la lave refroidie, des herbes courtes et dures, aux extrémités acérées, des ronces rachitiques mais garnies d'épines piquantes comme autant d'aiguilles, avaient poussé. Entr'elles, des fragments de silex et de pierre-ponce étaient épars et augmentaient la difficulté de la marche.

Comme toujours, Klagendorf tenait la tête. Aidé d'un grossier gourdin, il avançait à pas réguliers, se retournant à fréquents intervalles pour s'assurer que ses hommes suivaient.

Leduke-Krahm cheminait à quelques mètres de lui. Il haletait ; il trébuchait presque à chaque enjambée. Mais il gardait la tête haute, un ricanement, qui voulait être un sourire, figé sur ses lèvres minces.

Joseph Robic, que les rudes travaux du bagne avaient aguerri, marchait aux côtés de l'ingénieur ; de temps en temps, lorsqu'il se tordait le pied ou s'écorchait les chevilles, il éructait un grognement de mauvaise humeur…

Il faisait nuit noire, lorsque le sommet du volcan fut enfin atteint.

Leonardt Klagendorf et ses compagnons, arrivés au bord de l'immense cratère, purent distinguer, au fond, le cercle d'émeraude translucide qui resplendissait doucement dans les ténèbres.

Le Grand Catalyseur ! Le Catalyseur de l'eau ! Il était devant eux !

Autour de la dalle mystérieuse, éclairé par elle, d'une clarté livide, le petit mur de corail blanc contre lequel avaient été massacrés les passagers de la *Sarcelle* se distinguait.

Le formidable cratère était désert. Pas d'autre bruit que le sifflement d'un geyser invisible. Çà et là, jaillissait des flancs de l'entonnoir rocheux, des bouffées de fumée blanche s'apercevaient.

— Extraordinaire ! Colossal !… Vous n'aviez pas exagéré, capitaine ! s'exclama Leduke-Krahm, admiratif.

— Et qui vous a fait croire que j'avais exagéré ? rétorqua rudement Klagendorf. Je ne suis pas un mercanti, *moi !*

Leduke-Krahm eut une petite moue – que l'ancien officier de marine ne vit pas – et détourna légèrement la tête.

— En avant ! ordonna Klagendorf, d'une voix forte. Suivez-moi avec attention, et tâtez le sol avant d'y appuyer le pied… Il y a une piste, très étroite !… Nous n'en sommes pas loin !… Venez !

Flanqué de Leduke et de Joseph Robic, il se mit en marche en suivant le rebord du cratère.

Il reconnaissait l'endroit !… Les détails lui en revenaient à l'esprit.

En quelques minutes, il eut retrouvé l'étroite piste permettant d'accéder au fond de l'entonnoir de lave. Il s'y engagea sans hésiter.

Malgré lui, il ressentit une certaine émotion en pensant à ce qui s'était passé là – quelques mois auparavant… Il se re-

vit, suspendu comme un mouton à un madrier de bambou, pour être sacrifié contre le mur de corail…

Mais il s'agissait bien de cela ! À présent, il revenait, après avoir dispersé la tribu des Cannibales qui lui avaient fait subir ces outrages. Et le catalyseur de l'eau allait être à lui !

Un immense orgueil l'envahit ! Ah ! Il avait bien manœuvré !

La piste, cependant, descendait avec rapidité. Par endroits, des fissures de la roche la coupaient. Il fallait les voir d'avance et les enjamber – sinon, c'était la glissade dans le vide, et la mort.

Klagendorf avait pris sa torche électrique et en plaquait le rayon lumineux à un mètre en avant de lui. Il avançait avec rapidité. Leduke-Krahm et Joseph Robic suivaient en silence, puis venaient les marins du *Thor*.

Le fond du cratère fut atteint sans perte.

Klagendorf, frémissant de joie, marcha vers le mur de corail. Des ossements en jonchaient la base – des ossements humains, pêle-mêle avec des crânes. Ces ossements avaient été soigneusement raclés ; quant aux crânes, ils étaient noirs, recouverts d'une épaisse couche de fumée.

Klagendorf en compta quatre, dont un plus petit que les autres. Le crâne d'une femme, sans doute. L'ancien officier de la marine impériale allemande songea que c'était peut-être celui de Mrs White.

— Son mari a dû la rejoindre ! pensa-t-il, froidement. Bon voyage.



DES OSSEMENTS HUMAINS JONCHAIENT LE SOL.

Il sentit une main étreindre son épaule. C'était Albert Leduke-Krahm qui s'agrippait à lui pour escalader le petit mur de corail.

Rudement, Klagendorf l'envoya rouler sur le sol :

— Je ne suis pas une béquille, herr Leduke ! observa-t-il cependant que l'ingénieur, furieux, mais muet, se relevait.

Les deux hommes, ensemble, gravirent le mur et sautèrent dans le cercle phosphorescent.

Ils sentirent l'étrange matière résonner sous leur botte.

— Je me demande ce que c'est ? murmura, en aparté, Leduke-Krahm.

Il enduisit de salive un de ses doigts, le frotta contre le sol et le porta à sa bouche :

— Il y a des sels métalliques là-dedans ! murmura-t-il. Ou, du moins, qui en ont le goût !… Nous sommes en présence d'une matière qui, ordinairement, ne doit pas exister à la surface de notre planète à l'état naturel ! Une combinaison qui a sans doute été amenée du centre du globe par quelque éruption… À moins que…

— *À moins que quoi, herr Leduke ?* questionna Klagendorf. Nous ne sommes pas ici pour jouer aux devinettes !

— *À moins que ce bloc ne soit tombé du ciel !…*

— Du ciel ?

— Oui. Un aérolithe. En frappant le sol, il s'est écrasé, aplati ; c'est ce qui expliquerait sa forme circulaire !

— Vous croyez à « ça », vous ?

— Je ne crois à rien, capitaine Klagendorf. Je cherche une hypothèse applicable à ce qui existe… Si toutes ses données répondent à la réalité, je la tiendrai pour vraie. Rien de plus !… En tous cas, cette matière n'est pas un catalyseur !

— Pas un catalyseur ? Honoré Sanard, qui est un chimiste de premier ordre, m'a dit que c'était un catalyseur, et il sait… il *savait* ce qu'il disait !

— Oui. Il avait raison. *Et moi aussi.* D'après les phénomènes que vous m'avez décrits, cette matière verte *n'est pas qu'un catalyseur*. Je m'entends. *Un catalyseur accélère les réactions, mais ne les produit pas.*

« Cette matière possède, d'abord, la propriété de décomposer l'eau en ses gaz essentiels ; elle possède aussi la propriété d'effectuer cette opération en un minimum de

temps, ce qui fait intervenir la catalyse. Mais tout cela, ce ne sont que des hypothèses, et…

— Oh ! Assez ! Ce « machin » décompose l'eau, n'est-ce pas, et rapidement ! C'est le principal. Pourvu que ma montre marche, je ne cherche pas comment elle marche !

— Oui, mais si d'autres que vous n'avaient pas su comment elle marchait, votre montre, ils n'auraient pas pu la faire marcher et vous n'auriez pas l'heure, capitaine !

Déjà, Klagendorf n'écoutait plus :

— Glosberg, Hutten, Kremark, Duisburr, Korfe, Horg, Hilbrück ! Ici, ordonna-t-il. Prenez vos pics et tapez-moi là dedans. Les autres, préparez les sacs pour y fourrer les déblais !

Les sept hommes ainsi désignés franchirent le mur de corail et sautèrent dans le cercle phosphorescent :

— Tapez dedans, et dur ! répéta Klagendorf. Faites des morceaux gros comme le poing, au plus ! Et dépêchons !

Les pics frappèrent le sol. L'étrange matière, sous le choc, rendit un son sourd, mat, mais sans provoquer la moindre étincelle :

— Dans une heure, nous aurons de la pluie ! murmura Leduke-Krahm en regardant le ciel entièrement couvert de nuages.

Malgré lui, Klagendorf eut un petit frisson. Que l'eau du ciel tombât, se décomposât et s'enflammât, non seulement les opérations d'extraction seraient ajournées, mais il risquait fort de voir ses hommes rôtis comme des mouches au-dessus d'une lampe !

— Faisons vite ! répéta-t-il.

Les pics tapèrent avec fureur. La matière inconnue, heureusement, se laissait facilement entamer.

Klagendorf, qui ne perdait rien ce de qui se faisait, estima que le cercle de matière translucide devait être épais, c'est-à-dire profond, de plusieurs mètres, autrement dit que le gisement contenait – au moins – plusieurs centaines de mètres cubes de l'étrange catalyseur.

— Dépêchons ! Dépêchons ! répéta-t-il encore.

En moins d'une demi-heure, plus de deux cent cinquante kilos de catalyseur furent extraits.

Les nuages s'étaient encore abaissés. D'un moment à l'autre, ils allaient crever. Ce serait le désastre.

Klagendorf, en homme qui ne voit que le but à atteindre, fit encore recueillir environ trois cents kilos de la précieuse matière.

Sa chance voulut que le vent s'élevât, ce qui retarda la pluie. En hâte, des sacs furent remplis : de petits sacs caoutchoutés, imperméabilisés, qui pouvaient contenir chacun une douzaine de kilos de catalyseur. Klagendorf avait pensé à tout.

Les hommes les plus robustes de l'expédition en prirent chacun un, et le signal du départ fut donné.

Klagendorf et ses compagnons avaient à peine atteint la piste conduisant au sommet du cratère que l'averse s'abattit du ciel noir : une petite pluie tiède, fine et serrée…

Des sifflements aigus s'entendirent, et, presque aussitôt, une flamme d'un beau vert-bleu s'éleva, toute droite, au-dessus du cercle d'émeraude.

— Dépêchons ! Dépêchons ! grinça Klagendorf qui « sentait », qui devinait l'inquiétude des hommes portant les sacs de catalyseur et voulait les soustraire le plus rapidement possible à ce spectacle troublant.

Sur la piste rendue glissante par l'eau qui y dévalait, les marins du *Thor* avancèrent aussi vite qu'ils le pouvaient. Ils étaient lourdement chargés : ceux qui, maintenant, portaient les colis de la matière inconnue avaient passé leur équipement à leurs camarades qui ployaient sous les havresacs accrochés à leurs épaules. Et la fatigue de tous était grande.

Sous l'averse qui n'arrêtait pas, la crête de la Montagne des Dieux fut atteinte.

Klagendorf et ses compagnons, pendant quelques instants, contemplèrent l'immense entonnoir de lave au centre duquel les flammes de l'oxygène et de l'hydrogène, jaillies du cercle d'émeraude, formaient un nuage lumineux.

— *Vorwaerts !* ordonna Klagendorf, de sa voix âpre.

En file, les marins du *Thor*, derrière leur chef, s'engagèrent sur la piste extérieure.

Aucun d'eux ne vit un Canaque de haute taille, d'une maigreur squelettique, qui, debout entre deux blocs de lave durcie, n'avait rien perdu de leurs gestes…

Le Naturel, qui devait être d'un âge avancé, était enveloppé d'un pagne de cotonnade que la pluie avait collé à son corps décharné. Sa chevelure – ou plutôt ce qu'il en restait, car son front était chauve jusqu'au sommet du crâne – était

passée à la chaux et formait une sorte de mousse jaunâtre sur sa tête desséchée. Ses petits yeux profondément enfoncés dans leurs orbites brillaient d'un éclat sanglant.



AUCUN D'ENTRE EUX NE VIT UN CANAQUE, QUI DEBOUT CONTRE DEUX BLOCS DE LARVE DURCIE, N'AVAIT RIEN PERDU DE LEURS GESTES.

Immobile, il regarda disparaître les Blancs derrière la cime déchiquetée du Waré-Atua. Un éclair de haine intense fit luire ses prunelles ; brusquement, il se tourna vers le fond du cratère, vers le nuage de gaz en feu, et, se laissant tomber sur le sol détrempé, se prosterna, le crâne contre terre, et ne bougea plus…

Klagendorf et sa troupe, cependant, continuaient à descendre le long des flancs embroussaillés de la montagne. Ils en eurent enfin atteint la base et se dirigèrent vers le petit bois de fougères arborescentes, situé à quelques milles dans le nord-ouest, où ils avaient laissé la majeure partie de leurs vivres et de leurs munitions.

L’averse continuait, monotone, à s’abattre du ciel noir.

Klagendorf, en homme de précautions, avait pris plusieurs relèvements qui lui permettaient de se diriger à la boussole.

En moins de deux heures, les premières fougères furent atteintes.

Klagendorf, Leduke-Krahm et Joseph Robic, éclairés par leurs petites torches électriques, s’engagèrent entre les arbres. Ils reconnurent parfaitement les marques qu’ils avaient faites.

Ils débouchèrent dans la petite clairière où ils avaient laissé leurs armes et leurs provisions. Ils en avaient formé un tas qu’ils avaient dissimulé sous des branches et du feuillage.

Le tas n’existait plus.

Branches et feuillage, tassés par la pluie, étaient épars sur le sol.

Un peu partout, l’herbe était foulée.

— Nous sommes volés ! gronda Klagendorf, furibond.

— Ce sont les Français ! siffla Leduke-Krahm.

— Ou les Canaques ! observa Joseph Robic.

Les marins du *Thor* arrivaient. Bientôt, ils eurent formé un cercle autour de l’emplacement précédemment occupé par les colis disparus. Des interjections de dépit, des observations amères s’échangèrent.

— Silence ! commanda sèchement Leonardt Klagendorf.

VII

LE SECOND EXPLOIT DU *THOR*

Deux ou trois hommes, parmi les gens du *Thor*, possédaient encore quelques biscuits. Le tout ne pesait pas cinq cents grammes.

Klagendorf, cette amère constatation faite, ne se découragea pas :

— Demain, nous chasserons ! dit-il. Le pays est giboyeux. Nous mangerons de la viande. Maintenant, repos. Et pas de faiblesse. Le premier que j'entends proférer des propos mal placés, je l'abats !… Je vais désigner les factionnaires pour la nuit !

Un morne silence suivit ces paroles.

La pluie continuait à tomber. Les hommes s'étendirent sur le sol. Ils étaient épuisés, trempés et affamés. Épuisés, surtout. La plupart ne tardèrent pas à s'endormir.

Au jour, Klagendorf, le premier, fut debout, comme à son habitude. Il ordonna aussitôt le branle-bas.

En quelques minutes, les marins du *Thor* eurent chargé sur leurs épaules les fardeaux qui leur incombaient. Et l'expédition se remit en route.

La pluie avait cessé. Un soleil ardent brillait dans le ciel pur. Guidés par Klagendorf, sur qui la faim, pas plus que la

fatigue, semblaient n'avoir de prise, les matelots du sous-marin avancèrent en silence.

Au cours de la matinée, Klagendorf, qui était excellent tireur, et Joseph Robic, abattirent une vingtaine de canards sauvages. À midi, l'expédition s'arrêta auprès d'une source. Les volatiles, immédiatement plumés et vidés, furent rôtis – et dévorés…

À trois heures de l'après-midi, l'on se remit en route.

Enfin, après quatre jours et quatre nuits de fatigues, de privations atroces, l'expédition, dont six hommes avaient succombé, atteignit la cataracte aux environs de laquelle l'embarcation démontable avait été cachée.

Nul ne l'avait touchée. Ses fragments furent transportés sur la berge et remontés. Le jour même, les marins du *Thor* et leur chef y prirent place.

La chaloupe, en quelques heures, amena l'expédition au point où elle s'était embarquée, c'est-à-dire à une douzaine de milles de l'estuaire.

Pour des raisons à lui, Klagendorf ne voulait pas se faire voir des gens du *Laranda*. Sans ménager la fatigue de ses hommes épuisés, il fit de nouveau démonter la chaloupe, dont les fragments furent répartis entre les marins du *Thor*, ajoutant de nouveaux fardeaux à ceux qu'ils portaient.

Quarante-huit heures leur furent nécessaires pour atteindre le rivage de l'Océan. Ils y arrivèrent à la nuit.

Klagendorf tira la fusée rouge qu'il avait emportée et conservée pour la circonstance. Une fusée identique monta aussitôt dans le ciel étoilé.

Le *Thor* était là…

Des « hoch » joyeux retentirent, poussés par les membres de l'expédition qui allaient enfin se reposer, manger à leur faim.

Le *Thor*, cependant, restait invisible ; mais, quelques minutes plus tard, une grande chaloupe automobile surgit des ténèbres et alla s'échouer sur le sable devant Klagendorf et ses compagnons qui, pour la guider, avaient allumé leurs torches électriques.

L'embarquement fut rapide.

Tandis que la chaloupe revenait à toute vitesse, vers le sous-marin, Klagendorf s'enquit des événements auprès de l'officier qui la commandait. Il ne s'était rien passé de nouveau. À bord du *Thor*, tout allait bien…

Le sous-marin attendait, à environ deux milles de terre, sa coque noire affleurant l'eau clapoteuse et son dôme conique brillant comme une tour de marbre poli.

La chaloupe l'eut bientôt atteint. Avant toute autre chose, Klagendorf fit transborder les précieux colis de catalyseur, qui furent placés dans une cabine vide.

Les membres de l'expédition, qui tremblaient de faim et de fatigue, purent enfin embarquer…

Klagendorf, aussitôt à bord, fit venir dans sa cabine Julius Helmers qui avait assumé, pendant son absence, le commandement du sous-marin.

Helmers avait envoyé, chaque jour, un canot automobile surveiller le *Laranda*, lequel n'avait pas bougé. Il était mouillé à environ six cents mètres de terre, dans le nord de

l'estuaire du fleuve inconnu, sur des fonds qui ne devaient pas dépasser six mètres.

— Il sera bien difficile de le torpiller, capitaine ! observa Helmers.

— Vous êtes bien bon de me donner votre avis, mais je ne vous le demande pas ! répliqua sèchement Klagendorf. Faites fermer les panneaux et appareiller. Il est inutile que nous restions si près de terre !

Helmers s'inclina et gagna le poste de commandement. Klagendorf, aussitôt, rejoignit Adolf Sauerkopf au carré où il écoutait le récit de l'expédition fait par Leduke-Krahm.

Tout en parlant, l'ingénieur mangeait, ou plutôt se repaissait. Dans sa bouche, son râtelier tremblait !... Il bâfrait, prononçait quelques mots rapides et inintelligibles, buvait pour se rincer la bouche, parlait encore, et s'enfournait une nouvelle cargaison d'aliments entre les mâchoires.

Joseph Robic qui, pourtant, dévorait lui aussi avec avidité, était écœuré de la voracité de l'ingénieur. Il lui lançait, à la dérobée, des regards dégoûtés.

— ... Oui, disait Leduke, nous avons été attaqués par... hou... des milliers de féroces Cannibales ! J'ai dû payer...

— N'exagérez pas, herr Leduke ! Les Cannibales n'étaient que des centaines ! intervint Klagendorf. Quant à payer... de votre argent ou de votre personne, j'imagine que vous ne savez pas ce que c'est, hein ?

Un rire épais suivit ces paroles insultantes.

Klagendorf se laissa tomber sur un des fauteuils tournants entourant la table. Il commanda au maître-d'hôtel de

lui apporter un verre de cognac et reprit, en s'adressant à son « commanditaire. »

— Notre ami Leduke exagère toujours !… La vérité est que tout s'est bien passé… quoique j'ai une idée que herr Leduke a été incommodé… de coliques, je pense ? N'est-ce pas, herr Leduke ?

L'ingénieur eut une petite moue qui pinça ses lèvres minces :

— Vous aimez plaisanter, capitaine Klagendorf ! dit-il en relevant sa face plate.

— Mangez ! Mangez ! fit Klagendorf. Dans une heure, nous serons au large. Vous en profiterez pour expérimenter le catalyseur dans vos turbines !

— C'est que… je suis… un peu fatigué !

— C'est la digestion ! Moi aussi, je suis fatigué, mais cela ne m'empêchera pas d'être tout à l'heure avec vous pour voir ce que vaut votre invention !

« Je suis, d'ailleurs, persuadé qu'elle est excellente ! Vous êtes un bon ingénieur, herr Leduke, je le reconnais !

Calmé, Leduke-Krahm se remit à mastiquer avec énergie.

Le moteur à oxygène qu'il avait imaginé pour utiliser les gaz produits par la décomposition de l'eau, était au point.

Les essais, qui furent faits au cours de cette nuit, se révélèrent concluants. Leduke-Krahm avait fait construire une sorte de gazogène, composé d'un cylindre en fonte d'acier renforcé par une cuirasse de fils de même métal.

Ce cylindre fut rempli de la mystérieuse matière recueillie dans le cratère du Waré-Atua.

L'eau devait entrer par une des extrémités de ce gazogène, s'y décomposer et ressortir sous forme de gaz, qui, une fois dans la turbine motrice, s'enflammaient au contact d'une étincelle électrique et se détendaient.

L'appareil était d'une simplicité enfantine. Son originalité résidait dans un dispositif, inventé par Leduke-Krahm, qui permettait de séparer l'oxygène de l'hydrogène. Ce dernier gaz, qui n'était pas utilisé par les turbines, devait, grâce à une tuyauterie spéciale, alimenter la cuisine et les appareils de chauffage du sous-marin.

En quelques minutes, Leduke-Krahm eut réglé l'admission de l'oxygène dans ses turbines. Celles-ci tournèrent à toute allure, imprimant au *Thor* une vitesse, jamais atteinte encore par aucun sous-marin, de vingt-huit nœuds en surface et de dix-neuf en plongée.

Klagendorf ne cacha pas son admiration et sa satisfaction à l'ingénieur.

Leduke-Krahm eut son vaniteux mouvement de tête habituel. Il murmura :

— J'étais sûr de moi, capitaine Klagendorf !… Les résultats que vous constatez, je les avais prévus !

Leonardt Klagendorf eut un haussement d'épaules agacé. Quittant la chambre des machines, il rejoignit Adolf Sauerkopf qui était resté dans le carré – en face d'une bouteille de cognac – à l'attendre.

— Tout va bien ! dit-il. Le catalyseur fournit une énergie formidable… Le tout est de connaître sa durée !

— La durée de quoi ? demanda le financier à qui ses libations avaient un peu embrumé la cervelle.

— Celle du catalyseur que j'ai recueilli !… D'après ce que j'ai vu dans le cratère, où le cercle de matière m'a paru inchangé, ce catalyseur ne doit pas s'user, pratiquement. Mais il faut voir !… Nous saurons cela dans quelque temps !… Demain, pour commencer, nous nous occuperons du *Laranda !*

— Coulé, hein ? *Couic !* ricana Sauerkopf avec un significatif mouvement de la main.

— Naturellement ! déclara, Klagendorf. Sur quoi, ajouta-t-il, je vais me coucher ! Bonsoir !

— Hou ! Il est bientôt trois heures du matin ! C'est « bonjour » qu'il faudrait dire ! observa Sauerkopf, d'une voix pâteuse.

Sans daigner répondre, Klagendorf gagna sa cabine.

À huit heures du matin, il fut debout.

Conformément à ses ordres, le *Thor* était stoppé, à une quarantaine de milles au large du point de la côte néo-hébridaise où était ancré le *Laranda*.

Klagendorf, sur-le-champ, fit mettre les moteurs en marche et diriger le sous-marin vers l'estuaire du fleuve inconnu…

À dix heures, Klagendorf, installé avec Sauerkopf et le lieutenant Helmers sur la minuscule passerelle placée au sommet de la tourelle de manœuvre, put apercevoir, à l'aide de ses jumelles, la silhouette du *Laranda*.

Satisfait, il vira de bord et alla dissimuler le sous-marin dans une crique voisine, située à une demi-douzaine de milles dans le Nord.

La nuit venue, la grande chaloupe du *Thor* fut mise à la mer et se dirigea vers la terre. Elle emportait douze hommes choisis parmi les plus robustes de l'équipage ainsi qu'un canon à tir rapide de 47 millimètres avec le jeu de rouleaux et de palans destinés à le débarquer et à le mettre en position de tir. Deux douzaines d'obus et de gargousses accompagnaient la pièce.

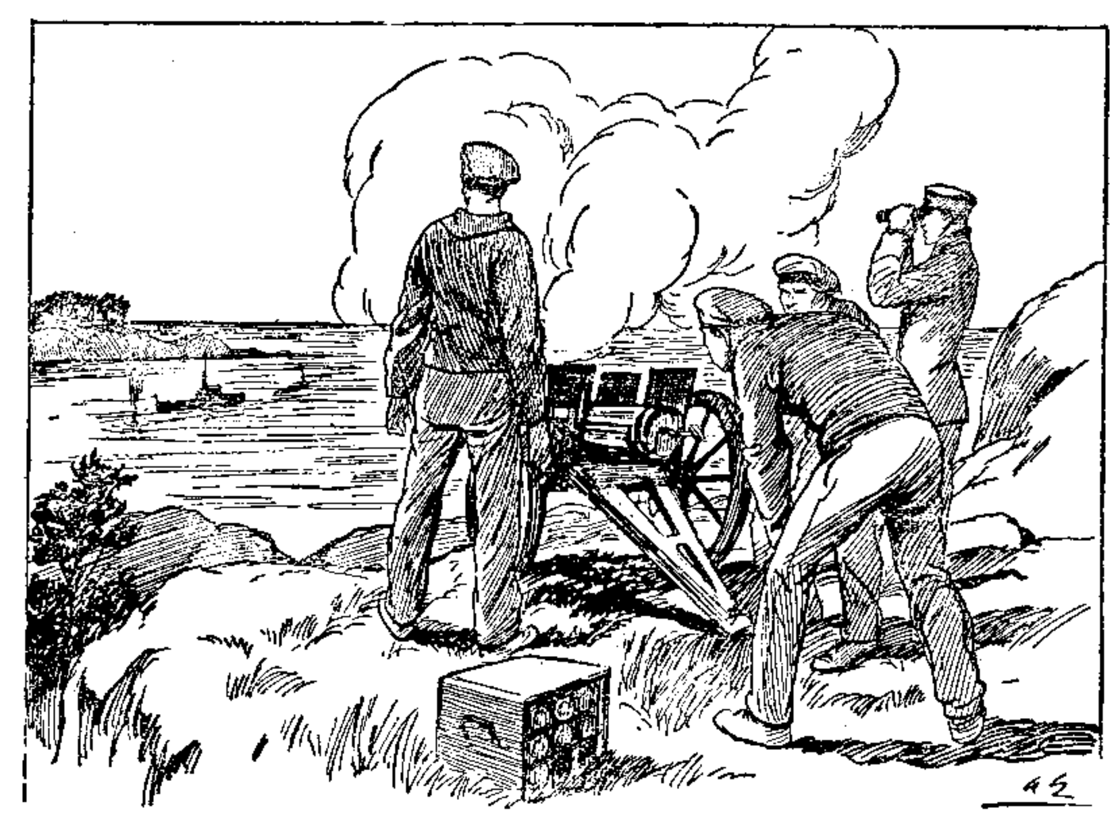
Le plan de Klagendorf était d'une idéale simplicité : puisqu'il lui était impossible de s'approcher suffisamment du *Laranda* pour le torpiller à coup sûr – à cause du manque de profondeur de la mer, à l'endroit où il était mouillé le navire français – il avait résolu de le canonner de terre.

Ou bien le *Laranda* serait atteint et sombrerait, ou bien, pour éviter les obus, il tenterait de gagner le large, et, dans ce cas, serait coulé au passage par le sous-marin.

La chaloupe du *Thor* eut rapidement gagné le rivage. Mais ce ne fut qu'un peu avant la nuit que le canon de 47 put être débarqué, hissé au sommet de la falaise voisine et mis en batterie dans la direction du *Laranda*.

Les ordres de Klagendorf étaient formels : *le bombardement devait avoir lieu en plein jour*. Klagendorf voulait être certain qu'aucun des occupants du navire français ne lui échapperait…

Ce ne fut donc que le lendemain matin, un peu après le lever du soleil, que le canon commença son tir.



LE CANON FUT MIS EN BATTERIE.

Le premier obus tomba à quelques mètres en arrière du *Laranda*. Le second, au contraire, passa par-dessus le petit bâtiment et alla tomber à la mer à plus de cinquante mètres en avant de lui.

Le lieutenant Helmers, qui dirigeait l'opération, rectifia son tir. Le troisième projectile, mieux pointé, écorna l'arrière du *Laranda* qui, presque aussitôt, laissant filer la chaîne de son ancre, s'ébranla, la proue dirigée vers le large.

Un nouvel obus vint tomber à moins d'un mètre de son tableau-arrière…

Le petit navire accéléra son allure – sans aller bien vite – les avaries reçues au cours de son abordage avec le *Shenandoah* ayant fortement amoindri sa vitesse.

Pourtant, il réussit à éviter de justesse les deux projectiles suivants. Il put franchir un peu plus de huit cents

mètres, en décrivant des zigzags irréguliers destinés à empêcher les Allemands de s'assurer leur tir.

Louis Rivaud, qui, sur la passerelle, avait pris la barre et dirigeait la manœuvre, crut bien, pendant quelques secondes, qu'il sauverait son navire. Il n'avait pas vu, il n'avait pu voir, à quelques centaines de mètres sur la droite, en avant du *Laranda*, le périscope du *Thor*…

Yves Scornec qui, après avoir laissé filer la chaîne de l'ancre, était resté sur la paillard, l'aperçut, lui, le périscope.

Il cria :

— Attention ! Le…

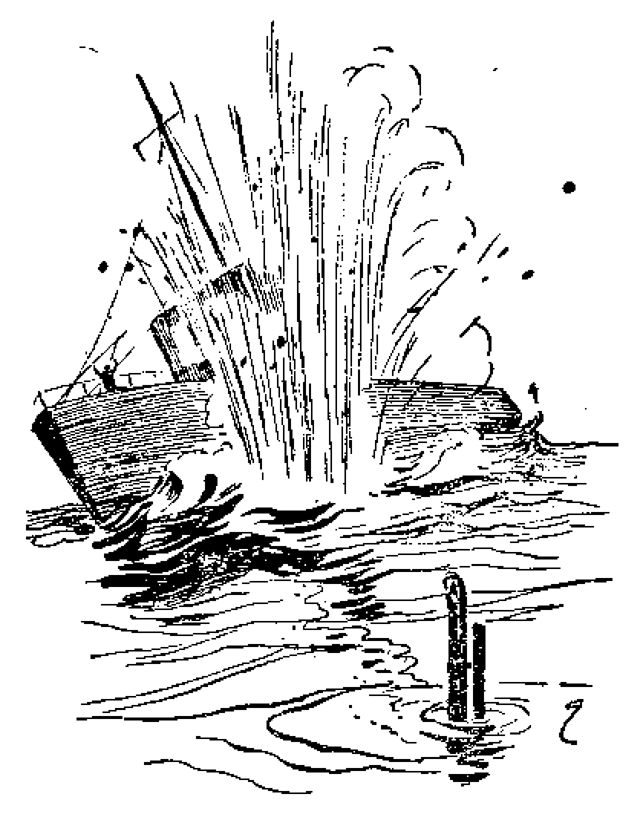
Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Sur l'eau calme, il apercevait une ligne de bulles d'air qui se rapprochait du navire français avec une rapidité terrifiante. Il reconnaissait le sillage d'une torpille. Les bulles provenant de l'échappement du moteur à air comprimé qui actionne les terribles engins :

— Un sous-marin sur tribord ! Sur tribord ! hurla Scomec, en agitant ses grands bras. Un sous-marin !…

Louis Rivaud renversa brusquement la barre. Trop tard. La torpille était arrivée.

Un petit choc fit résonner les tôles du *Laranda*, un petit choc suivi d'une explosion sourde.

Une énorme gerbe d'écume, jaillit contre le flanc du malheureux navire, retomba en nappe sur son pont… Le *Laranda*, ouvert en deux, éventré, ses cales envahies par une trombe d'eau, se coucha sur le flanc, puis, piquant du nez, glissa obliquement dans l'eau verte qui se referma sur lui…



Le *Laranda* ouvert en deux.

Lorsque, quelques minutes plus tard, un des canots du *Thor*, monté par Klagendorf et quatre de ses hommes, arriva sur le théâtre du naufrage, il ne recueillit que cinq hommes qui nageaient convulsivement parmi des débris informes…

Cinq hommes : deux matelots du *Laranda*, Andréas Lag – et puis – parfaitement ! – Eliezer Stickney et William-Walter White…

VIII

« QUI PERD PAIE »

W.-W. White et Eliezer Stickney étaient tous deux agrippés à un caillebotis, lorsqu'ils avaient été aperçus par le canot du *Thor*. Ce ne fut que quand les matelots du sous-marin les empoignèrent pour les aider à enjamber le plat-bord du canot que Klagendorf les identifia.

Tous deux, d'ailleurs, étaient plutôt méconnaissables. W.-W. White avait une blessure au front qui saignait abondamment, et la casquette d'Eliezer Stickney était rabattue sur ses sourcils…

— Mais… je ne me trompe pas ! s'exclama Klagendorf. C'est le capitaine Stickney !… oh ! oh ! Et voilà mister White !… On se retrouve et la terre est petite ! observa-t-il en faisant suivre cette remarque d'un de ses pesants éclats de rire.

« On était à bord du *Laranda*… sur le navire d'Honoré Sanard ! Ah ! ah ! ah ! ah !… Et moi qui croyais… On s'était alliés avec le Français ?… C'est drôle !

Eliezer Stickney qui avait, malgré tout, conservé son sang-froid, crut pouvoir sauver la situation.

Il commit une maladresse :

— Nous ! Alliés à cet idiot de chimiste ! s'exclama-t-il. Vous vous trompez, mister Klagendorf ! Ce vieil imbécile nous avait faits prisonniers, et nous étions en train de faire

notre promenade quotidienne sur le pont de son chaland, lorsque vous…

— Assez, maître Stickney, coupa Klagendorf, revenu à la réalité. Vous répondrez lorsque je vous interrogerai ! Ligotez-moi tous ces gibiers avec la bosse du canot, vous autres ! ordonna-t-il aux marins du *Thor*.

— Pas moi, je suppose ! protesta, en Allemand, Andréas Lag. J'ai risqué ma peau pour démolir le *Laranda !* C'est moi qui ai placé la bombe à bord…

— Elle n'a pas explosé. Vous êtes un imbécile ou un traître ! l'interrompit rudement Klagendorf. Vous vous expliquerez à bord !… Ligotez-le aussi ! dit-il à ses hommes.

Andréas Lag n'insista pas.



L'EMBARCATION, PENDANT QUELQUES MINUTES, CONTINUA SES RECHERCHES.

Comme les deux marins du *Laranda*, comme Eliezer Stickney et W.-W. White, il dut se laisser ficeler les poignets et les chevilles. En cet état, il fut, comme eux, jeté au fond du canot.

L'embarcation, pendant quelques minutes, continua ses recherches. Non pas par humanité. Mais parce que Klagendorf voulait être bien sûr qu'aucun autre survivant du *Laranda* ne surnageait plus…

Dès qu'il s'en fut assuré, il regagna le sous-marin.

Les prisonniers, sur son ordre, furent placés chacun dans une cabine, afin qu'ils ne pussent se concerter.

Andréas Lag, peu après, fut amené dans le « carré » où avaient pris place, en plus de Klagendorf, Adolf Sauerkopf, Joseph Robic et Leduke-Krahm.

— Monsieur de Saint-Barnin ! s'écria l'ancien chef-mécanicien du *Laranda*, en apercevant Joseph Robic ; vous me reconnaissez, j'espère ?

— Parfaitement ! admit Robic, sans se troubler. C'est moi qui, sur la recommandation de M. Marius Darbuc, vous ai engagé à Marseille !

— Il suffit ! coupa Klagendorf. Il ne s'agit pas de vous reconnaître, Andréas Lag, vous êtes tout reconnu.

« Il s'agit, pour vous, de rendre des comptes.

« Vous vous êtes engagé à accomplir une certaine tâche. Vous avez, pour cela, touché une somme convenue. Et vous n'avez pas accompli la tâche pour laquelle nous vous avions engagé.

« Le *Laranda* devait sauter. Il n'a pas sauté, et cela nous a valu des fatigues imprévues, des retards, et la mort de plusieurs hommes tombés sous les balles des Français.

« De cela, vous avez à répondre. Nous vous écoutons. Soyez bref, et pas de jérémiades ! Parlez !

Démonté par ce rude et menaçant préambule, Andréas Lag dut faire effort sur lui-même pour rassembler son sang-froid.

D'une voix qui, peu à peu, s'affermissait, il fit le récit de ce qui s'était passé à bord du *Laranda*, dans le détroit de Torrès.

Il expliqua comment il avait délivré Marius Darbuc et placé dans l'office du yacht la bombe qui devait le faire sauter. Il raconta comment, au moment de se jeter à la mer, il avait été grièvement blessé à la tête, d'un coup de cabillot, par le mousse Robert Lanni, et comment Darbuc avait été repris.

— *Et les Français ne t'ont pas pendu, après cela ?* gronda Klagendorf. Marché fait, hein ? Tu as sauvé ta peau en leur révélant l'existence de la bombe et son emplacement. Donnant, donnant ! Tu es un traître !

— Je vous jure que je n'ai fait aucun marché avec les Français, et que, s'ils m'ont épargné, c'est par pure humanité !

— Oui, hein ? Et, toi, c'est également par humanité que tu leur as révélé où était la bombe ! Tu es un traître. Tu mérites la mort. Tu seras exécuté dans une heure ! Silence ou je te fais bâillonner !

Klagendorf sonna. Deux matelots apparurent.

— Transportez ce chien sous le capot d'évacuation, dit-il. Qu'on le surveille étroitement ! Il est condamné à mort. Allez !

Les deux hommes, ayant soulevé Andréas Lag qui était livide, sortirent.

Ils revinrent peu après, amenant W.-W. White dont la plaie au crâne avait été sommairement lavée et pansée par Joseph Robic.



ILS REVINRENT PEU APRÈS AMENANT W. W. WHITE.

— Mister White, j'ai l'honneur de vous saluer ! ricana Klagendorf, lorsque le millionnaire américain eut été assis sur un des fauteuils tournants flanquant la table du carré.

« Très heureux de vous revoir, vous savez ! Sincèrement. Nous avions un compte à régler ensemble, et les bons comptes, paraît-il, font les bons amis. Bien que je ne tienne pas à devenir l'ami d'un mercanti d'Amérique, je vais régler le nôtre, de compte !…

« Vous m'avez fait saisir, brutaliser, emprisonner par votre acolyte, ce pirate de Stickney ! Vous êtes un…

— Je ne suis pas un empoisonneur comme vous, en tous cas ! l'interrompit W.-W. White. Et je ne me suis pas allié avec un évadé du bagne comme celui-là – et il désigna Joseph Robic, dont la physionomie ne bougea pas d'une ligne.

« Si vous n'aviez pas essayé de nous empoisonner, nous n'aurions pas été obligés de…

— Pas d'hypocrisie, l'Américain ! Quand, comme vous, on a essayé de faire noyer M. Sanard, hein, on ne fait pas le vertueux !…

« Vous n'êtes qu'un tartufe imbécile, un mercanti papelard, comme tous vos compatriotes !

« Vous devriez avoir, au moins, le courage de votre opinion !… Moi, c'est pour ma patrie, que je travaille. Vous, c'est pour gagner des dollars ! Vous avez perdu ! Payez ! Et ne rechignez pas !

— Combien ? Je suis prêt à faire un sacrifice… déclara White, se méprenant sur les paroles de l'Allemand.

Un rire épais, qui le fit frémir, retentit :

— Ce ne sera pas cher ! Votre peau, le Yankee ! Elle ne vaut pas un mark-papier – mais je m'en contenterai !…

« Tout à l'heure, vous serez lancé à la mer, avec un élément d'accumulateur entre les chevilles, pour que vous alliez tout droit au fond !…

— Vous… vous êtes un misérable assassin, herr Klagendorf ! Ce que vous faites vous coûtera cher, je vous en avertis !

W.-W. White se tourna vers Leduke-Krahm et Adolf Sauerkopf qui, impassibles, écoutaient :

— Vous entendez, gentlemen ! poursuivit-il. Ma mort ne peut vous être d'aucune utilité !… Je suis un homme connu… L'on fera des recherches !… Il y en aura qui parleront… Et, finalement, vous serez pendus !…

« Tandis que je vous offre… une forte somme… que vous pourrez chiffrer vous-mêmes… et la promesse d'oublier tout ce qui s'est passé !…

Leduke-Krahm, qui savait qu'il n'avait pas à intervenir, conserva son air digne et important, comme s'il n'avait pas entendu. Adolf Sauerkopf regarda Klagendorf dont pas un muscle n'avait tressailli :

— Vous serez noyé dans une heure, William-Walter White ! constata, d'un ton glacial, le capitaine du *Thor*. Je n'ai rien d'autre à vous dire – ni ces gentlemen non plus !

« Portez-le avec l'autre ! commanda-t-il aux marins accourus à son coup de sonnette. Et amenez le vieux !

White fut emporté.

On apporta Stickney, qui prit sa place.

L'ancien capitaine de la *Corysandre* n'avait pas changé. Son visage hâlé, ridé, tourmenté, conservait son impassibilité à la fois féroce et goguenarde.

Klagendorf lui tint à peu près le même discours qu'à White et lui annonça, comme il l'avait fait à l'Américain, qu'il allait être noyé dans l'heure qui suivrait :

— Bonne idée ! approuva Eliezer Stickney. J'avais longtemps eu peur d'être pendu !… Vous comprenez, herr Klagendorf, les vicissitudes de la vie sont imprévues !…

« Et c'est cette peur de la corde qui me vaut aujourd'hui d'être noyé. Car, si je n'avais pas craint d'être pendu, je vous aurais pendu vous-même à bord de la *Corysandre*.

« Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire, comme disent vos compatriotes, Joseph Robic !…

« Je ne vous en veux donc pas, herr Klagendorf, d'être moins stupide que je l'ai été. Et, pour vous le prouver, je vais vous révéler une bonne chose !…

« Ah ! ah ! ah !… *Vous vous croyez en sécurité, hein ? Grande erreur ! Vous n'y êtes pas. Dans trois jours, ou même peut-être avant, vous le saurez !…*

« Sur ce, je pense que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire ! Faites-moi donc le plaisir, en échange de l'avertissement bienveillant que je vous ai donné, de me faire porter avec les autres…

« Je n'ai jamais aimé les Allemands… Ils ressemblent trop à des porcs habillés en hommes… Vous-même, entre nous, herr Klagendorf, n'êtes pas très beau à regarder !… Et merci d'avance !… J'ajoute que vous êtes quand même moins laid que ce paroissien à face de poisson bouilli !

Et, de la tête, Eliezer Stickney désigna Leduke-Krahm qui lui lança une œillade d'assassin.

Klagendorf avait laissé parler l'ancien capitaine de la *Corysandre* sans l'interrompre. Il espérait vaguement recueillir de lui une indication utile. Pouvait-on jamais savoir ?

La menace voilée de Stickney le troubla un peu, bien qu'il n'en fît rien voir. Il pensa que, malgré toutes ses précautions, il se pouvait très bien qu'il y eut quelque traître parmi l'équipage du *Thor*. Il y en avait bien eu à bord du *Laranda*.

— Nous aurons encore une causerie avant que vous buviez à la grande tasse ! ricana-t-il en prenant le ton plaisant du vieil Anglais.

« Confidence pour confidence : c'est vous qui boirez le dernier !

— Merci ! déclara Stickney, gravement.

Il fut aussitôt emporté et placé entre White et Andréas Lag, sous le panneau d'évacuation du sous-marin.

Pour la forme, Klagendorf interrogea les deux marins du *Laranda*, des Bretons qui, ayant été accusés par lui de piraterie, ripostèrent dédaigneusement en le traitant de failli chien, de figure-à-vent-debout et de gabier de poulaine. Il les fit enlever sans insister.

— Nous voilà à peu près tranquilles ! conclut-il dès qu'il fut seul avec Joseph Robic, Adolf Sauerkopf et Leduke-Krahm.

« J'interrogerai encore le vieux Stickney… Je ne serais pas étonné que White, par un moyen ou par un autre, ait acheté quelqu'un de notre équipage !…

« Il faudra bien que Stickney parle. Par promesses, par menaces, et, au besoin, par la torture. Quant aux autres,

nous les noierons comme je l'ai dit – et le plus tôt sera le mieux.

— On pourrait, avant, essayer aussi de faire parler White ! observa Leduke-Krahm. S'il a soudoyé ou fait soudoyer un ou plusieurs de nos hommes, il doit connaître leurs noms !

— Je vais y réfléchir ! fit Klagendorf, en se levant.

Adolf Sauerkopf le prit par le bras.

— Voulez-vous m'accompagner dans ma cabine, capitaine ! dit-il à mi-voix. J'ai quelques observations à vous faire au sujet de…

Il s'interrompit. Klagendorf, les sourcils froncés, le regardait dans les yeux :

— Venez ! coupa le commandant du *Thor*.

Les deux hommes, en quelques pas, eurent gagné la chambre de Klagendorf.

Du geste, celui-ci invita son « commanditaire » à prendre place sur le divan de pégamoïd adossé à la paroi.

Il resta lui-même debout et demanda :

— Eh bien ?

— Eh bien, je pense, capitaine, qu'il est inutile de… d'exécuter M. White.

— Comment ?

— Je pense, qu'il serait impolitique, désavantageux et dangereux d'exécuter William White, au moins pour le moment ! précisa Adolf Sauerkopf.

— Et pourquoi ?

— D'abord, pour les raisons qu'il vous a exposées : c'est un homme riche, connu, important. Sa disparition fera du bruit. On le recherchera. Les Américains sont tenaces…

— Ses héritiers seront trop heureux d'hériter ! ricana Klagendorf.

— Oui. Mais le malheur, *c'est qu'ils n'hériteront pas*, puisque la mort de leur parent ne pourra être prouvée !

« Je pense donc que nous ferions bien, d'abord, de le laisser en vie, de lui tirer quelques millions de dollars et de le noyer ensuite, en vue d'une terre habitée, de telle sorte que son cadavre puisse être retrouvé et que l'on attribue sa mort à un naufrage… *le plus loin possible des Nouvelles-Hébrides !*

Klagendorf regarda le financier avec un mépris mêlé d'une certaine admiration :

— Je n'avais pas songé à cela ! avoua-t-il. Vos arguments ne sont pas tous mauvais !…

— En tous cas, il faut surseoir à l'exécution de William White. Les autres, je vous les abandonne !

— Merci ! fit ironiquement le capitaine du *Thor*. Je ne ferai rien sans vous en avertir, vous le savez !…

« Mais il est plus de midi ! Si nous déjeunions ? Après le café, nous nous occuperons des condamnés !… Je vais dire à Helmers de tirer au large. Nous n'avons plus rien à faire sur la côte néo-hébridaise !…

« Je vous rejoins tout de suite au carré !

Klagendorf ouvrit la porte de sa cabine et s’effaça pour laisser passer Adolf Sauerkopf.

Celui-ci sortit sans mot dire.

Quelques minutes plus tard, le *Thor*, à quinze nœuds de vitesse, vogua dans la direction de l’ouest du monde.

IX

LES RÉVÉLATIONS D'ELIEZER STICKNEY.

Klagendorf se flattait de n'être pas cruel. Sa sincérité, à ce sujet, était sans conteste. Il se croyait simplement pratique. Il pensait que la nécessité a ses lois et que la fin justifie les moyens.

Ce fut donc très tranquillement qu'une fois son déjeuner terminé et son café pris, il fit hisser sur le pont Andréas Lag et les deux matelots du *Laranda*.



LES MALHEUREUX FURENT LANCÉS A L'EAU.

Les malheureux, une barre de plomb attachée entre les chevilles, furent lancés à l'eau sans que le *Thor* s'arrêtât…

Andréas Lag, avant d'être poussé dans l'abîme, eut le temps de cracher une dernière malédiction à son bourreau.

Klagendorf, qui, un gros cigare en bouche, assistait à l'exécution, conserva sa magnifique impassibilité. Il ne s'émut pas davantage en entendant les qualificatifs insultants – mais justes – dont l'affublèrent les deux marins français avant de mourir.

L'« opération » terminée, il redescendit à l'intérieur du sous-marin et rejoignit Adolf Sauerkopf au carré.

— Si vous le voulez, nous allons interroger ce Stickney ! proposa-t-il. Nous verrons tout de suite ce qu'il a dans le ventre !…

« On pourra aussi poser quelques questions à White !… Ensuite, suivant ce qu'ils diront, nous déciderons de leur sort. Pour moi, je suis d'avis que, seuls, les morts ne parlent pas !… Il faut ce qu'il faut, herr Sauerkopf !

— Et il ne faut pas ce qu'il ne faut pas ! observa le financier. Interrogeons nos hommes ! Si vraiment, le sous-marin est en danger, nous avons intérêt à le savoir au plus tôt !

Sur l'ordre de Klagendorf, Eliezer Stickney fut immédiatement amené et déposé sur un des fauteuils.

— Vous en avez trop dit, tout à l'heure, ou pas assez ! l'interpella Klagendorf en le fixant d'un regard menaçant. Puisqu'il paraît que vous savez que *nous ne sommes pas en sécurité, et que, dans trois jours au plus, nous nous en apercevrons*, nous serions très heureux d'avoir des détails à ce sujet. Nous vous écoutons !…

« Oui. Je sais, vous comptez parler lorsque *vous* le voudrez. C'est une erreur. Vous parlerez lorsque *nous* le voudrons.

« Et nous le voulons tout de suite – sinon, eh bien, ce sera la torture !

« Vous voyez cette « ligne »[15], et ce petit taquet de buis ? Je vous serrerai le crâne avec la ligne, en me servant du taquet comme tourniquet – et nous verrons si vous avez les os solides ! Je vous avertis que c'est très douloureux !…

— Je le sais ! admit placidement l'ancien capitaine de la *Corysandre*. J'ai employé le « système » avec un *skipper* qui me devait de l'argent… une dette de jeu !… et qui ne voulait pas me le rendre. Il a signé un chèque… !

« Mais je ne tiens pas du tout à ce que vous expérimentiez sur moi ce procédé. Je ne demande pas mieux que de m'arranger avec vous !

— Alors, parlez !

— Vous voulez savoir quel est le danger qui plane sur vous ?

« Je n'ai pas à vous le cacher : *l'ancien forçat Joseph Robic est l'homme de William-Walter White !*

— Je le sais depuis longtemps. M. White lui avait envoyé un émissaire… quelque part, en Égypte, je crois. Ils se sont entendus.

---

[15] Cordelette.

« White ne sait pas que je le sais. Je pense qu'il a versé au moins trente mille dollars à ce gueux de Robic – tandis qu'à moi, il me chipotait pour des notes de cinquante dollars, comme un ladre qu'il est !

Eliezer Stickney se tut.

Klagendorf et Adolf Sauerkopf se regardèrent ; ils ne savaient que penser. L'ancien capitaine de la *Corysandre* se moquait-il d'eux, ou bien disait-il vrai ?

— Il faut interroger White ! décida Klagendorf après quelques instants de silence.

— Oui. Mais il ne faut pas qu'ils se voient tous deux.

— Nous les confronterons après avoir questionné l'Américain ! opina Sauerkopf.

Klagendorf fut de cet avis.

Eliezer Stickney fut transporté dans une cabine voisine et White amené dans le carré.

— Vous êtes une crapule, mister White ! l'apostropha aussitôt Klagendorf. Vous méritez amplement la noyade qui vous attend… *Mais vous pouvez peut-être l'éviter !…* Oui… Cela dépend de vous !…

— Je suis prêt à vous signer un fort chèque, vous le savez bien ! déclara le fabricant de savon.

— Il ne s'agit pas de chèque ! Il s'agit de vos relations avec Joseph Robic – lequel, en ce moment, doit être arrêté et ligoté ! expliqua Klagendorf qui, effectivement, avait, par téléphone, lancé l'ordre à l'officier de quart de se saisir du médecin empoisonneur.

— Joseph Robic ? s'exclama W.-W. White, ahuri.

— Pas de comédie ! lança Klagendorf, sévère. Joseph Robic, l'ancien subrécargue, ou quelque chose d'approchant, de la Corysandre, que vous avez vu ce matin et avec qui vous avez eu le front de me reprocher de m'être associé !

« Nous sommes renseignés ! Vous comprenez ?

« Votre seule chance de sauver votre peau est de nous révéler toute la vérité ! ! !... Sinon, nous saurons bien l'extraire de votre sale tête de Yankee, quand nous devrions vous la faire éclater !

Et le capitaine du *Thor*, exhiba pour la seconde fois la cordelette et le taquet de bois qu'il avait montrés à Stickney.

— Mais, vous êtes fou ! s'écria W.-W. White, hors de lui. Ce misérable Robic, un évadé du bagne ! Que peut-il y avoir de commun entre lui et moi !

— Pas de boniments, mister White ! Il n'y avait qu'un évadé du bagne pour accepter de faire la sale besogne que vous avez proposée à Robic ! Une dernière fois, voulez-vous parler ?

— Je vous dis que je n'ai jamais eu aucun rapport avec cet infâme bandit ! C'est, au contraire, vous, qui l'avez employé ! Et je me demande, maintenant, quelle est cette nouvelle ruse infâme que…

— Pas de boniments, mister White, je vous le répète !…

« Puisque vous voulez essayer de mon tourniquet, à votre aise ! Nous allons vous en donner une séance ! Et vous parlerez, je vous l'annonce !

Klagendorf s'était levé. Il s'approcha du prisonnier, se pencha sur lui, arracha son pansement et lui entoura le front de trois tours de la cordelette qu'il tenait à la main, et qu'il noua solidement. Puis, ayant inséré le tourniquet de buis entre la cordelette et le crâne du patient, il le fit pivoter sur lui-même, ce qui tendit fortement la corde.

Le mince câble s'incrusta dans la chair de W.-W. White.

L'Américain poussa un cri strident. Il se redressa d'une pièce et se rejeta en arrière, avec une telle violence qu'il fit lâcher prise à son bourreau.

Klagendorf cracha une imprécation. Un matelot, qu'il appela, lui apporta un rouleau de drisse avec lequel W.-W. White fut solidement amarré au fauteuil. Et le supplice recommença.

Le crâne enserré, broyé par la cordelette, l'Américain, la bave à la bouche, le front en sang, les yeux désorbités, fit entendre une affreuse plainte, cependant que tout son corps tremblait convulsivement.

— Vous allez le tuer, capitaine ! s'exclama Adolf Sauerkopf.

— Pas de danger ! Il chante trop fort pour un mourant ! observa Klagendorf qui desserra légèrement la corde.

— Grâa… ce ! Pitié ! parvint à hoqueter W.-W. White, éperdu de souffrance.

— Cela ne dépend que de vous ! déclara le capitaine du *Thor. Et, vous savez, je peux serrer plus fort !*… Il y a encore de la marge avant que votre crâne éclate ! Vous autres, Yankees, vous avez les os épais comme des buffles !…

« Alors ? On est décidé ?

— Mais… je… vous jure que… que je… je n'ai ja… jamais eu aucu… cune relation… avec ce Robic ! articula le fabricant de savon.

— Oui ? C'est ce que nous allons voir !… Car votre « ami » Eliezer Stickney n'est pas de cet avis ! Il vous donnera le démenti et vous fournira même des détails !… Une dernière fois, dites la vérité – si vous voulez sauver votre peau américaine !… Car nous allons appliquer le même traitement à vos amis !… Et ils parleront, soyez-en sûr !

Sans attendre de réponse, Klagendorf donna un demi tour au tourniquet.

W.-W. White, aveuglé par le sang qui coulait de son front, fit entendre un hurlement affreux :

— A… assez ! clama-t-il. Je… jure !… Je… jure que… que… je… n'ai… jamais rien eu avec… Ro… Robic. Grâce !

Klagendorf serra plus fort.

W.-W. White, se tordant dans ses liens, émit une plainte déchirante…

Mais d'autres cris s'entendirent, entre deux clameurs de l'Américain.

Des portes claquèrent violemment. Celle du carré s'ouvrit.

Bagoltz, le maître d'équipage, un gros homme blond à large barbe en éventail, apparut. Il était hagard.

Il regarda Klagendorf, puis W.-W. White, se tourna vers Adolf Sauerkopf, ouvrit la bouche pour parler – et resta muet.

— Tu fais l'idiot, ou tu l'es ? gronda Klagendorf en le foudroyant du regard. Que viens-tu faire ici ? Réponds, imbécile !

— Ca… capi… taine !… C'est… le prisonnier… le prisonnier anglais…

— Eh bien ? Il te faut une tenaille pour t'arracher les paroles, brute ? Qu'est-ce qu'il a fait, l'Anglais ?

— *Il s'est évadé !* jeta Bagoltz, d'une traite.

Klagendorf devint livide. Ses yeux lancèrent des éclairs.

Sans lâcher le tourniquet broyant le front de W.-W. White, il saisit, de sa main libre, le maître d'équipage par le col de son veston et le secoua avec une violence sauvage :

— Quoi ? Quoi ? éructa-t-il. Tu es fou ou saoul ? L'Anglais s'est évadé ? Où s'est-il évadé ? Vas-tu répondre, porc ?

— Il… s'est défait… de… ses liens… Lâchez-moi capitaine !… Vous… m'étrang… lez !… Il a… Oh !

— Achève, chien ! aboya Klagendorf qui, pourtant, secoua moins fort le malheureux maître d'équipage.

— Il… a démonté la serrure… de la… ca… bi… bine… Il est sorti… Il a cassé la tête de Frumheim… qui était en fa… faction dans la coursive !… Et il a pris… sa capote… Et il… a tué… le cambusier… avec un poignard !… Et il a ouvert le pa… panneau de la… cambuse…

« Il s’est jeté à la mer… avec une bou… bouée ! parvint à expliquer Bagoltz qui suait d’angoisse.

Sauerkopf, très pâle, s’était levé :

— Mais il ne peut être loin ! s’exclama-t-il. Il faut le rechercher tout de suite !

— Si vous m’aviez laissé le noyer, tout à l’heure, il ne se serait pas enfui, herr Sauerkopf ! siffla Klagendorf en lançant à son commanditaire un regard d’assassin.

« Restez ici, et surveillez ce White !… Je vais faire le nécessaire !…

« Arrive, toi ! conclut-il à l’adresse de Bagoltz dont il lâcha enfin le veston.

Tous deux, d’un bond, furent hors du carré.

La coursive était déserte.

Les deux hommes galopèrent vers le poste de manœuvre. En avant du périscope, le capot de descente était ouvert, laissant passer l’air frais du dehors.

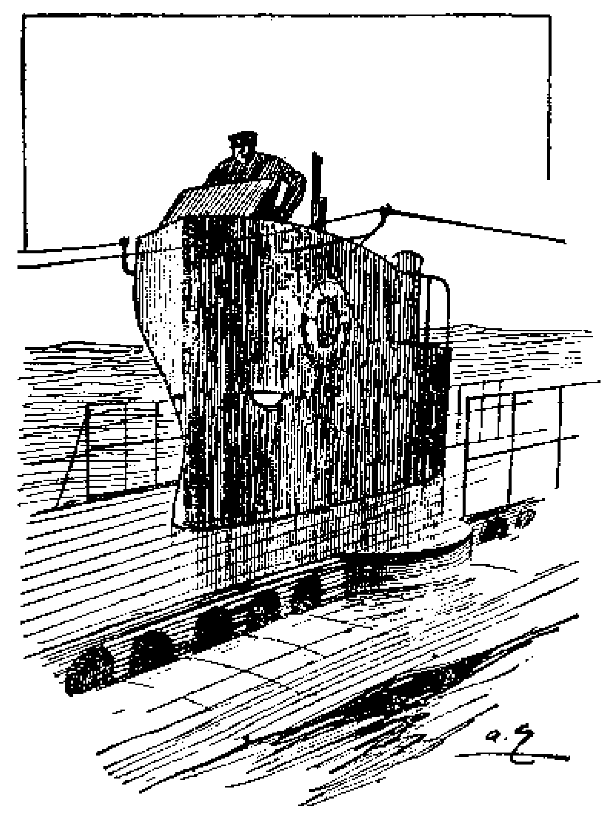
L’homme de barre avait lâché la roue du gouvernail et regardait distraitement les cadrans enregistreurs placés devant lui.

— Où est l’officier de quart ? lui jeta Klagendorf.

— Sur le pont, capitaine ! fit le marin.

Klagendorf, sans répondre, empoigna les montants de l’échelle de fer conduisant au capot percé dans le sommet de la tourelle.

En quelques bonds, il fut en haut.



LE CAPOT DU « THOR ».

Le *Thor* était stoppé. Des vaguelettes lâchaient ses flancs luisants. Sur sa carapace de tôle, l'équipage presque tout entier – sauf les hommes de quart dans les machines – était réuni et regardait de tous côtés.

Leduke-Krahm, perché sur l'étroite passerelle occupant le faîte de la tourelle d'observation, faisait entendre sa voix rêche :

— Je crois qu'on voit quelque chose de ce côté… disait-il en étendant le bras vers un point de l'horizon.

— Herr Leduke, mêlez-vous de ce qui vous regarde, s'il vous plaît ! lui jeta Klagendorf.

Il se tut.

— La chaloupe à la mer ! Tout de suite ! Qu'attendez-vous ? glapit le capitaine du *Thor*. Et vite !…

Vos jumelles, herr Kornitz ! reprit-il à l'adresse de l'officier de quart qui, debout au côté de Leduke-Krahm, inspectait des yeux l'horizon.

Herr Kornitz, obséquieusement, tendit l'objet demandé à son supérieur.

— On ne voit rien ! Pourtant, la bouée qu'a prise ce chien d'Angleterre devrait être visible !… grogna Klagendorf. Il y a longtemps… qu'il s'est évadé ?

— Peut-être dix minutes, peut-être plus, commandant ! fit l'officier de quart.

« C'est Bagoltz qui s'est aperçu de la chose en allant dans la cambuse chercher du lait condensé pour mettre dans le minium… Il a trouvé le cambusier poignardé. Il a donné l'alarme.

« Je suis aussitôt monté sur le pont… après avoir fait stopper. Mais je n'ai rien vu, et j'ai envoyé Bagoltz vous prévenir !

— Tout cela à cause de ma stupide bonté !… C'était pour vous épargner la chaleur que je vous laissais prendre le quart à l'intérieur du sous-marin.

« Dorénavant, le quart se fera en haut, sur la passerelle ! grommela Klagendorf en rendant les jumelles à l'officier.

Tandis qu'il parlait, la chaloupe automobile du sous-marin, placée dans une niche de tôle, à l'arrière de la tourelle, avait été mise à la mer. Son moteur crépita.

Montée par six hommes et barrée par Bagoltz, elle s'éloigna du *Thor* à toute vitesse.

Pendant l'heure qui suivit, elle décrivit d'innombrables allées et venues autour du sous-marin, s'en approchant, s'en éloignant.

En vain.

Finalement, Klagendorf, exaspéré, lui fit signaler de rallier le bord. Elle revint et fut remise en place.

— Si ce gueux d'Anglais n'avait pas pris de bouée, grommela le capitaine du Thor, je pourrais espérer qu'il a été gobé par quelque requin… Mais la bouée ? Où est-elle ?

« Nous sommes juste sur le parcours des paquebots allant de Brisbane à Vancouver !… La chance est pour la canaille ! Stickney est capable de se faire recueillir ! Ça fera du beau !

— Oh ! commandant, je ne crois pas… voulut dire l'officier de quart.

— Et qui vous demande ce que vous croyez ? maugréa Klagendorf. Faites descendre l'équipage, fermer les panneaux et remettre en route !

Et, sans attendre de réponse, le capitaine du *Thor* redescendit à l'intérieur du sous-marin.

— White paiera pour deux ! murmura-t-il une lueur de sang dans les yeux.

X

LE SORT DE WILLIAM-WALTER WHITE

— Parti, filé, disparu ! annonça Klagendorf, en rejoignant Adolf Sauerkopf dans le carré où le financier était resté à surveiller W.-W. White.

— Il s'est peut-être noyé ? observa Sauerkopf, de sa voix de fausset.

— Il s'est *peut-être* noyé ; il a *peut-être* été dévoré par un requin ! il sera *peut-être* recueilli par quelque navire ! siffla Klagendorf. Dans ce cas, il nous créera *sûrement* des ennuis !

« À côté de tous ces *peut-être*, nous avons une certitude, c'est que le sieur Eliezer Stickney s'est joué de nous. Il nous a amusés avec sa petite histoire, et a réussi à gagner du temps… Tout cela ne serait pas arrivé si nous avions noyé cet individu avec les autres, comme je voulais le faire !

— Je ne vous en ai pas empêché ! remarqua Sauerkopf, placidement.

C'était un homme habitué aux affaires, qui savait discuter.

Klagendorf haussa les épaules ! il désigna W.-W. White :

— Je suppose que, maintenant, vous serez d'avis, comme moi, de nous débarrasser de celui-ci, sans attendre qu'il nous fausse, lui aussi, compagnie !

Adolf Sauerkopf regarda le capitaine du *Thor :*

— Nous nous débarrasserons de M. White s'il le faut ! dit-il. Cela dépendra des circonstances. Après…

— Après quoi ? Je me demande vraiment si vous avez tout votre bon sens, herr Sauerkopf ! éclata Klagendorf.

— Vous avez pu reconnaître… que vos accusations étaient mal fondées, gentlemen ! se hasarda à protester le marchand de savon de San Francisco, en regardant les deux hommes.

— La paix ! intima Klagendorf, rudement. Quand on vous parlera, le Yankee, vous répondrez – ou gare au tourniquet !…

Et, sans plus s'occuper du prisonnier, Klagendorf appela deux matelots qui reçurent l'ordre de s'asseoir aux côtés de White et de ne pas le quitter des yeux.

— Venez ! intima ensuite le capitaine du *Thor* à son commanditaire.

— Oui, je vous suis ! acquiesça Adolf Sauerkopf.

Ils allèrent tous deux s'enfermer dans la cabine de Klagendorf.

— Vous avez une idée en tête, herr Sauerkopf ! fit brutalement Klagendorf. Dites-la !

— Volontiers. Mon idée, c'est que, maintenant moins que jamais, nous ne devons pas noyer W.-W. White !… Si ce Stickney ne périt pas, il racontera ce qui s'est passé, et…

— Pouvons-nous l'en empêcher ? Et, au surplus, quelle importance cela a-t-il ?

« Leduke assure que notre provision de *catalyseur* – puisque catalyseur il y a – peut suffire à faire marcher les moteurs du sous-marin à toute allure pendant vingt ans ! Nous pouvons donc défier les marines du monde entier, assurés de n'avoir jamais à nous ravitailler en combustible. Quant aux vivres, l'on en trouve partout !… Si nous ne noyons pas White, nous devrons le surveiller, ce qui nécessitera la présence continue à ses côtés d'un factionnaire. Cause de fatigue supplémentaire pour un équipage à qui nous sommes déjà obligés de demander beaucoup !

« D'autre part, un prisonnier pense plus et mieux à s'évader que ses gardiens à le garder.

« Il y pense sans cesse. Les gardiens ont des distractions. Et puis White est riche, millionnaire. Les hommes le savent. Pouvez-vous assurer qu'aucun d'eux ne se laissera tenter par la promesse d'une fortune que White n'hésitera pas à offrir ? Tout nous montre donc, que l'Américain finira par s'évader !

« Qu'aurons-nous gagné, alors ?

— *Vous ne voyez White que prisonnier ou mort !* fit Sauerkopf, avec un mince sourire. *Il y a d'autres alternatives !*

— Je vous écoute ! prononça Klagendorf, condescendant.

— J'avais eu, d'abord, l'idée de faire noyer l'Américain non loin de quelque port, afin qu'on y retrouvât son cadavre. L'incertitude où nous sommes sur le sort d'Eliezer Stickney m'a fait changer de point de vue !…

« Ne croyez-vous pas, par exemple, capitaine, que la solution la plus raisonnable, la plus élégante, serait… hein ? *de rendre fou W.-W. White.*

« Ce ne doit pas être difficile) ! Certains poisons connus provoquent la folie incurable, et il n'est pas difficile de s'en procurer. White une fois fou, nous le débarquerons de nuit en Californie, par exemple, dans une région où il est connu. Il ne pourra rien raconter. Et bien des gens croiront que Stickney, lui aussi, a perdu la tête, lorsqu'il nous accusera ! »

Sauerkopf s'interrompit. Un sourire sournois élargit sa face jaune et glabre.

Klagendorf était resté impassible :

— Vous êtes un homme romanesque, herr Sauerkopf, dit-il. Vous aimez les solutions compliquées. Moi, je suis pour la simplicité ! Une gueuse au pied, et à la mer, White ! Voilà la vérité !

— Non, capitaine ! Vous ne noierez pas mister White. Je ne le supporterai pas !

« Je regrette de vous contredire, mais nous jouons déjà assez gros jeu sans que vous compliquiez et aggraviez encore notre situation.

« White fou, mais vivant, les accusations de Stickney perdront beaucoup de leur intérêt ; White disparu, on le recherchera.

« Si vous connaissiez un peu l'histoire politique contemporaine, celle des États-Unis, vous sauriez que W.-W. White est un ami du vice-président des États-Unis. David Robinson, lequel est en même temps sénateur de la Californie, et que W.-W. White est un de ses principaux électeurs !…

« Il ne faut pas que W.-W. White disparaisse ! (Sauerkopf fit une pause, il prit ce qu'au théâtre on appelle un temps). Il ne le faut pas ! le répéta-t-il en scandant ses paroles.

Klagendorf ne répondit pas tout de suite. Il regarda son commanditaire. Son mépris de hobereau et d'officier pour le civil et le financier qu'était Sauerkopf le fit grimacer. Un instant, il pensa entrer en lutte ouverte avec lui. Il y pensa avec une telle acuité que Sauerkopf lut dans ses yeux ce qu'il allait dire.

« Doucement, il le prévint :

— J'ai pris mes précautions, herr Klagendorf, observa-t-il avec douceur, pour le cas où nous serions en désaccord !

— Leduke-Krahm ? ricana Klagendorf, avec un rire insultant. Si vous n'avez d'autre allié que celui-là, je vous plains !

— Peut-être. J'en ai d'autres – mais Leduke-Krahm suffit. Seul, il peut faire marcher les moteurs à oxygène ! Renseignez-vous ! précisa Sauerkopf.

Klagendorf sentit que le financier disait vrai. Il le connaissait de réputation et le savait capable d'en remontrer à un Peau-rouge pour la ruse.

Il se contint, se calma :

— Nous n'allons pas nous disputer, herr Sauerkopf ! observa-t-il rondement. Ce serait vraiment trop malheureux !

« Vous avez mal interprété mes intentions !… Je ne veux que la réussite de nos entreprises !

« Il est tout naturel que nous ne pensions pas de même en tout, et que, tout en voulant la même chose, nous diffé-

rions parfois sur le choix des moyens. Mais, entre braves gens, il est toujours facile de s'entendre, de s'accorder !…

« Pour ce qui est de White, ne vous semble-t-il pas qu'il serait bon que nous y réfléchissions, à tête reposée, sans hâte !… Nous pourrons ainsi, dans quelques heures ou dans quelques jours, décider de son sort au mieux de nos intérêts !

— Cela me paraît très raisonnable, capitaine, et je vous approuve entièrement ! déclara Sauerkopf, sans marquer autrement son triomphe.

— Je vais faire relâcher ce pauvre Joseph Robic, poursuivit le capitaine du *Thor.* Il ne doit pas être très content !… Bah ! Il sera tellement heureux de s'en tirer, qu'il oubliera ce *petit incident !…*

— Ah ! C'est vrai ! Le Français ! Mais, dites donc, c'est un médecin, je crois, à qui il est arrivé des mésaventures pour une affaire de poison, hein ?

« Il pourrait nous être très utile pour ce que je vous ai dit ! remarqua Sauerkopf. Parce que, n'est-il pas vrai, il serait prudent d'agir au plus vite !… Une fois White fou, nous serons plus certains qu'il ne s'évadera pas !

Klagendorf fronça les sourcils. Décidément, le « commanditaire » tenait à son idée !

— Nous lui en parlerons ! conclut-il en marchant vers la porte de la cabine.

Tous deux sortirent et se séparèrent.

Klagendorf se dirigea vers la chambre de Joseph Robic, où celui-ci avait été enfermé en compagnie d'un marin chargé de le surveiller.

L'ancien médecin était dans un état de rage intense.



Des matelots s'étaient jetés sur lui sans explication.

Des matelots s'étaient jetés sur lui sans explication, et, après l'avoir rossé, bourré de coups à l'allemande, lui avaient lié pieds et poings et l'avaient jeté sur sa couchette.

Il se demandait ce que cela voulait dire, sans parvenir à se l'expliquer.

En voyant entrer Klagendorf, il se calma comme par miracle, du moins en apparence. Sa fourberie naturelle lui conseillait, puisqu'il n'était pas le plus fort, de ne pas exciter celui qui l'avait fait aussi indignement et aussi injustement traiter – mais qui tenait son sort entre ses mains.

— Mon pauvre Robic ! fit Klagendorf avec un rire bonasse ; on vous a poché un œil, je crois…

« Je viens vous faire des excuses !… Et vous délivrer !… Il y a eu malentendu !… Vous êtes victime d'une accusation qui paraissait juste, mais que j'ai percée à jour !

« White et Stickney prétendaient que vous étiez à leur solde… Stickney, surtout, donnait des précisions si troublantes que, ma foi, je l'ai presque cru, et ai ordonné, en attendant un supplément d'enquête, de vous garder à vue !… Vous comprenez, dans notre situation…

« On n'aurait pas dû vous ligoter, ni vous boxer… Les hommes veulent toujours faire du zèle, vous le savez !…

« Mais je vous tiendrai compte de cette « petite » mésaventure !

Tout en articulant ce discours calmant, Klagendorf avait coupé les cordes qui garrottaient le médecin empoisonneur.

Joseph Robic frotta son visage ensanglanté que, depuis des heures, les mouches rongeaient :

— Vous auriez pu, quand même, avoir plus de confiance en moi, capitaine ! dit-il avec une douceur pleine de reproche.

— Je l'avoue ! admit tranquillement Klagendorf, sans autre commentaire.

« Vous savez, nul n'est infaillible ; pensez que, si je vous avais fait fusiller, par exemple, le mal eut été irrémédiable, quels que fussent mes regrets !…

« Allons, levez-vous ! Vous avez toute notre confiance – et, la preuve, c'est que herr Sauerkopf va très probablement avoir recours à vos services !

— Il est malade ? s'enquit Joseph Robic.

— Non. Il va bien. C'est White !

— White ? Ce sale individu ! Dire que je l'ai pansé et…

— Vous allez avoir à le panser encore, car je lui ai un peu abîmé le crâne…

« Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit !… Connaissez-vous un… une substance capable de rendre un homme fou, définitivement, j'entends ! De lui enlever la raison de façon à ce qu'il ne la retrouve JAMAIS ?

Joseph Robic regarda son interlocuteur, un éclair cynique dans l'œil :

— C'est facile ! déclara-t-il avec simplicité. Les produits ne manquent pas !… C'est pour White ?

— Peut-être !

— Oh ! Alors, je le soignerai !

— *Et nul ne vous ennuiera si vous forcez un peu la dose !* remarqua Klagendorf, négligemment. Mais venez ! Vous allez raconter ça à herr Sauerkopf ! Vous lui ferez plaisir !

— Laissez-moi seulement me passer un peu d'eau sur la figure ! demanda l'empoisonneur.

— Comment donc ! acquiesça gracieusement Klagendorf qui s'assit sur le divan et alluma une cigarette.

Dans les cinq minutes qui suivirent, les deux hommes rejoignirent le financier dans sa chambre.

— J'ai adopté votre point de vue, herr Sauerkopf ! déclara le capitaine du *Thor*.

« Réflexions faites, vous avez raison. Et Joseph Robic, à qui j'ai fait part de votre idée… la trouve très facilement réalisable !

— En moins de vingt-quatre heures, je me charge de rendre William White fou délirant, ou furieux, ou bestial, au choix ! déclara Joseph Robic, avec une simplicité terrible. C'est l'enfance de l'art !

— Délirant me paraît très bien convenir ! fit Sauerkopf avec douceur. Nous le débarquerons ensuite sur quelque point de la côte américaine, et n'aurons plus à nous occuper de lui !

Et le financier, comme s'il eut fixé les détails d'une opération de Bourse, expliqua posément le plan qui, dans son esprit devait le débarrasser de W.-W. White et faire naître la suspicion sur les accusations de Stickney – si Stickney survivait.

— Il va de soi que nous aimerions à être assurés, mais bien assurés, que ce White ne recouvrera jamais la raison ! termina Sauerkopf.

— Au point de vue médical, tant qu'un homme vit, rien n'empêche qu'il ne guérisse, quelle que soit sa maladie !… expliqua Joseph Robic. Et puis, la différence est si petite entre un homme fou et un qui ne l'est pas !

« Mais je peux affirmer qu'il ne guérira pas tout de suite, en tous cas !

« Quand voulez-vous que *j'opère ?*

— Dans quelques jours… Le temps de faire signer des chèques à l'Américain ! fit le pratique Sauerkopf. On pourra facilement lui tirer quelques centaines de milliers de dol-

lars… cela nous aidera à amortir nos premiers frais ! Nous allons décider cela avec le capitaine Klagendorf !…

« Et, naturellement, vous aurez votre part de l'« opération », M. Robic ! Toute peine mérite salaire : je suis pour la justice, moi !

— Hum… Quand même, une bonne noyade bien simple – après les chèques, naturellement ! – nous éviterait peut-être beaucoup d'avatars ! murmura Klagendorf.

Joseph Robic eut un sourire engageant :

— On pourrait peut-être augmenter nos sécurités ! observa-t-il.

— Comment ? demandèrent à la fois ses deux interlocuteurs.

— Très facile. Supposez qu'en plus d'être fou, ce voyou de White soit atteint de lèpre ! (L'inoculation du bacille de la lèpre est un jeu d'enfant !)

« Nous le débarquons sur le territoire américain. On le retrouve. On le recueille. Une lettre anonyme le dénonce comme lépreux. Les Américains ne badinent pas là-dessus !

« On chambre White ; on l'examine ; on analyse son sang ; on trouve le bacille de Hansen. Et on envoie – pour la vie – notre fou-lépreux au lazaret de Molokai, aux îles Hawaï.

« Et vous en êtes définitivement débarrassés !

Joseph Robic se tut, cependant qu'un modeste sourire fleurissait sur ses lèvres.

XI

PREMIERS BÉNÉFICES…

Si scélérats que fussent Klagendorf et Adolf Sauerkopf, le regard admiratif qu'ils échangèrent fut mêlé d'une certaine gêne. Le plan que venait de leur exposer Joseph Robic n'était, en réalité, qu'un perfectionnement du leur.

Mais la lèpre !… La plus horrible des maladies ! Tous deux avaient vu des lépreux dans un lazaret allemand. Ils avaient vu les ravages de l'affreux mal qui, lentement, ronge le corps et le fait tomber, vivant, en décomposition.

Klagendorf et Sauerkopf, s'ils manquaient de principes, avaient des préjugés. Ils les firent taire, pour la circonstance : nécessité, professait Klagendorf, n'a pas de loi.

— Votre idée est séduisante, M. Robic ! déclara Sauerkopf, après un court silence.

— Il est certain qu'un lépreux inspirera moins d'intérêt qu'un simple fou ! observa le capitaine du *Thor*.

— Un *fou-lépreux !* murmura Joseph Robic.

— Mais où vous procurerez-vous le bacille… le bacille dont vous avez parlé ? s'enquit Sauerkopf.

— Dans n'importe quelle île de la Polynésie. La lèpre y existe, si je peux dire, à l'état endémique !

— Cela demandera du temps. Vous commencerez donc par rendre fou notre homme ! conclut Sauerkopf. Vous avez ce qu'il faut à bord ?

— Oui ! assura le médecin empoisonneur. *J'ai de quoi rendre fou tout l'équipage !*

Paroles qui firent passer un petit frisson dans l'échine de Klagendorf et de son commanditaire.

— Nous vous dirons quand le moment sera venu, M. Robic ! conclut le financier sans oser regarder l'horrible personnage.

L'entretien s'arrêta là. Robic sortit presque aussitôt de la cabine de Sauerkopf.

— Il… peut être dangereux ! murmura le financier, dès que le médecin empoisonneur se fut éloigné dans la coursive. Vous ne craignez pas que… qu'il nous fasse avaler un jour de sa médecine ?

— Je l'ai à l'œil – et, le moment venu, lorsque nous n'aurons plus besoin de lui, je le supprimerai ! Des êtres pareils sont une insulte à l'humanité ! fit sérieusement le capitaine du *Thor*.

— Oui ! Vous avez raison !… Si nous allions voir White – pour les chèques ? Il est encore sous l'influence du tourniquet… Il sera plus maniable ! proposa Sauerkopf. Vous me laisserez lui parler !

— Très juste. Allons-y ! accepta Klagendorf.

Ils gagnèrent le carré ou ils avaient laissé White sous la surveillance de deux matelots. Ceux-ci reçurent l'ordre de se retirer.

Klagendorf alla aussitôt donner deux tours au verrou de la porte.

— Je suppose que vous vous êtes remis, M. White commença Adolf Sauerkopf, et que vous nous excuserez de nous être montrés un peu vifs, tout à l'heure !…

« Ce misérable Stickney nous avait monté la tête contre vous !… Il jouait son jeu, le voyou ; il a réussi et s'est évadé… heureusement pour lui !… *Il en a été quitte pour périr d'une balle*… Autrement, il eut payé cher ses mensonges et ses calomnies !

« Ne parlons plus de cet immonde personnage !

« Je viens d'avoir une longue conversation avec le capitaine Klagendorf, mon associé. Je ne vous la répéterai pas. La conclusion, c'est que nous sommes prêts à traiter avec vous et à vous libérer.

« À condition que vous nous remettiez plusieurs chèques d'une certaine valeur, que vous abandonniez toute prétention sur le gisement du catalyseur, que vous n'en parliez à personne et que vous nous donniez votre parole de gentlemen que vous oublierez tout ce qui s'est passé, depuis le moment où le *Shenandoah* est arrivé sur la côte des Nouvelles-Hébrides…

— Et qu'il a sauvagement abordé le *Laranda !* crut devoir observer Klagendorf. C'est de la piraterie, cela !

— Le passé est le passé ! observa délibérément Sauerkopf. N'en parlons plus !… Nous vous écoutons, M. White !

Le fabricant de savon revenait de loin. Il était encore étourdi, hébété, écrasé par les souffrances physiques et morales qu'il venait de supporter. En voyant apparaître Klagen-

dorf et son commanditaire, il avait cru que la torture allait recommencer et qu'elle ne se terminerait que par sa mort.

Le discours de Sauerkopf lui apparut comme celui d'un ami. Tout n'est que comparaison !

Le premier mouvement du prisonnier fut pour s'écrier qu'il acceptait tout, mais son instinct d'homme d'affaires, aussitôt éveillé, le retint :

— Je suis heureux… que vous ayez reconnu votre erreur, messieurs ! dit-il d'une voix rauque à la fois et pâteuse.

« J'ai horriblement souffert !… Je ne demande pas mieux que… de m'entendre avec vous !… je vous l'ai déjà dit !…

« Fixez vous-même la somme que vous exigez… en n'oubliant pas… que mes affaires sont moins brillantes qu'on le croit !…

« Le *Shenandoah*… que j'ai perdu, me coûtait douze cent mille dollars… et il n'était pas assuré !… Il n'était pas non plus entièrement payé !…

« Et, en ce moment, les affaires traversent une crise… J'ai dû réaliser, il y a deux mois, un stock de marchandises… des savons destinés aux Chinois qui n'en veulent plus… le boycottage !… J'ai perdu près de neuf cent mille dollars !

— Oh ! Il vous en reste encore ! fit, souriant, Sauerkopf. Je voudrais être aussi riche que vous !…

« Tenez !… Je ne veux pas vous étrangler… surtout à la suite du « malentendu » dont vous avez été victime !… Nous nous montrerons donc très raisonnables… n'est-ce pas, capitaine ?

— Ce que vous fixerez sera bien ! déclara Klagendorf, qui savait à quoi s'en tenir sur la rapacité de son « commanditaire ».

— Je vous remercie, capitaine !… Donc… voyons… M. White va nous libeller et nous signer sept chèques au porteur… J'aime le nombre sept : il m'a toujours porté bonheur !…

« Sept chèques, donc, qui formeront un total de un million de dollars. Les chiffres ronds ne fatiguent pas la mémoire !

— Un million de dollars ! s'exclama White qui s'attendait à « cracher » la forte somme, mais qui était loin de penser à un total aussi « proéminent ». Mais je n'ai… je ne possède pas cette somme liquide dans aucune banque !

— Qu'importe ! Votre nom est connu ! observa Sauerkopf, paisible. Vous *valez* plus d'un million de dollars et les banques feront honneur à votre signature ! La signature de W.-W. White !

— Je ne peux… vraiment… disposer de tant d'argent ! insista le prisonnier en raffermissant sa voix.

— Dites tout de suite que nous exagérons, que nous voulons vous ruiner ! intervint rudement Klagendorf.

« Mais nous ne le supporterons pas ! Si vous voulez refuser, vous êtes libre. Nous ne vous forçons pas ! Mais ce sera le tourniquet pendant deux heures chaque jour, et, à la fin, la baignade et les requins !… Décidez-vous ! Je n'aime pas ces discussions sordides ! Je ne suis pas un mercanti, moi !

Livide, W.-W. White ne répondit pas.

— Ne vous fâchez pas, capitaine ! fit le doux Sauerkopf. M. White n'a certainement pas voulu vous insulter ! Et je suis persuadé qu'il sera raisonnable ! Que diable, nous sommes entre gentlemen !

Ces quelques paroles, pleines d'une lourde raillerie germanique, firent encore plus d'effet que les menaces de Klagendorf. W.-W. White comprit encore mieux combien il était à la merci des deux hommes. Il comprit qu'il n'avait qu'à tout accepter.

Il tenta, pourtant, un dernier effort. Il offrit cinq cent mille dollars tout de suite et le reste une fois qu'il serait de retour chez lui.

Sauerkopf, sans se fâcher, lui fit comprendre que de telles précautions étaient insultantes et qu'elles pouvaient faire croire à quelque piège. Quant à Klagendorf, il déclara tout net qu'il n'entendait pas discuter plus longtemps, et, pour mieux préciser ses intentions, sortit d'un tiroir où il les avait rangés, la corde teinte de sang et le tourniquet de buis qui avaient servi à supplicier l'Américain.

Vaincu, W.-W. White n'insista plus. Il se borna à s'enquérir quand il serait libéré :

— Dès demain : dès que nous serons assez éloignés de terre pour être certains que vous ne tenterez pas de nous fausser compagnie ! déclara Sauerkopf.

« Vous serez ensuite prisonnier sur parole, jusqu'à ce que les chèques que vous allez nous signer aient été encaissés.

« Vous voudrez bien, en même temps que vous tirerez les chèques, écrire des lettres d'avis, datées d'à bord du *She-*

nandoah, et destinées aux banques chez lesquelles vous avez vos fonds : il faut faire les choses en règle !

White, désarmé, sans volonté, consentit à tout…

Dans l'heure qui suivit, chèques et lettres furent écrits.

Après quoi, le fabricant de savon fut pansé par Joseph Robic et transporté dans une cabine, voisine de celle de Klagendorf et de Sauerkopf.

Sous leur surveillance, il put faire un peu de toilette et changer de linge. Il absorba un léger repas, et, moulu, brisé, effondré, s'étendit sur la couchette de la cabine.

Avant de s'endormir, il pensa :

— Un million de dollars, après tout, ce n'est pas cher ! Et j'en dépenserai bien dix fois plus, une fois libre, pour châtier ces misérables assassins !…

Tandis qu'il songeait ainsi, Klagendorf, Sauerkopf et Joseph Robic étaient réunis dans la cabine du « commanditaire » de l'expédition, toutes portes fermées.

— Je pense que vous pourrez lui faire avaler la drogue dès ce soir, M. Robic ! disait Sauerkopf.

— Oui. Le plus tôt sera le mieux ! approuvait Klagendorf.

— J'ai deviné votre pensée, messieurs ! déclarait l'épouvantable Robic. *En ce moment, W.-W. White a déjà avalé le poison qui doit lui enlever la raison. Quand il se réveillera, il sera fou !*

Un petit silence suivit ces paroles, un silence rempli de pensées. Klagendorf et Sauerkopf songeait que le médecin

empoisonneur était vraiment un homme fort… trop fort, même !

— Il y aura cent mille dollars pour vous sur l'affaire ! déclara enfin le financier hambourgeois.

— Je ne sais comment vous dire combien je suis touché de votre générosité, et de votre délicatesse, Messieurs ! fit Joseph Robic, d'un ton pénétré.

« Si c'était possible, elles augmenteraient encore le dévouement que j'ai pour vous et la reconnaissance que vous m'inspirez !

« Il ne reste plus, à présent, qu'à inoculer la lèpre à l'Américain !

— Nous allons nous occuper de cela ! conclut Klagendorf.

Joseph Robic s'inclina et se retira sur ces mots.

Il ne s'était pas flatté !

Au cours de la nuit qui suivit, William-Walter White se réveilla en poussant des hurlements stridents.

On ouvrit la porte de sa cabine, qui, par précaution, avait été fermée à clé. L'on vit un homme en chemise, les yeux désorbités, les lèvres baveuses, qui essayait de se briser le crâne contre la paroi. Il avait arraché son pansement, et le sang de ses plaies, coulant sur son visage, lui donnait un aspect repoussant.

Il fallut le ligoter. Il continua à hurler ; finalement, il fut bâillonné.

Le lendemain, il se calma.



IL FALLUT LE LIGOTER.

Mais il ne reconnaissait plus personne ; un rire béat flottait sur ses lèvres…

Joseph Robic, modeste, reçut les félicitations des deux « associés »…

Le *Thor*, entre temps, se dirigeait vers le Nord.

Cinq jours seulement après avoir quitté la côte de l'île d'Espirito-Santo, il fut en vue d'un des nombreux atolls parsemés entre les Îles Gilbert et l'archipel des Marshall.

Les Marshall, avant la grande guerre, appartenaient à l'Allemagne. Klagendorf, en 1912, alors qu'il commandait en second un petit aviso, y avait fait un long séjour. Il connaissait parfaitement la région.

Il mouilla le *Thor*, à quelques encablures d'un atoll en forme de fer à cheval, connu sous le nom d'*Atoll des Lépreux*,

et où vivaient une centaine de misérables Canaques atteints de l'horrible mal.

La nuit suivante, l'un d'eux fut facilement enlevé par les hommes du sous-marin. Joseph Robic, l'ayant fait immobiliser, préleva sur un large ulcère qui lui rongeait l'aisselle, une quantité de pus suffisante à contaminer tout un régiment.

Et le bacille de Hansen fut inoculé à W.-W. White en plusieurs endroits du corps – pour plus de sécurité.

Le pauvre dément ne s'aperçut de rien…

Cette opération faite, le *Thor* cingla vers la côte californienne, pour y débarquer Sauerkopf, afin qu'il pût toucher les chèques de White, d'abord, et pour y déposer White lui-même, dès que Sauerkopf serait de retour.

C'est à cette époque que disparurent le paquebot japonais *O' Manko Maru*, allant de San Francisco à Hong-Kong, le paquebot anglais *Empress of Assyria*, parti de Honolulu pour Vancouver, et, enfin, le vapeur britannique *Aconcagua* qui transportait, de Mazatlan à Hong-Kong, un chargement de piastres mexicaines évalué à huit cent mille livres sterling…

De ces trois navires, nul n'entendit jamais parler. On les crut longtemps victimes d'un cyclone.

Ils avaient été « arraisonnés » par le *Thor*, s'étaient arrêtés. Une embarcation du sous-marin les avait accostés, amenant Klagendorf qui, conduit sur sa demande auprès du capitaine, lui avait expliqué que si, dans les dix minutes qui allaient suivre, les passagers n'avaient pas réuni une certaine somme, le paquebot serait immédiatement torpillé.

Chaque fois, le capitaine avait accepté – que pouvait-il faire d'autre ? Il avait, pour commencer, démonté son appa-

reil de TSF sous la menace d'un torpillage immédiat. Et, une fois la somme recueillie, une fois descendues dans l'embarcation les valeurs contenues dans la chambre-forte du paquebot – bijoux, numéraire, métaux ou pierre précieuses, le canot du *Thor* s'était éloigné. Et deux torpilles, bien ajustées, avaient envoyé au fond de la mer le malheureux navire dont les survivants étaient été massacrés jusqu'au dernier.

L'équipage du *Thor*, alléché par la perspective d'un riche butin, et, surtout, rassuré par la vitesse du sous-marin, avait sans hésiter accepté cette vie de pirate…



UNE CHALOUPE DU « THOR » LES DÉPOSA…

Ces différentes opérations n'avaient que peu retardé le voyage du sous-marin qui, par une nuit sans lune, avait stoppé à un mille de la côte américaine, au large de San Diego.

Un canot avait conduit à terre Adolf Sauerkopf, lequel avait dans ses poches les lettres et les chèques signés par W.-W. White.

En moins d'une semaine, Sauerkopf avait touché les chèques, sans aucune difficulté, puis était revenu sur la petite plage voisine de San Diego, où le canot du Thor l'avait repris et ramené à bord du sous-marin.

W.-W. White était toujours fou. Solidement fou, et déjà, les bacilles de la lèpre avaient produit, sous son aisselle gauche, un commencement de bubon.

Une chaloupe du *Thor* le déposa de nuit, sur la route qui suit le littoral californien, entre Longbeach et Huntington, à une trentaine de milles au sud de Los Angeles. Puis un des matelots du sous-marin alla jeter dans une boîte aux lettres voisine, une missive adressée au superintendant de l'hygiène, à Los Angeles, l'avertissant de la présence de William-Walter White et de la maladie dont il était atteint…

Une heure plus tard, le Thor prenait le large.

TROISIÈME PARTIE

L'ATOLL DES LÉPREUX

I

À TRAVERS LA JUNGLE NÉO-HÉBRIDAISE

Dans certaines circonstances, les événements les plus ordinaires prennent une signification tragique. Il est clair que le condamné à mort, lorsqu'un bruit, la nuit, frappe son oreille, réagit autrement que le paisible dormeur étendu dans sa chambre à coucher… Et le sifflet d'alarme d'un train émeut davantage celui qui est dans le convoi que le paisible spectateur qui le regarde passer.

En entendant la détonation d'une arme à feu, au moment où ils commençaient à s'inquiéter de la disparition de Simon Ferragut, Honoré Sanard, Robert Lanni et le matelot Berthier pâlirent sous leur hâle.

Ils avaient trop de raisons de craindre un retour offensif des hommes de Klagendorf !

Ils s'alarmaient à tort, pourtant, car, presque aussitôt, la voix du capitaine du *Laranda* retentit :

— C'est moi ! Par ici ! J'ai tué un cochon sauvage !… Berthier ! Mousse ! Arrivez !…

Ragaillardis par cette annonce, Robert Lanni et Berthier s'élancèrent dans la direction d'où partait la voix. Ils franchirent une cinquantaine de mètres à travers la jungle et débouchèrent dans une éclaircie, au milieu de laquelle Simon Ferragut se tenait debout, sa carabine à la main, auprès du cadavre d'un énorme porc dont le crâne ouvert saignait :

— Berthier ! fit Ferragut. Tu vas m'aider à traîner ce cochon jusqu'à la clairière.

« Toi, mousse, va débroussailler un coin du sol et prépare-nous du feu !...

« Tant pis si les Canaques nous voient ! On ne meurt qu'une fois – et je veux, quoiqu'il arrive, faire encore un bon repas ! Le cochon grillé, il n'y a rien de meilleur !

Ces ordres furent immédiatement exécutés. Ayant attaché leurs ceintures aux pattes postérieures de la bête, Ferragut et Berthier, non sans peine, la traînèrent jusqu'à la clairière où ils avaient établi leur campement.



UN DES QUARTIERS FUT MIS A ROTIR.

Honoré Sanard était tellement faible qu'il était resté assis sur le sol, à attendre les événements.

En quelques minutes, Robert Lanni eut allumé un feu capable de rôtir un éléphant. Le porc fut dépecé, vidé, gratté, flambé. Un de ses quartiers fut mis à rôtir.

Les fugitifs se le partagèrent. Il était succulent, bien que manquant de sel. Mais l'on ne saurait tout avoir !…

Le capitaine Ferragut, tout en mangeant, expliqua qu'il avait tout d'abord erré à l'aventure sans rien découvrir de comestible. À l'improviste, alors qu'il revenait sur ses pas, il avait aperçu un petit cocotier, entre les palmes duquel pendait une grappe de cocos… Joyeux, il s'était élancé dans sa direction. Il avait entendu un grognement sonore, cependant qu'un gros porc, réveillé de sa sieste, lui partait presque dans les jambes.

Ferragut, qui tenait à la main sa carabine, n'avait pas manqué l'animal…

Son récit terminé, il expliqua à Robert Lanni où se trouvait le providentiel cocotier, lequel était éloigné à peine de cent cinquante mètres.

Le mousse, infatigable, partit chercher des cocos. Il revient, moins de dix minutes plus tard, avec une vingtaine de fruits, lesquels étaient verts et pleins d'une eau fraîche et légèrement sucrée.

Chacun des fugitifs avala le contenu de deux cocos. Après quoi, les trois hommes et le mousse, repus, s'étendirent sur l'herbe et se laissèrent aller au sommeil d'une bonne digestion.

Ferragut, seul, ne dormit pas. Malgré tout, il craignait que Canaques ou Allemands eussent aperçu la fumée du feu allumé pour rôtir le cochon.

Il n'en fut rien.

À la tombée de la nuit, le capitaine du *Laranda* réveilla Berthier qui prit la faction à sa place, avec l'ordre de le prévenir au plus petit bruit suspect. Mais tout demeura tranquille, et, vers minuit, Berthier fut remplacé par Ferragut qui n'avait pas voulu réveiller le mousse, ni Honoré Sanard dont il connaissait l'épuisement.

Au matin, tout le monde fut debout.

Les forces de tous étaient plus ou moins revenues. L'on déjeuna d'une épaisse tranche de viande et du contenu d'une noix de coco. Puis Ferragut fit quatre parts, sensiblement égales, de ce qui restait du cochon ; il répartit de même les cocos encore pleins. Puis l'on se remit en route. L'optimisme était revenu parmi les fugitifs ; ils commençaient à croire qu'ils s'en tireraient.

D'après les estimations de Simon Ferragut, la côte la plus proche devait se trouver dans l'ouest. Les trois hommes et le mousse firent leur possible pour avancer dans cette direction.

Ce n'était pas facile. Il fallait cheminer dans un fouillis impénétrable, inextricable, où seul, le feu, eut permis de faire des trouées. Alors, les fugitifs utilisaient tous les passages. Ils gardaient, autant que possible, la direction de l'ouest, mais en décrivant des méandres, des zigzags, des crochets qui leur faisaient franchir quatre kilomètres pour se rapprocher de cinq cents mètres de leur but…

Leurs étapes étaient courtes. Racines, branches de toutes sortes, amas d'humus fait de végétaux pourris, où les pieds enfonçaient jusqu'aux chevilles, souches en décomposition, fourrés de ronces aux épines acérées comme des rasoirs et pointues comme des aiguilles, rendaient la marche extrêmement pénible.

Les fruits, heureusement, ne manquaient pas : oranges sauvages, cocos, bananes étaient en abondance, et Simon Ferragut réussissait, presque chaque jour, à tuer quelques volatiles, qui permettaient aux fugitifs de conserver leurs forces.

M. Sanard lui-même avait repris quelque vigueur. Malgré son âge, il s'accoutumait peu à peu à la terrible existence qui était devenue la sienne. Bien qu'il regrettât mille fois par jour son douillet cabinet de travail du quai Bourbon, il n'en laissait rien voir et montrait une physionomie sinon souriante, du moins résignée. Simon Ferragut l'admirait.

Chaque fois qu'il en avait l'occasion – et c'était souvent ! – Robert Lanni grimpait à la cime d'un arbre plus haut que les autres et interrogeait l'horizon.

La jungle interminable s'apercevait seule…

En certains endroits, les trois hommes et le mousse croisaient des pistes indigènes, simples trouées à travers la végétation. Prudemment, ils se gardaient de les utiliser, même si elles suivaient une direction parallèle à la leur.

Dix-sept jours durant, l'épuisante marche continua.

Le dix-huitième, vers neuf heures du matin, Robert Lanni, qui s'était hissé dans le feuillage d'un haut palmier, fit entendre un cri de joie : au delà des arbres voisins, il décou-

vrait l'océan, tout bleu, qui miroitait sous le soleil. Et, à quelques milles vers le sud, il identifiait l'estuaire du fleuve inconnu, reconnaissable aux falaises qui le dominaient et à la couleur jaunâtre de ses eaux.

Sans qu'ils l'eussent voulu, les fugitifs, guidés par le hasard, étaient revenus, à peu de chose près, à leur point de départ !

Redescendu sur le sol, le mousse expliqua à ses compagnons ce qu'il avait vu.

Simon Ferragut, incrédule malgré tout – ou plutôt hésitant à croire à tant de chance – grimpa à son tour à la cime du palmier, pour se rendre compte. Il dut reconnaître que Robert Lanni avait bien vu…

Les trois hommes et le mousse, toutes leurs forces revenues, se remirent en marche avec une ardeur fébrile. D'après Simon Ferragut, ils devaient se trouver à trois ou quatre kilomètres à peine du rivage. Il leur semblait que, dès qu'ils auraient atteint l'océan, leurs épreuves seraient terminées !

À la vérité, ils étaient un peu inquiets de ce que, ni Robert Lanni, ni Simon Ferragut n'avaient aperçu le *Laranda* qu'ils avaient laissé mouillé dans la baie continuant l'estuaire. Mais il se pouvait très bien que le petit yacht se fut mis à l'abri derrière une des falaises voisines ce qui le rendait invisible du rivage.

Avançant rageusement à travers la végétation hostile, parmi les branches qui se rejoignaient, s'entrelaçaient et formaient avec les lianes et les racines aériennes une masse presque infranchissable, ils progressèrent, sans échanger un mot.

Un kilomètre, environ, fut franchi, après trois heures d'efforts surhumains. Épuisés, les trois hommes et le mousse durent s'arrêter dans une éclaircie. Ils firent une courte pause, et, d'un commun accord, se remirent en route.

Le plus dur, heureusement, était fait. Bientôt, la végétation se fit moins épaisse, moins robuste, rongée qu'elle était par le vent de la mer. Les fugitifs purent avancer plus rapidement, avec moins d'efforts – et, enfin, ils distinguèrent la mer entre les arbres !

Ensemble, ils s'élancèrent, au galop, aussi vite qu'ils le purent, et, quelques minutes plus tard, débouchèrent sur la plage de corail blanc, devant laquelle le *Shenandoah* avait si sauvagement abordé le *Laranda* avant d'être lui-même coulé par le sous-marin de Klagendorf.

Mais le *Laranda*, où était-il ?

Des yeux, les fugitifs le cherchèrent vainement.

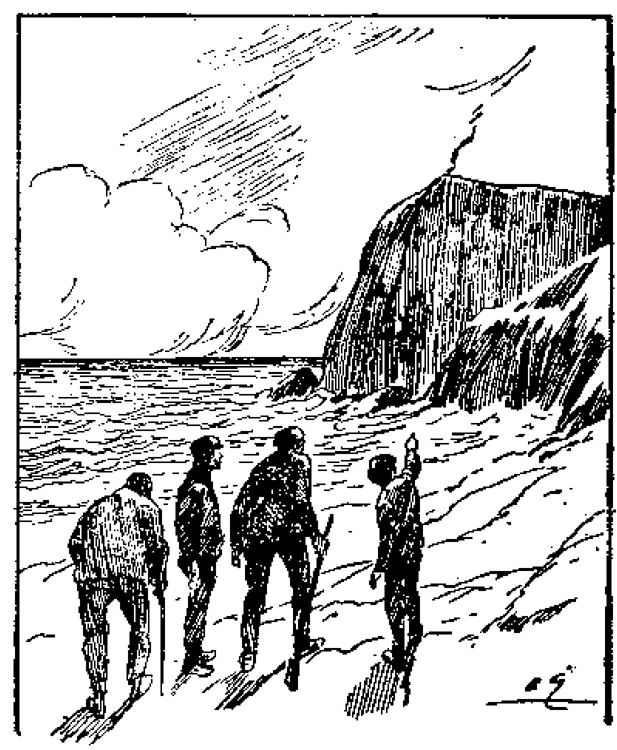
Simon Ferragut, sur les sept cartouches qui lui restaient encore, en brûla trois pour signaler sa présence au petit navire.

Puis il attendit. Mais la mer resta vide.

— Ils ne nous ont pas entendus murmura Honoré Sanard.

— *Peut-être bien que c'est parce qu'ils sont au fond !* maugréa Ferragut, qui ne se payait pas d'illusions.

— Là-bas ! s'écria Robert Lanni en désignant une des falaises qui dominaient l'estuaire du fleuve.



LA-BAS, S'ÉCRIA ROBERT.

— Eh bien ? Quoi ? grinça Ferragut, impatienté. Tu vois quelque chose, petit ?

— Oui. Regardez ! Une fumée !… À droite, au-dessous, des deux palmiers !… Vous voyez ?

Simon Ferragut avait vu. Les yeux écarquillés, il regardait, essayant de distinguer d'où provenait ce mince filet de fumée grise qui montait droit vers le ciel. Il semblait surgir du sol, tout près d'une faille du granit.

— Allons voir ce que c'est ! conclut résolument le capitaine du *Laranda*.

À ses côtés, ses compagnons se remirent en marche, en suivant le rivage.

Robert Lanni eut rapidement dépassé les trois hommes : il entra dans l'eau, jusqu'à ce qu'il en eut jusqu'aux chevilles, et galopa ainsi en s'ébrouant comme un jeune chien.

Soudain, il ralentit sa course, s'arrêta, n'osant croire à ce qu'il voyait : la fumée jaillissait d'un feu allumé à la base de la falaise. Auprès de ce feu, deux hommes étaient assis. Ils n'avaient pas vu encore les fugitifs, à qui ils tournaient le dos.

Et ces deux hommes, il semblait à Robert Lanni qu'il les reconnaissait… L'un d'eux surtout il aurait juré que c'était Yves Scornec, le maître d'équipage du *Laranda !* Il lui semblait distinguer la pointe d'une de ses longues moustaches !

L'homme se retourna. C'était bien Yves Scornec. Il aperçut le mousse et ses compagnons. De stupeur, il se dressa tout d'un bloc, se retourna vers l'individu qui lui faisait vis-à-vis et bondit à la rencontre des fugitifs.

En quelques instants, il eut rejoint le mousse qui s'était remis à courir dans sa direction.

— C'est toi, le castor ? D'où que vous venez tous, s'écria-t-il, ahuri.

Robert Lanni vit qu'il avait fortement maigri.

— D'où que nous venons ? répondit-il. On vient de *là-bas !* On a failli être tous tués par les Allemands !… Et le *Laranda ?*

— Au fond, avec tout le monde ! Torpillé, mon petit ! N'y a que moi et Jacques Rié qu'on s'est sauvés !

Simon Ferragut, suivi de Berthier et de M. Sanard, arrivait. Ils n'avaient pu entendre ce qu'avait dit Scornec, mais ils avaient deviné ses paroles.

Ferragut apostropha le maître d'équipage :

— Ils ont coulé le *Laranda*, hein ?

— Oui !… M. Rivaud nous avait rapprochés de terre, aussi près que possible… Comme ils ne pouvaient nous envoyer une torpille, ils ont débarqué un canon, les faillis-chiens, et ils nous ont bombardés.

« Comme de juste, nous avons été obligés d'appareiller. J'ai filé la chaîne et M. Rivaud a tiré au large, à toute vitesse… Mais on ne pouvait aller vite, à cause des avaries !… On a franchi cinq ou six encablures et ils nous ont envoyé une torpille qui a tout démoli…

» Je me suis retrouvé dans l'eau. J'ai compris qu'ils allaient rechercher les survivants pour les achever. J'ai plongé… J'ai nagé vers la terre…

« Je me suis caché, et, une fois la nuit venue, je suis sorti du trou où je m'étais fourré. J'ai rencontré Rié. C'était, avec moi le seul rescapé.

Quant au sous-marin, il devait avoir pris le large. Nous ne l'avons plus vu !…

« Alors, on est restés ici, à vous attendre ! On a mangé des huîtres… et puis des fruits… et des crabes bleus !… J'en ai mal à l'estomac !… Misère de navigation de malheur maudite ! acheva Yves Scornec.

Bien que les fugitifs se fussent attendus au pire – c'est-à-dire à apprendre la perte de leur navire, ils demeurèrent quelques instants abasourdis, découragés. Il y a une très grande différence entre s'attendre à un malheur et savoir que ce malheur s'est réalisé.

— Faut pas s'en faire ! On s'en sortira, pas vrai, M'sieur Sanard ? claironna Robert Lanni dans le pesant silence. On s'en est déjà tirés ! On s'en tirera encore !…

Le grand chimiste eut un mélancolique sourire. Il n'avait plus la fougue de la jeunesse, lui. Il savait qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir !

— Le mousse a raison ! s'écria Simon Ferragut, d'un ton décidé. Il n'y a pas si loin, d'ici au Canal-du-Segond où se trouvent des établissements européens… quarante ou cinquante milles, à peine !

« Construisons un radeau. Nous y amasserons quelques provisions et suivrons la côte.

« Avec un peu de chance, nous serons hors d'affaire en quarante-huit heures !

… Pour l'instant, nous allons nous reposer jusqu'à demain ! Après, nous agirons !

Ces paroles pleines d'énergie et de bon sens ranimèrent les courages.

La petite troupe, à pas rapides, gagna la caverne qui, depuis plusieurs semaines, servait d'abri à Yves Scornec et Jacques Rié.

Les deux hommes y avaient entassé des algues sèches qui leur servaient de couche, et quelques fruits. Sur le feu de bois qu'avait aperçu Robert Lanni, des crabes énormes, enfilés dans des pieux, cuisaient dans leur jus. Ils servirent de déjeuner aux survivants de l'expédition du *Grand Catalyseur*.

Il était loin, le *Grand Catalyseur !* Et Honoré Sanard songeait avec mélancolie que son cousin Jacques Ledru allait faire une drôle de tête lorsqu'il apprendrait le désastre !

Tout en mangeant, Simon Ferragut fit connaître aux deux « rescapés » ce qui s'était passé dans la jungle.

Yves Scornec, quelle que fut son indignation, ne fit pas la moindre remarque. Il était encore plus déçu et humilié que furieux ! Le succès de Klagendorf l'emplissait d'une rage pleine de dépit…

Pendant le restant de la journée et pendant la nuit qui suivit, Ferragut, Berthier, Robert Lanni et M. Sanard se reposèrent dans la grotte.

Le lendemain matin, après un bref conciliabule, l'abattage et le ramassage du bois destiné à la construction du radeau commença.

II

LE RADEAU SUR LE PACIFIQUE…

Honoré Sanard et ses compagnons, en guise d'outils, ne possédaient, à eux tous, que trois couteaux de matelots à large lames.

Ils ne pouvaient donc espérer abattre des arbres. Ils durent se contenter de quelques souches de cèdres morts de vieillesse ou abattus par la foudre, qu'ils traînèrent péniblement sur le rivage, mirent à l'eau et assemblèrent à l'aide de lianes, lesquelles ne manquaient pas.

Deux semaines d'efforts épuisants furent nécessaires à l'achèvement du radeau : une plate-forme longue d'environ quinze mètres, large de quatre et pourvue de deux mâts de bambou soutenant une voile grossière faite d'écorce tressée.

Une centaine de noix de coco vertes, remplies d'eau, quarante à cinquante énormes crabes, préalablement bouillis, quelques oiseaux rôtis, douze régimes de bananes pas tout à fait mûres, furent entassés, en guise de provisions, sur le rudimentaire esquif.

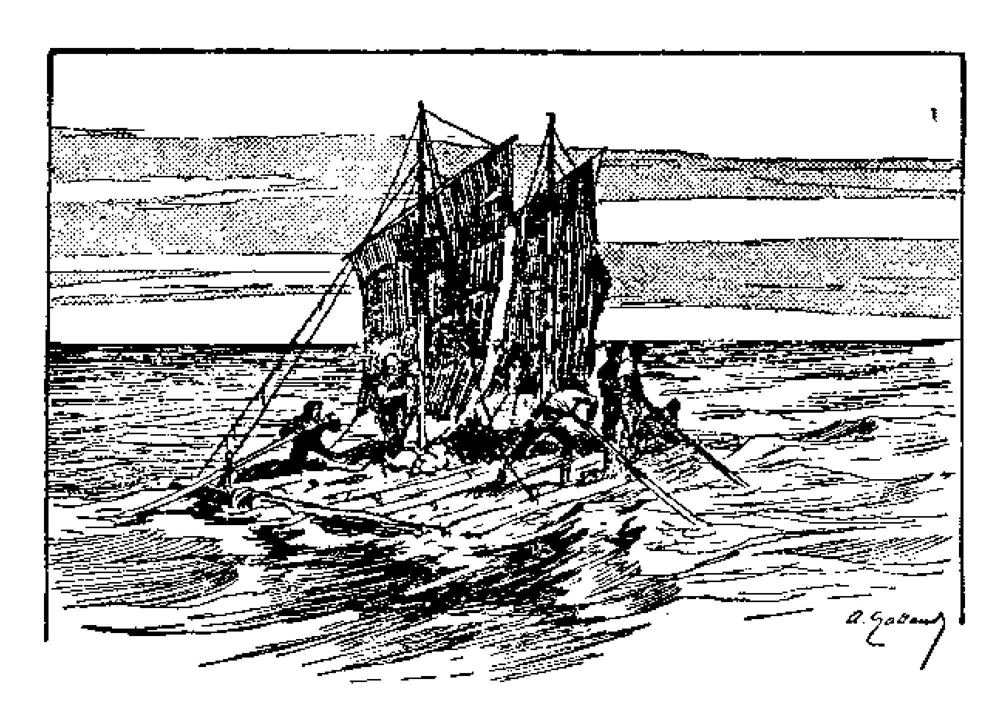
Les survivants du *Laranda* s'y embarquèrent eux-mêmes, emportant, comme avirons, de longs pieux de bambou fendus en deux dans le sens de la longueur.

Le radeau fut déséchoué sans trop de peine ; poussé par un léger vent de Nord-Est, il piqua vers le large, puis suivit la côte en se dirigeant vers le sud.

Le Canal-du-Segond, bras de mer qui sépare de la grande île d'Espirito-Santo, l'îlot Malo, était situé à moins de cinquante milles dans le sud du point où s'étaient embarqués Honoré Sanard et ses compagnons.

Simon Ferragut n'avait donc pas exagéré en assurant qu'avec un peu de chance, le radeau pouvait couvrir cette distance – moins de cent kilomètres – en quarante-huit heures.

Le radeau avait pris la mer un peu après le lever du soleil.



UN FORT COURANT COMMENÇA D'ENTRAINER LE RADEAU.

Pendant toute la matinée et pendant une partie de l'après-midi, ses occupants purent croire que leurs épreuves allaient prendre fin. Le vent se maintenait, gonflant les voiles grossières et poussant l'embarcation improvisée à l'allure de trois milles, environ, à l'heure…

Malheureusement, la brise, un peu avant le coucher du soleil, tomba complètement, et un fort courant commença d'entraîner le radeau vers le large.

Simon Ferragut s'en aperçut bien vite. Il ordonna à Berthier, Scornec et Jacques Rié de prendre les « avirons », pour rapprocher l'esquif de terre ou, du moins, l'empêcher de s'en éloigner.

Lui-même prit une des perches de bambou et joignit ses efforts aux leurs. Mais il reconnut bientôt que c'était inutile. La violence du courant augmentait d'instant en instant, rendant vaine toute lutte.

Simon Ferragut était réaliste.

— Inutile de vous fatiguer davantage, garçons ! dit-il. Le courant est trop violent. Nous ne pouvons rien.

« Rentrez les avirons !… Au jour, le vent reprendra et nous reviendrons facilement vers la côte… D'ailleurs, le courant ne doit pas continuer bien loin, une fois au large !

En silence, les marins obéirent à l'ordre de leur chef. La nuit venait. Vers l'occident, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel assombri.

— Mangeons ! fit Ferragut qui, d'un accord tacite, occupait les fonctions de capitaine du radeau.

Il distribua à chacun trois bananes, une noix de coco et un demi crabe. Le tout fut dévoré sans qu'une parole ait été prononcée. Une brume légère s'était levée. Elle s'épaississait avec rapidité. La côte, pourtant encore proche, disparut bientôt. Les étoiles devinrent invisibles.

— Pourvu que nous ne soyons pas entraînés trop loin ! murmura Jacques Rié, un grand gaillard maigre et osseux, au visage terminé par une opulente barbe noire.

— Qui est-ce qui te demande ton avis ? lui lança Simon Ferragut. Si nous sommes loin, nous le verrons – et nous n'aurons qu'à souquer dur pour nous rapprocher !…

« Tu prendras la première faction, en attendant. Lorsque tu seras fatigué, tu appelleras Scornec, qui se fera relever par Berthier. Après, on verra !…

« Que dorment ceux qui le peuvent. Demain, tout le monde aux avirons !

Ces paroles ne rencontrèrent aucun écho. Chacun des occupants du radeau comprenait la gravité de la situation. Si la brume persistait, ainsi que le courant, le grossier esquif risquait fort d'être entraîné en plein Pacifique. Ce qui signifiait la mort pour tous…

Les hommes s'étendirent au centre du radeau ; ils se calèrent le mieux qu'ils purent. Mais l'endroit n'avait rien de confortable. La rudimentaire embarcation était faite de troncs rugueux, non écorcés, entre lesquels l'eau clapotait, Simon Ferragut, pour gagner du temps, n'avait pas pris le soin d'établir un plancher sur les souches. Aussi personne ne put-il dormir.

La nuit d'ailleurs, s'écoula sans incident. Mais la brume persista. Lorsque le jour parut, le brouillard était aussi épais qu'« une purée de pois », comme disent les marins. Un brouillard, enfin, « à couper au couteau ».

Où était la terre ? Qui l'eut pu dire ? Non seulement le ciel et l'horizon étaient invisibles, mais la mer elle-même se perdait dans le brouillard…

Peu de paroles furent échangées. Nul n'avait rien à dire et savait, au surplus, ce que pensaient ses compagnons.

Ce fut presque à tâtons que Simon Ferragut distribua la ration de la journée : un coco, deux bananes et un crabe pour chacun.

Ce qui était tout juste suffisant. Et Ferragut se fut montré encore plus chiche, s'il n'eut réfléchi que les provisions, si elles n'étaient consommées, ne tarderaient pas à se gâter.

Vers cinq heures de l'après-midi, le brouillard s'éclaircit enfin. Le soleil se distingua : une énorme boule rouge aux contours flous. Peu à peu, le cercle solaire devint plus précis ; la mer se différencia du ciel ; l'horizon apparut.

Il était vide. Vide de toute terre, comme de tout navire ! La côte néo-hébridaise était loin. À quelle distance ? Dans quelle direction ? Le radeau avait-il été entraîné vers l'Ouest, vers le Sud-Ouest, vers le Nord-Ouest ? Qui l'eut pu dire ! Et Ferragut ne possédait ni sextant, ni carte, ni chronomètre – rien qui eut pu lui permettre de faire le point.

La nuit venait, d'ailleurs. Et le vent était nul. Quant à se servir des grossiers pieux de bambou qui tenaient lieu d'avirons, Ferragut ne se dissimula pas que ce serait imposer une fatigue inutile à ses compagnons. À condition qu'aucun courant ne fît plus dériver le radeau, ce serait à grand peine si les marins, en ramant tous ensemble, parviendraient à imprimer au flotteur une vitesse de deux à trois kilomètres à l'heure. Car une légère houle, qui allait en augmentant, s'était levée et devait rendre vain tout effort.

— Reposez-vous, garçons ! déclara Ferragut d'une voix à qui il sut donner un ton insouciant. C'est bon signe, cette houle du Sud : elle annonce la brise !… Nous reviendrons vent-arrière !

— Espérons-le ! murmura Honoré Sanard qui, à part lui, ne partageait pas cet optimisme.

Les heures de la nuit se succédèrent sans que personne dormît.

Le soleil surgit, d'un coup, de dessous l'horizon. La houle avait encore augmenté, faisant durement danser le radeau, qu'elle disloquait peu à peu, mais l'air, restait immobile. La chaleur, bientôt, devint intolérable, augmentant la soif de chacun.

Les hommes louchèrent vers les cocos frais, pleins d'eau… Mais Ferragut, qui devinait les pensées de ses compagnons, s'était assis sur les fruits, et son attitude décidée faisait taire les convoitises.

Vers le milieu de la journée, pourtant, il consentit à distribuer un coco par deux hommes, cadeau qu'il accompagna de deux bananes et d'un demi crabe par personne.

Et la nuit vint – la troisième nuit que les naufragés allaient passer sur l'océan.

Robert Lanni, qui avait insisté pour être traité comme un « homme », prit la première faction. Debout à une des extrémités du radeau, il surveilla l'horizon étoilé, qui demeurait désespérément vide.

Scornec et Berthier ronflaient ; la fatigue, l'insomnie avaient eu raison d'eux. Ils dormaient. M. Sanard, Jacques Rié et Simon Ferragut, étendus sur le dos, immobiles, étaient plongés dans un demi sommeil.

Le mousse, les mains dans les poches de son pantalon effrangé, contemplait depuis deux heures – ou depuis trois, il n'aurait su le dire ! – le ciel et la mer, lorsqu'il crut voir

s'élever au-dessus de l'horizon un petit nuage noir. Machinalement, il le regarda, pour savoir de quel côté le vent allait l'emporter.

Mais le nuage ne s'éleva pas – et, brusquement, à sa base, Robert Lanni vit apparaître deux points lumineux, un vert et l'autre rouge. Les feux de position réglementaires d'un navire !

N'en croyant pas ses yeux, il fixa longuement la « chose », nuage ou navire – et put bientôt l'identifier. C'était un voilier, un petit trois-mâts qui avançait avec lenteur, toutes ses voiles dessus !

Le mousse avait été mûri par le malheur. Malgré son jeune âge, il avait déjà la prudence d'un quadragénaire. Craignant, malgré tout, de se tromper de donner une fausse joie à ses compagnons, il examina encore le trois-mâts. Il savait voir. Il reconnut qu'il avait bien vu.

— Debout, tous ! cria-t-il de sa voix aiguë. Un navire en vue ! Un navire ! Un navire !

Instantanément, les occupants du radeau furent sur pied. Ils regardèrent dans la direction que leur indiquait Robert Lanni – et aperçurent le trois-mâts.

Celui-ci se rapprochait avec lenteur, et la direction qu'il suivait devait, s'il n'en changeait pas le faire passer tout près du radeau. Mais la conserverait-il ? Et son équipage apercevrait-il la misérable plate-forme de troncs d'arbres qui devait se confondre avec la mer obscure ?…

Personne n'avait d'allumettes, ni de briquet. Crier ? Le navire était trop loin.

— Attendons ! prononça Simon Ferragut.

Debout, immobiles, muets, les cinq hommes et le mousse regardèrent se rapprocher le bâtiment inconnu.

Celui-ci se traînait plutôt qu'il n'avançait. Il semblait aux naufragés qu'il ne bougeait pas. Mais, si lentement que ce fut, il avançait… Il ne fut bientôt plus qu'à cinq à six cents mètres du radeau, et il apparut à tout le monde qu'il ne s'en rapprocherait pas davantage, le vent ou les courants l'ayant fait dériver fortement sur sa gauche…

— Il va nous passer devant le nez – et ne pas nous voir ! maugréa Berthier.

— Si on criait ? proposa Scornec.

— Allons-y, ensemble ! fit Simon Ferragut. Ce doit être un Anglais… du moins, il y a des chances !… Crions ensemble : *Hello !*… Vous y êtes ?

— Hello ! Hello !… Hello !

Les hurlements des cinq hommes et du mousse résonnèrent dans la nuit.

Mais, à bord du navire inconnu, nul ne dut les entendre, car le bâtiment ne dévia pas de sa route, et, sur son pont, rien ne sembla bouger.

— *Hello ! Hello ! Hello !… Hello !* clamèrent désespérément Ferragut et ses compagnons.

Sans aucun résultat appréciable, ils s'en rendirent compte.

Ils se regardèrent, les yeux luisants d'angoisse.

— Encore un coup ! ordonna Ferragut.

— Hello ! Hello !… Ho ! du navire !

Le trois-mâts n'avait pas changé de direction. Maintenant, il avait dépassé, croisé le radeau, et s'en éloignait. Tout espoir d'être recueillis par lui devait être abandonné.

— Et le mousse ? cria soudain Jacques Rié. Le mousse ? Il était à côté de moi – et il n'y est plus !

— Mousse ! Où es-tu ? cria Simon Ferragut, irrité.

Rien ne répondit.

— Je suis sûr qu'il s'est jeté à la nage pour essayer de rejoindre le trois-mâts ! émit Honoré Sanard dans le silence qui s'était fait.

— C'est plein de requins, par ici ! C'est un diable ce petit ! grommela Scornec.

— Mousse ! Mousse ! appela encore, par deux fois, Simon Ferragut.

Sa voix resta sans écho.

Immobiles et muets, les cinq hommes contemplèrent le voilier qui, lentement, très lentement, s'éloignait…

Un quart d'heure, environ, s'écoula.

Et, tout à coup, une exclamation de joie s'échappa des cinq poitrines : à l'arrière du trois-mâts, une lumière venait d'apparaître et s'agitait, un fanal qu'on levait et qu'on abaissait, très certainement pour faire comprendre aux gens du radeau qu'ils allaient être recueillis !

— Le mousse a dû rattraper le bateau ! murmura Simon Ferragut en se tournant vers Honoré Sanard debout à sa droite.

Quoiqu'il en fût, plusieurs lumières surgirent presque aussitôt le long des flancs du voilier, dont les vergues pivotèrent autour des mâts :

— Ils mettent en panne ! s'écria Yves Scornec. Ça y est ! On est sauvés !… Vive la France !

Il ne se trompait pas ! Ses compagnons et lui purent voir, à la minute suivante, des ombres qui, éclairées par des fanaux, descendaient à la mer une petite embarcation.

Celle-ci, aussitôt, se dirigea vers le radeau. En quelques instants, elle n'en fut plus qu'à une cinquantaine de mètres.

Une voix claire s'entendit :

— *Courage ! Nous v'là !*

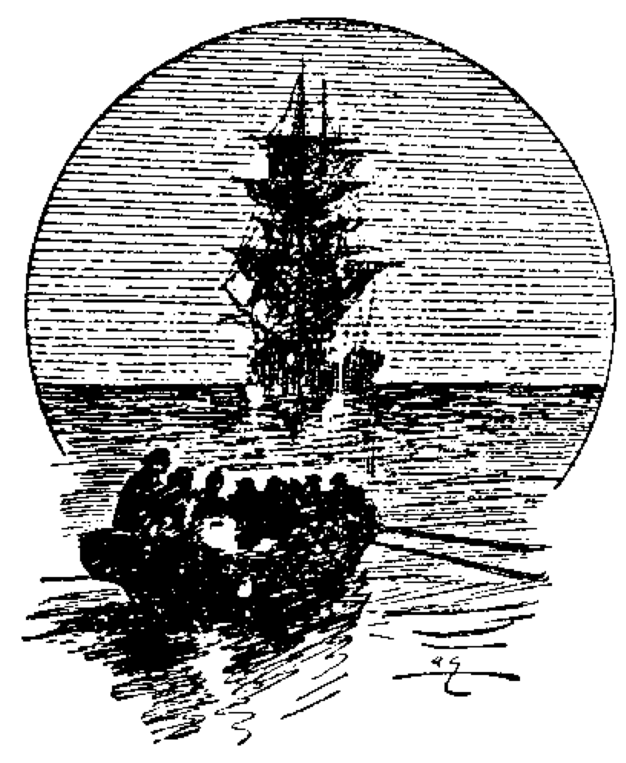
— Le mousse ! s'exclama Honoré Sanard, qui tremblait de joie.

C'était bien Robert Lanni, qui debout à l'avant du canot, guidait les rameurs.

Encore quelques secondes, et l'embarcation vint se ranger le long du radeau. Elle était montée par quatre géants hirsutes, vêtus d'habits de toile qui semblaient vernis. Ils répandaient une odeur forte, plutôt désagréable.

L'un d'eux sauta sur le radeau. Il aperçut les noix de coco et les bananes – ce qui en restait ! – et poussa une exclamation de joie :

— Des fruits, les copains ! cria-t-il en anglais.



LES QUATRE HOMMES RAMÈRENT DANS LA DIRECTION DU TROIS-MATS.

— Ils sont pour vous ! fit, en cette langue, Simon Ferragut.

— On va les manger tout de suite !... Depuis le temps qu'on ne se met que des haricots et du lard sous la dent !... maugréa l'homme. Et le « vieux », s'il les voyait, les garderait pour lui !

Il saisit les cocos et les bananes et les lança à ses camarades du canot, cependant que Simon Ferragut et ses compagnons prenaient place dans l'embarcation.

Celle-ci, aussitôt, s'éloigna de quelques mètres du radeau ; ses quatre marins, lâchant leurs avirons, se partagèrent vivement les fruits. Tandis qu'ils dévoraient les bananes et lapaient l'eau des noix de coco, Ferragut les interrogea sur leur navire :

— Nous sommes du trois-mâts *Commodore-Gibson*, de Charleston !... Pêche à la baleine !...

« Voilà vingt-trois mois que nous sommes partis ! Mais nous n'avons pas eu de veine ! Les cales sont à moitié vides, nous n'avons presque pas rencontré de baleines !…

« Notre capitaine ? C'est Michael Marducke, de Pensacola !… Vous verrez ça !… Le *Commodore-Gibson* est un damné *hell-ship !*

Et l'homme qui venait de fournir ces détails peu encourageants cracha dans la mer, en signe de mépris.

— On y est ? grommela un de ses camarades. Le « vieux » doit s'impatienter ! Si nous nous retardons, il nous recevra à coups de barre de cabestan !…

Des grognements saluèrent ces mots – mais les quatre hommes, ensemble, reprirent leurs avirons et ramèrent dans la direction du trois-mâts.

III

COMMODORE-GIBSON, HELL-SHIP…

Un *hell-ship*, un bateau d'enfer, est une désignation spécialement américaine. Les *hell-ships* étaient encore nombreux, sous le pavillon étoilé, il y a quelques années. Et il en existe encore présentement.

La caractéristique d'un *hell-ship* est d'être commandé par un capitaine brutal et économe. Économe sur la nourriture et prodigue de coups.

Les *hell-ships* sont connus des marins qui ne s'y embarquent pas volontiers. Mais les « skippers » ont plus d'un tour dans leur sac. En certains ports, des « marchands d'hommes » leur fournissent des équipes à la demande. Ces « marchands d'hommes » occupent officiellement les fonctions d'« hôteliers pour marins ».

Ils hébergent les malheureux matelots, leur font crédit, et, quand la somme due par le marin est suffisante, lui donnent le choix entre être mis dehors, à la rue, ou embarquer sur un « bon » bateau, dont le capitaine, justement, est un ami du logeur.

Ce bateau, on l'a deviné, c'est un *hell-ship*. Le marin le sait… Mais, plutôt que d'être jeté au ruisseau, il accepte. Et le tour est joué.

Le logeur est remboursé de ses avances par le capitaine du *hell-ship*, qui retiendra la somme payée sur les gages du

marin ; le logeur, de plus, touche une commission en rapport avec la difficulté éprouvée par le capitaine du *hell-ship* à se procurer des hommes.

Il arrive parfois, quand la réputation du « bateau d'enfer » est trop atroce, que les marins préfèrent affronter la faim plutôt que de s'y embarquer. Dans ce cas, le capitaine dudit navire emploie le *shanghaiage*.

Le procédé est d'une simplicité extrême. Les marins dont on convoite l'embarquement sont enivrés et, dans cet état, transportés à bord du *hell-ship*, qui appareille aussitôt. Une fois en mer, on fait taire leurs protestations à coups de barres de cabestan et de cabillots… Et, au cours de la prochaine escale, leur embarquement est régularisé.

Se plaignent-ils ? Qui les croit ? Le capitaine les traite d'escrocs et affirme qu'il leur a même versé des avances. Il prend à témoin, s'il le faut, le logeur qui lui a procuré ses victimes.

Dans les grands ports américains, surtout, les histoires de *shanghaiage* sont nombreuses. Et bien des marins français, au cours d'une escale de leur navire, ont été ainsi enlevés.

Presque tous les baleiniers sont réputés être des *hell-ships*. Cette réputation est justifiée. La vie, à bord d'un baleinier, est terrible. Certains de ces navires exécutent des croisières de deux et trois ans, *deux et trois ans pendant lesquels les hommes ne mettent pas une seule fois pied à terre* – le capitaine sait ce qu'il fait en les en empêchant : ils déserteraient sûrement !

Pour nourriture ? Des légumes secs, du lard, du riz, du bœuf en conserves, de la morue. Et des tâches pénibles ou périlleuses.

Les hommes du canot qui attaque la baleine risquent leur vie chaque fois. Ensuite, c'est le dépeçage du cétacé : il faut grimper sur le dos de l'énorme bête pour y découper les tranches de lard. Les hommes glissent dans la graisse et le sang. Malheur à qui tombe à la mer : les requins, attirés par l'énorme proie, grouillent autour d'elle…

Ce n'est pas tout ! Une fois le lard monté à bord, il faut le faire cuire dans une vaste chaudière, pour en retirer l'huile qui est conservée dans des barils arrimés à fond de cale. L'extraction de l'huile dure parfois plusieurs jours et plusieurs nuits, pendant lesquels rares sont les moments de repos accordés à l'équipage…

Le *Commodore-Gibson* était un de ces baleiniers de l'ancienne école.

En s'en approchant. Honoré Sanard et ses compagnons respirèrent une odeur nauséabonde, produite par les fanons de baleine, encore garnis de lambeaux de chair corrompue, qui étaient accrochés, pour y sécher, dans ses haubans.

Les hommes du canot, qui avaient précipitamment achevé d'engloutir cocos et bananes, ramaient avec vigueur, sans plus prononcer un mot.

Robert Lanni, qui s'était assis entre M. Sanard et Simon Ferragut, leur expliqua en quelques mots comment il avait réussi à rattraper le trois mâts, s'était accroché à un filin qui pendait le long du bord et était monté sur le pont.

Une sorte de géant l'avait interpellé. C'était le capitaine du baleinier. Le mousse lui avait fait connaître la présence du radeau. L'homme, après avoir hésité, avait ordonné à ses marins d'amener un canot.

— Et vous savez, il n'a pas l'air commode, le type ! acheva Robert Lanni, avec conviction.

Simon Ferragut aurait bien voulu lui poser quelques questions sur ce qu'il avait vu, mais l'embarcation était arrivée et accostait le flanc-arrière du trois-mâts, au-dessous d'une petite échelle de corde aux barreaux de bois.

— Montez, gentlemen ! fit un des matelots du canot.

— Est-ce que vous pourrez monter tout seul, M. Sanard ? s'enquit Ferragut en s'adressant au vieux savant.

— J'essaierai… Mais je ne le crois pas ! murmura M. Sanard.

— Bon. Je ferai envoyer une « chaise » ! Ne bougez pas !…

« Mousse ! Tu resteras avec Scornec dans le canot, pour installer M. Sanard !

— Entendu, capitaine ! fit Robert Lanni.

Simon Ferragut, en trois bonds, eut gravi l'échelle et atteint la lisse du trois-mâts qu'il enjamba.

Il sauta sur le pont et faillit s'y étaler, les planches en étant recouvertes d'une épaisse couche de graisse et d'huile.

Il parvint pourtant à conserver son équilibre, et vit qu'un géant, penché sur la rambarde de la dunette, le regardait en ricanant. Un fanal, suspendu au-dessus de lui, à un des ba-

lustrons de la tente, l'éclairait d'une lueur jaune. Il était revêtu d'une manière de houppelande, faite de peaux de loutres marines, dont un fourreur eut donné sans hésiter cent mille francs. Des bottes en peaux de phoque montaient jusqu'à ses hanches. Une toque de toile crasseuse lui recouvrait le crâne, jusqu'aux sourcils. La ceinture de cuir qui lui enserrait les flancs supportait un large couteau, une courbache en cuir de rhinocéros et un étui à revolver.



MICHAEL MARDUKE.

Le visage rasé, tanné, recuit par le vent et le soleil, avait une expression de férocité cynique. L'homme souriait, laissant voir deux rangées de dents aurifiées. Ses petits yeux gris brillaient dans l'ombre :

— Ici, mon garçon ! ordonna-t-il, en ce baragouin anglo-américain qu'emploient les Yankees. Viens te faire connaître !

Simon Ferragut fronça les sourcils. Ces façons n'étaient pas pour lui plaire.

Sans dire un mot, il se dirigea vers l'étroite échelle de bois qui reliait le pont principal à la dunette, et s'approcha de l'insolent personnage.

Celui-ci le regarda de la tête aux pieds, le dévisagea et, ayant changé de côté la chique qui gonflait sa joue gauche, reprit :

— Je suis le capitaine Michael Marducke, mon bonhomme ! Je suppose que tu connais ? Si tu ne connais pas, tu connaîtras !… Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Explique-toi, en te rappelant que je ne suis pas patient !

— Moi non plus ! précisa Ferragut, qui se nomma et expliqua comment lui et ses compagnons avaient fait naufrage sur la côte de l'île d'Espirito Santo et avaient construit un radeau pour gagner un établissement européen, mais que le courant les avait entraînés au large.

— Un yacht, ton bateau ? grommela Michael Marducke. Un navire de bons à rien, de fainéants !… Et d'imbéciles ! Il n'y a que des damnées têtes d'âne comme toi pour se jeter à la côte le long des Nouvelles-Hébrides !…

« Ici, mon garçon, je t'avertis qu'il faudra travailler – *travail-ler !* Je n'aime pas les flanocheurs, les fainéants, les promeneurs et les bons à rien !… Tu pourras le dire à tes camarades !…

— Nous ne demandons qu'une chose, capitaine, c'est d'être débarqués au plus vite, sur la terre civilisée la plus proche ! Nous vous paierons votre perte de temps et la nourriture que nous aurons…

— Quoi ? Quoi ? Qui te demande quelque chose, le « frenchie » ? Je vous débarquerai où cela me plaira et quand cela me plaira !

« Tu n'as peut-être pas l'idée de venir commander à mon bord, je pense ? Si tu l'as, cette idée, je te la ferai passer, je t'en préviens !

« File devant ! Le *bossmann* te donnera une couchette ainsi qu'à tes amis… J'ai justement perdu plusieurs hommes il y a quelques jours… Vous les remplacerez !

« Est-ce que vous croyez que je vous aurais recueillis, si je n'avais pas eu besoin de personnel ?… Ah ! ah ! ah ! File ! Tu expliqueras à tes amis ce que je t'ai dit – que je veux des travailleurs !… Des tra-vail-leurs !

— Il y a un vieillard, parmi nous, un savant illustre, connu dans le monde entier ! fit Ferragut en se contenant avec peine. Je suppose que vous n'allez pas le traiter ainsi ?

— Je le traiterai comme il me plaira, mon bonhomme ! Quant à toi, je te traiterai de façon à t'enlever l'envie de me parler de cette façon ! Nous ne sommes pas à bord de ton « yacht » ici ! Nous sommes sur le *Commodore-Gibson*, un Honnête baleinier ! Et assez – où… hein ? Tu le vois ?

Tout en parlant, Michael Marducke avait retiré son browning de l'étui et en menaçait l'ancien capitaine du *Laranda*.

Simon Ferragut regarda la brute bien en face.

— Nous nous retrouverons ! dit-il simplement.

Michael Marducke fit entendre un rire insultant :

— File ! ordonna-t-il.

Sans hâte. Ferragut redescendit de la dunette.

Berthier, Jacques Rié étaient montés sur le pont. Les matelots du baleinier avaient descendu dans le canot une corde, destinée à être attachée sous les aisselles de M. Sanard, car il n'y avait pas, à bord du *Commodore-Gibson*, de « chaises ». (La « chaise » est une planche longue de cinquante centimètres, large de quinze, fixée horizontalement au bout d'une corde, et sur laquelle s'asseyent les marins pour peindre la mâture. Mais, sur les baleiniers, cet appareil est jugé trop luxueux et les matelots doivent exécuter leur tâche comme ils le peuvent !)

Ferragut, d'un coup d'œil, vit ce qui se passait. Il escalada le bastingage ; il se laissa glisser dans le canot, et, soulevant M. Sanard, il le jucha sur son dos et le monta lui-même sur le pont.

Scornec et Robert Lanni, qui étaient restés dans l'embarcation, le suivirent sans mot dire.

Un gros individu, aussi large que haut, qui était revêtu d'un costume de toile bleue noirci par la crasse, s'approcha des naufragés. Une casquette dont la visière manquait était posée de travers sur sa face rouge et ronde comme un jambon d'York.

— Vous voilà tous à bord ? grommela-t-il. *Well !* Allez devant, vous reposer, parce que, demain matin, il fera jour, et il y aura du travail pour tout le monde ! Allez !

Le plus simple était d'obéir.

— Venez, mes amis ! fit Simon Ferragut à ses compagnons.

Ils le suivirent sans mot dire, et, à ses côtés, pénétrèrent dans un rouffle en bois, situé entre le gaillard d'avant et le mât de misaine.

Une trentaine de couchettes, superposées par trois, étaient fixées le long des cloisons. L'espace existant entre elles était si restreint que c'était à peine si leurs occupants, une fois dedans, pouvaient lever la tête.

Devant ces couchettes, des coffres de bois contenant les effets des marins, étaient posés sur le plancher. Un fanal rond, aux verres brouillés de fumée, était suspendu au plafond par une corde et éclairait faiblement ce réduit où régnait une odeur nauséabonde d'huile de baleine et de viande corrompue.

Dans quelques-unes des couchettes, des hommes dormaient en faisant entendre d'inintelligibles grognements.

L'individu au costume de toile qui avait interpellé Ferragut et qui avait suivi les naufragés, maugréa :

— Prenez les couchettes d'en bas !… Celles que vous voudrez : elles sont toutes libres !… Je suis Chas. Blast, dit Barracuda – *bossmann* de ce navire, et ceux qui ne m'obéissent pas, je les démolis ! Bonne nuit !

La brute sortit sur ces mots.

— C'est complet ! maugréa Ferragut. Ils sont dignes les uns des autres, ici à bord ! Mais nous y mettrons ordre ! Couchons-nous ! Demain, on y verra clair !

Les couchettes désignées par Barracuda étaient d'un confortable relatif – c'était pourquoi nul ne les avait voulues. Les minces paillasses de feuilles de maïs qu'elles renfermaient étaient à peu près pourries. Presque toutes servaient de réceptacle à des vieilles bottes éculées ou fendues, des vêtements, des capotes huilées hors d'usage et même des arêtes de morue ou des os de cochon…

Ferragut et ses compagnons les déblayèrent, les nettoyèrent le mieux qu'ils purent – ce qui leur valut les malédictions et les menaces des hommes qui dormaient.

Finalement les naufragés, cédant à la fatigue, se couchèrent et réussirent à s'endormir.

Des vociférations les réveillèrent :

— Debout, là dedans ! Il vous faut la trompette du Jugement dernier pour vous réveiller, damnés rossards ? Le dernier qui sort, je veux lui casser quatre côtelettes, moi !

C'était le petit jour. Par la porte ouverte du poste, que bouchait presque entièrement la massive carrure de Barracuda, une clarté jaunâtre entrait.

Grognant, soufflant, geignant, les hommes, un à un, sortirent de leurs niches et rajustèrent leurs vêtements crasseux. Ils n'étaient que quatre ou cinq, la plupart des matelots préférant dormir sur le pont.

L'un après l'autre, ils sortirent, sous l'œil féroce de Barracuda qui s'était écarté pour les laisser passer.

— Sortez, M. Sanard ! *Je sortirai le dernier, moi !* fit Ferragut, à mi-voix.

Le savant acquiesça sans mot dire.

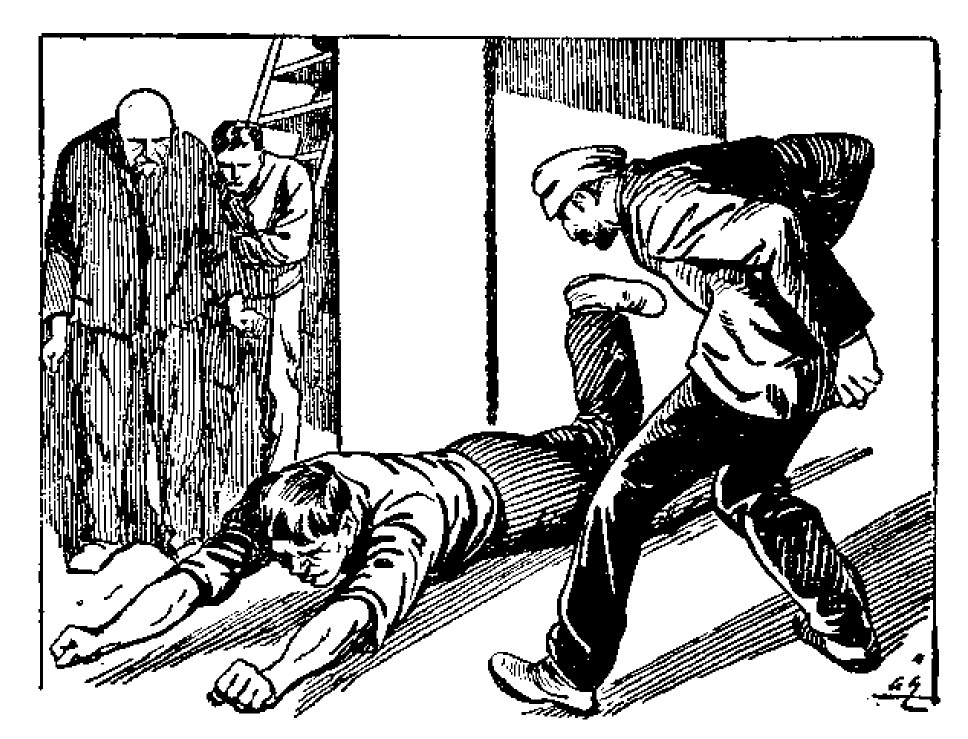
Successivement, Jacques Rié, Berthier, Scornec et Robert Lanni franchirent le seuil, accompagnés du regard narquois du bossmann.

— Et toi, le mille-pattes ? Tu le fais exprès ? siffla Barracuda, à l'adresse de Ferragut qui, debout au milieu du poste, les mains dans ses poches, le regard rêveur, semblait attendre quelque chose.

Simon Ferragut ne répondit pas.

Tranquillement, il marcha vers la porte.

Barracuda n'attendait que cela. Il se recula légèrement. Et, au moment où l'ancien capitaine du *Laranda* levait le pied pour enjamber le seuil, son poing énorme jaillit en avant, avec la force et la vitesse d'une catapulte.



BARRACUDA S'ÉTAIT APLATI DE TOUT SON LONG.

Un cri rauque retentit : Ferragut s'était vivement baissé. Barracuda, ne rencontrant rien devant lui, s'était aplati de tout son long sur le pont.

Il se releva, les yeux injectés de sang, la face blême :

— Ah ! Porc ! aboya-t-il, hors de lui. Je vais te faire voir !…

— Démolis-le, Barracuda ! Donne-lui une leçon ! glapit le capitaine Michael Marducke qui, de la dunette, avait tout vu.

IV

LA TERRE EST PETITE…

Le féroce maître d'équipage du *Commodore-Gibson* n'avait pas besoin d'être encouragé !

La tête baissée, les poings au menton, dans l'attitude d'un boxeur de profession, il se rua sur Simon Ferragut.

Les matelots du baleinier avaient fait cercle. En silence, ils regardaient. Parmi eux, Jacques Rié, Robert Lanni, Scornec, Berthier, et jusqu'à M. Sanard, ne perdaient rien du spectacle…

Barracuda, sans attendre que Ferragut se fût mis en garde, lui décocha un formidable *direct*, un *direct* suffisant à assommer un bœuf.

L'ancien capitaine du *Laranda* para le coup habilement, et, profitant de ce que son ennemi s'était découvert, lui décocha un swing dans la mâchoire. Barracuda cracha plusieurs dents accompagnées d'un jet d'écume ensanglanté. Il fit entendre un ignoble blasphème et fonça sur Ferragut qui, feintant du gauche, lui administra, au plexus solaire, un direct qui l'envoya, inerte, sur le pont graisseux.

— *Une, deux, trois, quatre, cinq*… Barracuda, sale individu ! Vas-tu te relever ? glapit le capitaine Michael Marducke, indigné. *Six*… *Sept*… *Huit*… Oh ! Le puant putois !

Et le brutal personnage, dégringolant quatre à quatre les marches de l'échelle de la dunette, rejoignit son maître

d'équipage toujours évanoui et lui décocha dans les côtes une demi-douzaine de coups de botte.

Barracuda mugit, ouvrit les yeux, tenta de se relever – mais retomba.

— *Neuf !* prononça Michael Marducke, à regret… Et moi qui croyais que ce sale individu savait boxer !

« Barracuda ! Porc malade ! Crasse de meule !… Pourriture mouvante !…

« Il ne m'entend pas !… Je te dégrade ! Tu n'es plus que matelot ! Rien d'autre !…

« Et toi, le *Frenchie*, je te nomme *bossmann* à sa place ! Tu entends !… Te voilà *bossmann*, à part et demie !

« Et tâche que ça marche !… Boxe-moi ces gentlemen, et durement, il n'y a que cela de vrai pour que l'ouvrage se fasse ! D'abord, rosser les gens – ensuite les rosser, et après, les rosser encore !…

« Mais ne va pas te figurer, parce que tu as boxé ce morceau de mou, que tu pourras faire ce que tu voudras à mon bord !…

« Je ne suis pas Barracuda, moi, et, s'il le faut, je te trouverai la marche !…

« Tu as compris ! Regarde-moi bien ! Mon bras gauche, c'est l'hôpital, et mon droit, c'est le cimetière !…

— Si vous voulez boxer tout de suite, capitaine Marducke, je suis votre homme ! répondit froidement Ferragut.

Il put voir aussitôt, à l'expression de stupeur qui se peignit sur les traits des matelots du *Commodore-Gibson*, com-

bien Michael Marducke était craint – et combien, lui, Ferragut avait peu de chances de vaincre.

Les yeux gris du capitaine du baleinier dardèrent une lueur sauvage. Sa bouche se plissa comme le mufle d'un tigre !

— Je vais t'écraser ta face sanglante, limaçon gluant ! grinça-t-il, et, se détachant avec la soudaineté d'un fauve, il porta à l'ancien capitaine du *Laranda* un formidable crochet en pleine face.

Ferragut, atteint à la racine du nez, pivota sur lui-même et recula de trois pas. Avant qu'il ait pu reprendre son équilibre, Michael Marducke le rejoignit et lui martela le menton d'un irrésistible uppercut.

Simon Ferragut, le visage semblable à une éponge rouge, rompit encore d'un pas. Il eut juste le temps de se remettre en garde pour parer un crochet que lui décocha son brutal adversaire.

Mais, maintenant, il s'était ressaisi ! Pendant quelques minutes, il n'attaqua pas. Il feinta, se couvrit et réussit à n'encaisser que quelques coups sans importance. Puis, comme Michael Marducke, qui le croyait fini, se découvrait pour lui porter un crochet au menton, il lui décocha un direct foudroyant.

Le capitaine du *Commodore-Gibson*, atteint à la mâchoire, s'écroula d'un bloc ; il tomba comme une tour aux pieds de son vainqueur.

— Ramassez-le et soignez-le, vous autres ! ordonna Ferragut en désignant le géant étendu sur le pont. Il en a besoin !



IL LUI DÉCOCHA UN DIRECT FOUDROYANT.

Dans un silence de mort, plusieurs matelots s'approchèrent de Marducke. Ils le soulevèrent et l'emportèrent, toujours évanoui, dans sa cabine, à l'arrière du trois-mâts.

Simon Ferragut, tranquillement, alla se laver dans un seau qu'il remplit d'eau de mer, le long du bord.

Le capitaine Marducke ne reprit ses sens que vingt minutes plus tard. Ferragut, qui s'attendait à tout, fut plutôt étonné lorsqu'un matelot vint *le prier* de monter sur la dunette où le commandant du *Commodore-Gibson* l'attendait.

Marducke était à peu près remis de son knock-out. Une bande de toile soutenait sa mâchoire endommagée.

— Vous êtes un homme, mister *frenchie !* bafouilla-t-il. Désormais, vous remplirez les fonctions de premier officier !... Mais vous m'apprendrez votre coup, le direct à la mâchoire ! J'en ai vu toutes les étoiles, plus une !... Ah ! ah ! ah !...

… Dites à vos amis qu'on les laissera tranquilles !…

… Un boxeur pareil !… Vous deviendriez champion du monde, si vous le vouliez !…

« C'est la première fois qu'on me tombe, vous savez, et j'ai régulièrement boxé tous mes officiers, sans compter les autres !…

« Hercule ! Apporte-nous du tafia !… Et va appeler les gentlemen arrivés cette nuit !



HERCULE.

Hercule était un jeune nègre, haut comme une botte et maigre comme un hareng qui remplissait les doubles fonctions de cuisinier et de maître d'hôtel à bord du *Commodore-Gibson*.

Il alla prévenir M. Sanard et ses compagnons, qui étaient restés sur le pont. Des verres furent apportés, avec une bou-

teille de vieux rhum. Et le capitaine Marducke trinqua avec ses passagers…

Désormais, les naufragés furent suffisamment bien traités. Tout est relatif. Un passager de quatrième classe, à bord d'un paquebot, eut réclamé avec indignation si on lui avait offert un pareil ordinaire. Mais le lard, le bœuf salé et les conserves plus ou moins avariées du *Commodore-Gibson* constituaient du luxe pour les baleiniers…

Michael Marducke fut intraitable sur une seule chose : il refusa tout net de changer la direction de son navire pour débarquer les naufragés.

Les harponneurs ainsi que les simples matelots du baleinier furent de son avis. La campagne avait déjà été suffisamment désastreuse sans que l'on perdît encore du temps en atterrissant…

Force fut donc à M. Sanard et à ses compagnons de prendre patience.

Ils restèrent près de deux mois à bord du *Commodore-Gibson*. Ils assistèrent à la destruction de plusieurs baleines et aux opérations destinées à transformer en huile les couches de lard dont elles étaient bardées.

Le *Commodore-Gibson*, un homme perché en tête du grand mât dans un tonneau appelé *nid de pie*, pour guetter les baleines, descendit jusqu'à 55 degrés de latitude sud, croisa pendant plusieurs semaines au sud de la Nouvelle-Zélande, dans les parages des îles Solander, puis, remontant vers le nord-est, alla reconnaître l'îlot Pitcairn en vue duquel deux baleines furent tuées.

De Pitcairn, le baleinier passa au sud de l'île Ducie, et, continuant sa course vers l'Est, se dirigea vers la côte chilienne pour y refaire sa provision d'eau et de vivres.

L'île de Chiloé, un matin, fut en vue.

Le capitaine Michael Marducke, jovialement, annonça à ses « passagers » que, si la brise tenait, ils débarqueraient dans la journée à Puerto-Montt une petite cité chilienne.

— Vous ne me devez rien ! ajouta-t-il. Les leçons de boxe de M. Ferragut valent beaucoup plus que vous ne m'avez coûté !

Le commandant du *Commodore-Gibson* ne s'était pas trompé.

Un peu après midi, le baleinier, ayant traversé la partie nord du golfe d'Ancud, jeta l'ancre à moins d'un mille de Puerto-Montt.

Une embarcation, montée par quatre matelots de confiance, que surveillait Michael Marducke lui-même – pour les empêcher, le cas échéant, de déserter, amena à terre les cinq hommes et le mousse, lesquels, après avoir encore remercié leur singulier sauveur, interpellèrent le premier passant qu'ils virent pour lui demander l'adresse du consulat de France.

Il n'y en avait pas, à Puerto-Montt, mais il y avait plusieurs commerçants français. L'un d'eux consentit à avancer quelques pesos à M. Sanard, qu'il connaissait de nom, ce qui permit au savant de télégraphier au chargé d'affaires de France à Valparaiso, lequel, le lendemain, envoya aux naufragés une somme suffisante pour gagner la capitale du Chili.

Ce qui n'était pas aussi facile qu'ils se l'imaginaient !

La voie ferrée, en effet, s'arrête à Valdivia. Elle ne va pas encore jusqu'à Puerto-Montt. Force fut aux naufragés d'attendre le départ du premier vapeur allant à Valdivia, départ qui n'avait lieu que quarante-huit heures plus tard.

M. Sanard et ses compagnons prirent donc pension dans une modeste *funda* – auberge, la *Posada de los Conquistadores.*

Malgré son nom ronflant, l'établissement se composait tout uniquement d'une grande salle commune, dallée de pierre et meublée de bancs et de tables fixés au sol. Cette salle servait à la fois de bar, de salle à manger et de cuisine.

Les chambres, au nombre d'une demi-douzaine, étaient situées au premier étage. Les cloisons qui les séparaient s'arrêtaient à un mètre au-dessous du plafond, aussi entendait-on de chacune d'elles ce qui se disait ou ce qui se faisait dans les autres.

M. Sanard, Robert Lanni et le capitaine Ferragut en occupèrent une, cependant que Jacques Rié, Berthier et Scornec se partageaient la seconde.

La nourriture était détestable : mais, en la comparant à celle du *Commodore-Gibson*, les « naufragés » la trouvèrent succulente et raffinée…

Pendant leur première journée à Puerto-Montt, M. Sanard et ses compagnons employèrent leur temps à musarder dans les rues de la petite ville ; ils se firent raser, couper les cheveux, achetèrent des vêtements et du linge pour remplacer les hardes sordides dont ils étaient revêtus.

À la tombée de la nuit, alors qu'ils revenaient vers la *Posada de los Conquistadores* pour y dîner, Robert Lanni, qui

marchait en avant du groupe formé par les cinq hommes, revint brusquement vers eux. Il désigna à M. Sanard un gros individu qui venait de déboucher d'une rue transversale, à une trentaine de mètres en avant des naufragés.

Il filait à pas rapides, rasant les maisons, cherchant les coins d'ombre, jetant autour de lui des regards méfiants. Il tenait à la main un petit sac de voyage en cuir, et ses vêtements étaient froissés, chiffonnés, comme si on les eut récemment tordus ou rincés.

— Cet homme ! souffla le mousse. *C'est Joseph Robic !*

— Joseph *Robic ?* répéta machinalement Honoré Sanard, à qui ce nom ne rappelait pas grand'chose.

— Oui. Joseph Robic… le type de la *Corysandre !* le subrécargue, qu'ils disaient.

C'est lui ! Je le reconnais !… Il m'a assez rasé, à bord du schooner !… Il essayait tout le temps de me tirer les vers du nez !… Qu'est-ce qu'il peut faire ici ! On dirait qu'il se cache !

Sans répondre, Honoré Sanard regarda l'inconnu désigné par le mousse, et, effectivement, il lui sembla le reconnaître.

— Hé bien, enfin, fit le savant, il a le droit d'être ici, si c'est lui… Ce capitaine Stickney était une grande canaille, mais rien ne prouve que ceux qui étaient avec lui étaient du même acabit !…

Le mousse n'insista pas. Les allures de Robic – si c'était lui – ne laissaient pas, pourtant, de l'inquiéter.

Il se rapprocha de Simon Ferragut, et, après lui avoir expliqué ce qu'était Robic, il lui fit part de ses doutes.

— Sûrement que le paroissien n'a pas l'air d'être bien franc du collier ! observa Ferragut. On dirait qu'il vient de prendre un bain… Sa casquette est toute gondolée… Hum ?

« Enfin, c'est son affaire, et ça ne nous regarde pas…

« Mais on dirait qu'il va à la « Posada » ?… C'est bizarre !…

« On lui parlera, une fois là-bas !… Peut-être qu'il nous dira des choses intéressantes ?… Peut-on jamais savoir ?

« Il s'est peut-être brouillé avec le capitaine Stickney que nous avons vu sur le *Shenandoah*… et qui doit être au fond de l'eau !… Scélérat de Klagendorf !

— Le voilà qui entre ! fit Robert Lanni, comme l'inconnu franchissait le seuil de l'auberge.

— Oui, on lui parlera… pour voir ! Mais il est inutile qu'il devine d'où nous venons !… Qui sait ? Il est peut-être, lui aussi, un allié de Klagendorf !…

« Il ne reconnaîtra pas M. Sanard… ni toi… Tu as grandi et grossi, mon garçon !… N'y aura qu'à lui dire qu'on est Français… Tu m'as dit qu'il l'était… On verra un peu ce qu'il répondra !…

« Dis à M. Sanard de ne pas aller si vite, que j'aie le temps de faire la leçon aux hommes ! conclut Simon Ferragut.

Il se rapprocha de Berthier, qui marchait, en arrière avec Scornec et Jacques Rié, et leur expliqua rapidement ce qu'il attendait d'eux.

Robert Lanni, ayant rejoint M. Sanard, lui fit connaître les intentions de Ferragut.

La « posada » n'était plus qu'à une centaine de mètres. En quelques instants, les cinq hommes et le mousse l'eurent atteinte.

Ils pénétrèrent dans la salle commune. À leur grande surprise, ils n'y virent pas leur inconnu. Mais, peu après, le garçon de l'auberge, un vieux mulâtre chauve, déboucha de l'escalier conduisant à l'étage. Ils devinèrent qu'il venait, sans doute, de conduire à sa chambre le présumé Joseph Robic.

Ils s'installèrent à la grande table, en compagnie des autres pensionnaires.

Le dîner terminé, ils restèrent pendant quelques minutes à écouter un nègre qui, assis dans un angle de la salle, faisait miauler un accordéon, puis montèrent se coucher.

La fatigue aidant, ils ne tardèrent pas à s'endormir sur les grossières paillasses de maïs posées sur les lits de toile de leurs chambres.

Dans la « posada », tout bruit s'était tu depuis longtemps, lorsque M. Sanard, qui, comme les personnes de son âge, avait le sommeil très léger, fut réveillé en entendant un faible grincement.

Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui…

La petite chambre, parcimonieusement éclairée par une veilleuse trempant dans un verre d'eau recouverte d'huile, était déserte. Robert Lanni, enveloppé dans une couverture, sur son lit, dormait à poings fermés.

M. Sanard, croyant avoir mal entendu ou avoir été victime d'une illusion, allait refermer les yeux et essayer de se rendormir, lorsque, machinalement, il tourna la tête et aperçut, perché sur la cloison séparant la chambre de la pièce voisine, l'individu aperçu dans la rue, l'individu à la petite valise – l'homme en qui Robert Lanni avait reconnu Joseph Robic !

Que faisait-il là ? Que voulait-il ?

V

CHANCE ET MALCHANCE DE JOSEPH ROBIC

Après avoir laissé derrière lui la côte américaine, où il venait de débarquer le malheureux W.-W. White, fou et lépreux, Léonard Klagendorf avait dirigé le *Thor* vers le Sud.

Son intention était de se rendre sur la côte d'Australie, d'abord, pour y rançonner quelques-uns des paquebots qui apportent en Europe les produits des mines de Coolgardie et de Kalgoorlie.

Klagendorf ne tenait pas à faire longtemps le pirate. Il voulait simplement exécuter ses conventions avec Adolf Sauerkopf – qui, autrement, eût pu le perdre. Ensuite, il regagnerait l'Allemagne, livrerait au Reich le *Thor*, son moteur à oxygène et le catalyseur qui l'alimentait. Il espérait bien, d'ailleurs, être récompensé de son patriotisme. Et puis, toute autre raison mise de côté, il se rendait compte, très bien, de l'impossibilité manifeste pour lui de continuer longtemps à pirater. Au siècle de la télégraphie sans fil, des bombes, des destroyers à trente-six nœuds de vitesse, la carrière d'un pirate, si rapide que soit son navire, ne peut être que brève. Klagendorf, marin de son métier, le savait mieux que personne.

À bord du *Thor*, la joie et l'enthousiasme régnaient. Chacun des membres de l'équipage avait reçu une part du butin récolté à bord de l'*O' Manko Maru*, de l'*Empress of Assyria* et

de l'*Aconcagua*. Leduke-Krahm n'avait pas été oublié. Lui qui, toute sa vie, avait tiré le diable par la queue, il se voyait riche. Sa vanité naturelle en avait encore – si c'était possible ! – été augmentée.

Seul, Joseph Robic ne partageait pas l'allégresse générale. Certes, il avait reçu une part des dépouilles des navires rançonnées et coulés. Mais ni Klagendorf, ni Sauerkopf ne lui avaient plus jamais mentionné les cent mille dollars qui lui avaient été promis sur le montant des chèques extorqués à W.-W. White.

Pis encore, il se sentait épié, espionné, surveillé, guetté. Il ne pouvait faire un pas sans rencontrer, *par hasard*, quelque marin ou mécanicien… Il avait même l'impression que les cloisons de sa cabine étaient truquées, vrillées, et que là même on ne le perdait pas de vue.

Son dépit, sa rage et sa rancune augmentaient chaque jour. Il n'en laissait rien voir et rongeait son frein.

Les semaines passèrent.

Klagendorf, au large de la côte occidentale de l'Australie, rançonna et coula, au cours des mêmes vingt-quatre heures, deux grands paquebots partis de Freemantle avec un important chargement d'or à destination de Londres.

Klagendorf savait ce qu'il faisait : il comptait bien, étant donné le peu de temps écoulé entre la disparition des deux navires, qu'on attribuerait leur perte à quelque cyclone. Ce fut, d'ailleurs, ce qui arriva.

Le *Thor*, son coup fait, avait filé sur le cap de Bonne-Espérance, où, quinze jours plus tard, il réussissait à s'emparer de plusieurs colis de diamants bruts embarqués

pour Anvers à bord du *Caledonian-Castle* – lequel *Caledonian-Castle* fut immédiatement détruit, corps et biens.

Après quoi, le *Thor*, sans perdre un instant, continua sa route vers l'ouest. Il franchit le détroit de Magellan sans avoir signalé sa présence à âme qui vive, et, remontant le long de la côte chilienne, se dirigea vers Valparaiso.

Klagendorf espérait bien piller quelques-uns des navires qui partent de ce port avec des cargaisons de barres d'argent…

Joseph Robic, sans en laisser rien voir, observait ce qui se passait autour de lui. Il « sentait » qu'à la première occasion, ses protecteurs allaient le *supprimer*.

Un moment, il avait espéré que Klagendorf allait avoir recours à ses services pour se débarrasser de Leduke-Krahm, dont l'insolence croissait. Mais le capitaine du *Thor*, après s'être montré aimable pendant quelques jours avec le médecin empoisonneur, devait avoir changé d'idée, car il était redevenu distant…

Joseph Robic, toutes réflexions faites, résolut de s'enfuir.

Au bagne, il avait appris la patience.

Il attendit *son* moment. Et ce moment – tout arrive ! – finit par arriver.

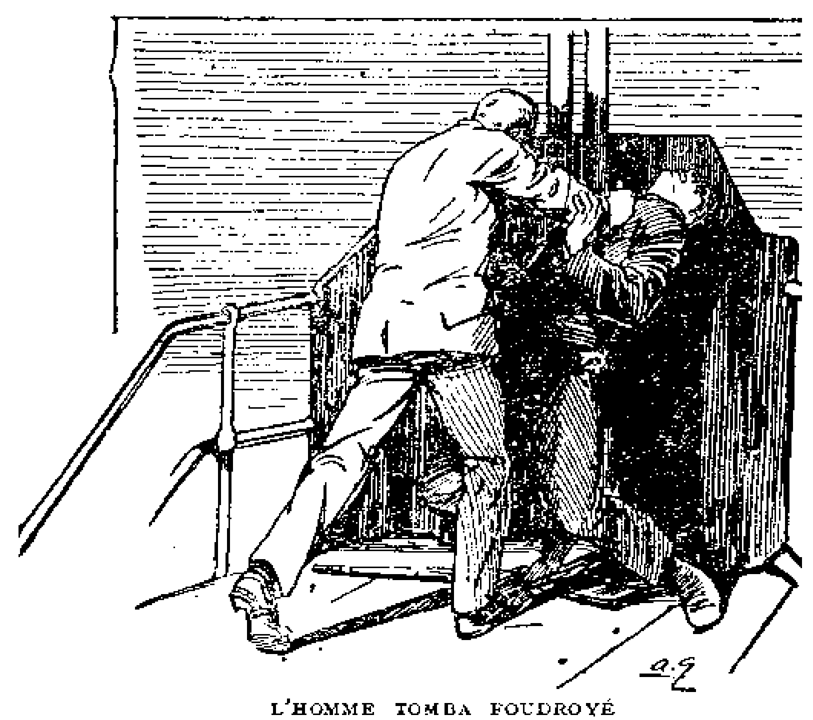
Alors que le *Thor* était mouillé à quelques encablures des gigantesques falaises de l'île Chiloé, Joseph Robic, une belle nuit, profita de ce que Sauerkopf et Klagendorf discutaient avec Leduke-Krahm, dans la cabine du capitaine du sous-marin, pour s'introduire dans la chambre du financier hambourgeois.

Depuis longtemps, Robic, qui avait mûri ses plans, s'était procuré des fausses clés pour ouvrir la porte et les armoires du logement de Sauerkopf.

Ce fut ce que les malfaiteurs appellent de la « belle ouvrage » !

En moins de cinq minutes, montre en main, Joseph Robic sut trouver l'endroit où Sauerkopf cachait le produit de ses « opérations », le butin qu'il se réservait à titre personnel.

Joseph Robic entassa méthodiquement – et rapidement – dans le petit sac de cuir dont il était muni, 11.700 dollars, 17.000 livres sterling, 37.000 francs, 12.300 pesetas, 74.000 pesos, 3.570 yens, 2.450 francs suisses, et, enfin, 4.000 florins, le tout en bank-notes.



L'HOMME TOMBA FOUDROYÉ

Il y joignit trois grosses poignées de diamants bruts, referma son sac, le plaça sous le manteau imperméable qu'il avait revêtu, l'accrocha solidement, très solidement, à sa ceinture, et, ainsi lesté, monta sur le pont.

Un factionnaire veillait, installé sur la tourelle d'observation du sous-marin.

Joseph Robic le rejoignit. L'homme le reconnut, et, sans méfiance, le laissa s'approcher.

Robic entama une conversation sur le temps qu'il faisait – et, brusquement, saisit le marin à la gorge et lui planta un long couteau dans le cœur. L'homme tomba foudroyé, sans avoir seulement poussé une plainte.

Son assassin l'attacha le long de la rambarde, contre le tube du périscope, de façon à ce qu'on le crût vivant. Puis, étant descendu sur le pont du *Thor*, il y prit une bouée et se laissa glisser avec elle dans l'eau noire.



IL PRIT UNE BOUÉE ET SE LAISSA GLISSER DANS L'EAU NOIRE.

Le plus difficile était fait !

Joseph Robic, malgré son âge, était un nageur émérite.

Il atterrit sur une petite plage, au pied d'une falaise, et gagna un village de pêcheurs voisin. Tout dormait. Robic

s'empara d'une des barques échouées sur la grève, la poussa à l'eau, largua la voile, et, en moins de deux heures, aborda à un kilomètre à peine de Puerto-Montt.

Il repoussa l'embarcation que le vent et la marée descendante entraînèrent au large, et alla s'étendre dans un creux du roc, où il resta jusqu'au lendemain soir.

À la nuit, il se dirigea vers Puerto-Montt – et ce fut à ce moment qu'il fut aperçu et reconnu par Robert Lanni.

Joseph Robic, qui avait des raisons pour ne pas se faire remarquer, se fit donner une chambre à la *Posada de Los Conquistadores* et y resta.

Il ne s'endormit pas : la chance, décidément, le poursuivait : grâce à la disposition des cloisons séparant les pièces, il allait pouvoir satisfaire son ambition, qui était de se procurer des papiers d'identité.

Ignorant que ces voisins n'en possédaient pas plus que lui, et que ces voisins, il les connaissait, il escalada doucement la cloison qui séparait sa chambre de celle occupée par Honoré Sanard et Robert Lanni.

Le vieux savant l'aperçut…

M. Sanard ne manquait pas de sang-froid. Sa première pensée fut pour appeler. Il n'en fit rien, curieux de savoir ce que voulait ce Robic.

Sans bouger le corps, il étendit la main hors de son lit, vers Robert Lanni qu'il toucha à l'épaule.

Le mousse tressaillit, ouvrit les yeux.

— Chut ! modula si habilement le chimiste, que seul le mousse entendit.

Il devina que quelque chose d'anormal se passait. Des yeux, il fit le tour de la chambre – et vit Joseph Robic qui ne s'était aperçu de rien et apportait tous ses soins à se laisser descendre sans bruit le long de la cloison, de façon à prendre pied – il était en chaussettes – sur le plancher de la chambre occupée par ceux dont il espérait voler les papiers.

Par une série de mouvements rapides et imperceptibles, sous la couverture, Robert Lanni tira de sa poche le browning que lui avait confié Simon Ferragut et qu'il avait conservé à travers ses vicissitudes. L'arme était vide – *mais Joseph Robic ne pouvait le savoir*.

Le mousse, brusquement, leva le bras et braqua le pistolet automatique dans la direction du bandit :

— Bougez pas, Joseph Robic, ou je tire ! l'avertit-il à mi-voix.

Le saisissement du médecin empoisonneur fut si immense qu'il lâcha prise et tomba – sur ses pieds, heureusement ! Il reprit instantanément son équilibre compromis, mais, déjà, le mousse était sur lui, le pistolet levé à moins d'un mètre de sa poitrine :

— Les mains en l'air ! ordonna le jeune Niçois.

Joseph Robic, livide, obéit : que le mousse pressât sur la gâchette de son arme, et il était certain de recevoir un projectile dans les poumons. Du moins, il le croyait.

— Écoute, petit… voulut-il parlementer. Je vais t'expliquer !… C'était une farce… pour vous…

— M. Sanard ! Voulez-vous appeler le capitaine pendant que je tiens ce sale oiseau en respect ? interrompit Robert Lanni.

— J'y vais ! acquiesça le vieux savant qui, ayant rapidement rajusté ses vêtements – car, à l'exemple de ses compagnons, il ne s'était pas déshabillé – s'élança vers la porte.

Il revint moins d'une minute plus tard avec Simon Ferragut et Scornec.

Ceux-ci, sans demander d'explications, commencèrent par ligoter solidement les pieds et les mains du sinistre individu, à l'aide de sa propre ceinture.

Joseph Robic ne tenta pas la plus petite résistance. Il savait apprécier ses chances et voir la réalité telle qu'elle était : s'il provoquait du scandale, on lui demanderait ses papiers. Il n'en avait pas. On trouverait dans sa chambre le sac rempli de bank-notes et on lui en demanderait la provenance.

Et, pis, Robert Lanni et M. Sanard savaient son nom. Les journaux parleraient de l'affaire – et Klagendorf l'apprendrait. Pour se venger, il expliquerait d'où venait Joseph Robic – évadé du bagne.

Non, la seule chance de salut du médecin empoisonneur était de composer avec ses ennemis. Pour cela, il ne fallait pas les exaspérer !

Une fois ligoté, il dut s'étendre sur le lit du mousse. On le fouilla. Sous sa ceinture, à même la peau, une poche de toile était retenue par deux solides cordons. Elle contenait les diamants enlevés par le bandit à Adolf Sauerkopf :

— Mais il y en a pour plusieurs centaines de mille francs, là-dedans ! murmura Simon Ferragut, admiratif.

— Vous voulez dire pour plusieurs millions ! rectifia Honoré Sanard qui, en sa qualité de chimiste, savait apprécier les pierreries.

— M. Joseph Robic va nous dire où il les a volés, ces diamants ! déclara l'ancien capitaine du *Laranda*. À moins qu'il ne préfère le dire à la justice chilienne. Au choix !

— Je… je ne demande pas… mieux que de… de *m'arranger* avec vous, Messieurs ! fit le prisonnier, à mi-voix.

— Raconte-nous d'abord ton histoire ! ordonna Ferragut. On verra ensuite ce qu'on doit faire de toi !

Joseph Robic pensa que le plus simple et le plus avantageux pour lui était de dire la vérité – la vérité arrangée à sa façon, bien entendu :

— Mon histoire, Messieurs ?… Oh ! Elle est vite racontée !… J'étais subrécargue sur la *Corysandre*, vous le savez !…

Or, le capitaine Stickney s'est entendu avec M. William White, que vous connaissez, pour prendre le commandement de son yacht après avoir assassiné M. Klagendorf !… J'ai pu surprendre le sinistre complot !…

Après avoir averti M. Klagendorf, je me suis enfui avec lui, à Brisbane…

Je crois même vous avoir aperçus, M. Sanard et toi aussi, mousse, à Port-Saïd…

Enfin, j'ai accompagné M. Klagendorf en Allemagne et je me suis embarqué avec lui sur un sous-marin qui devait aller aux Nouvelles-Hébrides pour y prendre une certaine quantité du catalyseur…

Le sous-marin, vous ne devez pas l'ignorer, a coulé le *Shenandoah*, le yacht de M. White… ce qui était licite, après ce qu'avaient essayé de faire M. White et Stickney !…

Là où j'ai trouvé que M. Klagendorf exagérait, c'est quand il a torpillé le *Laranda*, votre bateau !… J'ai essayé de protester… Klagendorf m'a traité de sale Français et m'a fait taire !…

Bref, il a rapporté de l'intérieur de l'île d'Espirito-Santo une grande quantité de catalyseur qui a servi à faire fonctionner un moteur spécialement construit en Allemagne avant le départ… moteur qui imprime au *Thor* une très grande vitesse !…

Et savez-vous à quoi a servi cette vitesse ? À exercer une indigne piraterie ! Plusieurs paquebots ont été coulés après avoir été pillés !

J'étais indigné. Messieurs !… Mais que pouvais-je faire ? J'étais gardé à vue et craignais même pour ma vie ! Ces Allemands ! Ils n'ont aucune reconnaissance ! Ce misérable Klagendorf, qui, sans moi, aurait péri empoisonné par l'Américain et son complice ! Il ne s'en souvenait plus !

… Enfin, le *Thor* – c'est le nom du sous-marin de Klagendorf, est venu s'abriter non loin de l'île Chiloé, pour y attendre le passage d'un paquebot, je pense !… Car je n'étais, naturellement tenu au courant de rien !…

J'en ai profité pour m'évader, en emportant ces diamants volés sur un paquebot qui a été torpillé au large de Durban !…

Et maintenant, pourquoi ne pas vous l'avouer ? Vous me comprendrez !… Je m'étais introduit dans cette chambre,

dans l'espoir de… d'y… prendre… des papiers d'identité, dont je suis dépourvu.

Je crains la vengeance de Klagendorf et voudrais essayer de lui faire perdre mes traces !… Je comprends que j'ai eu tort… Mais mettez-vous dans ma situation ?… Après tout ce que j'ai souffert ! ! Si vous saviez !…

Je ne demande qu'une chose… c'est de finir ma vie en travaillant honnêtement… en oubliant toutes ces horreurs et toutes ces atrocités !…

Quant aux diamants que j'ai eu la faiblesse d'emporter, ne croyez pas que c'était pour moi ! Je voulais que les misérables pirates qui les avaient volés n'en profitassent point et je comptais les envoyer à une œuvre de charité française !…

La meilleure preuve, c'est que je vous prie de les garder et de les faire parvenir à un établissement philanthropique que vous choisirez : j'ai confiance en vous ! (*Et il me reste les banknotes du sac !*) songea Joseph Robic qui termina là son plaidoyer.

Honoré Sanard, Scornec, Ferragut et Robert Lanni, ébranlés par cette générosité – qu'ils jugeaient malgré tout un peu forcée ! – se regardèrent, indécis.

Le récit du bandit, somme toute, était plausible et concordait – ou semblait concorder – avec la réalité.

— Il se peut que vous ayez dit vrai, Joseph Robic, fit M. Sanard, mais il n'en reste pas moins établi, de votre propre aveu, que vous vous êtes mis au service d'un Allemand… en n'ignorant pas qu'il allait essayer de ravir à un Français une découverte utile à la France !

— C'est vrai, M. Sanard ! admit le médecin empoisonneur, humblement. Mais la misère… fait faire bien des choses, et j'étais pauvre… Je deviens vieux !… J'ai mal agi… J'en demande pardon…

— Vous vous ferez pardonner en nous aidant à anéantir les pirates dont vous avez été le complice ! déclara le vieux savant, touché du « repentir » du bandit.

Joseph Robic crut avoir cause gagnée. Mais la voix de Simon Ferragut s'entendit :

— Mousse ! va voir dans la chambre de ce paroissien ! Fouille bien partout ! J'imagine que tu trouveras des choses intéressantes ! Va ! et fouille bien, surtout !

— Ne vous en faites pas, capitaine !

Joseph Robic avait pâli.

VI

LA DERNIÈRE CARTE DE JOSEPH ROBIC

Une espérance restait encore au médecin empoisonneur. Elle était bien faible : il avait, prudemment, caché le sac bourré de bank-notes dans le seau de toilette placé au pied de son lit. Il se pouvait, somme toute, que Robert Lanni ne pensât point à pousser jusque-là ses recherches…

C'était là un espoir bien fragile. Joseph Robic s'y raccrocha, pourtant, et, surmontant son trouble, esquissa un sourire paisible et tranquille.

— Vous pouvez absolument compter sur mon dévouement, M. Sanard ! déclara-t-il, tourné vers le vieux savant qu'il devinait plus facile à attendrir et à convaincre que Feragut. Ma vie vous appartient !

— On ne t'en demande pas tant, mon garçon ! grommela l'ancien capitaine du *Laranda*. Marche droit, et tout ira bien – mais, au moindre « faux-pas », je ne te raterai pas, je t'en avertis !

— Vous me jugerez à mes actes. Monsieur ! Je…

Il s'interrompit en entendant grincer la serrure de la porte. Celle-ci s'ouvrit.

Joseph Robic, qui avait aussitôt tourné la tête, vit le battant pivoter sur ses gonds et donner passage à Robert Lanni.

Le mousse brandissait dans sa main gauche le sac de voyage dont la toile imperméable brillait :

— Voilà tout ce que j'ai trouvé ! dit-il. C'est lourd. Y a aussi un manteau !… Le voilà…

Et Robert Lanni déposa sur une chaise le manteau caoutchouté avec lequel Robic s'était enfui du *Thor*.

— Déchire-le ! ordonna Ferragut. Il y a peut-être quelque papier de cousu dans les doublures ! Avec des gibiers pareils, il faut se méfier de tout ! Tu as fouillé la paillasse, le traversin ; tu as regardé le parquet, les murailles, castor ?

— Tout, oui, cap'taine ! J'ai rien oublié !

— Ça doit être cette clé qui ouvre le sac ! reprit Ferragut en prenant sur la table une petite clé rouillée qu'il avait trouvée dans la poche du médecin empoisonneur.

Il l'introduisit dans la serrure du sac et la fit fonctionner :

— C'est ça ! murmura-t-il. Oh ! oh !… M. Sanard ! Regardez !

Tout en parlant, l'ancien capitaine du *Laranda* avait retiré du sac un paquet de *greenbacks*, de bank-notes de cent dollars !

Robic, livide, regardait avec des yeux agrandis par la haine et par l'angoisse.

— Et en voilà d'autres ! continua Ferragut en brandissant un second paquet de bank-notes blanches – des livres sterling de la Bank of England.

… Tu nous les donnes pour une œuvre charitable, ces billets de banque, maître Robic ? Tu avais oublié de nous en parler !… L'émotion sans doute !

Le médecin empoisonneur ne répondit pas. Il était hagard. Cinq minutes auparavant, il était plusieurs fois millionnaire – le rêve de sa vie ! – et, à présent, il n'était plus qu'un misérable gueux, un évadé du bagne – moins que rien… Et cinquante-six ans d'âge.

Une véritable tempête intérieure, faite de rage impuissante, de haine, de dépit, de regrets, de désespoir, faisait bouillir son sang.

— Mes félicitations, M. Robic, poursuivit Simon Ferragut, en achevant de vider le sac de voyage des billets de banque français, espagnols, japonais, argentins, suisses et hollandais qu'il contenait. C'est ce qui s'appelle ne pas s'embarquer sans biscuit !… Quand on a un sac comme celui-là, je comprends qu'on veuille bien donner des diamants… des diamants volés ! – à une œuvre de bienfaisance ! Hein, M. Sanard.

— Je… je vais vous expliquer… parvint enfin à articuler Joseph Robic d'une voix sourde, toute changée.

— Explique, mon garçon ! Explique ! Nous t'écoutons ! acquiesça Ferragut en rangeant complaisamment sur la table les paquets de billets de banque.

— Eh bien, ces billets… je les ai aussi enlevés à Leonardt Klagendorf !… Je… Oui ! Je comptais les utiliser pour acquérir un yacht et donner une chasse impitoyable à ce misérable pirate ! acheva le médecin empoisonneur en reprenant un peu d'assurance.

— Et tu ne nous l'avais pas dit, petit cachottier ! observa ironiquement Ferragut. Quel philanthrope ! Des diamants pour les pauvres, et un navire pour poursuivre les pirates ! Voilà. Rien de moins !…

M. Robic veut punir le crime et secourir la pauvreté. Je vous tire mon chapeau, M. Robic !

En attendant, pour commencer, vous nous avez menti ! Vous espériez nous jeter ces diamants comme un os à ronger, et vous en tirer avec les bank-notes ! Mais vous ne vous êtes pas levé suffisamment tôt, mon bonhomme !

M. Sanard, si vous m'en croyez, nous livrerons cet homme à la justice !

Le vieux savant ne répondit pas. Il se rendait très bien compte de l'infamie de Robic et ne croyait plus à sa sincérité. Mais, malgré tout il ne se croyait pas le droit de le livrer :

— Je pense, dit-il après quelques instants de silence, que nous pourrions nous contenter de faire parvenir au consulat de France à Valparaiso les diamants et les bank-notes saisies sur cet homme. Le consulat les restituera à leurs légitimes propriétaires. Pour le reste, que Joseph Robic s'arrange avec sa conscience !

Le médecin empoisonneur se sentit revivre :

— Ah ! M. Sanard ! soupira-t-il en roulant les yeux de l'innocence injustement soupçonnée, si vous connaissiez mes pensées, si je pouvais vous exprimer tout mon repentir !…

Permettez-moi de vous remercier de vos nobles paroles !… C'est joyeusement que j'abandonne tout… sans rien regretter ! Oh ! Je sais que vous n'êtes pas convaincu de ma

sincérité, de mon désintéressement !… Si, si ! Je le vois ! Parce que je ne vous ai pas révélé tout de suite que j'avais encore ce sac de bank-notes ! Mais je vous ai dit pourquoi : j'espérais ardemment conserver cet argent ! Non pour en jouir ! Jamais !… Mais je voulais l'utiliser à acheter un navire afin de châtier ce misérable Klagendorf !…

Ces bank-notes, gardez-les ! Utilisez-les, vous !

Klagendorf a coulé votre navire. Cet argent est donc à vous !… Et vous rendrez service à l'humanité toute entière en purgeant les mers d'un pareil forban !

Quant à moi, je me remets entre vos mains. Si vous voulez me livrer, livrez-moi !…

À mon âge, l'on n'attend plus rien de la vie ! Pourvu que je sache, quelque jour, que, grâce à vous, Klagendorf a été mis dans l'impossibilité de commettre de nouveaux crimes, je serai content !…

Et Joseph Robic soupira.

Il avait habilement composé son discours ! *S'il avait admis que M. Sanard pouvait le livrer, c'était parce qu'il savait que le savant ne le livrerait pas.* Au fur et à mesure qu'il parlait, il avait guetté l'effet de ses paroles sur le visage débonnaire du célèbre chimiste.

— Nous allons vous libérer ! prononça M. Sanard. Pour le reste, nous ferons ce que nous devons faire !

— Ce gentleman, avant tout, nous dira bien où est exactement le *Thor*, qu'il vient de quitter ! observa Ferragut.

— Le *Thor ?* il était ancré dans le golfe de Corcovado, entre l'île Chiloé et la terre ferme ! mentit le médecin empoisonneur. Qui sait ? Il y est peut-être encore !

— Alors, vous voulez rendre la liberté à cet oiseau, M. Sanard ? questionna Ferragut, en se tournant vers le vieux savant. Moi, vous le savez, je me méfie !

— À quoi bon le livrer à la justice ? Son repentir est peut-être sincère ! observa Honoré Sanard.

— *Et puis, c'est pas la peine de faire connaître où que nous sommes à Klagendorf et aux autres !* fit Robert Lanni.

— Qu'est-ce qui te demande ton avis, le castor ? grommela Ferragut, d'un ton rude, bien qu'à part lui, il eut senti la force de la remarque exprimée par le mousse.

Scornec fit entendre un timide grognement – pour exprimer son approbation. Lui aussi estimait que Robert Lanni avait bien parlé… Joseph Robic, qui sentait la partie gagnée, se garda bien de prononcer un mot. Il devinait les pensées des trois hommes.

— On va donc le lâcher, puisque vous y tenez, M. Sanard ! prononça Simon Ferragut, comme à regret.

… Quant à toi, maître Robic, je ne veux te dire qu'un mot : ne te trouve jamais sur notre chemin – parce que… tu me comprends !… Et ne parle de nous à âme qui vive !… Je sais ! Ce n'est pas ton intérêt !…

— Vous pouvez avoir confiance en moi, Messieurs ! Je n'oublierai jamais… voulut dire Robic.

— Ça va ! Pas de boniments ! On ne t'en demande pas ! l'interrompit l'ancien capitaine du *Laranda*, qui prit son cou-

teau et trancha les liens qui enserraient les chevilles du prisonnier.

— Vous lui donnerez un peu d'argent, capitaine, qu'il puisse se tirer d'affaire et quitter le pays ! fit Honoré Sanard.

— De l'argent ? s'exclama Ferragut, indigné. Enfin !… Ce sera comme vous voudrez !

La cordelette qui retenait les poignets de Joseph Robic fut coupée.

Le médecin empoisonneur se redressa, assis sur le lit où il avait été déposé. Il frotta ses poignets endoloris, puis se mit debout. Il tremblait légèrement :

— Je ne me sens pas très bien, Messieurs ! murmura-t-il. Vous m'excuserez… Je souffre d'une angine de poitrine, depuis quelques années !

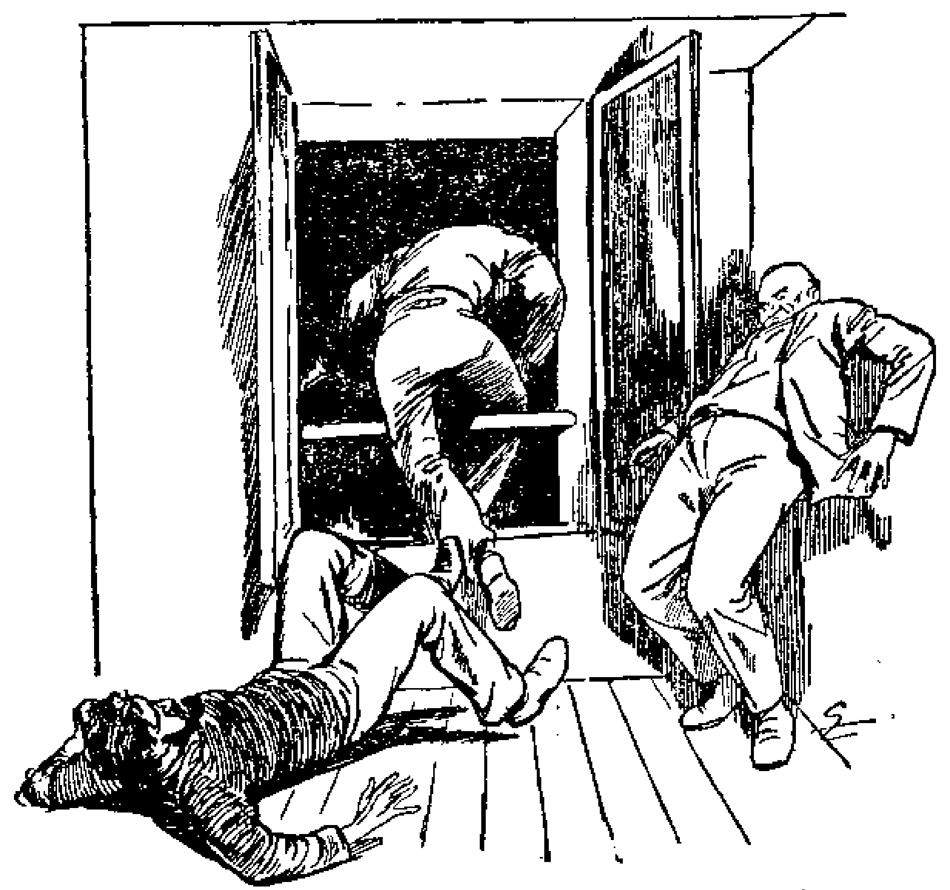
Il porta la main à son cœur, releva la tête, ouvrit la bouche et respira longuement, avec difficulté, cependant que l'angoisse faisait nager ses yeux dans leurs orbites.

D'instinct, M. Sanard, apitoyé, courut vers la fenêtre de la chambre et l'ouvrit, pour donner de l'air au malheureux.

Prompt comme la foudre, Joseph Robic se redressa. D'un coup de tête dans l'estomac, il renversa Simon Ferragut qui voulait le retenir, et, ayant raflé le sachet de diamants resté sur la table, à portée de sa main, se rua vers la fenêtre ouverte ; il écarta M. Sanard d'un coup de poing en pleine figure, escalada la barre d'appui et sauta dans le vide.

Un bruit mou s'entendit : Robic était retombé sur ses pieds nus. Et un second claquement lui succéda… Robert

Lanni avait bondi par la fenêtre à la poursuite du cynique bandit.



IL ESCALADA LA BARRE D'APPUI ET SAUTA DANS LE VIDE.

Simon Ferragut, que la violence du choc avait projeté contre la cloison, s'était instantanément relevé. Il repoussa Scornec qui s'était élancé vers lui pour le secourir, et fonça vers la fenêtre.

— Le mousse ! gronda-t-il, en apercevant Robert Lanni qui galopait derrière Joseph Robic.

Tous deux étaient déjà à plus de cinquante mètres de la *Posada de los Conquistadores*. Ils disparurent presque aussitôt au détour d'une ruelle voisine.

— Scornec ! Appelle Rié et Berthier ! commanda Ferragut. Et occupe-toi de M. Sanard !... Ne bougez pas d'ici !

Attention aux bank-notes, surtout !… Je vais ramener le Robic !

Sans attendre de réponse, l'ancien capitaine du *Laranda* courut dans sa chambre, y prit un browning chargé, et, quatre à quatre, descendit les marches de l'escalier de bois conduisant au rez-de-chaussée.

La porte de l'allée de la maison était fermée, et aucun luminaire ne l'éclairait. Ferragut perdit une longue minute à chercher et à trouver le bouton de la serrure.

Il ouvrit la porte et fila dans la direction prise par Robic et le mousse.



IL ATTEIGNIT LA RUELLE DANS LAQUELLE IL LES AVAIT VU DISPARAITRE.

Il atteignit la ruelle dans laquelle il les avait vus disparaître. Elle était bordée d'une douzaine de masures de chaque côté, et aboutissait à un terrain vague parsemé de décombres.

Après, c'était le bord de mer, une vaste grève où quelques embarcations étaient échouées. Çà et là, des amoncellements de varech, hauts de plusieurs mètres, dressaient leurs masses énormes, et, dans l'obscurité, ressemblaient à des maisons.

Qu'étaient devenus Joseph Robic et Robert Lanni ? Mystère. Simon Ferragut ne vit ni l'un, ni l'autre. Pendant une vingtaine de minutes, il les chercha vainement. Il parcourut sans succès la grève, fit le tour des tas de varech, examina les embarcations échouées sur le sable. Pas de trace du mousse, ni du fugitif.

Que penser ? Robert Lanni avait-il rejoint Joseph Robic et avait-il été attaqué et tué par le médecin ? Qui pouvait savoir ?

Simon Ferragut, le cœur serré par l'angoisse, revint lentement vers la *Posada de los Conquistadores*.

Il y retrouva ses compagnons. M. Sanard s'était déjà remis du coup de poing que lui avait décoché Robic, sans autre mal qu'un léger saignement de nez. Dans l'auberge, personne n'avait bougé…

— Je suppose que vous êtes maintenant guéri de faire du sentiment, M. Sanard ? grommela rudement Simon Ferragut, une fois la porte refermée.

Le Robic s'est assez joliment moqué de nous, hein ? Il a enlevé les diamants et peut-être tué ce petit imprudent de mousse qui avait sauté à sa poursuite !

… Eh bien, maintenant, moi je vous dis : il n'y a plus qu'une chose à faire ! Garder ces bank-notes, acheter un navire et retrouver Klagendorf, d'abord, et Robic ensuite. Et nous les retrouverons !

Oui, je sais, elles ne sont pas à nous, ces bank-notes.

Mais pouvez-vous me dire à qui elles sont ? Ce serait bien difficile ! Car Klagendorf a envoyé au fond de la mer leurs propriétaires !…

Le meilleur emploi que nous pouvons faire de l'argent des morts, c'est de l'utiliser à les venger !

… Le *Thor* fera certainement parler de lui. Et tout nous dit qu'il reviendra aux Nouvelles-Hébrides, faire une nouvelle provision de *votre* catalyseur ! Nous serons là. Et nous vengerons les camarades du *Laranda* qui sont tombés sous la mitrailleuse de ce bandit !

… Si vous avez quelqu'objection *sensée* à me faire, M. Sanard, je vous écoute ! Mais pas de sensiblerie, s'il vous plaît : *il y a déjà assez de morts !*

Le vieux savant était écœuré, désespéré, découragé. La disparition de Robert Lanni, qu'il aimait comme un fils, l'avait complètement abattu. Malgré lui, il s'avouait que c'était le rude Ferragut qui avait raison et que sa faiblesse et son apitoiement envers Joseph Robic étaient cause de la perte du mousse… Mais aurait-il pu deviner une fourberie pareille ?

Il murmura, d'une voix lasse :

— Faites ce que vous voudrez, capitaine !… Moi, je ne suis plus rien… plus rien !… Tâchez de retrouver ce pauvre enfant, au moins !…

VII

DE L'UTILITÉ DE LIRE LES JOURNAUX…

On croit très facilement à ce que l'on désire. C'est une dangereuse erreur de l'esprit.

Klagendorf et Sauerkopf, qui sentaient combien Stickney vivant pouvait être dangereux pour eux, s'étaient persuadés que le vieux skipper s'était noyé ou avait été dévoré par les requins.

Il n'en était rien.

Eliezer Stickney, après avoir habilement « bourré le crâne » à ses ennemis, pour gagner du temps, et réussi à se débarrasser de ses liens, s'était lancé à la mer avec une des bouées de sauvetage du *Thor*.

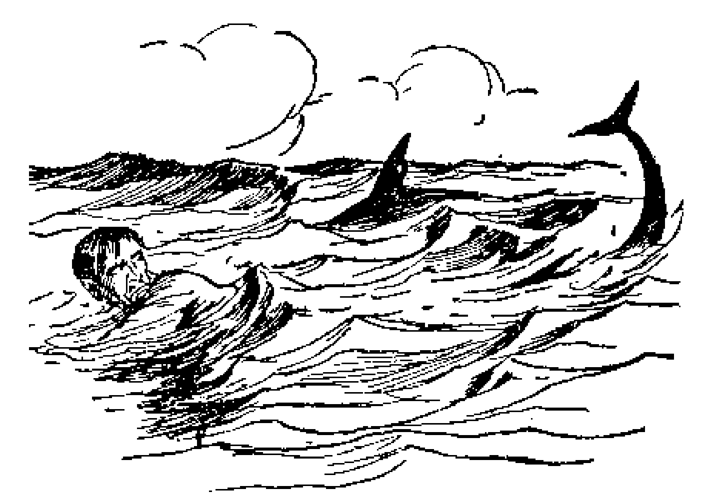
Il avait vu le sous-marin s'éloigner…

Le *Thor* était déjà à plusieurs milles, lorsque la disparition du capitaine du *Shenandoah* avait été découverte. Rien d'étonnant, donc, à ce que le canot chargé de rechercher Stickney ne l'eût pas retrouvé. Pour peu que la mer soit clapoteuse, un nageur y devient imperceptible, invisible, même à quelques mètres.

Stickney avait donc échappé aux recherches.

Il avait également échappé à deux requins qui étaient venus le flairer. Il connaissait les squales. Ménageant ses forces, il avait su, plusieurs heures durant, s'agiter suffisam-

ment en frappant l'eau de ses mains et de ses pieds, pour effrayer et lasser les monstres.



Il avait également échappé a deux requins

Finalement, moins de douze heures après sa fuite du *Thor*, il avait aperçu une petite goélette qui, lentement, très lentement, avançait dans sa direction.

Il avait nagé à sa rencontre.

Jouant le tout pour le tout, jouant sa vie à pile ou face, il avait lâché la bouée qui le soutenait – pour aller plus vite ! – et avait gagné la partie.

Après trois heures de nage épuisante, il avait rejoint la goélette. C'était le *Pimlico*, un schooner de traite, dont le capitaine, un certain Lloyd Batarsé. Anglais, mâtiné de Levantin, n'était pas tout à fait de ses amis.

Les deux skippers avaient eu, dans le temps, des discussions d'intérêt qui s'étaient terminées brusquement : c'est à dire que Eliezer Stickney avait boxé Batarsé, avec rudesse.

Quoique cela, le capitaine du *Pimlico* accueillit chaleureusement son collègue naufragé. Il lui fit donner des vêtements secs, et lui prépara lui-même un grog sérieux – un quart de litre de rhum, sucre, citron et vanille, et pas d'eau.

— La *Corysandre* est au fond ? s'enquit-il ensuite d'une voix faussement attristée.

— La *Corysandre ?* Elle est en réparation ! déclara Stickney, le grog avalé et du linge sec sur la peau.

« J'avais été embauché par une espèce de Yankee… sur un vapeur. La machine s'est cassée et nous avons été jetés à la côte !…

— Les vapeurs, je m'en méfie ! On n'est jamais sûr avec eux ! observa Lloyd Batarsé.

— Très juste. Et où vas-tu ? J'ai besoin d'être débarqué le plus vite possible ! fit Stickney.

— Tu débarqueras le premier, dès que nous mouillerons quelque part ! assura Batarsé. J'ai un petit chargement à prendre à Mallicolo : après, nous filerons à Brisbane !

— Tu vas à Mallicolo ? Mais je te dis que j'ai besoin de débarquer le plus vite possible, moi !

— Eh bien, débarque à Mallicolo ! observa Batarsé avec douceur.

— Idiot ! Je n'ai rien à faire aux Nouvelles-Hébrides ! C'est en Australie que je veux débarquer !…

« Nous sommes à mi-chemin entre l'Australie et les Hébrides… Vire de bord ! Et débarque-moi n'importe où, sur le continent australien !

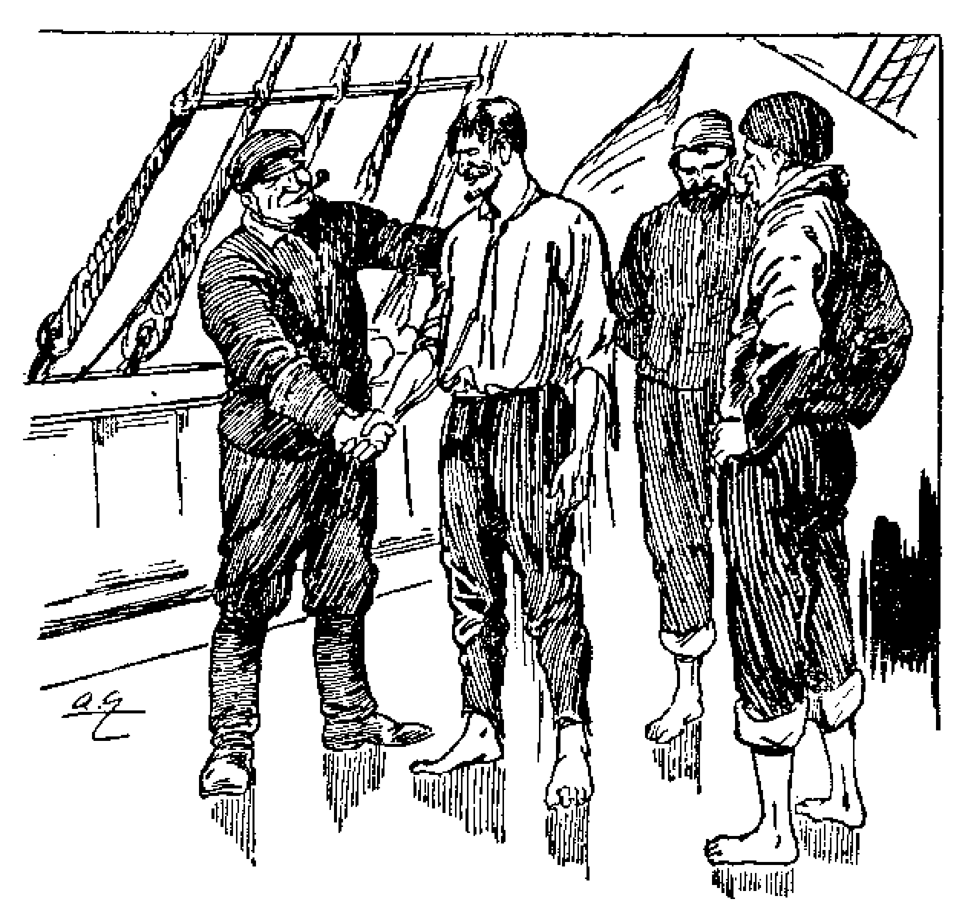
Batarsé prit une mine attristée, affligée :

— Impossible, mon cher Stickney !… Tout à fait impossible ! Ce serait faire du tort à mes armateurs que d'allonger le voyage ! Un véritable abus de confiance ! Cela, jamais !

« Tout ce que tu voudras ! Encore un grog ?… Mais pas ça !…

« Je vais à Mallicolo ! Je dois aller à Mallicolo ! Virer de bord serait indélicat de ma part ! Je suis persuadé, mon cher Stickney, que tu ferais de même à ma place !… Je te connais ! Comme moi, tu places le devoir avant tout !… Encore un peu de tafia ?

Rageur, furieux, mais impuissant, Stickney avait dû en passer par où le voulait son *ami*.



LE CAPITAINE PIMLICO ACCUEILLIT CHALEUREUSEMENT SON COLLÈGUE.

Le *Pimlico* n'était pas un fin voilier. Stickney, qui se sentait devenir enragé, était resté à bord un peu plus de cinq semaines : huit jours pour atteindre la côte néo-hébridaise, dix autres jours à y charger du coprah, et un peu plus de

deux semaines pour revenir à Brisbane – et encore parce qu'une série de vents favorables avaient poussé le schooner.

À Brisbane, Eliezer Stickney était en pays de connaissance. Il avait, en deux heures, rendu visite à ses banquiers, renouvelé sa garde-robe et pris le train pour Grafton, où il avait laissé la *Corysandre*.

À son âge, il n'avait plus d'illusions, depuis longtemps. Son seul regret, de toute l'aventure du *catalyseur*, c'était de n'avoir pas pris le temps de mettre en sécurité les dollars extorqués à W.-W. White. Il les avait emportés à bord du *Shenandoah*, remettant à plus tard de les verser à son banquier – et ils étaient allés au fond de la mer avec le yacht de W.-W. White.

Eliezer Stickney conservait encore un petit espoir : c'était que Klagendorf rendit la liberté à W.-W. White. Dans ce cas, l'Américain voudrait certainement se venger de ses bourreaux, des pirates qui avaient coulé son yacht. Il ne demanderait pas mieux que de reprendre Stickney à son service. Et alors, le vieil Eliezer saurait mieux profiter de l'aubaine. Il prendrait ses sûretés.

En attendant, comme il fallait vivre, Stickney comptait recommencer son « commerce » avec la *Corysandre*…

Dans le train qui l'emmenait de Brisbane à Grafton, il réfléchissait à tout cela, tout en regardant machinalement le paysage à travers la vitre du compartiment.

Un ronflement le fit tressaillir. C'était son unique compagnon de voyage – quelque fermier, à en juger par ses vêtements – qui s'était assoupi. Il avait laissé glisser sur le plancher le journal qu'il lisait.

Eliezer Stickney, pour tuer le temps, ramassa la feuille qu'il parcourut.

Soudain, son visage couleur de brique prit la teinte de la lune vue à travers le brouillard – rouge orange. Il eut une contraction du gosier qui faillit lui faire avaler l'énorme chique gonflant sa joue.

Il venait de lire ce petit entrefilet :

San Francisco. – (De notre correspondant particulier). – *Hier soir s'est embarqué à destination d'Honolulu, pour être ensuite transféré au lazaret de Molokai – îles Hawaï – le richissime fabricant de savon bien connu dans tout l'Ouest, M. William-Walter White, qui, on se le rappelle, avait été trouvé endormi, sur la route, aux environs de Los Angeles.*

M. W.-W. White, qui était fou, n'avait pu donner aucune explication de sa présence en ce lieu.

Un examen médical auquel il fut soumis, fit découvrir qu'il était atteint de la lèpre. Sa famille et ses amis demandèrent, conformément à la loi, plusieurs contre-expertises. Toutes ont été concluantes. M. W.-W. White était bien atteint de l'affreuse maladie !

Les règlements ont dû lui être appliqués : l'infortuné terminera ses jours au lazaret de Molokai.

Les médecins aliénistes, cependant, ont déclaré que la folie de M. White n'était pas incurable… Déjà, le grand industriel a reconnu plusieurs personnes.

Mais il ne se souvient de rien et il a été impossible de lui faire révéler comment, parti de San Francisco à bord de son luxueux yacht Shenandoah, *il s'est retrouvé sur la route de Los Angeles.*

M. W.-W. White, qui est accompagné de deux infirmiers, a été isolé à bord du paquebot qui l'emmène. Plusieurs amis ont tenu à l'accompagner jusqu'à Honolulu.

On est toujours sans nouvelles du Shenandoah.

Les yeux de Stickney, à présent, brillaient comme deux braises ardentes.

— Fou… et lépreux ! murmura-t-il. Un coup de Klagendorf, pour se débarrasser de White ! Il a bien…

Le skipper de la *Corysandre* pinça les lèvres. Il venait de s'aviser qu'il n'était pas seul dans le compartiment. Mais le gros homme lui faisant face continuait à ronfler.

Eliezer Stickney poursuivit mentalement le cours de ses réflexions.

W.-W. White était fou et lépreux. Sa folie, peut-être allait guérir… Oui. Mais à quoi bon ? Il n'en resterait pas moins lépreux et interné pour la vie. La lèpre, Stickney ne l'ignorait pas – est à peu près inguérissable en l'état actuel de la science.

Certes, W.-W. White, s'il recouvrait la raison, révélerait les infamies de Klagendorf. *Mais, d'abord, le croirait-on ?* L'équipage entier du *Shenandoah*, avait disparu – sauf lui, Stickney. Et puis, lorsque White, s'il y parvenait, aurait mis la justice en branle, Klagendorf avec son sous-marin aurait eu amplement le temps de disparaître, après s'être emparé de la totalité du gisement de « catalyseur » ou de *catalyseur*, comme disait Eliezer.

Le vieux skipper fronça ses épais sourcils. Il changea sa chique de côté :

— Il y a un moyen… un moyen !… pensa-t-il. Oui… S'il n'est plus fou, il faut que je délivre W.-W. White ! Quelle affaire !…

« Je le connais ! Il fera l'impossible pour se venger !… Il y mettra le prix !… Se venger !… On y réussira ou on n'y réussira pas… Mais, cette fois, je ne lâcherai l'affaire qu'avec un million en banque ! À mon âge, un « honnête homme » a le droit de se reposer !

À Grafton la *Corysandre* était toujours mouillée, où il l'avait laissée, en bon état. Les deux matelots de confiance préposés à sa garde l'avaient parfaitement entretenue.

Eliezer Stickney, dans la journée du lendemain, engagea quatre matelots, compléta les provisions du schooner et appareilla à destination de Sydney où il embarqua encore six hommes, six hommes triés sur le volet, qu'il connaissait de longue date, des hommes prêts à tout pour de l'argent.

Il acheta un rapide canot automobile, deux mitrailleuses dernier modèle et tout un assortiment de pistolets automatiques et de casse-têtes. Ce qui lui demanda quarante-huit heures. Ni plus, ni moins. Et la *Corysandre* appareilla – à destination des îles Hawaï.

Stickney, en homme de précautions, avait emporté toute une série de cartes à grande échelle de l'archipel des Hawaï, en général, et de la presqu'île de Molokai, en particulier. Il profita des loisirs de la traversée pour les étudier longuement.

Comme tous les navigateurs fréquentant les îles du Pacifique, il n'était pas sans connaître les Hawaï. À Honolulu, où les hasards de la navigation l'avaient plusieurs fois amené, il

avait entendu d'étranges histoires sur le sinistre lazaret de Molokai, véritable enfer que Dante n'avait pas rêvé.

La lèpre, le *chinese evil*[16], comme l'appellent les Polynésiens, exerce ses ravages dans tout le Pacifique.

Un peu partout, il y a des lépreux. Un peu partout, on les laisse errer à leur guise. Les Canaques de la Polynésie, sont débonnaires, hospitaliers et doux. Et, d'ailleurs, la lèpre, si elle est contagieuse – ce qui n'est pas absolument prouvé, ne l'est que très faiblement. Des personnes charitables, des prêtres principalement, ont pu vivre pendant des années parmi les lépreux sans contracter l'horrible maladie. Et encore maintenant, à Molokai, des personnes saines se mêlent aux lépreux sans prendre d'autres précautions que de se laver les mains après tout contact.

Mais les Américains sont gens pratiques ; ils ne s'embarrassent pas de scrupules, ni de sensiblerie. Depuis que l'archipel des Hawaï leur appartient, ils ont fait une chasse sévère aux lépreux qui ont été impitoyablement déportés à Molokai, dans l'île du même nom.

Une simple dénonciation aux autorités, et le prétendu lépreux est immédiatement arrêté comme un criminel, mis en quarantaine, examiné par les médecins qui, au plus léger soupçon de lèpre, expédient le malheureux patient à Molokai. Et nombreuses sont les sinistres histoires que l'on chuchote, à Honolulu et ailleurs, d'infortunées victimes de vengeances ou dont les terres étaient convoitées : Hawaï produit de merveilleux ananas, des cannes à sucre uniques au

[16] Mal chinois.

monde… Et c'est une aubaine que de mettre la main sur les propriétés d'un lépreux, lequel, il est vrai, n'est pas obligé de les vendre, mais, finalement, s'y résout, puisqu'il ne peut les surveiller lui-même…

Eliezer Stickney n'ignorait pas cela. Il n'ignorait pas non plus que la presqu'île de Molokai est sévèrement surveillée, aussi bien du côté de terre que vers le large.

Mais il ne manquait ni d'audace, ni d'astuce, et se disait qu'il saurait bien parvenir à ses fins, surtout si, comme l'assurait le journal, W.-W. White recouvrait suffisamment la raison pour reprendre la direction de ses affaires.

Dans ce cas, le millionnaire ne lésinerait pas ; avec ses dollars, il saurait forcer les portes de la léproserie. Certaines clés d'or ouvrent toutes les serrures.

Mais recouvrerait-il la raison ? Là était l'inconnu, le point noir de la spéculation d'Eliezer Stickney !

Si White restait fou, inutile de rien tenter. La *Corysandre* n'aurait qu'à virer de bord et à reprendre son trafic entre l'Australie et les Nouvelles-Hébrides ! Eliezer Stickney aurait dépensé en vain un millier de livres. (Il se faisait fort de les rattraper !…)

Et puis, l'on n'a rien sans risque et Stickney était joueur dans l'âme. Il hasardait là sa suprême partie, sa dernière chance ; au seuil de la vieillesse, il tentait une dernière fois le hasard… S'il perdait ? Mille livres… une misère !… S'il gagnait ! Alors, il les ferait valser, les dollars du Yankee lépreux ! Et, subsidiairement, il aurait peut-être l'occasion de se venger de ce gueux de Klagendorf, à qui il gardait une dent, une dent aiguë, pointue, coupante…

Tandis que la *Corysandre*, poussée par l'alizé, se rapprochait des Hawaï, Eliezer Stickney, tout en suçant sa chique, songeait à tout cela…

Trente-trois jours après avoir quitté Sydney, la *Corysandre* fut en vue de l'île d'Oahu.

Pearl-Harbour dépassé, le schooner, sous ses basses voiles, tira droit sur Honolulu dont la vaste baie s'ouvrait devant lui.

VIII

ELIEZER À L'ŒUVRE

Honolulu, dont le nom sonne si étrangement aux oreilles européennes, n'est pas la bourgade sauvage que l'on pourrait s'imaginer. (Le cinéma, d'ailleurs, en a popularisé bien des aspects).

Honolulu possède de magnifiques avenues, un jardin zoologique et botanique qui est parmi les plus beaux du monde ; ses maisons s'enorgueillissent toutes de ce que nous appelons le confort moderne, moins le chauffage central, que le soleil fournit ! Quant au port lui-même, il est un des mieux outillés du Pacifique et même de l'univers. Il se compose de deux parties : le port extérieur, mal abrité et qui sert en quelque sorte d'avant-port, et le port intérieur, véritable bassin creusé dans le corail, dont la profondeur varie de six à neuf mètres.

Les droits de quai sont très élevés, à Honolulu. Eliezer Stickney, qui était économe, mouilla donc son navire hors du port intérieur, entre la terre et la longue jetée qui part de l'île de la Quarantaine et protège la rade.

Laissant le commandement du schooner à son second, il se rendit immédiatement à terre et alla s'installer dans le hall d'un des nombreux palaces de la capitale des Hawaï.

S'étant fait servir un *mint-julep*, il compulsa avec soin et patience les nombreux journaux mis à la disposition des consommateurs. Aucun d'eux ne parlait de W.-W. White.

Stickney se sentit un peu déçu. Il paya sa consommation et se rendit sur le wharf d'où part chaque semaine le *Likiliki*, le petit vapeur qui transporte les lépreux à Molokai.

Il en a vu, ce quai, des larmes et des désespoirs. Lorsque les lépreux s'embarquent, ils passent, escortés de police, entre deux barrières de chaînes, de chaque côté desquelles leurs parents et leurs amis viennent leur donner le dernier adieu… Les malheureux, la plupart courbés sous les fardeaux contenant les petits souvenirs qu'ils emportent, cheminent en silence… Quelques-uns pleurent. Des cris retentissent – et la police américaine fait presser les partants. *Time is money* à Honolulu comme ailleurs.

Lorsque Stickney y arriva, le wharf était désert. Les portes du hangar où s'entassent les lépreux avant de s'embarquer étaient fermées. Un gros homme, dont la face couleur chocolat décelait l'origine canaque, se promenait à pas lents sur le wharf, une courte pipe en bouche. Un uniforme de toile kaki le vêtait.

Stickney, devinant en lui le gardien du wharf, s'en approcha et, pour engager la conversation, lui demanda quand arrivait le *Likiliki*.

— Après-demain ! fit l'homme.

— Moins de passagers au retour qu'à l'aller, hein ? ricana le capitaine de la *Corysandre*.

— Peuh ! Il y a très peu de lépreux, en ce moment !… Tous ceux de l'île sont depuis longtemps internés !…

« Le *Likiliki* sert juste à apporter *là-bas* les médicaments, les provisions et les commandes des lépreux…

« Il y en a qui sont riches !… Ces gentlemen ont des caprices !… Dernièrement, le *Likiliki* a apporté *là-bas* un cirque démontable, pour un millionnaire de Manille… qui n'a plus qu'un bras… et encore rongé de lèpre ! Hein ! je vous le demande, qu'est-ce qu'il peut vouloir faire d'un cirque ?

Et l'homme ricana.

Stickney, de la tête, approuva. Il ne pouvait souhaiter un meilleur interlocuteur.

Insensiblement, il aiguilla la conversation vers W.-W. White, ce lépreux fou…

— Ah ! Oui !… Je l'ai vu !… Il regardait tout le monde d'un air sinistre !… Même que les médecins étaient inquiets ! Le docteur Morisson voulait lui faire mettre la camisole de force, parce qu'il craignait qu'il ne se livrât à un attentat… Mais le superintendant de la santé a refusé…

« En tous cas, il avait une sale tête, le fou !… On aurait dit qu'il voulait avaler tout le monde !

— Il était vraiment fou ? s'enquit Stickney.

— Oui, alors ! Presque furieux !… Je veux dire presque fou furieux !… Mais il aurait peut-être été plus furieux encore, s'il n'avait pas été fou, parce qu'alors, il aurait su qu'il était lépreux et qu'il partait pour *là-bas*, quoique la plupart des lépreux sont plutôt tristes que furieux…

« Ils comprennent bien que, s'ils vont *là-bas*, ce n'est de la faute de personne ! La fatalité, quoi !…

— Et qu'est-ce qu'il est devenu, une fois *là-bas ?* interrompit Stickney, qui ne voulait pas laisser dérailler la conversation. Vous avez eu de ses nouvelles ?

— Non… Je veux dire que oui !… Des matelots du *Likiliki* ont entendu raconter qu'il était moins fou… Je crois que c'est un médecin chinois… qui est lépreux lui aussi… qui l'a raconté à un infirmier… et l'infirmier l'a dit à un matelot du vapeur…

« Mais, fou ou non, il restera *là-bas*, tout millionnaire qu'il est !… La folie, ça se guérit peut-être… mais pas la lèpre !

— C'est vrai ! conclut Stickney qui parla d'autre chose, et peu après, se sépara du loquace gardien.

— Il faut que j'aille à Molokai ! fut sa décision.

Ce n'était pas facile.

Ou, du moins, il fallait un prétexte à la *Corysandre* pour se rendre à l'île des lépreux.

Eliezer le chercha, ce prétexte. Il ne le trouva pas. Les provisions destinées aux habitants de Molokai, la poste, tout le trafic, enfin, était monopolisé par le *Likiliki*, et encore le petit vapeur ne partait-il jamais plein.

Si la *Corysandre* mouillait en vue de la presqu'île où était installé le lazaret et ses dépendances, le garde-côtes américain chargé de la surveillance l'interpellerait, lui demanderait des explications – et l'inviterait à aller ailleurs.

D'autres navires que la *Corysandre* étaient déjà allés à Molokai pour aider à l'évasion de quelque riche lépreux. Chaque fois, ils avaient dû renoncer à leur entreprise !

Eliezer n'eut pas de peine à savoir tout cela : à Honolulu, les histoires de lépreux sont courantes.

Le capitaine de la *Corysandre* n'était pas homme à s'estimer battu pour si peu de chose ! Il avait maintes fois berné les stationnaires de l'escadre britannique du Pacifique. Berner des Yankees lui sembla facile.

Ayant donc recueilli le plus de renseignements possible sur Molokai et ses habitants, Eliezer Stickney regagna son schooner, après l'avoir fait *expédier* pour San Francisco, autrement dit après avoir déclaré aux autorités maritimes qu'il partait pour la capitale de la Californie.

Il partit, en effet, et cingla – vers Molokai.

Dans le chenal Kaïwi, qui sépare l'île d'Oahu (où est situé Honolulu), de celle de Molokai, et où la *Corysandre* arriva au cours de la nuit qui suivit son départ, Eliezer Stickney fit mettre en panne.

Sur ses indications, l'équipage se livra à une étrange besogne : une partie des bastingages du schooner fut démolie à coups de hache, arrachée des montants qui la soutenaient.

Le mât de flèche fut amené sur le pont et remplacé par un espar qui figura très bien, une fois en place, un mât brisé par la tourmente. Cet espar, d'ailleurs, était justement ce qui restait d'un mât de flèche cassé au large de l'île d'Ambrym.

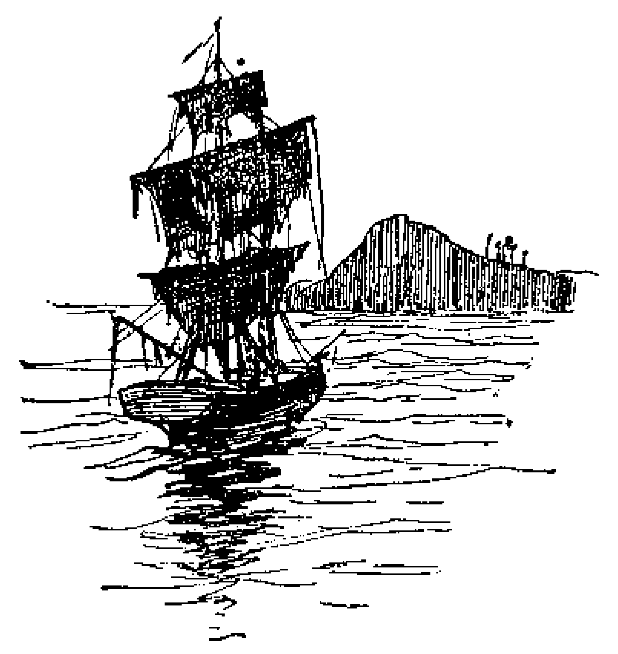
Le pic de misaine fut également brisé. La porte du petit rouffle contenant la cuisine fut enfoncée à coups de barre de cabestan, barre préalablement garnie d'une boule d'étoupe enserrée de bandes de toile, afin que les chocs ne marquassent point sur le bois.

Les aiguillots du gouvernail furent arrachés.

Après quoi, la *Corysandre* resta en panne pendant trois jours, au cours desquels l'équipage fut mis au repos.

Ces trois jours écoulés, Eliezer Stickney fit remplacer la voilure du schooner par un jeu de voiles en haillons, moisies, pourries, usées, rapiécées, effilochées, crevées, fendues, et dont les ralingues, rongées par les rats, s'en allaient en charpie.

Ainsi maquillé, sa mâture en ruines – ou le paraissant, ses voiles en loques, ses bastingages enfoncés, son gouvernail à demi arraché, la *Corysandre*, se traînant plutôt qu'avançant, se dirigea vers l'île des lépreux.



IL SE DIRIGEA VERS L'ILE DES LÉPREUX

Grâce au vent favorable, il parvint quand même à atteindre Molokai. Décrivant d'effroyables embardées, comme s'il n'obéissait plus à son gouvernail, il se rapprocha de terre et laissa tomber ses ancres à moins d'un mille des hautes falaises de la presqu'île du lazaret.

Il n'était pas mouillé depuis une heure, que la silhouette géométrique du bâtiment stationnaire chargé de surveiller la côte, surgit de dernière une dentelure de la terre.

Le petit navire stoppa à cinq cents mètres à peine de la *Corysandre*. Une embarcation automobile s'en détacha, et, en quelques instants, accosta la hanche du schooner.

Un officier américain, uniforme noir, casquette écussonnée d'or, gravit lestement la minable échelle de corde qui avait été aussitôt accrochée au bastingage en ruines.

Jules Sornard, le premier officier de la *Corysandre*, s'avança immédiatement pour recevoir son visiteur. (Eliezer Stickney, pour des raisons à lui, s'était caché dans un des coquerons).

— Pourquoi avez-vous mouillé ici ? demanda plutôt rudement le Yankee. Vous avez vos papiers ?

— Je les ai préparés en voyant le garde-côtes mon lieutenant ! déclara Sornard. Les voici !…

« Nous venons d'Honolulu. Destination, Frisco, sur l'est.

« Dans le chenal de Kaïwi, nous avons été assaillis par une trombe qui, en quelques minutes, a arraché à demi notre gouvernail, a enfoncé nos bastingages et brisé notre mât de flèche ! Nos voiles ont été enlevées comme par une blanchisseuse !…

« Et notre capitaine, qui était sur le gaillard, a été balayé par la mer !…

« Nous avons pu arriver jusqu'ici… je ne sais comment !…

« Je vais partir pour Honolulu, afin d'y acheter un mât de flèche et des voiles de rechange, ainsi que du bois avec lequel le charpentier du bord réparera les bastingages…

« Et puis des aiguillots pour le gouvernail dont le safran et la mèche ne tiennent plus que par des filins !… Notre pauvre capitaine !… Un père de famille !

Et Jules Sornard, un Canadien de Québec que Stickney avait choisi pour son talent de comédien, poussa un soupir capable d'arracher une seconde fois les voiles de son navire.

Les papiers de la *Corysandre* étaient en règle. Les avaries du schooner étaient visibles, indiscutables.

— Vous ne saviez donc pas qu'il est défendu d'approcher à moins de trois milles de la côte nord de l'île ? observa l'officier américain en rendant à Sornard les documents que celui-ci venait de lui soumettre.

« Vous auriez pu aller ailleurs !… Je vais vous remorquer à Lanaï où vous serez aussi bien abrités qu'ici ! Faites préparer des grelins !

— Hélas, mon lieutenant, gémit Sornard, je crains que ce soit tout à fait impossible !… Notre gouvernail ne tient plus ! Rendez-vous en compte !… Nous risquerions de vous faire des avaries !… Maintenant, nous sommes ici pour vous obéir !

Le gouvernail de la *Corysandre* avait été « arrangé » de telle façon qu'il apparaissait prêt à se séparer du navire. Ses ferrures n'existaient plus ; sa mèche elle-même semblait prête à se rompre.

L'officier américain déclara qu'il allait en référer à son chef. Il redescendit dans son canot, et, au passage, constata que le gouvernail du schooner était inutilisable.

Résultat : le lieutenant yankee, moins d'un quart d'heure plus tard, revint à bord de la *Corysandre* et remit à

l'astucieux Sornard un document par lequel le schooner était autorisé à rester une semaine devant Molokai, pour y réparer ses avaries.

Et le garde-côtes disparut à l'horizon.

Eliezer Stickney, averti, sortit aussitôt de sa cachette. Il félicita brièvement Sornard de sa « tenue » et fit mettre à la mer le canot automobile du schooner.

L'embarcation, en quelques heures, le déposa à Waïnamala, à l'extrémité orientale de l'île d'Oahu, d'où il prit le train pour Honolulu.

À Honolulu, Eliezer changea d'aspect. Il devint – en apparence – un des nombreux touristes qui, à toutes époques de l'année, visitent l'archipel. Un casque insolaire sur son crâne blanchi (c'était le premier qu'il portât de sa vie), un costume de toile blanche, des leggins aux mollets, un appareil photographique et une jumelle lui battant les flancs, il se confia à une agence qui organisait un « tour » dans les îles. Eliezer s'assura, comme de juste, que le « tour » comprenait une excursion au lazaret de Molokai…

Comme beaucoup de marins, Eliezer Stickney ne s'intéressait qu'à la mer. Les choses de terre le laissaient froid. Un volcan, pour lui, n'était remarquable que s'il se voyait du large et pouvait servir à reconnaître la côte ; une montagne de même. Les fleuves ? Justes bons à amener du sable pour faire échouer les honnêtes navires. Les villes ? Des entrepôts où l'on charge et où l'on décharge des marchandises et où l'on se ravitaille…

Il n'apporta donc qu'une morne indifférence à la visite des curiosités de l'archipel hawaïen. Ses compagnons de voyage, Anglais ou Américains en majorité, le prirent pour

un original. Il ne daigna prendre aucune photographie, et ses seules questions au guide furent pour demander l'heure des repas et le nom de l'auberge la plus prochaine…

La caravane dont faisait partie le capitaine de la *Corysandre* ayant visité l'île d'Oahu, s'embarqua enfin pour Molokai.

La traversée fut assez pénible, une forte houle agitant la mer. Plusieurs touristes durent restituer – sans l'avoir voulu – leurs repas aux poissons du Pacifique. Stickney mangea comme quatre et but comme six.

Kalavao, la petite bourgade voisine du lazaret, fut enfin atteinte. Les excursionnistes débarquèrent. Mais la visite aux lépreux n'était que pour le lendemain. Eliezer Stickney dut contenir son impatience.

Et le jour tant attendu arriva.

Sous la conduite de leur guide, les touristes – dont le nombre était diminué de plus de moitié par la crainte du terrible mal – pénétrèrent dans le sinistre établissement.

Tout d'abord, ils ne virent que des spectacles riants et encourageants : partout, à demi ensevelis par la luxuriante et exubérante végétation, d'élégants cottages aux lignes harmonieuses : les demeures des lépreux riches. Puis, parmi les champs, des cases plus modestes où gîtaient les malades moins fortunés, l'église, le temple…

Mais des lépreux apparurent… Les uns avaient les membres atrophiés, desséchés par le mal ; leurs mains, leurs jambes étaient recouvertes d'une peau plissée, grisâtre, qui, au soleil, avait des reflets métalliques… Et puis ceux qui

étaient atteints à la face – des visages sans nez, sans oreilles, des bouches agrandies, tuméfiées… des horreurs sans nom.



MAIS LES LÉPREUX APPARURENT.

Les malheureux semblaient, d'ailleurs, ne pas penser à leur mal : ils y étaient accoutumés. Et le plus terrible, c'étaient les enfants déjà atteints…

Eliezer, à vrai dire, se moquait bien de tout cela. C'était W.-W. White qu'il était venu voir. Les autres lépreux n'existaient pas pour lui !

IX

MOLOKAI

La gorge serrée par une légère angoisse, qui augmentait au fur et à mesure que se poursuivait leur visite, les excursionnistes, pour la plupart, avaient fait silence et avançaient à pas rapides.

L'hôpital central, où sont hospitalisés les lépreux les plus atteints, ceux dont les plaies ulcères perforants ou gangreneux – exigent des soins énergiques – fut atteint. Deux Anglais et un Américain, seuls, demandèrent à le visiter. Parmi les deux Anglais, naturellement, se trouvait Eliezer Stickney.

Tous trois, flanqués d'un médecin, parcoururent rapidement les salles occupées par les malades les moins atteints. Ils virent des plaies horribles, impossibles à décrire. Stickney, lui-même, se serait senti ému s'il n'était venu pour autre chose que pour s'émouvoir… Il y a temps pour tout, n'est-ce pas ? Et le capitaine de la *Corysandre* ne pensait qu'à un seul lépreux. Qu'à W.-W. White…

Il feignit de s'intéresser aux différents cas mentionnés par l'interne, et, incidemment, de la voix la plus détachée du monde, parla de M. White, le grand fabricant de savon de San Francisco.

— Oui, je connais ! déclara le médecin. M. White qui a été si étrangement atteint !…

Il était fou, mais va beaucoup mieux… Je pense qu'il a presque entièrement recouvré la raison. C'est un médecin chinois, lépreux lui aussi, qui l'a soigné… une sorte de charlatan bizarre !…

M. White l'a pris avec lui… comme secrétaire, soi-disant !… Hum ? Enfin, on ne pouvait pas l'empêcher !

— Il va peut-être le guérir de la lèpre aussi ? hasarda Stickney.

— Ah ! ah ! ah ! Le « docteur » Sien Yang n'en connaît pas tant que ça ! S'il savait guérir la lèpre, il se guérirait lui-même, car il l'est, lépreux… et solidement !…

Je pense plutôt que la folie de M. White n'était pas définitive et que sa guérison et les remèdes du « docteur » Sien Yang ont coïncidé ! Rien de plus !

— En effet ! fit Stickney qui arrêta là l'entretien : il craignait de donner des soupçons en insistant trop sur le cas du fabricant de savon.

La visite de l'hôpital terminée, Eliezer n'eut pas de peine en causant avec des lépreux qu'il croisa, à connaître l'endroit où habitait W.-W. White.

Il quitta les autres touristes après leur avoir donné rendez-vous à la porte extérieure du lazaret, puis se mit à la recherche de l'Américain.

Il trouva facilement son cottage, une élégante construction en bois délicatement ajouré, entourée d'un somptueux jardin fleuri.

À travers les grilles qui l'entouraient, Stickney aperçut W.-W. White qui se promenait avec un être plutôt fantas-

tique : un petit homme vêtu de soie noire, à qui une jambe manquait. L'individu possédait une tête énorme, rouge et rasée, qui ressemblait, de loin, à un formidable fromage de Hollande. Ni nez, ni oreilles ; une bouche largement fendue et deux petits yeux noirs, sans sourcils, au regard métallique. Appuyé sur une canne de jonc, l'homme sautelait au côté de W.-W. White.

Celui-ci était revêtu d'un costume de toile blanche, immaculée, coiffé d'un casque insolaire et chaussé de daim blanc. Rien, dans sa physionomie, ne décelait l'affreuse maladie dont il était atteint. Il semblait tranquille et paisible.



WHITE SE PROMENAIT AVEC UN ÊTRE FANTASTIQUE

Stickney regarda autour de lui. Personne. Il poussa la porte grillagée du jardin et se dirigea vers les deux hommes.

Il les rejoignit au détour d'une allée.

W.-W. White, en l'apercevant, fronça les sourcils. Évidemment, il ne le reconnaissait pas. Stickney se demanda si c'était à cause de la perfection de son déguisement, ou bien, plus simplement, parce que l'industriel était toujours fou.

— Que voulez-vous, monsieur ? l'apostropha aussitôt White, avec rudesse.

Stickney eut la tentation de se faire connaître. Mais qui l'assurait, somme toute, que cet être étrange, en qui il devinait le médecin chinois Sien Yang, n'était pas un agent de l'administration, un espion chargé de surveiller le millionnaire américain ?

— Je vous prie de m'excuser, gentleman, déclara Eliezer en s'inclinant, *je suis représentant d'une fabrique de machines à glace, la* « Corysandre Company », *et serais heureux de vous soumettre quelques modèles…*

W.-W. White, au mot de *Corysandre* avait tressailli.

Sans répondre, il regarda fixement Stickney qui, pour mieux se laisser dévisager, feignit d'avoir trop chaud, tira son mouchoir et se découvrit pour s'éponger le front.

Un imperceptible sourire fendit les lèvres de W.-W. White :

— Je pensais justement à acquérir une machine à glace ! dit-il. On a dû vous prévenir, hé ? Venez avec moi !… Vous allez me soumettre ce que vous fabriquez…

— Il m'a reconnu ! pensa Stickney qui, des yeux, désigna le Chinois qui s'était légèrement écarté.

— Le docteur est mon conseil et mon ami ! déclara White en réponse à cette muette question. Venez, gentleman !

Sans insister, le capitaine de la *Corysandre* emboîta le pas à M. White qui, flanqué de son sautelant ami, se dirigeait déjà vers le perron du bungalow.

Tous trois pénétrèrent dans un petit salon qui s'ouvrait sur le jardin par une large baie voilée d'orchidées splendides.

White fit signe à son visiteur de s'asseoir et, tranquillement, déclara :

— Je ne suis plus fou, *capitaine !* Le docteur Sien Yang m'a guéri !… (Il baissa la voix). Je suppose que vous venez pour *nous* faire évader ?… Ce sera difficile ! Je suis très surveillé !

— En tous cas, vous me paraissez très imprudent de parler avec aussi peu de précautions, M. White ! observa Stickney.

« Quoiqu'il en soit, je pense que la chose peut se faire !… Mais je me demande comment ce… (Eliezer se retint pour ne pas dire ce *magot*), ce gentleman pourra nous suivre avec sa jambe unique !… Il faudra nager !… Car moi, j'attendrai au large… à un endroit que je vais vous dire, avec mon canot automobile… Vous saisissez ?

— Je nage très bien : ne vous inquiétez pas de moi ! zézaya l'horrible Chinois en hochant sa tête sphérique.

Stickney regarda White. Il comprit que toute insistance serait inutile, que l'Américain ne s'enfuirait qu'avec l'homme qu'il considérait comme son sauveur.

— Ce sera comme vous voudrez ! dit-il. Nous sommes mardi. *Samedi, je serai à trois cents yards au large de la pointe de Kahili :* vous connaissez ?

— Oui…

— *Well.* Mon canot aura un feu rouge à occultations. Nous vous attendrons de dix heures du soir à trois heures du matin.

« Il y a des factionnaires de la douane, à l'ouest de la pointe. Je me suis renseigné. Ils sont deux. Dix mille dollars à chacun et ils seront aveugles !… Je suppose que, maintenant, vous avez la libre disposition de vos biens ?

— Non. Pas encore. Mais le docteur Sien Yang est riche et il a confiance en moi !

— Oui. Confiance ! fit laconiquement le Chinois.

— Très bien. Je vous attendrai donc. Et je vous amènerai à bord de la *Corysandre* qui se tiendra au large, prêt à appareiller !

— La *Corysandre ?* objecta W.-W. White. Mais c'est un voilier… qui n'a même pas de moteur auxiliaire !… Ma fuite sera vite connue et le garde-côtes vous poursuivra !…

« En admettant qu'il ne rejoigne pas le canot avant qu'il ait rallié la *Corysandre*… et encore, la *Corysandre* doit être très au large !… il verra le schooner, perquisitionnera à bord et me trouvera !…

« Les gens du service sanitaire ont du flair ! Ils « savent » fouiller un navire !

— Des idiots, oui ! Ils ne trouveront rien du tout !… affirma péremptoirement Eliezer.

White le regarda. Il avait appris à le connaître et le savait astucieux et rusé. Mais il connaissait également le flair des garde-côtes.

— C'est que, objecta-t-il, si j'étais repris, toute évasion deviendrait impossible, à l'avenir !… Je serais mis en cellule !…

— Ah ça ? Me prenez-vous pour un idiot, M. White ? Il faudrait le dire tout de suite !…

« Je sais ce que je fais !… Je risque plus gros que vous, car, moi, je suis libre et je risque d'être coffré, tandis que vous, vous êtes emprisonné et vous risquez d'être libre !

« Je vous dis que nous réussirons, que ces idiots de Yankees, (White pinça les lèvres : il en était un, de Yankee !), ne vous trouveront pas !

« Si vous avez peur, bonsoir !… Je ne vous demanderai que de me rembourser les frais que j'ai faits pour tout organiser !… Je n'ai pas le temps de vous en dire plus ! Oui, ou non ?

— Mais… c'est oui, naturellement ! s'empressa d'acquiescer W.-W. White, subjugué.

— Bon. Graissez les pattes aux douaniers, et à samedi soir, à la pointe de Kahili. *Pointe de Kahili !* répéta-t-il.

— Je sais ! affirma White. Et laissez-moi vous remercier encore de votre admirable dévoue…

— Nous causerons de cela quand nous réglerons ma note de frais ! conclut le capitaine de la *Corysandre*, qui s'était levé.

Il mit les mains dans ses poches, pour bien montrer qu'il ne tenait pas à serrer celles de ses interlocuteurs.

— À samedi ! dit-il encore en se dirigeant vers la porte.

Il rejoignit peu après ses compagnons d'excursion et quitta avec eux le lazaret.

Le soir même, il repartait en leur compagnie pour Honolulu où il arrivait dans la nuit.

Il prit place, le jour suivant, dans le train de Waïnamala où il retrouva le canot automobile de la *Corysandre* qui l'attendait et qui appareilla sur-le-champ.

Aussitôt de retour sur le schooner, Eliezer Stickney fit exécuter en grand secret divers travaux par le charpentier du bord. Celui-ci s'installa dans la cale qui était au quart remplie de sable servant de lest, et travailla d'arrache-pied…

Le samedi suivant, un peu après la tombée de la nuit, le canot de la *Corysandre*, tous feux éteints, arriva en vue des hautes falaises rocheuses de la pointe de Kahili. Son moteur stoppé, il s'immobilisa à une encablure à peine des brisants de corail défendant la terre, autour desquels l'océan se brisait sauvagement.

Stickney, accompagné de trois robustes gaillards était dans l'embarcation.

L'attente commença, une attente angoissée, fiévreuse, silencieuse.

Terre et mer étaient désertes. Vers le Sud-Est se distinguaient quelques-unes des lumières du lazaret des lépreux.

À dix heures, Stickney fit jaillir des éclairs réguliers d'une torche électrique garnie d'une ampoule rouge…

L'attente continua. À mesure que les minutes passaient, Eliezer mâchait sa chique avec une rage croissante. En vain, ses hommes et lui fouillaient-ils les ténèbres de leurs yeux écarquillés, à travers de puissantes jumelles. Rien n'apparaissait…

Minuit.

Toujours rien.

— Le putois de Yankee a eu peur ! pensa Stickney qui ne nourrissait pas une tendresse exagérée pour les Américains.

Des grognements approbatifs lui répondirent seuls.

Mais une minute à peine s'était écoulée que, sur la gauche du canot, un appel retentit. Stickney se retourna et distingua un point noir entouré de blanc, à moins de cinquante mètres de l'embarcation.

Sur son ordre, deux de ses marins empoignèrent les avirons – car Stickney ne voulait employer le moteur qu'au dernier moment, à cause du bruit produit par lui – et firent avancer le canot dans la direction qu'il leur indiqua.

Le point noir, c'était la tête du médecin chinois et le cercle blanc était constitué par une bouée de sauvetage passée sous les bras du Céleste.

— *Et M. White ?* demanda brutalement Stickney en aidant le lépreux à escalader le bordage de l'embarcation.

— Il vient… Le voilà ! Là-bas ! fit le docteur Sien Yang en indiquant un second cercle blanc…



LE POINT NOIR, C'ÉTAIT LA TÊTE DU MÉDECIN CHINOIS.

Moins d'une minute plus tard, W.-W. White prenait place dans le canot dont le moteur, immédiatement, fut mis à toute vitesse.

— Ce sont les douaniers, qui vous ont procuré ces bouées ? demanda Stickney, qui avait pris la barre.

— Oui… Pour mille dollars de plus ! précisa le fabricant de savon.

— De beaux mercantis ! grommela le capitaine de la *Corysandre*. W.-W. White ne répondit pas. Il était de cet avis…

Pendant une dizaine de minutes, le canot automobile, à l'allure de plus de vingt milles à l'heure, fila sur l'eau noire.

La pointe de Kalavao dépassée, la *Corysandre* apparut, ses voiles à demi carguées, semblable à une gigantesque chauve-souris posée sur l'océan.

Eliezer Stickney, se conformant aux injonctions de l'officier du garde-côtes américain, avait activé les prétendues réparations nécessaires à son navire.

Le mât de flèche brisé avait été remplacé, le gréement avait été visité avec soin, un jeu de voiles neuves mis en place…

Encore quelques instants, et l'embarcation accosta le flanc du schooner.

L'équipage veillait. Des cordes furent immédiatement lancées aux hommes du canot, qui s'en saisirent.

Eliezer Stickney grimpa le premier à bord. Il fut suivi par W.-W. White. Le médecin chinois, sans vouloir se faire aider, escalada l'échelle de corde avec une agilité véritablement diabolique.

Et, avec toute la hâte possible, l'embarcation fut hissée sur le pont de la *Corysandre* qui, déjà, avait remonté son ancre.

Les voiles furent établies, et le petit navire, poussé par l'alizé de Nord-Est, glissa rapidement sur les flots.

Les falaises gigantesques de Molokai se rapetissèrent peu à peu…

— Ça a été facile, somme toute, capitaine ! fit W.-W. White, qui s'était assis dans un fauteuil d'osier, sur la dunette, à quelques pas de l'homme de barre. Je pensais que ce serait autrement diffi…

— *Regardez !* l'interrompit Stickney, avec son habituelle et sarcastique rudesse. Là-bas, dans l'Ouest, exactement derrière nous !…

Vous voyez, ce feu blanc ? Et ces feux rouge et vert ? *C'est le garde-côtes !…*

« Dans un quart d'heure, il nous aura rejoints et nous arraisonnera !…

« Ils sont méfiants, les Yankees, et je me doutais bien qu'ils me guettaient ! Ils se sont douté de quelque chose ! Ils m'ont laissé appareiller, et, à présent, ils vont me rendre une petite visite ! Je…

— Mais… alors… tout est perdu ! balbutia W.-W. White, d'une voix sourde.

— Rien du tout ! Laissez-moi faire ! Et écoutez-moi bien ! riposta Stickney, très tranquille.

X

UNE CONSCIENCIEUSE PERQUISITION

— Vous ne comptez pas lutter de vitesse avec le garde-côtes ? fit W.-W. White, très inquiet. Il donne plus de vingt-cinq nœuds, tout le monde le sait, à Molokai !

Quant à me cacher ici à bord, c'est bien inutile : ils sauront me trouver ! Tous les évadés qui se sont cachés sur des navires visités par les garde-côtes ont été tous découverts et repris, sans aucune exception ! Alors…

— Oh ! *Shut up*[17] *!* Ce n'est pas le moment de discourir, mister White, avec tout le respect que je vous dois ! interrompit Eliezer.

« Croyez-vous donc que je n'ai pas prévu que ces idiots nous poursuivraient ?

« Ah ! ah ! ah !…

« Vous voyez ces deux demi-muids ? Ils sont vides, mais lestés de façon à garder toujours la même position. À leur partie supérieure, il y a un long tuyau recourbé… Vous le voyez ?

« Vous allez vous placer dans une de ces futailles, et votre ami le Chinois dans l'autre.

---

[17] Fermez-ça !

« Je les abandonnerai ensuite à la mer ! Elles flotteront entre deux eaux, mais vous pourrez respirer grâce au tuyau dont l'extrémité dépassera la surface de la mer !

« Le moyen est bon. Je l'ai expérimenté ! Mais dépêchez-vous, *please !* Nous avons juste le temps !

— Quoi ? Ce demi-muid ? s'exclama White, peu rassuré. Mais s'il coulait ?… Oh ! Quelle mort horrible !

— Il ne coulera pas !

— Et si les garde-côtes le voient… voient le tuyau ?

— *Well !* Vous serez repris, alors. C'est une chance à courir. Vous avez cent chances de leur échapper et une d'être vu.

« Tandis que, si vous restez à bord, vous êtes sûr de retourner à Molokai. Choisissez !

« Mais je vous avertis que, dans deux minutes, il sera trop tard !… Ils nous voient et, d'un moment à l'autre, ils vont nous darder dessus leur damné projecteur !…

W.-W. White, éperdu, ne répondit pas. Il se retourna vers le « docteur » Sien Yang, qui avait tout entendu :

— Que faisons-nous ? lui demanda-t-il.

— Il faut aller dans le tonneau ! déclara le Céleste. C'est dangereux… mais nous ne pouvons faire autrement !…

« Dans le pays de Han, un laboureur courut après un prince et lui dit : « Emmène-moi vite à Kow-Long, parce que je viens de voir la mort qui m'a fait un geste de menace ! J'ai peur qu'elle ne m'emporte ! »

« Le prince, qui était compatissant, fit aussitôt atteler ses chevaux les plus rapides et emmena le laboureur à Kow-Long.

Comme il le quittait, il rencontra la mort et lui demanda pourquoi, quelques heures auparavant, elle avait fait ce geste de menace au laboureur. « Un geste de menace ? dit la mort. Non ! C'était un signe d'étonnement ! Car j'étais stupéfaite de voir ce laboureur là-bas, ce matin, à une aussi grande distance d'ici, étant donné que je devais venir ici ce soir pour l'emporter ! »

« On meurt où l'on doit mourir ! Le sage…

— Assez de boniments ! Dans le tonneau ! interrompit rudement Eliezer. Dans le tonneau !

Le lépreux Chinois s'inclina, et, s'étant fait expliquer par un matelot comment il devait se placer, alla s'accroupir dans une des futailles, dont la partie supérieure, qui était garnie d'un long tuyau de fer recourbé à son extrémité, fut aussitôt refermée sur lui et calfatée à l'aide d'étoupe suiffée.

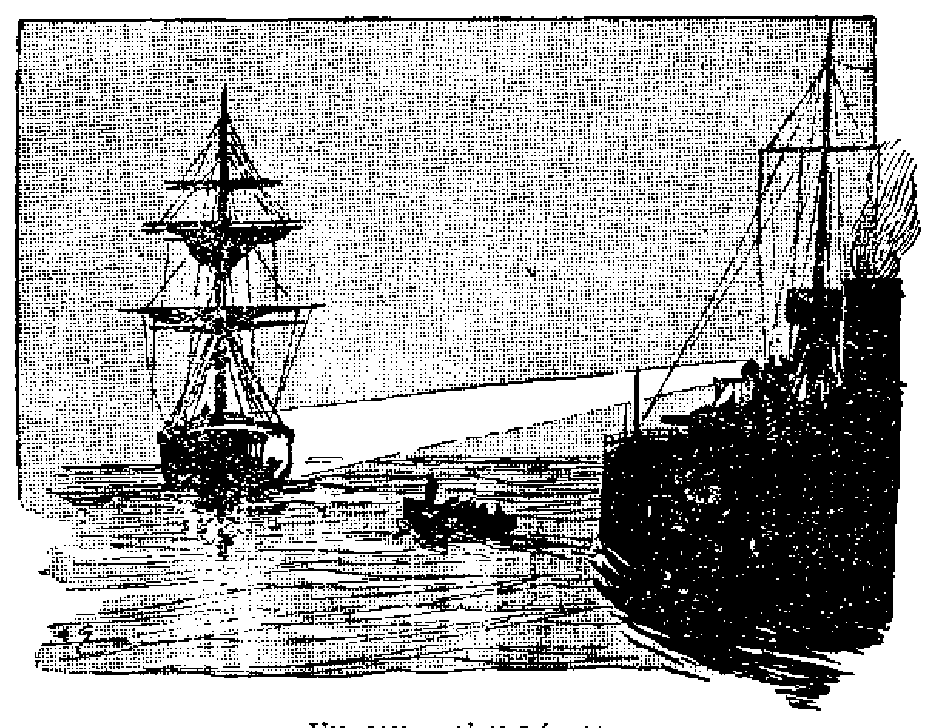
W.-W. White, quelle que fut sa répugnance, dut se résigner à imiter le médecin…

Les deux demi-muids, aussitôt furent doucement descendus à la mer, puis la *Corysandre* changea de direction, afin que le garde-côtes, en le poursuivant ne passât point à l'endroit où les futailles avaient été immergées.

Le schooner avait à peine parcouru encore cinq cents mètres, que le projecteur du garde-côtes s'irradia. Un mince triangle de clarté violette, éblouissante, se posa sur les eaux enveloppa la *Corysandre* d'un halo lumineux, en même temps que retentissait le coup de canon de semonce.

Obéissant, Stickney fit aussitôt mettre en panne.

Le garde-côtes américain, en quelques minutes l'eut rejoint et stoppa à quatre encablures de lui.



UN CANOT S'EN DÉTACHA.

Un canot s'en détacha, et, en peu d'instants, accosta le schooner. L'officier qui, peu de jours auparavant, avait interpellé Jules Sornard, bondit sur le pont :

— C'est vous le nouveau capitaine ? dit-il à Stickney d'un ton mi-aimable, mi-ironique ; mes félicitations d'avoir si rapidement réparé vos avaries !… *Time is money*, hé ? Il paraît que vous étiez pressé ?…

C'est ce qui explique sans doute pourquoi vous avez jugé bon d'appareiller en pleine nuit ! Drôle d'idée !

« Mais chacun les siennes !

« Cependant, notre commandant a quelques soupçons… Hein ?… Voulez-vous donc être assez aimable pour nous

laisser fouiller votre navire ?… Sinon, je serai obligé de vous remorquer à Honolulu !

— Si j'allais dans ce port, j'aurais profité de votre offre si généreuse ! assura gravement Stickney. Mais je vais à Frisco… Ce n'est pas du même côté !

« Soyez donc assez bon de bien vouloir visiter la *Corysandre !*… Cela vous distraira ! Voulez-vous une torche électrique ?

— Merci. J'ai ce qu'il faut ! fit sèchement l'Américain. Stickney s'inclina :

— Je vais vous guider ! dit-il.

Et la perquisition commença.

Eliezer fut consciencieux ! Il n'oublia rien. Il conduisit son Américain dans le poste d'équipage, dans le puits aux chaînes des ancres, où régnait une odeur pestilentielle due à la vase apportée par les chaînes et qui s'était décomposée…

Stickney mena l'officier du garde-côtes dans la cale, fit soulever les panneaux recouvrant les fonds du navire ; après quoi, ce fut la visite de la soute à voiles, de la cambuse, des cabines des officiers… Les armoires furent ouvertes, les tiroirs vidés, les banquettes déplacées.

L'Américain, qui comprenait vaguement que son cicerone se moquait de lui, aurait bien voulu écourter ses recherches, mais Stickney demeurait implacable :

— Par ici, lieutenant ! disait-il. Il y a encore un recoin : un *cagibi !*… Hein, si c'était là que j'avais caché de la contrebande ! Ah ! ah ! ah !… Il n'y a rien ! Mais attendez !… Nous allons maintenant visiter le magasin à peinture !… Vous ne

craignez pas de vous salir, n'est-ce pas ? Il y a des capitaines qui cachent ce qu'ils veulent cacher dans le magasin à peinture, parce qu'ils savent que les officiers fédéraux ont peur de salir leurs uniformes !… Mais vous n'êtes pas de ceux-là, Dieu merci ! Le devoir avant tout ! je vous ai bien jugé ! Venez ! C'est par ici !

L'Américain, furieux, ne répondait pas.

Stickney, qui jubilait, le fit monter dans les barres de flèches : « on pourrait cacher un homme, parmi les manœuvres, là-haut » lui fit-il observer avec le plus grand sang-froid.

Il fallut même que l'officier du garde-côtes examinât les caisses à eau douce et s'assurât qu'elles contenaient bien de l'eau…

Stickney, finalement, l'obligea à ramper sous le petit gaillard d'avant du schooner – au cas où un lépreux s'y serait caché !

Et il s'arrangea de façon à ce qu'un pot de coaltar, en équilibre sur le rebord du gaillard, s'abattit sur l'Américain qui fut recouvert de la tête aux pieds par le liquide noir et nauséabond :

— Oh ! Mes excuses, lieutenant ! Pardonnez-moi ! s'exclama Eliezer. Je veux crever les tripes du sanglant porc qui a placé là ce pot de coaltar !… Juste comme la visite était terminée ! Une visite si consciencieuse ; et agréable ! La plus belle visite de ma navigation ! Je suis déshonoré ! Positivement déshonoré ! Je ne me consolerai jamais !

Criant, blasphémant, hurlant, le capitaine de la *Corysandre* appela deux matelots qui, non sans peine, « raclè-

rent » tant bien que mal le plus gros du coltar enduisant les vêtements de l'infortuné officier. Celui-ci, ayant grossièrement « débarbouillé » son visage brûlé par le corrosif et l'ayant enduit d'huile fournie par Stickney, redescendit dans son embarcation :

— Vous pouvez appareiller ! dit-il sèchement. Mais qu'on ne vous attrape jamais en fraude ! *Parce que !…*

— Plutôt la mort, lieutenant ! assura Stickney avec une gravité admirable.

Penché sur la lisse, il regarda le canot voguer vers le garde-côtes qui, peu après, s'éloigna.

— Ce sale Yankee me coûte au moins deux shellings de coaltar ! grommela-t-il. Mais White paiera !

Il siffla. La voilure fut rétablie et la *Corysandre*, lentement, se dirigea vers le point où il avait immergé les deux futailles.

Il y fut bientôt. Stickney, du gaillard, distingua sans peine les deux tuyaux de fer qu'il avait enduits d'une solution au phosphore et qui luisaient faiblement dans les ténèbres. Pour qui n'était pas averti, l'on eut dit, de loin, de ces poissons phosphorescents si nombreux dans les mers tropicales.

Stickney, après s'être assuré que le garde-côtes était hors de vue, fit amener un canot dans lequel il prit place.

— C'est celui du Chinois ! murmura-t-il en examinant le premier des deux demi-muids. Assez d'un lépreux à bord !

D'un coup de hache, il fendit la futaille qui, aussitôt, s'emplit et coula à pic…



D'UN COUP DE HACHE IL FENDIT LA FUTAILLE.

En quelques coups d'avirons, le canot rejoignit la seconde barrique, qu'il prit en remorque et amena le long des flancs de la *Corysandre*.

Un palan, frappé à bout de vergue, permit de la remonter sur le pont.

W.-W. White en fut extrait. Il était sans connaissance.

Eliezer lui fit vider un seau d'eau de mer sur la tête. Il reprit aussitôt ses sens.

— Ah ! Vous m'avez fait peur ! s'exclama le vieux forban. Je vous croyais mort… *comme votre ami !*

« Figurez-vous qu'il a dû trop s'agiter : il a dû déplacer le lest dont j'avais muni son baril ! Celui-ci s'est retourné et s'est empli… Il était aux trois quarts plein lorsque je l'ai retrouvé… et le Chinois était mort noyé !…

« Ça me fait de la peine ! Il était très sympathique, avec sa tête de poisson-de-lune !… D'autant plus qu'il vous avait soigné, M. White !

— Sien-Yang est mort ? s'exclama le fabricant de savon en s'ébrouant comme un chien qui sort de l'eau.

— Tout ce qu'il y a de plus mort ! Mort comme s'il était mort depuis dix mille ans !… Je l'ai laissé dans son tonneau !… Nous sommes tous mortels, hélas ! constata Stickney.

W.-W. White très pâle, le regarda :

— C'est regrettable ! dit-il. Et maintenant, vous allez me dire comment vous vous êtes trouvé si à propos pour me délivrer, capitaine !… Où allons-nous, maintenant ?

— À Sydney, je pense ! Vous ne voulez pas aller en Amérique, hein ? Ils vous renverraient à Molokai !

W.-W. White eut un involontaire frisson :

— Allons donc à Sydney ! dit-il. Et vous avez des nouvelles du *Thor ?*

— Aucune ! Je suppose que le damné Klagendorf continue à faire le pirate ! Mais il reviendra sûrement aux Hébrides… pour chercher du *catalyseur*.

« Nous maquillerons la *Corysandre :* je m'y connais !… Et nous verrons à rendre à ce gredin la monnaie de sa pièce !… Ah ! ah !…

« Mais que je vous dise comment je vous ai retrouvé !… J'ai dépensé plus de dix mille livres sterling, déjà !… Mais le

principal c'est que vous ne soyez plus à Molokai !… Et *votre* lèpre ? Ça va ?

— Oui… fit brièvement White, sans s'expliquer davantage. (Stickney comprit qu'il ne tenait pas à parler de son mal.) Et alors, comment avez-vous pu échapper à ces bandits ? Et comment m'avez-vous retrouvé ici ?

Eliezer, en quelques phrases, relata son évasion du *Thor ;* il raconta comment, arrivé à Brisbane, il avait appris par les journaux l'internement du fabricant de savon et comment il s'était résolu à le délivrer :

— … Ce que j'ai fait, M. White, assura-t-il, c'est autant par amitié pour vous que par haine contre ce misérable Klagendorf !… J'ai pensé que nous pourrions nous venger !

— Et vous avez eu raison approuva, W.-W. White. Vos hommes connaissent-ils mon nom, ma personnalité ?

— Naturellement que non !… Ils ont bien compris que vous étiez… *malade*, et que c'était vous que le garde-côtes cherchait ! Ils n'ont pas eu besoin d'un grand raisonnement pour cela !

« Pour le reste, je leur ai expliqué que vous étiez un ami à moi… un ami d'enfance !…

« À Sydney, je les débarquerai tous et engagerai d'autres hommes à leur place !

« Dites donc, il faudra de l'argent, hein ? Des dollars !… J'ai fait de gros frais… et nous devrons acheter des munitions… des bombes, des grenades ! Un canon pour démolir le sous-marin.

« Nous organiserons un traquenard, à l'entrée du fleuve, pour quand le *Thor* reviendra !…

— Je vais y songer ! murmura W.-W. White. Ah ! C'est un bien grand malheur que *mon ami* Sien Yang soit mort ! Je ne m'en consolerai jamais ! Sans lui, je serais encore fou !…

— Oui… Je comprends ! Il était très sympathique ! acquiesça Eliezer, diplomatiquement. Mais, dites donc, M. White, une cabine vous attend !… Et du linge… Je vais vous y faire descendre un grog ! Après, vous vous coucherez ! Vous devez être fatigué !…

« Le temps vous a paru long, hein, dans le tonneau !… Mais il le fallait !

« Dommage que le Chinois soit mort !… Il faut casser des œufs pour faire l'omelette ! Pensez que ç'aurait pu être vous !… J'en ai froid, quand j'y songe !

Tout en parlant, Stickney avait entraîné le fabricant de savon vers l'écoutille de la dunette.

White s'y engagea le premier et Eliezer derrière lui…

La *Corysandre* avait repris sa course vers le Sud. Toutes ses voiles dessus, il fendait allègrement les flots noirs…

Cinq semaines plus tard, il fut en vue de Sydney. Un remorqueur, qui venait de tirer au large un grand voilier, l'aperçut, et, moyennant trente livres, l'amena à quai, dans l'anse du Wooloomooloo.

L'« ami d'enfance » du capitaine Stickney débarqua immédiatement, sans que nul n'eût fait attention à lui, et alla prendre une chambre dans un des principaux hôtels de la ville.

Vers six heures du soir, Eliezer Stickney l'y rejoignit et apprit de lui avec plaisir qu'il avait câblé à San Francisco pour se faire immédiatement envoyer cinq cent mille dollars.

— Encore une autre aventure comme celle-là, et je suis ruiné ! soupira W.-W. White en pensant mélancoliquement au million de dollars que lui avait extorqué Klagendorf.

— Bah ! Plaie d'argent n'est pas mortelle ! déclara Stickney. Vous avez pensé à moi, *naturellement ?*

— Dès que j'aurai reçu mes fonds, je vous réglerai ce que je vous dois, capitaine ! promit W.-W. White.

— Je ne suis pas pressé ! déclara Eliezer, sans conviction… Si nous allions dîner ? Je me sens une faim terrible !

Les deux hommes sortirent de l'hôtel et embouchèrent Pitt-Street, une des principales rues de Sydney.

Ils avaient à peine parcouru cent mètres que Stickney poussa une exclamation sourde. Il se retourna et bondit vers un gros homme qu'il venait de croiser.

XI

LA DERNIÈRE TRAHISON DE JOSEPH ROBIC

Il ne faut pas souhaiter les surprises : la plupart du temps, elles sont désagréables…

Adolf Sauerkopf, après avoir discuté, deux heures durant, avec Leduke-Krahm et Leonardt Klagendorf, dans la cabine de ce dernier, les avait quittés pour aller se coucher.

Il était tout content de lui et de sa « spéculation » Les marks qu'il avait placés dans l'affaire du *Thor* étaient décidément bien employés ! D'après les recoupements et l'enquête faite par Klagendorf, le vapeur chilien *Arica*, allait quatre jours plus tard, passer en vue de l'île Chiloé. Le vapeur *Arica* transportait, de Valparaiso à Londres, une cargaison de 145.000 kilos de barres d'argent. Bon butin en perspective, un peu lourd, il est vrai, un peu encombrant, mais de valeur certaine et de réalisation facile !… Une fois cet argent à bord, le *Thor* irait aux Hébrides prendre encore quelques centaines de kilos de catalyseur de l'eau, (dont l'usure apparaissait nulle), puis regagnerait l'Allemagne. Et lui, Adolf Sauerkopf, débarquerait avec son butin, plusieurs millions de reichmarks, et se retirerait pour jouir des résultats de sa sagacité…

Tout en réfléchissant à ces heureuses conjonctures, il avait franchi les quelques pas qui séparaient la porte de sa cabine de celle de Klagendorf.

Il eut alors sa première surprise en constatant que la porte de sa chambre était ouverte. Il se rappelait pourtant très nettement l'avoir refermée.

Un peu inquiet, il poussa le battant de tôle, franchit le seuil, tourna le commutateur de l'ampoule électrique fixée au centre du plafond et fut frappé par une seconde surprise. Une surprise si intense et si désagréable qu'il chancela sur ses jambes : le coffret d'acier dans lequel il enfermait les pierres précieuses et les bank-notes volées aux passagers des navires coulés, ce coffret d'acier, qui eut dû être dans le coffre-fort boulonné à la paroi, gisait sur le tapis, ouvert. *Et vide.*

Quant au coffre-fort, il était également ouvert et également vide. C'est-à-dire qu'il contenait encore quelques papiers que Joseph Robic, dans sa hâte, n'avait pris la peine ni d'examiner, ni d'emporter.

Le sang aux joues, les tempes battantes, Adolf Sauerkopf fit entendre un hurlement aigu :

— Alerte ! Au voleur ! Trahison !

Il était sincèrement indigné.

Tel un fou, il se précipita hors de la cabine – toujours en vociférant de sa voix de fausset – et faillit se heurter à Klagendorf et à Leduke-Krahm qui avaient entendu ses clameurs et qui accouraient.

— On m'a cambriolé ! haleta Sauerkopf. Avec des fausses-clés !… Il faut faire la fouille !… il faut…

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on vous a enlevé ? coupa Klagendorf.

— Mais tout ! *Tout !… Mes* bank-notes ! *Mes* diamants !…

Le capitaine du *Thor* eut un frisson. Il sentit qu'un malheur était advenu. Repoussant Sauerkopf pour se faire livrer passage, il bondit à travers la coursive, dans la direction de l'échelle aboutissant à l'écoutille principale.

Le panneau d'évacuation était resté ouvert, pour aérer le sous-marin.

Klagendorf, en trois bonds, escalada l'échelle de fer et atteignit la plate-forme placée au sommet de la tourelle d'observation.

Le factionnaire était bien à son poste. Il ne bougea pas, pourtant, à l'appel de son chef.

— Tu dors, porc ? l'interpella. Klagendorf, hors de lui.

Et il secoua le malheureux avec fureur.

Il reconnut alors qu'il était mort. Mort. Son meurtrier avait pris la précaution de l'adosser au tube du périscope et de l'y attacher…

— Je m'en doutais ! grinça Klagendorf. Quand on fait un pareil butin, on s'enfuit avec ! Mais qui ?

Instinctivement, il pensa à Joseph Robic et à Luiz da Silva, le mulâtre portugais.

Il dégringola plutôt qu'il ne redescendit à l'intérieur du sous-marin et siffla. Les hommes de quart accoururent. Il leur ordonna de réveiller leurs camarades qui étaient au repos. Et, tout aussitôt, il passa l'inspection des hommes.

Aucun ne manquait. Luiz da Silva était à bord. *Mais Joseph Robic s'était volatilisé.* C'était lui le voleur !…

Le rechercher ? Mais il avait dû atteindre la terre depuis longtemps, et Klagendorf n'avait aucun intérêt à faire connaître aux indigènes la présence de son sous-marin dans les eaux chiliennes.

Par acquit de conscience, il fit exécuter une fouille minutieuse dans tout le navire. Ni Joseph Robic, ni son butin ne furent retrouvés.

Adolf Sauerkopf était dans un état de fureur et de désespoir indescriptible. Le résultat tout entier de ses « opérations » avait disparu…

— Bah ! Vous serez toujours assez riche, herr Sauerkopf ! observa sérieusement Klagendorf. Ce qui arrive est un peu de notre faute à tous !… Nous aurions dû, depuis longtemps, supprimer ce drôle ! Mais on ne pense pas à tout !…

« N'en parlons plus !… Il est certain que Robic n'a aucun intérêt à divulguer d'où il vient – on lui demanderait des explications sur ses bank-notes ; et puis, il croira certainement qu'après sa fuite nous avons pris le large.

« C'est ce que la prudence commanderait. Nous n'en ferons rien. Il ne faut pas faire ce que les gens croient qu'on doit faire !… L'*Arica* ne nous échappera pas ! Herr Leduke est riche !… Il vous laissera sa part de butin !

— Pardon ! À chacun son dû ! protesta aigrement l'ingénieur. Et herr Sauerkopf est beaucoup trop opulent et trop équitable pour vouloir une injustice !

— Nous reparlerons de cela ! conclut Klagendorf évasivement. Allons nous coucher ! Ce qui est fait est fait !

« Même en veillant toute la nuit, nous ne ferions pas revenir cette canaille de Robic ! »

C'était l'évidence même…

Vingt-quatre heures passèrent, sans que rien vînt troubler la quiétude des gens du *Thor*. Les factionnaires avaient été doublés, mais c'était en vain qu'ils surveillaient l'océan désert.

Au cours de la nuit qui suivit la fuite de Joseph Robic, un peu avant le jour, un cri d'appel, proféré non loin du sous-marin, fit sursauter les deux sentinelles postées au sommet de la tourelle d'observation.

Ils fouillèrent l'air et la mer de leurs jumelles et finirent par distinguer, à moins de cinquante mètres de leur navire, une légère tache d'écume, qui se rapprochait graduellement. Bientôt, ils constatèrent que cette tache était produite par un nageur.

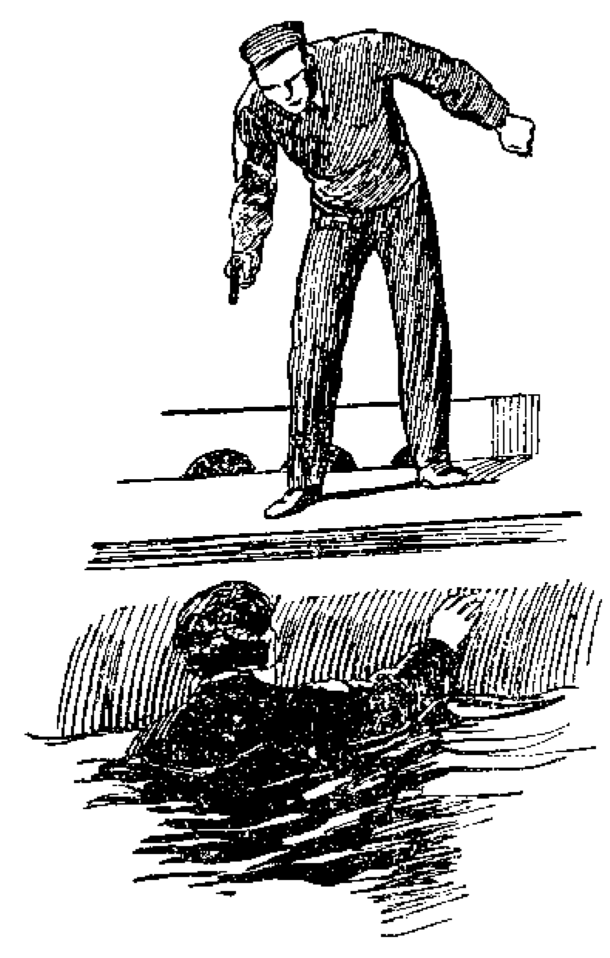
Ils le laissèrent prendre pied sur le pont du *Thor :*

— Mains en l'air, ou tu es mort ! cria alors une des deux sentinelles en braquant d'une main son pistolet sur le nouveau venu et en l'enveloppant de l'autre, du rayon lumineux de sa torche électrique.

— Ach ! Mais c'est herr Robic ! s'exclama le second factionnaire en reconnaissant le médecin empoisonneur.

— Oui. C'est moi !… Conduisez-moi tout de suite à herr Klagendorf ! J'ai à lui parler ! haleta le gredin.

— Montez ici, alors ! Toujours les mains en l'air, hein, parce que je tire ! Et descendez devant moi ! intima l'homme au pistolet automatique.



MAINS EN L'AIR OU TU ES MORT.

Joseph Robic n'avait ni l'envie, ni les moyens de nuire. Docilement, il fit ce qui lui était ordonné.

Klagendorf, averti par la sonnerie d'alarme dont le bouton était placé sur la tourelle, à portée du factionnaire, s'était jeté à bas de sa couchette, et, seulement vêtu d'un pyjama, accourait.

— Robic ! s'exclama-t-il, n'en croyant pas tout à fait ses yeux. D'où viens-tu, crapule ? Tu rapportes ce que tu as volé, au moins ?

— Oui… c'est-à-dire… non… pas tout !… Seulement les diamants !… Ah ! gémit le médecin empoisonneur.

— Quoi ?

— Les diamants ! J'avais attaché le sachet à ma ceinture, mais, pendant que je nageais, le cordon a dû se casser !… Ils n'y sont plus !… Ayez pitié !

D'un effort sur lui-même, le capitaine du *Thor* se dompta.

— Tu t'expliqueras avec herr Sauerkopf ! dit-il d'une voix dont le calme avait quelque chose d'effrayant. Tu as une raison pour être revenu à bord ?… Tu vas me la dire !… Arrive !…

Wilhelm ! Amarre-lui les mains derrière le dos, et souque dur ! On ne sait jamais !… Il était seul ?

— Oui capitaine !

— Dépêche ! Et appelle le maître ! Qu'il double les factionnaires ! Et toi ? gronda-t-il à l'adresse du second guetteur qui, d'instinct, avait suivi son camarade. Veux-tu remonter, à ton poste !… Faut-il te le répéter que, si nous étions pris, nous serions tous perdus !

L'homme, effaré, s'enfuit vers l'échelle de l'écoutille.

Joseph Robic, dont les bras étaient enserrés de corde depuis les poignets jusqu'aux coudes, fut poussé dans la cabine de Klagendorf.

— Parle ! ordonna le capitaine du *Thor*, dès la porte refermée. Et droit au fait ! Tu as cambriolé herr Sauerkopf, et assassiné Fernst ! Après ?

— Ah ! Si c'était à refaire ! gémit le médecin empoisonneur effondré. Mais j'espère que vous me pardonnerez… que vous comprendrez…

— Des jérémiades ? Je t'envoie une balle dans les tripes, moi ! Crois-tu que je sois une vieille femme facile à attendrir ? Parle, explique-toi. Le reste, c'est à moi d'en décider ! Et ne m'agace pas !

Joseph Robic avala sa salive :

— Eh bien… si j'ai… enlevé les… valeurs de herr Sauerkopf, dit-il, c'est d'abord… parce que… vous m'aviez promis une part sur… ce qu'a *versé* M. White… et puis je voyais bien que… que… ma présence ne vous était plus… sym… pathique !

— Elle ne l'a jamais été ! Après ?

— Après… j'ai pu gagner Puerto-Montt ! Et la fatalité a voulu que je descendisse dans le même hôtel que… que…

— Que qui ? L'empereur Charlemagne ?

— Non : *Honoré Sanard et plusieurs hommes de son équipage !*

Klagendorf, qui était assis sur le rebord de sa couchette, se dressa d'un bond de fauve :

— Quoi ? Honoré Sanard ? Tu es fou ou ivre, canaille ?

— Non !… C'est bien Honoré Sanard !… Ils m'ont reconnu et, pendant la nuit, tout à l'heure, ils ont pénétré dans ma chambre et ont fait main basse sur… ce que j'avais emporté !…

J'ai pu garder les diamants, qui étaient dans ma ceinture, et je me suis enfui…

« Déjà, je regrettais… ce que j'avais fait !

« J'ai pensé que… qu'en vous révélant qu'Honoré Sanard est à Puerto-Montt, vivant, cela vous… permettrait… de me pardonner… d'autant plus que je croyais vous rapporter les diamants !

— Tu veux dire qu'en te voyant reconnu, tu as eu peur que tes compatriotes te fissent arrêter et réintégrer au bagne, porc !… Au bagne ! À la guillotine, oui ! Et tu es venu te réfugier ici !…

Robic ne répondit pas. Il craignait, en parlant, d'aggraver sa position.

La porte de la cabine s'ouvrit : Sauerkopf, que Klagendorf avait fait prévenir, apparut.

— Oh ! C'est ce misérable voleur ! glapit-il à la vue du médecin empoisonneur. Il a rapporté…

— Rien du tout ! ricana le capitaine du *Thor*. Et savez-vous qui a vos bank-notes, mon cher ? C'est notre concurrent Honoré Sanard qui, paraît-il, est à Puerto-Montt ! Moi qui le croyais mort ! Et je parie que le mousse est avec lui ?

— Oui ! fit Robic, d'une voix aussi basse qu'un râle.

— Répète ton histoire à M. Sauerkopf ! ordonna Leonardt Klagendorf.

Le médecin empoisonneur dut s'exécuter.

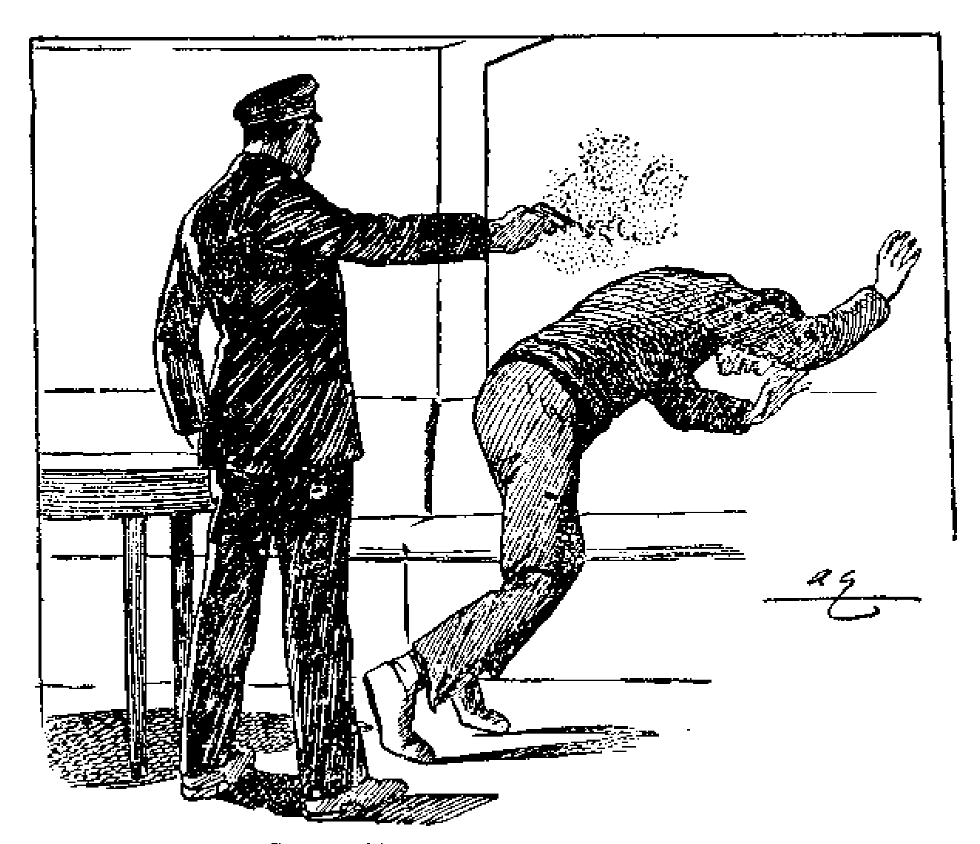
— Voilà ! déclara Klagendorf, dès qu'il eut terminé. Il me semble que c'est clair ! Vous n'avez plus rien à lui demander herr Sauerkopf ?

— Non !… Mais il faut le fouiller !

— Nous avons le temps ! Suis-moi, Robic !

Chancelant sur ses jambes, le bandit emboîta le pas à l'ancien officier de la marine impériale allemande.

Dès qu'il eut franchi la porte de la cabine et fut dans la coursive, Klagendorf lui appuya brusquement sur la nuque le pistolet automatique qu'il venait de prendre, à son insu, sur un guéridon, et pressa la détente.



JOSEPH ROBIC S'ÉCROULA AU PIED DE SON BOURREAU.

Foudroyé, la cervelle en bouillie, Joseph Robic s'écroula aux pieds de son bourreau.

— Maintenant, vous pouvez le fouiller si vous voulez, herr Sauerkopf ! articula froidement Klagendorf en se tournant vers son « commanditaire » qui était resté dans la cabine. Faites vite, que je fasse enlever cette ordure !…

« Et nous appareillons – car Joseph Robic a sûrement révélé notre présence aux Français !…

Ce disant, le capitaine du *Thor*, à pas rapides, se dirigea vers le poste de commandement.

Moins de dix minutes plus tard, le sous-marin ses panneaux fermés, s'éloignait à toute allure de la côte chilienne, laissant derrière lui le cadavre de Robic que, déjà, les requins se disputaient…

Direction, les Nouvelles-Hébrides. Klagendorf, se sachant démasqué, sachant Honoré Sanard vivant, n'avait plus qu'une hâte : s'emparer de la plus forte quantité possible de « catalyseur de l'eau » et regagner l'Allemagne.

Ce qui ne faisait pas l'affaire – mais pas du tout ! – de Herr Sauerkopf, que le cambriolage commis par Joseph Robic frustrait de la totalité du butin fait par le sous-marin.

Au cours du déjeuner, le jour qui suivit le départ précipité du *Thor* de la côte chilienne, le financier hambourgeois, à qui Klagendorf avait fait connaître ses projets, protesta véhémentement :

— Je sais bien que, sans cet *accident*, j'aurais dû posséder un fort bénéfice, capitaine, dit-il, mais, étant donné ce qui s'est passé, je pense que vous voudrez pas me frustrer d'un gain *légitime ! Nous sommes entre honnêtes gens, je suppose*…

— Vous supposez mal. Vous êtes une fripouille et moi un pirate. C'est tout. Vous avez été volé par un autre voleur. Je le regrette !

« D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je discuterais avec vous ! N'oubliez pas que le *Thor*, pour moi, est un navire de guerre ! Ne me faites pas appliquer la discipline !

« Au surplus, je n'ai aucune raison de m'embarrasser plus longtemps de vous !… Dans quinze jours, nous serons à Sydney, où je vous débarquerai ! De retour en Allemagne, je vous ferai donner une indemnité sur les fonds secrets par le ministre… C'est tout ce que je peux faire !…

Quant à Leduke-Krahm, conseillez-lui de se tenir tranquille : à la moindre avarie aux moteurs, je lui fais couper les jambes au ras des chevilles ! Et il faudra quand même qu'il assure son service.

« À bon entendeur, salut !

Figé, sidéré, gelé, Adolf Sauerkopf ne trouva même pas de réplique.

XII

LES DEUX EXPÉDITIONS

Eliezer Stickney, malgré son âge, avait conservé la vivacité de la jeunesse. En quelques bonds, il eut rejoint le passant dont la rencontre l'avait si fortement troublé :

— On se retrouve, herr Sauerkopf ! gronda-t-il d'une voix peu rassurante, tout en enserrant le bras du financier hambourgeois dans sa main de fer.

Adolf Sauerkopf, blême, voulut se dégager. Il ne réussit qu'à resserrer l'étreinte des doigts osseux du capitaine de la *Corysandre*.

— Que… que… me voulez-vous, sir ? balbutia-t-il, sans reconnaître Stickney.

— Ce que je te veux, canaille ?… White !… Venez !

En entendant le nom de l'homme à qui il avait fait inoculer la lèpre et la folie, de l'homme qu'il croyait à tout jamais dément et enfermé au lazaret de Molokai, Sauerkopf chancela sur ses jambes.

— Tenez-vous ou je vous tiens, moi ! menaça Stickney.

White arrivait. À la clarté d'un lampadaire voisin, le financier allemand et sa victime se reconnurent :

— Herr Sauerkopf ! s'écria W.-W. White.

Le « commanditaire » de Klagendorf, muet, regarda l'Américain d'un œil hagard.

— Ne restons pas ici ! décida Stickney en constatant que, déjà, plusieurs passants dévisageaient le groupe formé par les trois hommes. Inutile de nous faire remarquer !… Vous allez nous accompagner, herr Sauerkopf !

— Où… ça ? questionna l'Allemand, peu rassuré.

— Tu le verras quand tu y seras ! Et obéis si tu ne veux pas que nous te livrions à la police, espèce de damné sanglant pirate !

— Il faut le faire arrêter ! s'écria W.-W. White en portant instinctivement la main à son front où se voyaient encore les traces des tortures infligées par Klagendorf et Sauerkopf.

— Laissez-moi faire, M. White ! Il faut toujours faire ses affaires soi-même !… J'en sais quelque chose !…

« Et ne nous attardons pas !… Tenez-lui le bras gauche ! Avec de pareils oiseaux, on n'est pas trop de deux !… Et ouvrez l'œil au grain ! Il ne doit pas être seul à Sydney !… Tu entends, gredin ? Le *Thor* est à Sydney ?

— Non ! Je vous le jure ! Il en est reparti depuis deux jours ! articula Sauerkopf, qui se remettait peu à peu.

— Et Klagendorf ?

— Il est à bord !

— Attention à toi ! Si tu mens, ça te coûtera cher !… Pirate assassin… on te pendra !

Sauerkopf eut un frisson. Il balbutia :

— Ayez pitié de moi !… Je ne demande qu'à vous être utile !… Vous le verrez !

— Ça va !… Ouvrez l'œil, M. White !

— Je l'ouvre ! fit l'Américain qui serrait le bras gauche de Sauerkopf à le broyer.

Les trois hommes s'étaient mis en marche.

Sans que Stickney ait eu besoin de le lui dire, W.-W. White devina qu'il emmenait Sauerkopf à bord de la *Corysandre*.

Il ne se trompait pas. Eliezer, qui connaissait Sydney à fond – comme il connaissait, d'ailleurs, tous les ports du Pacifique – avait pris la direction de Wooloomooloo.

En moins d'un quart d'heure, le trio eut atteint le quai contre lequel était accosté la *Corysandre*.

La nuit était venue.

Stickney, une dernière fois, s'assura qu'il n'était pas suivi ni épié, puis poussa Sauerkopf, devant lui, sur la légère passerelle de bois qui unissait le schooner à la terre.

Adolf Sauerkopf, pendant tout le trajet, n'avait pas prononcé un mot. Toujours en silence, il descendit docilement dans la cabine de Stickney.

Celui-ci, aussitôt, lui ordonna de ne plus bouger et de lever les bras. L'Allemand obéit, cependant que, sur le conseil d'Eliezer, W.-W. White le tenait en respect avec un pistolet automatique.

— Ce n'est pas la peine… voulut expliquer Sauerkopf en voyant Stickney se pencher vers lui avec une cordelette évidemment destinée à lui attacher les poignets.

— Tais-toi, sanglant voyou ! l'interrompit Eliezer.

Il n'insista pas.

Dès qu'il eut eu les bras ligotés, Stickney le fit asseoir sur une chaise :

— Hein, si on te faisait avaler de ta médecine, canaille ! gronda W.-W. White. Si je te serrais le front ?

— Laissez-moi d'abord lui parler ! fit Stickney.

— Vous vous méprenez bien sur mon compte, messieurs ! déclara Sauerkopf, qui avait repris un peu de calme.

Si j'ai commis la bêtise de m'associer avec ce misérable Klagendorf, j'en suis bien puni, aujourd'hui !

« C'est grâce à mon argent, je l'avoue, qu'il a acheté le *Thor*, son sous-marin !

« J'ai eu confiance en lui ! Il s'agissait d'aller secrètement aux Nouvelles-Hébrides, pour y prendre le minerai catalyseur, que vous connaissez…

Mais Klagendorf s'est servi du sous-marin pour faire le pirate :

« Il a voulu vous tuer !… S'il ne l'a pas fait, je peux le dire, c'est que je l'en ai empêché ! Il avait encore besoin de moi, à ce moment !…

— Vous n'avez pas protesté, en tous cas, observa Stickney, quand Klagendorf a parlé de me faire subir le supplice

du tourniquet autour du crâne… supplice dont M. White a eu la primeur !

— J'ai protesté ! M. White a dû m'entendre ! affirma Adolf Sauerkopf.

— C'est possible… mais je ne m'en souviens pas ! admit l'Américain.

— Parce que vous souffriez !… Laissez-moi finir, capitaine Stickney !

« Je résume : Klagendorf m'a indignement exploité ! En le commanditant, je pensais l'aider à travailler pour l'Allemagne ! Je suis un patriote !…

« Il a profité des facilités que je lui avais données pour devenir pirate et assassin !… Il me tenait à sa merci ! J'ai dû être le complice involontaire et impuissant de ses crimes ! Il aurait même fini par me faire assassiner, comme il en avait l'intention, si, il y a deux jours, profitant de ce que le *Thor*, pour refaire ses provisions de bouche, avait mouillé devant Port-Jackson, je n'avais réussi à m'enfuir et à gagner la côte à la nage !…

« Depuis, j'attendais le plus prochain paquebot pour l'Allemagne, afin de porter plainte et de révéler les crimes de cet indigne individu !…

« Si vous voulez en finir avec Klagendorf, je suis avec vous !

« *Je sais qu'il est en route pour les Hébrides !*… En se hâtant, on pourrait l'y surprendre et couler son sous-marin de malheur !… Si vous ne me croyez pas, gardez-moi à vue ! Je suis entre vos mains. Je vous le répète, je ne demande qu'une chose : me venger de Leonardt Klagendorf !

Sauerkopf se tut.

— Combien file le *Thor ?* demanda Stickney, sans manifester autrement ses impressions.

— Plus de vingt-cinq nœuds en surface, par beau temps, naturellement ! précisa Sauerkopf.

— Il sera vite là-bas ! murmura le capitaine de la *Corysandre* à l'adresse de W.-W. White.

« Mais il lui faudra pas mal de temps pour atteindre le volcan, y prendre du *catalyseur* et en revenir !…

« En ne perdant pas de temps, nous pouvons l'atteindre !… Mais il nous faudrait un navire à moteur… ou un vapeur ! On va, dès demain, chercher à affréter ce navire !…

« Quant à vous, herr Sauerkopf, retenez bien ceci : si vous avez menti, si nous avons le moindre soupçon sur vous, je veux moi-même tourner le tourniquet qui fera éclater votre tête de Teuton ! Moi, Eliezer Stickney !…

« Êtes-vous de cet avis, M. White ?

— Oui ! fit simplement l'Américain.

— *Well*, conclut le capitaine de la *Corysandre*, nous voulons bien avoir confiance en vous, herr Sauerkopf…

— Je vous en remercie ! Vous verrez que…

— Minute !… Nous avons confiance en vous, mais confiance ne veut pas dire bêtise !

« Vous allez rester ici à bord, enfermé, bien surveillé. Une fois en mer, nous verrons à vous faire prendre l'air !

L'humanité est faible, comme disait un clergyman de mes amis – il a été mangé par les Canaques de l'île Malo – et il ne faut pas l'induire en tentation !

Sauerkopf, pinça les lèvres, mais ne répliqua pas. Eliezer le fit enfermer sur-le-champ dans une cabine voisine de la sienne, où deux matelots de confiance reçurent l'ordre de ne pas le perdre de vue.

Le lendemain, W.-W. White et Stickney se mirent à la recherche d'un vapeur à vendre.

Il n'y en avait pas à Sydney, mais un « shipbroker » leur indiqua qu'un paquebot côtier, de deux mille tonnes de jauge, le *General-Arthur* était en vente à Melbourne.

Stickney prit immédiatement le train pour cette ville.

Il trouva le navire à son gré. Le *General-Arthur*, bien qu'âgé de vingt-cinq ans, pouvait encore donner quatorze nœuds, ce qui était honorable.

Stickney, grâce aux fonds que lui adressa deux jours plus tard W.-W. White, qui avait reçu un chèque important de San Francisco, put acquérir le petit navire.

Il embaucha un équipage de fortune – tout ce que Melbourne comptait de *black-balls* et de *tramps*, et ramena le *General-Arthur* à Sydney où les marins de la *Corysandre* vinrent se joindre à leurs camarades engagés dans la capitale de Victoria…

En vingt-quatre heures, un canon à tir rapide, plusieurs mitrailleuses, une vingtaine de caisses de grenades de différents modèles, des munitions et des armes de toutes sortes furent achetés – au prix fort. Mais W.-W. White et Stickney voulaient faire vite et ne regardaient pas les factures.

Le *General-Arthur*, sa carène nettoyée et repeinte, ses vivres embarqués, ses caisses à eau remplies, ses soutes bondées de charbon, appareilla à destination des Nouvelles-Hébrides.

Il emmenait – naturellement – Adolf Sauerkopf, lequel, une fois à quelques milles au large reçut la permission de se promener sur le pont.

Le petit vapeur, trois jours et demi après son départ de Sydney, fut en vue de l'île d'Espirito-Santo.

Prudemment, Stickney prit son mouillage à plusieurs milles au Nord de l'estuaire du fleuve devant lequel il avait recueilli M. Sanard et ses compagnons, quelques mois auparavant.

Le jour suivant, à l'aube, un détachement composé de l'ancien capitaine de la *Corysandre* et de six vigoureux gaillards armés jusqu'aux dents, débarqua et, suivant le rivage de l'Océan, se dirigea vers le fleuve.

Il l'atteignit après cinq heures de marche pénible, et reconnut qu'une troupe nombreuse avait débarqué récemment sur la rive droite : ce ne pouvait être que celle de Klagendorf !

Mais où était le sous-marin ?

Revenu le soir même à bord du *General-Arthur*, Eliezer Stickney, d'accord avec W.-W. White, décida d'organiser sur-le-champ une expédition pour se mettre à la recherche de celle de l'Allemand. L'équipage du *General-Arthur* se composait de près de trois cents hommes. Le lendemain même, deux cent-cinquante prirent place dans les embarcations du petit vapeur, avec des vivres et des armes en abondance.

White en prit le commandement, Stickney devant croiser en vue de la côte, pour essayer de découvrir et de détruire le sous-marin qui ne devait pas être loin…

Le *General-Arthur*, sous son aspect pacifique de caboteur, ne devait pas susciter la méfiance des gens du *Thor*, d'autant plus que le canon, à tir rapide installé sur la passerelle était soigneusement camouflé…

En peu d'heures, les six grandes chaloupes à moteur du *General-Arthur* eurent amené l'expédition au pied de la cataracte où W.-W. White, Honoré Sanard, Leonardt Klagendorf et Robert Lanni avaient failli se noyer.

Les hommes débarquèrent aussitôt, et, ayant dissimulé les embarcations dans les bambous de la berge, se dirigèrent vers le Waré-Atua.



TROIS JOURS DURANT L'EXPÉDITION AVANÇA A TRAVERS L'ÉPAISSE FORÊT.

W.-W. White les guidait… Il ne lui fut pas difficile de reconnaître qu'une troupe d'hommes blancs avait récemment passé dans la région. Celle de Klagendorf, évidemment…

Ordre fut donné à chacun de se tenir prêt à tout.

Trois jours durant, l'expédition avança à travers l'épaisse forêt tropicale.

— *Pour Klagendorf, tué ou prisonnier, ce sera 100.000 dollars ; pour chacun de ses compagnons mille !* avait annoncé W.-W. White à ses hommes.

Eux, qui ne demandaient que plaies et bosses, étaient pleins d'enthousiasme – surtout pour ce « gros lot » qui portait le nom de Leonardt Klagendorf…

***   ***

Le capitaine du *Thor*, cependant n'avait que quelques kilomètres d'avance sur ses ennemis.

Il ne se doutait de rien.

Après s'être ravitaillé à Sydney et y avoir débarqué Adolf Sauerkopf dont il ne croyait rien avoir à redouter : Sauerkopf ayant participé à ses actes de piraterie et en ayant profité ! – Klagendorf s'était dirigé à petite vitesse sur les Nouvelles-Hébrides, afin d'y recueillir la plus forte quantité possible de ce mystérieux catalyseur pour la ramener en Allemagne.

Arrivé sur la côte d'Espirito-Santo, il avait débarqué avec cent cinquante hommes munis d'armes perfectionnées et d'outils destinés à extraire le catalyseur.

L'expédition allemande, laissant le *Thor* en faction devant l'estuaire du fleuve, avait remonté le cours d'eau, débarqué et piqué droit sur la Montagne des Dieux.

Quelques rares Canaques avaient été aperçus. Ils se souvenaient des sanglants exploits des Blancs et s'étaient enfuis devant eux.

En une douzaine de rudes étapes, la vallée dominée par le Waré-Atua avait été atteinte.

L'éperon rocheux où, naguère, était installé le village incendié par Klagendorf, était resté désert, les rares Canaques survivants ayant cherché un gîte ailleurs.

L'expédition allemande avait donc pu sans encombre gravir les pentes escarpées de la Montagne des Dieux et descendre dans le cratère à la cime duquel des sentinelles avaient été laissées.

Arrivés au fond de l'entonnoir de lave où le cercle d'émeraude continuait à luire chaque nuit dans les ténèbres, les hommes de Klagendorf s'étaient aussitôt mis à l'ouvrage pour extraire la mystérieuse matière…

Cette fois la tâche était rude. *Le catalyseur de l'eau avait maintenant, la dureté du granit ;* il se laissait difficilement entamer par l'acier des pioches et des pics ! Et, pour augmenter encore les peines des travailleurs, des jets de gaz méphitiques fusaient un peu partout des fentes du sol…



CETTE FOIS LA TACHE ÉTAIT RUDE.

Pendant la première journée de travail, une cinquantaine de kilos à peine de l'étrange matière furent extraits, malgré promesses et menaces de Klagendorf, qui se sentait mal à l'aise sans savoir pourquoi.

Le second jour, moins de quarante kilos de catalyseur purent être arrachés au sol.

Et, autour d'eux, sous leurs pieds, les Allemands, épuisés par la chaleur, entendaient des grondements menaçants.

Le volcan allait-il se réveiller ?

— Dépêchons ! Dépêchons ! ne cessait de grincer Klagendorf.

XIII

LA MONTAGNE DES DIEUX

La journée, cependant, se passa tranquillement. Les hommes de Klagendorf, stimulés par d'alléchantes promesses, travaillèrent jusqu'à nuit noire, puis, après un rapide repas, s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'étendirent sur la lave. Exténués, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Aux premières lueurs du jour, Klagendorf appela tout le monde, présida au bref déjeuner du matin, puis organisa l'ouvrage.

Les grondements souterrains augmentaient de violence, faisant, par moment, trembler le sol. Dans le ciel orageux, des nuages cuivrés s'amassaient, cependant que, par les mille fissures de la lave, tant au fond du cratère que sur ses pentes, des jets de gaz blanchâtres ou jaunâtres fusaient. La mystérieuse matière avait encore durci. Les pics l'entamaient à peine ; les pointes d'acier, à son contact, s'émoussaient en provoquant des gerbes d'étincelles.

Les hommes que l'épuisement et l'inquiétude gagnaient travaillaient de plus en plus mollement.

Klagendorf, cachant son trouble sous une impassibilité feinte, les sentait prêts à se débander et à s'enfuir d'un moment à l'autre. Certains regards, qu'il surprenait, lui en disaient long !

Les marins du *Thor*, riches des richesses volées à bord des paquebots coulés, tenaient férocement à leurs peaux !

Dans le ciel cuivré, des éclairs éblouissants zébrèrent les nuages. Mais la foudre ne tomba pas. Au-dessus du cratère, des rafales furieuses passèrent, poussant les nuées en déroute ; des sifflements lugubres s'entendirent, produits par la bourrasque.

— Du nerf ! jeta Klagendorf, en passant parmi les hommes qui frappaient rageusement le mystérieux minerai. Grâce à cette provision, nous pourrons accomplir de nouvelles *affaires*, encore plus avantageuses !

Les gens du *Thor*, qui savaient de quelles affaires parlait leur chef, retrouvèrent un peu de vigueur.

De nouveaux éclairs jaillirent dans le ciel rouge ; le vent s'était calmé. Pendant quelques minutes, le fracas des pics et des pioches frappant le sol s'entendit seul.

Machinalement, Klagendorf tira son chronomètre ; les aiguilles en marquaient un peu moins de midi.

Les nuées, n'étant plus poussées par le vent, s'amoncelaient au-dessus du cratère. Progressivement, elles s'abaissaient vers le sol, obscurcissant davantage l'atmosphère. Une demi-obscurité régna bientôt au fond de l'entonnoir de lave.

Les hommes travaillaient toujours, pourtant, échangeant des regards inquiets lorsqu'ils croyaient que Klagendorf ne les voyait pas.

Le capitaine du *Thor*, malgré sa sauvage énergie, se sentait peu à peu envahir par une sorte de découragement qu'il ne s'expliquait pas. L'ambiance sinistre agissait sur lui.

Les éclairs avaient cessé. Klagendorf regarda le ciel bas qui, à présent, était d'un jaune sale.

La pluie allait-elle tomber ? Fallait-il interrompre le travail ? La prudence, peut-être, l'eut commandé. Mais Klagendorf n'oubliait pas que ses hommes n'avaient encore des vivres que pour deux semaines à peine, et que le retour au fleuve demanderait d'autant plus de temps que les marins du *Thor* seraient plus lourdement chargés qu'à l'aller… Et une attaque des indigènes était possible.

— Courage, garçons ! clama-t-il. Pensez que, dans trois mois, nous serons en Allemagne et que vous pourrez tous vous retirer, comme des millionnaires !…

Des grognements répondirent seuls à ces encouragements.

Et un cri d'agonie, soudain, déchira l'espace.

Il venait du sommet du cratère.

Toutes les têtes s'étaient levées.

— Ostrog, Pommern ! Venez avec moi ! ordonna Klagendorf. Les autres, continuez à travailler : avec les mitrailleuses, nous ne risquons rien !

Le capitaine du *Thor* croyait ce qu'il disait. Il supposait qu'un des factionnaires placés par lui à l'orifice du cratère avait dû être assailli par un indigène. Les Canaques n'étaient pas à craindre : avec quelques rafales de mitrailleuses, il se faisait fort de les anéantir. Et il se sentait d'autant plus tranquille que les trois autres factionnaires n'avaient pas crié, ce qui semblait démontrer qu'il ne s'agissait que d'un attentat isolé.

Les deux hommes qu'il avait appelés le rejoignirent. Derrière lui, ils s'engagèrent sur l'étroite piste creusée dans la lave qui serpentait le long des flancs de l'entonnoir de pierre.

Au fond du cratère, les marins s'étaient remis à travailler – mais sans conviction. Ils levaient fréquemment la tête pour observer Klagendorf et les deux hommes qui l'accompagnaient…

Le capitaine du *Thor*, un peu essoufflé par la rapidité avec laquelle il avançait, n'était plus qu'à une trentaine de mètres du bord supérieur du cratère, lorsqu'il lui sembla entendre un cri guttural, au-dessus de lui. Il leva, la tête, et aperçut, debout sur l'arête de lave, un Canaque de haute taille dont le corps décharné, garni pour tout vêtement d'une ceinture de coquillages, se détachait comme une statue de bronze sur le fond blafard des nuées.

L'homme agitait ses deux longs bras dans un geste de malédiction. Klagendorf devina qu'il devait crier quelque chose, mais il n'entendit que quelques murmures inarticulés.

La face mauvaise, le capitaine du *Thor* arma vivement sa carabine, épaula – mais ne tira pas : le Canaque avait disparu, comme si le sol l'eut englouti.

Et un grondement formidable retentit. Klagendorf sentit la montagne osciller sous ses pieds, comme le pont d'un navire dans la tempête. La secousse fut si violente qu'il trébucha en avant et s'étala de tout son long sur l'étroite piste. Instinctivement, il put se retenir à un renflement du sol pour éviter de choir dans le vide.

Un grondement plus fort que la détonation de cent pièces de 420 l'assourdit. D'un sursaut de sauvage énergie, il parvint à se redresser, à se mettre à genoux…

Et une clameur d'enfer emplit ses oreilles, la clameur poussée par des hommes qui voient la mort.

Hagard, il se pencha vers le fond du cratère, où étaient ses marins.

L'horreur agrandit ses yeux : la partie inférieure du cratère venait de s'ouvrir, de se fendre comme une coupe brisée. Et, par cette faille, un liquide rouge-sombre montait avec rapidité, submergeant tout sur son passage…



LES HOMMES DU *Thor* FUYAIENT COMME DES FOURMIS

Les hommes du *Thor*, qui avaient lâché leurs outils, fuyaient comme des fourmis surprises par l'inondation. Mais la lave en fusion, débordant de la faille, les poursuivait, les rattrapait, les entourait, les submergeait.

Atteints par le liquide rouge, ils s'arrêtaient, battaient l'air de leurs mains, et s'abattaient. La lave les recouvrait aussitôt…

Klagendorf, la face tordue par l'épouvante, se mit debout. À quelques pas derrière lui, ses deux hommes, que le séisme avait, eux aussi, fait tomber regardaient, cramponnés au roc.

— Avancez, abrutis ! gronda le capitaine du *Thor*.

Il serra les mâchoires, et, les yeux hors de la tête, s'élança vers le sommet du cratère.

Les deux marins le suivirent.

En bas, la lave bouillonnante avait entièrement recouvert le sol. Du cercle de *catalyseur*, il ne restait rien. Presque tous les marins du *Thor* avaient succombé. Les survivants cernés par la lave, entre la faille d'où débordait le feu souterrain et la paroi abrupte du volcan, étaient inévitablement voués à la mort, la piste permettant de gravir le flanc escarpé du cratère se trouvant séparée d'eux par le torrent en fusion…

Leonardt Klagendorf, sentant sa raison lui échapper, courait comme un dément.

En quelques instants, il eut atteint le sommet déchiqueté du cratère et aperçut, à vingt mètres de lui, le corps inerte d'un des factionnaires, une zagaie plantée dans son épaule – mort.

Il courut à la recherche des autres ; il les trouva étendus sur le sol. La vengeance canaque avait passé par là…

La lave continuait à s'élever à l'intérieur de la Montagne des Dieux où ne restait plus une seule créature vivante.

Avec un grésillement ininterrompu, la marée rouge remplissait peu à peu le gigantesque entonnoir, en dégageant une chaleur de fournaise.

Dans le ciel livide, des éclairs jaillirent. La foudre, attirée par la lave en fusion, s'abattit sur le Waré-Atua.

Klagendorf, comme cloué sur le sol par le météore, s'immobilisa. D'un geste machinal, il passa la main sur son front brûlant. Sa raison lui échappait. Il se sentait progressivement déchoir de son rang d'homme civilisé pour n'être plus qu'un misérable animal fuyant pour sa vie.

S'éloigner de ce volcan d'enfer… S'éloigner !… Il n'avait plus que cette idée. Il avait oublié qui il était, tout.

La vue des deux matelots du *Thor* qui l'avaient suivi et s'étaient arrêtés à quelques pas de lui, comme pour attendre ses ordres, lui rendit le sentiment de sa personnalité. Il se raidit, rappela à lui sa raison prête à sombrer. Il était Leonardt Klagendorf, décoré de la Croix de Fer, ancien capitaine de frégate de la marine impériale : un homme.

— Suivez-moi ! ordonna-t-il de sa voix rêche.

Et, dévalant furieusement les pentes extérieures du Waré-Atua, il galopa vers la vallée.

Il l'eut bientôt atteinte. Dans les nuées blêmes, les coups de tonnerre se succédaient maintenant presque sans interruption. Et les grondements souterrains, de plus en plus violents, alternaient avec le fracas de la foudre.

Klagendorf, malgré lui, se sentit envahir par une peur hideuse : si le sol allait s'ouvrir sous ses pieds, l'engloutir… C'était possible !

Le vent était complètement tombé ; un calme effrayant régnait. Les feuilles des arbustes épars entre les blocs de lave solidifiée étaient aussi immobiles que si elles eussent été peintes sur un ciel de toile…



COMME SI LA MORT L'EUT POURSUIVI

Klagendorf, tournant le dos au volcan, se mit à galoper, comme si la mort elle-même l'eut poursuivi.

Deux heures durant, le capitaine du *Thor* et ses compagnons continuèrent leur course désespérée.

Ils atteignirent l'extrémité de la vallée et s'arrêtèrent, haletants, à bout de respiration, à bout de force et d'énergie, leurs jarrets se dérobant sous eux.

Immobiles, silencieux, ils regardèrent le Waré-Atua.

La lave avait atteint le rebord du cratère et débordait sur les pentes extérieures du volcan. La cime de la montagne des Dieux était recouverte d'une calotte de lave rouge-sombre, aux contours irréguliers, et qui, par larges filets, s'écoulait sur ses pentes extérieures. Le Waré-Atua semblait vomir du sang…

Fuir… fuir… fuir… Revenir à la côte !… Retrouver le *Thor !* Klagendorf était incapable de formuler d'autres pensées. Il se remit à courir – aussitôt imité par les deux hommes du sous-marin.

Jusqu'à la nuit, les fugitifs galopèrent à travers la jungle. Ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir franchi le col donnant dans la vallée maudite, qu'après qu'ils ne virent plus la sinistre montagne.

S'étant laissés tomber dans l'herbe haute, ils s'endormirent tous trois, comme des hommes ivres.

Au milieu de la nuit, une tornade furieuse les réveilla en sursaut. Transis par l'averse, sans aucun abri possible, ils reçurent l'ondée sans en éviter une goutte. Et qui n'a pas assisté à une pluie des tropiques ne sait pas ce que c'est que la pluie : des paquets d'eau que le vent fait tournoyer en gerbes épaisses…

Au jour, l'averse cessa. Le ciel fut rapidement nettoyé par le vent. Le soleil tout neuf brilla dans l'azur.

Ostrog et Pommern avaient chacun leur carabine ainsi qu'une cinquantaine de cartouches à eux deux. Klagendorf possédait un browning et trois chargeurs pleins, soit trente-trois cartouches. Grâce à ces munitions, les trois hommes pouvaient envisager l'avenir immédiat sans trop de crainte – à condition que les Canaques ne les attaquassent point.

Ils eurent cette chance !…

Une semaine durant, ils cheminèrent à travers le « mangrove », uniquement guidés par la boussole dont était muni Klagendorf, se nourrissant de fruits sauvages et d'oiseaux abattus par l'ancien officier de la marine impériale, qui était un excellent tireur.

D'après les estimations de Klagendorf, les fugitifs n'étaient plus bien loin du fleuve où ils avaient laissé leurs embarcations, lorsqu'un matin, ils entendirent, tout près d'eux, plusieurs détonations…

Avant que Klagendorf, plus prudent, eût pu l'en empêcher, Ostrog pressa sur la détente de sa carabine, pour répondre aux inconnus…

Ces inconnus – c'étaient White et ses gens !

Klagendorf et ses compagnons, immobiles, entendirent des bruissements de feuillage…

Ils perçurent des voix. Un marin du *General-Arthur* disait :

— *Si c'était ce damné Klagendruck ou Klagendorf, hé ? On aurait les cent mille dollars !*

Le capitaine du *Thor* n'eut pas besoin d'en entendre plus long pour être fixé ! De la main, il fit signe à ses compagnons de l'imiter et s'enfonça dans le feuillage, dans la direction opposée à celle par où arrivaient les gens de W.-W. White.

Dans l'épaisse jungle néo-hébridaise, une poursuite acharnée commença. White et ses suivants avaient deviné qui ils avaient devant eux. La fuite de Klagendorf et de ses compagnons les avait édifiés !

Deux jours et deux nuits, l'hallali se continua. Poursuivis et poursuivants, par moments, n'étaient éloignés que de quelques mètres. Ils entendaient mutuellement le bruit de leurs pas, mais sans pouvoir se voir.

Mais la partie n'était pas égale !

Les gens de *White* étaient mus seulement par l'appât de gagner cent mille dollars. *Klagendorf et ses hommes luttaient pour leur propre vie*… Ils réussirent à atteindre les premiers le fleuve, avec une avance de plusieurs kilomètres sur leurs poursuivants.

Ils n'avaient ni mangé, ni bu depuis cinquante heures… Ils ne s'étaient pas arrêtés un seul instant ! Ils eurent la force, pourtant, de mettre à l'eau la plus petite des embarcations laissées dans les bambous par leur expédition. Ils y prirent place, et, à toute vitesse, descendirent le fleuve. Ils n'avaient pas franchi cinq kilomètres, qu'ils purent voir, derrière eux, des points noirs… les embarcations du *General-Arthur* qui les poursuivaient.

— Arrivons seulement à l'océan ! grommela Klagendorf, sourdement. Rallions le *Thor !* Et on verra !

Un rire cynique et cruel fit frissonner sa courte moustache dont bien des fils avaient blanchi…

Des heures et des heures, la poursuite persista. Le canot de Klagendorf et ceux de White étaient à peu près doués de la même vitesse.

L'embarcation du *Thor* atteignit enfin l'océan et se dirigea vers le point où eut dû se trouver le sous-marin.

Il n'y était pas. *Il ne pouvait pas y être.*

Klagendorf, livide, comprit que, réellement, il était perdu…

XIV

L'ATOLL DES LÉPREUX…

Le *Thor* eut dû croiser à l'entrée du fleuve. Les instructions de Klagendorf étaient formelles. Le sous-marin eut dû être prêt à recueillir l'expédition, dès son apparition. Il ne risquait rien à rester dans l'estuaire, où les fonds variaient entre trente et deux cents mètres.

Pourquoi n'était-il pas là ?

L'estuaire était désert. Donc, aucun péril imminent. Et pourtant, pas de sous-marin…

Leonardt Klagendorf voulut espérer encore, pourtant.

Debout à l'avant de son embarcation qui continuait à filer à toute allure, il explora les alentours à l'aide de ses jumelles. Rien.

Et les chaloupes de White allaient surgir d'un moment à l'autre !

Klagendorf savait qu'il n'avait aucune pitié à attendre de l'Américain. Aucune. Il avait fait inoculer la lèpre à W.-W. White ; il l'avait rendu fou. Pas suffisamment, pourtant, puisqu'il avait recouvré la raison. Ce gueux de Joseph Robic ! Il n'avait pas su travailler !…

Tout en fouillant l'océan, Klagendorf passa en revue toutes les hypothèses pouvant expliquer l'absence du *Thor*…

Elles étaient innombrables, mais aucune de s'imposait plus que les autres…

Il lui restait quatre cartouches. Par deux fois, il fit feu, dans l'espoir illusoire d'être entendu par les gens du sous-marin.

D'autres détonations lui répondirent : elles provenaient de deux grandes chaloupes qui venaient de déboucher du fleuve : les deux premières chaloupes de W.-W. White !…

Les balles fouettèrent la mer clapoteuse autour du canot de Klagendorf.

L'ancien officier de la marine impériale, très pâle, essaya de découvrir un moyen de salut. Impossible, déjà, de revenir vers la terre pour tenter de disparaître dans la jungle : les embarcations de White lui barraient le passage. Piquer vers le large ? Il restait à peine, dans les caisses à essence du canot, de quoi franchir une vingtaine de milles. Après, il faudrait stopper et combattre à un contre cinquante.

De tous côtés, la ruine – la mort.

Les deux matelots du *Thor*, immobiles et muets, jetaient des regards furtifs vers leur chef. Pommern qui tenait la barre, continuait à diriger l'embarcation vers le large comme le lui avait ordonné Klagendorf.

Une nouvelle rafale de balles siffla autour du canot.

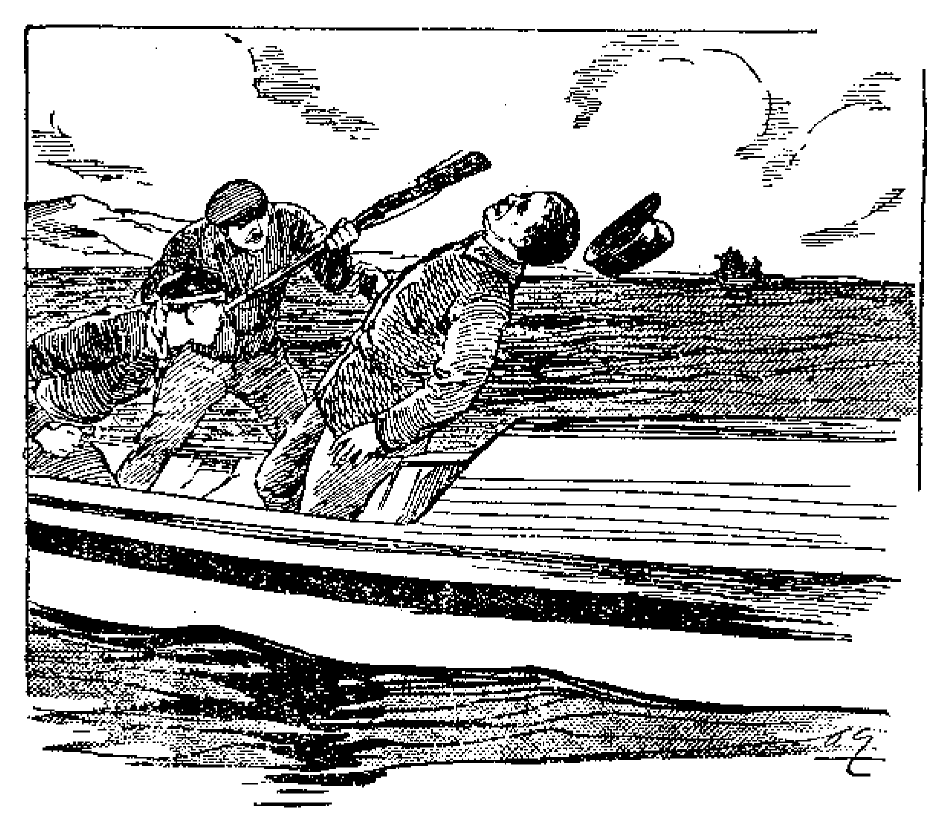
— Nous n'avons plus qu'à compter sur nous, mes amis ! fit Klagendorf, d'une voix qui, – il faut lui rendre cette justice ! – ne tremblait pas. Nous allons montrer à ces porcs d'Amérique ce que sont de braves Allemands !

« Je compte sur vous !

« Nous allons stopper, les laisser approcher, comme si nous nous rendions – et, dès qu'ils nous accosteront, nous leur entrerons dedans ! Et, avant de succomber, nous en étriperons une séquelle ! *Deutschland über alles !*

Cet appel martial se trompait d'adresse. Les « braves Allemands » qui accompagnaient Klagendorf étaient, en vérité, de simples pirates qui, dépités de savoir leurs richesses évanouies, ne songeaient plus qu'à sauver leur peau.

Ils échangèrent un regard sournois, et, ensemble, se ruèrent sur leur chef.



KLAGENDORF ATTEINT D'UN COUP DE CROSSE DE CARABINE.

Klagendorf, atteint d'un coup de crosse de carabine en plein front, trébucha. Il tenta de se redresser, de se défendre. Mais, déjà, Pommern et Ostrog l'avaient empoigné par les bras, et, sauvagement, le renversaient, le maintenaient sous eux. En un clin d'œil, il fut étroitement ligoté avec une drisse de pavillon :

— Misérables lâches ! cracha-t-il. Vous…

— On se… *moque* de toi ! ricana Ostrog. On va te donner aux Américains !… On veut s'en sortir, nous ! Et c'est la seule façon ! C'est déjà assez que tous les camarades soient morts !

Klagendorf, qu'aveuglait le sang coulant de son front, ferma les yeux et ne prononça plus un mot.

Les deux premières chaloupes américaines, dans l'une desquelles se tenait White, n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres.

Pommern stoppa le moteur de son embarcation. Il fixa un chiffon au canon de sa carabine, et, s'étant mis debout, agita frénétiquement le haillon.

Les deux chaloupes, ralentissant, continuèrent à se rapprocher :

— Nous nous rendons ! hurla Pommern, dès qu'elles furent à la portée de la voix. Nous allons vous livrer herr Klagendorf !

Et, pour mieux prouver sa sincérité, il se fit aider par Ostrog pour soulever le capitaine du *Thor* et le montrer à ses ennemis.

Il n'y avait pas à douter de la bonne foi des Allemands. Les deux embarcations s'approchèrent de leur canot et l'accostèrent. Klagendorf fut aussitôt transbordé dans une des chaloupes américaines qui prit le canot du *Thor* en remorque.

Ostrog et Pommern, malgré leurs protestations, durent se laisser ligoter : White, malgré tout, se méfiait !



Les embarcations s'approchèrent du canot.

Bientôt, les six embarcations composant l'expédition de l'industriel yankee furent réunies ; longeant la côte, elles se dirigèrent vers le point où attendait le *General-Arthur.*

Le petit vapeur était à son poste.

White, le premier, monta à bord :

— Beaucoup de *catalyseur ?* demanda Stickney, qui était allé l'attendre à la coupée.

— Non ! Mais nous avons herr Klagendorf !

— Je l'ai vu !... *On va le soigner !...* Et pas de nouvelles du *Thor,* vous savez ! Je me demande ce qu'il est devenu ! Malheureux que vous n'ayez pas apporté de *catalyseur !...* mais il y a temps pour tout !...

« Je vais m'occuper de Klagendorf !

Deux vigoureux gaillards gravissaient déjà l'échelle du schooner portant le capitaine du sous-marin qu'ils déposè-

rent sur le panneau de la cale arrière. Pommern et Ostrog furent amenés dans le carré des officiers où W.-W. White, assisté d'Eliezer Stickney, procéda sur-le-champ à leur interrogatoire.

Ils n'avaient aucun intérêt à mentir et racontèrent comment ils avaient été embauchés à Brême et avaient participé à la campagne de piraterie du sous-marin dont ils énumérèrent complaisamment les hauts faits.

Ils terminèrent en faisant le récit de la tragique expédition vers la Montagne des Dieux et de sa fin misérable – les hommes ayant été engloutis dans la lave en fusion du Waré-Atua…

— Adieu, *catalyseur !* ricana Stickney. J'avais toujours eu l'idée que c'était une affaire pas claire !… Heureusement que vous êtes assez riche pour vous en passer, mister White !…

« On va maintenant questionner Klagendorf ! J'ai un petit compte à régler avec lui, moi !

— Et moi un grand ! observa W.-W. White.

Tous deux remontèrent sur le pont, sans écouter les prières et les protestations de Pommern et d'Ostrog qui demandaient à être libérés.

Leonardt Klagendorf fut transporté dans la cabine de W.-W. White, sous la passerelle du petit vapeur.

Le fabricant de savons essuya lui-même le sang qui barbouillait le visage de l'Allemand :

— Vous me reconnaissez, herr Klagendorf ? dit-il d'une voix calme, définitive – d'une voix sans timbre : non pas de

la voix d'un homme qui se venge, mais de la voix d'un homme *qui est déjà vengé*, qui est satisfait.

Klagendorf eut l'intuition de ce qui l'attendait. Malgré son orgueil, sa fermeté d'âme, il ne put réprimer un frémissement.

— Vous avez fait de moi un lépreux, herr Klagendorf ! Vous m'avez rendu fou…

« Fou ? Je voudrais l'être encore !

« Et je vous hais trop pour enlever la raison ! Il faut que vous sachiez ce que vous allez être à jamais : un lépreux ! Je vous inoculerai moi-même la lèpre – *la mienne !*…

— Ça ne vous enlèvera pas la vôtre ! ricana l'Allemand, en se raidissant.

« Ce n'est d'ailleurs pas moi qui ai eu l'idée de vous infliger ce traitement : c'est cet imbécile de Sauerkopf : si je ne l'avais pas écouté, vous seriez mort, et je ne serais pas ici !…

« Inoculez-moi votre lèpre : c'est tout ce qu'on peut attendre d'un porc yankee ! Des dollars ou de la pourriture !

— Moi, je le pendrais tout simplement ! remarqua Stickney, qui n'aimait pas les complications.

— C'est moi le maître, ici à bord, je pense ? siffla W.-W. White en lançant au vieux skipper un regard qui le fit réfléchir.

Il n'insista pas.

— Sauerkopf aussi sera lépreux ! reprit White. Nous les débarquerons sur l'atoll… vous savez, cet atoll où, d'après Sauerkopf, Joseph Robic est descendu pour aller chercher

sur un Canaque du bacille de Hansen !… Ils pourront ainsi s'expliquer !

— Et les deux matelots ? Aussi ? questionna Stickney, indifférent.

— Pas la peine ! Vous allez les débarquer ici même : ils nous embarrasseraient ! Je leur évite la corde. Ça doit suffire !

— Ils seront mangés par les Canaques ! fit le vieux skipper en haussant les épaules. Il faut bien finir quelque part !

L'entretien prit fin sur ces mots.

Sauerkopf, qui, laissé libre sur le pont du *General Arthur*, avait assisté à l'arrivée peu triomphale de l'homme qu'il avait « commandité », s'était bien un peu douté que les choses allaient s'aggraver pour lui. Il avait chargé Klagendorf de tous ses propres crimes et comprenait parfaitement que le capitaine du *Thor* allait, sinon se disculper, du moins rétablir la vérité.

Mais il se sentait de taille à se défendre. Et, d'ailleurs, W.-W. White, pensait-il, n'aurait pas de raison de croire plutôt Klagendorf que lui.

Aussi fut-il plutôt stupéfait lorsque, sans explication, deux matelots du *General-Arthur*, l'ayant rejoint sur la dunette, se précipitèrent sur lui, le renversèrent brutalement et le ligotèrent…

Il voulut crier, protester – un bâillon de grosse toile le fit taire.

Transporté dans une cabine où il resta sous la garde d'un marin, il essaya de s'expliquer ce qu'avait pu dire Klagendorf. Car il était loin de se douter de la vérité…

W.-W. White, cependant, avait ordonné à Stickney de tout préparer pour l'appareillage.

Les embarcations qui avaient servi à l'expédition ainsi que le canot du sous-marin furent remontées à bord.

Quant aux deux matelots du *Thor*, ils furent ramenés à terre où on les débarrassa de leurs liens.

Stickney, qui dirigeait l'opération, se sentit ému d'un vague sentiment de pitié en pensant au sort probable des deux misérables. Malgré les ordres de W.-W. White, il leur remit à chacun une hache, un briquet et un pistolet automatique accompagné de cinquante cartouches :

— Comme ça, leur expliqua-t-il, vous avez une chance de vous en tirer… Et un bon conseil : ne parlez pas du *Thor*, ni de Klagendorf, ni de personne !… Il ne faut pas remuer la vase… Amusez-vous bien !

Sur quoi le canot qui avait amené Pommern et Ostrog à terre repartit dans la direction du *General-Arthur*.

Une demi-heure plus tard, le petit vapeur reprenait le large.

La semaine suivante, il fut en vue de la plus méridionale des îles Marshall.

Adolf Sauerkopf, dans l'espoir d'apitoyer W.-W. White, lui avait précisé le point exact où se trouvait l'Atoll des Lépreux. Ce qui ne lui avait été d'aucun bénéfice, car, dans la

même journée, l'Américain lui avait froidement inoculé le virus de la lèpre ainsi qu'à Klagendorf…

Grâce aux indications du financier hambourgeois, le *General-Arthur* put facilement retrouver l'atoll maudit.

Il l'atteignit à la fin du jour. Une embarcation fut amenée dans laquelle prirent place W.-W. White, quatre matelots, Adolf Sauerkopf et Leonardt Klagendorf.

Sauerkopf pleurait. Il savait que la mort seule, à présent, pourrait terminer l'expiation que lui avait infligée sa victime.

Klagendorf avait conservé sa superbe. Assis sur un des bancs du canot les mains liées derrière son dos, il regardait se rapprocher l'atoll dont la plage de corail blanc étincelait aux derniers feux du soleil couchant.

Il pensait que tout arrive, que peu s'en était fallu qu'il n'atteignit le faîte des richesses, de la puissance, des honneurs. Il pensait que tout arrive, oui, et que rien ne s'opposait absolument à ce qu'il quittât quelque jour cet atoll et à ce qu'il se vengeât… Et il lançait de furtifs regards vers W.-W. White.

D'un dernier élan, le canot vint s'échouer sur le sable pareil à du sucre cristallisé.

Klagendorf et Sauerkopf furent déposés sur le sol.

— Les indigènes vous délieront ! leur déclara W.-W. White. Ils ne sont pas loin – mais il paraît que vous leur avez fait peur, quand vous êtes venu ici, car ils ne semblent pas très rassurés !…

« Je ne vous laisse pas d'armes : vous en feriez mauvais usage. Ni d'argent : ici l'on n'en a pas besoin.

— Vous crèverez avec vos dollars, le Yankee ! ricana Klagendorf.

— Pas avec ceux que vous m'avez extorqués, escroc ! jeta W.-W. White qui, tournant le dos aux deux Allemands, revint avec ses hommes vers son canot.

L'embarcation, aussitôt déséchouée, vogua vers le *General-Arthur*, cependant que les lépreux de l'Atoll, rassurés, s'approchaient peureusement de leurs deux nouveaux compagnons de misère.

— Où allons-nous, maintenant, Mister White ? demanda Eliezer Stickney dès que l'Américain fut de retour à bord.

— À la recherche du *Thor !* Klagendorf ne sait pas où il est, mais j'ai idée qu'il existe ! Nous aurons bientôt de ses nouvelles…

— À moins qu'il ne soit au fond de la mer ! ricana le capitaine du *General-Arthur*.

— *Et quand cela serait ?* riposta W.-W. White en lançant au vieux skipper un regard étrange.

— Oui… oui… fit Stickney. Mais moi, vous savez, M. White, j'aimerais autant revenir en Australie… à Sydney, par exemple, pour y reprendre la *Corysandre* qui doit s'ennuyer sans moi !

« À mon âge, on a ses habitudes !… Maintenant que nous en avons terminé avec Klagendorf et que vous lui avez administré de sa propre médecine, l'affaire ne m'intéresse plus !…

« Vous trouverez facilement un autre capitaine, à Sydney ! Ce n'est pas cela qui manque !

W.-W. White eut un ricanement bizarre en même temps qu'il dardait vers Stickney une œillade oblique.

— Allons donc à Sydney, capitaine… murmura-t-il d'un ton détaché… *It's a long way to Tipperary !*… Ah ! ah ! ah !

Sur ces paroles énigmatiques, W.-W. White, tournant le dos au vieux skipper, descendit lentement les degrés de l'échelle de la passerelle.

— Est-ce qu'il serait de nouveau fou ? se demanda Eliezer, vaguement inquiet. Je vais le surveiller !

XV

GALLIA

Léonard Klagendorf n’avait pas retrouvé le *Thor*…

Le *Thor* n’était pas au rendez-vous fixé par lui. Il ne pouvait pas y être – le *Thor* était au fond de l’océan Pacifique, éclaté en cent fragments.

Robert Lanni l’avait détruit.

Le mousse, poursuivant Joseph Robic, était arrivé derrière lui sur la grève avoisinant Puerto-Montt. Le médecin empoisonneur, qui ne pensait qu’à fuir, ne s’était pas avisé tout de suite qu’il était pourchassé. Lorsqu’il s’en était aperçu, l’obscurité l’avait empêché de deviner que son poursuivant était le jeune garçon…

Désemparé, désespéré, le bandit, pour éviter d’être arrêté et renvoyé au bagne, avait pensé à revenir sur le *Thor* et à obtenir sa grâce en révélant à Klagendorf la présence à Puerto-Montt de M. Sanard et de ses compagnons. Il s’était, on le sait, grossièrement trompé.

S’étant mis à l’eau, il avait nagé jusqu’à un îlot voisin, roc isolé que fréquentaient seulement les oiseaux de mer. Robert Lanni l’y avait suivi. Le médecin empoisonneur n’était resté que quelques minutes sur l’îlot, le temps de reprendre haleine. Il s’était ensuite dirigé à la nage vers un village de pêcheurs, situé à l’extrémité d’une langue de terre, au nord de Puerto-Montt.

Robert Lanni, infatigable, avait continué la poursuite. Il avait vu, de loin, Joseph Robic couper le câble qui unissait à son grappin une grande chaloupe ancrée à quelque distance de terre. Le bandit en avait aussitôt hissé les voiles. Ces opérations lui avaient demandé pas mal de temps : Joseph Robic, s'il savait manier une embarcation, n'y était pas très expert, et puis la fatigue et les émotions ressenties ralentissaient ses mouvements.

Robert Lanni avait donc pu, en nageant entre deux eaux, s'approcher de la chaloupe et s'y accrocher, sans que le médecin empoisonneur se doutât de rien. (Il se croyait bien seul, étant persuadé que son poursuivant était toujours sur la grève de Puerto-Montt !)

Robert Lanni, agrippé à l'embarcation, avait attendu son heure : il espérait que Robic finirait par céder à la fatigue et s'endormirait. Il comptait en profiter pour l'assommer et le ligoter.

Mais Joseph Robic ne s'était pas endormi. Il n'en avait pas du tout envie ! Il avait dirigé la barque vers l'île Chiloé, et, arrivé à quatre à cinq cents mètres de l'anse devant laquelle était mouillé le *Thor*, s'était jeté à la mer et avait nagé dans la direction du sous-marin.

Robert Lanni, d'abord interloqué – car il ignorait la présence du *Thor* qu'il ne pouvait encore apercevoir par suite de l'obscurité – avait résolument imité le bandit.

Bientôt, il avait distingué la tourelle d'observation du sous-marin qui se détachait en noir sur le fond sombre des falaises voisines. Et il avait deviné la vérité.

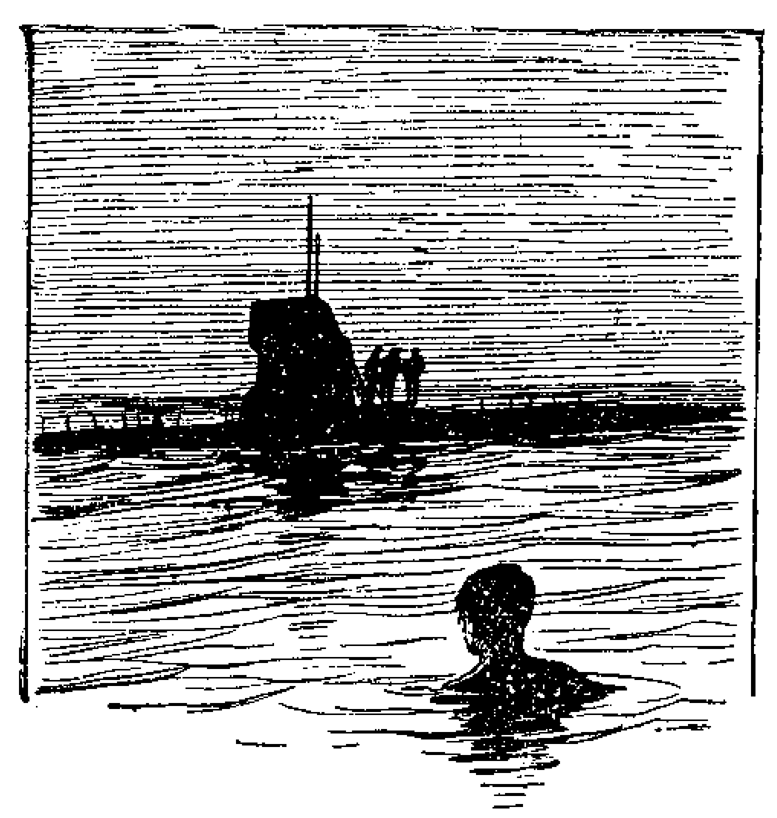
Sans hésitation, il avait décidé de s'introduire à bord du *Thor*. Il ne se dissimulait pas la difficulté de l'entreprise, ni

ses périls. Mais, en plus de son intrépidité naturelle, il possédait la confiance de la jeunesse…

Le sacrifice de sa vie était fait d'avance : s'il pouvait détruire le sous-marin pirate, il serait satisfait de sombrer avec lui.

Se soutenant sur l'eau noire sans presque bouger, il avait assisté, à moins de deux cents mètres de distance, à l'arrivée de Joseph Robic à bord du sous-marin. Il avait vu les deux factionnaires disparaître à l'intérieur du *Thor* avec le médecin empoisonneur.

Et il en avait profité !



SE MAINTENANT SUR L'EAU NOIRE

Ayant grimpé sur le pont du sous-marin, il avait rapidement retiré ses vêtements ruisselants, les avait tordus avec vigueur, puis, les ayant de nouveau passés, avait monté au

sommet de la tourelle et avait, par le capot, regardé à l'intérieur du bâtiment pirate.

Le poste de manœuvre était désert, les hommes de garde ayant accouru à l'appel de Klagendorf.

Robert Lanni, audacieusement, était descendu à l'intérieur du sous-marin. Au hasard, il s'était engagé dans une des deux coursives qu'il avait vues devant lui…

Elle aboutissait à une porte de tôle, qui était fermée.

Le mousse, qui comprenait que les secondes, pour lui, valaient des siècles, avait avisé une seconde porte, qu'il avait pu ouvrir. Elle donnait sur une étroite plate-forme de tôle à laquelle était appuyée l'extrémité supérieure d'une échelle de fer. Robert Lanni avait franchi la porte, l'avait refermée sur lui et, à la clarté de l'ampoule électrique fixée au plafond, avait descendu les marches de l'échelle.

Celle-ci se composait d'une dizaine de degrés ; elle desservait un vaste compartiment encombré par des machines compliquées. Ces machines, c'étaient les moteurs Diesel devant actionner le sous-marin pendant qu'il naviguait en surface. Depuis la mise en service des turbines à oxygène inventées par Leduke-Krahm, elles étaient inutilisées.

Robert Lanni s'était caché dans un réduit encombré de pièces de rechange. Peu après, il avait entendu le ronflement des turbines et le sifflement de l'eau le long de la double coque du sous-marin. Il avait compris que le *Thor* appareillait…

Il s'était bien vite rendu compte que le compartiment dans lequel donnait le réduit où il s'était caché, était entièrement abandonné, ce qui l'avait un peu rassuré.

À force de patience, d'observation, il avait pu connaître les heures des repas de l'équipage – les moments pendant lesquels il pouvait sortir de sa cachette sans risquer de rencontrer quelqu'un.

Malgré la terreur qu'inspirait Klagendorf, la discipline, à bord du *Thor*, s'était beaucoup relâchée. Les marins se sentaient riches. Ils n'avaient plus intérêt à obéir. Ils savaient que, comme eux, Klagendorf était hors la loi. Ils se bornaient à assurer strictement la marche du sous-marin, sans plus. Les travaux de propreté étaient négligés ; plus d'exercices, plus de manœuvre… Et Klagendorf, qui savait qu'il ne faut pas trop demander à la nature humaine laissait faire…

Robert Lanni, profitant de ce que, presque constamment, la plupart des gens de l'équipage dormaient, plus ou moins ivres, avait pu, impunément, visiter à peu près tout le sous-marin.

Il avait localisé la soute à munitions, le poste des torpilles, la cambuse, laquelle restait constamment ouverte. Aussi avait-il pu s'emparer d'une abondante provision de vivres qu'il avait transportés dans le compartiment des Diesel, où personne ne venait jamais.

Robert Lanni avait poussé l'audace jusqu'à s'introduire dans le carré des officiers, où, caché sous un coffre à linge, il avait surpris plusieurs édifiantes conversations entre Klagendorf, Sauerkopf et Leduke-Krahm. Il avait appris ainsi que le *Thor* était en route pour les Nouvelles-Hébrides afin d'y prendre un fort chargement de « catalyseur »…

Une fois le sous-marin à l'ancre, Robert Lanni n'avait pas perdu de temps. Pendant la nuit qui avait suivi le départ de Klagendorf avec la majeure partie de l'équipage, le

mousse, profitant de ce que les quelques hommes restés à bord du *Thor* étaient tous plus ou moins ivres – plutôt plus que moins ! – avait facilement fracturé la porte de la soute à munitions. Il avait placé une mèche entre quatre caisses de gargousses, l'avait allumée, avait refermé la porte, était monté sur le pont et s'était laissé glisser à la mer.

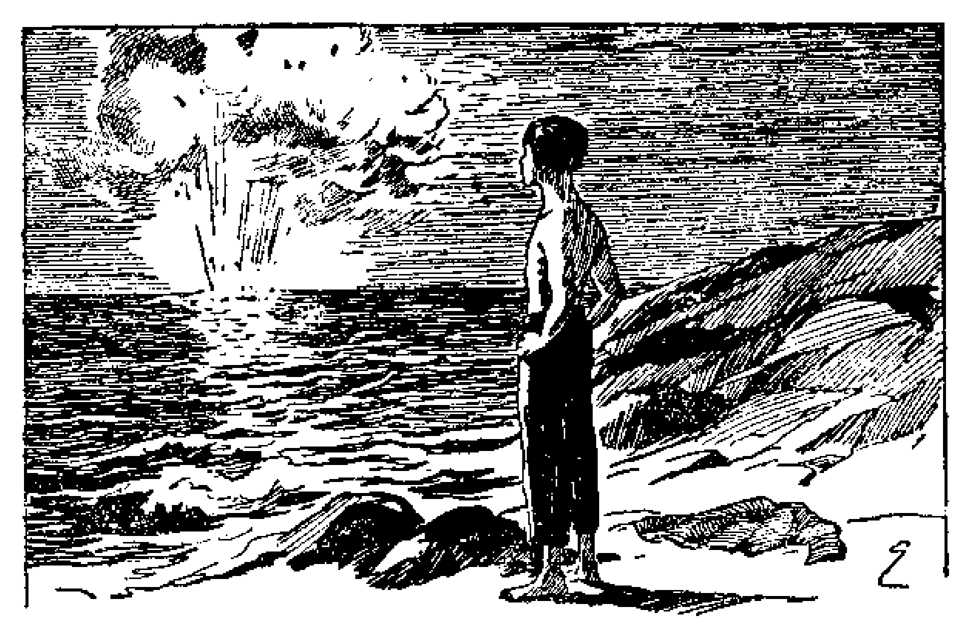
Il avait facilement atteint le rivage, et, après avoir fait sécher ses vêtements à la brise nocturne – ce qui n'avait demandé que quelques minutes, les avait remis et était allé s'étendre dans la jungle à quelque distance de la plage.

Moins d'un quart d'heure plus tard, il avait entendu une sourde explosion, accompagnée d'une lueur rouge.

Le *Thor* venait de s'anéantir…

Le lendemain, au jour, le mousse avait aperçu quelques débris sur la mer…

— Maintenant, n'y a plus qu'à attendre que vienne un navire ! avait-il pensé, avec philosophie.



Le *Thor* venait de s'anéantir

Il était content de lui : Klagendorf, sans son sous-marin, n'était plus redoutable, d'autant plus que Robert Lanni savait que Leduke-Krahm était resté à bord et avait donc péri dans l'explosion…

Et les jours avaient passé. Robert Lanni avait vécu de coquillages, d'oranges sauvages, de noix de coco, de crabes bleus, de ces crabes qui se nourrissent de cocos… Le mousse, qui possédait un briquet, les faisait cuire à l'étouffée dans leur propre carapace.

Le jeune Niçois avait eu une émotion en voyant apparaître les chaloupes de l'expédition de W.-W. White, il les avait identifiées en apercevant le drapeau américain qui flottait à l'arrière de l'une d'elles – et s'était bien gardé de laisser soupçonner sa présence…

Il les avait revues, près d'un mois plus tard… qui poursuivaient le canot de Klagendorf. Il avait entendu les détonations, mais sans bien comprendre ce qui se passait. Et canot et chaloupes avaient disparu derrière une dentelure de la côte.

Robert Lanni commençait à trouver le temps long, lorsque, deux jours après la réapparition des embarcations de W.-W. White, il avait aperçu une fumée à l'horizon… puis un navire. Ce navire s'était rapproché. Et le mousse avait pu reconnaître, flottant à sa corne d'artimon, le pavillon tricolore – le pavillon français.

Bien que très affaibli par son régime frugal, Robert Lanni s'était aussitôt jeté à la mer et avait nagé à la rencontre du bienheureux navire.

Ce navire ? C'était le *Gallia*. Sur sa passerelle, Honoré Sanard se tenait debout auprès du capitaine Simon Ferragut !

Après avoir vainement recherché Joseph Robic et Robert Lanni, M. Sanard et Simon Ferragut s'était mis d'accord pour utiliser les bank-notes enlevées à Robic à poursuivre et à anéantir le *Thor*.

Le capitaine Ferragut s'était aussitôt mis à la recherche d'un navire à vendre. Près de trois semaines lui avaient été nécessaires pour trouver ce qu'il voulait : un petit bâtiment ne demandant que peu d'équipage et suffisamment rapide et maniable pour poursuivre ou surprendre le *Thor*.

Il avait déniché l'oiseau rare à Panama où, en désespoir de cause, il s'était rendu.

Il avait acquis, moyennant quarante mille dollars, un ancien yacht américain, l'*Eagle*, transformé en paquebot côtier, et dont les propriétaires venaient de faire faillite, ce qui expliquait son bas prix.

Une semaine avait été employée à nettoyer sa carène, à effectuer son approvisionnement en vivres et en combustible, à engager son équipage, à y placer deux canons à tir rapide.

Et le *Gallia* – ainsi avait été rebaptisé le petit navire – avait quitté Panama à destination des Nouvelles-Hébrides.

Il emmenait, en plus d'Honoré Sanard et de Simon Ferragut, le maître d'équipage Yves Scornec promu au grade d'officier, et les deux matelots du *Laranda*, Jacques Rié et Berthier…

L'ancre venait à peine d'être mouillée, lorsque Ferragut qui, en compagnie de M. Sanard, s'apprêtait de descendre de la passerelle, avait entendu un cri aigu, non loin du navire. Il

avait bondi vers la rambarde, regardé et poussé une exclamation :

— Tonnerre ! Le castor !

Il venait d'apercevoir et de reconnaître Robert Lanni !

Moins de dix minutes plus tard, le mousse gravissait les degrés de l'échelle de coupée, amenée spécialement à son intention, comme pour un visiteur de marque…

Félicité, interrogé, choyé, gavé de boissons chaudes et de nourriture, il fit le récit de ses aventures depuis le moment où il s'était précipité à la poursuite de Joseph Robic.

Il achevait à peine son récit, lorsque des cris, poussés par les matelots du *Gallia*, firent sursauter M. Sanard et le capitaine Ferragut.

Ils surent aussitôt la cause de ce vacarme ; deux hommes, deux blancs, juchés sur un tronc d'arbre mort, et armés de branches en guise d'avirons se dirigeaient vers le navire français !

Ils y arrivèrent peu après.

C'étaient Ostrog et Pommern, les deux « rescapés » du *Thor*, abandonnés par W.-W. White.

Depuis leur débarquement, ils avaient erré le long de la côte, sans soupçonner la présence de Robert Lanni. En apercevant le *Gallia*, ils s'étaient embarqués sur une souche, pour se faire recueillir…

Ils firent connaître à Honoré Sanard et au capitaine Ferragut la fin tragique de l'expédition allemande dans le cratère en feu de la Montagne des Dieux, et précisément le sort

déplorable de Klagendorf et de Sauerkopf, prisonniers de leur mortel ennemi W.-W. White.

Ainsi, le gisement de catalyseur était anéanti, hors de la portée de toute recherche humaine !

La mission du *Gallia* n'avait plus d'objet. Honoré Sanard décida sur-le-champ le retour en France, où le petit navire arriva six semaines plus tard.

À Colombo, les journaux apprirent à M. Sanard et à ses compagnons que le paquebot anglais *Manresa*, allant de Brisbane à Vancouver, avait recueilli, au large de l'archipel des Gilbert, une partie du tableau-arrière du vapeur *General-Arthur*, ainsi que de nombreux débris, ce qui faisait présumer que ce bâtiment avait péri… Comment ? Nul ne le sut jamais… W.-W. White et Eliezer Stickney devaient avoir succombé avec tout l'équipage, car nul n'entendit jamais plus parler d'eux.

Quant à Klagendorf et à Sauerkopf, leur sort ne fut pas meilleur. Il y a quelques mois, un baleinier, ayant relâché devant l'Atoll des Lépreux, pour faire sa provision d'eau douce, apprit que deux lépreux blancs, déposés dans l'île par un navire inconnu, s'étaient noyés dans le lagon, après une lutte farouche.

Le *Gallia*, cependant, avait accosté le quai de la Pinède, à Marseille.

Le jour même, M. Sanard et Robert Lanni partirent pour Paris.

Honoré Sanard rendit compte de sa mission à Jacques Ledru, à qui il annonça en même temps sa ferme intention de rembourser les sommes versées par les souscripteurs des ac-

tions du *Grand Catalyseur*, ce qui fut fait à l'aide des fonds enlevés à Joseph Robic.

Jacques Ledru, qui se chargea de l'opération, y gagna une réputation d'intégrité qui devait puissamment lui servir par la suite…

Honoré Sanard, après avoir fait vendre le *Gallia* et récompensé généreusement son équipage, partagea entre Simon Ferragut et Robert Lanni la somme disponible – et qui était encore coquette…

Le grand chimiste, indifférent aux sarcasmes de quelques-uns de ses confrères qui ne voulurent jamais croire à l'existence du mystérieux catalyseur de l'eau, poursuit ses travaux. Il achève actuellement un mémoire sur l'énigmatique matière recouverte par la lave du *Waré-Atua*.

Il émet l'hypothèse qu'elle a été apportée sur notre globe par un aérolithe.

Robert Lanni a repris la mer. Il navigue en ce moment sur un grand quatre-mâts que commande Simon Ferragut… Yves Scornec est maître d'équipage à bord.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2020

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, Louise, FrançoiseS, Coolmicro.